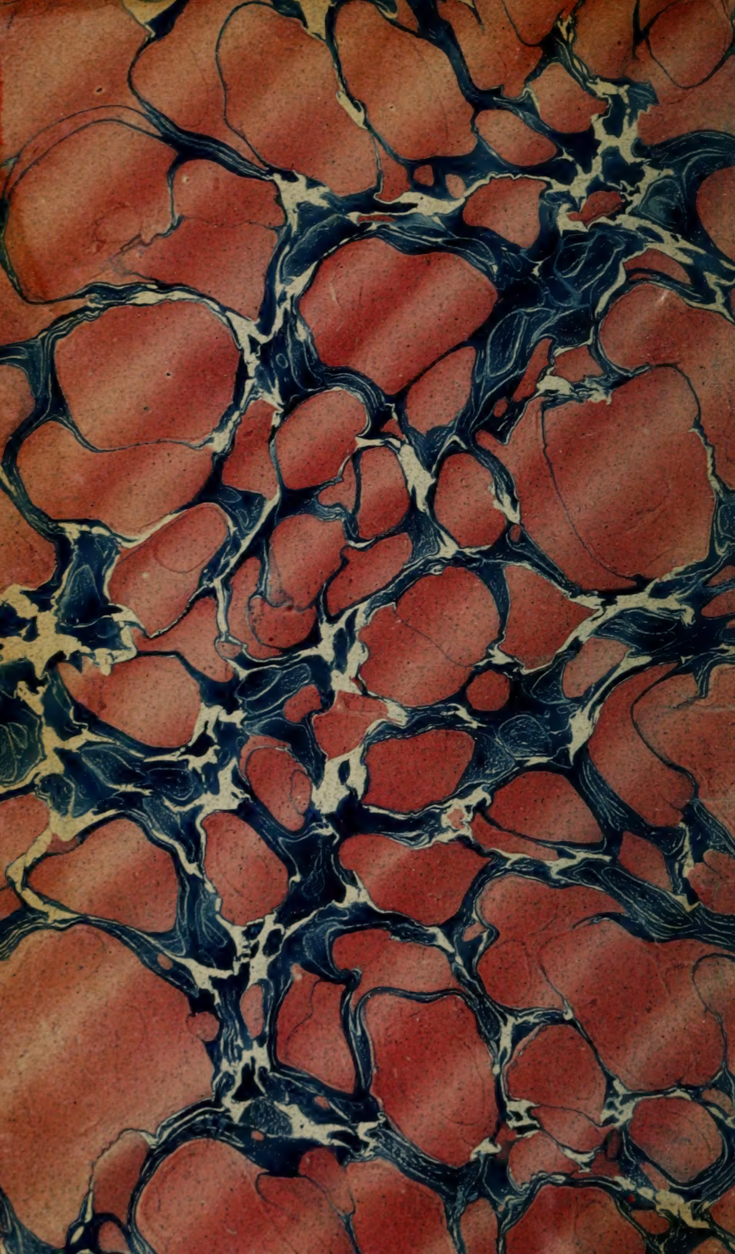
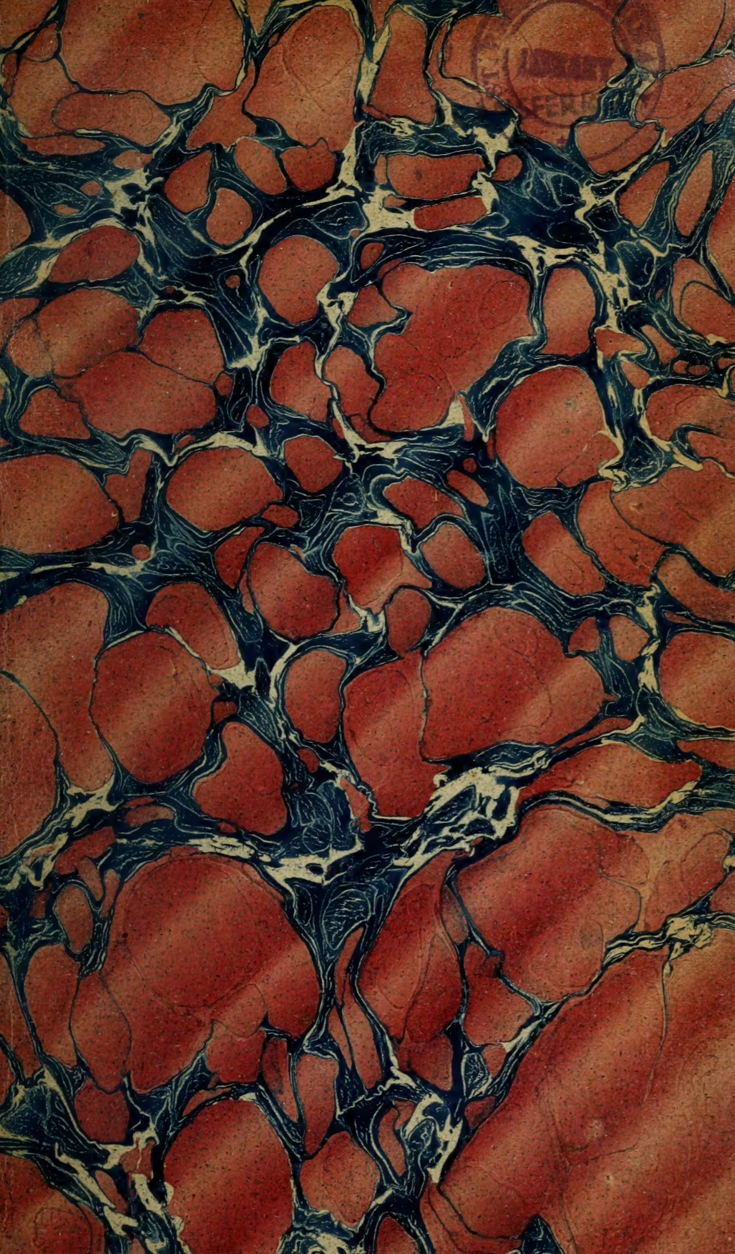

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01877256 6





NOUVELLE EXPLICATION

DU

CATÉCHISME

DE RODEZ

II

8791-94 — CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ.

NOUVELLE EXPLICATION

DU

CATÉCHISME

DE RODEZ

divisée

EN INSTRUCTIONS POUVANT SERVIR DE PRONES

AVEC DE NOMBREUX TRAITS HISTORIQUES

PUISÉS AUX MEILLEURES SOURCES, A LA SUITE DE CHAQUE INSTRUCTION

PAR M. NOËL

VICAIRE GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE RODEZ

Qui elucidant me, vitam æternam habebunt. (Eccli. 24, 31.)

A la doctrine chrétienne ! A la doctrine chrétienne ! on vous y enseignera le chemin du Paradis. (S. François de Salle.)

TREIZIÈME ÉDITION

REVUE ET RETOUCHÉE PAR L'AUTEUR

Ouvrage approuvé par Monseigneur l'Évêque de Rodez et par Monseigneur l'Évêque de Mende.

TOME DEUXIÈME

LIBRAIRIE CATHOLIQUE ET CLASSIQUE

DE PERISSE FRÈRES

Nouvelle Maison, à PARIS, rue Saint-Sulpice, 38

BOURGUET-CALAS, SUCCESSEUR

NOUVELLE EXPLICATION

DU

CATÉCHISME DE RODEZ

ONZIÈME LEÇON.

NEUVIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

DE L'ÉGLISE.

PREMIERE INSTRUCTION.

Explication du mot *Église*. — Quatre noms principaux que l'Écriture lui donne. — Origine et fondation de l'Église. — Obstacles qu'elle eut à surmonter.

D. Qu'est-ce que l'Église ?

R. L'Église est la société des Fidèles, dont Jésus-Christ est le chef invisible et le Pape le chef visible.

Le Symbole des Apôtres nous parle de l'Église, immédiatement après l'article qui traite du Saint-Esprit, parce que c'est du Saint-Esprit que l'Église tire toute sa force, toute son autorité, toute sa sainteté.

Par le mot *Église,* nous ne voulons pas ici désigner ces édifices matériels, où nous nous réunissons pour prier Dieu, pour entendre la parole sainte et participer aux mystères augustes de la religion. Le mot *Église,* tel qu'il est employé

dans cette leçon du catéchisme, signifie *assemblée, congrégation, société*. Primitivement, il servait à désigner toute réunion d'hommes, sacrée ou profane. Mais, depuis bien longtemps, l'usage commun a consacré ce terme pour signifier la société des Chrétiens, qui professent la vraie religion de Jésus-Christ et qui sont soumis aux pasteurs légitimes.

Remarquons bien encore qu'il ne faut pas confondre une église particulière avec l'Église universelle. Ainsi, nous qui sommes ici réunis, et qui avons le bonheur de connaître et d'adorer le vrai Dieu, et d'être en communion avec notre évêque et le saint-siége de Rome, quoique nous fassions partie de l'Église, nous n'en sommes qu'une très-petite fraction. Pareillement, quand saint Paul, écrivant aux Romains, leur dit que toutes les églises d'Asie les saluent (1), quand saint Jean, dans son Apocalypse, parle également des sept églises d'Asie (2), et nous-mêmes, quand nous disons l'église de France, l'église d'Espagne, etc., il est évident que, dans ces locutions et autres semblables, le mot *Église* est pris dans une signification restreinte, et ne s'applique qu'à une portion du troupeau de Jésus-Christ. Mais l'Église, telle qu'on l'entend communément, est la société de tous les fidèles de l'univers, en quelque lieu de la terre qu'ils habitent; et c'est de l'Église, prise en ce sens, que nous allons nous occuper.

Nous la trouvons désignée dans les saintes Écritures et les ouvrages des Pères, sous divers noms mystérieux, bien capables de nous en donner la plus haute idée et de nous la faire aimer et respecter. Ainsi, elle est appelée l'assemblée des enfants de Dieu, le peuple choisi, la nouvelle Jérusalem, le palais du grand Roi, son royaume, sa cité, l'armée du Dieu vivant, son temple, son sanctuaire, etc. Mais voici quatre noms principaux qu'on lui donne, et qui méritent une explication particulière. On l'appelle :

(1) *Rom*, XVI, 16. — (2) *Apoc.*, II, 8

1° *La maison de Dieu* (1), parce qu'elle est, comme une famille, gouvernée par un seul père, et que tous les biens spirituels y sont communs. Jésus-Christ lui-même en est l'architecte et le fondement; il l'a bâtie sur la pierre ferme, et il y a dressé sept colonnes, c'est-à-dire les sept sacrements qui en sont l'appui. Elle est toute composée de pierres vivantes, qui sont les âmes fidèles; il y en a d'or, d'argent, de bois, de terre, selon leurs divers mérites. Les enfants de Dieu s'y trouvent réunis, comme de jeunes plants d'olivier autour de la table de leur père (2); et Jésus-Christ leur a préparé un double festin, le festin sacré de la parole divine, et le festin adorable de l'Eucharistie. Cette maison de Dieu est encore sur la terre; mais elle s'élève jusqu'aux cieux, pour y placer ses habitants.

2° *Le troupeau de Dieu* (3); Jésus-Christ en est le pasteur, il connaît ses brebis et il en est connu; il veille sur elles avec la plus ardente sollicitude; il les conduit dans les plus gras pâturages où rien ne leur manque, et il les défend contre la fureur des loups. Si quelqu'une s'égare, il court après elle, la porte sur ses épaules et la ramène au bercail. Heureuses les brebis, qui sont dociles à la voix de ce divin Pasteur!

3° *L'Épouse de Jésus-Christ* (4), parce que c'est dans cette assemblée sainte que naissent les enfants de Dieu; Jésus-Christ l'a aimée jusqu'à répandre son sang pour elle. L'ayant trouvée pauvre, nue, misérable, souillée, impure, il l'a embellie de ses grâces et enrichie de ses dons, et lui a donné pour dot son royaume céleste. Épouse toujours vierge et toujours féconde, elle donne des enfants à Jésus-Christ, non pas à la façon des autres mères, en les produisant de son sein, mais en les attirant de dehors pour se les incorporer à elle-même, et par elle à Jésus-Christ. C'est par le baptême qu'elle enfante, et, nourrice toujours chari-

(1) I. *Tim.*, III, 15. — (2) *Psal.* CXXIII, 3. — (3) I. *Pet.*, V, 1. — (4) *Apoc.*, XXI, 2.

table, elle ne laisse manquer de rien aucun de ses enfants, leur donnant tour à tour le lait de la doctrine, le vin des forts, le pain de vie.

4° Enfin, *le corps de Jésus-Christ* (1), corps mystique, dont Jésus-Christ est le chef, et dont les fidèles sont les membres. La foi et la charité sont les liens qui les unissent entre eux et avec leur chef. Chacun a son emploi, qui doit concourir au bien général, et Jésus-Christ communique à tous la force et la vie. Mais, si nous faisons partie du corps de Jésus-Christ, si nous sommes ses membres, quelle gloire pour nous ! et, d'un autre côté, quelle obligation de ne rien faire d'indigne de notre auguste chef ! Ne serait-ce pas une abomination que de souiller, par des actions honteuses, les membres de Jésus-Christ ? Quelle honte encore que, sous un chef couronné d'épines, il y eût des membres qui se livrassent à la mollesse !

Avant d'aller plus loin, il ne sera pas hors de propos de traiter séparément de l'origine et de la fondation de l'Église, de ses combats et de ses triomphes, de son éternelle durée. Pour aujourd'hui, nous nous bornerons à l'origine et fondation de l'Église.

ORIGINE ET FONDATION DE L'ÉGLISE.

C'est le Fils de Dieu lui-même qui a fondé l'Église; il n'était venu sur la terre que pour se former un peuple fidèle, qui le reconnût pour maître, et qui s'attachât inviolablement à sa loi sainte, afin de trouver en elle la vérité et la vie. Mais cette Église, qu'il acheta au prix de tant de travaux et de souffrances, au prix même de son sang, ne se composait d'abord que du petit nombre d'apôtres et de disciples que Jésus-Christ avait attirés à lui, pour les instruire par ses discours et les former par ses exemples. Le

(1) *Ephes.*, I, 22.

jour de la Pentecôte, elle était tout entière renfermée dans le cénacle, persévérant dans la prière, et appelant de tous ses vœux le Consolateur promis. C'était, comme l'avait dit Notre-Seigneur lui-même, le grain de sènevé, la plus petite de toutes les semences, mais qui, venant à germer, produit bientôt une plante très-élevée, une espèce d'arbuste où les oiseaux du ciel peuvent se percher (1). Son accroissement fut merveilleusement rapide. Dès la première promulgation que fait saint Pierre de la loi chrétienne, au milieu de Jérusalem, trois mille juifs se convertissent, et se font baptiser au nom de celui qu'ils avaient naguère crucifié. Pierre prêche une seconde fois, et cinq mille autres juifs se convertissent ; chaque jour, nouvelle prédication et nouvelles conversions [1].

Conversions sans nombre : c'étaient des personnes de tout rang, de tout âge, de tout sexe ; c'étaient des scribes, des pharisiens, des docteurs de la loi ; c'étaient quelquefois ceux qui s'étaient montrés les plus acharnés ennemis de Jésus, et qui, éclairés tout à coup des lumières de la grâce, ne pouvaient s'empêcher de détester leur crime, et de rendre hommage à l'évidence des faits évangéliques. — Conversions sincères, efficaces : on faisait taire les préjugés, on renonçait à tous les liens de la chair et du sang, pour pratiquer les œuvres de la plus éminente sainteté. Qui pourrait lire, sans être saisi de la plus vive admiration, la vie des premiers chrétiens ? Ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme ; ils faisaient leurs délices de la prière, de la parole de Dieu, de la participation aux saints mystères ; une tendre piété animait toutes leurs actions. Les plus fervents d'entre eux ne connaissaient pas ces mots odieux et glaçants *le mien, le tien*, qui sont la source de tant de haines, de querelles, de procès ; au contraire, ils mettaient leurs biens en commun, et celui qui était pauvre devenait riche par la

(1) *Math.*, XIII, 12.

libéralité de ses frères. Ce fut alors l'âge d'or de l'Église; tout y exhalait un parfum d'innocence, de pureté, de sainteté; et cette société des premiers fidèles était vraiment une image de la société des Bienheureux dans le ciel.

Mais le temps était venu où toute chair devait voir le salut de Dieu, où l'on ne devait pas adorer seulement dans Jérusalem ou sur le mont Garizim; en tous lieux devait s'offrir l'Hostie pure et sans tache; et toutes les nations de la terre devaient se convertir au Seigneur. Les apôtres se sont partagé le monde; et leur voix a bientôt retenti jusqu'aux extrémités de l'univers [2]. La doctrine qu'ils annoncent, ils la confirment par les miracles les plus éclatants, et les nations viennent en foule se prosterner devant la croix de Jésus. Après avoir prêché aux Juifs, saint Pierre entre dans la Syrie, dans le Pont, dans la Galatie, dans la Bithynie, dans Rome, qui était alors la capitale de l'empire et du monde. Saint Paul parcourt des provinces innombrables, et son zèle à propager la foi parmi les Gentils, et ses succès prodigieux lui ont valu le glorieux titre d'Apôtre des nations; saint Jean va dans l'Asie, saint André dans l'Épire et l'Achaïe, saint Philippe dans les deux Phrygies, saint Thomas jusqu'aux Indes. Ils bravent la rigueur des climats, la férocité des peuples; ils traversent des mers inconnues, les forêts les plus sauvages, les îles les plus reculées; ils pénètrent dans les lieux mêmes où les armes des plus fameux conquérants avaient été forcées de s'arrêter. L'œuvre qu'ils ont si bien commencée, leurs successeurs la continuent, sans que rien puisse ralentir l'ardeur de leur zèle. Dès le troisième siècle, le monde est plein de chrétiens. On en trouve partout, dans les villes, dans les campagnes, dans les écoles et les académies, dans les armées, au barreau, dans les tribunaux et jusque dans le palais des Césars [3]. Le christianisme envahit tout, il ne laisse que les temples des faux Dieux et les théâtres, disait éloquemment Tertullien.

Ainsi, cette petite pierre, que Daniel avait vue détachée de la montagne sans aucune main d'homme, est devenue elle-même une montagne qui a couvert toute la terre. Ainsi, cette vigne, après avoir jeté ses racines dans la Judée, a porté ses ramifications d'une mer à l'autre, et s'est étendue jusqu'aux régions les plus reculées (1). Ses pampres, toujours verts, ombragent les plus humbles collines, et couronnent les cèdres les plus élevés; et, toujours féconds ils produisent des fruits de justice et de sainteté.

Mais comment le christianisme a-t-il pu se propager si rapidement? comment a pu s'opérer cette grande merveille de la conversion de l'univers? Ah! c'est bien ici qu'il faut que toute langue confesse que Dieu seul a fait cet ouvrage. Et, pour mieux nous en convaincre, considérons un instant que les apôtres eurent à surmonter les obstacles les plus invincibles, et qu'ils n'avaient aucun moyen pour réussir.

1° *Obstacles de la part des Juifs*. Il fallait leur persuader que le temps de la loi de Moïse était passé; que l'attente où ils étaient d'un Messie glorieux et triomphant, qui les délivrerait du joug des Romains, était une chimère; il fallait leur persuader que ce Jésus qu'ils avaient vu pauvre, méprisé, crucifié, était leur Dieu, leur Sauveur; et qu'en le mettant à mort, ils s'étaient rendus coupables d'un crime inouï, d'un affreux déicide! Quel juif voudra les entendre? Qui voudra embrasser une doctrine, qui voue toute leur nation au mépris et à l'exécration des peuples? Et les princes des prêtres, les magistrats, les scribes, les docteurs, sur la tête de qui ils font retomber le sang de l'Homme-Dieu, ne vont-ils pas se soulever contre eux, et user de toute la rigueur des lois, pour arrêter la propagation de l'Évangile? Vraiment, si l'on en juge d'après les règles de la prudence humaine, c'était folie que de prétendre faire adorer aux Juifs le crucifié du Calvaire.

(1) *Psal.* LXXIX. 9.

2° *Obstacles de la part des Gentils.* Le paganisme était, il est vrai, une religion absurde, bizarre, qui choquait visiblement et grossièrement les premiers principes du bon sens; et cependant il était profondément enraciné dans l'esprit et le cœur de tous les peuples. Car c'était une religion qu'on avait sucée avec le lait, qu'on avait appris à vénérer dès la plus tendre enfance, qu'on voyait soutenue par la magnificence des cérémonies et la splendeur des sacrifices, défendue par les magistrats, autorisée par l'exemple des plus sages législateurs, des plus illustres capitaines, des plus célèbres philosophes. De plus, c'était une religion facile, riante, commode, qui ne proscrivait aucun vice, qui flattait toutes les passions. Il n'y avait pas de crime, si abominable qu'on le suppose, qu'on ne pût excuser par l'exemple de quelques Dieux. Aussi la débauche faisait-elle partie du culte qu'on leur rendait. On conçoit facilement qu'une pareille religion devait avoir de grands attraits pour l'homme, à qui rien n'est si doux que de suivre en liberté ses penchants.

Et que de traits ne trouvons-nous pas dans l'histoire, qui nous prouvent l'attachement furieux ou imbécile de tous les peuples à leurs superstitions, si extravagantes qu'elles fussent! Daniel a fait périr le monstrueux dragon, idole des Babyloniens, et il excite un soulèvement général, et il est jeté dans la fosse aux lions. Quelques soldats romains tuent par mégarde un chat, et l'on sait que le chat, ainsi que l'ibis et le crocodile, étaient des Dieux chez les Égyptiens; et voilà que tout le peuple s'ameute contre eux, et, sans aucun respect pour la majesté du nom romain, ils sont impitoyablement mis en pièces. Quel n'était pas le zèle des Éphésiens pour la gloire de la grande Diane! Saint Paul veut les désabuser de ce culte insensé, et la ville est aussitôt remplie de cris et de tumulte, et la sédition devient si violente que les magistrats ont beaucoup de peine à l'apaiser.

C'est donc un fait constant, que tous les peuples étaient fortement persuadés de l'existence de leurs Divinités et de la légitimité du culte qu'on leur rendait. Les personnages les plus instruits et les plus sensés eux-mêmes se montraient pleins de respect pour leurs prétendus Dieux immortels. Or, ces idoles qui leur étaient si chères, il fallait les briser, et cela, non en un seul lieu, mais dans toute l'étendue de l'univers; et, sur leurs débris, il fallait élever l'autel d'un Dieu nouveau, d'un Dieu inconnu, d'un Dieu venu de la Judée, pour laquelle on professait un souverain mépris, et, pour tout dire en un mot, d'un Dieu crucifié! Conçoit-on les difficultés d'une pareille entreprise? conçoit-on que douze pauvres pêcheurs aient osé s'en charger? Les plus audacieux des hommes eussent reculé à la vue de cette tempête effroyable de haines, de vengeance et de mort, que le fanatisme idolâtrique allait exciter contre eux. Évidemment, si les apôtres n'eussent été animés de l'Esprit de Dieu, il leur était impossible de convertir, je ne dis pas un seul peuple, mais une seule ville.

3° *Obstacles du côté de la doctrine qu'ils annonçaient.* Il ne leur suffisait pas d'extirper le préjugé de l'idolâtrie, il fallait encore rendre les hommes chrétiens, c'est-à-dire faire violence à la fois à leur esprit et à leur cœur. — A leur esprit, en leur proposant à croire sans hésiter, sans raisonner, les mystères les plus incompréhensibles, un Dieu en trois personnes et trois personnes ne faisant qu'un Dieu; un Dieu né dans une étable, un Dieu crucifié entre deux voleurs, comme un infâme scélérat. Un Dieu crucifié! quelle doctrine à persuader au monde! quelle folie! — Aux plus doux penchants du cœur, car le christianisme est une religion de privations, de croix, de souffrances; il commande les vertus les plus pénibles: l'humilité, la mortification, la chasteté, la pénitence, le pardon des injures, l'amour des ennemis; il exige les plus austères devoirs; il veut qu'on regarde la terre comme un lieu d'exil, et le ciel comme

notre unique patrie ; qu'on se détache des biens de ce monde ; qu'on fasse la guerre, et une guerre continuelle, aux plus douces inclinations de la nature ; qu'on porte dans tout son corps la mortification de Jésus-Christ. Or, croyez-vous qu'il fût facile de renverser ainsi les idées des peuples, d'étouffer en eux l'amour des plaisirs, des richesses, des honneurs? Oser l'entreprendre n'était-ce pas exciter contre soi les passions qui ont le plus d'empire sur l'homme ? Convenons-en , pour détruire l'idolâtrie , cette religion de mollesse et de volupté, et pour y substituer la religion chrétienne, si effrayante par la profondeur de ses mystères et l'austérité de sa morale, il fallait plus qu'un bras de chair, il fallait toute la force du Dieu vivant.

Maintenant, voyons quelles étaient les ressources des apôtres pour le succès de leur entreprise. Qu'est-ce qui fait réussir dans les grands desseins ? C'est ou la science, ou la richesse, ou la force, ou l'adresse. Mais les apôtres n'avaient aucun de ces moyens. C'étaient des hommes pauvres, grossiers, ignorants, tirés de la lie du peuple ; c'étaient des artisans , des pêcheurs qui n'avaient connu de leur vie que leurs barques et leurs filets. Leur air, leur langage, leurs manières, tout annonçait en eux l'abjection dans laquelle ils étaient nés. Il n'ont pour arme qu'un instrument de supplice, la croix ; ils n'ambitionnent que les mépris et les souffrances. Loin d'agir à la manière des conspirateurs, qui déguisent d'abord leurs vrais sentiments, qui cherchent à s'insinuer dans les esprits par de sourdes menées, et à se faire ainsi un parti capable de se soutenir par lui-même, les apôtres prêchent l'Évangile à haute voix, sur les places publiques, sur les toits des maisons, sans aucun ménagement pour la délicatesse de leurs auditeurs, sans aucun adoucissement dans la morale ; ils demandent une foi pure et simple, sans raisonnement et sans discussion. Ils ne reçoivent dans leur société que ceux à qui ils trouvent des marques d'une conversion sincère ; et, si quelqu'un de

leurs sectateurs tombe dans quelque faute notable, loin de fermer les yeux, ils le soumettent à de rigoureuses pénitences, ou bien ils le chassent impitoyablement. De bonne foi, étaient-ce là des moyens de se concilier les esprits, de se faire des partisans ? Des imposteurs en auraient-ils usé de la sorte pour faire prévaloir leur complot ?

Nous voyons donc que, dans l'établissement de l'Évangile, toutes les règles de la prudence humaine ont été violées. Les apôtres avaient tout contre eux ; ils n'avaient rien pour eux. Disons plus, eussent-ils eu toute l'éloquence des plus sublimes orateurs, toute la subtilité des plus profonds philosophes, toute l'habileté des plus grands politiques, toute la puissance des Césars, jamais, non, jamais, ils n'auraient pu persuader aux hommes d'adorer un Dieu mort sur un infâme gibet, d'embrasser une religion qui commande de croire ce qu'on ne comprend pas, d'espérer ce qu'on ne connaît pas, de pratiquer ce qu'on ne goûte pas, d'aimer ce que la nature nous fait haïr, de haïr ce que la nature nous fait aimer, de se renoncer soi-même, et de porter chaque jour la croix. Eh bien ! là où les puissants génies eussent échoué, douze pauvres pêcheurs ont réussi. Comment cela s'est-il fait ? Le doigt de Dieu est là.

Oui, c'est le propre de Dieu d'opérer les plus grandes merveilles avec les instruments les plus faibles en apparence ; et jamais sa puissance n'éclate davantage que lorsque, par les moyens les plus disproportionnés à ses fins, il produit les plus magnifiques ouvrages. Il ne lui fallut qu'un mot pour créer le monde, qu'un peu de boue pour former l'homme, que des moucherons pour confondre l'orgueil de l'Égypte ; et, quand il a voulu régénérer les hommes et établir le règne de l'Évangile, il n'a employé que la voix de douze bateliers. S'il avait suscité pour lui les Césars, et avec eux les grands, les riches, les savants, les sages du siècle, on eût pu dire que la religion chrétienne s'était établie par les efforts de la puissance humaine. Mais il était écrit que

Dieu détruirait *la sagesse des sages, qu'il rejetterait la science des savants; et il lui a plu de sauver, par la folie de la prédication, ceux qui croiraient en lui* (1).

Nous concluons donc que la conversion de l'univers est le chef-d'œuvre de la droite du Très-Haut, qu'à Dieu et à Dieu seul en appartient toute la gloire; et il ne nous faut pas d'autre preuve pour démontrer la divinité du christianisme. Car de deux choses l'une : ou le christianisme s'est établi par les miracles de Jésus-Christ et des apôtres, ou bien sans miracles. Dans le premier cas, son origine est évidemment divine; dans le second cas, outre qu'on s'inscrit en faux contre toutes les histoires, il est évident encore que la conversion du monde, opérée sans miracles, serait elle-même le plus étonnant de tous les miracles. C'est la pensée de saint Augustin; elle suffit à elle seule pour confondre tous les raisonnements des incrédules.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Une des conversions les plus remarquables, et qui sert merveilleusement à prouver la divinité du christianisme, a été celle de saint Paul qui, par le plus étonnant de tous les prodiges, de persécuteur fut changé en apôtre. D'abord, connu sous le nom de Saul, il avait puisé dans la secte des pharisiens une haine violente contre le christianisme, et il ne respirait que le sang et le carnage contre les disciples de Jésus-Christ. Ayant appris qu'à Damas un grand nombre d'Israélites avaient renoncé à la loi mosaïque pour embrasser la religion nouvelle, il alla trouver le grand prêtre, et lui demanda des lettres et des pouvoirs pour les synagogues de cette ville, afin de saisir et d'enchaîner les Juifs convertis à la foi de Jésus-Christ; et, dès qu'il eut obtenu la mission qu'il sollicitait, il partit comme un tigre altéré de sang, accompagné de quelques officiers sous ses ordres. Comme il était sur le chemin de Damas, il fut tout à coup

(1) Perdam sapientiam sapientium.....; placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes. I. *Cor.*, XIX, 21.

investi d'une vive lumière venue du ciel, qui le fit tomber à la renverse. Il entendit en même temps une voix qui lui dit : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? — Qui êtes-vous, Seigneur ?* répondit-il. — *Je suis Jésus, que vous persécutez.* Saul tout tremblant s'écria : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? — Levez-vous,* reprit la voix, *entrez dans la ville, et là je vous ferai connaître mes volontés.* L'épouvante, dont Saul avait été saisi, fut telle qu'il en était devenu aveugle. Ses compagnons furent donc obligés de le prendre par la main et de le conduire jusqu'à Damas, où il recouvra miraculeusement la vue par les prières d'Ananie qui, lui ayant mis les mains sur les yeux, en fit sortir comme des écailles. Saul reçut le baptême ; et il fut dès lors un vase d'élection, et une des plus fortes colonnes de l'Église.

2. Le plus grand nombre des juifs se rendant de plus en plus indignes de la grâce évangélique, par leur endurcissement, Dieu fit connaître à Pierre, dans une vision, que le moment était venu de faire entrer les nations dans le bercail du divin Pasteur. Ce fut un officier romain de Césarée, nommé Corneille, qui fut appelé le premier à la foi chrétienne. Il avait attiré sur lui les regards du Ciel par la pureté de sa vie et les abondantes aumônes qu'il faisait aux pauvres. Un jour qu'il était en prières, l'Ange du Seigneur lui apparut et lui dit : « Vos prières et vos aumônes sont montées jusqu'au « trône de la miséricorde divine. Envoyez chercher à Joppé un « homme, appelé Simon et surnommé Pierre. C'est de lui que vous « apprendrez ce que vous avez à faire pour être sauvé. » L'Ange ayant disparu, Corneille envoya aussitôt à Joppé trois de ses serviteurs, pour chercher et faire venir chez lui celui qui devait l'instruire des grandes vérités du salut. Lorsque ces envoyés de Corneille furent près d'entrer dans la ville, Dieu fit connaître à Pierre qu'il n'y avait plus de distinction entre les Juifs et les Gentils, et que ces deux peuples n'en devaient former qu'un. Il n'hésita donc pas à partir avec ceux qui venaient le chercher, et il se mit aussitôt en route pour Césarée. Cependant Corneille avait assemblé chez lui ses parents et ses amis. Dès qu'il aperçut Pierre, il se jeta à ses pieds, comme pour l'adorer. Mais Pierre lui dit : « Levez-vous, je ne suis qu'un homme comme vous. » Puis, adressant la parole à l'assemblée, il annonça la doctrine et les miracles de Jésus-Christ. Il n'avait pas achevé son discours que le Saint-Esprit descendit visiblement sur ses auditeurs, et leur communiqua le don des langues. Pierre baptisa aussitôt le vertueux officier et toute sa famille. Telles furent les heureuses prémices de l'Église des nations.

Il convenait que Pierre, en sa qualité de chef des apôtres et de pasteur suprême, ouvrît le premier la porte de l'Église aux Gentils.

Cependant Paul était, par sa destination spéciale, l'apôtre des nations, sans qu'il négligeât pour cela les Juifs, car il prêchait aux uns et aux autres avec un zèle infatigable. Après avoir annoncé l'Évangile en plusieurs villes célèbres de la Grèce, il se rendit à Athènes ; rien de plus célèbre que le discours qu'il y prononça, au milieu de l'Aréopage. C'était la compagnie la plus savante de l'univers ; et on la regardait partout comme l'oracle de la vérité et la régulatrice du goût. Voilà donc un étranger, un barbare, un pauvre juif, de petite stature, en face de ces beaux esprits, de ces philosophes, de ces littérateurs bouffis d'orgueil et pleins de préjugés. Que va-t-il leur dire ? Il a remarqué, en traversant leur ville, un autel sur lequel on avait inscrit : *Au Dieu inconnu*, car les Athéniens étaient tellement superstitieux qu'ils adoraient tous les faux Dieux des autres peuples, et, craignant toujours d'en oublier quelqu'un, ils avaient dressé cet autel avec cette inscription. C'est de là que saint Paul prit occasion de commencer son discours. « Citoyens d'Athènes, « leur dit-il, tout ce qui frappe mes regards m'annonce que vous « êtes religieux jusqu'à l'excès ; car, en parcourant votre ville et en « examinant les simulacres de vos Dieux, j'ai rencontré un autel « sur lequel j'ai lu cette inscription : *Au Dieu inconnu*. Or, ce Dieu « que vous adorez sans le connaître, je viens vous l'annoncer. » Et aussitôt il leur prêcha l'unité de Dieu, sa spiritualité, ses souveraines perfections, la création de l'homme, sa dégradation par le péché, la nécessité de faire pénitence ; enfin, il allait les entretenir de Jésus-Christ; mais ils l'interrompirent, en l'entendant parler de la résurrection des morts. Plusieurs éclatèrent de rire et se moquèrent de lui, comme s'il leur disait une chose impossible et ridicule; d'autres, au contraire, fâchés qu'on l'eût interrompu d'une manière si brusque et si peu honnête, lui dirent qu'ils seraient bien aises de l'entendre encore une autre fois sur cette matière, parce qu'apparemment ils commençaient à goûter les vérités célestes dont ils n'avaient jamais ouï parler. Quelques-uns, enfin, crurent et s'attachèrent à lui, entre lesquels fut un des plus considérables sénateurs de l'Aréopage, nommé Denis, qui fut depuis le premier évêque d'Athènes, et une dame de grande considération, nommée Damaris.

3. L'histoire nous a conservé le nom d'un des principaux officiers de Néron, converti au christianisme. C'est le glorieux martyr saint Tropès, un de ces fervents chrétiens dont l'apôtre saint Paul dit, dans son épître aux Philippiens : *Les saints vous saluent tous, et principalement ceux qui sont de la maison de César*. Le barbare Satellicus le fit battre à coups de verges, en haine de la foi. Il fut ensuite exposé aux bêtes féroces qui, moins cruelles que les hommes, l'épargnèrent, et il n'en reçut pas la moindre blessure. On le con-

damna enfin à perdre la tête ; et c'est ainsi qu'il consomma son martyre. *Martyrol. rom.*, 17 mai.

L'histoire des premiers siècles nous offre une série continuelle de conversions, toutes plus admirables les unes que les autres ; et il faudrait un temps infini pour les rapporter toutes. De nos jours encore, la foi se propage d'un bout du monde à l'autre, comme nous aurons plusieurs fois occasion de le remarquer.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Combats et triomphes de l'Église. — Sa lutte contre les Juifs, contre les païens, contre les hérétiques, contre les impies, contre les vices de ses propres enfants.

Il n'est pas étonnant qu'une Église, qui n'aspirait à rien moins qu'à renverser toutes les religions du monde, pour s'établir sur leurs ruines, qui se déclarait l'ennemie des Dieux de toutes les nations, auxquels elle voulait substituer un Dieu crucifié, il n'est pas étonnant, dis-je, qu'une telle Église ait suscité contre elle les haines les plus furieuses. Naturellement, tous les peuples devaient s'armer contre elle, et elle devait infailliblement périr sous les efforts de cette conjuration universelle. Et cependant, chose admirable et délicieuse à dire ! l'Église n'a jamais combattu que pour vaincre ; malgré tous les assauts du monde, des passions et de l'enfer, elle s'est toujours conservée pure et sans tache, et les persécutions qu'elle a subies n'ont fait que rehausser sa gloire.

Dès son origine, elle a été persécutée par les Juifs et les Gentils, ensuite par les hérétiques, puis en dernier lieu par l'impiété philosophique.

1° Que ne firent pas les Juifs pour l'étouffer dans son berceau ! A peine les apôtres ont-ils paru dans Jérusalem pour annoncer la bonne nouvelle, que la synagogue frémit

de rage; et, comme les disciples ne devaient pas être mieux traités que le maître, selon la parole expresse de Jésus-Christ, on les traduit devant les tribunaux; on leur défend, avec de terribles menaces, de parler au nom de Jésus, mais, disent-ils avec une sainte hardiesse, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et alors on les emprisonne, on les bat de verges; on lapide saint Étienne[1], on décapite saint Jacques; mais on a beau faire, la foi se propage de plus en plus, les meurtriers du Sauveur se convertissent par milliers, et les persécutions auxquelles les apôtres sont en butte, ne font que relever l'éclat de leur sainteté et la grandeur de leur courage. L'Esprit divin qui les anime, leur donne une sagesse et une force à laquelle rien ne peut résister. Ils triomphent au milieu des souffrances, ils s'estiment heureux d'être persécutés pour le nom de Jésus-Christ. On les chasse des villes et des synagogues, on les disperse, afin qu'éloignés les uns des autres, ils soient plus faibles et que leur entreprise échoue; et leur dispersion ne sert qu'à propager l'Évangile, en leur fournissant l'occasion de prêcher en tous lieux. Ils se répandent dans la Judée, dans la Syrie, et de là, dans la Phénicie, dans l'île de Chypre et jusques aux confins de l'univers. Semblables à des fers incandescents, qui font jaillir d'autant plus d'étincelles qu'on les bat avec plus de force sur l'enclume, ou qu'on les rejette avec plus de violence, ils embrasent le monde, l'éclairent de la lumière de la vérité, et allument partout le feu de la charité.

2° Voici maintenant un ennemi bien plus formidable qui s'acharne contre l'Église naissante. C'est le paganisme armé de toute la puissance des Césars. Les démons semblent avoir soufflé leur rage au cœur des persécuteurs. On ne peut lire sans frémir le détail des supplices qu'on faisait souffrir aux premiers disciples de l'Évangile. On employait, pour les perdre, l'exil, les prisons, les confiscations de biens, les fouets, les flétrissures de toute espèce, les bû-

chers, les chevalets, les roues, les ongles de fer, tout ce que la haine la plus atroce, tout ce que la barbarie la plus raffinée peuvent imaginer. Ceux-ci sont plongés dans de l'huile bouillante ou dans des étangs glacés; ceux-là sont broyés sous la dent des bêtes féroces ; on en réserve d'autres pour être brûlés vifs, afin de servir de torches pendant la nuit. Personne n'est épargné : point de respect pour la faiblesse de l'âge, pour la délicatesse du sexe, pour l'éclat du mérite. C'est assez d'être chrétien pour être criminel. Dès que quelqu'un est disciple de Jésus, on se croit par là même en droit d'oublier à son égard les droits de l'amitié, les devoirs de la reconnaissance, les liens du sang et de la nature; on étouffe les sentiments les plus tendres, les plus inviolables, les plus sacrés; l'ami dénonce son ami, le serviteur son maître, le père son fils, le fils son propre père, l'épouse son époux, et l'époux traîne son épouse aux pieds des tribunaux. Partout, selon la prédiction du Sauveur, la haine publique s'attache aux chrétiens; on les accuse hautement de tous les désordres du monde. La pluie vient-elle à manquer aux biens de la terre, le Tibre vient-il à se déborder, les barbares font-ils irruption sur les terres de l'empire; assurément, ce sont les chrétiens qui en sont la cause, et il n'y a point de meilleures victimes pour apaiser la colère des Dieux, que de leur immoler des chrétiens !

Une persécution si atroce et si universelle dura pendant plus de trois cents ans. Oui, pendant plus de trois cents ans, la hache du bourreau se promena sur la tête des disciples de l'Évangile. Enfin, après la dernière persécution, la plus cruelle de toutes, l'idolâtrie se tenait assurée du triomphe et se flattait d'avoir éteint le christianisme dans les fleuves de sang qu'elle avait répandus. Déjà on entonnait les chants de victoire, déjà on dressait de fastueux monuments pour en perpétuer le souvenir, et on a trouvé ces inscriptions orgueilleuses: A Dioclétien le nouveau Jupiter, à Maximien le

nouvel Hercule, pour avoir aboli le nom chrétien, et détruit dans le monde entier la superstition du Christ (1).

Mais, en réalité, à quoi aboutit toute cette rage des tyrans ? Elle n'a produit d'autre effet que d'étendre l'Église, de la multiplier, de l'affermir et de la couvrir de gloire. Le sang des martyrs, disait Tertullien, est une semence de chrétiens (2). Pour un chrétien égorgé, on en voyait renaître cent autres; et que de fois n'arriva-t-il pas que les spectateurs des tourments des martyrs, étonnés de leur constance plus qu'humaine, s'écriaient subitement qu'ils étaient aussi chrétiens, et volaient courageusement à la mort, pour remporter la palme du martyre ! Que de fois ne vit-on pas les bourreaux eux-mêmes, pénétrés tout à coup des impressions de la grâce, se prosterner devant les victimes qui venaient de tomber sous leurs coups, et présenter intrépidement leurs têtes à d'autres bourreaux, pour être immolés à leur tour ! Ainsi les pertes mêmes de l'Église faisaient sa fécondité et ses richesses. Vigne du Seigneur, plus on la taillait, plus elle portait de fruits; arche sainte, plus les eaux de la tribulation étaient grandes, plus elle s'élevait; semblable encore à un parfum précieux qui n'exhale jamais plus d'odeur que lorsqu'il est écrasé, plus on la persécutait, plus elle faisait briller sa force et sa beauté. Et n'est-ce pas, en effet, à l'époque des persécutions, qu'on vit se montrer dans tout leur éclat les plus sublimes vertus, le courage, le désintéressement, l'humilité, la grandeur d'âme, le mépris des biens du monde, l'ardente charité ?

Quelle gloire pour l'Église que les triomphes des martyrs ! Quel prodige de voir, pendant un si long espace de temps, un si grand nombre de chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, tant d'illustres pontifes, de saints prê-

(1) Nomine christianorum deleto.....; superstitione Christi ubique deletâ.

(2) Sanguis martyrum, semen christianorum. *Tertul., Apol.*, c. L.

tres, de vieillards encore plus vénérables par leurs mérites que par le poids des années, tant de dames plus recommandables encore par leur charité que par leur noblesse, de chastes vierges belles et pures comme la lumière, et de tout petits enfants aussi courageux que leurs pères, se jouer de tout ce que les supplices ont de plus affreux, mépriser tour à tour les menaces et les promesses des tyrans, attendre la mort avec joie, la désirer, la demander et s'écrier, à la vue des plus horribles tortures : « Je suis chrétien ! je suis chrétien ! » D'où pouvait leur venir une force si extraordinaire ? N'était-ce pas évidemment la vertu du Très-Haut qui les soutenait [2] ?

Enfin, après des combats et des souffrances de toute espèce, le christianisme vit naître de plus beaux jours. Écoute donc, ô Église pauvre, désolée, qui as été si longtemps battue par la tempête (1), écoute ce que te dit le Seigneur par la bouche de son prophète : « Lève-toi, Jé-« rusalem nouvelle, quitte tes habits de deuil, voici que « la gloire du Seigneur va se lever sur toi... Les enfants de « ceux qui t'avaient humiliée, viendront se prosterner à « tes pieds (2). » En effet, la douceur des agneaux a vaincu la fureur des loups et des lions ; l'Église, sans armes, a triomphé de ses persécuteurs ; sans raisonnements, elle a abattu l'orgueil des philosophes ; sans biens et sans richesses, elle a gagné tous les hommes ; et, lorsque Constantin eut arboré l'étendard de la croix, elle parut comme la reine des nations ; elle reçut les hommages de tout l'empire romain, et vit même sous ses lois des peuples que les Césars n'avaient jamais pu soumettre à leur puissance. Cependant Dieu réservait encore à son Église d'autres combats et

(1) Paupercula, tempestate convulsa, absque ullâ consolatione. *Is.*, LIV, 11.

(2) Surge, illuminare, Jerusalem..... Venient ad te curvi filii eorum qui humiliaverunt te. *Is.*, LXI, 14.

d'autres victoires. Elle avait triomphé des ennemis du dehors; mais elle eut aussi à lutter contre les persécutions domestiques, qui lui déchirèrent le sein. Combien d'ennemis, en effet, n'a-t-elle pas trouvés parmi ses propres enfants ! Ennemis de sa foi, ce sont les hérétiques; ennemis de son unité, ce sont les schismatiques; ennemis de sa sainteté, ce sont les mauvais catholiques.

3° Ouvrez les fastes de l'Église, et, à chaque siècle, vous verrez paraître un ou plusieurs apôtres de mensonge, qui sèment l'ivraie de leurs erreurs parmi le bon grain de la saine doctrine. Quelle multitude de sectes acharnées les unes contre les autres! Que de contestations et de disputes ! Point de dogme si bien établi qui ne soit attaqué; point de pratique si sainte qu'on ne s'efforce d'extirper; point d'opinion si extravagante qui n'ait ses partisans et ses défenseurs. Ceux-ci combattent l'unité de Dieu (1), ceux-là la trinité des personnes (2); les uns nient la divinité du Verbe (3), les autres la divinité du Saint-Esprit (4); j'entends un Nestorius qui, pour ravir à Marie son glorieux titre de mère de Dieu, met deux personnes en Jésus-Christ; et puis Eutichès, par une erreur opposée, ne reconnaît en Jésus-Christ qu'une nature; Aérius condamne les prières pour les morts; Vigilance le célibat des prêtres, la chasteté des vierges, l'invocation des saints, le culte des reliques, etc.; les Iconoclastes brisent les images; la pénitence est attaquée par les Novatiens, l'eucharistie par Béranger, le mariage par les Basilidiens. Au XVIe siècle, voyez ces deux énormes sangliers, Luther et Calvin, qui ravagent la vigne du Seigneur ; ils prennent des erreurs de leurs devanciers celles qui leur conviennent, et en ajoutent de nouvelles. Alors c'est comme un bouleversement général, comme un vrai chaos dans le royaume de Jésus-Christ.

(1) Les Manichéens. — (2) Les Sabelliens. — (3) Les Ariens. — (4) Les Macédoniens.

On voit s'élever autel contre autel, pasteurs contre pasteurs; les esprits flottent incertains à tout vent d'erreur, chacun prétend expliquer l'Écriture à sa manière ; on s'autorise de certains passages obscurs, ou bien on torture le sens des textes les plus clairs, pour étayer de vains systèmes. Le monde chrétien est plein de scandales, de troubles et de tumulte, de sang et de carnage ; et l'on sait les maux affreux que les guerres de religion ont faits à notre patrie et à l'Europe entière.

C'est l'orgueil qui est le père de l'hérésie ; et qui pourrait dire jusqu'où va la téméraire et folle présomption de l'esprit humain ? Voulant sonder jusqu'aux abîmes de la Divinité, il s'infatue de ses rêveries ; et, après s'être égaré dans ses propres idées, il s'efforce d'en répandre partout la contagion. D'un côté l'attrait de la nouveauté, de l'autre le relâchement de la morale séduisent les peuples; et l'on a vu certaines hérésies, comme l'arianisme et le protestantisme, faire tout à coup les progrès les plus effrayants. Les princes et les empereurs les ont quelquefois appuyées ouvertement et par la force des armes; que dis-je ? il s'en est trouvé qui, non contents de tenir le sceptre royal, ont encore voulu placer leur trône dans le sanctuaire, usurper l'autorité sacrée des pasteurs, prononcer sur les questions de foi, régler le culte, violenter de toutes manières les consciences; et les fureurs des Valens, des Constantin-Copronyme et de beaucoup d'autres persécuteurs de la vérité catholique, ont presque fait regretter le règne des Néron et des Dioclétien.

Or, le christianisme, ainsi partagé en une infinité de sectes, ennemies l'une de l'autre et toujours acharnées à s'entre-détruire, ne devait-il pas naturellement périr ? Comment donc l'Église a-t-elle pu subsister, malgré tant de défections qu'elle a essuyées de la part de ceux qui étaient ses enfants, et malgré tant de coups qu'ils lui ont portés, après s'être déclarés ses ennemis ? O providence de mon

Dieu, que vous êtes admirable ! Les persécutions que l'Église a eu à soutenir de la part des hérétiques, n'ont fait que la purifier et l'affermir ; le soleil de la vérité, un instant caché par les nuages de l'erreur, a fini par se montrer avec plus d'éclat. Voilà, en effet, comment Dieu tire le bien du mal : il permet l'hérésie, afin de donner lieu de mettre la vraie foi dans tout son jour et de l'expliquer d'une manière plus méthodique et plus distincte. Le zèle des pasteurs s'enflamme, des conciles s'assemblent, les évêques associent leurs lumières et unissent leur autorité pour instruire les fidèles et confondre les opiniâtres ; l'ancienne doctrine, qu'on croyait autrefois implicitement, parce qu'on n'avait pas eu occasion de la développer, est mieux connue, et on la fixe avec une précision et une exactitude rigoureuses. L'hérésie, au contraire, est prise sur le fait de l'innovation, et l'Église dit à tous les hérétiques sans exception : « Quelle est cette foi que vous enseignez ? Cette doctrine que vous débitez aujourd'hui, on ne la connaissait pas hier, on ne l'a jamais connue ; elle est de votre invention, elle ne vient donc pas de Jésus-Christ. » Ce simple raisonnement suffit pour renverser toutes les subtilités des hérétiques. Aussi les schismes et les hérésies passent et s'écoulent comme l'eau du torrent ; et l'Église, qu'on a mille fois essayé d'ensevelir sous un poids d'erreurs, se dégage insensiblement des ténèbres dont on prétendait l'envelopper, et fait briller dans tout son lustre la pureté de sa foi, la sainteté de sa morale, la sagesse de sa discipline, et le bel ordre de sa hiérarchie.

4o Un combat nouveau, un combat terrible que l'Église a eu à soutenir, c'est contre le siècle qui s'est fastueusement intitulé le siècle de la philosophie et des lumières, et a renouvelé tous les scandales, toutes les horreurs, tous les genres de persécution des siècles passés. En ces jours de triste mémoire, on a vu se déchaîner ce dragon infernal, dont il est parlé dans l'Apocalypse, qui devait parcourir toute la terre,

et séduire les nations (1). Il s'est élevé une génération d'hommes effrontés, railleurs, ennemis de l'ordre, de la paix, de toute autorité légitime (2), sans aucun respect pour les liens les plus sacrés de la nature (3) ; étrangers à tout sentiment d'humanité (4) ; qui mettaient leur gloire à séduire et à tromper (5) ; qui semblaient avoir pris à tâche de détruire la vérité, et qui n'avaient d'amour que pour le mensonge et l'esprit d'erreur (6). C'étaient les doctrines des démons eux-mêmes, c'était la philosophie des enfers qu'ils s'efforçaient de propager (7) ; et, comme cette infernale sagesse n'a d'autre effet que de ravaler l'homme jusqu'à la brute, saint Jean nous l'avait montrée par avance sous la figure d'une bête (8) ; et sur cette bête, dit le même apôtre, est assise une prostituée, car ce n'était que pour suivre, en toute liberté, les penchants de la nature corrompue, qu'on voulait s'affranchir du joug sacré de la foi ; et, sur le front de cette prostituée, on lisait écrit le nom *Mystère* (9). Par là, le prophète signalait ces machinations ténébreuses, ces assemblées souterraines, où elle recrutait ses partisans, et où elle forgeait ses armes pour renverser le trône et l'autel ; et il lui fut donné une voix forte et dominante, pour faire retentir le mensonge et le blasphème en tous lieux (10). On employa, pour détruire l'antique religion de nos pères, tout ce que la philosophie a de plus subtil, tout ce que le bel esprit a de grâces, tout ce que

(1) Exibit et seducet gentes. *Apoc.*, XX, 7.

(2) Sine pace,..... dominationem spernunt. *Jud.*, VIII.

(3) Parentibus non obedientes. II. *Tim.*, III, 2. — (4) Immites. II. *Tim.*, III, 3.

(5) In deceptione illusores. II. *Pet.*, III, 3. — In hypocrisi loquentes mendacium. I. *Tim.*, IV, 2.

(6) Attendentes spiritibus erroris. I. *Tim.*, IV, 1. — Non crediderunt veritati. II *Thess.*, II, 11.

(7) Attendentes..... doctrinis dœmoniorum. I. *Tim.*, IV, 1.

(8) Vidi.... bestiam. *Apoc.*, XIII, 1. — (9) In fronte ejus nomen scriptum mysterium. *Apoc.*, XVII, 5.

(10) Datum est ei os loquens magna et blasphemias. *Apoc.*, XIII, 5.

l'érudition a de plus recherché, tout ce que l'éloquence a de plus persuasif, tout ce que les inventions de l'hypocrisie et de la fourberie ont de plus spécieux, et enfin tout ce que la violence a de plus atroce. On assaisonnait le cynisme par l'impiété, et l'impiété par le cynisme ; et, avec une activité infatigable, on interrogeait les mœurs des peuples, les traditions historiques, toutes les sciences humaines ; on fouillait jusque dans les entrailles de la terre, afin de trouver un fait en contradiction avec la révélation divine. Tout l'édifice de la foi semblait tomber pièce à pièce, et il fut un moment où l'impiété se crut assurée de son triomphe. Elle avait vomi le poison de ses erreurs sous toutes formes ; injures, sarcasmes, écrits scientifiques, chansons licencieuses, libelles diffamatoires, tous moyens lui avaient paru bons pour infecter tous les membres du corps social, et déjà l'on s'écriait de toutes parts : « Qui est semblable à la bête et qui pourra lui résister (1) ? » Et toute la terre se laissa saisir d'admiration pour elle, et l'adora (2).

Tel fut le règne de la philosophie ; et, quand ses théories se traduisirent en actes, elle eut pour temple le tribunal révolutionnaire, pour autel l'échafaud, pour pontife le bourreau, et pour offrandes des victimes humaines qu'on immola par hécatombes. Longtemps notre malheureuse patrie a nagé dans le sang de ses prêtres, de ses évêques et de la plus noble portion de ses enfants, horriblement persécutés à cause de leur invincible attachement à la foi. La chaire apostolique elle-même a subi les plus atroces vexations. Pie VI est mort en captivité ; son successeur a été indignement traîné d'exil en exil. A quoi ont abouti toutes ces tentatives de l'enfer ? Quelques années s'écoulèrent, et

(1) Quis similis bestiæ, et quis poterit pugnare cum eâ ? *Apoc.*, XIII, 4.

(2) Et admirata est universa terra post bestiam,..... et adoraverunt eam omnes. *Apoc.*, XIII, 3, 8.

la tyrannie se détruisit par ses propres excès. Les autels abattus se relevèrent, la foi se ranima dans les cœurs, et l'Église, si longtemps opprimée, se montra et plus forte et plus belle, chargée de trophées, enrichie des palmes de ses nouveaux martyrs; et ceux-là même qui traitaient ses croyances de superstition, qui voulaient les faire passer comme un obstacle au développement de l'intelligence, comme l'unique cause des maux du genre humain, se sont vus forcés d'avouer que la religion est nécessaire au bonheur des peuples. Voilà comment Dieu se plaît à confondre la sagesse des sages et la prudence des savants (1).

5° Enfin, l'Église a eu continuellement à combattre contre les vices de ses enfants. Les coups les plus sensibles à son cœur maternel sont ceux qui lui viennent de la part des mauvais catholiques qui violent ses lois, qui négligent ou profanent ses sacrements, qui la déshonorent par la corruption de leurs cœurs et lui attirent le mépris et les dérisions des incrédules. Aussi je l'entends qui s'écrie, comme autrefois le prophète : « C'est dans la paix que je ressens la plus vive amertume (2). » Sans doute, les hérétiques, les schismatiques, les impies, les tyrans m'ont fait de larges plaies qui ne sont pas encore cicatrisées ; mais les blessures des uns m'ont couverte de gloire ; les autres m'ont bien affligée par leur scission ; mais enfin ils sont sortis de mon sein, comme de mauvaises humeurs qui me surchargeaient. Et vous, qui deviez être ma consolation, les enfants de ma joie, vous êtes, par vos prévarications, les enfants de ma douleur; c'est vous qui ternissez ma gloire et couvrez de honte ce front auguste, sur lequel il ne devait paraître ni tache, ni ride.

Cependant l'Église ne laisse pas que de tirer avantage de la perversité même de ses enfants. C'est au milieu de leurs

(1) Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo. I. *Cor.*, I, 19.

(2) Ecce in pace amaritudo mea amarissima. *Is.*, XXXVIII, 17.

désordres que son zèle éclate ; elle s'efforce d'éclairer les aveugles, de ramener les pécheurs, de soutenir les faibles, de guérir les malades. Elle prie, elle pleure, elle gémit ; et que de victoires ne l'a-t-on pas vue remporter, et ne remporte-t-elle pas encore tous les jours sur les cœurs les plus endurcis !

Tel a donc été le sort de l'Église : elle a toujours vécu parmi les persécutions et les alarmes ; le monde et l'enfer se sont réunis pour l'anéantir, et tous les efforts de ses ennemis intérieurs ou extérieurs n'ont fait que l'affermir et augmenter l'éclat dont elle brille.

TRAITS HISTORIQUES.

1. On peut juger de la fureur avec laquelle les Juifs se déchaînèrent contre les premiers chrétiens, par le cruel supplice qu'ils firent subir à saint Étienne, l'un des sept diacres établis par les apôtres, et qui, le premier de tous les fidèles, eut l'honneur de donner sa vie pour Jésus-Christ. Voici l'histoire de son martyre, à peu près comme elle est rapportée aux Actes des apôtres.

Étienne, plein de grâce et de force, faisait des prodiges et de grands miracles parmi le peuple. Quelques juifs de différentes synagogues se réunirent contre lui, pour s'opposer à ses prédications ; mais ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'esprit qui parlait en lui. Ils suscitèrent donc pour le perdre de faux témoins, qui disaient : « Nous l'avons entendu proférer des blasphèmes contre Moïse et contre Dieu. » Nous remarquerons ici que les Juifs avaient intenté à Jésus-Christ la même accusation pour le faire condamner à mort. Or, les disciples ne devant pas être mieux traités que le Maître, saint Étienne fut saisi et amené au conseil. Cet homme-là, dirent ses ennemis, ne cesse de parler contre le sanctuaire et contre la loi. Car nous lui avons entendu dire que Jésus de Nazareth détruira ce lieu, et changera les traditions que Moïse nous a données. Et, comme tous ceux qui étaient au conseil avaient les yeux fixés sur lui, ils virent son visage resplendir comme le visage d'un ange. Saint Étienne profita de la surprise où étaient les Juifs, à la vue de ces traits de lumière et de majesté qui s'échappaient de sa figure, pour leur annoncer les merveilles que le Seigneur avait opérées en faveur de leur nation, et pour rendre un éclatant témoignage à Jésus-Christ. Ses paroles, inspirées par le zèle de la gl

firent entrer dans une rage qui leur déchirait le cœur, et ils grinçaient des dents contre lui. Mais Étienne, étant rempli du Saint-Esprit, et levant les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de son Père, et il dit : « Voilà que je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. » Alors, élevant la voix et criant en fermant les oreilles, ils se jetèrent sur lui tous ensemble ; et, l'entraînant hors de la ville, ils le lapidèrent. Cependant Étienne invoquait le Seigneur, en disant : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit. » Et, s'étant mis à genoux, il jeta un grand cri, disant : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » Et, quand il eut dit cela, il s'endormit dans le Seigneur.

2. Afin qu'on puisse mieux reconnaître la force du bras de Dieu dans l'établissement de l'Église, nous allons tracer ici un précis de l'histoire des persécutions ; et nous aurons soin de marquer la triste fin de la plupart des persécuteurs.

1re Persécution sous Néron. « Nous regardons, a dit Tertullien (1), comme un titre de gloire pour notre religion, que le premier de ses persécuteurs ait été Néron ; car il suffit de le connaître pour savoir qu'un tel prince n'a pu condamner que quelque chose d'éminemment bon. » Cet abominable tyran, l'opprobre du genre humain, dont il fut trop longtemps la terreur, était adonné aux vices les plus bas et les plus honteux. Oubliant jusqu'aux bienséances que les scélérats mêmes respectent dans leurs excès, il passait la nuit dans les rues, dans les cabarets et les lieux de débauche, suivi d'une jeunesse effrénée, avec laquelle il battait, volait et tuait. Pour se délivrer de tout frein, il fit mettre à mort Agrippine sa mère, Octavie sa femme, Burrhus et Sénèque ses précepteurs, et un si grand nombre d'autres personnes qu'on ne le regarda plus que comme une bête féroce, altérée de sang. Ayant entendu quelqu'un se servir de cette façon de parler proverbiale : « Que le monde brûle, quand je serai mort ! » il répliqua : « Et moi, je dis qu'il brûle et que je le voie ! » Il fit donc mettre le feu aux quatre coins de Rome, et, pour jouir plus à son aise de ce lamentable spectacle, il monta sur une haute tour, où il déclamait, en habit de comédien, des vers qu'il avait composés sur l'embrasement de Troie. Pour se disculper de ce forfait, il le rejeta sur les chrétiens, qui furent dès lors l'objet de sa cruauté. On en fit un carnage effroyable dans toutes les parties de l'empire. On se faisait même un jeu de leur mort, dit l'historien Tacite ; les uns, couverts de peaux de bêtes, étaient dévorés par les chiens ; les autres, enveloppés de tuniques de poix ou de cire et attachés à des pieux, furent brûlés pour servir de flambeaux durant

(1) Tertul., *Apol.*, c. IV

la nuit. Néron prêta ses jardins pour ce spectacle; il y parut lui-même, en habit de cocher, et monté sur un char comme aux jeux du cirque. Le monstre couronné continuait à se gorger de sang, lorsque l'heure de la vengeance divine sonna. Néron, déclaré ennemi public, fut condamné à être précipité de la roche Tarpéienne, après avoir été traîné tout nu publiquement, et fouetté jusqu'à la mort. Il évita cet ignominieux supplice, en se mettant un poignard contre la gorge, et, comme il n'osait se l'enfoncer lui-même et que personne ne voulait lui rendre ce dangereux et coupable service : « Est-il possible, s'écria-t-il, que je n'aie ni amis pour défendre ma vie, ni ennemis pour me l'ôter ! » Enfin, son secrétaire poussa l'arme meurtrière; et la terre fut délivrée du plus grand monstre qu'elle ait jamais porté.

Les principales victimes de cette persécution furent saint Pierre et saint Paul. Saint Pierre fut crucifié, la tête en bas ; saint Paul, en qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée.

2e Persécution sous Domitien. Après la mort de Néron, les chrétiens jouirent, pendant vingt-neuf ans, d'un peu de relâche. Mais le feu de la persécution ne tarda pas à se rallumer avec plus de violence que jamais. Domitien, que Tertullien (1) appelle une portion de Néron, parce qu'il en eut à peu près tous les vices, n'épargna pas même ses plus proches parents. Il fit mourir le consul *Flavius Clemens*, son cousin germain, et bannit *Domitilla*, femme du consul, parce qu'ils étaient chrétiens. Il y eut un nombre infini d'autres personnes qui furent condamnées. Mais le plus célèbre martyr de cette persécution fut l'apôtre saint Jean, qu'on plongea dans une chaudière d'huile bouillante ; et, comme il n'en ressentit aucun mal, Domitien le fit reléguer à Patmos, où il écrivit son Apocalypse. Ce ne fut qu'après la mort du tyran que saint Jean revint à Éphèse, où il mourut à l'âge de cent ans. Domitien porta bientôt la peine de ses crimes. Troublé par les remords de sa conscience, il vivait dans des transes continuelles. Toutes les précautions qu'il prit pour éviter la mort, ne l'empêchèrent pas d'être assassiné par un des affranchis de sa femme. Le sénat le priva, après sa mort, des honneurs de la sépulture.

3e Persécution sous Trajan. Cet empereur, qu'un philosophe célèbre (2) a nommé l'*homme le plus propre à honorer la nature humaine et à représenter la divine*, a été un cruel persécuteur de l'Église. Et puis, fiez-vous aux éloges que les philosophes font de certains personnages ! Nous conviendrons toutefois que Trajan eut quelques bonnes qualités, qui le rendent de beaucoup préférable à la plupart des maîtres de l'ancienne Rome. Mais ses bonnes qualités

(1) Tertul., *Apol.*, c. IV. — (2) Montesquieu.

furent ternies par des vices honteux, par des débauches monstrueuses. On croit même que ce fut son goût pour le désordre et les jouissances sensuelles qui lui rendit odieux les chrétiens, dont la vie pure et chaste était une condamnation trop saillante de la sienne. Il les fit mettre à mort dans toute l'étendue de l'empire. Un des premiers qui souffrirent alors le martyre, fut saint Siméon, évêque de Jérusalem, proche parent de Jésus-Christ. Ce saint vieillard, âgé de cent vingt ans, subit le supplice de la croix avec le plus sublime courage. Mais la plus illustre victime de cette persécution fut saint Ignace, évêque d'Antioche, qui fut condamné à être exposé aux bêtes féroces, pour servir de spectacle au peuple. Au moment où les lions rugissants fondirent sur lui pour le dévorer, il s'écria : « Je suis le froment du Seigneur ; il faut que je sois moulu par les dents des bêtes, afin que je devienne le pain de Jésus-Christ. » Les actes de son martyre sont des plus admirables. Trajan mourut usé par les fatigues et la débauche.

4° Persécution sous Marc-Aurèle. Cet empereur, prévenu par les calomnies dont on noircissait les chrétiens, se montra cruel à leur égard et renouvela les édits de persécution. Les premières violences s'exercèrent à Smyrne, et elles furent horribles. On déchirait tellement les chrétiens à coups de fouet qu'on leur voyait les veines, les artères et même les entrailles. Les principaux de ceux qui souffrirent alors le martyre sont : saint Polycarpe, évêque de Smyrne, âgé de quatre-vingt-six ans, qui fut condamné à être brûlé vif ; mais les flammes n'ayant point attaqué son corps, ses bourreaux le percèrent d'un coup d'épée ; saint Pothin, premier évêque de Lyon, âgé de quatre-vingt-dix ans ; sainte Blandine, jeune esclave, à laquelle on ne put arracher dans les tortures que ces admirables paroles : *Je suis chrétienne, il ne se commet pas de crimes parmi nous.*

5° Persécution sous l'empereur Sévère. Après s'être d'abord montré favorable aux chrétiens, il sévit ensuite avec tant de rigueur contre eux, qu'on crut que le règne de l'Antéchrist était arrivé. Les plus célèbres martyrs de cette persécution furent Léonide, père d'Origène, qui, appliqué à la question, confessa généreusement sa foi. — Dans les Gaules, saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, et successeur de saint Pothin. On voit encore à Lyon une ancienne inscription qui marque que, sans compter les femmes et les enfants, le nombre des martyrs alla dans cette ville à dix-neuf mille. — A Carthage, deux héroïnes à jamais célèbres dans les fastes de la religion, sainte Perpétue et sainte Félicité, allèrent à la mort avec un courage et une joie, qui ne pouvaient leur être inspirés que par celui pour qui elles souffraient. L'empereur Sévère, après s'être ainsi abreuvé du sang des enfants de l'Église, eut une fin fort triste. Du

temps qu'il faisait la guerre dans la Grande-Bretagne, Antonin, son fils aîné, tira l'épée pour le tuer ; et il ne manqua son coup qu'à cause d'un grand cri que poussèrent ceux du cortége de l'empereur. Sévère conçut un tel chagrin de cet attentat, qu'il en mourut.

6° Persécution sous Maximin. Les historiens païens nous font un portrait effroyable de ce tyran ; ils l'appellent un Cyclope, un Busiris, un Phalaris, un Thyphon. Sous son règne, on n'entendit parler que de cruautés inouïes, d'affreuses exécutions. Il faisait crucifier les uns, il jetait les autres en pâture aux lions et aux ours, il faisait assommer ceux-ci à coups de bâton, et enfermer ceux-là dans le cadavre de bêtes fraîchement tuées. Ce monstre périt misérablement. Ayant appris que le sénat, afin de se débarrasser de lui, avait nommé vingt-deux hommes pour gouverner la république, il entra dans un tel accès de fureur qu'il hurlait comme une bête féroce, et se heurtait la tête contre les murailles de sa chambre. Il fut assassiné par ses soldats.

7° Persécution sous Dèce. Ce nouveau Néron, dit Lactance, après avoir souillé sa main par le meurtre de son bienfaiteur, s'empara du trône, et tourna sa fureur contre les chrétiens. Il fut comme une bête exécrable, suscitée par l'enfer pour ravager l'Église. Il employa, pour détruire le nom chrétien, toute sorte de supplices, les fouets, le feu, les bêtes féroces, la poix bouillante, les tenailles brûlantes ; et fit périr une multitude innombrable de martyrs. Les plus célèbres sont : le pape saint Fabien, saint Babylas, évêque d'Antioche, saint Pione, la gloire de l'Église de Smyrne, et la jeune vierge Agathe, issue d'une illustre famille, héritière d'une immense fortune, qui sacrifia tout pour être fidèle à Jésus-Christ. Le tyran périt par la trahison d'un de ses sujets, qui l'engagea dans la fange d'un marais ; il y fut percé de flèches, avec son fils ; et, après avoir expiré tous deux au milieu des plus horribles souffrances, leurs corps devinrent la pâture des bêtes féroces et des oiseaux de proie.

8° Persécution sous Valérien. Ce despote impie se laissa follement persuader par les prêtres de ses faux dieux que, pour réussir dans une guerre qu'il méditait, il fallait abolir le christianisme. Il lança donc de sanglants édits de persécution. Parmi les martyrs nous distinguerons le diacre saint Laurent, qui fut mis sur un gril et rôti à petit feu ; saint Cyprien, une des plus brillantes lumières de l'Église d'Afrique, et un jeune enfant, nommé Cyrille, qui déploya un courage extraordinaire pour son âge. La vengeance de Dieu éclata d'une manière bien sensible sur Valérien. Jamais prince ne fut réduit à de plus grandes humiliations. Ayant été fait prisonnier par Sapor, roi de Perse, on le traita avec la plus grande indignité, jusqu'à le faire servir de marche-pied au monarque persan, lorsqu'il montait

en voiture ou à cheval. Ensuite Sapor le fit écorcher tout vif. On jeta du sel sur ses chairs sanglantes ; sa peau fut corroyée, teinte en rouge, et mise dans un temple pour être un monument éternel de la honte des Romains, ou plutôt des châtiments terribles que Dieu inflige à ceux qui s'élèvent contre le Christ et son Église.

9e Persécution sous Aurélien. C'était un homme naturellement dur et sans pitié, une âme brute et grossièrement fière. C'est surtout contre les chrétiens que son humeur barbare se signala. On rapporte à cette persécution le martyre de saint Denis, premier évêque de Paris, qui eut la tête tranchée près de cette ville, sur une montagne nommée, pour ce sujet, *Mont des Martyrs*, et vulgairement *Montmartre*. Aurélien, trahi par un de ses secrétaires, qui souleva contre lui les principaux chefs de l'armée, périt de la main de ses propres amis qui le massacrèrent.

10e Persécution sous Dioclétien et Galère. Cette dixième persécution, qui fut la dernière, fut aussi la plus longue et la plus cruelle de toutes. La terre entière, dit un auteur contemporain, fut inondée de sang, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. Saint Quentin à Amiens, saint Victor à Marseille, saint Vincent à Saragosse, et bien d'autres, souffrirent courageusement le martyre pour la défense de leur foi. Mais ce qui doit surtout fixer notre attention sur les martyrs de cette persécution, c'est le dévouement admirable d'une légion tout entière, la légion Thébaine qui, avec saint Maurice, son chef, se laissa égorger sans murmure et sans résistance, plutôt que de renoncer à sa religion. Au milieu de ces exécutions barbares, Dioclétien fut attaqué d'une maladie lente, qui le força à se démettre de l'empire. Il végéta encore quelques années dans sa retraite de Salone, agité de perpétuelles inquiétudes, et n'ayant pas une heure de sommeil tranquille. Quand il apprit les succès de Constantin et le commencement du triomphe du christianisme, il s'abandonna aux plus violentes agitations du désespoir. Il s'emportait, dans sa frénésie, jusqu'à se frapper lui-même ; il se roulait par terre, en poussant des cris qui ressemblaient à des hurlements ; il prit enfin le parti de se laisser mourir de faim.

Quant à Galère, qui avait été le principal instigateur de la persécution, la justice divine arrêta ses cruautés en le frappant lui-même. Il fut attaqué d'une maladie honteuse, qu'on ne put détruire ni adoucir. Des vers s'engendrèrent sur tout son corps, et l'infection qui s'en exhalait était si forte, qu'elle remplissait non-seulement son palais, mais encore toute la ville de Sardique où il se trouvait. Il fut un an entier dans cet horrible état. Cet empereur ayant condamné à mort plusieurs médecins, parce qu'ils ne pouvaient apporter remède à son mal, un d'entre eux prit la liberté de lui dire : « Vous

« vous trompez, seigneur, en pensant que les hommes puissent vous « ôter le mal que Dieu vous envoie ; cette maladie n'est pas humaine, « ni de nature à céder à nos remèdes. Souvenez-vous de ce que vous « avez fait contre les serviteurs de Dieu et contre sa sainte religion, « et vous verrez à qui vous devez avoir recours. » Alors Galère, pressé par la souffrance, s'écria qu'il rétablirait le Temple de Dieu, qu'il satisferait pour ses crimes. Il fit, en effet, donner un édit pour rendre la paix à l'Église. Mais c'était trop tard ; son arrêt était prononcé : il mourut dans des douleurs horribles.

Or, quand nous voyons que, malgré toutes les fureurs conjurées de la terre et de l'enfer, le règne de Jésus-Christ s'est établi sur toute la terre, nous ne pouvons nous empêcher de nous écrier avec Tertullien : C'est une chose incroyable, donc c'est une chose divine, *incredibile, ergò et divinum* ; et, d'un autre côté, quand nous voyons la triste fin de presque tous les ennemis de l'Évangile, et non-seulement de ceux qui ont vécu dans les premiers siècles, mais encore des impies de ces derniers temps, et particulièrement de nos fameux révolutionnaires qui se sont détruits les uns et les autres, après s'être souillés de toute sorte d'horreurs, nous disons aussi, en modifiant un peu la pensée de Tertullien : C'est hideux, c'est effroyable, donc c'est une suite du courroux céleste. *Terribile, ergò et divinum.*

TROISIÈME INSTRUCTION.

Éternelle durée de l'Église, annoncée dans l'ancien et le nouveau Testament. — Conclusion contre les hérétiques. — Visibilité de l'Église. — Son infaillibilité.

De ce que nous avons dit, dans l'instruction précédente, nous pouvons tirer une forte induction en faveur de l'indéfectibilité de l'Eglise. Car, n'est-il pas évident qu'ayant subi tant d'assauts, elle n'existerait déjà plus, si jamais elle avait dû périr ? Mais ici nous allons plus loin, et nous disons qu'elle est assurée de ne jamais succomber, malgré toutes les attaques qu'on lui livrera, parce qu'elle a reçu de l bouche de son divin fondateur la promesse d'une durée éternelle.

En effet, ce n'était pas un ouvrage d'un moment ou de quelques années que Notre-Seigneur se proposait d'établir,

en venant sur la terre, mais un édifice qui devait braver les siècles et résister à toutes les fureurs des hommes et des démons. Après qu'il lui en avait tant coûté pour la fonder, comment supposer qu'il pourrait la laisser tomber en ruines? Et, d'ailleurs, si elle est la seule arche de salut pour les hommes, la bonté divine ne se trouve-t-elle pas engagée à la conserver éternellement, afin que tous puissent arriver à la vie?

Il est vrai qu'elle a ses jours de gloire et ses jours d'humiliation, ses jours de paix et ses jours de combat. Aussi la voyons-nous représentée, dans les saintes Écritures, tantôt comme une maison bâtie sur la pierre ferme, et tantôt comme un navire qui flotte au milieu des ondes, au gré des vents et des tempêtes, et qui semble même quelquefois près de se briser contre les écueils ou de s'engloutir dans l'abîme. Mais elle n'est jamais plus forte que lorsqu'on la croit plus près de sa perte. Quels que soient les coups qu'on lui porte, elle ne craint rien, parce qu'elle est immortelle.

Cette auguste prérogative qui la relève si fort au-dessus des sociétés purement humaines, nous la trouvons annoncée, longtemps à l'avance, dans les livres de l'ancienne loi. Il est question, en plusieurs endroits (1), d'une alliance bien différente de celle que Dieu avait faite autrefois avec le peuple juif, car la loi mosaïque ne devait durer qu'un temps, et n'était que l'introduction à un culte plus parfait; mais Dieu devait former une alliance encore plus intime avec tous les peuples de la terre, qu'il devait donner pour héritage à Jésus-Christ, son fils, et « mon alliance avec eux, dit le Seigneur, sera éternelle (2). » Cette Jérusalem nouvelle, qui doit se composer de tous les fidèles de l'univers, ne sera jamais répudiée, dit Isaïe (3); et Daniel nous représente l'Église sous la figure *d'un royaume qui ne sera jamais détruit, qui ne passera point à un autre peuple, et*

(1) *Is.*, LIII. — *Psal.*, LXXXVIII, 5. — *Ezech.*, XXXVIII, 21. — (2) *Ezech.*, *ibid.* — (3) *Is.*, LXII, 2.

qui subsistera éternellement (1). Quoi de plus précis et de plus formel que ces paroles?

Le nouveau Testament ne s'explique pas moins clairement sur la perpétuité du royaume de Jésus-Christ. Entendez l'archange Gabriel qui dit à Marie, au sujet de Jésus: « Il sera grand, il sera appelé le Fils du Très-Haut; le Seigneur lui donnera le trône de David, son père; et son règne n'aura point de fin (2); » paroles qui ont été insérées presque textuellement au symbole de Nicée, que l'Église chante tous les dimanches à la messe (3). Mais écoutons Jésus-Christ lui-même: il nous apprend qu'il n'y a qu'un insensé qui bâtisse sa maison sur le sable (4). L'homme sage élève la sienne sur la pierre ferme, afin que ni les vents, ni les inondations ne puissent la renverser. Or, Jésus-Christ aurait-il manqué de cette sagesse? Qui le croirait? Loin de là, il nous atteste qu'il a bâti son Église sur le roc, et que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle (5). Selon le langage de l'Écriture, les portes de l'enfer signifient les puissances ennemies de Jésus, les démons, les impies, les méchants. Jésus-Christ, en nous donnant sa parole que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Église, nous assure par là que les persécutions ne pourront jamais l'abolir; que jamais les hérésies n'altéreront sa foi; que jamais les scandales ne corrompront sa morale; qu'en un mot elle sera toujours pure, sainte, inébranlable.

Il semble que la sollicitude de Jésus-Christ pour son Église augmente, au moment où il va quitter la terre pour monter au ciel. Il assemble ses apôtres et leur dit: « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez les nations, les baptisant au nom du Père,

(1) *Dan.*, II, 44. — (2) Regni ejus non erit finis. *Luc.*, I, 33. — (3) Cujus regni non erit finis. *Symbol. Nic.* — (4) *Luc.*, VI, 48.

(5) Super petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam. *Math.*, XVI, 18.

et du Fils, et du Saint-Esprit... et voilà que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles (1). » N'est-ce pas là la promesse la plus expresse d'une protection efficace, d'une assistance continuelle ? Jésus-Christ sera donc avec ses apôtres, non par intervalles, non pour un temps, mais toujours, jusqu'à la consommation des siècles : « Je « serai avec vous, leur dit-il, avec vous enseignant, avec « vous baptisant, avec vous apprenant aux fidèles à garder « tout ce que je vous ai commandé. » Il promet donc de diriger leur enseignement, de le rendre fructueux, et de les soutenir contre tous les obstacles qui pourraient les effrayer, de telle sorte qu'ils puissent défier hardiment leurs ennemis et leur dire avec le Prophète : « Tenez conseil, et il sera dissipé; parlez ensemble pour conspirer notre perte, et il ne s'en fera rien, parce que le Seigneur est avec nous (2). »

Mais, remarquons-le bien, les apôtres étaient hommes, et ils devaient mourir comme les autres hommes, et cependant Jésus-Christ leur recommande de baptiser et d'instruire *jusqu'à la consommation des siècles,* et il leur promet pareillement d'être avec eux *jusqu'à la consommation des siècles.* Ces paroles ne regardent donc pas seulement les apôtres, mais encore leurs successeurs ; il y aura donc toujours un corps de pasteurs et de docteurs, qui tiendront la place des apôtres et que Jésus-Christ animera de son esprit ; il y aura donc, jusqu'à la consommation des siècles, une Église qui croira et enseignera tout ce que Jésus-Christ a commandé de croire et d'enseigner ; et, si cette Église cessait d'être un instant, au même instant le firmament s'écroulerait, et ce serait la fin du monde [1].

Certes, c'est une chose étonnante que cette société éter-

(1) Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. *Math.*, XXVIII, 20.

(2) Inite consilium et dissipabitur....., quia nobiscum Deus. VIII, 10.

nelle, tandis que les plus florissants empires tombent; immuable, tandis que tout change sous le soleil. Mais Jésus-Christ en faisant cette promesse à son Église, donne aussi à sa parole cet inébranlable fondement: « Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre (1). »

Toutefois, reconnaissons-le, quoique l'Église ne puisse jamais être entièrement renversée dans ce vaste univers, il peut arriver qu'elle quitte un pays pour s'établir dans un autre. Et, en effet, que sont devenues ces églises autrefois si célèbres de Pergame, d'Éphèse, d'Antioche, d'Alexandrie? Hélas! à peine s'il en reste quelques vestiges. Lorsqu'un peuple ingrat abuse du flambeau de la foi, alors Dieu le lui retire; il ne l'éteint jamais, mais il le donne à un peuple, qui saura mieux profiter de sa lumière. Fasse le ciel que notre bien-aimée patrie n'éprouve jamais un tel malheur!

De cette perpétuelle durée de l'Église, nous tirons un argument terrible, écrasant, contre toutes les hérésies, et en particulier contre les protestants. Car, pouvons-nous leur dire avec justice, vous n'avez pas toujours existé; vous n'êtes que d'hier. Où étiez-vous avant Luther, avant Calvin? Quand votre église s'est formée, elle n'est entrée en communion avec aucune autre église précédemment établie; mais, au contraire, elle a rompu violemment avec toutes les églises chrétiennes qui étaient alors sur la terre. Donc, évidemment, vous n'êtes pas la véritable Église de Jésus-Christ. Et alors les protestants sont forcés de dire que l'Église n'existait plus, qu'elle avait péri; parole, dit saint Augustin, qui n'a ni sel ni lumière de sagesse; et dans quel Évangile, dans quelle prophétie ont-ils trouvé qu'elle dût tomber en ruine? Quoi! malgré la parole de Jésus-Christ, elle eût été infectée d'erreurs et d'idolâtrie! elle eût été entièrement abolie jusqu'à ce que Luther et Calvin vinssent pour la relever!

(1) Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ. *Math.*, XXVIII, 18.

Que si on les pressait trop de ce côté, alors ils se retournaient d'un autre, et convenaient qu'à la vérité l'Église de Jésus-Christ n'avait pas été anéantie, mais qu'elle était cachée par un terrible jugement de Dieu, qui l'avait retirée de la vue des méchants, et qu'elle se trouvait réduite à un petit nombre d'adorateurs fidèles, inconnus des hommes, connus de Dieu seul. Mais qu'est-ce donc que cette Église invisible, dont on n'avait jamais entendu parler? Qui ne voit que c'est une chimère, que les hérétiques ont inventée pour se tirer d'embarras! Considérons, en effet, ce que Jésus-Christ a dit à ses apôtres : « Vous êtes la lumière du monde ; une ville, située sur une montagne, ne « peut être cachée ; on n'allume point une lampe pour la « mettre sous le boisseau, mais on la met sur le chandelier, « afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison (1). » Qu'est-ce que Jésus-Christ a voulu nous faire entendre par ces paroles, sinon que son Église serait toujours visible, comme une maison bâtie sur une montagne, et que la prédication de cette Église serait aussi éclatante que la lumière du soleil? C'est l'idée qu'en avait autrefois donnée le prophète Daniel par ces magnifiques paroles : « La mon« tagne sur laquelle se bâtira la maison du Seigneur s'élè« vera au-dessus des autres montagnes. Toutes les nations « y accourront en foule, en disant : Allons, montons à la « montagne du Seigneur (2). » Partout l'Église nous est représentée sous la figure d'un royaume, d'une vigne, d'un champ, d'un troupeau avec son pasteur; or, toutes ces images ne marquent-elles pas un ordre de choses extérieur et visible ?

De plus, l'Église étant la seule arche de salut, et Dieu voulant que tous les hommes, grands et petits, savants et ignorants se sauvent, n'était-il pas nécessaire qu'il revêtît son Église des caractères les plus frappants de visibilité,

(1) Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi supra montem posita. *Math.*, v, 14. — (2) *Dan.*, II.

afin que les plus simples et les plus idiots mêmes pussent la reconnaître et y entrer ?

Ajoutons avec Bossuet : « Quel monstre d'Église, que cette Église cachée, Église sans pasteurs ni prédicateurs; bien que, selon la doctrine de l'Apôtre (1), Dieu ait mis dans le corps de l'Église des pasteurs et des docteurs, sans quoi l'Église ne peut subsister ! Église sans sacrements, et sans aucune profession de foi, Église vraiment de ténèbres, digne certes d'être cachée, puisqu'elle n'a aucun trait de l'Église de Jésus-Christ. Le Seigneur ayant ordonné à ses apôtres que ce qu'ils entendaient en particulier, ils le prêchassent hautement sur les toits (2), c'est-à-dire dans l'évidence du monde, nous parler d'une Église cachée, en vérité n'est-ce pas nous parler d'une Église de l'Antéchrist ? »

Ne pouvant répondre à ces raisons péremptoires, les protestants ne tardèrent pas à renoncer à leur singulière idée d'une Église invisible, et ils finirent par reconnaître avec nous que l'Église, fondée par Jésus-Christ, devait être perpétuellement visible sur la terre. Mais alors comment expliquent-ils leur origine ? Le fait seul de leur naissance de si moderne date les condamne. Plaignons leur aveuglement, et prions le Seigneur de les faire rentrer dans la bonne voie, que leurs pères avaient suivie pendant quinze siècles, et dont ils se sont malheureusement éloignés du temps de Luther [2].

Après avoir traité ces importantes questions, nous allons reprendre les demandes du catéchisme.

D. Pourquoi dites-vous que Jésus-Christ est le chef invisible de l'Église ?

R. Parce que c'est lui qui la gouverne invisiblement par le Saint-Esprit et visiblement par les ministres qu'il a établis pour la conduite des fidèles.

Dans toute société bien organisée, il faut un chef, sans

(1) *Ephes.*, IV, 11. — (2) *Math.*, X, 27.

quoi il n'y aurait bientôt que trouble et désordre. Jésus-Christ, en montant au ciel, n'a pas quitté son Église ; mais il est toujours avec elle. C'est lui qui la dirige, qui la soutient, qui l'anime ; et cette chaste épouse n'a d'autre vie que celle qu'elle reçoit de Jésus-Christ ; elle n'a de vie que par lui et pour lui. Jésus-Christ est donc à son égard comme la tête au corps (1) ; et, comme la tête donne au corps la vie, le mouvement et l'action, ainsi Jésus-Christ donne la vie et le mouvement au corps de l'Église et à chacun de ses membres. Or, depuis que Jésus-Christ a quitté la terre, il ne se montre plus à découvert à son Église, comme autrefois lorsqu'il conversait avec les apôtres, et qu'il leur donnait ses instructions. Il opère maintenant dans son Église, d'une manière secrète et cachée ; et voilà pourquoi le catéchisme nous dit qu'*il la gouverne invisiblement par le Saint-Esprit*. Il l'avait donné à ses apôtres, en leur disant : « Recevez le Saint-Esprit (2) ; » il le fit encore descendre sur eux, de la manière la plus solennelle, le jour de la Pentecôte ; et, depuis lors, l'Esprit de Jésus-Christ a été toujours l'esprit de l'Église, l'âme de l'Église, le principe de sa vie ; et toutes les grâces qu'elle reçoit, tous les dons qui l'enrichissent, lui viennent de ce divin Esprit.

Mais de ce que l'Esprit-Saint dirige l'Église, il suit de là pour elle une belle et glorieuse prérogative : c'est son infaillibilité, point essentiel de notre foi, qui mérite d'être traité avec une certaine étendue.

Je dis donc que l'Église est infaillible, c'est-à-dire qu'elle ne peut jamais professer elle-même, ni enseigner aux autres l'erreur. Il est bien clair que ceci doit s'entendre uniquement de l'Église universelle, et du corps des pasteurs que Dieu a chargés de veiller à la pureté et à l'intégrité de

(1) Ipsum dedit caput super omnem Ecclesiam quæ est corpus ipsius. *Ephes.*, I, 22.

(2) Accipite Spiritum sanctum. *Joan.*, XX 22.

la foi. Car il est évident, et l'expérience ne l'a que trop prouvé, que certaines églises particulières peuvent abandonner la saine doctrine, pour se laisser aller à l'esprit de vertige et de mensonge. Ce que je soutiens donc, c'est :

1° Que l'Église universelle ne peut jamais tomber dans l'erreur, car, si elle venait à perdre le précieux dépôt de la vérité, elle cesserait par là même d'être l'épouse de Jésus-Christ, le royaume de Jésus-Christ; elle ne serait plus qu'un corps sans âme ; les portes de l'enfer prévaudraient contre elle ; ce qui est manifestement contraire à la parole de Jésus-Christ, qui a promis d'être avec son Église jusqu'à la consommation des siècles. Ainsi, tout ce qui nous garantit la perpétuelle durée de l'Église, nous garantit aussi qu'elle professera toujours la vérité. Par où nous voyons combien est inexcusable le schisme des protestants, qui n'ont fondé leur prétendue réforme que sur la fausse supposition que l'Église était tombée dans l'erreur, comme si l'on pouvait croire que, malgré les promesses expresses de Jésus-Christ, le Saint-Esprit eût abandonné l'Église, pour donner à Luther et à Calvin la gloire de la régénérer!

Que si l'erreur ne peut jamais prévaloir dans l'Église, j'en conclus

2° Qu'il doit y avoir dans l'Église une autorité enseignante, toujours infaillible. En effet, comment la vraie foi pourrait-elle se conserver, si les pasteurs enseignaient le mensonge? Mais Jésus-Christ a promis de les préserver de ce malheur, et voici ses propres paroles : « Allez, instruisez toutes les nations, et je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles (1). » Un secours certain, efficace leur est donc assuré, toutes les fois qu'ils enseigneront. Jésus-Christ sera au milieu d'eux ; or, là où est le Dieu de vérité, il ne saurait y avoir erreur. Et remarquez bien que

(1) Euntes docete omnes gentes..... ; ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. *Math.*, XXVIII, 20.

cette promesse n'est pas restreinte aux seuls apôtres, mais qu'elle s'étend à leurs successeurs, *jusqu'à la consommation des siècles*, c'est-à-dire tant que l'Église existera sur la terre.

Pour marquer plus expressément ce grand don d'infaillibilité qu'il accordait à son Église, Jésus-Christ promit à ses apôtres de leur envoyer l'*Esprit de vérité, qui leur enseignerait toute vérité* (1); et il leur avait déjà dit que *cet Esprit consolateur demeurerait éternellement avec eux* (2). Ainsi l'Église enseignante aura toujours l'Esprit de vérité; et par conséquent aucune erreur, aucune nouveauté dangereuse ne se mêlera jamais ni à ce qu'elle professe de croire, ni à ce qu'elle enseigne ; elle sera toujours, comme dit le grand Apôtre, la colonne et le fondement de la vérité(3)

Si donc il s'élève quelque contestation au sujet de la foi ou des mœurs, il ne faut pas croire que chacun ait le droit de s'en rapporter à sa propre raison, à son sens privé ; c'est au jugement des successeurs des apôtres, c'est-à-dire des évêques unis au pape qu'il faut en référer. C'est ce corps des premiers pasteurs qui compose l'*Église enseignante*; tout le reste des chrétiens, qui forme ce que nous appelons l'*Église enseignée ou écoutante*, doit se soumettre aux décisions de ce tribunal suprême des juges de la foi. Telle est la marche tracée par Jésus-Christ lui-même : « S'il survient quelque dispute, dit ce divin Sauveur, adressez-vous à l'Église (4); et si, quelqu'un n'écoute pas l'Église, qu'il soit regardé comme un païen et un publicain.» Telle est la marche qu'ont suivie les apôtres, dès les premiers jours de l'Évangile. Il s'éleva de leur temps une grande question, savoir s'il fallait assujettir les Gentils con-

(1) Cùm autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem. *Joan.*, XVI, 13.

(2) Alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum. *Joan.*, XIV, 16.

(3) Columna et firmamentum veritatis. I. *Tim.*, III, 15.

(4) Dic Ecclesiæ. *Math.*, XVIII, 17.

vertis aux observances de la loi mosaïque. Les apôtres se réunirent au célèbre concile de Jérusalem ; Pierre y parla le premier, comme prince des apôtres et chef de l'Église ; après lui, quelques autres apôtres donnèrent leur avis, et on fit un décret, dont les premiers mots étaient : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous (1), » donnant ainsi leur décision comme un oracle du Saint-Esprit. Telle est la marche qu'on a suivie dans tous les siècles ; toutes les fois qu'il s'est agi de condamner une hérésie, de décider un point de foi, ce sont les apôtres unis à Pierre, c'est-à-dire les évêques unis au pape, qui ont jugé, qui ont prononcé, et tous les vrais chrétiens se sont empressés d'adhérer à leur jugement. L'empereur Constantin regardait les décisions du grand concile de Nicée comme l'oracle de Dieu même ; saint Ambroise disait que ni le glaive, ni aucun genre de mort ne pourrait jamais le détacher des décisions de ce même concile ; en un mot, toujours dans l'univers chrétien, on s'est fait un devoir de croire ce que l'Église croyait, de condamner ce qu'elle condamnait [3].

Attachons-nous donc inviolablement à son autorité infaillible ; toute autre doctrine que la sienne, en matière de foi, est un poison mortel ; elle seule a les paroles de vie, et c'est avec une sainte joie que nous devons prononcer ces paroles de notre symbole : « Je crois la sainte Église catholique. » Quoi qu'elle décide, je n'aurai là-dessus ni doutes à former, ni difficultés à proposer ; elle a parlé, cela me suffit ; je l'écoute et la vénère, comme l'organe vivant et l'interprète infaillible du Dieu de vérité.

Voilà comment Jésus-Christ gouverne invisiblement l'Église, en lui envoyant toujours son Saint-Esprit qui la préserve de toute erreur, et lui suggère tout ce qui est nécessaire pour conduire les hommes à la foi, et par la foi au salut. Jésus-Christ gouverne encore son Église *d'une ma-*

(1) Visum est Spiritui sancto et nobis. *Act.*, xv, 28.

nière visible par les ministres qu'il a établis pour la conduite des fidèles. Nous venons en effet de voir que c'est par eux que le Saint-Esprit nous propose les vérités de la foi, et nous devons, par conséquent, les recevoir de leur bouche, avec une entière confiance et une parfaite soumission.

TRAITS HISTORIQUES.

1. En ces jours de hideuse mémoire, où la déesse Raison avait usurpé les autels du vrai Dieu, l'impiété se croyait assurée de son triomphe, et, à la vue des tabernacles du Seigneur brisés, des temples profanés, et des prêtres prenant le chemin de l'exil ou montant à l'échafaud, un fameux terroriste s'écria, dans son fanatisme révolutionnaire : *Cela va bien! si l'Église renaît de ses cendres, je me fais catholique, apostolique et romain.* Le malheureux ! il a péri avec Robespierre, dont il fut un des complices ; et Dieu, lassé de ses crimes, n'a pas voulu qu'il vît renaître cette Église qu'il avait poursuivie avec tant d'acharnement, et qui s'est relevée de ses humiliations avec un éclat qui tient presque du prodige. MÉRAULT. *Enseig. de la relig.*

2. On cite de Mgr Phélypeaux d'Herbaut, archevêque de Bourges, un trait d'éloquence pastorale, bien capable de faire impression sur les protestants, et de leur faire sentir le crime de leur scission avec l'Église romaine. Un jour qu'il faisait une exhortation aux catholiques, dans une des villes de son diocèse, la vue d'une multitude de protestants qui étaient venus l'entendre, enflamma sa sollicitude. Il dirige son discours vers ses auditeurs inattendus, leur expose les raisons qui doivent faire le plus d'impression sur eux, leur représente que leurs pères se faisaient gloire d'être les enfants de cette même Église, dont rien n'aurait dû les séparer. « Leurs cendres, s'écria-t-il, reposent « dans ce temple où vous voilà réunis ; elles accusent votre erreur « et s'élèvent contre votre schisme. Tous ces tombeaux parlent, vous « entendez leurs voix, ils vous crient : *Pourquoi êtes-vous infidèles « à la croyance de vos aïeux? Pourquoi vous êtes-vous dérobés à la « sainte autorité de cette Église antique, dont les pasteurs remon- « tent, par une succession non interrompue, jusqu'au berceau du chris- « tianisme? Cette Église-Mère avait béni nos mariages ; elle avait « imprimé sur le front de nos fils, dont vous tenez le jour, le sceau de « la famille de Jésus-Christ ; elle vous parle encore à ce moment par « l'organe de votre pontife*; *écoutez-le.....* Oui, je suis votre pasteur, reprit l'éloquent évêque, avec une vivacité de sentiment qui fit fondre en larmes tout l'auditoire, et vous refusez d'être mes enfants,

« je serai votre père malgré vous, je le suis par l'autorité de mon « ministère ; cette autorité est celle de Jésus-Christ même, qui m'a « été confiée par l'imposition des mains des anciens du presbytère « qui l'avaient reçue des anciens, en remontant jusqu'aux apôtres et « au Fils de Dieu, dont les mains divines ont commencé cette chaîne « de consécrations solennelles, qui est venue, tout indigne que j'en « suis, reposer sur ma tête ; votre mépris de ma puissance paternelle « ne peut me l'ôter ; je suis votre père au nom de Dieu ; celui de qui « vient toute paternité au ciel et sur la terre, m'en donne sur vous les « droits sacrés ; ils sont, s'il est possible, plus inviolables que ceux « de la nature. Mais, si je suis votre père de droit divin, ah ! mes en« fants, je sens que je le suis encore par le droit de mon cœur ; mes « sentiments vous embrassent en dépit de vous-mêmes ; ne vous re« fusez pas à ma tendresse ; j'ai l'émulation de votre bonheur ; vos « âmes sont enchaînées à la mienne: je donnerais ma vie avec joie, ô « mon Dieu, vous en êtes témoin ! pour ramener dans les voies du « salut mes enfants qui s'égarent. » Ces paroles si touchantes, tous les évêques du monde chrétien peuvent, avec autant de raison, les adresser aux protestants et aux autres hérétiques de leurs diocèses, vrais enfants prodigues qui ont déserté la maison paternelle, pour vivre selon les rêveries de leur imagination.

C'est ce que comprit parfaitement le comte de Stolberg, poëte et historien danois ; et il y a un bon mot de lui que nous devons rapporter ici. Tout en occupant les plus hautes positions dans le gouvernement de son pays, il sut trouver assez de loisir pour lire et comparer les plus habiles controversistes catholiques et protestants ; et cet examen eut pour résultat sa conversion. En 1800, il abjura le luthéranisme, et fit profession de la foi romaine. Cette démarche lui suscita beaucoup de tracasseries. Un prince protestant lui dit, en le recevant : « Je n'aime pas ceux qui changent de religion. » — « Ni moi non plus, répondit le comte ; et, si nos ancêtres n'en avaient pas changé, il y a trois siècles, je n'aurais pas été obligé de reprendre celle qu'ils quittèrent. » Ses amis, qui s'étaient d'abord montrés indisposés contre lui, finirent par lui rendre leur amitié.

3. Pleins de respect pour l'autorité infaillible de l'Église, les Saints vénéraient les décisions de ses conciles presque à l'égal du texte même des Évangiles. Saint Thomas d'Aquin, à l'heure de la mort, au moment même où il recevait le saint Viatique, s'écria : « J'espère, ô mon Dieu, n'avoir rien avancé de contraire à votre divine parole, ou si cela m'est arrivé par ignorance, je me rétracte publiquement, et je soumets tous mes écrits au jugement de la sainte Église romaine.

Qu'ils sont donc éloignés de la vérité et du droit chemin qui y mène, ces novateurs qui ont posé, pour principe fondamental de leur

prétendue reforme, la haine de toute autorité! Ne reconnaissant d'autre régle de foi que l'Écriture sainte, ils la livrent à l'interprétation individuelle, et la font servir à toutes sortes d'erreurs. En effet, il n'y a pas d'opinion si extravagante qu'avec un peu d'adresse on ne puisse étayer sur quelque texte des livres saints. C'est ce qu'on ne manqua pas d'objecter à Luther, dès qu'il s'avisa de se révolter contre l'autorité de l'Église. Un théologien catholique, nommé Cochlée, doyen de Francfort-sur-le-Mein, voulant lui démontrer qu'il n'y avait rien de plus facile que d'abuser de l'Écriture sainte au profit de toute hérésie passée, présente ou future, fit paraître, en 1527, un livre exprès, tissu de passages sacrés, pour prouver que Jésus-Christ n'est pas Dieu ; et un autre, en 1528, pour prouver que la sainte Vierge avait perdu sa virginité, et qu'on doit obéir au diable. Et ce n'est là qu'un léger échantillon des folies que peut enfanter l'esprit humain, une fois qu'il a secoué le joug salutaire de l'autorité. Les protestants sont allés encore plus loin ; et combien d'entre eux qui, en suivant les conclusions de leurs principes, ont fini par se précipiter dans le gouffre de l'athéisme !

QUATRIÈME INSTRUCTION.

Conditions requises pour être véritablement fidèle. — Quels sont les pasteurs de l'Église? — Trois caractères principaux de la vraie religion. — Merveilleux effets de la doctrine de Jésus-Christ pour la civilisation du genre humain. — Grands hommes que le christianisme a produits.

D. Qui sont les fidèles?

R. Ce sont ceux qui, ayant été faits chrétiens par le baptême, professent la religion catholique.

Le mot *fidèle* signifie en général qui a la foi en Jésus-Christ, et on le prend par opposition à ceux qui professent de fausses religions, et qu'on nomme *infidèles*.

Pour être vrai fidèle ou véritable enfant de Dieu et de l'Église, il faut, avant tout, avoir reçu le sacrement de baptême, qui est la porte sacrée par où l'on entre dans l'Église, et sans lequel nous aurions été pour toujours exclus de l'héritage céleste, selon la parole expresse de Jésus-Christ : « Si quelqu'un n'est régénéré par l'eau et le Saint-Esprit,

il n'entrera jamais dans le royaume des cieux (1). » Mais, par le baptême, nous sommes affranchis de la servitude du démon, et nous devenons disciples de Jésus-Christ, et membres de son corps mystique, qui est l'Église, comme l'enseigne saint Paul lorsqu'il dit : « Nous avons tous été baptisés pour former un seul corps (2). » Plaignons le sort des infidèles qui, n'ayant pas eu les mêmes grâces que nous, sont assis dans les ténèbres et les ombres de la mort ; et prions le Seigneur de les appeler à la connaissance de la vérité.

Pour être *fidèle*, il faut encore professer la vraie religion, participer aux mêmes sacrements et être soumis aux pasteurs légitimes. Tels sont les trois principaux liens extérieurs et visibles, qui nous attachent au corps de l'Église, et qui nous distinguent des hérétiques, des schismatiques, des apostats, des excommuniées. Reprenons. Il faut

1° *Professer la vraie religion.* En effet, il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême, et, par conséquent, il n'y a qu'une vraie religion ; et l'Église, qui en est la dépositaire et l'interprète, n'a jamais permis qu'on l'altérât par des inventions humaines. Quiconque ferait profession d'une doctrine et d'une foi étrangères à la sienne, ne serait plus son enfant. Car nous ne sommes incorporés à l'Église que par la vraie foi, comme le marque le titre de fidèles que nous portons, de sorte que ce qui nous lie réellement à l'Église, c'est la soumission d'esprit et de cœur à la foi qu'elle nous enseigne, et à tout ce que le Saint-Esprit veut bien nous enseigner par elle ; et, sans cette docilité aux enseignements de l'Église, quelque vertu qu'on eût d'ailleurs, quand même on opérerait les œuvres les plus éclatantes on ne serait plus, selon l'énergique expression de saint Augustin, qu'un faux chrétien, qu'un antéchrist (3).

(1) Nisi quis renatus fuerit ex aquâ et Spiritu sancto, non potest introire in regnum Dei. *Joan.*, III, 5.

(2) In unum corpus baptizati sumus. I. *Cor.*, XII, 13.

(3) Pseudo-christiani sunt et anti-christi. *Div. Aug.*

Telle est la triste condition des hérétiques, ces malheureux déserteurs de la vraie foi, qui, poussés par l'esprit d'orgueil et d'obstination, préfèrent leur propre jugement et les rêveries de leur imagination au jugement de l'Église universelle. Prions le Seigneur de les éclairer et de les ramener dans la bonne voie, d'où ils sont malheureusement égarés.

2° *Participer aux mêmes sacrements.* Comme l'homme est à la fois esprit et corps, Dieu n'exige pas seulement de lui un culte spirituel, mais il veut encore que le corps l'honore à sa manière par des actes extérieurs. Voilà pourquoi, dit saint Jean Chrysostome, Dieu se sert des choses terrestres, sensibles et corporelles, pour nous élever à celles qui sont spirituelles et divines. C'est à cette fin qu'il a institué les sacrements comme autant de sources de grâces qui, en nous sanctifiant au dedans par l'application qu'ils nous font des mérites de la mort et du sang de Jésus-Christ, nous réunissent au dehors, nous lient ensemble et nous distinguent de tous ceux qui n'appartiennent pas à l'Église.

3° *Etre soumis aux pasteurs légitimes.* Jésus-Christ a donné aux ministres de son Église le pouvoir de nous instruire et de nous diriger dans la voie du salut; mais ils ne peuvent user de ce droit, qu'autant que nous sommes obligés de leur obéir et de recourir à leur ministère. Aussi Jésus-Christ veut-il que nous les écoutions comme lui-même, et il leur a dit expressément : « Celui qui vous écoute m'écoute; celui qui vous méprise me méprise (1). » L'Église se compose donc de pasteurs qui gouvernent, et de brebis qui écoutent. Jésus-Christ a prescrit aux uns comment ils doivent commander; aux autres comment ils doivent obéir; et c'est ce bel ordre qui fait la beauté et la solidité de ce divin édifice.

Mais remarquez que le catéchisme ajoute qu'il faut être soumis aux pasteurs *légitimes.* Car il peut y avoir de faux

(1) Qui vos audit me audit; qui vos spernit me spernit. *Luc.*, XVI, 10.

pasteurs qui s'ingèrent d'eux-mêmes dans le saint ministère, et qui s'arrogent un honneur qui n'est dû qu'à ceux qu'il a plu à Dieu d'appeler et de choisir. Ce sont des intrus, de faux prophètes, des loups ravisseurs, qui cherchent à dévorer le troupeau de Jésus-Christ ; ils ne sont pas entrés par la vraie porte ; ou bien ils ont rompu l'unité, en enseignant des doctrines perverses et en se révoltant contre l'autorité de l'Église. Bien loin de les écouter, nous devons les fuir et les avoir en horreur, comme des docteurs de Bélial et des apôtres de mensonge.

D. Quels sont les pasteurs dont Jésus-Christ se sert pour gouverner l'Église?

R. Ce sont les curés dans leurs paroisses; les évêques dans leurs diocèses, et notre Saint-Père le Pape dans toute l'Église.

Jésus-Christ a établi dans son Église différentes classes de pasteurs, qui n'ont pas tous reçu un égal degré de puissance ; et il en a élevé un au-dessus de tous les autres. Nous voyons, en effet, dans le saint Évangile, que, parmi ses disciples, il en choisit soixante-douze, qu'il envoya prêcher le royaume de Dieu dans les villes de la Judée, où il devait ensuite aller lui-même ; il se choisit encore douze apôtres, et mit saint Pierre à leur tête. Or,

1° Les curés sont comme les successeurs des soixante-douze disciples, que Jésus-Christ avait adjoints aux apôtres pour les aider dans leurs fonctions. Les évêques, successeurs des apôtres, ont eu aussi toujours des prêtres pour les seconder. Dès le quatrième siècle, les chrétiens étaient si nombreux, que les fidèles d'un diocèse ne pouvaient plus se réunir tous ensemble auprès du premier pasteur ; les évêques ont choisi dès lors, parmi les membres de leur clergé, ceux qu'ils trouvaient plus dignes de leur confiance, et les ont fixés en divers lieux, pour donner les secours spirituels nécessaires à cette portion de leur troupeau. Ce sont ces coopérateurs de l'évêque, qu'on nomme ordinairement curés, mot qui désigne le soin et le souci continuel

qu'ils doivent avoir des âmes confiées à leur vigilance, et dans lequel leur nom propre vient se perdre. Envoyés de Dieu, ils ont la qualité de pasteurs ; leur devoir est de prêcher, d'instruire, de gouverner la portion des fidèles mis sous leur direction ; mais ils ne sont pasteurs que du second ordre, et ils sont soumis à l'inspection et à l'autorité des pasteurs supérieurs.

L'évêque, de qui ils tiennent leur juridiction, peut la restreindre et même les en dépouiller entièrement, si le bien de la religion le demande.

Dans les cathédrales, c'est le chapitre qui est curé, et chargé en corps de la célébration des offices divins. Ainsi le service paroissial s'accroît de toute la dignité attachée au service épiscopal et capitulaire. Quant aux autres fonctions pastorales, telles que l'instruction du peuple, l'administration des sacrements, elles sont spécialement confiées à un chanoine qui porte le nom d'*archiprêtre*, lequel est à la nomination de l'évêque et toujours révocable à sa volonté.

Comme, dans beaucoup de paroisses, le curé ne pourrait suffire aux travaux du ministère pastoral, on lui donne un ou plusieurs auxiliaires nommés *vicaires*. Ceux-ci exercent les fonctions saintes sous la direction des curés, et les suppléent en cas d'absence, de maladie, et de tout autre empêchement. Ils n'ont pour tout titre que la mission et l'approbation de l'évêque.

2° Les évêques sont les successeurs des apôtres. Le Saint-Esprit les a établis pour conduire l'Église de Dieu (1); ils tiennent le premier rang entre les pasteurs de l'Église. Leurs pouvoirs ne s'étendent pas seulement sur le troupeau, mais aussi sur les pasteurs du second ordre. Ils ont le droit de les choisir, de les révoquer, de leur distribuer la mesure de pouvoirs qu'ils jugent convenable, de leur faire rendre compte de leur administration, de les punir en cas de

(1) Posuit episcopos regere Ecclesiam Dei. *Act.*, XX, 28

négligence ; mais ils n'ont d'autorité que dans une partie de l'Église. Nous voyons, en effet, que les apôtres se divisèrent l'univers. Saint Pierre fixa saint Marc à Alexandrie, saint Paul laissa Timothée à Éphèse, et Tite en Crète. Depuis ces premiers temps, la division des diocèses a été une loi fixe dans l'Église, et tout acte de juridiction qu'un évêque s'arrogerait dans un diocèse étranger, serait nul de plein droit.

Les simples prêtres doivent être soumis à l'évêque, comme des enfants à leur père, comme des disciples à leur maître. Obéir à l'évêque avec sincérité, dit saint Ignace (1), c'est rendre gloire à Dieu qui l'ordonne ; manquer à cette obéissance, ajoute saint Ambroise, c'est tomber dans l'orgueil, c'est abandonner la vérité. Cette supériorité des évêques est absolument nécessaire au gouvernement ecclésiastique ; car il faut un chef dans chaque église particulière, avec l'autorité du commandement, pour réunir tout le clergé et pour le diriger selon les mêmes vues.

Bien que tous les évêques soient égaux entre eux, quant au caractère épiscopal, il en est dont la juridiction est plus étendue que celle des autres. Ce sont les patriarches et les métropolitains ou archevêques.

Le mot *patriarche*, dérivé du grec, de πατριά famille, et ἄρχων chef, signifie chef de tribu, prince des pères. Dans l'Ancien Testament, ce nom est donné aux premiers chefs de famille qui ont vécu, soit avant, soit après le déluge, jusqu'à Moïse. Dès les premiers siècles de l'Église, les évêques de Rome, d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie et de Constantinople ont porté ce titre. Mais l'évêque de Rome a toujours été regardé comme le *patriarche par excellence*, le *patriarche universel*, parce qu'il a juridiction sur tous les évêques du monde, et que sa puissance est souveraine et s'élève au-dessus de tout.

Les archevêques ou métropolitains sont des évêques qui

(1) *Epist. ad Magn.*, n. 6.

ont leur siége dans une ville nommée métropole, c'est-à-dire ville mère ou capitale de plusieurs autres villes. Autrefois les archevêques jouissaient de grandes prérogatives. Dans la discipline actuelle de l'Église, leur suprématie n'est guère qu'honorifique. Ils ont néanmoins conservé le droit de convoquer et de présider le concile provincial; ils peuvent aussi connaître, par voie d'appel, des affaires contentieuses de leur province.

Les évêques, ne pouvant remplir par eux-mêmes tous les devoirs de leur charge, sont obligés de se choisir des aides, auxquels ils désignent une partie de leur juridiction, et qu'on nomme *grands vicaires* ou *vicaires généraux*. Ils forment le conseil de l'évêque et le remplacent en tout ce qui ne requiert pas le caractère épiscopal. Les vicaires généraux titulaires portent aussi le titre d'*archidiacres*, parce qu'ils sont comme les premiers ministres de l'évêque. Les pouvoirs des vicaires généraux expirent à la mort ou à la démission des prélats qui les ont constitués. Alors, c'est le chapitre qui est chargé de l'administration du diocèse, et il nomme des vicaires capitulaires pour le gouverner pendant la vacance du siége.

D'après le droit canon, le chapitre est aussi le sénat de l'Église, et ses membres sont les conseillers nés de l'évêque. Cependant, l'évêque n'est nullement astreint à suivre leurs avis, parce qu'il est le seul maître et le seul juge de ce qui convient à son diocèse; et même, comme l'a très-bien remarqué Benoît XIV, la coutume peut s'être légitimement établie en certains lieux que l'évêque agisse sans demander leur consentement et sans prendre leur conseil (1). L'usage, en France, est tel à présent que les évêques gouvernent seuls leurs diocèses, sans la partici-

(1) Multùm hâc in re deferendum est locorum consuetudini, quâ induci potest ut episcopus solutus sit ab obligatione, quâ cœteroquin, spectato jure communi, teneretur, requirendi capituli consensum, aut etiam consilium. *Ben. XIV*, de synod. diœc., l. XIII, c. I.

pation du chapitre. Seulement, ils appellent dans leur conseil les ecclésiastiques qu'ils croient les plus dignes de leur confiance, et les plus capables de les éclairer par leur expérience et leurs lumières; et ces conseillers, ils les choisissent soit parmi les chanoines de leur cathédrale, soit parmi les prêtres de toute autre église, comme ils le jugent à propos.

3° Le pape seul, en sa qualité de successeur de saint Pierre, a autorité sur tout l'univers. « Les autres évêques, écrit saint Bernard au pape Eugène, ont des troupeaux particuliers; mais tous sont confiés au pape; il est le pasteur universel et des troupeaux et des pasteurs.... L'autorité des autres est renfermée dans des limites; la sienne s'étend sur ceux mêmes qui tiennent les autres dans leur dépendance. » Jésus-Christ, comme l'a solennellement défini le concile de Florence, lui a donné pleine puissance de paître, de régir et de gouverner toute l'Église.

Le pape est assisté dans tout ce qui regarde les affaires de l'Église par le collége des cardinaux, dont le nom vient de *cardo, cardinis,* gond sur lequel roule une porte, par allusion à l'importante fonction qu'ils remplissent, puisque, étant les conseillers du souverain Pontife, c'est sur eux qu'est assis et *roule* le gouvernement de l'Église. Le pape est dans l'usage de ne rien faire sans eux; voilà pourquoi saint Bernard les appelle les compagnons de ses peines et ses coadjuteurs (1). Le cardinalat est donc, dans la hiérarchie ecclésiastique, la plus haute dignité, après celle du pape. La plus éminente de leurs prérogatives est celle qui leur confère le droit de nommer le pape, lorsque le siége est vacant. Ils portent la soutane et le chapeau rouges, pour marquer qu'ils doivent être toujours prêts à verser leur sang pour la défense de l'Église et pour soutenir la foi. D'après tout ce que nous venons de dire, nous pouvons exactement définir l'Église: la société des fidèles,

(1) Collatores et coadjutores tuos. *Div. Bernard.* Epist. 150 ad Eugen

professant la vraie doctrine de Jésus-Christ, et ne formant tous ensemble qu'un seul et même corps, sous la conduite du pape et des évêques soumis au pape.

D. Quelle est la vraie religion?

R. C'est celle que Jésus-Christ a lui-même enseignée.

Le christianisme porte ses preuves écrites sur son front, preuves à la portée des gens les plus simples et les moins instruits; il suffit d'un esprit droit, d'un cœur vertueux pour y croire parfaitement; et, si on trouve un certain nombre de gens qui résistent à la lumière de l'Évangile, et ferment les yeux à l'évidence, on peut être convaincu que c'est l'effet d'un horrible aveuglement, qui n'a d'autre cause que les passions que la religion chrétienne combat, et qui sont, par conséquent, intéressées à en nier la divinité.

On sent bien que, dans une courte instruction, on ne peut donner toutes les preuves qui établissent la vérité de la religion chrétienne; il faudrait pour cela de longues heures et de longs volumes. Je me contenterai donc d'en exposer quelques-unes des plus claires et des plus frappantes.

On peut assigner trois caractères principaux, auxquels il est facile de discerner la vraie religion. Il faut 1° qu'elle vienne de Dieu; 2° qu'elle ne favorise aucun penchant vicieux et déréglé; 3° qu'elle possède un moyen perpétuel et infaillible, pour se conserver telle qu'elle a été révélée et établie de Dieu. Ainsi son origine céleste, sa sainteté, son immutabilité, voilà les trois principaux motifs de crédibilité, qui nous attachent invinciblement au christianisme.

1° *Son origine céleste.* Il ne faut pas croire que le christianisme soit une invention humaine, ou un effet du hasard; il embrasse toute la durée des siècles et remonte jusqu'au commencement du monde. Saint Augustin, dans ses livres de la Cité de Dieu, le compare à une ville sainte, dont la construction a commencé à la création et ne doit finir que dans le ciel. Jésus-Christ, disent les apôtres, n'est

pas seulement d'aujourd'hui, il était hier et il sera le même pour tous les siècles (1); il était dans les décrets éternels, avant la naissance du monde (2) ; il fut promis à Adam, aussitôt après son péché, et jamais on n'a pu être sauvé que par la foi en lui; et toute la différence qui se trouve entre les deux Testaments, c'est que le Nouveau nous montre comme arrivé depuis dix-huit cents ans le Rédempteur qu'on attendait sous l'Ancien. Les saints de l'ancienne loi, Josué, David, Samuel, Élie, etc., ont été chrétiens effectivement, par une anticipation de grâce, quoiqu'ils n'en portassent pas le nom, dit saint Augustin (3); et ils étaient dès lors membres de l'Église et du Sauveur, quoique le Fils de Dieu ne se fût pas encore revêtu d'une chair mortelle. Et voilà ce qui fait la gloire du christianisme, exclusivement à toute autre religion : il a pris naissance avec le premier homme, sous les délicieux ombrages du paradis terrestre. Il a reçu divers développements, par la révélation faite aux patriarches et en particulier à Moïse, jusqu'à ce qu'enfin, les temps marqués dans les desseins de la Providence étant arrivés, Jésus-Christ est descendu du ciel pour lui donner sa perfection et son complément.

Mais ce qui nous démontre, plus que tous les raisonnements, l'origine céleste du christianisme, ce sont les miracles par lesquels Jésus-Christ a prouvé la divinité de sa mission. Car, les miracles étant des œuvres de Dieu, il est évident qu'ils ne peuvent être opérés en faveur d'une religion fausse ; le Dieu de toute vérité ne peut aucunement pactiser avec l'erreur. Or, la vie de Jésus-Christ a été signalée par les plus étonnantes merveilles. Nous lisons dans les saints Évangiles qu'il guérissait les maladies les plus in-

(1) Jesus Christus heri et hodiè, ipse et in sæcula. *Heb.*, XIII, 8.
(2) Præcogniti quidem ante mundi constitutionem. I. *Pet.*, I, 20.
(3) Re, non nomine christiani. D. *Aug. De catech. rud.*, 19.

vétérées, qu'il redressait les paralytiques, qu'il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, et même la vie aux morts. La nature entière lui était soumise, et obéissait au moindre signe de sa volonté. Ces miracles furent tous opérés à la face du jour, à la vue d'une multitude de témoins, auxquels on ne pouvait en imposer sur des choses qu'ils voyaient clairement de leurs propres yeux. Ces miracles sont appuyés sur les témoignages les plus sûrs et les plus irrécusables, sur des témoignages d'une force telle qu'il est impossible d'en trouver ailleurs une pareille. Ils nous sont attestés par les évangélistes, par les apôtres, par les innombrables disciples de Jésus-Christ, par des millions de martyrs qui ont scellé leur témoignage de leur sang, et, enfin, par des païens eux-mêmes. Tertullien rapporte (1) que l'empereur Tibère, étant informé des miracles de Jésus-Christ par Pilate, qui lui en avait envoyé une relation (2), proposa au sénat de le mettre au nombre des Dieux, et menaça du supplice ceux qui accuseraient les chrétiens. Plus tard, l'empereur Adrien, étant touché de ce que Jésus-Christ avait fait de grand, bâtit des temples pour servir aux chrétiens (3). On sait aussi que l'empereur Alexandre Sévère, après avoir révéré Jésus-Christ en particulier comme Dieu, voulut encore lui élever des autels. Des témoignages si publics, rendus par des empereurs et des empereurs idolâtres, font assez voir quel a été l'éclat et la certitude des miracles de Jésus-Christ ; et, comme ces miracles n'ont pu être faits que par la puissance de Dieu, nous en concluons certainement que Jésus-Christ et sa religion ont tiré leur origine de Dieu.

Le plus étonnant des miracles, c'est l'établissement même du christianisme, au milieu des obstacles les plus insurmon-

(1) Tertull. *Apol.*, v.
(2) Cette relation est citée par saint Justin. *Apol.*, II.
(3) Lamprid. *in Adr.*, c. IV

tables aux forces humaines. Nous avons déjà parlé de cette preuve manifeste de la divinité de notre sainte religion; qu'il nous suffise de la rappeler ici en peu de mots.

Un fait encore subsistant et exposé à tous les yeux, c'est que le monde, d'idolâtre qu'il était, est devenu chrétien. Or, l'univers entier changer de Dieu, de culte, de lois, de maximes, de mœurs, d'opinions, d'usages.... quelle étonnante révolution! La croirait-on possible, si on ne la voyait accomplie? De quelle manière expliquer ce progrès merveilleux et sans exemple du christianisme? Vous ne pouvez en attribuer la cause ni à la nature de la doctrine chrétienne, puisqu'elle offre à la fois et des mystères inaccessibles à l'esprit humain, et une morale austère, effrayante pour les passions qui tiennent le plus à notre cœur; — ni aux qualités personnelles de ceux qui l'enseignaient: c'étaient des gens sans habileté, sans science, sans force, et ils eurent à lutter contre toute l'éloquence et la philosophie du monde; — ni aux bonnes dispositions des peuples à qui elle était annoncée, car les Juifs devaient haïr le christianisme; les païens devaient le mépriser; et nous voyons, en effet, que les apôtres furent persécutés par les Juifs, persécutés par les Gentils; et, malgré toutes les puissances de la terre et de l'enfer qui se déchaînèrent contre eux, ces douze pauvres pêcheurs de Galilée ont cependant converti le monde! Quelles raisons donnerez-vous d'un si étrange phénomène? La volonté de Dieu, l'appui que Dieu leur prêta, la mission divine dont ils étaient chargés; il ne peut y en avoir d'autres. Et, quand notre religion est appuyée sur des bases si solides, celui, dit saint Augustin, qui demande de nouvelles raisons et de nouveaux prodiges pour croire, est lui-même un grand prodige de ne vouloir pas se rendre à des preuves, qui ont fait changer de face à toute la terre (1).

2° *Sa sainteté*. Où trouver une doctrine plus élevée, une

(1) D. Aug. *De Civit.*, lib. XXII, c. v.

morale plus sublime que celle qui est consignée dans l'Évangile ? Elle nous enseigne sur Dieu, sur les rapports qui nous unissent à lui, sur la chute de l'homme, sur la manière admirable dont il a été régénéré, sur la vie future, etc., les plus grandes, les plus importantes vérités, qui avaient été jusqu'alors totalement inconnues ou connues seulement d'une manière imparfaite.

Quant aux préceptes moraux, ils répondent si bien à la nature et à la condition de l'homme, ils mettent si bien l'homme dans l'ordre, qu'il était impossible à Dieu lui-même de concevoir un plan de législation plus sage, plus beau et plus accompli. Jésus-Christ a d'abord posé deux principes fondamentaux : Aimer Dieu, aimer les hommes ; de là découlent tous les devoirs que nous avons à remplir envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

Selon la loi de Jésus-Christ, l'homme doit aimer Dieu en Dieu, c'est-à-dire pour lui-même, par-dessus toutes choses, se dévouer entièrement à son service, lui donner le premier rang dans son estime et son affection, ne vivre que pour lui, se résigner entièrement à sa volonté, et aimer mieux mourir que de lui déplaire.

Il nous est ordonné d'aimer le prochain, pour l'amour de Dieu dont il est l'image, de lui donner tous les secours qui dépendent de nous, de supporter ses défauts, de lui pardonner les injures ; Jésus-Christ veut que nous poussions la charité jusqu'à faire du bien à nos ennemis, pour imiter la providence de Dieu, qui fait lever son soleil sur les pécheurs comme sur les justes. En un mot, nous devons aimer le prochain comme nous-mêmes, et faire pour tous les hommes ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous : règle admirable, qui comprend la somme et la substance de toutes les vertus sociales, et sur laquelle l'homme ne saurait se méprendre.

A l'égard des devoirs envers nous-mêmes, nous devons nous aimer d'un amour conforme à notre nature et à no-

tre destinée éternelle, et, par conséquent, préférer l'âme au corps, notre salut à notre fortune, à nos plaisirs, et même à notre vie; nous devons nous appliquer à conserver et à perfectionner dans notre âme la ressemblance divine, par l'étude de la sagesse et la pratique de la vertu, et, par conséquent encore, nous préserver de la corruption du monde, et mener une vie sobre, juste et pure, qui nous rapproche de Dieu.

Pour compléter ce corps d'enseignement, Jésus-Christ a joint à toutes ces injonctions générales des conseils de la plus haute perfection, qui indiquent aux hommes les moyens les plus courts et les plus infaillibles pour dompter leurs passions. Tels sont les conseils de renoncer entièrement au monde, de garder la virginité, d'embrasser volontairement la pauvreté, etc.

Nous pouvons donc conclure que la loi de Jésus-Christ est la plus belle et la plus sainte des lois. Celui qui la suivrait exactement, serait aussi grand, aussi parfait qu'il est donné à l'homme de l'être. Mais ces règles, si supérieures en pureté, en solidité, en clarté, en utilité, aux leçons que tous les philosophes de la terre mis ensemble ont jamais pu dicter aux hommes sur la morale, d'où nous sont-elles venues? Qui a pu nous les enseigner? Il ne faut que le bon sens le plus ordinaire pour comprendre qu'elles n'ont pu venir que de la source de toute perfection, c'est-à-dire de Dieu lui-même.

3° *Son immutabilité*. Dieu ne change point; mais l'homme varie continuellement; aussi une marque non équivoque de l'opération divine, c'est la constance et l'uniformité. La religion, parfaite et immuable dès sa naissance, parce qu'elle est l'ouvrage de la sagesse divine, serait sans cesse défigurée par l'aveuglement et les passions des hommes, si Dieu n'avait établi une autorité suprême et infaillible, pour l'enseigner et l'expliquer aux peuples. Sans cette autorité infaillible, il n'y aurait bientôt plus d'unité dans les croyances, plus d'u-

nion dans les sentiments, plus d'uniformité dans les actions, plus de religion en un mot. Mais cette autorité supérieure à tout raisonnement, où la trouverons-nous ? Dans la religion catholique. Elle seule a, dans les chefs qui la gouvernent, un tribunal à qui Dieu a promis une assistance perpétuelle et une infaillibilité entière dans tout ce qui concerne le dogme, la morale, le culte et la discipline; c'est le corps épiscopal, dont la majorité, comme nous en sommes assurés par la promesse divine, jamais ne se trompera, ni ne se séparera de son chef. Hors de cette Église catholique, vous ne trouverez que désordre et confusion; ce que l'un croit, l'autre le nie; la foi qu'on admettait hier on la rejette aujourd'hui, pour la reprendre demain, au gré de ses caprices. Ces variations continuelles font l'opprobre de toutes les sectes hérétiques, et prouvent invinciblement qu'elles ne sont pas la véritable Église de Jésus-Christ. De là, il est encore aisé de conclure que les hérétiques ne peuvent jamais être assurés d'avoir la vraie religion, puisque, ne reconnaissant pas l'autorité de l'Église et se trouvant ainsi abandonnés à leur sens privé, ils peuvent à chaque instant se tromper, et prendre pour révélé de Dieu ce qui n'est que le produit de leur imagination.

A tous ces caractères de vérité, ajoutez encore les merveilleux effets, que le christianisme a produits pour la civilisation et le bonheur des hommes. C'est lui qui a détruit ces abominables coutumes, si longtemps en usage chez les nations païennes, la polygamie, le divorce, l'esclavage, l'exposition des enfants; c'est lui qui a adouci le caractère féroce des peuples barbares, diminué les horreurs de la guerre, et introduit, chez toutes les nations qui l'ont embrassé, dans le commerce civil une sécurité, dans les mœurs une décence, dans la société une douceur, qui ne se trouvent point ailleurs. Il s'est assis sur le trône des rois pour alléger la pesanteur de leur sceptre, dans le sanctuaire de la justice pour adoucir la sévérité des lois. Nous ressen-

tons encore tous les jours son heureuse influence : il veille sur notre berceau, nous dirige au milieu des écueils de la vie, et nous adoucit nos peines. « Chose admirable ! a dit un célèbre philosophe (1), la religion chrétienne, qui semble n'avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci[1]. »

Grâces donc et mille actions de grâces à la divine Providence, pour nous avoir fait naître au sein du christianisme! C'est la seule religion qui puisse consoler, purifier et faire prospérer le genre humain; c'est le bienfait le plus étendu et le plus substantiel que le Père des miséricordes ait jamais daigné, dans son ineffable bonté, verser sur les enfants des hommes.

Ajoutons encore que le christianisme a pour lui le témoignage des hommes les plus éminents par leur science et leurs vertus. Les esprits du plus vaste savoir, les plus hautes raisons que la terre ait portées, se sont prosternés avec foi devant la croix de Jésus-Christ. Quel intérêt avaient-ils à croire? Aucun ; et ils eussent facilement démêlé l'erreur, si le christianisme ne les eût frappés de sa divine lumière. Un très-grand nombre non-seulement ont cru, mais encore ont consacré à la défense de la religion la puissante supériorité de leurs talents.

Que voyons-nous, au contraire, dans les rangs de l'impiété? L'ignorance, l'astuce, la calomnie, un orgueil diabolique, des contradictions sans nombre, des vices honteux, une rage effrénée pour saper tous les fondements de la vertu. Suivez de près tous ceux qui affectent de parler contre la religion; vous les verrez incrédules par système, mais sans conviction; ils s'efforcent de persuader aux autres ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes; l'impiété chez eux n'est que *la mauvaise foi du cœur,* comme l'avouait de lui-même un d'entre eux (2). Ils ne font que douter sans jamais

(1) Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. XXIV.
(2) Raynal. *V.* Proyart, *Louis XVI*. liv. IX, n. 14.

parvenir à la certitude. Aussi les voit-on presque toujours se démentir dans le péril, et rendre, à l'heure de la mort, hommage à cette religion qu'ils ont blasphémée pendant leur vie.

Au christianisme donc les âmes les plus grandes et les plus pures; à l'impiété les passions qu'elle favorise. Entre ces deux autorités, qui pourrait balancer?

TRAITS HISTORIQUES

1. Ce serait une œuvre immense, si l'on voulait exposer tout le bien que le christianisme a fait à la société civile, et, par conséquent, tous les titres qu'il a à notre amour et à notre reconnaissance. Pour nous en faire une idée, rappelons ici, en peu de mots, l'état d'abjection dans lequel le paganisme retenait la plus grande partie du genre humain.

Voyez, d'abord, combien était misérable la condition des esclaves. A Lacédémone, on leur accordait à peine le nécessaire, tout en les accablant de travaux ; et les jeunes gens libres de cette ville se faisaient un jeu de les tuer, pour s'exercer au métier de la guerre. Dans le vaste empire romain, on les regardait comme un vil bétail, dont on pouvait trafiquer à sa fantaisie. On frémit à la seule idée des cruautés qu'on exerçait à leur égard. Les maîtres, d'après la loi romaine, avaient sur eux droit de vie et de mort ; et ils en usaient sous le moindre prétexte, quelquefois même uniquement pour se divertir. Un certain Védius Pollion était dans l'usage, lorsque quelqu'un de ses esclaves avait cassé un verre, ou commis quelque autre faute, même très-légère, de le faire jeter dans un vivier où il nourrissait des lamproies (1). —Lucius Domitius, préteur en Sicile, ayant appris qu'un esclave avait tué un ours d'une grosseur extraordinaire, désira voir cet homme dont on vantait l'adresse et l'intrépidité. Ce pauvre malheureux, extrêmement satisfait de cette distinction, vint, en effet, se présenter au préteur, espérant sans doute une récompense et des applaudissements. Mais, quand on eut dit à Domitius qu'il n'avait fallu à l'esclave qu'un épieu pour vaincre et tuer l'ours, il ordonna aussitôt qu'il fût crucifié, sous le barbare prétexte que la loi interdisait aux esclaves l'usage de cette arme, ainsi que de toutes les autres (2). — Un préfet de

(1) Senec. *De irâ*, III, 40. — Plin., l. IX, c. XXIII

(2) Cicer. *Contra Verrem. Act.* II, l. V, c. III.

Rome, Pédanius Secundus, ayant été assassiné dans sa maison, on mit à mort tous ses esclaves, au nombre de quatre cents, sans que pourtant la moindre charge s'élevât contre eux; mais en cela, dit froidement l'historien, on suivait un ancien usage (1). Et ces usages affreux et d'autres semblables subsisteraient encore, si le christianisme ne les avait entièrement abolis. Oui, pauvres gens du peuple, artisans, agriculteurs, vous tous qui portez le poids de la chaleur et du jour, sans le christianisme, vous dépendriez encore aujourd'hui d'un maître capricieux qui pourrait, selon son bon plaisir, vous torturer de toutes manières, vous conserver ou vous faire mourir. Et de pareilles horreurs ne subsistent-elles pas de nos jours dans les lieux où n'a pu pénétrer la lumière évangélique? Allez à Constantinople, à Tunis, etc., et vous verrez d'ignobles marchés de chair humaine ; vous y verrez la dignité de l'homme méconnue, avilie, foulée aux pieds. Le christianisme seul a proclamé la grande loi de liberté ! C'est le premier empereur chrétien, Constantin le Grand, qui, en un jour, brisa les chaînes de soixante millions d'esclaves, et les appela à l'égalité morale, dont les avaient dépouillés l'injustice et la tyrannie. Partout où la loi de l'Évangile a prévalu, elle a détruit, autant qu'il lui a été possible, l'esclavage, en l'attaquant jusque dans son principe, et il a opéré cette belle fusion entre les hommes, qui sont tous frères aux yeux du Créateur et aux yeux de l'Évangile.

Voyez, en second lieu, quel triste sort était réservé à la femme dans les sociétés païennes. Naissant esclave d'un père qui pouvait la tuer ou la vendre, elle trouvait ensuite dans son époux, non un ami, mais un tyran, dont elle devait aveuglément exécuter tous les ordres, et qui, après l'avoir déshonorée et flétrie, pouvait ensuite la chasser ignominieusement du foyer domestique, et l'abandonner dans l'opprobre et la misère. Encore aujourd'hui, quelle n'est pas l'abjection de la femme en Turquie, en Chine, aux Indes, chez tous les peuples idolâtres ! Nous pouvons en juger par cet extrait des Annales de la progation de la foi. « Les lois chinoises ne permettent pas de doter les « filles. Les parents peuvent bien les vendre comme de vils animaux, « ils peuvent même les faire mourir ; mais ils ne peuvent point les « doter. Les garçons seuls héritent. Un préjugé barbare fait consi- « dérer le sexe comme une espèce dégénérée, inférieure à l'homme. « Il n'y a que la religion chrétienne qui, en Chine, comme dans le « reste de l'Asie, adoucisse le sort des femmes et leur donne une « plus grande liberté. On peut dire que le christianisme leur a rendu, « en quelque sorte, l'état civil. La différence entre les chrétiennes et « les païennes est si sensible, que les Chinois appellent la religion

(1) Vetere ex more. Tacit., *Ann.*, IV, 142.

« chrétienne, la religion des femmes (1). » O vous donc que le christianisme à réhabilitées, ô vous qu'il protége encore, partout où il exerce sa douce influence, filles, femmes, épouses, mères chrétiennes, avec quelle vive foi ne devez-vous pas vous attacher à cette sainte religion à laquelle vous êtes si redevables !

Troisièmement enfin, quel cas le paganisme faisait-il des enfants? Ici que d'abominations ! que d'atrocités ! On se refuserait à le croire si elles n'étaient appuyées sur le témoignage de tous les historiens Chez beaucoup d'anciens peuples, un usage barbare autorisait la destruction des enfants, même avant leur naissance ; chez d'autres, on les étranglait, aussitôt qu'ils avaient ouvert les yeux à la lumière ; ailleurs on les noyait, ou bien on les exposait sur le bord de la mer où ils ne tardaient pas à périr de faim, de froid, ou par la dent des bêtes féroces. Ainsi l'histoire sainte nous apprend que Moïse, le législateur du peuple juif, fut exposé en Égypte sur le Nil, dans un petit panier de joncs, et recueilli par la fille de Pharaon, qui le fit élever. L'histoire profane nous apprend aussi que Romulus, le fondateur de la grandeur romaine, eut le même sort en Italie ; ce qui prouve que ces deux peuples, si renommés par leur sagesse, ne rougissaient point de condamner à une mort certaine les enfants qui pouvaient être à charge à leurs parents. Chez les Spartiates, Lycurgue ordonna que tous les enfants, qui seraient trouvés difformes par des juges nommés à cet effet, seraient jetés dans un affreux précipice au pied du mont Taygète. Sous les empereurs romains, l'exposition d enfants était si commune, que Tacite regarde comme une ch... extraordinaire l'exemple des Germains, qui élevaient tous leurs enfants, quelque nombreux qu'ils fussent. Encore aujourd'hui, dans l'Inde, une abominable superstition condamne tous les ans une multitude d'enfants à une mort cruelle ; et, dans la Chine, on les jette sans scrupule dans la rivière, ou bien on les expose dans les rues, où ils sont écrasés sous les pieds des chevaux , ou dévorés par les chiens. On a compté que, pour la seule ville de Pékin, le nombre d'infanticides s'élevait jusqu'à dix mille au moins par année !!! O enfants, ô vous que le christianisme entoure de tant de soins, ô vous l'objet d'une si pieuse tendresse, bénissez, aimez cette religion sainte, la gardienne, la tutrice de votre faiblesse et de votre innocence. Hélas ! combien d'entre nous auraient péri misérablement, si nous avions vécu avant le règne du christianisme, ou si nous étions nés dans ces pays que le Seigneur n'a pas encore visités, dans sa miséricorde.

La religion chrétienne est donc éminemment bienfaisante, éminem

(1) *Annales*, n. 50, p. 220, an. 1837.

ment civilisatrice ; ingrats, impies sont tous ceux qui la blasphèment. Pour nous, nous sentons notre cœur palpiter de joie et d'amour, en pensant aux abus énormes, monstrueux qu'elle a détruits, et aux innombrables bienfaits qu'elle a répandus sur l'humanité, et dont nous n'avons pu ici que tracer une légère esquisse.

CINQUIÈME INSTRUCTION.

Les Apôtres chargés d'instruire le monde.— Les Évêques, successeurs des Apôtres.— Primauté de saint Pierre. — Le Pape, successeur de saint Pierre.

D. Qui sont ceux que Jésus-Christ a établis pour instruire le monde après sa mort ?
R. Les Apôtres.

Les Apôtres sont les pères, les fondateurs et les princes de l'Église. Jésus-Christ, ayant résolu de répandre son Évangile jusqu'aux extrémités de l'univers, ne voulut pas exécuter ce grand ouvrage par lui-même ; il se choisit un certain nombre de disciples, qu'il privilégia entre tous les autres, et qu'il associa, d'une manière toute particulière, à son divin ministère. Avant de les élire, il se retira sur une haute montagne et y passa toute la nuit en prières, non qu'il ne connût parfaitement ceux qui convenaient le mieux à un si sublime emploi, lui qui est la lumière du monde et la sagesse éternelle ; mais il voulait apprendre à son Église le soin qu'elle doit apporter au choix de ses ministres, et surtout de ceux qui sont destinés à occuper les premières places de son royaume sur la terre. Il n'alla pas les prendre à la cour des princes, dans les palais des grands, dans les académies des savants ; c'était par l'humble simplicité de la foi qu'il se proposait de confondre l'orgueil du monde ; et il se choisit des gens grossiers et ignorants, un publicain détesté de tous à cause de ses fonctions, de pauvres pê-

cheurs qui savaient à peine lire, voilà ceux qu'il destinait à convertir le monde. Et ces pauvres pêcheurs, sans comprendre encore toute l'étendue de l'honneur immense que Jésus-Christ leur faisait, mais attirés, comme le dit saint Jérôme, par un certain éclat de majesté mêlé d'une douceur aimable, qui brillait sur le visage du Sauveur, et en même temps touchés par l'onction intérieure de la grâce, renoncèrent à tous leurs biens, à toutes leurs habitudes, à leur propre volonté, pour s'attacher inviolablement à leur divin Maître. Heureux ceux qui imitent leur dévouement! Jésus-Christ leur promet en récompense, non-seulement un bonheur éternel dans le siècle à venir, mais encore le centuple dans cette vie, c'est-à-dire les trésors de la grâce, les délices du divin amour, et la jouissance des consolations du Saint-Esprit.

D. Qu'entendez-vous par les Apôtres?

R. J'entends les douze principaux disciples, que Jésus-Christ avait choisis pour convertir les hommes et les rendre chrétiens.

Le mot *Apôtre* signifie *envoyé*. Jésus-Christ leur donna ce nom, parce qu'il leur confia la même mission qu'il avait lui-même reçue de son Père. « Je vous envoie, leur dit-il, comme mon Père m'a envoyé. — Allez, instruisez les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. — Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez. — Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise, etc. »

Ils furent choisis au nombre de douze, afin que le nombre des patriarches du peuple nouveau correspondît parfaitement à celui des patriarches de l'ancienne loi.

Conformément à l'ordre qu'ils ont reçu, ils se répandent dans tout l'univers, et pénètrent au sein des peuples les plus barbares, dans des contrées inaccessibles aux armées ro-

maines. Chacun va où le souffle du Saint-Esprit le pousse. Saint Jacques est le premier évêque de Jérusalem; saint Jean s'établit à Éphèse et fonde les Églises de l'Asie-Mineure; André se transporte chez les Scythes; Thomas s'avance jusqu'aux Indes; Philippe dans la haute Asie; saint Barthélemi dans l'Arménie; saint Mathieu dans l'Éthiopie; saint Simon dans la Mésopotamie et la Perse; saint Jude dans l'Arabie et l'Idumée; saint Mathias dans l'Afrique. Saint Paul gagne à Jésus-Christ des nations innombrables; et saint Pierre, le chef de tous, le coryphée du chœur apostolique, comme l'appelle saint Jean Chrysostome, après avoir prêché aux Juifs dispersés dans le Pont, la Galatie et la Cappadoce, dans l'Asie et la Bithynie, après avoir résidé sept ans à Antioche, entre dans Rome pour attaquer les démons sur le trône même de leur tyrannie, et pour faire de cette ville, qui était le centre de la superstition et de l'erreur, la capitale du monde chrétien.

Le zèle de ces envoyés de Dieu est à l'épreuve des railleries, des insultes, des difficultés, des dangers de tout genre. La vue des tourments, de la mort même, n'est pas capable de les arrêter; ils se réjouissent de souffrir, dès qu'il s'agit de faire connaître et aimer Jésus-Christ. Si on les enchaîne, le titre de prisonnier de Jésus-Christ leur semble le plus honorable de tous; et c'est celui qu'ils prennent de préférence à tout autre au commencement de leurs épîtres. Si on les bat de verges, ils n'en sont que plus ardents à poursuivre leur œuvre. Oserait-on les soupçonner d'imposture? Mais quel intérêt avaient-ils donc à nous tromper? Serait-ce pour le plaisir d'être haïs, persécutés, flagellés, tués, qu'ils se seraient mis en tête de débiter des fables? Et comment se ferait-il qu'aucun d'eux ne se fût démenti à la vue des supplices? Et ces fables, comment auraient-ils eu le talent de les persuader à des milliers de juifs et d'infidèles? Étudiez leurs discours: c'est un ton de simplicité, de douceur, de franchise, qui vous

saisit d'abord, qui va droit à l'esprit et au cœur, et qu'il est impossible de retrouver ailleurs; vous reconnaissez aisément que c'est la vérité même, qui parle par leur bouche. Étudiez leur conduite, vous n'y trouvez qu'humilité, patience à toute épreuve, désintéressement, désir brûlant de plaire à Dieu, de le faire aimer, de verser leur sang pour sa gloire; c'est la vertu poussée jusqu'à l'héroïsme. Et ces hommes-là seraient des imposteurs! L'impiété peut bien le dire; mais pourra-t-elle nous le faire croire?

Or, comment ces hommes pauvres, sans lettres, destitués de tout secours humain, ont-ils pu triompher de la sagesse des philosophes, de l'éloquence des rhéteurs, de la force des préjugés, de toutes les passions conjurées contre eux? Comment ont-ils pu faire adorer partout la folie de la croix? C'est que l'Esprit de Dieu était en eux; c'est qu'en même temps qu'ils prêchaient, ils confirmaient leur doctrine par un grand nombre de miracles. Ils savaient à peine leur propre langue, et ils parlaient tout d'un coup la langue de tous les peuples, ils chassaient les démons, redressaient les boiteux; la seule ombre de Pierre guérissait les malades. En vérité, quand on considère sans prévention la conduite des Apôtres, leur prédication, leurs œuvres merveilleuses, leur succès, on ne peut s'empêcher de s'écrier: « O mon Dieu, si je pouvais être trompé dans ma foi, ce serait vous-même qui m'auriez induit en erreur, puisque ma croyance est appuyée sur des marques si visibles de votre autorité [1] (1).

D. Qui sont ceux qui tiennent aujourd'hui la place des Apôtres?

R. Ce sont les évêques.

Jésus-Christ ne devait pas toujours rester sur la terre

(1) Domine, si error est, à te decepti sumus. *Pic de la Mirandole.*

d'une manière visible; les Apôtres et les soixante-douze disciples qu'il avait choisis, ne devaient pas non plus vivre éternellement dans ce monde. C'est pourquoi Jésus-Christ, en leur donnant ses pouvoirs, leur conféra en même temps la puissance de les transmettre à leurs successeurs, afin qu'il y eût toujours des chefs et des pasteurs pour régir, instruire et conduire l'Église dans les voies du salut. Les évêques ont les mêmes pouvoirs que les Apôtres, dont ils tiennent la place, comme nous voyons les princes de la terre hériter de l'autorité de leurs prédécesseurs. Ils possèdent la plénitude du sacerdoce, et, de droit divin, ils ont un degré de prééminence et d'autorité sur les simples prêtres.

Dès l'origine, ils ont été appelés eux-mêmes Apôtres, princes du peuple, pontifes, vicaires de Jésus-Christ, anges de l'Église, etc. Le nom d'évêque, qu'ils portent actuellement, signifie *surveillant* ou *inspecteur*, parce qu'ils doivent veiller sur le troupeau qui leur est confié, réformer ce qu'il y a de défectueux, établir des prêtres là où ils le jugent nécessaire, et prendre garde surtout que le dépôt de la foi, qui est entre leurs mains, ne reçoive jamais aucune atteinte. En leur qualité de pasteurs, de juges, de docteurs des fidèles, ils doivent censurer les erreurs contraires à la doctrine chrétienne; et, pour qu'ils puissent remplir dignement cette fonction d'enseigner, Jésus-Christ a promis d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Enfin, leurs droits et leurs obligations se trouvent renfermés dans ces paroles, que saint Paul adressait à son disciple Timothée : « Enseignez, commandez, reprenez, conjurez, réprimandez (1); » et, comme leur personne est sacrée et leur autorité divine, le même Apôtre ajoute en un autre endroit : « Que personne ne vous méprise (2). »

(1) Argue, obsecra, increpa. II. *Tim.*, IV, 2.
(2) Nemo te contemnat. *Tit.*, I, 15.

D. Quel est celui que Jésus-Christ choisit pour être le chef des Apôtres ?

R. C'est saint Pierre qui fut choisi pour être le chef des Apôtres.

Une société où il n'y aurait pas de chef, serait bientôt dans le trouble et la confusion. Or, l'Église est la plus étendue et la plus nombreuse de toutes les sociétés ; elle compte des membres jusqu'aux extrémités de l'univers. Si les évêques, qui sont en si grand nombre dans le monde, avaient une autorité indépendante et que personne n'eût inspection sur eux, qui ne voit qu'il pourrait en résulter les plus grands désordres ? Chaque évêque étant le maître de gouverner son diocèse comme il voudrait, et ne reconnaissant pas de supérieur qui pût lui faire la loi, il s'ensuivrait aussi qu'il pourrait tout changer dans son diocèse ; et bientôt les chrétiens des divers diocèses ne se ressembleraient que par le nom ; et l'Église universelle, au lieu d'être un corps parfaitement beau, composé de membres bien proportionnés et assortis avec la plus grande justesse, ne serait plus qu'un assemblage monstrueux de diverses parties, qui n'auraient aucun rapport entre elles. Il fallait donc, dans l'Église, un pasteur supérieur aux autres pasteurs, qui veillât sur toutes les parties du troupeau, qui pût reprendre, corriger et punir au besoin les pasteurs secondaires ; un évêque des évêques, qui fût comme le centre d'unité auquel tout vînt aboutir. Sans cette autorité principale, point de certitude ni de solidité dans la foi ; point de concert ni d'harmonie entre les pasteurs.

Aussi voyons-nous que Jésus-Christ mit Pierre à la tête des Apôtres, qu'il lui donna sur eux une primauté non-seulement d'honneur, mais encore de juridiction, de sorte qu'il pût faire et ordonner tout ce qu'il croirait nécessaire pour le bien général de l'Église ; et, afin que cette prérogative, si importante et si nécessaire, fût hors de tout doute,

il se plut à l'exprimer de plusieurs manières et en diverses rencontres.

Dans une circonstance, où Pierre confessa la divinité de Jésus-Christ avec une grande force, ce divin Sauveur, pour l'en récompenser, lui dit : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle (1). » Voilà donc Pierre établi le fondement de l'Église ; il doit à lui seul porter tout le poids et toute la masse de ce grand édifice, et lui donner une solidité inébranlable. — Avant sa passion, Jésus-Christ dit encore expressément à Pierre : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille jamais ; et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères (2). » Pierre aura donc plus de puissance que les autres Apôtres ; ce sera à lui de veiller sur eux et de les affermir. — Enfin, après sa résurrection, Jésus-Christ ayant exigé de Pierre un triple témoignage de son amour, comme en expiation de son triple renoncement, lui dit : « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis (3). » Et par là il l'établit le pasteur de tout le troupeau, de sorte qu'il eût autorité et sur les agneaux, c'est-à-dire sur les simples fidèles, et sur les brebis, c'est-à-dire sur les Apôtres, qui sont comme les mères du troupeau, puisqu'ils le nourrissent du lait de la saine doctrine. Pierre est donc le pasteur des pasteurs, le maître des maîtres, le docteur des docteurs. Sa prééminence est clairement exprimée dans l'Évangile.

Nous y voyons encore que, lorsque les évangélistes font le catalogue des Apôtres, tandis qu'ils ne gardent aucun ordre certain pour les autres, comme pour marquer qu'ils étaient égaux en rang et en puissance, ils ont soin, au con-

(1) Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam. *Math.*, XVI, 18.

(2) Ego rogavi pro te ut non deficiat fides tua, et tu aliquandò conversus confirma fratres tuos. *Luc.*, XXII, 32.

(3) Pasce agnos meos, pasce oves meas. *Joan.*, XXI, 15.

traire, de mettre toujours Pierre en tête (1). Nous y voyons aussi qu'en toute occasion Pierre exerce sa primauté. S'agit-il de régler quelque affaire importante, de faire quelque acte d'autorité, c'est toujours Pierre qui se montre en chef; c'est lui qui propose d'élire un Apôtre, pour remplacer le perfide Judas; c'est lui qui parle le premier, au concile de Jérusalem; c'est lui qui, le premier, annonce l'Évangile au sortir du Cénacle; c'est lui qui, en présence des autres Apôtres, frappe de mort Ananie et Sapphire, pour les punir de leur tromperie. Il visite les églises naissantes, et partout il exerce la principale autorité. Il est donc évident, par tous ces faits, que Pierre avait reçu de Jésus-Christ la prééminence sur les autres Apôtres.

D. Quel est le successeur de saint Pierre?
R. C'est Notre Saint-Père le Pape.

Le privilége accordé à Pierre ne lui était pas purement personnel; mais il a dû passer à ses successeurs, et nous le concluons de ces paroles de Jésus-Christ: « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Car, une fois que saint Pierre fut mort, il ne pouvait plus être par lui-même le fondement et le soutien de l'Église; et alors de quoi aurait servi à la solidité de cet édifice la primauté accordée à Pierre, si elle s'était évanouie avec lui?

De plus, lorsque nous voyons que Jésus-Christ a donné un chef à son Église, dès le principe, c'est-à-dire en un temps où un chef lui était moins nécessaire, au temps des Apôtres qui étaient tous confirmés en grâce, qui étaient tous infaillibles, qui avaient tous le don des miracles, comment pourrons-nous croire qu'il ait laisse s'éteindre cette autorité suprême, bien plus nécessaire et même indispensable dans les temps postérieurs, pour arrêter les

(1) Primus, Simon qui dicitur Petrus. *Math.*, x, 2.

schismes et les hérésies? Il faut donc que l'autorité de Pierre vive toujours dans ses successeurs. Et, en effet, c'est Pierre qui est toujours le fondement de l'Église, non par lui-même, puisqu'il n'est plus sur la terre, mais par les évêques de Rome ou les Papes, qui, en héritant de son siége, ont hérité aussi de ses prérogatives.

Du reste, l'histoire de l'Église nous apprend que cette prééminence du Pape a été de tout temps reconnue dans l'Église universelle. Le concile de Nicée déclare que l'*Église romaine a toujours eu la primauté sur les autres Églises* (1). « Personne ne doute, disait le légat du Pape au concile d'Éphèse, que le bienheureux saint Pierre, qui a reçu de Notre-Seigneur les clefs du royaume des cieux, ne vive jusqu'à ce temps et toujours pour exercer la puissance de juger. » C'est toujours au siége de Pierre que les évêques et les Pères s'adressent, pour lui soumettre les questions de la foi, et ils regardent ses décisions comme péremptoires; c'est toujours l'évêque de Rome qui préside par lui-même ou par ses légats aux conciles œcuméniques, et qui confirme leurs décrets. En un mot, dans tous les temps, le Pape a été regardé comme le père commun des chrétiens, comme le chef visible de l'Église et le vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

D. Qu'entendez-vous par Notre Saint-Père le Pape?

R. J'entends l'évêque de Rome, qui est le chef visible de l'Église.

Saint Pierre, après avoir prêché l'Évangile en Orient, alla planter la foi au centre même de la superstition, dans la capitale de l'idolâtrie, à Rome, qui était destinée, dans les desseins de la Providence, à être le centre de l'unité catholique. C'est là-dessus que sont fondés les priviléges et les droits dont l'Église romaine a joui, dès les premiers

(1) Conc. Nic., *Can.* 6.

siècles du christianisme. Les saints Pères et les auteurs ecclésiastiques l'ont célébrée à l'envi, comme la chaire principale, la source et le fondement de la foi, comme l'Église mère et maîtresse de toutes les églises, et ont témoigné pour elle les sentiments d'un profond respect et d'un parfait dévouement. Dans les temps de trouble et de division, c'est donc toujours à la chaire de Saint-Pierre qu'il faut s'attacher. « Je vois, disait saint Jérôme, l'église d'Orient divisée en trois partis, celui de Paulin, celui de Vital et celui de Mélèce ; chacun d'eux voudrait m'attirer à lui ; mais moi, je ne connais point Mélèce, je ne sais ce que c'est que Vital, je n'ai que faire de Paulin (1). » « Je suis uni de communion à Votre Sainteté, ajoutait-il en s'adressant au pape Damase ; je m'unis à la chaire de Pierre, parce que je sais que c'est sur cette pierre qu'est bâtie l'Église de Dieu ; je sais que celui qui mange l'agneau hors de cette maison est un profane ; je sais que celui qui ne demeure pas dans cette arche, doit nécessairement périr, et que quiconque se détache du Saint-Siége en matière de foi, n'est plus à Jésus-Christ. » Voilà ce que disait saint Jérôme ; et c'est ainsi que doit parler tout chrétien, qui est enfant de l'Église.

Les princes, aussi bien que les peuples, ont montré la plus grande vénération pour la chaire de Saint-Pierre. Constantin et les premiers empereurs chrétiens ne se regardaient que comme les enfants et les premiers disciples de l'Église. Dans les siècles suivants, on cite plusieurs rois qui se sont mis sous la protection spéciale du prince des apôtres ; quelques-uns ont regardé comme le plus beau jour de leur vie celui où il leur a été donné de vénérer, à Rome, les cendres des glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul. Tous doivent employer l'autorité, qu'ils ont en main, pour défendre l'Église romaine et la protéger. Henri VIII,

(1) Non novi Vitalem, Meletium respuo, ignoro Paulinum. *D. Hieron.*

roi d'Angleterre, fut le premier qui osa se détacher de sa communion; et, pour ce crime, comme pour ses vices, il mérite les anathèmes de l'univers[3].

D. Pourquoi dites-vous que Notre Saint-Père le Pape est le chef visible de l'Église?

R. Parce qu'il est le successeur de saint Pierre que Jésus-Christ avait établi le prince des apôtres, le premier pasteur de l'Église.

Nous l'avons déjà suffisamment expliqué; comme héritier de saint Pierre, le Pape a tous ses droits et ses priviléges; il gouverne l'Église visiblement, comme saint Pierre la gouvernait quand il était sur la terre, et comme Jésus-Christ la gouverne invisiblement du haut du ciel.

On lui donne le nom de Pape, qui veut dire père, parce qu'il est le père commun des fidèles. Autrefois ce nom se donnait indistinctement à tous les évêques, qui sont nos pères dans la foi; mais depuis longtemps il est réservé à l'évêque de Rome [4]. Nous devons avoir pour lui la plus haute vénération, parce qu'étant le représentant de Jésus-Christ sur la terre, il a la plus haute dignité qu'on puisse imaginer. Prions le Seigneur qu'il augmente toujours en lui cet esprit de zèle, de force et de sagesse, qui doit caractériser le successeur du prince des apôtres; et tenons-nous attachés inviolablement à son autorité suprême. Enfin, adressons au Ciel les vœux les plus ardents pour que le Seigneur multiplie le nombre des enfants de l'Église notre mère, par l'extinction des schismes, l'extirpation des hérésies et la conversion des infidèles.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Entre les apôtres, on distingue les quatre évangélistes. On ne voit nulle part que Jésus-Christ leur ait donné l'ordre d'écrire l'Évangile; ils y ont été déterminés par diverses circonstances et par l'inspiration du Saint-Esprit. — Les saints Pères trouvent une figure des

évangélistes dans les quatre animaux mystérieux, représentés dans Ézéchiel et dans l'Apocalypse ; et l'on a coutume de peindre, à côté de chaque évangéliste, un de ces animaux figuratifs, comme on a pu souvent le remarquer. Ainsi, saint Mathieu est représenté par l'animal qui avait comme la *figure de l'homme,* parce que son but est de nous faire connaître la sainte humanité du Sauveur, et qu'il commence, en effet, par nous raconter sa génération temporelle. — Le lion est la figure de saint Marc, parce que cet évangéliste commence par la retraite du Sauveur au désert, habitation ordinaire du lion, et qu'il nous explique la dignité royale de Jésus-Christ, véritable lion de la tribu de Juda. — Saint Luc est accompagné d'un taureau, parce qu'il commence à faire mention du sacerdoce de l'Homme-Dieu et du sacrifice de Zacharie ; or, le taureau était une des principales victimes qu'on immolait dans les sacrifices. — Enfin, l'aigle est le symbole de saint Jean, parce que cet apôtre, dès le commencement de son Évangile, *In principio erat verbum*, semble fendre la nue et s'élève jusqu'au sein de la Divinité, pour y contempler la génération éternelle du Verbe. Ces quatre apôtres ont scellé de leur sang les vérités qu'ils ont consignées dans leurs écrits. Saint Jean, il est vrai, mourut d'une mort paisible, à Éphèse ; mais il n'en est pas moins regardé comme martyr, parce qu'à Rome il fut plongé dans une chaudière d'huile bouillante, d'où il sortit sain et sauf, par un miracle de la Providence.

2. O'Connell, l'homme le plus extraordinaire de ces derniers temps, s'est montré, pendant toute sa vie, le chrétien le plus fidèle aux lois de Dieu et de l'Église. Loin de rougir de sa religion, alors même que, privée de tous ses droits, elle n'obtenait que l'indifférence et le mépris, comme une malheureuse proscrite, il s'en fit toujours un titre de gloire. Jamais il ne se présenta à la cour, sans avoir près de lui un prêtre catholique ; partout et toujours, il le voulait à ses côtés. Jamais il ne s'assit à un banquet politique, où, mêlés aux catholiques, se trouvaient les hérétiques de toutes les sectes et de toutes les opinions, sans que son prêtre, auquel il céda toujours et partout la première place, eût béni la salle du festin. Dans les réunions publiques, il se faisait une gloire particulière de professer, par ses actes et ses paroles, son attachement à la foi romaine. Et, en effet, cacher les sentiments de la vraie foi, rougir d'en accomplir publiquement les préceptes, n'est qu'une faiblesse et la plus grande de toutes les faiblesses ; c'est pourquoi elle se trouve le plus communément dans les petites âmes, dans les esprits bornés. Le vrai génie fut toujours vraiment religieux et aima à le paraître ; jamais il ne connut la vile atteinte du respect humain.

Que dirai-je maintenant des sentiments de ce grand chrétien pour le clergé de sa patrie? Roi de fait de l'Irlande, arbitre du cœur et des bras de huit millions d'hommes qui, comme des enfants, atten-

daient un signe pour obéir, vrai champion et soutien de l'Église catholique, qui lui dut sa plus grande gloire et sa liberté, il ne sortit jamais des limites d'une humble dépendance de son évêque et de son curé. A la tête de tous comme personnage politique, comme homme religieux, il s'estimait le dernier de tous; et, nouveau Constantin, à peine osait-il accepter pour lui-même la dernière place dans les assemblées du clergé, quand il y était appelé, pour manifester ses desseins et donner ses conseils pour la défense de la religion et de la liberté. Prêt à s'élancer comme un lion contre quiconque eût osé, dans ses paroles, manquer de respect aux prêtres, il donnait lui-même les preuves du plus grand respect pour ce corps vénérable. Il en parlait toujours avec la plus grande estime et la plus grande affection. Veut-il donner au peuple un motif pour fuir les sociétés secrètes: « Notre clergé, dit-il, nous les a défendues ; y aurait-il parmi nous quelqu'un qui osât désobéir à ce clergé si sage, si bon, si généreux, si édifiant? » *Le Père* Ventura, *Oraison funèbre d'O'Connell.*

Oh! si ces idées prévalaient dans notre patrie, quelle heureuse transformation nous verrions bientôt s'opérer dans les mœurs du peuple!

3. La France, justement appelée le royaume très-chrétien, s'est toujours distinguée par son attachement au saint-siége, et l'on a vu les rois les plus illustres rendre au souverain pontife les plus grands honneurs. Quand le pape Étienne III fut contraint de passer en France, pour se délivrer de l'oppression des Lombards, Pépin le Bref n'eut pas plutôt appris qu'il allait entrer dans ses États, qu'il envoya au-devant de lui le prince Charles, son fils, pour l'accompagner jusqu'à Pont-sur-Yonne, en Champagne ; et, lorsque le pape ne fut plus qu'à une lieue de cette ville, le roi vint lui-même pour le recevoir. En l'abordant, il descendit de cheval, et se prosterna devant lui avec sa famille et les seigneurs de la cour, et marcha même quelque temps à pied, à côté de son cheval, faisant auprès de lui la fonction de simple écuyer. Henrion, *Hist. de la Papauté.*

C'est à ce même Pepin et à Charlemagne, son fils, que les papes sont redevables de leur puissance temporelle, qu'on leur a tant de fois reprochée, et qui est cependant, au jugement de Fleury, du président Hénault et de tous ceux qui ne se laissent pas aveugler par de folles préventions, indispensable pour le bon gouvernement de l'Église. « Les Français ont eu l'honneur unique, et dont ils n'ont pas été à beaucoup près assez orgueilleux, celui d'avoir constitué (humainement) l'Église catholique dans le monde, en élevant son auguste chef au rang indispensablement dû à ses fonctions divines et sans lequel il n'eût été qu'un patriarche de Constantinople, déplorable jouet des sultans chrétiens et des autocrates musulmans. Charlemagne, le *trismégiste* moderne, éleva ou fit reconnaître ce trône, fait pour ennoblir et consolider tous les autres. Comme il n'y a pas eu de plus

grande institution dans l'univers, il n'y en a pas, sans le moindre doute, où la main de la Providence se soit montrée d'une manière plus sensible ; mais il est beau d'avoir été choisi par elle, pour être l'instrument éclairé de cette merveille unique.»

DE MAISTRE, *du Pape.*

Après la célèbre bataille de Marignan, le roi François Ier rendit les plus grands hommages au pape Léon X, qui jugea à propos d'aller à la rencontre du vainqueur, pour avoir une conférence avec lui. A leur première entrevue, qui eut lieu à Bologne, le roi dit au souverain Pontife, d'un air de gaieté : « Saint-Père, je suis charmé de « voir ainsi face à face le Vicaire de Jésus-Christ. Je suis le fils et le « serviteur de Votre Sainteté ; elle me voit prêt à suivre tous ses or- « dres. » Léon répondit de la manière la plus propre à flatter le roi, et ils furent également satisfaits l'un de l'autre. Le lendemain, dans la célébration solennelle des saints mystères, le monarque français ne se contenta pas de rendre au souverain Pontife les honneurs accoutumés ; mais le Pape allant à son trône pour y prendre les ornements pontificaux, le roi voulut absolument lui servir de caudataire, quoi que Léon pût dire pour l'en empêcher. François répondit qu'il se tenait honoré de rendre les moindres services au Vicaire de Jésus-Christ. On lui avait préparé un fauteuil, il ne voulut point s'en servir ; il se tint debout jusqu'à la consécration ; et de là jusqu'à la communion du célébrant, il demeura prosterné, les mains jointes devant le visage. Il y eut tant de personnes qui voulurent communier de la main du Pape, qu'on fut obligé d'écarter la foule, pour ne laisser approcher que les plus considérables. François Ier conserva toujours, pour le chef de l'Église, les sentiments de respect qui sont dus au Vicaire de celui que l'Écriture appelle le Roi des rois.

Quand le pape Pie VI vint en France, prisonnier du Directoire, malgré la terreur qu'inspirait le gouvernement d'alors et les ravages affreux que l'impiété avait faits dans notre malheureuse patrie, il reçut partout, sur son passage, les témoignages les plus empressés d'amour et de vénération, qui le dédommagèrent des outrages que lui prodiguaient ses satellites. A Gap, à Grenoble surtout, un même sentiment avait électrisé tous les cœurs. Des personnes de tout âge et de toute condition, des calvinistes mêmes, exprimaient tout haut leur admiration et leur religieuse piété. Des dames se déguisèrent en servantes et achetèrent, à prix d'or, la permission d'exercer les plus humbles emplois auprès du Pontife octogénaire. Cent jeunes filles, vêtues de blanc, se réunirent pour lui jeter des couronnes de fleurs ; et Pie VI, souriant malgré ses souffrances à ces hommages si purs et si naïfs, bénissait avec bonté cette innocente jeunesse.

Cinq années plus tard, un autre pape, Pie VII, franchit les Alpes pour se rendre aussi en France, et cette fois-ci, non pas captif, mais pour sacrer l'empereur Napoléon. Les grands avantages, que le sou-

verain Pontife espérait en retirer pour la religion, avaient pu seuls le déterminer à ce pénible et dangereux voyage. A son entrée dans Paris, la secte philosophique essaya vainement d'attirer le mépris sur le caractère et sur la personne du Vicaire de Jésus-Christ; la foi triompha, et Pie VII reçut, au milieu même de la capitale, des respects et des hommages, qui furent une réparation authentique des excès que l'impiété révolutionnaire avait commis dans ces mêmes lieux. On cite de lui un trait qui trouve naturellement sa place ici. Un jour qu'il donnait sa bénédiction, selon l'usage des chefs de l'Église, à la foule qui se pressait sur ses pas et tombait aussitôt à genoux devant sa main levée pour attirer les grâces célestes, un jeune homme se tint debout, ayant l'air de tourner en ridicule ceux qui ne suivaient pas son exemple. Le Saint-Père, avec autant de sang-froid que de majesté, se tournant vers le jeune philosophe, lui dit: « J'ignore, Monsieur, de quelle religion vous êtes ; mais, comme la bénédiction d'un vieillard n'a jamais fait de mal à personne, trouvez bon que je vous donne la mienne, en vous témoignant le désir qu'elle ait pour vous d'heureux résultats. » Le jeune homme, touché des paroles du Saint-Père, se jeta à genoux ; il reçut, comme il devait, cette leçon aussi touchante que paternelle, en témoignant ses regrets de n'avoir pas rempli ce devoir, dès le premier moment. *Étrennes relig. de* 1805.

Quand ce même Pontife revint en France, pour y porter les fers que lui avait préparés une déplorable politique, il y fut entouré, tout captif qu'il était, des mêmes sentiments de vénération qui l'avaient accueilli, lors de son premier voyage. Voici ce que nous a raconté à ce sujet notre illustre prélat : « J'ai moi-même été frappé de l'empressement avec lequel on se rendait de loin, dans la chapelle de Fontainebleau, pour communier, s'il se pouvait, de la main du Saint-Père, ou pour entendre au moins sa messe. Avant une de ces messes où je remplis l'office de céroféraire, n'étant que simple tonsuré, et où j'eus le bonheur de recevoir la communion de ses vénérables mains, monsignor Bertazzoli, son aumônier, annonça que Sa Sainteté assez souffrante ne pouvait donner la sainte communion qu'à un premier rang de fidèles, et qu'il y suppléerait à la messe d'actions de grâces, qu'il dirait lui-même. Une dame qui était venue de vingt lieues pour jouir du bonheur de cette communion donnée par le Pape, et qui ne put atteindre à la sainte table qu'après le premier rang épuisé, s'écria tout haut, avec un accent de foi et d'ardeur qui me semble le cri de la Cananéenne : « Oh ! Seigneur, donnez-la-moi. » Le Saint-Père l'entendit, et revint tout de suite sur ses pas, pour donner cette communion si désirée. »

De nos jours, on a vu O'Connell, le héros de l'Irlande, plein de respect et d'amour pour la foi catholique, laisser tout, sacrifier tout, quand il s'agissait de la servir et de se mettre à l'œuvre pour elle. La défense des dogmes, des cérémonies et de la discipline de l'É-

glise catholique, était le thème favori de ses harangues publiques et de ses discours privés. Quelqu'un s'avisait-il de lui jeter l'insulte, à voix basse et sur le ton sacrilége des anciens jours, en l'appelant *papiste,* il se retournait aussitôt et lui répliquait hardiment: « Mi« sérable ! tu crois, en m'appelant *papiste,* me faire injure, et tu « m'honores ; oui, je suis *papiste* et je m'en glorifie ; je suis *papiste,* « et cela veut dire que ma foi, par une suite non interrompue de « Papes, remonte jusqu'à Jésus-Christ, tandis que la tienne ne va « pas au delà de Luther, de Calvin, d'Henri VIII et d'Élisabeth. Eh « bien, oui, papiste ! Si tu avais une étincelle de bon sens, imbécile, « ne comprendrais-tu pas qu'en matière de religion, il vaut mieux dé« pendre du Pape que du roi, de la tiare que de la couronne, de « la crosse que de l'épée, de la soutane que de la jupe, des con« ciles que des parlements ? Rougis donc toi-même de n'avoir ni « vraie foi, ni intelligence, et tais-toi. »

4. Depuis le saint pape Grégoire Ier, les souverains Pontifes prennent le titre de *serviteur des serviteurs de Dieu,* qui leur rappelle sans cesse les charges de leur sollicitude pastorale, se devant tout entiers au bien de l'Église, à l'exemple du divin Maître qui était venu, ainsi qu'il l'a dit lui-même, non pour être servi, mais pour servir. Pour confondre toute distinction mondaine, tout orgueil qui viendrait d'une illustre origine, il doit encore être donné au Pape nouvellement élu *un nouveau nom;* il ne se glorifie plus de la noblesse de ses ancêtres; et le seul titre d'élévation qui le distingue comme chef visible de l'Église, exprime uniquement la perfection à laquelle il doit sans cesse aspirer, pour être digne de représenter sur la terre le *Chef adorable et invisible :* les nations et les rois appellent le souverain Pontife, *Sa Sainteté.* De Joux, *Lettres sur l'Italie.*

SIXIÈME INSTRUCTION.

Hors de l'Église point de salut. — Église militante, souffrante, triomphante. — Double unité de foi et de ministère, nécessaire à l'Église. — Cette unité n'appartient qu'à l'Église catholique.

D. Peut-on être sauvé hors de l'Église ?

R. Non. Hors de l'Église, point de salut. On ne peut pas avoir Dieu pour père, quand on ne veut pas reconnaître l'Église pour mère.

Hors de l'Église, point de véritable vie, car on ne peut vivre de la vie de Jésus-Christ, quand on n'appartient plus

à son corps; on est comme un sarment retranché de la vigne, qui n'est plus bon qu'à mettre au feu. — Hors de l'Église, point de rémission des péchés, car seule elle a le pouvoir de les remettre. — Hors de l'Église, point de grâce sanctifiante, car on ne peut trouver ailleurs l'Esprit sanctificateur. — Hors de l'Église enfin, point de salut, car seule elle a les clefs du royaume du ciel. Quand même on serait doué des plus excellentes qualités, on n'est plus enfant de Dieu, et, par conséquent, on n'a aucun droit à l'héritage éternel, dès qu'on cesse d'appartenir à l'Église. L'Église est donc cette véritable et unique arche de salut, hors de laquelle on est englouti par les eaux du déluge. Ce fut là le malheur de Tertullien: c'était un prodige de science, l'oracle de son siècle; il menait la vie la plus austère; il avait un zèle extrême pour la réformation des mœurs; « mais qu'on ne me parle plus de lui, disait saint Jérôme avec douleur; il n'est plus membre de l'Église (1).»

Jésus-Christ lui-même a déclaré expressément que celui qui n'écoute pas l'Église, doit être regardé comme un païen et un publicain. Et, d'après les saints Pères, on n'est plus qu'un étranger, un profane, un exilé, un ennemi, quand on n'est pas uni à cette sainte société [1].

Or, quels sont ceux qui sont hors de l'Église ?

1° Ceux qui n'ont pas reçu le baptême, comme les Païens, les Turcs, les Juifs, et généralement tous les Infidèles.

2° Les apostats, qui abjurent le christianisme et sont pires que les infidèles.

3° Les hérétiques, qui résistent à l'enseignement de cette sainte mère, et ne veulent pas se soumettre à ses décisions.

4° Les schismatiques, qui refusent de reconnaître l'autorité des pasteurs légitimes, font bande à part, et déchirent

(1) De Tertuliano nihil amplius dico nisi Ecclesiæ hominem non fuisse. *D. Hieron.*

ainsi l'Église, qui est le corps mystique de Jésus-Christ, aussi coupables que les Juifs, qui déchirèrent son corps passible et mortel.

5º Les excommuniés, que l'Église elle-même retranche de son sein, à cause de leur obstination et de leurs crimes, pour leur en inspirer une plus vive horreur et les faire rentrer plus promptement en eux-mêmes.

Voilà ceux qui, étant hors du bercail de Jésus-Christ, n'écoutent pas sa voix et ne peuvent, par conséquent, arriver à la vie éternelle, qu'il a promise à ses fidèles disciples.

Mais, parce que nous enseignons que hors de l'Église point de salut, est-ce à dire pour cela que nous damnons, comme nous en accusent les philosophes impies, tous ceux qui ne pensent pas comme nous ? C'est une atroce calomnie ; nous ne damnons personne, nous plaignons de grand cœur tous ceux qui s'égarent, nous déplorons leur aveuglement, et nous prions Dieu de les éclairer. En disant qu'ils ne sont pas dans la voie du salut, nous ne faisons qu'annoncer les oracles de la vérité suprême ; et c'est Jésus-Christ, qui prononce l'arrêt de condamnation contre ceux qui refusent de croire et de se soumettre à la vérité. On peut encore dire qu'ils se condamnent eux-mêmes par leur orgueil, leur mauvaise foi, et l'opiniâtre entêtement avec lequel ils ferment les yeux à la lumière.

Du reste, et c'est ici une remarque importante à faire, on n'encourt les anathèmes de Notre-Seigneur que lorsqu'on est réfractaire à l'Église, et qu'on foule aux pieds son autorité. Quant à ceux qui tiennent aux communions hétérodoxes de bonne foi, et par une ignorance invincible, Dieu, qui est la justice même, ne leur demandera pas compte d'une erreur qu'ils n'ont pu éviter. S'ils observent la loi de Dieu, sur tous les points qui leur sont connus, ils appartiennent indubitablement à l'Église, bien qu'ils ne soient pas de sa communion extérieure ; ils tiennent à la véritable Église par la foi aux vérités salutaires que les sectes

hérétiques ont conservées, par la charité, et par le baptême qu'ils ont reçu. Quant aux infidèles qui n'ont jamais entendu parler de Jésus-Christ, ils sont précisément dans le même état où se trouvaient les peuples avant la prédication de l'Évangile. S'ils mènent une vie pure et innocente, Dieu a, dans les trésors de sa miséricorde, mille moyens de les appeler à la connaissance de la vérité; mais qu'il est difficile de se préserver du péché, au milieu des ténèbres de l'infidélité! Enfants privilégiés du Seigneur, ne cessons jamais de lui rendre grâces pour le don précieux de la foi, qu'il nous a si libéralement départi, et prions-le de faire briller la lumière de son Évangile, jusqu'aux extrémités de l'univers, afin que toute langue confesse et bénisse son nom. Nous pouvons nous-mêmes contribuer à étendre le règne de Jésus-Christ sur la terre, et à retirer les peuples de l'idolâtrie, en nous associant à l'œuvre la plus excellente des temps modernes, l'œuvre de la Propagation de la foi. Une courte prière et l'aumône d'un sou par semaine, c'est assez pour avoir part aux travaux et à la gloire des missionnaires, dans les pays les plus lointains

D. Y a-t-il plusieurs Églises?
R. Non, les Églises particulières ne font toutes ensemble qu'une seule et même Église.

Le vrai Salomon n'a qu'une seule épouse, qu'il appelle sa colombe et sa parfaite (1). De même qu'il n'a qu'un seul corps naturel, qu'il a pris dans le sein de la Vierge Marie, de même aussi, il n'a qu'un seul corps mystique, qui est la véritable Église.

Ainsi, quoique l'Église soit répandue dans tout l'univers, et qu'elle renferme dans son sein une infinité de nations différentes, elle ne forme pourtant qu'un troupeau, dont Jésus-Christ est le pasteur, qu'une société à laquelle Jésus-Christ communique ses dons, son esprit et sa vie; et, mal-

(1) Una est columba mea, perfecta mea. *Cant.*, VI, 8.

gré la distance des lieux que nous habitons, nous sommes tous membres de la même famille, parce que nous avons tous un même père, qui est Dieu, un même chef invisible, qui est Jésus-Christ, un même chef visible, qui est le Pape, vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Lors donc qu'on distingue plusieurs églises particulières, et qu'on dit, par exemple, l'église de France, l'église d'Espagne, les églises d'Amérique, d'Asie, ce ne sont là que des portions plus ou moins grandes de l'Église universelle, et on les désigne ainsi, à cause des pays qu'elles occupent; mais, en réalité, elles appartiennent au même corps, qui est l'Église de Jésus-Christ, hors de laquelle il n'y a point de salut. — Pareillement, lorsqu'on dit l'église de telle ville, de tel village, on n'indique par là que le temple matériel où se réunissent, pour adorer Dieu, les fidèles d'une certaine localité ; et ces diverses sociétés, disséminées sur la surface de la terre, mais unies par la même croyance, composent un seul temple spirituel, où Jésus-Christ est adoré en esprit et en vérité. Car la différence des lieux n'empêche aucunement l'union des cœurs et des sentiments, qui fait que nous ne sommes qu'un corps composé d'une grande multitude (1).

D. Ne dit-on pas qu'il y a l'Église militante, l'Église souffrante, et l'Église triomphante?

R. Oui, mais c'est la même Église en trois différents états, on l'appelle militante sur la terre, souffrante dans le purgatoire, triomphante dans le ciel.

L'Église est l'assemblée des enfants de Dieu, le peuple nouveau que Jésus-Christ a conquis à son Père. Prise dans sa plus vaste étendue, elle embrasse le ciel, la terre, le purgatoire. Les saints qui règnent au ciel, les fidèles qui vivent sur la terre, les âmes saintes, qui expient leurs péchés dans le feu purifiant, unis par des liens invisibles, quoique divisés en trois états différents, forment le royaume de Dieu.

(1) Unum corpus multi sumus. I. *Cor.*, x, 17.

On appelle donc l'Église

1° *Militante sur la terre,* parce que, tant qu'elle sera dans le temps de son voyage ici-bas, elle aura toujours des ennemis à combattre, des épreuves à subir. Aux prises, tantôt avec les puissances infernales qui s'efforcent de la renverser, tantôt avec les passions des hommes, qui voudraient corrompre sa foi ou altérer la pureté de sa morale, elle marche à travers mille écueils, mais toujours guidée par la main de Dieu. Incertaine sur le sort de plusieurs de ses membres, elle gémit sans cesse dans les justes, qui sont sa partie spirituelle, pour les pécheurs qui sont sa partie terrestre et animale. Se regardant comme exilée en ce monde, elle pleure, au souvenir de la céleste Sion, soupirant sans cesse après l'heureux moment, où elle ira se mêler et se confondre avec l'Église triomphante.

2° *Souffrante dans le purgatoire.* Cette partie de l'Église se compose des saints qui, avant d'entrer dans la gloire, doivent purifier dans le feu les souillures qu'ils ont contractées sur la terre. Plongés dans leur prison brûlante, ils tournent leurs regards et vers le ciel, objet de leurs désirs, et vers la terre d'où ils attendent du secours, et nous conjurent de hâter par nos prières le moment de leur délivrance.

3° *Triomphante dans le ciel.* C'est la Jérusalem céleste, glorieuse, sans tache et sans ride (1); ce sont les saints qui, après avoir passé par les diverses tribulations de ce monde, maintenant à l'abri des piéges et des vicissitudes de la terre se reposent dans le sein même de Dieu. Ils contemplent, ils goûtent, ils savourent avec délices sa beauté increéée, et ne peuvent jamais assez s'étonner que les jours si courts de leur exil aient produit une si abondante moisson de gloire

Ces trois Églises, toutes séparées qu'elles sont, ne lais-

(1) Gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam aut rugam. *Ephes.*, v, 27.

sent pas que d'être unies par les plus doux et les plus étroits rapports. Celle qui est sur la terre, voit dans les citoyens du ciel, des frères, des amis, des protecteurs ; celle du ciel, se souvenant de son pèlerinage ici-bas, veille sur nous, et nous obtient du Père des miséricordes les différentes grâces dont nous avons besoin; et toutes deux intercèdent auprès de Dieu pour l'Église du purgatoire, afin que Dieu accorde au plus tôt aux âmes, qui y sont détenues, un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix. C'est ce qui constitue la communion des saints, dont nous parlerons bientôt. Voilà comment ces trois Églises n'en font qu'une, parce qu'elles sont unies par les liens de la charité, parce qu'elles n'ont toutes trois qu'un même but, qui est d'adorer Dieu et de lui rendre gloire.

D. Pourquoi dites-vous que l'Église est Une ?

R. Je dis que l'Église est Une, parce que ceux qui la composent professent la même foi, participent aux mêmes sacrements, et sont soumis aux mêmes pasteurs légitimes, sous la conduite du même chef visible, qui est Notre Saint-Père le Pape.

Que l'Église de Jésus-Christ doive être Une, c'est une vérité dont il ne nous est pas possible de douter. Ouvrez les saints Évangiles, vous y trouverez ces paroles expresses de Notre-Seigneur : « Il n'y aura qu'une bergerie et qu'un seul pasteur (1). » — « Mon Père, disait-il encore en parlant de ses apôtres, je ne vous prie pas pour eux seulement, mais pour tous ceux qui doivent croire en moi, afin qu'ils soient un tous ensemble...., afin qu'ils soient consommés dans l'unité (2). »

Après le divin Maître, le grand apôtre saint Paul n'est pas moins explicite. « Il n'y a, dit-il, qu'un Seigneur,

(1) Fiet unum ovile et unus pastor. *Joan.*, x, 16.

(2) Ut omnes unum sint....., ut sint unum sicut et nos unum sumus. *Joan.*, XVII, 21, 22.

qu'une foi, qu'un baptême (1). » Ailleurs, il nous assure que Dieu a établi des apôtres, des pasteurs et des docteurs, pour nous amener à l'unité de la foi (2) ; et il représente l'Église comme le corps mystique de Jésus-Christ. Or, dans le corps humain tout se réduit à l'unité, par le rapport que les membres qui le composent ont entre eux, pour ne faire qu'un même tout parfaitement beau et parfaitement régulier; il en est de même de l'Église, qui est le corps de Jésus-Christ. Aussi le saint concile de Nicée, entre autres caractères distinctifs de la véritable Église, met-il en première ligne l'unité : « Je crois l'Église, qui est une, sainte, catholique et apostolique (3). »

Or, en quoi consiste cette unité si nécessaire à l'Église ? En deux choses : 1° dans la profession extérieure d'une même foi ; 2° dans la subordination aux mêmes pasteurs légitimes. C'est ce que nous appelons unité de foi et unité de ministère ou de gouvernement.

1° *Unité de foi*. Pour qu'elle existe, il faut qu'on reçoive, avec une parfaite docilité d'esprit et de cœur, tout ce que Dieu a révélé, et qu'on rejette avec horreur toute doctrine contraire à la révélation. En effet, il ne peut y avoir qu'une vraie foi ; en tout genre, la vérité est une ; et Dieu, étant la vérité même, n'a pu révéler le pour et le contre, le oui et le non. Il n'y a qu'une foi, dit saint Paul (4) ; il ne peut y avoir, par conséquent, qu'une seule et même profession de foi. Jésus-Christ, en envoyant ses apôtres dans toutes les contrées de la terre, leur a donné l'ordre exprès de prêcher partout le même Évangile, d'enseigner la même doctrine, et de s'accorder entièrement dans la foi et dans la morale. Son intention bien manifeste a été que tous les hommes, sans distinction de pays, de climat et de nation,

(1) Unus Dominus, una fides, unum baptisma. *Ephes.*, IV, 5.

(2) Donec occurramus omnes in unitatem fidei. *Ephes.*, IV, 53.

(3) Et unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam. *Symb. Nic.*

(4) Una fides. *Ephes.*, IV, 5.

crussent les mêmes vérités, et qu'ils les crussent toutes, sans exception aucune. Aussi saint Paul faisait profession d'enseigner *la même chose partout et dans toutes les églises* (1). Et saint Irénée dit que l'Église, semblable à une seule famille qui n'a qu'un cœur, qu'une âme, qu'une même voix, croit, enseigne et prêche partout de même, d'un consentement unanime (2).

Qui oserait donc croire, qui oserait dire que Jésus-Christ, en donnant sa révélation aux hommes, leur a laissé la liberté d'admettre tels articles et d'en rejeter tels autres, selon leur caprice? Toutes les vérités, que Dieu a daigné nous manifester, sont également dignes de foi. Et, de même que ce serait outrager Dieu dans sa souveraineté que de résister à un seul de ses commandements, de même ce serait l'outrager dans sa véracité que de refuser sa croyance à une seule de ses paroles. Que deviendrait d'ailleurs l'Église, s'il était permis à chacun de choisir entre les articles de foi, de prendre ceux-ci, de mépriser ceux-là, de s'en forger de contraires ou de nouveaux? Elle ne serait bientôt plus qu'un ramassis d'erreurs et de contradictions et d'absurdités, qu'une véritable tour de Babel, où il serait impossible de s'entendre. Et une pareille Église serait l'ouvrage d'un Dieu infiniment sage! Et Dieu regarderait d'un œil indifférent la vérité et l'erreur! et il permettrait qu'on se jouât ainsi de sa parole! Le penser, ce serait un crime; le dire, ce serait blasphémer. Il n'y a donc dans l'Église qu'une foi, *Una fides*; et cette foi ne varie jamais, « parce que la vérité, venue de Dieu, a d'abord sa perfection; l'hérésie, au contraire, comme un faible produit de l'esprit humain, ne peut se faire que par pièces mal assorties et par de continuelles innovations (3). »

Les sacrements faisant partie de la foi, il s'ensuit qu'il

(1) Sicut ubique in omni ecclesiâ docebo..... sicut in omnibus ecclesiis doceo. I. *Cor.*, IV, 17. — VII, 17.

(2) D. Iren. *adv. Hæres.*, l. I.

(3) Bossuet.

doit aussi y avoir dans l'Église unité de sacrements, c'est-à-dire que les vrais fidèles sont tous obligés d'admettre les mêmes et en égal nombre. Aussi la participation aux mêmes sacrements a-t-elle été toujours regardée comme un lien extérieur, qui attache entre eux les membres de l'Église. De tout temps, on a été régénéré dans le même baptême, pour ne faire qu'un corps avec Jésus-Christ, *Unum baptisma ;* on a reçu le même Esprit à la confirmation, *Unus Spiritus ;* on a cherché le même remède à ses maux dans le bain salutaire de la pénitence ; et, on s'est assis à la même table, pour y manger le même pain céleste, la sainte Eucharistie. Ce sacrement est lui-même le symbole de l'union la plus parfaite : Jésus-Christ s'y cache sous les apparences du pain, qui, de plusieurs grains moulus et pétris ensemble, forme une seule masse ; et sous les apparences du vin, qui, de plusieurs grains de raisin écrasés sous le pressoir, forme une seule liqueur ; et, pour consommer cette unité, Jésus-Christ s'y donne à nous pour être la nourriture de nos âmes ; il veut *que nous mangions le même pain, que nous buvions le même calice, pour n'être tous qu'un même corps* (1). Les autres sacrements concourent à la même union, chacun selon la grâce particulière qui y est attachée.

Or, dès l'instant que Jésus-Christ a établi un nombre déterminé de sacrements, on ne peut en retrancher un seul, ni en créer de nouveaux, sans résister à l'ordre de Jésus-Christ, et sans perdre la foi, qui nous oblige à croire, sans aucun alliage d'erreur, tout ce que Jésus-Christ a révélé, comme on doit pratiquer tout ce qu'il a commandé.

2° *Unité de ministère ou de gouvernement.* Elle consiste dans la soumission aux pasteurs légitimes, et spécialement au Pontife romain, qui occupe le premier rang dans la hiérarchie.

Si le troupeau de Jésus-Christ eût été abandonné à lui-

(1) Quoniam unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus. I. *Cor.*, x, 17.

même, il se fût bientôt dispersé, et on l'aurait vu errant et vagabond dans toutes les voies du vice et de l'erreur: mais Jésus-Christ a établi des pasteurs pour le rassembler. Afin de maintenir, entre tant de peuples séparés par de grandes distances et différents de mœurs, de langage et de gouvernement, cette unité si précieuse et si indispensable à l'Église, il fallait un ministère divisé en plusieurs ordres, qui se correspondissent les uns aux autres, et qui tous allassent aboutir à un centre commun. Telle est, en effet, la constitution de l'Église. Les évêques, successeurs des apôtres, ont à leurs ordres des pasteurs secondaires, sur lesquels ils se déchargent d'une partie de leur sollicitude; mais ils conservent la haute intendance sur toute la portion du troupeau de Jésus-Christ qui leur est confiée; et ils doivent, avec le plus grand soin, en éloigner les loups, c'est-à-dire les faux prophètes, et y maintenir l'union dans la foi, et ne jamais laisser mêler l'ivraie avec le bon grain. Ces pasteurs, étant eux-mêmes très-multipliés et répandus en des contrées fort distantes, auraient pu se diviser entre eux, ici enseigner des doctrines fausses ou dangereuses, là former des sectes particulières; et voilà pourquoi Jésus-Christ, pour cimenter en quelque sorte et resserrer encore davantage l'unité de son Église, a donné un chef au ministère ecclésiastique, en établissant un pasteur suprême dont les regards vigilants s'étendissent sur toute la chrétienté. L'Église étant ainsi constituée, il est impossible que l'esprit de division puisse jamais s'y introduire (1). Par là, nous voyons que le fidèle qui obéit à son curé, est en communion, avec son évêque, et par son évêque avec Notre Saint-Père le Pape. Ainsi l'Église n'est qu'un même troupeau conduit par les mêmes pasteurs, dont Jésus-Christ, *le grand évêque de nos âmes* (2), est le pasteur souverain.

Maintenant, entre les diverses sociétés chrétiennes, qui

(1) Ut, capite constituto, schismatis tolleretur occasio. D. Hier. *adv. Jov.*, l. I.

(2) Episcopum animarum vestrarum. I. *Pet.*, II, 25.

toutes se glorifient d'être la véritable Église de Jésus-Christ, quelle est celle qui possède cette double unité de foi et de ministère ? Examinez d'abord les sectes séparées de l'Église catholique : vous y trouverez une discordance complète, une diversité infinie de croyances. L'un croit ce que l'autre nie, l'un abhorre ce que l'autre vénère. La réforme a enfanté mille sectes bizarres, qui toutes s'excluent et s'anathématisent mutuellement. Les luthériens, les calvinistes, les anglicans, les sociniens, qui sont les quatre branches principales du protestantisme, n'ont jamais pu convenir entre eux de la même confession de foi, ni former ensemble une seule Église. On les a vus admettre tantôt un symbole, tantôt un autre ; les protestants d'aujourd'hui sont bien loin de penser comme leurs prédécesseurs ; et Luther et Calvin, s'ils revenaient au monde, seraient bien étonnés de voir comme on a retouché et réformé leur réforme.

Il ne pouvait en être autrement, car toutes les sociétés séparées de l'Église romaine sont fondées sur un principe subversif de l'unité, sur le principe de l'examen privé, source nécessaire de divisions interminables. D'après leur système, chacun est juge de sa foi, et peut interpréter les Écritures à sa fantaisie, sans qu'on puisse l'en blâmer. Car de quel droit voudrait-on le forcer à voir dans les Livres Saints ce qu'il n'y voit pas? Ainsi il n'y aura, si vous le voulez, qu'un seul texte des Écritures; mais il y aura autant de manières de les expliquer, et par conséquent autant de religions que de têtes. Saint Vincent de Lérins avait prévu, onze siècles d'avance, les inconvénients du principe protestant. « Une fois admise, disait-il, cette licence impie de tout soumettre à sa raison et à son sens privé, il ne restera plus dans l'Église rien d'intact, rien de sain, rien d'immaculé; mais on verra désormais un infâme repaire de honteuses erreurs, là où était auparavant le sanctuaire de la chaste et incorruptible vérité (1). » N'ayant pas l'unité de la

(1) D. Vinc. Lir. *Commonit.*, c. XXIII.

foi, ces sectes ne peuvent pas avoir non plus l'unité du gouvernement. Chacun suit le chef qu'il lui plaît de reconnaître ; et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que les pasteurs eux-mêmes ne sont pas d'accord entre eux sur ce qu'il faut admettre ou rejeter. En un mot, c'est un spectacle de la plus hideuse anarchie. Le seul point commun aux hérétiques, c'est leur haine contre l'Église romaine[2].

Tandis que les sectes dissidentes se laissent emporter à tout vent de doctrine, et courent d'erreurs en erreurs sans pouvoir s'arrêter, l'Église catholique est invariable, et son enseignement est le même en tout temps. Elle enseigne aujourd'hui ce qu'elle a toujours enseigné, et jamais elle n'a rétracté ni modifié aucune de ses décisions en matière de foi. Elle prêche en tous lieux la même doctrine. Les catholiques d'Afrique et d'Amérique pensent absolument comme ceux d'Europe et d'Asie. C'est comme une terre de paix où l'on n'entend qu'une voix, de même qu'il n'y a qu'un cœur et qu'une âme. Elle a toujours conservé, avec le plus grand soin, *la règle de foi* ou *méthode d'enseignement* qu'elle a reçue de Jésus-Christ, et qui consiste dans la soumission à l'autorité. C'est en vertu de ce principe qu'elle condamne et proscrit toutes les hérésies sans exception, parce qu'elle ne peut aucunement pactiser avec l'erreur. Elle laisse bien à ses enfants la liberté de disputer sur des points non décidés ou non encore suffisamment éclaircis ; mais elle a toujours voulu que, sur les articles de foi, ils n'eussent tous qu'un même sentiment et un même langage. En ce sens, elle est, comme la vérité, ou plutôt parce qu'elle est elle-même la vérité, intolérante de l'erreur.

Une dans la foi, elle est encore une dans le régime pastoral, ayant toujours pour la gouverner les ministres que Jésus-Christ a établis, et avec lesquels il a promis d'être jusqu'à la consommation des siècles. A sa tête est l'évêque de Rome, successeur de saint Pierre et héritier de sa puissance ; immédiatement après lui viennent les évêques, qui ont au-dessous d'eux les prêtres, les diacres et les autres

ministres; sa hiérarchie est la même qu'aux premiers siècles. Telle est l'admirable économie de l'Église, et par là elle forme un seul corps, dont toutes les parties sont étroitement liées ensemble, n'ont qu'une même vie, se meuvent par les mêmes ressorts, et ne font point de mouvement qui ne tende à la même fin.

Puissent tous les catholiques, de même qu'ils ne font qu'un par la foi, ne faire aussi qu'un par la charité ! Alors l'Église de la terre nous offrirait une image de l'Église du ciel, et nous commencerions, dès ici-bas, à en goûter les délices.

TRAITS HISTORIQUES.

1. De l'avis des protestants eux-mêmes, les catholiques appartiennent à la véritable Église de Jésus-Christ, et c'est ce qui détermina Henri IV à renoncer au calvinisme. Un historien rapporte que ce grand roi, faisant faire devant lui une conférence entre les docteurs de l'une et de l'autre Église, et voyant qu'un ministre tombait d'accord qu'on se pouvait sauver dans la religion des catholiques, prit aussitôt la parole et dit à ce ministre : « Quoi ! tombez-vous d'accord qu'on puisse se sauver dans la religion de ces messieurs-là ? » Le ministre répondant qu'il n'en doutait pas, pourvu qu'on y vécût bien, le roi répartit très-judicieusement : « La prudence veut donc que je sois de leur religion et non pas de la vôtre, parce qu'étant de la leur, je me sauve selon eux et selon vous, et, étant de la vôtre, je me sauve bien selon vous, mais non pas selon eux. Or, la prudence veut que je suive le parti le plus sûr. » Aussi, après de longues instructions dans lesquelles il voulut amplement être éclairci de tous ses doutes, il abjura son erreur et fit profession de la foi catholique.

HARDOUIN DE PÉRÉFIXE.

On raconte la même chose de la princesse Élisabeth-Christine de Wolffenhuttel. Avant d'épouser Charles d'Autriche, qui fut depuis l'empereur Charles VI, elle crut devoir, pour la tranquillité de sa conscience, consulter les luthériens, dont elle avait jusqu'alors professé la foi. Les docteurs protestants, assemblés à Hehnstard, répondirent que *les catholiques ne sont point dans l'erreur pour le fond de la doctrine, et qu'on peut se sauver dans leur religion. — Dès que cela est ainsi*, dit la princesse, *il n'y a plus lieu à hésiter, et, dès demain, j'embrasse la foi de l'Église romaine, car le parti le plus sûr, dans une matière si importante, est toujours le parti le plus sage.* Le

père de la princesse tint le même langage, et s'attacha comme elle à la religion catholique. *Discussion amicale.*

2. Pour achever de faire connaître l'absurdité du principe protestant, montrons-le à l'œuvre, c'est-à-dire, citons quelques-unes des folies qu'il a enfantées. Nous les trouvons parmi les sectes qui divisent la Grande-Bretagne, car nul pays au monde, sauf peut-être les États-Unis, n'est plus riche en bizarreries religieuses. C'est une bigarrure de croyances et de pratiques à étonner et à confondre l'esprit humain. Et voilà pourtant la nation, qui se montre si fière de sa supériorité intellectuelle et de sa position avancée dans la carrière de la perfectibilité humaine! Hélas! elle est sortie de la barque de Pierre, et elle flotte à tout vent d'erreur. Pour preuve de cette ferveur facile avec laquelle elle accueille les plus excentriques doctrines, nous allons parler des quakers ou trembleurs, des méthodistes, des jumpers ou sauteurs.

Quakers ou Trembleurs. Le père de cette singulière secte a été un cordonnier, nommé Fox, fanatique, ignorant et atrabilaire, qui s'érigea en apôtre, destiné à réformer toutes les églises chrétiennes. Sa mission, disait-il, lui venait immédiatement de l'Esprit de Dieu, qui se manifestait par des visions, des apparitions, des extases, et lui révélait intérieurement les réformes à introduire dans le monde. Partant de ce principe, que l'homme doit tendre uniquement à Dieu comme au seul être digne de notre crainte et de nos respects, Fox et ses disciples en concluaient qu'il est défendu : 1° de donner à qui que ce soit les titres honorifiques de majesté, d'altesse, de seigneurie, etc.; 2° de s'incliner ou de se découvrir devant aucun homme, et de lui parler autrement qu'en le tutoyant; 3° d'admettre aucune parure, aucun ornement, ni aucune espèce de jeu ou de délassement même en famille; 4° de prêter aucun serment soit au prince, soit en justice; 5° de faire aucune guerre même défensive, et de plaider pour des intérêts temporels, etc. Selon les disciples de Fox, c'était l'Esprit de Dieu qui lui avait montré toutes ces choses dans la Bible. Insensiblement les Quakers se multiplièrent, et, avec le temps, ils formèrent une espèce de société religieuse, qui tenait ses réunions dans une salle immense, divisée, dans toute sa longueur, en deux parties, occupées l'une par les hommes en grands chapeaux à large bord, l'autre par les femmes en petits bonnets. Dans ces assemblées, leur silence est si profond, leur immobilité si parfaite, qu'on douterait si ce sont des créatures vivantes ou des statues. Dans cet état, ils attendent l'inspiration du Saint-Esprit. Tout à coup l'un d'eux, homme ou femme, n'importe, dont la tête est plus exaltée, se sent inspiré; il se lève, il prend la parole et insiste, mais gravement, sur la nécessité de faire pénitence, d'être sobre, juste, bienfaisant, etc. Peu à peu les auditeurs s'émeuvent, s'échauffent, se mettent à trembler de tous leurs membres, comme s'ils étaient pris d'un accès de fièvre,

et l'inspiration ou plutôt le délire devient général ; c'est l'Esprit qui arrive : alors c'est à qui parlera le plus haut et le plus longtemps. Après quoi tout s'apaise, tout rentre dans l'état naturel ; enfin, au signal donné, tous se lèvent à la fois, et sortent en silence. Persécutés en Angleterre, les Quakers sont allés en grand nombre se fixer en Amérique, dans la Pensylvanie, où ils se sont partagés en plusieurs branches, divisées de doctrines, d'opinions, de pratiques, etc. ; et ils en sont venus à ne plus guère être pour la plupart *Trembleurs* que de nom.

Méthodistes. Une secte beaucoup plus nombreuse que celle des Quakers, et dont les progrès menaçants frappent de terreur l'église anglicane, c'est celle des Méthodistes. Ils parurent vers 1730 ; et ce fut le ministre anglican Jean Wesley qui en fit un corps à part, sous le spécieux prétexte de réforme. Cet homme exalté avait, dès l'enfance, laissé apercevoir un vif désir de dominer. Son professeur lui en ayant fait des reproches, il répondit par un mot que Milton place dans la bouche de Satan : *J'aime mieux être roi dans les enfers, que sujet dans les cieux.* Ses disciples se divisèrent, même de son vivant, en trois, puis en cinq branches principales, sans compter un nombre incalculable de rameaux, séparés les uns des autres par des nuances d'opinions ou des pratiques plus ou moins bizarres ; et tous, à raison de la vie régulière ou méthodique qu'ils menaient dans les commencements, adoptèrent le nom de Méthodistes, qu'on leur avait d'abord donné par dérision. Un de leurs dogmes favoris, c'est que chacun a droit de prêcher et d'administrer les sacrements sans autorisation, pourvu qu'il ait la conviction intérieure d'y être appelé de Dieu. Par là, ils ont ouvert la porte au fanatisme le plus outré. Chez eux, le Diable vient à tout propos pour justifier les crimes les plus odieux et les plus infâmes. *Le Diable m'a tenté :* à cela, suivant eux, il n'y a point de réplique. Ils observent le repos du dimanche avec une rigidité plus que judaïque ; on en a vu se faire arranger les cheveux le samedi soir, et passer la nuit dans un fauteuil pour ne pas se défriser. Dans leurs assemblées, on commence par chanter une espèce d'hymne ou de cantique ; ensuite on se met à genoux. Alors le premier qui se sent inspiré, improvise, non pas un discours, mais une prière à haute voix ; après lui un autre, puis un autre, et ainsi de suite pendant deux heures. Il faudrait y avoir assisté pour se faire une juste idée des extravagances, qui se débitent sous le nom de prières. L'un adresse des injures à Dieu ; un autre lui parle d'un ton radouci et mielleux ; un troisième prend une manière impérative ; il dit crûment à Dieu qu'il en aura menti, s'il n'accorde ce qu'il a promis. Ces fanatiques se montent ainsi l'imagination, se magnétisent en quelque sorte les uns les autres, jusqu'à ce qu'ils arrivent à un état qui ressemble à l'ivresse ou au délire.

Jumpers ou *Sauteurs*. C'est en 1760, au pays de Galles, qu'un

Les pauvres Méthodistes qu'ils sont B—

ministre prêcha pour la première fois l'excellence du saut, comme pratique religieuse et agréable à Dieu. Il ordonna à ses prosélytes de pousser de grands cris, des gémissements, des hurlements aigus en priant, de répéter jusqu'à trente fois la même stance d'une hymne et souvent le même vers; de crier avec toute la puissance de leurs poumons les mots *amen* et *gogoniant*, qui, en langue gallique ou welche, signifie *gloire ;* enfin, de se mettre dans une agitation violente, de se mouvoir avec fureur, et, après tout cela, comme complément d'enthousiasme religieux, de sauter en priant, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement épuisés, au point de tomber harassés et haletants par terre. Ce n'est pas là, en vérité, une religion pour les infirmes, les vieillards et les podagres. Il faut avoir les reins forts, les jarrets nerveux et la respiration stentorienne, pour être dévôt dans cette secte. Mais laissons parler ici un témoin oculaire d'une de leurs réunions, qui eut lieu dans le village de Twikenham, près de Londres.

« Une chaire portative, nous dit-il, avait été placée sur le lieu de la scène. Un jeune ministre y monta ; on lut des passages de la Bible ; on chanta des hymnes, en répétant les strophes plus ou moins de fois, selon que leur sens mystique avait plus de passion et d'énergie ; on récita des prières avec une ferveur et une animation brûlantes. Les *amen* et les *gogoniant* furent lancés au ciel, avec un enthousiasme de furieux. Enfin, quand à force de chanter, de prier, de hurler, les esprits des assistants furent jugés assez échauffés et électrisés par le révérend ministre qui présidait l'assemblée, le jeune ministre qui était en chaire, commença sa prédication ; elle fut à l'unisson de la musique. Ce fut une exhortation fervente, cordiale, passionnée à la *saltation* religieuse. J'étais impatient de savoir si la Bible lui fournirait quelques armes en faveur de sa doctrine. Il en avait trouvé dans l'ancien et le nouveau Testament. Après avoir fait l'éloge du saut comme élevant l'âme à Dieu et la mettant dans une agitation extatique, il cita plusieurs exemples bibliques. Le saint roi David avait dansé et sauté devant l'arche du Seigneur ; il avait dansé malgré les railleries de sa femme Michol, sauté malgré la présence de son peuple. David priait et sautait ; imitez le roi David. L'enfant qui fut le prophète saint Jean, le précurseur du Christ, tressaillit et sauta dans le sein de sa mère Élisabeth, lorsque Marie alla la visiter dans sa maison de la montagne ; enfin le boiteux que Jésus avait guéri, sauta devant le Sauveur, en le louant et le remerciant de la grâce qu'il venait de lui faire. Certes, les exemples étaient on ne peut plus adaptés à la circonstance ; les raisons qu'il en distillait, étaient péremptoires. La conclusion fut nécessairement que les bons et véritables chrétiens devaient exprimer, par de semblables marques de jubilation et de piété, leur admiration pour les bienfaits du Seigneur. Il déclara que ceux qui sautaient en priant, étaient prédestinés pour le ciel attendu que, dans le paradis, tous les saints, devenus jeunes,

dispos, ingambes et légers, sautent et dansent en chantant devant le Seigneur, au son de la musique des anges. Quand il eut fini son exhortation, il descendit de la chaire; et, comme il n'est meilleure manière de prêcher que celle qui se fait par l'exemple, il se prit à sauter, danser et gambader comme un démoniaque. Ce fut là sa péroraison et le commencement de la danse générale, à laquelle les pieux congrégants se lancèrent en furieux, sautant, hurlant, se démenant ainsi que des possédés. » Pauvre pensée humaine, dans quels travers ne vas-tu pas t'égarer! Qui ne voit, par ce que nous venons de dire, que, sans l'autorité divine de l'Église, il n'y a plus de foi, il n'y a plus de religion, ni même souvent de raison?

Mag. Universel, 1836.

SEPTIÈME INSTRUCTION.

Sainteté de l'Église. — L'Église catholique seule sainte. — Fruits de sainteté qu'elle produit.

D. Pourquoi dites-vous que l'Église est Sainte?

R. Parce que Jésus-Christ son chef invisible est saint, que sa doctrine et ses sacrements sont saints, que ses membres sont tous appelés à la sainteté, et qu'il y en a toujours un grand nombre qui sont véritablement saints.

La sainteté, voilà un des caractères les plus précieux à l'Église; voilà un caractère incommunicable à toute autre société; c'est la dot privilégiée de l'épouse de Jésus-Christ, et rien au monde ne pourra la lui enlever.

La sainteté de l'Église peut être considérée sous quatre aspects différents; car l'Église doit être sainte :

1° Dans son chef et ses premiers fondateurs.

Son chef est Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de toute sainteté; or, ce divin Sauveur s'est livré pour son Église, dit saint Paul, afin de la sanctifier et de la rendre pure et sans tache (1). Ses premiers fondateurs ont été les

(1) Seipsum tradidit pro eâ, ut illam sanctificaret..... ut sit sancta et immaculata. *Ephes.*, v, 26, 27.

apôtres, car nous avons été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, tandis que Jésus-Christ est lui-même la pierre angulaire (1). Or, les apôtres n'ont-ils pas été des hommes éminents en sainteté?

2° Dans la fin qu'elle se propose, qui est de purifier les hommes en cette vie, pour les conduire au bonheur éternel, où leur sainteté sera parfaite et inamissible.

3° A raison des moyens sûrs et infaillibles qu'elle possède, pour conduire les hommes à la véritable sainteté. Ces moyens sont la doctrine qu'elle propose à croire, les lois morales qu'elle impose, les sacrements qu'elle confère, et enfin les cérémonies du culte. Or, sa doctrine est précisément celle que Jésus-Christ a puisée dans le sein de son Père (2), qu'il a enseignée à ses apôtres, que ceux-ci nous ont transmise; et l'Église, qui en est la dépositaire infaillible, doit l'enseigner à ses enfants jusqu'à la consommation des siècles. Doctrine éminemment sainte, qui nous donne de la Divinité et de la religion les idées les plus pures et les plus sublimes. Que si ses dogmes sont saints, sainte aussi est sa morale. Elle inspire toutes les vertus, réprouve et flétrit tous les vices; et l'incrédulité elle-même a été forçée de convenir qu'elle est infiniment supérieure à celle des sages les plus vantés de l'antiquité profane. « La sainteté de l'Évangile parle à mon cœur, dit le fameux citoyen de Genève : ouvrez les livres des philosophes, avec toute leur pompe, qu'ils sont petits près de celui-là !.... Jamais, dit-il encore, la vertu n'a parlé un si doux langage; on n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. » Quant aux sacrements, institués par Jésus-Christ, ils sont nécessairement saints, et, pareillement, les cérémonies du culte, n'étant établies que pour nous donner une haute idée de la religion et nous porter plus effica-

(1) Ipso summo angulari lapide Christo Jesu. *Ephes.*, II, 20.
(2) *Joan.*, I, 18. — (2) *Psal.*, LXXIX, 14.

cement à la piété, ne doivent respirer que la sainteté.

4° Enfin, l'Église est sainte à raison des fruits de sainteté qu'elle opère tous les jours. Cette chaste épouse de Jésus-Christ ne peut rien perdre de sa fécondité. Malgré la corruption du monde, elle enfantera toujours des saints, qui brilleront comme des flambeaux, au milieu des ténèbres du siècle. Ni la rigueur des hivers, ni les violentes chaleurs de l'été, ni le sanglier de la forêt (1), c'est-à-dire le démon, qui lui tend continuellement des embûches et lui cause quelquefois de si affreux ravages, ne pourront jamais l'empêcher de faire germer dans les cœurs la grâce et la piété. Toujours elle sera, comme dit saint Pierre, une race choisie, une nation sainte (2). Et qui oserait d'ailleurs supposer que le corps mystique de Jésus-Christ dût s'altérer et se corrompre, au point de n'avoir que des membres gangrenés, de misérables pécheurs? L'Église est donc toujours sainte dans la plus noble partie de ses enfants. Bien plus, ce n'est que dans l'Église qu'on peut devenir saint; car, hors de la véritable Église, point de salut, comme nous l'avons précédemment démontré, et, par une conséquence nécessaire, point de sainteté.

En tout ce que nous venons de dire, il ne peut y avoir de difficulté; hérétiques et catholiques sont également d'accord, et tous se vantent d'avoir cette sainteté essentielle à l'Église. Mais quelle est celle d'entre les sociétés chrétiennes qui peut se l'attribuer à bon droit et exclusivement à toute autre? C'est la question qui reste à examiner

Voyons d'abord l'Église catholique.

1° Il est clair comme le jour qu'elle a pour fondateurs Jésus-Christ et ses apôtres; et il est si visiblement impossible de lui en assigner d'autres, que ses ennemis mêmes ne l'essaient pas. Ils osent bien l'accuser d'avoir changé ou corrompu sa doctrine; mais ils n'ont pas eu l'idée de lui

(1) *Psal.* LXXIX, 14.
(2) Gens sancta, genus electum. I. *Pet.*, II, 9.

contester cette glorieuse succession, qui la fait remonter jusqu'aux apôtres et jusqu'à Jésus-Christ. L'Église catholique est donc sainte sur ce point. Toutes les autres sociétés, au contraire, ont manifestement une origine plus récente; on peut assigner le jour de leur séparation d'avec l'Église catholique, et elles portent, comme une preuve évidente de leur scission, le nom de leur auteur, luthériennes de Luther, calvinistes de Calvin; etc. Mais, de bonne foi, qui oserait parler de la sainteté de Luther ou de Calvin, ces deux patriarches de la réforme? Et, sans entrer dans les détails de leur vie, qui nous offriraient tant de choses à blâmer et à nous faire rougir, citons un fait, un seul fait qui fera à tout jamais leur honte et leur condamnation: que penser de ces prêtres ou moines apostats, qui ont voulu se marier malgré la loi ou les vœux qui les obligeaient à la continence, déshonorant ainsi leur caractère sacré par une alliance sacrilége? Est-il possible que Dieu ait suscité de pareilles gens pour réformer son Église? Et que n'aurait-on pas à dire sur le chef des anglicans, Henri VIII, et sur la fameuse Élisabeth, et sur tous ceux qui, par orgueil ou pour satisfaire toute autre passion, se sont érigés en fondateurs de sectes?

2° L'Église catholique est sainte dans la fin qu'elle se propose, qui est la sanctification des âmes. Elle n'a d'autre but que de nous préserver de la contagion du siècle, et de nous faire arriver purs et sans tache au terme du salut. C'est pour cela qu'elle gémit, qu'elle prie, qu'elle nous réunit dans ses temples, qu'elle nous exhorte par la bouche de ses ministres. Elle n'a ni cesse ni relâche qu'elle ne nous ait introduits au séjour du repos éternel. Ses pratiques de piété sont à la portée de tout le monde; elle les a multipliées et diversifiées de toutes manières, afin de s'accommoder au goût, à l'âge, à la condition des personnes. Mais qu'on regarde bien les sectes qui ont rompu avec elle, on dirait qu'elles n'ont aucune part à l'onction du Saint-Esprit;

la dévotion n'y parvient guère à un haut degré de ferveur; et ce n'est pas étonnant, car la grâce de Dieu les a complètement abandonnées; aussi on a remarqué, avec juste raison, qu'il n'y avait, le plus souvent, que froideur, sècheresse et roideur dans leurs exercices religieux, et jusque dans les prières qu'elles se sont fabriquées à elles-mêmes.

3 L'Église catholique est sainte dans les moyens qu'elle emploie pour nous sanctifier. Et, d'abord, elle est *Sainte dans sa doctrine,* car elle a conservé intact le précieux dépôt de la foi, et elle a, dans la voie d'autorité, un moyen infaillible de le transmettre aux générations futures, jusqu'à la fin des siècles, sans que jamais il subisse aucune altération. Que l'erreur cherche à se glisser imperceptiblement ou qu'elle se montre hardiment et la tête levée, ses docteurs ne l'ont pas plutôt aperçue qu'ils l'attaquent vigoureusement, et la confondent par des arguments invincibles; ses évêques la condamnent; et le souverain Pontife, sentinelle vigilante, placée au sommet de la chrétienté, lui porte le dernier coup. — *Sainte dans les règles* qu'elle nous trace, pour la bonne conduite de notre vie; c'est la pure morale de l'Évangile qu'elle nous annonce du haut de ses chaires, ou bien dans les écrits de ses saints. Jamais on ne l'a vue donner ni dans le rigorisme ni dans le relâchement; mais, se tenant constamment éloignée de ces deux extrêmes, elle a frappé de ses censures et ceux qui, par une sévérité excessive, auraient voulu effrayer ses enfants, et ceux qui, par une molle complaisance, leur auraient aplani le chemin pour les conduire à la perdition. Avec une sagesse qui ne lui manquera jamais, parce qu'elle lui vient d'en haut, elle ne s'en tient pas uniquement aux préceptes formels de Jésus-Christ; mais elle adopte et recommande fortement ses conseils pour mener les âmes à la perfection, comme, par exemple, la virginité, l'obéissance parfaite, la pauvreté volontaire, le mépris de soi-même, l'amour de la croix et des abjections, etc. Elle ne cesse d'exhorter ses

enfants à la pratique de toutes les vertus. Oh! si nous suivions bien exactement tous ses enseignements, nous serions sûrs de marcher dans la justice et la sainteté, tous les jours de notre vie. Quoi de plus saint encore que les préceptes particuliers qu'elle impose sur la sanctification de certains jours de fête, sur les jeûnes, sur la fréquentation des sacrements? Quoi de plus saint que ce qu'elle prescrit à ses ministres, pour qu'ils puissent répondre à la sainteté de leur état? Lisez les décrets des conciles, vous y verrez facilement que tout y tend à inspirer l'esprit de pénitence et de piété. — *Sainte dans ses sacrements,* qui sont comme les canaux par où elle nous communique la grâce et la sainteté; chacun confère une grâce particulière, et répand dans les âmes l'espèce de sainteté qui lui est propre, et la plus convenable aux différents états auxquels on peut être appelé; et, tous ensemble, ils contribuent à nous rendre parfaits, en nous faisant passer par les divers degrés de sainteté. — *Sainte dans son culte:* toutes ses cérémonies et ses diverses pratiques n'ont d'autre fin que d'honorer Dieu, de lui rendre la gloire qui est due à sa majesté suprême, et d'élever nos cœurs vers lui. Chez elle seule, on trouve l'autel véritable, le sacrifice légitime, cette oblation pure qui devait être offerte au Seigneur en tous lieux, selon la prédiction de Malachie (1).

En est-il de même des sectes séparées de l'Église catholique? Elles ont bien pu, il est vrai, en rompant l'unité, emporter quelques parties de la vérité; mais elles n'en ont pas la plénitude; elles ont fait un alliage monstrueux de dogmes divins et d'inventions humaines. En interprétant arbitrairement l'Évangile, elles ont donné dans les contradictions les plus choquantes, dans les écarts les plus extravagants. Ainsi, les protestants n'ont pas rougi, dans les

(1) In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda. *Malac.*, I, 11.

premiers temps, d'enseigner l'inutilité de la pénitence et des bonnes œuvres, l'inamissibilité de la justice, et autres doctrines directement contraires à la sainteté, et qui ouvraient la porte à tous les vices. Ils ont supprimé les dogmes les plus sacrés, les pratiques les plus propres à inspirer l'horreur du vice et l'amour de Dieu, telles que la confession, la communion; ils ont réduit le culte à une honteuse nudité. Enfin, nous l'avons déjà dit et nous devons encore le redire, parce que c'est ce qu'il y a de plus capable d'abattre l'orgueil des hérétiques, la corruption de la prétendue réforme paraît visiblement par celle de ses auteurs eux-mêmes. Et que pouvait-on attendre de bon de ces réformateurs, qui ne rougissaient pas d'avouer, comme Luther, qu'ils avaient eu le diable pour maître; ou de dire, comme Zuingle, qu'ils ne savaient pas si l'esprit qui les avait instruits, était blanc ou noir !

4° Enfin, l'Église catholique est sainte dans ses membres. Nous ne voulons pas dire que tous ses membres soient saints; car nous savons très-bien qu'elle est comme l'arche de Noé, qui renfermait des animaux purs et des animaux immondes, comme un troupeau mêlé de brebis et de boucs, comme le vestibule de la salle du festin où attendent en même temps les vierges sages et les vierges folles. Jésus-Christ lui-même nous a prédit le mélange constant des bons et des méchants dans son Église; il nous a dit que, jusqu'au temps de la moisson, l'ivraie serait mêlée avec le bon grain dans le champ du père de famille; nous savons d'ailleurs qu'en la compagnie de Jésus, parmi les douze apôtres, il se trouva un scélérat, et qu'on vit un incestueux parmi les chrétiens de Corinthe. Mais la révolte ou la dépravation des enfants ne préjudicie pas à la sainteté de la mère, de même que la perfidie de Judas ne nuisit pas à la sainteté des autres disciples de Jésus-Christ. Ne serait-ce pas la plus grande injustice que d'imputer à l'Église des désordres qu'elle condamne, qu'elle s'efforce d'arrêter ou

de guérir, et qui font le sujet continuel de sa douleur? A cause de la perversité d'un trop grand nombre de ses enfants, elle peut bien dire, comme l'épouse des Cantiques qu'elle est noire; mais elle ne cesse pas pour cela d'être belle (1); noire par les vices de ceux qui déshonorent l'auguste caractère de chrétien qu'elle leur imprime au baptême, elle est cependant toujours brillante, comme le lis parmi les épines.

Ce qui fait sa gloire, c'est qu'elle est sainte dans une multitude infinie de ses enfants, qui ont donné à la terre l'exemple des plus héroïques vertus. A elle appartient la sainteté de tant de généreux martyrs, de tant d'illustres confesseurs, de savants docteurs, de pieux cénobites, de vierges chrétiennes, qui ont fait l'ornement des plus beaux siècles du christianisme et que les sectes hérétiques ne vénèrent pas moins que nous. A elle la sainteté des Athanase, des Grégoire, des Basile, des Cyrille, des Antoine, des Dominique, des Bernard, etc. Ces saints appartiennent incontestablement à l'Église catholique; ils avaient la même foi que professe encore aujourd'hui l'Église catholique; et, de leur temps, ils croyaient, comme nous croyons encore aujourd'hui, au purgatoire, à la nécessité de la confession, à la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie; ils ont invoqué les saints, vénéré leurs images, comme nous le faisons nous-mêmes tous les jours; et, comme nous aussi, ils reconnaissaient la primauté du Pape, et se faisaient un devoir de le consulter dans tous les cas difficiles et de se soumettre à toutes ses décisions. Et même, depuis la réforme, que de saints l'Église catholique n'a-t-elle pas produits? Que de noms se présentent ici en foule! Sainte Thérèse, saint Charles Borromée, saint François Xavier, saint François de Sales, saint Vincent de Paul et tant d'autres, dont les éminentes vertus ont excité

(1) Nigra sum, sed formosa. *Cant.* I, 4.

l'admiration et le respect même des plus grands ennemis de la religion! Aujourd'hui encore, que de vertus obscures et cachées aux yeux du monde, mais connues de Dieu, qui font la richesse et l'ornement du catholicisme! Malgré ce déluge d'iniquités, qui inonde de toutes parts la surface de la terre, que de chrétiens dignes des premiers siècles! Nous en trouvons dans tous les rangs et dans toutes les professions; nous en trouvons dans le monde, qui les ignore ou les méprise; nous en trouvons dans les cloîtres, qu'on pourrait mettre en parallèle avec tout ce que l'Égypte et la Thébaïde ont vu autrefois de plus vénérable.

Et les saints du protestantisme, où sont-ils[1]? Où pourrons-nous les trouver? C'est bien à tort que les protestants revendiqueraient ceux des premiers temps, puisqu'ils ont abjuré leur doctrine. Et, depuis que Luther a paru, quels sont les saints que la réforme a enfantés? On pourra bien nous citer certains graves personnages, de mœurs austères, je l'accorde; mais qui ne sait que les apparences sont souvent trompeuses, et que, sous un extérieur de probité, se cache quelquefois beaucoup de malice. Je sens qu'ici le protestantisme peut nous faire la même objection, et nous alléguer notre paille et notre ivraie, pour couvrir la sienne. Voilà pourquoi j'ai hâte d'ajouter qu'il y a des signes manifestes, par lesquels Dieu fait éclater, quand il veut, la sainteté de ses serviteurs; ce sont les miracles. Or, le don des miracles n'a jamais cessé dans l'Église romaine; en tout temps, il s'en est fait dans son sein, en moindre nombre, il est vrai, dans les temps postérieurs qu'aux premiers siècles, parce qu'ils ne sont plus aussi nécessaires, attendu que l'Église est maintenant établie et répandue dans tout l'univers; mais nous pouvons encore en citer, depuis la naissance de la réforme, de si avérés, de si authentiques, de si éclatants, que des protestants eux-mêmes, bien loin de les nier, n'ont pu s'empêcher de les confirmer par leur propre témoignage. Tels sont ceux en particulier de saint

François de Sales et de saint François Xavier. Or, une Église, ainsi évidemment soutenue par la main de Dieu, ne montre-t-elle pas évidemment à tous les yeux le cachet de son origine céleste? A-t-on jamais rien vu de pareil chez les sectes hérétiques? On peut les défier de nous citer un seul de leurs membres, qui ait été le sujet ou l'instrument d'un seul miracle. Aussi, voyant leur impuissance à cet égard, elles ont pris le parti de dénigrer nos saints, de tourner en ridicule les prodiges opérés par leur entremise; mais les rires ni la calomnie n'ont jamais été des raisons.

Faisons tout ce qui dépend de nous, pour nous montrer de dignes enfants de l'Église; saints par état, saints par les engagements que nous avons contractés au baptême, soyons aussi saints par tous les actes de notre vie. Sans doute, notre sainteté ne sera parfaite qu'au ciel, puisqu'il nous est bien difficile ici-bas, vu notre fragilité, d'éviter toute sorte de fautes; mais ces souillures, que nous contractons journellement, lavons-les dans les larmes de la componction, dans le bain salutaire de la pénitence; et, afin de nous encourager à nous purifier et à nous sanctifier de plus en plus, levons souvent les yeux vers cette Jérusalem céleste toute composée d'un or très-pur, et dans la construction de laquelle nos âmes doivent être enchâssées, comme autant de pierres précieuses, pour y briller à jamais du plus vif éclat, parce qu'elles y refléteront quelques rayons de la gloire même de Dieu.

TRAITS HISTORIQUES.

1. C'est un proverbe reçu qu'*à l'œuvre on connaît l'ouvrier*; mais on peut aussi renverser le proverbe et dire que par l'ouvrier on connaît très-souvent l'œuvre. Pour juger donc de la *sainteté* de la réforme, voyons quelle a été la sainteté de ses auteurs. Nous ne parlerons que des deux principaux, Luther et Calvin.

Luther. Il naquit en Allemagne, de parents catholiques romains, et fut lui-même jusqu'à l'âge de trente-quatre ans, non-seulement enfant de l'Église catholique, mais encore prêtre, et, de plus, religieux

augustin, lié par les vœux solennels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, qu'il prononça avec pleine liberté, et après avoir eu tout le temps d'y réfléchir. Dans la suite, il les viola tous trois : d'abord ceux de pauvreté et d'obéissance en quittant son monastère et l'habit religieux ; puis celui de chasteté, en contractant une alliance sacrilége avec une jeune religieuse, qu'il entraîna dans l'apostasie. Le principe de ses premiers égarements fut l'orgueil. Le pape Léon X, ayant accordé une indulgence à tous ceux des fidèles qui contribueraient à la construction de l'église Saint-Pierre de Rome, donna aux Dominicains la commission de recueillir les aumônes. Luther, jaloux à l'excès d'une préférence qui n'était plus comme autrefois pour lui et pour ses confrères, ne se borna pas à relever l'abus que faisaient quelques Dominicains du pouvoir qui leur avait été confié, il se mit à invectiver, en chaire et par écrit, contre les indulgences elles-mêmes, et puis contre beaucoup d'autres points de la doctrine de l'Église, contre la confession auriculaire, contre l'efficacité des sacrements, etc., etc. Toute sa conduite, depuis sa première levée de boucliers en 1517, ne fut qu'une suite de contradictions et d'inconséquences capables, à elles seules, d'ouvrir les yeux aux plus aveugles de ses partisans. Résumons-les en peu de mots, et voyons si l'on y reconnaît un apôtre, un homme envoyé de Dieu pour réformer son Église. Nous ne dirons rien qu'on ne retrouve en toutes lettres dans ses ouvrages. 1° Il avait d'abord prodigué mille témoignages de respect et de confiance aux Universités et surtout à celle de Paris ; mais, peu touchées de ses flatteries, elles condamnèrent sa doctrine comme fausse et hérétique ; aussitôt il se répandit contre elles en invectives grossières et indécentes. A ses yeux, la Sorbonne ne fut plus que la mère des erreurs, la fille de l'antechrist, la porte de l'enfer. 2° Il avait protesté à Léon X qu'il recevrait sa décision, comme un oracle sorti de la bouche de Jésus-Christ. La décision pontificale fut une condamnation, non de la personne, mais des ouvrages de Luther. Au lieu de se soumettre, l'audacieux Luther fit publiquement brûler la bulle sur la place de Wittemberg, et il écrivit que c'était le Pape lui-même qui aurait mérité d'être brûlé, qu'il fallait prendre les armes contre lui, contre les cardinaux et les évêques, et se laver les mains dans leur sang. 3° Avant sa condamnation, Luther avait écrit qu'il n'y a aucun sujet, même des plus importants, qui puisse donner le droit de rompre l'unité ; à peine condamné, il la rompt cette unité précieuse, il sort du bercail avec ses partisans, désormais retranchés du grand corps de l'Église catholique. 4° Et, c'est ici un exemple de la plus monstrueuse inconséquence, dans laquelle on ne sait ce qui l'emporte de l'effronterie ou de l'impiété ; c'est Luther lui-même qui va parler : « M'étant une fois réveillé vers minuit, le diable se mit à

« discuter contre moi sur la messe : *Très-savant docteur*, me dit-il, « *pendant quinze ans, tu disais la messe presque tous les jours ; que* « *serait-ce si ces messes étaient autant d'idolâtries ?* » Luther écouta le diable, et l'écouta si bien qu'il finit par s'avouer vaincu et se laissa persuader. Dans la suite du récit de cette aventure, dont il donne tous les détails, il convient que le diable est le plus artificieux des menteurs et des trompeurs ; il en convient, et néanmoins il aime mieux s'en rapporter à lui qu'à l'Église de Jésus-Christ qui, depuis quinze cents ans, lui enseignait le contraire. Si, dans le récit de sa conversion, il dit vrai, il est un disciple de Satan ; s'il dit faux, il en est le fils aîné (1), comme disait saint Polycarpe à l'hérétique Marcion.

Infortunés luthériens, voilà donc votre docteur, votre apôtre ! Pour le mieux connaître encore, voulez-vous quelques traits de plus à son tableau? C'est lui qui vous les offrira. Il vous apprendra qu'étant catholique, il passa sa vie en austérités, en veilles, en jeûnes, en oraisons, dans la pratique des vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance ; mais qu'une fois réformé, il était devenu un autre homme, que les excès de la débauche étaient désormais pour lui une nécessité indispensable ; qu'il brûlait de mille feux dans une chair indomptée, qu'il se sentait porté à l'impudicité avec une rage, qui allait presque jusqu'à la folie. Ailleurs il écrit : « Fort de mon savoir, il n'est ni roi, ni « empereur, ni diable à qui je voulusse céder, pas même à l'univers « entier (2). Je le veux, je l'ordonne, que ma volonté vous tienne « lieu de raison. » Voilà sa modestie, son humilité. Cet homme, si tranchant et si impérieux, savait pourtant bien, quand l'intérêt de sa secte l'exigeait, baisser le ton et descendre au rôle d'un courtisan souple et délié. Ce fut lui-même, le grand apôtre de la réforme, le père de tous les réformés, qui, avec huit de ses principaux docteurs, signa la trop fameuse permission, donnée, sous le plus grand secret, au Landgrawe de Hesse, d'avoir deux épouses à la fois. Luther, au reste, n'avait pas une morale plus sévère pour lui-même que pour les les autres ; son mariage sacrilége avec une religieuse en fait foi. Libertin dans sa vie privée comme dans ses écrits, il était homme de bonne chère aussi bien qu'homme de plaisir. Ses repas ordinaires étaient des festins, et trop souvent des orgies, où sa bouche vomissait mille propos obscènes et orduriers. Ses commensaux n'ont pas eu honte de les réunir sous le nom de *Micæ Lutheranæ*, *Miettes de la table de Luther*, recueil qu'une plume chaste n'oserait transcrire, qu'un œil pur n'oserait parcourir, et qui eût été bien plus digne d'une taverne ou d'un lieu de débauche que d'une table honnête et

(1) Primogenitus diaboli.
(2) Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.

surtout *réformée.* Quoi qu'il en soit, ce fut à la suite d'une de ces orgies que la dernière nuit de Luther arriva. Il se trouva mal en sortant de table, et mourut presque subitement, gorgé de viandes et de vin.

Calvin. Il est le plus tristement célèbre des sectaires du XVIe siècle, après Luther. Dès sa jeunesse, il se fit connaître par le désordre de ses mœurs et par la marque flétrissante qui lui fut appliquée sur l'épaule, en punition d'un crime infâme, dont le châtiment, sans l'intercession de l'évêque de Noyon, eût été le supplice du feu. Cette circonstance de sa vie a été contestée par quelques-uns de ses partisans; mais leurs dénégations n'ont pu détruire les preuves accablantes, tirées du témoignage des auteurs contemporains (1). Ce qui fit de Calvin un réformateur ou plutôt un hérésiarque, ce fut la préférence qu'on donna sur lui à un parent du connétable de Montmorency, pour un bénéfice qu'il ambitionnait. Pendant les poursuites qu'il fit à ce sujet, il lui échappa de dire que, s'il ne l'obtenait pas, il trouverait le moyen de faire parler de lui pendant plus de trois cents ans. Il embrassa les erreurs de Luther, auxquelles, suivant l'entraînement naturel à ceux qui ne reconnaissent en fait de religion d'autre autorité qu'eux-mêmes, il ne manqua pas d'ajouter d'autres erreurs de son invention. Admis à Genève, au moment où cette ville venait d'apostasier, il s'en fit chasser presque aussitôt. Rappelé trois ans après, à l'aide d'un parti puissant qui s'était formé pour lui, il parvint à y gouverner en despote ; il abolit toutes les cérémonies, toute la liturgie, toute la hiérarchie de l'Église catholique ; il donna des lois à la prétendue réforme, et fit de Genève le centre et la métropole du Calvinisme.

Cet homme atrabilaire, et jaloux de tout ce qui pouvait l'offusquer, ne pouvait souffrir ni rivaux ni contradicteurs. La moindre opposition était à ses yeux une œuvre de satan, un crime digne de l'exil ou de la mort. Un incrédule, Michel Servet, ayant osé être d'un autre avis que le sien au sujet du mystère de la sainte Trinité, il le fit condamner à être brûlé vif, et se donna la cruelle joie d'assister à l'exécution. Tout sombre et tout flegmatique qu'il semblait être de son naturel, il traitait ses antagonistes avec un ton de hauteur et une bassesse d'expressions indigne d'un honnête homme. Les épithètes de *pourceau,* d'*âne*, de *cheval*, de *chien*, d'*enragé*, d'*ivrogne*, étaient ses compliments d'usage à quiconque l'avait volontairement ou involontairement blessé. Homme de bonne chère, mais plus friand que gourmand, il lui fallait les viandes les plus délicates, les vins les plus fins, des pains faits de la plus pure farine, pétris pour lui seul,

(1) Voyez la *Discussion amicale* et l'*Ombre de J. J. Rousseau à Calvin.*

et que, pour cela, on appelait le *pain de Monsieur*. Calvin était de tous les festins somptueux, toujours avec son pain de Monsieur et son vin à part, qu'on apportait de sa cave dans un flacon d'argent. Les exemples qu'il donnait, on le conçoit, s'accordaient assez bien avec sa doctrine sur l'inutilité de la pénitence et des bonnes œuvres.

Un de ses historiens, Bolsec, son contemporain et longtemps son disciple, raconte une aventure qui fera voir de quoi est capable un cœur assez impie pour se jouer du ciel et de la terre. Notre réformateur comprenait que des miracles contribueraient beaucoup à autoriser sa mission ; il voulut s'en procurer l'honneur, et entreprit de faire le Thaumaturge et le Saint. Un pauvre homme et sa femme, qui étaient venus s'établir à Genève, sollicitèrent quelques secours pour leur subsistance. Calvin leur en promit, pourvu qu'ils exécutassent fidèlement ce qu'il leur dirait. D'après une convention secrète, l'homme contrefit le malade, puis le mort. Calvin, averti sous main, alla se promener, accompagné, selon sa coutume, d'un certain nombre d'amis intimes et dévoués, et passa, comme par hasard, devant le logis du prétendu mort. Au bruit des sanglots et des lamentations de sa femme, qui faisait la désolée, il entre, se jette à genoux, et prie à haute voix le Seigneur de rendre la vie à ce corps inanimé, pour faire voir à tous que son serviteur Calvin est envoyé d'en haut et appelé à la réformation de son Église. Alors, il se lève, il prend la main de l'homme et lui commande, au nom de Jésus-Christ, de se lever. Mais il a beau lui répéter, lui crier : « Levez-vous ; » le mort ne remue point. Par un juste jugement de Dieu, qui ne peut rendre témoignage à l'imposture, ce malheureux n'avait plus la parole ; il était mort et déjà froid. Sa femme désespérée se mit à son tour à crier contre Calvin, et à le traiter d'imposteur et d'assassin. Le faux Thaumaturge, ne pouvant réussir à l'apaiser, dit froidement qu'elle avait perdu la tête, et se débarrassa d'elle, en la faisant au plus vite renvoyer de Genève.

Cet hypocrite et ambitieux sectaire eut une fin bien plus déplorable encore que celle qu'on vient de rapporter. Il fut attaqué d'une maladie pédiculaire, et se vit rongé tout vif par des milliers d'insectes dévorants, en même temps qu'un ulcère infect, fruit de son incontinence, pénétrait ses entrailles et lui causait des douleurs atroces. Ainsi frappé de la main de Dieu, il s'abandonna au désespoir, appela les démons à son secours, et rendit l'âme, en vomissant des blasphèmes contre Dieu et des malédictions contre lui-même.

Mes doutes.

De bonne foi, quand on lit la vie de ces patriarches de la réforme, peut-on se figurer que Dieu ait choisi de telles gens pour ramener l'Église à sa pureté et à sa sainteté primitives? Luthériens calvinis-

tes, voyez quels sont vos pères, ou plutôt vos séducteurs. Vous rougiriez de leur ressembler dans les actions de leur vie privée ; pourquoi donc ne quittez-vous pas la fausse route, dans laquelle ils vous ont engagés ?

HUITIÈME INSTRUCTION.

Catholicité de l'Église. — Elle lui est tellement essentielle qu'elle ne peut jamais la perdre. — L'Église romaine catholique en tout sens. — Aucune hérésie ne peut lui disputer cette prérogative.

D. Pourquoi l'appelle-t-on Catholique ou Universelle?

R. Parce qu'elle est répandue par toute la terre, et qu'elle aura toujours une plus grande étendue qu'aucune secte hérétique.

L'Église peut être Catholique ou Universelle de trois manières :

1° *Dans sa doctrine,* parce qu'elle doit enseigner, jusqu'à la fin des temps, toutes les vérités que Jésus-Christ lui a révélées (1). En ce sens, il suffirait qu'elle rejetât un seul article de foi, pour cesser à l'instant d'être catholique.

2° *Dans sa durée,* car, bien différente de ce Tabernacle passager de l'ancienne loi, qu'on pouvait rouler et emporter aisément, l'Église de Jésus-Christ renferme tous les temps. Elle est un temple fixe, toujours subsistant, fondé sur la pierre ferme ; elle peut se glorifier de remonter jusqu'à l'origine du monde, puisque les deux Testaments n'ont qu'un seul et même objet, qui est Jésus-Christ, promis dans l'ancien et donné dans le nouveau. Mais c'est surtout, depuis la prédication des apôtres, que nous devons considérer l'établissement et la stabilité de l'Église. Depuis lors, elle n'a cessé de subsister et elle subsistera toujours, malgré

(1) Docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. *Math.*, XXVIII, 20.

les subtilités des philosophes, malgré les supercheries des hérétiques, malgré le glaive des tyrans, parce que Jésus-Christ a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles (1). Mais nous nous réservons d'insister sur ce point dans l'instruction suivante.

3° *Dans son étendue,* parce qu'elle doit être répandue en tous lieux. Jésus-Christ a chargé expressément ses apôtres d'instruire toutes les nations (2). C'est de la catholicité, prise en ce dernier sens, que nous nous proposons maintenant de parler.

Cette prérogative auguste la distingue éminemment de la synagogue, qui était bornée à un court espace de temps et dont le culte public et solennel était restreint à un seul lieu, le Temple de Jérusalem, hors duquel il n'était pas permis de sacrifier, et qui n'avait aussi pour ministres que les membres d'une seule famille sacerdotale, la famille d'Aaron.

Cette prérogative la distingue encore de toutes les sectes hérétiques, qu'elle doit toujours surpasser en étendue, de manière que sa plus grande diffusion sera toujours un de ses caractères les plus saillants, auquel on pourra facilement la reconnaître, entre tant d'autres qui essaieront vainement d'usurper ses droits.

Les oracles les plus magnifiques ont annoncé à l'Église sa catholicité. Et ici qu'on se rappelle ces abondantes bénédictions promises à Abraham; elles ne devaient certes pas se borner à un seul peuple ou à quelques peuples privilégiés, puisque le Seigneur lui avait dit, au contraire, que toutes les nations de la terre seraient bénies dans le Fils qui naîtrait de sa race (3). En parlant du règne de Jésus-Christ

(1) Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. *Math.*, XXVIII, 20.

(2) Docetes omnes gentes. *Math.*, XXVIII, 18.

(3) Et in semine tuo benedicentur omnes gentes terræ. *Gen.*, XII, 3, 18.

son Fils, Dieu le Père avait aussi expressement déclaré : « Qu'il lui donnerait toutes les nations pour héritage, et les « extrémités de la terre pour possession... Qu'il dominerait « d'une mer à l'autre, et des bords du grand fleuve jus-« qu'aux bornes de l'univers... Tous les rois l'adoreront, « ajoutait-il encore, toutes les nations lui obéiront..., tous « les confins de la terre se convertiront au Seigneur (1). »

Écoutez encore le prophète Isaïe : considérant longtemps à l'avance les destinées de l'Église, il aperçoit une multitude innombrable de fidèles, qui accourent de toutes parts dans le sein de la nouvelle Jérusalem, et il s'écrie : « Prenez « un lieu plus grand pour dresser vos tentes, étendez le « plus que vous pourrez les peaux qui les couvrent, rendez-« en les cordages plus longs et les pieux plus solides ; vous « vous étendrez à droite et à gauche, votre postérité aura « les nations pour héritage (2). » Qui ne voit que, sous ces expressions figurées, le Prophète désignait clairement la gloire et les conquêtes immenses de l'Église ?

« Levez-vous, est-il dit dans une autre prophétie, levez-« vous, ô Jérusalem, tenez-vous en haut, et considérez vos « enfants, qui viennent à la parole du Saint, depuis l'Orient, « tous pleins de joie, au souvenir des bienfaits de Dieu (3). »

Qui ne connaît ces paroles de Malachie, lesquelles s'appliquent évidemment à la loi évangélique : « Du levant au « couchant, mon nom est glorifié parmi les nations, dit le « Seigneur, et dans tous les lieux on offre et on sacrifie à « mon nom une oblation pure (4). »

Les textes du nouveau Testament ne sont ni moins nombreux, ni moins explicites. Dès sa naissance, Jésus-Christ fut salué par le vieillard Siméon comme la lumière qui de-

(1) *Psal.*, LXXI, 8, 9, 11.
(2) *Is.*, LIV, 2, 3.
(3) *Baruch.*, V, 4.
(4) *Malach.*, I, 8.

vait éclairer toutes les nations. En divers endroits, nous voyons que le divin Sauveur a commandé à ses disciples de prêcher l'Évangile à tout l'univers : « Allez, leur a-t-il dit. « instruisez toutes les nations..., prêchez l'Évangile à toute « créature.... Vous me servirez de témoins dans Jérusalem, « dans la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités « de la terre (1). »

Fidèles aux ordres de leur divin Maître, les apôtres ont travaillé de tout leur pouvoir à opérer la catholicité de l'Église, en prêchant l'Évangile dans tout l'univers. Car il est évident que l'Église n'a pu être catholique tout d'un coup. De même que Dieu a mis six jours pour créer le monde, de même il a fallu un certain temps pour le convertir et le régénérer par la foi en Jésus-Christ. Mais que les progrès de la prédication évangélique ont été admirables ! Nous voyons que les apôtres eux-mêmes ont fait retentir le nom du vrai Dieu, et porté le flambeau de l'Évangile jusqu'aux extrémités de la terre (2). Dès le troisième siècle, le monde était plein de chrétiens ; et, depuis, que de nations barbares, que d'îles, autrefois inconnues, se sont converties à l'Évangile ! Chaque jour encore l'Église fait de nouvelles conquêtes. Elle a donc cette catholicité ou cette étendue universelle, prédite dans l'ancienne loi par une multitude d'oracles, prescrite par Jésus-Christ, exécutée par les apôtres, autant qu'ils l'ont pu, et entièrement réalisée après eux.

Or, l'Église, ayant une fois obtenu cette catholicité, devait-elle la perdre ? Les protestants disent oui, mais les saintes Écritures disent non ; et, sur ce point, les textes abondent. En voici deux ou trois des plus connus. Il est dit que le règne de Jésus-Christ n'aura point de fin (3), que

(1) *Act.*, I, 8.

(2) In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum. *Psal.*, XVIII, 5.

(3) Regni ejus non erit finis. *Luc.*, I, 32.

son pouvoir est un pouvoir éternel (1). Et que deviendrait son règne, quel serait son pouvoir, s'il venait à perdre la majeure partie de ses sujets? Il est dit encore que Dieu veut que tous les hommes arrivent au salut et à la connaissance de la vérité (2). Donc il a dû leur en faciliter les moyens, et, par conséquent, pourvoir à la plus grande diffusion de son Église.

Il est vrai que cette Église a essuyé, de temps à autre, des pertes bien cruelles; le schisme, l'hérésie, l'infidélité, lui ont enlevé des provinces, des royaumes entiers. Ainsi, l'Afrique où la religion était autrefois si florissante, et une grande partie de l'Asie ont embrassé les impiétés de Mahomet; les vastes pays du nord de l'Europe ont secoué le joug de l'obéissance, et brisé les liens de l'unité. Mais Dieu n'a pas abandonné pour cela son Église; il lui a fait toujours réparer ses pertes d'une manière éclatante, et il a voulu qu'en quittant un pays, elle se répandît dans un autre. Citons des faits. «Deux fois, a dit un célèbre cardinal, deux fois, depuis son origine, notre Église a éprouvé de grandes scissions; deux fois elle a eu la douleur de voir des nations se séparer d'elle dans leur plus grande partie. Mais, à chaque fois, la Providence, qui veille sur elle et qui veut qu'elle conserve toujours l'autorité visible que donne la supériorité de l'étendue et du nombre, la Providence l'a dédommagée de ses pertes. Lorsqu'au IXe siècle, Photius détacha l'église grecque de l'église romaine, Dieu répara aussitôt ce malheur par la conversion des nations septentrionales, et le Nord vint dans le sein de son Église prendre la place de l'Orient. Quand, au XVIe siècle, Luther et Calvin, abjurant la foi de leurs pères, entraînèrent dans leur révolte plusieurs nations avec leurs souverains,

(1) Potestas ejus potestas æterna. *Dan.*, VII, 14.

(2) Qui omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire. I. *Tim.*, II, 4.

Dieu ouvrit, à travers les flots, un chemin vers un monde nouveau, et les nations catholiques allèrent, dans les forêts de l'Amérique, former de nouveaux prosélytes à leur Église. Ainsi jamais cette Église, visiblement protégée de Dieu, n'a perdu sa prérogative d'une diffusion plus grande que celle des autres (1). »

Maintenant que nous avons suffisamment établi que la catholicité est un des caractères les plus nécessaires à la véritable Église, et une de ses marques les plus sensibles, voudrait-on disputer sur la question de savoir à quelle des communions chrétiennes elle convient plus particulièrement ? Mais ici, nulle difficulté ; le nom de Catholique est, pour ainsi dire, le nom propre de l'Église romaine, et les sectes dissidentes n'osent le lui disputer. « Si vous entrez dans quelque ville, dit saint Cyrille, ne demandez pas seulement où est la maison de Dieu ; vous pourriez être trompé, les sectes les plus corrompues et les plus impies ne craignent pas de donner ce nom aux lieux de leurs assemblées ; ne demandez pas seulement où est l'Église, mais où est l'Église catholique ; car c'est le nom propre et spécial de la vraie Église, qui est notre mère commune et l'épouse du Sauveur (2). » Pareillement, de nos jours, qu'on demande à un protestant ou à tout autre sectaire, où est l'Église catholique, il se gardera bien d'indiquer son temple ; tant il est vrai et universellement reconnu que le titre de catholique appartient proprement à l'Église romaine, à l'exclusion de toutes les autres sociétés chrétiennes. Ses plus grands ennemis sont obligés de lui céder ce titre glorieux ; et ce n'est pas en vain qu'elle le porte, elle en remplit réellement la signification. car elle est catholique en tous sens :

(1) De la Luzerne, *Dissertat. sur les églises catholiques et protestantes*, chap. IX, n. 26.

(2) D. Cyril Hieros., IV, 17.

1° *Dans sa doctrine.* Elle n'a répudié aucun point de croyance, aucune parcelle de la vérité qu'elle a reçue de Jésus-Christ et des apôtres. Elle oppose l'universalité et l'invariable continuité de la foi aux opinions particulières ou marquées du sceau de la nouveauté. Sa règle, dit saint Vincent de Lérins, a toujours été et sera toujours de proposer à ses enfants et de leur faire suivre ce qui a été cru *de tous, partout et toujours.* Car ce n'est que par là qu'on peut être appelé vraiment catholique, comme le nom même de catholique, qui signifie universel, le fait suffisamment comprendre.

2° *Dans sa durée.* Née avec les apôtres, elle a poursuivi sa course à travers les âges, toujours soutenue par le bras de Dieu ; et elle subsistera jusqu'à la fin des temps, parce qu'elle a la promesse d'une vie éternelle.

3° *Dans son étendue.* Elle s'étend à l'orient, à l'occident, au septentrion et au midi. C'est la vigne plantée de la main de Dieu, qui a couvert de son ombre les plus hautes montagnes, et élevé ses rejetons au-dessus des cèdres du Liban (1). Nous n'entendons pas dire qu'elle embrasse simultanément dans son étendue tous les pays du monde, sans aucune exception, et de telle sorte qu'il n'y ait aucun coin de la terre qui ne soit soumis à son empire. Cette universalité physique serait fort à désirer ; peut-être un jour se réalisera-t-elle, et nous devons l'appeler de tous nos vœux, pour la plus grande gloire de Dieu et la sanctification d'un plus grand nombre d'hommes ; mais nous ne trouvons rien dans l'Écriture-Sainte qui l'annonce d'une manière formelle ; les oracles sacrés, qui parlent de la diffusion de l'Église sur toute la terre, ne doivent s'entendre que dans un sens moral ; et nous voyons qu'en effet l'Église romaine s'étend dans la plus grande partie des régions connues. Elle est dominante en Italie, en France, en Espagne, en Portugal,

(1) *Psal.*, LXXIX, 9.

en Pologne, en Autriche, dans les anciennes colonies espagnoles et portugaises d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. Là même où elle ne domine pas, elle a un très-grand nombre d'adhérents, comme dans les royaumes du nord de l'Europe, dans les cantons suisses, dans les états luthériens de l'Allemagne, de telle sorte qu'on peut encore dire d'elle ce que saint Augustin disait au sujet des hérétiques de son temps : « Partout où sont les différentes hérésies, là est aussi l'Église catholique; mais il n'est pas réciproquement vrai que là où est l'Église catholique, là soient aussi les autres églises (1). » Elle compte aussi de nombreux enfants en Orient, au milieu des Turcs et des Grecs schismatiques, et jusques au sein de l'idolâtrie, comme dans la Chine, le Tonquin, l'Océanie, etc.; et, tous les jours, elle fait de nouveaux progrès, au milieu des peuplades les plus sauvages.

Que si nous la comparons maintenant avec les sectes hérétiques, nous la trouverons évidemment beaucoup plus répandue qu'aucune d'entre elles. Quelle est celle, en effet, des autres communions qui pourrait lui disputer cette prérogative d'une plus grande diffusion ? L'Église grecque ? Mais elle est resserrée dans quelques contrées de l'Orient, et tout à fait inconnue en Afrique et en Amérique. L'Église protestante ? Mais, de bonne foi, peut-on appeler Église et regarder comme une seule et même société, un ramas de plusieurs sectes, qui n'ont entre elles aucune union, qui se disputent sans cesse et s'anathématisent les unes les autres, sans avoir jamais pu convenir d'un symbole commun, et qui ne s'accordent que dans la haine qu'elles portent à l'Église romaine. Cependant, par surabondance de droit, consentons à les regarder comme ne formant qu'une seule société : elles se perdent, pour ainsi dire, dans l'immensité de l'espace occupé par les catholiques ; les protestants sont

(1) D. Aug., *cont. Donat.*, l. IV, n. 61

exclus de plusieurs grands royaumes de l'Europe, tels que l'Espagne et l'Italie, presque entièrement exclus de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, où ils ne sont dominants qu'aux États-Unis. Du reste, un calcul fait par un savant géographe, qui ne peut être suspect, puisqu'il est protestant, nous dispense d'une plus ample discussion. Après être convenu qu'on ne peut rien dire de précis sur cette matière, Malte-Brun croit pouvoir fixer approximativement le nombre des sectateurs de chaque religion, de la manière suivante : pour le Catholicisme, soit en Europe, soit hors de l'Europe 139 millions; pour l'Église grecque, 62 millions ; pour les Églises protestantes, 59 millions. D'où il suit que l'Église romaine est environ deux fois plus nombreuse que l'Église grecque, proprement dite, et y compris encore les Nestoriens, les Eutychéens, et autres sociétés chrétiennes de l'Orient, et qu'elle est trois fois plus nombreuse que toutes les sociétés protestantes, réunies ensemble (1).

En face d'un tel fait, nous pouvons demander aux protestants ce qu'ils entendent dire, lorsqu'en récitant le symbole des apôtres, qu'ils ont retenu aussi bien que nous, ils prononcent ces paroles : Je crois la sainte Église catholique, *sanctam Ecclesiam catholicam.* Peuvent-ils appliquer ce nom de catholique à leur secte, qui n'a aucun genre d'universalité ? Et ce seul mot du symbole ne suffit-il pas pour les condamner[1] ?

Pour nous, fiers d'être les enfants de la véritable et sainte épouse de Jésus-Christ, nous pouvons dire, comme les anciens martyrs, avec un noble orgueil : « Chrétien est mon nom, Catholique est mon surnom ; » et, pour que nos actions soient conformes à notre croyance, faisons-nous gloire d'être soumis à l'Église d'esprit et de cœur, à la vie et à la mort[2]

(1) Malte-Brun, édit. de 1832 tom. II, liv. XLVII, p. 684.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Puisqu'en appartenant à la sainte Église catholique. nous sommes sûrs d'être les vrais enfants de Jésus-Christ, évitons avec le plus grand soin tous les auteurs ou fauteurs d'hérésie, de peur qu'ils ne nous pervertissent. Saint Augustin, afin de nous prémunir contre leur perfidie, les compare à ces renards que Samson prit, qu'il lia l'un à l'autre par la queue, y attachant en même temps des torches enflammées, et qu'il lâcha ensuite dans les champs des Philistins, où ils incendièrent toutes les récoltes. En effet, les renards étant fins et pleins de ruses et d'artifices, nous représentent fort bien ces hommes fourbes et dissimulés, qui se cachent dans les différents détours de leur malice, comme les renards dans les sentiers souterrains de leurs tanières, qui trompent leurs frères par leur pernicieuse doctrine, et les infectent par l'odeur mortelle de l'impiété de leur erreur, directement opposée à la bonne odeur de Jésus-Christ. Mais il viendra un jour où Jésus-Christ, le divin Samson, commandera aux ministres de sa justice de les lier et de les attacher à des flammes dévorantes, qui les brûleront éternellement eux-mêmes et toutes les moissons étrangères, tandis que le champ du Père de famille, c'est-à-dire la véritable Église de Jésus-Christ, non-seulement n'aura rien à souffrir, mais recevra au contraire les plus amples bénédictions et une gloire qui n'aura pas de fin.

D. Aug. *in ps.* 80 *et serm.* 107 *de temp.*

Saint Jean, qu'on pourrait appeler l'apôtre de la charité et de la douceur, tant ces vertus étaient profondément empreintes dans son cœur et dans toute sa conduite, était cependant inflexible contre les auteurs des hérésies, et il recommandait fortement à son troupeau de n'avoir aucun commerce avec ceux qui corrompaient volontairement la vérité, et qui, par leurs discours, tâchaient de séduire les fidèles. On rapporte de lui un fait très-remarquable. Étant un jour allé au bain, contre sa coutume, il apprit que l'hérétique Cérinthe s'y trouvait; il s'arrêta aussitôt et dit à ceux qui l'accompagnaient : « Fuyons, mes frères, de peur que la maison où est Cérinthe, cet ennemi de la vérité, ne tombe sur nos têtes. » On a cherché à révoquer en doute ce fait, comme ne s'accordant pas avec la douceur extraordinaire du saint Évangéliste; mais saint Irénée nous assure qu'il l'avait appris de la bouche même de saint Polycarpe, disciple de saint Jean, et qu'il y avait encore de son temps plusieurs personnes vivantes qui pouvaient l'attester.

D. Iren., *lib.* 3. *c.* 3.

A l'exemple de cet apôtre, et conformément au précepte de saint Paul, qui nous commande d'éviter un hérétique, après l'avoir averti une ou deux fois, les saints ont montré toujours la plus grande horreur pour les hérésies, et n'ont jamais voulu lier amitié avec ceux qui en étaient infestés, ni même avoir aucune relation avec eux, sauf celles que les devoirs de la charité pouvaient leur imposer. Ainsi saint Paphnuce, ayant aperçu dans une assemblée d'aériens, Maxime, évêque de Jérusalem, fut indigné de trouver, dans la compagnie des méchants, un prélat catholique, qui avait confessé Jésus-Christ dans la dernière persécution ; il le prit par la main et le fit sortir, en lui disant qu'il ne pouvait souffrir qu'un homme, qui portait comme lui des marques publiques de son zèle pour la foi, se laissât séduire par des hérétiques. Il l'informa ensuite des complots des ariens qu'il avait ignorés jusque-là, et le détacha ainsi pour toujours de leur parti. Or, si un pontife qui avait déjà donné des preuves si fortes de son attachement à Jésus-Christ, si un confesseur de la foi était exposé à la perdre dans une réunion d'hérétiques, que serait-ce de nous si faibles et si peu éclairés ? — Saint Antoine assurait que la communication avec les hérétiques était la ruine et la perte entière de l'âme. Un jour quelques ariens étant venus le voir, dès qu'il eut reconnu leur impiété, il les chassa de sa montagne, en disant que leurs paroles étaient plus dangereuses que le venin des serpents, et il les exhorta fortement à quitter leurs erreurs pour embrasser la vérité. — On cite même jusqu'à des enfants qui, pleins de zèle pour la pureté de la foi, ont évité avec le plus grand soin tout contact avec les hérétiques. Lorsque les ariens, à force de machinations, furent parvenus à expulser saint Eusèbe, évêque de Samosate, de son siége, ils y mirent un des leurs, nommé Lucius. Mais il n'y eut personne qui voulût se trouver avec lui, pour tenir les assemblées ecclésiastiques ; quand il entrait à l'Église, tout le monde fuyait, et, en quelque lieu qu'il parût, on faisait en sorte de ne jamais se rencontrer avec lui. Un jour qu'il traversait une place publique où plusieurs enfants étaient à jouer, ceux-ci ne voulurent plus se servir de l'instrument de leur jeu, parce qu'il avait touché aux pieds de sa mule, et ils le brûlèrent comme quelque chose de profane. — Du temps du saint Pape Zéphyrin, Dieu manifesta d'une manière frappante sa miséricorde envers un certain Natalis qui, après avoir souffert diverses tortures pour la foi, eut le malheur de se laisser séduire par deux hérétiques de la secte d'Ébion. Il l'avertit par plusieurs visions d'abandonner la mauvaise voie, dans laquelle il s'était engagé et où il ne restait que par intérêt et par vanité. Et, comme il se montra longtemps sourd à ces ordres du Ciel, le seigneur, touché de pitié pour cet homme qui avait confessé autrefois son nom avec

tant de générosité, envoya un ange qui, pour le faire rentrer en lui-même, le fouetta pendant toute une nuit. Le lendemain, Natalis alla se jeter aux pieds du pape Zéphyrin ; fondant en larmes et revêtu d'un habit de pénitence, il se prosterna aussi devant l'assemblée des fidèles, et y donna de si grandes marques de repentir, en montrant les traces des coups qu'il avait reçus, qu'on ne tarda pas à l'admettre à la communion de l'Église.

EUSÈBE, l. V, c. XXVIII. — GODESC., *passim*.

2. Quel homme fut jamais plus attaché à la foi catholique que cet admirable O'Connell, dont nous avons eu déjà occasion de parler! Nous citerons ici cette circonstance particulière de sa vie, où ayant été nommé représentant de l'Irlande au parlement britannique, malgré la terrible opposition que lui fit le gouvernement, mais aux grands applaudissements des vrais fidèles, il se présenta à la chambre des communes, pour y occuper le siége auquel l'avait appelé le suffrage de ses concitoyens. Un officier se présente et lui en refuse l'entrée. « Vous êtes catholique, lui dit-il ; il n'y a point de place, pour un catholique, dans une assemblée protestante. Jurez-vous le trente-neuvième article de la religion anglicane? — Je jure, répond O'Connell, fidélité à mon roi et à toutes les lois justes du parlement ; mais je ne jure pas l'hérésie et le blasphème. Je demande à la chambre d'être admis à prouver mon droit. » Cette demande ayant été accordée, plutôt par un instinct de curiosité que par un principe de justice, O'Connell parle avec tant de force qu'il ébranle et fait frémir tout d'abord l'assemblée. Les préjugés cèdent, les haines religieuses se taisent, les vieux usages ne sont plus écoutés, l'hérésie se rend, la justice triomphe ; et voilà qu'en la personne d'O'Connell, le Catholicisme prend place dans le parlement dont, depuis trois siècles, il était banni.

L'horreur que nous éprouvons pour l'hérésie, ne doit pas nuire à la charité que nous devons avoir pour tout le monde, même pour ceux qui ne partagent pas nos convictions religieuses. Ayons toujours présente à notre esprit cette belle maxime de saint Augustin : « Détruisez les erreurs, mais aimez les hommes (1). » O'Connell, fidèle à ce principe, tout en combattant ses adversaires, ne cessait de respecter et d'aimer encore leurs personnes. Ainsi sévère, implacable et terrible contre eux sur le champ de bataille de la discussion politique, dans la vie privée, il n'avait pas une parole contre eux ; il se faisait un devoir de les excuser, de les défendre, et de leur rendre tous les bons offices de la charité chrétienne.

Le Père VENTURA, *Oraison funèbre d'O'Connell.*

(1) Diligite homines, interficite errores

NEUVIÈME INSTRUCTION.

L'Église apostolique. — Apostolicité de doctrine et de ministère. — L'Église catholique a seule cette double apostolicité. — Elle porte encore le titre de Romaine.

D. Pourquoi l'appelle-t-on Apostolique?

R. Parce qu'elle a été fondée par les apôtres, et que depuis les apôtres elle a toujours subsisté, et subsistera jusqu'à la fin du monde, avec une succession continuelle et non interrompue de pasteurs légitimes, sous un seul et même chef visible, qui est Notre Saint-Père le Pape.

« Vous êtes édifiés sur le fondement des apôtres, » disait saint Paul aux premiers fidèles (1). Telle est la gloire de l'Église. Les cités du monde, les royaumes de la terre se font honneur d'avoir une origine illustre; ils citent avec orgueil les noms de leurs fondateurs; le privilége de l'Église est d'avoir été fondée par les apôtres de l'Agneau (2), d'avoir, dans la foi et la sainteté de ses Pères, une gloire céleste infiniment au-dessus de toute la gloire et de toute la splendeur des plus puissants empires. Aussi les conciles de Nicée et de Constantinople ont-ils ajouté au symbole des apôtres le mot *Apostolique*, comme étant un des titres les plus glorieux de l'Église, et comme une marque à laquelle on pourrait facilement la reconnaître. Car son antiquité seule, opposée à la nouveauté des sectes hérétiques, est une preuve évidente de sa divinité.

On peut distinguer deux sortes d'Apostolicités, l'Apostolicité de doctrine et l'Apostolicité de ministère.

1° L'Église est Apostolique dans sa doctrine, parce qu'elle doit toujours enseigner les mêmes choses que les

(1) Superædificati super fundamentum apostolorum. *Eph.*, II, 20.

(2) Habens fundamenta duodecim, et in ipsis duodecim nomina duodecim apostolorum Agni. *Apoc.*, XXI, 14.

apôtres ont enseignées, les mêmes articles de foi, le même symbole, les mêmes commandements, les mêmes conseils, la même perfection dogmatique et morale. Jamais elle n'a pu et elle ne pourra jamais s'écarter de la doctrine que les apôtres lui ont léguée, et qu'ils avaient eux-mêmes apprise de Jésus-Christ, car Jésus-Christ a dit que le ciel et la terre passeront, mais que ses paroles ne passeront point. Si donc elle pouvait un instant altérer la doctrine divine, y ajouter ou en retrancher la moindre chose, elle ne serait plus l'Église de Jésus-Christ, elle cesserait d'exister, et les promesses de Notre-Seigneur seraient sans effet; ce qui est horrible à penser.

2° L'Église est Apostolique dans son ministère, parce qu'elle a été fondée par les apôtres. Nous voyons, en effet, dans le saint Évangile, qu'ils ont été établis princes et pasteurs de l'Église, sous la conduite de Pierre, qui occupe le premier rang parmi eux, et dont le siége a retenu par excellence le nom de Siége Apostolique. Pierre a été le premier dans le grand ouvrage de la fondation de l'Église; mais il n'en a pas été le seul fondement; les autres apôtres ont travaillé aussi de toutes leurs forces à la construction de ce tabernacle divin. Ainsi toutes les églises, qui ont été fondées par saint Pierre et les successeurs légitimes de saint Pierre, ou par d'autres évêques, successeurs des apôtres, et soumis eux-mêmes à l'autorité du Pape, sont vraiment Apostoliques, comme celle de Rome dont elles font partie. On peut les comparer à une multitude de branches, dont l'une porte l'autre et qui vont se réunir à un tronc commun, qui les porte toutes et avec lequel elles ne font qu'un même arbre. Celle de ces branches, qui est la plus récente, la plus faible et la plus éloignée du tronc, n'appartient pas moins à l'arbre que celle qui est la plus ancienne, la plus forte et qui sort immédiatement du tronc.

L'Église est encore Apostolique dans son ministère, parce qu'elle a duré depuis les apôtres, par une succession

continuelle et non interrompue de pasteurs légitimes. Car Jésus-Christ n'a pas établi son Église pour un temps passager, mais pour durer jusqu'à la consommation des siècles. Et voilà pourquoi, en envoyant ses apôtres, il leur a donné le pouvoir de se choisir des successeurs, qui seraient les héritiers de leur puissance. De même qu'au commencement, lorsque Dieu créa le monde, il donna à ses diverses créatures sa bénédiction, afin qu'elles pussent se propager et se multiplier chacune selon son espèce, de même aussi Jésus-Christ a voulu que les apôtres, pères de ce nouveau monde qu'il est venu former, eussent le droit de transmettre leur ministère à des successeurs, qui continueraient leur ouvrage, ou plutôt l'ouvrage de Dieu, jusqu'à la fin des temps. « Je suis avec vous, leur a-t-il dit, jusqu'à la consommation des siècles. » Or, l'Église devant subsister jusqu'à la consommation des siècles, il faut nécessairement qu'il y ait toujours des pasteurs pour la gouverner.

Et, en effet, elle n'en a jamais manqué et n'en manquera jamais. Nous voyons même, dès les premiers temps, que les apôtres se sont empressés de se donner des coadjuteurs, des successeurs, à mesure que le troupeau de Jésus-Christ augmentait. Dans le cénacle, ils élurent Mathias et se l'associèrent, en remplacement du traître Judas. Plus tard, saint Pierre établit Évode à Antioche et Marc à Alexandrie; saint Paul établit Timothée à Éphèse, Tite dans l'île de Crète. Ceux-ci ont légué leur pouvoir à d'autres, qui l'ont eux-mêmes transmis à leurs successeurs, et ainsi de suite.

Quoique cette succession de pasteurs légitimes ne puisse jamais être interrompue dans l'Église, ce n'est pas à dire pour cela que quelques siéges particuliers ne puissent s'éteindre ou être transférés ailleurs. Car nous avons déjà remarqué plusieurs fois que Dieu peut ôter la lumière évangélique à un peuple, pour le punir de ses prévarications, et la donner à un autre qui en profitera mieux. Ce

qui n'empêche pas que l'Église, qui doit durer toujours, d'après la promesse de Jésus-Christ, n'ait toujours pour la gouverner des évêques successeurs des apôtres. Il faut aussi nécessairement qu'elle ait toujours un Pape, successeur de saint Pierre, car le siége de Pierre étant le fondement de l'Église, s'il venait à manquer, toute l'Église par là même s'écroulerait aussitôt[1].

L'Apostolicité est une des marques les plus certaines et les plus claires, à laquelle Jésus-Christ a voulu qu'on reconnût son Église. Désirez-vous savoir si telle ou telle communion chrétienne est la véritable épouse du Sauveur, examinez un instant : remonte-t-elle aux apôtres? est-elle unie à Pierre ? Dans ce cas, vous pouvez y entrer en sûreté. Mais elle ne date que de telle époque; elle ne peut remonter jusqu'aux apôtres; elle ne tient pas à cette ancienne et auguste société, qui reconnaît les apôtres pour ses chefs et ses fondateurs; elle n'est pas en communion avec la chaire de Pierre; ah! méfiez-vous-en, fuyez-la; c'est une Église fausse; c'est évidemment une société d'hérétiques ou de schismatiques.

Appliquons maintenant à l'Église romaine les caractères d'Apostolicité que nous venons d'exposer. Elle est Apostolique

1° *Par sa doctrine ;* c'est dans les écrits des apôtres ou dans les traditions venues des apôtres, qu'elle va puiser les enseignements qu'elle nous donne sur la foi et sur les mœurs. Fidèle gardienne des dogmes qui lui ont été confiés, elle n'a eu d'autre soin dans ses conciles que d'expliquer, plus longuement et avec plus de précision, ce qu'on croyait d'abord en toute simplicité. Toujours ferme et invariable, on n'a pu jamais la prendre sur le fait de l'innovation; jamais on n'a pu lui dire : « Vous changez de doctrine; votre foi n'est plus la même; vous n'enseignez pas aujourd'hui ce que vous enseigniez hier. » A chaque fois, au contraire, que les hérétiques se sont mis à dogmatiser,

elle s'est aussitôt élevée avec force contre eux ; elle leur a dit : « Vous corrompez l'ancienne croyance ; ce n'est pas là la doctrine de nos Pères ; ce n'est pas là ce que nous avons appris. » Et elle les a forcés à se rétracter, ou bien elle les a chassés impitoyablement de son sein. On peut compulser tous les monuments de l'histoire ; et il ne sera pas difficile de reconnaître la perpétuelle uniformité de sa doctrine, en remontant de concile en concile, et de siècle en siècle, jusqu'aux temps apostoliques.

2° *Parce qu'elle a été fondée par les apôtres ;* on ne peut, en effet, lui assigner d'autres pères, d'autres instituteurs, d'autres fondateurs que les apôtres. A la différence des sectes hérétiques, qui tirent leur nom de leurs auteurs, comme, par exemple, les marcionites de Marcion, les luthériens de Luther, les calvinistes de Calvin, elle a toujours porté le glorieux titre de Catholique et d'Apostolique. Toujours elle s'est montrée inviolablement attachée au siége de Pierre, qui est le centre de l'unité ; et c'est de cette chaire de Pierre qu'elle tire sa force et sa stabilité.

3° *Parce qu'elle remonte, par une succession continuelle et non interrompue de pasteurs légitimes, jusqu'aux apôtres,* et, par eux, jusqu'à Jésus-Christ. C'est un fait si évident que ses ennemis eux-mêmes sont forcés d'en convenir. Tous les écrivains ecclésiastiques déduisent la succession des souverains pontifes, évêques de Rome, depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX, qui occupe aujourd'hui la chaire apostolique ; de sorte que nous pouvons remonter de Pape en Pape jusqu'à Jésus-Christ, sans trouver aucune interruption. L'histoire nous montre une pareille succession de pasteurs dans tous les évêchés fondés par les apôtres, ou par leurs successeurs, et qui ont continué, depuis leur origine, d'être unis à l'Église catholique. Ainsi, les évêques de Paris remontent jusqu'à saint Denis, envoyé par le Saint-Siége, en 250 ; ceux de Toulouse, jusqu'à saint Sernin ; ceux de Limoges jusqu'à saint Martial, qui vint

aussi prêcher la foi dans notre pays; ceux de Rodez jusqu'à saint Amans. Et, par ces évêques, qui vivaient dans la communion de l'Église catholique et étaient fidèlement attachés à la chaire de saint Pierre, nous remontons jusqu'à saint Pierre lui-même et jusqu'à Jésus-Christ. C'est cette continuité de succession, qui touchait singulièrement saint Augustin, et lui faisait dire : « Ce qui me retient dans « l'Église, c'est la succession non interrompue des évêques « depuis saint Pierre, à qui le Seigneur a confié le soin de « ses brebis, jusqu'à celui qui est assis aujourd'hui dans la « chaire de cet apôtre. »

Quelle autre société peut nous présenter une succession si claire et si imposante ? Que les hérétiques nous montrent quelque chose de pareil (1); c'est le défi que Tertullien portait à tous les ennemis de l'Église, lorsqu'elle n'avait encore que deux siècles d'existence; qu'eût-il dit, s'il avait vu une succession non interrompue de dix-huit siècles ? Comment les protestants peuvent-ils soutenir le poids accablant de cette longue chaîne de pasteurs, qui tous se sont légitimement succédé les uns aux autres? Ils ont beau prétendre qu'ils professent la véritable doctrine des apôtres, qu'ils sont la véritable Église de Jésus-Christ, nous leur répondons avec Tertullien : « Montrez-nous donc l'o- « rigine de vos églises; faites-nous voir la liste de vos évê- « ques jusqu'aux apôtres..... Qui êtes-vous? D'où venez- « vous ? Depuis quand êtes-vous nés ? » Qui est-ce qui était luthérien, avant que Luther eût paru? calviniste avant Calvin? et anglican avant Henri VIII? Comment Luther, Calvin et Henri VIII remontent-ils de siècle en siècle jusqu'aux apôtres? A qui ont-ils succédé? De quels pasteurs ont-ils tenu la place et enseigné la doctrine? Ils se sont ingérés d'eux-mêmes; ils ne viennent que d'eux-mêmes et non des apôtres; ils ne sont donc pas Apostoliques.

(1) Confingant tale quid hæretici. *Tertul.*

C'est là un argument sans réplique, avec lequel on peut confondre, en un moment, toutes les sociétés hérétiques et schismatiques. Il n'y a qu'à leur rappeler ce fait si malheureux pour elles, ce fait public et notoire de leur nouveauté, de leur scission avec l'Église catholique. Toutes, sans exception, s'en sont séparées comme la partie du tout, comme les branches du tronc, et, « la plaie que forme « cette scission, a dit Bossuet, ne se ferme pas par le « temps, et, pour peu qu'on y regarde de près, la rupture « paraît toujours fraîche et sanglante (1). » Il n'est donc pas nécessaire d'entrer dans de longues discussions, pour fermer la bouche aux hérétiques; il suffit de ce seul mot de saint Augustin : « Vous n'étiez pas hier; vous n'étiez pas hier, ni vous ni votre doctrine. » Et, tandis que l'Église catholique, en publiant sa doctrine, a pu toujours dire avec confiance : « Nous annonçons, touchant le Verbe de vie, ce qui était dès le commencement, ce que nous avons ouï de nos oreilles, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons considéré avec attention et touché de nos mains (2); » vous, au contraire, que pouvez-vous dire, sinon que vous annoncez ce que vous n'avez ni vu ni entendu, mais ce que vous avez imaginé ? La doctrine que vous prêchez, vous l'avez inventée ; personne ne la connaissait avant vous; elle est née de vous; et elle serait encore inconnue, si vous ne vous fussiez jamais montrés au monde. Et vos pasteurs, d'où viennent-ils? de qui tiennent-ils leur mission ? à qui ont-ils succédé? Il vous est impossible de répondre à ces questions. « Mais, dit saint Cyprien, « peut-il être tenu pour pasteur celui qui, ne succédant « lui-même à personne et commençant par lui, se montre « l'ennemi de la paix du Seigneur et de l'unité divine (3)? »

(1) Bossuet, *Politiq. sacrée*, l. VII, propos. vie
(2) I. *Joan.*, I.
(3) D. Cypr., *Epist.* LXXXVI, *ad Magn.*

Donc vous êtes des gens sortis hors de la droite ligne, hors de la chaîne de succession, hors de la tige de l'unité. Les vrais enfants de l'Église, la vraie postérité de Jésus-Christ va, sans discontinuer, jusqu'à l'origine de sa race.

D. Pourquoi l'appelle-t-on encore l'Église Romaine?

R. Parce que l'Église de Rome est la mère et la maîtresse de toutes les églises.

A ces titres de catholique et d'apostolique, l'Église joint encore celui de Romaine, parce que c'est à Rome que réside le Souverain Pontife, son chef visible sur la terre. Saint Pierre, en établissant son siége dans cette fameuse ville, qui était alors la capitale de l'empire romain, en a fai la capitale de l'empire de Jésus-Christ sur la terre. Quelle merveille que le trône d'un pauvre pêcheur, que ce trône si faible, si obscur en apparence, se soit conservé ferme et inébranlable, pendant tant de siècles, au milieu des révolutions qui ont renversé le trône des Césars! Mais c'est la main de Dieu qui le soutient, pour être le rempart de la foi et une colonne de lumière, qui éclaire à jamais tous les fidèles, afin de les rappeler à l'unité. Quiconque tient à cette Église romaine, mère et maîtresse des autres églises, est sûr d'appartenir au bercail de Jésus-Christ; quiconque s'en écarte n'est plus qu'un étranger et un profane.

D. Pourquoi l'Église de Rome est-elle la mère et la maîtresse de toutes les églises?

R. Parce que saint Pierre, prince des apôtres et chef de l'Église, a établi son siége à Rome, et que le Pape, évêque de Rome, est le légitime successeur de saint Pierre.

Quelques protestants ont osé nier que saint Pierre ait été jamais à Rome. Mais c'est un fait constant, attesté par toute l'antiquité chrétienne, que ce prince des apôtres s'est rendu dans cette capitale du monde, pour y prêcher l'Évangile, qu'il y a subi le martyre, et qu'il y a fondé un

siége, dont il a été le premier évêque. Les historiens nous assurent qu'il y a siégé vingt-cinq ans, ce qui toutefois ne l'empêcha pas de s'absenter de temps en temps, pour aller porter, dans d'autres contrées, la lumière de la foi. Il est honteux aux sectes protestantes d'avoir produit des hommes capables de contester un fait d'une aussi grande certitude.

En se fixant à Rome, saint Pierre y a établi le trône de la religion chrétienne. De là, ses légitimes successeurs, héritiers de sa puissance, étendent leur sollicitude sur l'Église universelle ; et leur voix doit être écoutée avec vénération, comme la voix de Pierre lui-même. Mais nous avons traité assez longuement ce sujet (1).

Quel bonheur pour nous d'être membres de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, d'être les vrais enfants de Jésus-Christ ! Oh ! demeurons invinciblement attachés à la chaire de Saint-Pierre, d'où découle si abondamment la grâce et la parole de Dieu. Désormais, quand nous réciterons le symbole, ou que nous chanterons, pendant le saint sacrifice, ces paroles : Je crois la sainte Église catholique et apostolique, *unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam,* prononçons-les avec une vive foi, un entier dévouement, et une parfaite soumission à tout ce qu'elle a bien voulu nous prescrire pour notre sanctification. Quant à nos frères séparés, faisons-leur entendre nos cris et nos gémissements. Disons-leur, avec l'accent de la charité : « Comment donc avez-vous pu abandonner votre bonne mère ? Elle ne désire encore rien tant que de vous presser contre son cœur, que de vous donner part au trésor de ses grâces ; elle vous invite à vous unir à elle, en vous disant avec le Prophète : Louez le Seigneur avec moi, et glorifions son nom tous ensemble (2). » Quelle

(1) Leçon XI, instr. 5e, page 69.

(2) Laudate Dominum mecum et exaltemus nomen ejus in idipsum *Psal.* XXXIII, 4.

consolation pour elle, quelle joie pour les anges du ciel, quelle gloire pour Dieu, si tous les enfants prodigues rentraient dans la maison paternelle, si toutes les brebis égarées revenaient au bercail, et qu'il n'y eût ainsi plus qu'un troupeau, de même qu'il n'y a qu'un pasteur suprême, notre Seigneur Jésus-Christ[2]!

TRAITS HISTORIQUES.

1. C'est parce que le Saint-Siége Apostolique est le plus ferme soutien de l'Église et le fondement indispensable de la foi, qu'il est continuellement en butte aux attaques de l'incrédulité. Que n'a-t-elle pas fait pour le renverser? Aux jours néfastes de la révolution française, elle parut s'asseoir victorieuse sur les débris des croix renversées, et un incrédule de ces temps disait, avec une sorte de triomphe: *Gardez bien votre Pape, car vous n'en aurez pas d'autre.* Jamais prophétie ne fut plus visiblement démentie. La manière dont Pie VII monta sur le trône pontifical est remarquable. Dieu ayant appelé à lui Pie VI, dont la mémoire durera autant que la religion, dont il fut le héros et le martyr, avec quelle consolation on le vit revivre dans Pie VII, son successeur! Et, afin que ce grand événement portât le caractère d'une puissance surnaturelle, ce furent des protestants et des schismatiques, les Russes et les Anglais, qui relevèrent la chaire pontificale. Dieu appela du Nord les libérateurs du Midi. Il choisit le protecteur héréditaire de l'Église grecque, pour devenir le défenseur de l'Église romaine; il lui ordonna de changer la face de l'Italie, d'écarter tous les obstacles, et de préparer toutes les voies, pour qu'un nouveau conclave pût s'assembler paisiblement, régulièrement, et sans offrir l'apparence ni même le prétexte de la plus légère division. Venise devient l'asile du sacré collége; tous les vœux des catholiques sont remplis : Pie VII est proclamé et commence un pontificat, qui devait être si orageux. Ainsi, dans ces moments critiques, la divine Providence raffermit les fondements de la religion catholique, en ne souffrant pas que la succession des pontifes de l'Église romaine fût interrompue, ou qu'une religion schismatique déchirât la catholicité.

Lettre de Monseigneur l'évêque d'Alais à ses vic. gén., 1802.

2. Dans une guerre d'invasion, tout homme est soldat; quand la foi est attaquée, tout chrétien est apologiste. Quiconque osait dire une parole contre la foi catholique en présence d'O'Connell, était sûr

d'être écrasé par le tonnerre de sa voix, par l'abondance de son érudition, par les coups pénétrants de son ironie. Un jour, un essaim de biblistes, venus tout exprès de Londres pour inoculer un nouveau protestantisme en Irlande, se répandaient en violentes invectives, en injures grossières, en sarcasmes sacriléges contre tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus vénérable dans l'Église catholique. Mais voici qu'à l'improviste apparaît la grande figure d'O'Connell, qui, comme un spectre, vient glacer d'effroi tous ces tristes prédicateurs. En cette grande circonstance, la parole d'O'Connell n'est plus la parole d'un homme de loi, mais d'un docteur; ce n'est plus un avocat, habitué à respirer l'air tumultueux du barreau, c'est un Antoine, un Athanase sorti de sa solitude ou de sa méditation au pied du crucifix! Chacune de ses pensées est un éclair, chacune de ses paroles un trait, chacun de ses arguments un coup mortel. Non, jamais les quatre grands caractères de la véritable Église ne furent démontrés par des preuves plus solides, une exposition plus grandiose, et avec une diction plus chaleureuse. Non, jamais l'origine honteuse de la réforme, l'humeur sauvage de son auteur, les dérèglements de ses apôtres, les blasphèmes, les contradictions de sa doctrine, la bassesse de ses manœuvres, l'hypocrisie de ses promesses, la turpitude de ses intentions, l'injustice de ses rapines, la cruauté de ses massacres, l'horreur de ses sacriléges, les maux immenses qu'elle a accumulés sur les plus belles contrées de l'Europe; jamais, non jamais toutes ces choses ne furent dépeintes avec des couleurs plus vives, une touche plus vigoureuse, une telle abondance d'images, une logique plus puissante, et un plus magnifique langage. Il est impossible de décrire l'effet produit par cette harangue fameuse; qu'il nous suffise de dire que les coryphées de l'erreur, confondus, défaits, réduit, au silence, la honte au front, le dépit et la rage au cœur, reprirent de nuit la route qu'ils avaient faite la veille, au milieu de la joie sincère des catholiques, de la confusion des protestants et des rires de tous. VENTURA.

Tandis que le protestantisme tombe de toutes parts en dissolution, on dirait que de nouveaux jours de bonheur et de gloire se préparent pour le catholicisme, et qu'en vertu d'un décret providentiel, notre siècle a la mission de réparer toutes les pertes que l'esprit de secte et d'impiété a fait subir, depuis trois cents ans, à l'Église catholique. Nous pourrions dresser une longue liste d'hommes éminents, princes, seigneurs, philosophes, savants, militaires, littérateurs, publicistes et poëtes qui, en ces derniers temps, ont abandonné les voies de l'erreur, pour rentrer dans le sein de l'unité catholique, apostolique et romaine. Nous nous bornerons à citer deux personnages célèbres, que nous choisissons parmi les sommités de la science

comme les plus dignes représentants du mouvement religieux, l'un en Allemagne et l'autre en Angleterre, Hurter et Newman.

Frédéric Hurter, le savant auteur de l'histoire du pape Innocent III et de plusieurs autres ouvrages remarquables, ancien président du consistoire de Schaffouse, avait manifesté, dès sa jeunesse, un sens droit et un jugement exquis, qui ne lui permettaient pas de concilier l'unité de la vérité chrétienne et son droit de souveraineté sur les intelligences, avec le prétendu affranchissement de la raison ; et le rationalisme religieux n'avait jamais pu trouver grâce devant la sévérité précoce de ses principes philosophiques. Mais il y avait bien loin de là à sa conversion au catholicisme, et ce n'est qu'à la suite de longues études, et par un concours admirable de circonstances, qu'il s'est détaché de l'erreur. Après avoir occupé les plus hautes positions dans l'Église protestante, il se démit de toutes les places qu'il occupait, afin de se livrer avec plus de loisir à ses recherches historiques. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il éprouva le plus vif étonnement de voir nos hommes d'État les plus éminents, nos professeurs, nos journalistes les plus connus, se faire les champions de doctrines destructives de toute religion et de toute liberté. Il fut indigné, à la vue de ce complot formé et exécuté tous les jours contre l'Église, en faveur de préjugés contraires au bon sens et à la raison, et au profit de passions mauvaises.

Au mois de juillet 1843, Hurter quitta Paris pour la Suisse, avec l'intention de se rendre prochainement à Rome. Déjà bien des âmes pieuses demandaient au ciel son retour ; un de ses amis l'avait même recommandé aux prières de l'archiconfrérie pour la conversion des pécheurs. Arrivé à Pavie, il fut inspiré par le plus vif désir de contempler les reliques de saint Augustin, et, devant le corps de ce grand saint, il sentit comme l'éclat d'une lumière surnaturelle dissipant les nuages qui lui cachaient encore la vérité. Ce n'était là qu'une préparation. Après un court séjour à Rome, Hurter allait en sortir, sans prendre une résolution définitive. Il désira être présenté au Souverain Pontife, qui lui adressa ces mots : *J'espère que vous serez mon fils.* — *Un jour*, répondit-il. Cependant, après la nuit qui suivit l'audience du Saint-Père, il courut trouver un de ses amis et lui dit: *Je suis résolu, faites-moi le plaisir d'aller chez le Saint-Père, demandez-lui ses ordres pour mon abjuration, et que ce soit le plus tôt possible.* Le 21 juin 1844, jour de la fête de saint Louis de Gonzague, Hurter reçut le baptême et la confirmation, dans la chambre occupée autrefois par cet angélique jeune homme; il descendit ensuite dans l'église de Saint-Ignace, et fut admis, pour la première fois, à la table sainte. Depuis sa conversion, ses compatriotes protestants n'ont cessé de lui susciter toute sorte de persécutions : ce qui ne l'em-

pêche pas de bénir le Seigneur, pour la grande miséricorde dont il a usé à son égard. DE SAINT-CHÉRON.

En Angleterre surtout, les hommes les plus éminents par les qualités de l'esprit, et les plus savants dans les diverses branches de la science religieuse, rendent hommage à la vérité catholique, et il ne se passe pas de semaine, sans que les journaux nous rapportent le récit de plusieurs conversions nouvelles. Une entre autres, qui a produit la plus grande impression sur le clergé anglican et dans tout le monde chrétien, est celle de M. Newman, célèbre théologien d'Oxford, aussi savant qu'écrivain distingué, qui a fait son abjuration le 9 octobre 1845, et a reçu le 10 au matin, pour la première fois, la sainte communion de la main d'un prêtre catholique. Imbu d'abord des plus forts préjugés contre l'Église catholique, il avait écrit que c'était une *Église perdue;* que *Rome est hérétique; qu'elle avait apostasié, à l'époque du concile de Trente*; *que la communion romaine s'était liée à perpétuité à la cause de l'Antechrist*; *qu'on devait la fuir comme une pestilence*, etc. Mais voici qu'après de longues années de recherches et d'études, il a commencé par rétracter toutes ces déclamations qu'il a traitées lui-même d'insensées, et il a fini par reconnaître que la communion romaine est la seule où l'on puisse trouver la vérité, la grâce et le salut. A son exemple, une foule d'intelligences d'élite sont rentrées dans l'unité de la foi. On a compté que le nombre de conversions, qui se faisaient chaque année dans la seule ville de Londres, était de quatre à cinq cents. Ce qui nous frappe surtout, ce qui nous fait apprécier la portée de ces conversions si nombreuses, c'est qu'elles sont le fruit de la conviction la plus intime; c'est que ceux qui passent du culte protestant au culte catholique sont tous des hommes du caractère le plus honorable; c'est que le plus souvent ils ne peuvent changer de religion qu'au préjudice de leurs intérêts matériels. Car plusieurs des ministres anglicans, qui sont venus à nous, n'avaient d'autre ressource que les revenus de leur ministère, et ils ont été obligés de renoncer à des richesses assurées, pour se jeter dans les bras de la Providence, eux, leurs femmes et leurs enfants. Dans l'impuissance de combattre cette générosité, un journal protestant d'Angleterre taxe de folie les sacrifices qu'ont faits M. Newman et ses amis.

Puisse ce mouvement religieux s'étendre de plus en plus dans la Grande-Bretagne; puisse ce royaume, où la piété était autrefois si florissante, redevenir l'*île des Saints*. Faisons monter à cette intention nos humbles supplications vers le trône de la miséricorde, et surtout n'oublions pas la belle et touchante invitation que nous a faite, à ce sujet, notre illustre et bien-aimé Pontife. N'oublions pas « que « nous avons nous-mêmes, dans les limites de ce grand et beau dio-

« cèse, des frères abusés, qu'un mouvement d'erreur a fait depuis « longtemps sortir du commun bercail. En priant pour les étrangers, « prions aussi pour les enfants indociles, mais chéris, de notre pro« pre troupeau. Qui sait si notre zèle à répondre aux sollicitations qui « nous sont faites pour l'Église de ce grand royaume, notre émule, « ne nous vaudra pas des grâces d'illumination et de conversion « pour les portions non catholiques de l'Aveyron, où il nous serait « si doux, à nous comme à vous, de ne rencontrer que des enfants « soumis de Jésus-Christ et de son Église, et des domestiques de la « foi. » *Fiat, fiat.*

DOUZIÈME LEÇON.

DE LA COMMUNION DES SAINTS ET DE LA REMISSION DES PÉCHÉS.

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Communion des Saints. — Comparaisons qui nous en donnent une idée. — Conditions pour y avoir part. — Doux rapports entre les Fidèles de la terre, les Saints du ciel et les Ames du purgatoire.

D. Qu'entendez-vous par la Communion des Saints?

R. J'entends que les biens spirituels de l'Église sont communs entre les fidèles, et qu'ils participent aux prières et aux bonnes œuvres les uns des autres.

Après avoir expliqué en détail l'origine, la constitution et les principaux caractères de l'Église, il nous reste actuellement à parler de ses richesses spirituelles et des trésors de grâce renfermés dans son sein, et qu'elle nous communique avec une si abondante largesse. C'est ce que nous appelons *la Communion des Saints;* elle ne fait dans le

symbole qu'un seul et même article avec l'Église, parce qu'elle appartient à son essence.

Le mot de *Communion*, qui n'est autre chose que *union commune*, signifie en général la société de plusieurs personnes unies entre elles par les mêmes principes ou les mêmes intérêts. Ici, nous entendons spécialement par ce mot l'union intime de tous les membres de la véritable Église, qui ne font qu'un seul corps avec Jésus-Christ, leur chef. « Nous sommes tous, dit saint Paul, un seul corps et membres l'un de l'autre (1). » Et ailleurs, il ajoute : « Qu'il n'y ait point de division dans ce corps, mais que les membres aient soin l'un de l'autre (2). » Par où nous voyons qu'il ne faut pas confondre la Communion des Saints avec la communion eucharistique, qui est l'union individuelle de notre âme avec Jésus-Christ, sous les espèces sacramentelles, tandis que la Communion des Saints embrasse tous les membres de l'Église, qui sont unis entre eux par les liens de la foi et de l'amour.

C'est un article fondamental de notre croyance, que tout est commun dans l'Église, prières, bonnes œuvres, grâces, mérites, etc. Nous avons tous les mêmes biens spirituels à notre disposition, le même soleil de justice qui nous éclaire, le même Esprit qui nous sanctifie, le même trésor où nous avons tous un égal droit de puiser, et qui se compose de l'inépuisable bonté de notre Dieu et des grâces infinies, dont l'Église est dépositaire et que Jésus-Christ lui a léguées comme sa dot et son héritage. Biens immenses, inappréciables, communs à tous, et cependant propres à chacun ; biens mille fois au-dessus des richesses de la terre, qui ne peuvent se communiquer qu'en se divisant, et qui diminuent, par conséquent, à mesure qu'elles se communiquent, tandis que les trésors de la grâce, bien

(1) *Rom.*, XII, 5.
(2) I. *Cor.*, XII, 25.

loin de souffrir la moindre diminution, augmentent, au contraire, en se communiquant, et chacun peut y prendre part comme à la chaleur et à la lumière du soleil, sans que son avantage particulier préjudicie, le moins du monde, à l'avantage des autres.

Biens tellement communs à tous les fidèles, que le bien de l'un d'entre eux est le bien de tous. Et, pour mieux comprendre ceci, voyez ce qui se passe dans le corps humain : aucun de ses membres n'existe et ne travaille pour lui seul; tous se correspondent, s'entr'aident, et le bien de chacun influe sur celui des autres. Ainsi l'œil n'y voit pas seulement pour lui-même, mais il sert à diriger les mains et les pieds ; les pieds marchent pour l'utilité des yeux et selon le besoin général ; et la nourriture, que la main porte à la bouche, donne de la force et de l'accroissement à tout le corps. Telle et plus parfaite encore est l'harmonie du corps de l'Église. Les grâces que chacun y reçoit, selon les fonctions qu'il occupe et les bonnes œuvres qu'il fait, ne profitent pas seulement à lui-même, mais à tout le corps de l'Église. Si, par exemple, je prie, ce n'est pas pour moi seul que je prie, mais pour toute l'Église ; et, si je n'ose compter sur ma prière, ordinairement si froide et si défectueuse, je sens ma confiance se ranimer, en pensant qu'elle est unie à celles de tant d'âmes justes et agréables à Dieu, et que leur force et leur ferveur pourra ainsi suppléer à ma faiblesse. Si je fais quelque bonne œuvre, le fruit n'en sera pas uniquement pour moi, mes frères en Jésus-Christ y auront aussi leur part ; et, d'un autre côté, mes bonnes œuvres étant unies à celles de tous les saints, aux austérités, aux veilles, aux macérations de tant d'âmes innocentes, il en résulte que je m'enrichis, à mon tour, de leurs mérites, parce que l'abondance des uns vient au secours de la pauvreté et de l'indigence des autres.

Autre comparaison qui nous donne une excellente idée de la Communion des Saints.

L'Église est comme un champ, où chacun sème, travaille, moissonne, amasse, mais où la récolte est une propriété commune, à laquelle personne n'a un droit exclusif. Chacun a sa part de la moisson, comme il a eu part à la culture. Plus la semence a été abondante et le travail actif, plus la moisson commune est productive, et plus chaque quote-part est précieuse et abondante. Les bonnes œuvres sont la semence jetée dans le champ commun de l'Église; elles y fructifient, à la fois, pour celui qui les fait et pour la communauté tout entière [1].

Mais pourquoi cette Communion de biens spirituels est-elle appelée la Communion des Saints? Est-ce que tous les membres de l'Église sont saints?

Nous l'appelons ainsi, avec juste raison, parce qu'elle nous met en relation : 1° avec les Bienheureux qui sont au ciel et auxquels convient parfaitement le nom de saints, puisque leur sainteté est arrivée à sa consommation dans la gloire éternelle, et qu'ils n'ont plus à craindre d'en déchoir. — 2° Avec les justes qui souffrent en purgatoire. On ne peut leur contester le nom de saints, qu'ils ont si bien conquis par leurs vertus, et, quoiqu'il leur reste encore quelques traces du péché à effacer, il n'en est pas moins vrai qu'ils sont morts dans la grâce et l'amour de Dieu; et, si leur sainteté n'a pas encore reçu sa récompense, ils savent que la couronne promise à leur piété ne peut leur échapper, et ils attendent, avec une vive confiance, le jour qui les mettra en possession de la gloire et du bonheur.

Quant aux membres de l'Église qui vivent encore sur la terre, il serait bien à désirer que tous fussent saints; mais hélas! on en voit, et en trop grand nombre, dont la conduite est en opposition avec l'Évangile, et qui déshonorent par leurs vices le corps auguste auquel ils appartiennent, et le titre sacré de chrétien qu'ils portent. Cependant, nonobstant le mélange des bons et des méchants, nous don-

nons le titre de saints à tous les membres de l'Église, à l'exemple des apôtres, qui appelaient ainsi indistinctement tous les fidèles. Nous voyons, en effet, que, lorsqu'ils écrivaient aux diverses églises, ils mettaient en tête de leurs épîtres : Aux Saints de l'église de Rome, aux Saints de Corinthe, d'Éphèse, etc., voulant ainsi marquer que, si tous les chrétiens ne sont pas saints par la disposition de leur cœur, tous le sont néanmoins par l'excellence de leur vocation, par l'engagement qu'ils ont pris d'imiter Jésus-Christ; d'ailleurs, les plus pervertis d'entre eux peuvent, quand ils voudront, recouvrer l'éclat de leur innocence et arriver à la sainteté. Mais, au reste, quels que soient leurs désordres, l'Église est toujours, comme le dit saint Pierre, *une race choisie, une nation sainte, une société de saints*, parce que Jésus-Christ l'a sanctifiée par son sang.

Une observation importante à faire ici, c'est que, parmi ceux qui vivent dans la communion de l'Église, tous ne participent pas également à la Communion des Saints. On ne peut y avoir une part pleine et entière, qu'autant qu'on participe à l'Esprit de Dieu, à l'Esprit de Jésus-Christ, qui fait la vie et l'âme de l'Église, c'est-à-dire qu'autant que l'on est dans la grâce et la charité. Ceux qui se trouvent en état de péché sont des membres monstrueux, des membres morts; ils font la honte et la douleur de l'Église, et ne peuvent avoir part au mérite de ses bonnes œuvres; car les avantages du corps ne se communiquent qu'aux membres vivants; la séve, qui découle du tronc, ne s'étend point jusqu'aux branches mortes. Tant que les pécheurs persévèrent dans leur iniquité, ils sont comme ces malheureuses montagnes de Gelboé, qui demeurent sèches et arides, pendant qu'autour d'elles tout est inondé de pluie. Sans la charité, point d'union véritable avec Dieu ni avec les saints; et quelle société, en effet, peut-il y avoir entre la justice et l'injustice, entre la lumière et les ténèbres,

entre Jésus-Christ et Bélial (1)? Quel rapport peut-il y avoir entre l'incrédulité d'un cœur libertin et la foi des patriarches, entre un esprit lâche et indifférent et le courage des martyrs, entre la mollesse d'une vie sensuelle et la pureté des vierges chrétiennes? Tout l'avantage que les pécheurs retirent de la Communion des Saints, c'est que, tenant encore extérieurement au corps de l'Église, quoiqu'ils n'appartiennent pas à son âme par le lien intérieur de la charité, ils sont cependant plus près de la vie que ceux qui en sont totalement retranchés. L'Église les regarde toujours comme ses enfants, et s'efforce, par ses prières, ses larmes, ses gémissements, ses sacrifices, de les rappeler à de meilleures voies. Ils peuvent avoir recours aux sacrements, profiter de l'auguste sacrifice de nos autels, de la prédication de l'Évangile; ils ont mille moyens d'effacer de leur cœur le péché, qui les empêche d'être unis à Dieu; et, cet obstacle une fois levé, ils deviennent les membres vivants de Jésus-Christ et de son Église, et recouvrent tous leurs droits à la Communion des Saints.

Ceux qui sont entièrement séparés du corps de l'Église ressemblent à des branches coupées qui, ne tenant plus à l'arbre, ne peuvent porter ni feuilles, ni fleurs, ni fruits. Placés dans une région de mort, livrés à Satan, ils ont rompu tout commerce avec le divin Sauveur, et sont, par conséquent, entièrement hors de la voie du salut. Tels sont les apostats, les hérétiques, les schismatiques, les excommuniés.

1° On appelle *apostats* ou *renégats* ceux qui quittent la foi catholique pour embrasser une religion fausse; crime horrible dont se rendit coupable l'empereur Julien, auquel le nom d'apostat est resté comme une éternelle flétrissure. Malheur à ces abominables déserteurs de l'Évangile, qui préfèrent les ténèbres et les folies de l'infidélité au culte

(1) Quæ autem conventio Christi ad Belial? II. *Cor.*, VI, 14.

pur et saint du Seigneur ! Ils subiront un terrible jugement de la part de celui qui a dit : « Si quelqu'un me renie devant les hommes, je le renierai devant mon Père (1). »

2° On appelle *hérétiques* les sectateurs ou défenseurs d'une doctrine condamnée par l'Église. Renversant l'ordre établi par Jésus-Christ, ils préfèrent leur sens privé, leur jugement particulier à l'enseignement des pasteurs légitimes; ils veulent se faire à eux-mêmes leur foi, leur religion, prendre ou laisser de la doctrine ce qui leur convient; hommes orgueilleux, entêtés de leurs erreurs, qui se prétendent plus éclairés qne toute l'Église ensemble. Saint Paul a dit : « Évitez un hérétique, après l'avoir repris une ou deux fois, sachant qu'un tel homme est pervers, qu'il pèche et qu'il est condamné par son propre jugement (2). »

3° Les *schismatiques* sont ceux qui, sans altérer la foi, se séparent de l'Église catholique et forment un troupeau à part. Tous les hérétiques sont aussi schismatiques ; mais on peut être schismatique sans être hérétique, car on peut garder intact le dépôt de la foi et croire toutes les vérités révélées, tout en se révoltant contre l'autorité légitime. « Les hérétiques, dit saint Augustin, violent la foi par leur obstination à suivre l'erreur ; les schismatiques violent la charité par l'injustice de leurs discussions. » Ni les uns ni les autres n'appartiennent à l'Église ; enfants impies, ils méprisent leur mère et foulent aux pieds ses lois. Et quelle injure ne font-ils pas à Jésus-Christ? Nous avons horreur des bourreaux, qui ont porté leurs mains sur le corps sacré de notre divin Rédempteur ; mais ceux qui déchirent son Église ne lui font pas moins d'outrage, et sont aussi coupables à son égard, car il chérit beaucoup

(1) Qui autem negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo. *Math.*, x, 33.

(2) *Tit.*, III, 10.

plus son corps mystique que le corps naturel qu'il a sacrifié pour nous. Tous les schismatiques sont hors de la voie du salut; sarments détachés de la tige, ils ne sont bons que pour le feu. Qu'ils cessent donc de se glorifier du nom de chrétien; car, ayant brisé les liens de la charité et de l'unité, ils ne sont plus du bercail de Jésus-Christ, et n'ont d'autre sort à attendre que celui qui est réservé aux païens et aux publicains.

4° On appelle *excommuniés* ceux que l'Église, en punition de quelque grand crime, a retranchés de son sein, comme des membres gangrenés, capables de communiquer aux autres leur corruption. Enfants disgraciés, ils ne s'assoient plus à la table du Père de famille; ils sont privés de la participation aux sacrements, aux prières publiques; ils n'ont aucun droit aux œuvres de piété qui se font dans l'Église, ni aux honneurs que cette bonne mère rend aux fidèles après leur mort. L'Église les traite ainsi, afin qu'ils aient horreur d'eux-mêmes, qu'ils sentent plus vivement l'énormité de leurs crimes, et que, se voyant dans un état si déplorable, ils se hâtent d'en sortir par une sincère pénitence. Une fois qu'ils seront convertis, l'Église leur ouvrira de nouveau tous ses trésors.

D. La Communion des Saints s'étend-elle jusqu'au ciel et au purgatoire?

R. Oui, les Saints, qui sont dans le ciel, peuvent nous aider par leurs prières, et nous pouvons aider les âmes du purgatoire par les nôtres.

Étant unis avec Jésus-Christ, notre divin chef, nous le sommes par là même avec tous ses membres; société admirable qui met l'Église de la terre en rapport avec les Saints du paradis et avec les Saints du purgatoire! Il se fait entre les habitants de ces trois Églises un heureux échange de vœux, d'hommages, de prières et de secours, de protection, de bienveillance et de charité. C'est ce qu'a-

vait figuré longtemps à l'avance cette échelle mystérieuse de Jacob, par où les anges montaient et descendaient, nous marquant par là que les citoyens du ciel sont également appliqués à nous transmettre sur la terre les ordres de Dieu, et à lui porter, jusqu'au pied de son trône, nos humbles supplications.

Nous disons donc, en premier lieu, que la Communion des Saints s'étend jusqu'au ciel, parce que les Saints, qui sont dans la gloire, peuvent nous aider par leur prières. En effet, les Saints, tant qu'ils ont vécu sur la terre, se sont toujours montrés pleins de zèle pour le salut de leurs frères. Abraham s'intéressait pour Sodome et Gomorrhe, et s'efforçait, par ses prières, de détourner la pluie de feu et de soufre qui allait consumer ces villes infâmes ; Moïse intercédait pour son peuple murmurateur et rebelle ; Aaron, l'encensoir à la main, entre les vivants et les morts, tâchait d'arrêter le cours de la colère de Dieu (1) ; tous les Patriarches et les Prophètes de l'ancienne loi s'entremettaient, avec la plus grande ardeur, pour le salut d'Israël. Dans le Nouveau Testament, nous voyons saint Étienne, au milieu des horreurs de la mort, intercéder pour ses bourreaux ; saint Paul prie sans cesse pour les fidèles, et les engage à prier les uns pour les autres (2) ; saint Jacques nous assure que la prière du juste est puissante (3), et nous voyons, en effet, que Dieu se plaît à exaucer les prières de ses Saints. A la prière de Job, il accorda la grâce de ses amis et pardonna leurs témérités ; aux prières de Moïse, il accorda la victoire à Josué sur Amalec ; à la prière d'Élie, il fit tomber une pluie abondante sur la terre. On n'en finirait pas, s'il fallait citer tous les exemples, que nous offrent les saintes Écritures, sur l'efficacité des prières des

(1) *Num.*, XVI, 47.
(2) *Rom.*, I, 9. — II. *Cor.*, II, 7.
(3) Multùm valet deprecatio justi assidua. *Jacob.*, V, 16.

Saints. Mais, si les Saints ont été, pendant leur vie, si empressés à l'égard de leurs frères, pourrions-nous croire que maintenant qu'ils sont dans la gloire et assurés de leur bonheur, ils ne daignent plus penser à nous ni s'intéresser à notre sort ? Sur la terre, leur prière avait tant d'empire sur le cœur de Dieu ; et, dans le ciel, elle ne serait d'aucun secours ! Sur la terre, ils nous aimaient et nous protégeaient, et maintenant qu'ils règnent avec Dieu, qu'ils jugent les nations, qu'ils dominent sur les peuples (1), ils auraient ou moins de bonté ou moins de pouvoir ! Que j'aime bien mieux me les représenter, avec l'Église catholique, comme de zélés intercesseurs, qui ne se lassent jamais de parler pour nous et qui ne parlent jamais en vain ; comme des favoris du grand Roi , qui ne puisent si libéralement dans ses trésors, que pour répandre sur nous d'abondantes largesses ! Nous avons, d'ailleurs, pour garants de notre croyance sur cet article, l'autorité des saintes Écritures et l'usage constant de l'Église.

Il n'est pas permis de douter que les anges n'intercèdent pour nous auprès de la Majesté suprême. « Je vous voyais, dit l'ange Raphaël à Tobie, lorsque vous conjuriez le Seigneur avec larmes, lorsque vous ensevelissiez les morts, lorsque vous soulagiez vos frères; et moi , j'offrais à Dieu vos prières, vos larmes, vos bonnes œuvres. » Le prophète Zacharie nous montre aussi un ange, qui prie pour Jérusalem et demande grâce pour cette ville ingrate. Or, certainement les Saints, qui ont vécu sur cette même terre que nous habitons et qui ont été soumis à toutes nos misères, n'ont pas moins de tendresse pour nous que les anges. Bien plus, débarrassés de leur enveloppe mortelle, ne sont-ils pas, comme le dit le Sauveur, de vrais anges

(1) Regnabunt cum illo. *Apoc.*, xx, 6. — Judicabunt nationes et dominabuntur populis. *Sap.*, III, 8.

dans le ciel (1) ? Donc ils veillent sur nous et s'intéressent à notre sanctification.

Lisez encore les livres saints; vous y verrez que le pontife Onias étend ses mains après sa mort, et prie pour le peuple juif, dont il avait été le protecteur pendant sa vie (2). Il est aussi écrit du prophète Jérémie, après qu'il eut quitté ce monde : « Voilà celui qui aime toujours ses frères, et qui prie beaucoup pour eux et pour la ville (3) ; » texte qu'on peut également appliquer à tous les Saints, et surtout à ceux qui sont spécialement nos patrons et nos protecteurs. Que si nous ouvrons le saint Évangile, le Sauveur nous y représente un réprouvé qui, au milieu des tourments de l'enfer, est vivement inquiet sur le salut de ses frères, et demande qu'un mort aille les avertir. Oserait-on dire que les Saints, dans le ciel, ont moins de charité que les damnés ?

Enfin, la foi constante de l'Église, manifestée par le témoignage des Pères, a été, dès les temps apostoliques, que nous avons, dans les Saints, de puissants protecteurs, qui profitent de la faveur qu'ils ont auprès de Dieu, pour écarter les fléaux prêts à fondre sur nous et pour terrasser nos ennemis; qui nous suivent de l'œil et dirigent nos pas au milieu des écueils de la vie ; qui soutiennent nos prières devant Dieu et font tous leurs efforts pour nous mettre en possession du royaume céleste. Les docteurs de l'Église sont unanimes sur ce point. Mais si les Saints, du faîte de leur grandeur, ne dédaignent pas notre bassesse, s'ils veulent bien entrer en communication avec nous, et nous prêter devant Dieu le secours de leurs suffrages, n'est-il pas bien juste que nous leur adressions nos vœux et que nous leur témoignions, autant qu'il dépend de nous, notre confiance, notre respect, notre reconnaissance ?

(1) Erunt sicut angeli Dei. *Math.*, XXII, 30.
(2) II. Mach., XV, 12.
(3) II. Mach., XV, 14.

Nous disons, en second lieu, que la Communion des Saints s'étend jusqu'au purgatoire, parce que nous pouvons aider, par nos prières, les âmes qui y sont détenues.

La charité est plus forte que la mort ; elle va au delà du tombeau. Nous accompagnons jusque dans l'autre vie les âmes des justes décédés en la grâce de Dieu, mais auxquels il reste encore à effacer quelques souillures de leurs péchés. Tout retranchés qu'ils sont de la société des hommes, ils appartiennent encore à la Communion des Saints ; Dieu est toujours leur Dieu ; l'Église est toujours leur mère ; et c'est avec la plus vive sollicitude qu'elle intercède auprès de son divin époux, afin d'abréger leurs souffrances et de hâter le moment où ils entreront en possession de la gloire des élus. Elle en fait mémoire dans les moments précieux du saint sacrifice, et elle nous accorde de nombreuses indulgences, dont nous pouvons leur appliquer le fruit. Elle conclut toutes les prières publiques et particulières, par des vœux réitérés nuit et jour en leur faveur. Elle exhorte tous ses enfants à ne pas oublier, après leur mort, les âmes de ceux qui leur furent chers ; de prier aussi pour celles qui sont les plus délaissées, et qui, par conséquent, méritent encore davantage notre commisération. Et nous, qui avons tant de moyens faciles de les délivrer de leurs peines, sommes-nous excusables, si nous n'y travaillons pas [3] ?

Tel est le dogme si doux et si consolant de la Communion des Saints ; telle est la parfaite intelligence qui règne entre les trois états de l'Église triomphante, militante et souffrante. Or, qu'y a-t-il de plus beau que cette fraternité qui unit tous les enfants de Jésus-Christ, soit dans ce monde, soit dans l'autre ? Les habitants de la terre adressent leurs hommages aux bienheureux habitants de la cité céleste ; et ceux-ci, en échange, invoquent sans cesse le Père commun en faveur de leurs frères moins fortunés qu'eux, qui courent encore dans la carrière périlleuse de

la vie; et ils se plaisent à répandre sur eux toute sorte de bénédictions spirituelles. C'est ainsi que, dans l'ordre de la nature, la terre envoie au ciel ses vapeurs, et que le ciel verse la rosée sur la terre. Enfin les Saints du ciel [4] et ceux de la terre offrent leurs prières et leurs bonnes œuvres pour d'autres frères souffrants, dont le sort est d'autant plus à plaindre qu'ils ne peuvent plus acquérir de mérites, car, pour eux, le temps de l'épreuve est passé, et, d'un autre côté, les justes délivrés du purgatoire augmentent la joie des Saints, en devenant leurs compagnons, et deviennent, à leur tour, nos intercesseurs.

Pour nous, qui vivons dans cette vallée de larmes, entre ceux qui règnent dans le ciel, et ceux qui souffrent dans le purgatoire, également remplis de l'image du bonheur des uns, et de l'idée des tourments des autres, ne nous lassons jamais de tendre nos mains secourables vers ceux-ci et nos mains suppliantes vers ceux-là. Profitons des avantages inestimables, que nous trouvons dans la Communion des Saints; et remercions le Seigneur de nous y avoir fait entrer, en disant comme le Roi-Prophète, avec une sainte joie : « Je suis uni du fond du cœur à tous ceux qui vous craignent, ô mon Dieu, et qui gardent vos commandements (1). »

TRAITS HISTORIQUES.

1. Il en est de la milice spirituelle, qui est le service du Seigneur, comme de la milice temporelle, dont tous les membres, quoique occupés en divers lieux et à des degrés différents, se prêtent un mutuel appui, et doivent, par conséquent, avoir part aux honneurs et aux avantages de la victoire. — Un jour que David était à la poursuite de ses ennemis, deux cents hommes de son armée, harassés de fatigue, furent obligés de s'arrêter, et plusieurs autres restèrent au camp, pour garder les provisions de la troupe. Ceux qui avaient été au

(1) Particeps ego sum omnium timentium te et custodientium mandata tua. ps. CXVIII, 63

combat, revinrent chargés de dépouilles, et ne voulaient pas partager avec ceux qui n'avaient pu les suivre, parce que, disaient-ils, n'ayant pas éprouvé les fatigues de la guerre, ils n'avaient aucun droit au butin. « Vous vous trompez, leur dit David; les autres ne faisaient « qu'un corps d'armée avec vous. Ce sont des frères, qui ont contribué « à la victoire, quoiqu'ils aient été retenus, pour des causes diverses, « loin du lieu du combat; ils doivent donc participer aux dépouilles « prises sur l'ennemi; » et il fit tout distribuer par égales portions. Ainsi, dans le royaume de Jésus-Christ, tout chrétien est soldat; et, pourvu qu'il ne déserte pas son poste, il aura sa part à tout le bien spirituel de l'Église.

Nous trouvons une infinité d'exemples de cette communication de biens spirituels entre les divers membres de l'Église.

Communion des Saints de la terre entre eux. — Saint Paul s'étant embarqué pour aller à Rome, il s'éleva une furieuse tempête, qui mit le vaisseau en très-grand danger. On fut obligé de jeter à la mer d'abord les marchandises, et puis les cordages, les voiles, les armes et autres agrès. Ce qui augmentait encore le péril, c'est que les matelots conduisaient le vaisseau à l'aventure, sans pouvoir reconnaître la route, parce que le ciel était couvert de nuages si épais, que ni le soleil ni les étoiles ne parurent pendant plusieurs jours; comme la tempête continuait avec la même violence, on perdit tout espoir de salut. Mais saint Paul les exhorta à prendre courage, leur assurant que Dieu lui avait accordé, comme une grâce, la vie de tous ceux qui étaient avec lui, et que le vaisseau seul serait perdu. En effet, le vaisseau échoua contre une langue de terre, qu'on n'avait pas aperçue; mais, selon la prédiction de l'apôtre, toutes les personnes qui s'y trouvèrent, au nombre de deux cent soixante-seize, arrivèrent à terre et se sauvèrent, sans qu'il arrivât aucun mal (1). Voilà ce que c'est, dit saint Chrysostome, que de vivre dans la compagnie d'un Saint et de l'avoir pour protecteur, parmi tant de dangers qui nous assiégent tous les jours, soit dans le corps, soit dans l'âme. Quels avantages donc ne trouvons-nous pas à être unis avec tous les Saints de l'Église militante!

Citons encore un trait, pour montrer l'efficacité de la prière des âmes justes et ferventes qui vivent encore ici-bas, et des puissants secours que nous pouvons en retirer.

Attila, roi des Huns, étant entré dans les Gaules, à la tête d'une armée de quatre cent mille hommes, semait partout, sur son passage, la terreur et la mort. Les habitants de Paris, persuadés de la sainteté de Geneviève, leur protectrice, eurent recours à elle dans un si pres-

(1) Act., XXVII, 14.

sant besoin. Elle les exhorta de se mettre en état de fléchir la justice divine par le jeûne et la prière, et elle leur en donna elle-même l'exemple. Après quelques jours de pénitence publique, on apprit que la terreur s'était répandue dans l'armée ennemie, et lui avait fait changer sa marche fort précipitamment. On attribua ce miracle aux prières de la Sainte, et, depuis ce temps-là, elle se vit accablée de suppliants, qui avaient recours à elle dans leurs nécessités, et qui demandaient qu'elle leur fît part des grâces qu'elle recevait du ciel. Sa réputation alla jusqu'en Orient; et saint Siméon Stylite, qui vivait en Syrie, sur le haut d'une colonne, se recommandait lui-même à ses prières. Par où nous voyons la Communion et la société fraternelle des Saints sur la terre, quelque éloignés qu'ils soient les uns des autres. BOLLAND. 3 janvier.

Communion de l'Eglise triomphante avec l'Eglise militante. — Nébride, ami intime de saint Augustin, après avoir servi Dieu dans la pratique de la continence et de la charité la plus parfaite, entra dans le repos du Seigneur. Voici ce qu'en dit saint Augustin : « Il est donc présentement dans le sein d'Abraham ; c'est « là qu'est notre cher Nébride... car en quel autre lieu pourrait être « une telle âme? Il est donc vivant dans ce bienheureux séjour ; il « jouit présentement, pour toute l'éternité, du bonheur de s'approcher « de vous, ô mon Dieu, qui êtes une source éternelle de délices et « de vérité, et de boire, de toute l'étendue de son avidité et de sa « capacité, les eaux célestes de la sagesse. Mais, quelque enivré qu'il « en soit, je ne saurais jamais croire qu'il m'oublie, puisque le Dieu « qui le remplit se souvient de moi. » *Conf.*, l. IX., c. III.

Or, ce souvenir des Saints du ciel, à l'égard de ceux de la terre, ne peut être sans effet : c'est une prière par laquelle leur charité, toute désintéressée, les porte à demander pour nous le même bonheur, dont ils jouissent eux-mêmes.

Théodoret rapporte avoir reçu du ciel plusieurs grâces signalées, par l'entremise de saint Jacques, solitaire. Voici ses propres paroles: L'hérétique Marcion ayant jeté de tous côtés, dans mon diocèse, les semences de son impiété, je me servais de tout mon pouvoir pour les arracher. Mais ceux au salut desquels je travaillais, me déchiraient par les médisances ; ils employaient même contre moi les charmes et la magie, appelant à leur secours les plus méchants de tous les démons. L'un de ces esprits de ténèbres me dit un jour, en langue syriaque : « Cesse de persécuter et de haïr Marcion, ou l'expérience « te fera connaître l'avantage qu'il y a de se tenir en repos. Car il y a « longtemps que je t'eusse mis en pièces, sans une troupe de martyrs et saint Jacques, que j'ai vus qui te gardaient. » Un de mes amis et moi entendîmes distinctement ces paroles, aussi bien que

tous les serviteurs qui étaient dans la chambre. Le démon parlait ainsi, parce qu'il y avait, à mon lit, un vase suspendu, où était de l'huile bénite par plusieurs martyrs ; et il parlait de saint Jacques, parce que j'avais sous ma tête un vieux manteau de ce grand serviteur de Dieu, qui me tenait lieu d'un rempart et d'une défense invincible. THÉOD., *Hist. eccl.*, c. XXI.

3. Communion des Saints de la terre avec ceux du purgatoire.— Sainte Perpétue va nous raconter elle-même une vision merveilleuse, qu'elle eut au sujet du purgatoire. « Comme nous étions tous en prière, dans la prison, après avoir été condamnés à être exposés aux bêtes, tout à coup il m'échappa de nommer Dénocrate. Ce Dénocrate était mon frère selon la chair ; à sept ans, il mourut malheureusement d'un cancer au visage, faisant horreur à tout le monde. Le souvenir de son malheur m'affligea ; je fus étonnée de ce qu'il ne m'était point encore venu dans l'esprit, et je connus à l'instant que je devais prier pour lui. Je commençai donc à le faire avec ferveur, en gémissant devant Dieu ; et, la nuit suivante, j'eus une vision dans laquelle je vis Dénocrate sortir d'un lieu ténébreux, où il y avait plusieurs autres personnes. Il était dans une grande ardeur et une grande soif, le visage abattu, le teint pâle, avec l'ulcère qu'il avait quand il mourut. Nous étions séparés par une grande distance, qui ne nous permettait pas de nous rapprocher. Près de lui était un bassin plein d'eau, dont le bord était plus haut que la taille d'un enfant. Vainement se dressait-il pour boire, il ne pouvait y atteindre, ce qui m'affligeait fort. Je m'éveillai et reconnus que mon frère était dans la peine ; mais j'eus confiance que je le pourrais soulager. Je me mis à prier pour lui, demandant à Dieu, jour et nuit, avec larmes, qu'il m'accordât sa délivrance. Quelques jours après, j'eus une autre vision, dans laquelle Dénocrate m'apparut, le corps net, bien vêtu, se rafraîchissant, et, au lieu de sa plaie, je vis une cicatrice. Le bord du bassin était abaissé, l'enfant en tirait de l'eau sans cesse ; et, sur ce rebord, était une fiole d'or avec laquelle Dénocrate buvait, jusqu'à ce que, s'étant complétement rassasié, il quitta l'eau avec joie pour aller jouer, comme font les enfants. Je m'éveillai et connus qu'il avait été tiré de sa peine. » DOM. RUIN., p. 86.

On voit, par ce bel exemple de l'antiquité ecclésiastique, la croyance où l'Église a été de tout temps, qu'après cette vie, il y a un lieu et un état d'expiation. Saint Augustin, qui reconnaissait l'authenticité des actes de sainte Perpétue, et qui a jugé ses révélations aussi édifiantes et aussi pleines d'instruction que le triomphe même de son martyre, nous fait remarquer que cet enfant devait avoir commis quelque faute après son baptême. Car il est des enfants qui, même avant l'âge de sept ans, ont quelque usage de leur raison. Mais, comme leur raison

n'est pas encore bien développée, leurs fautes ne sont pas telles qu'elles méritent la damnation éternelle ; mais elles peuvent retarder leur bonheur. C'est pourquoi il faut prier avec confiance pour eux, espérant de leur être utiles, comme nous voyons, en effet, que Dénocrate fut tiré de peine par les prières de sa sœur.

D. Aug. *De animâ et ej. orig.*, l. I., c. x. — l. III, c. ix.

4. Communion des Saints du ciel avec l'Eglise souffrante. — La prière n'est pas seulement une œuvre satisfactoire, elle est encore impétratoire, et voilà comment les prières des Bienheureux, quoi qu'ils ne puissent plus rien mériter pour les autres ni pour eux-mêmes, nous sont cependant d'un grand secours, ainsi qu'aux âmes du purgatoire (1). Or, nul doute que les âmes des Saints, qui règnent avec Jésus-Christ dans la gloire, ne prient pour les âmes qui expient leurs fautes dans le feu purifiant (2). Saint Augustin nous l'enseigne expressément dans son livre *Du soin qu'il faut prendre des morts*, où il dit qu'il est avantageux aux défunts d'être ensevelis dans les basiliques des martyrs, parce que leurs proches, leurs amis qui leur survivent, en pensant à eux, se souviennent aussi des martyrs dans l'église desquels ils reposent, et les recommandent à leurs prières (3). C'est donc avec juste raison que nous invoquons les Saints, afin qu'ils intercèdent pour les âmes du purgatoire (4). L'Église a même une oraison, dans laquelle elle conjure le Seigneur, par l'intercession de la bienheureuse Marie et de tous les Saints, d'accorder aux trépassés la béatitude éternelle (5).

Théodoret nous raconte, dans son histoire, que Théodose le Jeune allait souvent se prosterner au tombeau de saint Jean Chrysostome,

(1) Oratio duobus modis juvat defunctorum animas : 1° ut opus quoddam pœnale ; 2° ut est impetratoria ; quo etiam pacto orationes Beatorum nobis et animabus purgatorii prosunt, licet satisfactoriæ non sint. *Colet. de Purgat.*

(2) Nec ulli dubium esse potest quin sanctorum defunctorum animæ cum Christo regnantes orent pro sanctorum animabus in purgatorio laborantium. *Bellarm. De purg.*, c. xv. p. 6

(3) Quùm itaque recolit animus ubi sepultum sit charissimi corpus et occurrit locus nomine martyris venerabilis, eidem martyri animam dilectam commendat recordantis et precantis affectus. *D. Aug. De curâ gerendâ pro mortuis*, c. iv., n. 6.

(4) Rectè etiam sancti à nobis invocantur ut apud D um intercedant pro animabus in purgatorio. *Dens, tract. De quatuor novissimis.*

(5) Deus, veniæ largitor, etc.

afin d'obtenir, par les prières de ce grand Saint, quelque soulagement pour les âmes de ses parents défunts (1).

On sait en quelle estime ont toujours été dans l'Église les révélations de sainte Brigitte. Les plus célèbres théologiens ont déclaré qu'on n'y trouvait rien de contraire à la foi catholique ; et,de plus, elles ont été approuvées par les conciles de Constance et de Bâle, et par les papes Boniface IX et Martin V. Or, voici ce qu'on y lit :

La sainte vierge Marie dit un jour à sainte Brigitte : « Il n'y a pas de si grand pécheur, ni si plongé dans le crime que, s'il m'invoque, je ne secoure. » Sainte Brigitte répondit : « O très-sainte Dame, je sais que vous êtes toute-puissante et toute bonne ; aidez cette âme, pour laquelle je vous ai priée si souvent. » La mère de Dieu répondit : « Cette âme a eu trois choses à se reprocher dans sa vie : elle a voulu avoir le monde, mais le monde ne l'a pas voulue ; elle a trop aimé la chair, quoiqu'elle ne se soit pas engagée dans les liens du mariage ; elle a aimé Dieu moins qu'elle ne devait, bien qu'elle ait été constante dans la foi. Elle est maintenant affranchie de ces fautes ; mais il lui reste encore quelque chose à expier, avant d'être délivrée de ses peines. »

En un autre endroit, l'ange du Seigneur, indiquant à sainte Brigitte le moyen de secourir une âme détenue dans le purgatoire, lui dit : « Le malheur de cette âme a été qu'elle aima peu Dieu. Pourtant, afin qu'elle soit affranchie, qu'on choisisse trente prêtres dévots selon le jugement des hommes, et que chacun dise trente messes, neuf des Martyrs, neuf des Confesseurs, neuf de tous les Saints, la vingt huitième des Anges, la vingt-neuvième de la sainte Vierge, et la trentième de la Sainte-Trinité, et que tous prient à son intention, afin que la colère de Dieu soit apaisée, et que sa justice soit fléchie à la miséricorde (2). »

(1) Théodoret. *Hist.*, l. V, c. XXVI.
(2) Révélations de sainte Brigitte, l. VI, c. CXVII, et l. IX, IV, c. IX.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Dixième article du Symbole.

Rémission des péchés. — Étendue des pouvoirs de l'Église. — Un seul péché irrémissible. — Bonheur de se réconcilier avec Dieu. — Moyens d'obtenir la rémission des péchés.

D. Qu'entendez-vous par la rémission des péchés?

R. J'entends qu'il y a dans l'Église un véritable pouvoir de remettre les péchés.

Fut-il jamais une doctrine plus douce et plus consolante que celle de la rémission des péchés ? Hélas ! nous naissons tous pécheurs, et à ce péché d'origine nous en avons ajouté beaucoup d'autres, que nous avons commis par notre propre malice. Que deviendrions-nous donc, si la justice de Dieu était inexorable? Mais le Seigneur prend pitié de nous, touché qu'il est de la faiblesse de notre cœur, quand il se laisse aller au mal, et de son repentir, quand il déplore ses torts; il pardonne beaucoup de péchés à ceux qui reviennent à lui comme l'enfant prodigue, à ceux qui l'aiment beaucoup, comme la femme pécheresse. Afin que la voie de la réconciliation ne fût fermée à personne, Jésus-Christ, après avoir détruit par sa mort le règne de l'iniquité, a laissé encore à son Église le pouvoir de remettre les péchés, pouvoir qu'il a lui-même par sa nature, puisqu'il est Dieu, et par l'efficace de ses mérites, puisqu'il est Sauveur. C'est dans son Église seule qu'il a établi la véritable piscine probatique, qui guérit toutes les maladies de l'âme ; ce n'est que dans le sein de cette Église que coulent les eaux du véritable Jourdain, seules capables de purifier les nouveaux Naaman de leur lèpre, pourvu qu'ils aient soin de s'y laver.

D. Qui a donné ce pouvoir à l'Église?

R. Jésus-Christ, lorsqu'il a dit à ses apôtres : Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.

Il n'y a que Dieu qui puisse nous laver de nos souillures, et rendre à notre âme sa beauté première. « C'est moi, c'est moi-même qui efface vos iniquités, » dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe (1); et c'est là une des preuves les plus frappantes que le Sauveur, en une circonstance remarquable, donna de sa divinité. Un jour, les Juifs, envieux de sa gloire et ses éternels contradicteurs, se scandalisaient de ce qu'il s'arrogeait le pouvoir de remettre les péchés aux malades qui se présentaient à lui, leur procurant ainsi, dans son ineffable bonté, le double bienfait de la guérison de l'âme et de la guérison du corps. Ils murmuraient contre lui et se disaient entre eux : « Quel est donc cet homme qui usurpe les droits de Dieu (2) ? » O gens aveugles et endurcis! Malgré tant de prophéties qui le montraient si clairement, malgré ces flots de sagesse qui coulaient de sa bouche, malgré tant d'œuvres admirables qui s'échappaient journellement de ses mains, ils ne savaient pas quel était cet homme! Mais voici comment Jésus leur apprit à le connaître : se tournant vers la foule qui l'environnait : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a, sur la terre, le pouvoir de remettre les péchés, prends ton lit, dit-il au paralytique, lève-toi et marche (3), » prouvant ainsi, par un argument irrécusable, à ses ennemis stupéfaits, que cette puissance, évidemment divine qui redressait les corps, pouvait aussi facilement renouveler dans les âmes l'esprit de droiture et d'innocence.

Jésus-Christ. ne devant pas toujours demeurer sur la

(1) Is., XLIII, 3.
(2) Luc., VII, 49.
(3) Luc., V, 23.

terre d'une manière visible, s'est choisi des représentants pour continuer son ministère de paix et de salut, pour être les dépositaires et les dispensateurs de ses grâces. Or, qu'il les ait investis eux et leurs successeurs de cette fonction auguste et ineffable de remettre les péchés, c'est une vérité dont il ne nous est pas permis de douter, et que nous trouvons consignée dans le saint Évangile avec les termes les plus positifs. Écoutez l'adorable Sauveur. Quelques jours avant son Ascension, au moment où ses disciples s'y attendaient le moins, il paraît tout à coup au milieu d'eux, pour les consoler et leur donner, avec ses dernières instructions, de nouvelles marques de son amour. Il leur adresse ces paroles si connues, que l'hérésie a tant de fois torturées pour en altérer le vrai sens, mais qui demeureront à jamais, comme un éternel monument de la puissance sacerdotale. « Comme mon Père m'a envoyé, leur dit-il, je vous envoie ; recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez (1). » Ici, chaque mot porte, tout est digne d'attention, tout est mystérieux. Remarquez-le bien, c'est le Fils de Dieu qui parle : Moi, dit-il, qui ai été établi de mon Père le souverain juge de tous les hommes ; moi, le roi du ciel et de la terre, moi, le maître de la vie et de la mort, je vous envoie comme mon Père m'a envoyé ; cette autorité divine que le Père m'a donnée et que j'ai d'ailleurs par essence, je vous la communique sans aucune restriction ; et ce n'est plus l'esprit de l'homme, c'est mon Esprit, c'est l'Esprit de Dieu lui-même, qui doit désormais vous diriger dans l'exercice de votre ministère. *Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez.* Voilà donc les apôtres revêtus de la vertu d'en haut, et établis les chefs et les maîtres spirituels de toute la terre.

(1) Joan., xx, 23.

Des apôtres, ce pouvoir de juger les consciences et de remettre les péchés a passé aux évêques qu'ils ont consacrés, et de ceux-ci à leurs légitimes successeurs, qui le communiquent encore à tous ceux qu'ils associent à l'ouvrage divin dont ils sont chargés; et c'est ainsi qu'il s'est perpétué et se perpétuera de siècle en siècle. Car le fruit de la mort de Jésus-Christ doit toujours subsister, et, tant qu'il y aura des pécheurs sur la terre, il faudra aussi qu'il y ait des ministres de Jésus-Christ, pour nous appliquer ses grâces. Nous sommes donc, comme dit le grand Apôtre, les ambassadeurs du Très-Haut, et c'est en nous que notre divin Sauveur a mis la parole de la réconciliation (1).

Ce n'est pas seulement une fois que Jésus-Christ a parlé à ses apôtres des grands desseins qu'il avait sur eux, pour la sanctification des hommes. Avant sa passion, il leur avait déjà fait la magnifique promesse de leur donner les clefs du royaume du ciel. « Tout ce que vous lierez sur la terre, leur avait-il dit encore, sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Que Satan ne se glorifie donc pas de tenir les malheureux mortels dans un éternel esclavage; un mot des ministres de Jésus-Christ peut briser ses chaînes, si dures, si invétérées qu'on les suppose.

Remettre ou retenir les péchés, condamner ou absoudre, lier ou délier, ouvrir ou fermer la porte du ciel, quelle puissance! Quoi! de simples mortels, des hommes vivant encore sur la terre, aussi faibles que le commun des hommes, souvent pécheurs eux-mêmes et pleins d'infirmités, ont cependant le pouvoir de purifier leurs semblables, et de prononcer des arrêts qui s'exécutent dans le ciel! Eût-on jamais pu se le persuader? Mais Dieu l'a ainsi réglé, car il aime à employer les plus faibles instruments

(1) Posuit in nobis verbum reconciliationis; pro Christo ergò legatione fungimur. II. *Cor.* v, 19.

pour opérer les plus grandes merveilles. Quand donc vous vous présentez au prêtre du Seigneur pour lui découvrir les plaies de votre âme, ne songez pas à l'homme, songez au sceau de Jésus-Christ dont il est marqué ; songez au caractère dont il est revêtu, songez au sang de Jésus-Christ qu'il porte entre ses mains, pour le faire couler sur vous.

Remettre ou retenir les péchés, pouvoir extraordinaire. Les prêtres de l'ancienne loi avaient bien la faculté de constater la guérison de la lèpre ; mais ils ne pouvaient la guérir réellement ; les prêtres de la nouvelle loi ne se contentent pas de déclarer que la lèpre des âmes a disparu, mais ils l'effacent et la purifient entièrement.

Puissance souveraine. Quand ils disent : « Je vous absous, » ne craignez pas que Dieu vous condamne, puisqu'il s'est engagé à avoir pour agréable ce que ses ministres feront. Il n'y a que les mauvaises dispositions des pénitents, qui puissent arrêter l'effet de leurs puissantes paroles.

Puissance plus grande que celle de tous les rois de la terre, car l'autorité des plus grands monarques n'a rapport qu'au temps et à cette vie passagère. Mais autant le ciel l'emporte sur la terre, autant les âmes l'emportent sur les corps, et les biens éternels sur les bagatelles du monde, autant le pouvoir que Jésus-Christ a conféré à ses ministres l'emporte sur toute autorité humaine, puisqu'il s'exerce sur les âmes et s'étend jusque dans les cieux.

Puissance merveilleuse, que Dieu n'a point confiée aux anges, aux archanges, ni à aucun de ces bienheureux habitants du royaume céleste, car ce n'est point à eux, mais aux seuls prêtres qu'il a été dit : « Tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel, » et encore : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. »

Puissance véritablement divine. Si vous voyiez un prêtre s'approcher d'un tombeau et rappeler à la vie un autre Lazare, quel miracle ! vous écrieriez-vous aussitôt, tout frappés d'étonnement. Mais n'est-ce pas une chose bien plus

prodigieuse de ressusciter les âmes à la vie spirituelle, de les arracher à la puissance du démon, et de leur ouvrir les portes du ciel ? Et voilà précisément ce que fait le prêtre. Assis au tribunal de la pénitence, comme un juge sur son trône, il décide de l'état des consciences et du salut des âmes ; et ce ne sont pas de vaines formules qu'il prononce, puisque le Seigneur a promis de ratifier ses sentences.

Enfin, puissance de miséricorde, à laquelle Jésus-Christ n'a mis ni réserve ni restriction. *Tout ce que vous délierez*, a dit le Sauveur, tout absolument et sans exception aucune, *tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel.* Ainsi, point de péché irrémissible. Le Dieu qui a pardonné l'adultère et l'homicide de David [1], les fureurs de Manassès, les persécutions de Saul, le Dieu qui, sur la croix, a imploré le pardon de ses bourreaux, admet encore tous les jours au baiser de paix et de réconciliation quiconque pousse vers lui le cri du repentir. Ayez donc confiance, ô pécheurs; quelque enfoncés que vous soyez dans le vice, vous pouvez vous en tirer quand vous voudrez, et le sang de Jésus-Christ vous lavera de toutes vos iniquités. Eussiez-vous commis les crimes les plus atroces, seriez-vous souillés des plus noires horreurs, la justice humaine peut vous repousser et se montrer impitoyable à votre égard ; mais la bonté divine, encore plus grande que votre malice, est toujours prête à vous accueillir. Voilà les grandes idées que la religion nous donne de la miséricorde infinie de notre Dieu ; c'est un médecin tout-puissant, pour lequel il n'y a point de maladie incurable.

Il n'y a qu'un péché irrémissible , c'est l'impénitence finale, c'est-à-dire la mort dans le péché. C'est là le péché contre le Saint-Esprit, duquel Notre-Seigneur nous assure qu'il ne sera remis ni dans ce monde, ni dans l'autre. Bien certainement, il ne peut être remis dans cette vie, puisqu'on suppose un pécheur toujours endurci dans son iniquité , et persévérant dans sa mauvaise volonté jus-

qu'à la fin; il ne peut être remis non plus dans l'autre vie, puisque, après la mort, il n'y a plus de rémission et que le sort de chacun est irrévocablement fixé. Mais il n'en reste pas moins vrai que, dans ce monde, Dieu ne rejette jamais un cœur contrit et humilié et que le trésor de sa clémence est inépuisable. Laissons donc les Caïn et les Judas se persuader que leur iniquité est trop grande pour être pardonnée. Pour nous, nous dirons avec l'effusion du Roi-Prophète : « O mon âme, bénis le Seigneur ; c'est lui qui te remet tes péchés, qui guérit tes infirmités ; c'est lui qui te sauve de la mort, qui rassasie tous tes désirs et renouvelle ta jeunesse comme celle de l'aigle (1). » J'espérerai donc en vous, ô mon Dieu, et j'implorerai votre miséricorde, malgré mon indignité, malgré mes trop longs égarements; j'espérerais toujours en vous, quand même je serais aux portes de l'abîme, parce que je sais que, tant que je serai dans cette vie, mes larmes auront toujours le pouvoir de désarmer le courroux céleste, et que le sang de Jésus-Christ ne cessera de crier miséricorde pour moi.

Mais ici, il y a un grand écueil à éviter, c'est de se faire, de la certitude et de la facilité du pardon, un encouragement au crime. Le Seigneur me pardonnera, dit-on; donc je puis l'offenser... Quoi ! vous serez méchant, parce que le Seigneur est bon ! Quoi ! vous l'outragerez avec plus d'audace, parce qu'il vous traite avec plus de générosité ! Et ne voyez-vous pas que, par une conduite si extravagante, vous vous fermez la porte du repentir ? Craignez, malheureux, de lasser la patience divine par de nouveaux crimes; craignez de combler la mesure, et d'arriver à ce terme fatal, où la bonté paternelle finit, et où commence le règne de l'inexorable justice. Ah ! plutôt, lavez-vous, purifiez-vous (2).

(1) Renovabitur ut aquilæ juventus tua. *Psal.* CII, 5.
(2) Lavamini, mundi estote. *Is.*, I, 16

Et n'est-ce pas le plus grand de tous les bonheurs pour un criminel, pour un audacieux et téméraire infracteur des lois divines, de pouvoir se réhabiliter aux yeux de son Dieu et à ses propres yeux ? de pouvoir se délivrer de son passé si affreux, si désolant, d'en effacer entièrement la trace ? Et voilà le bonheur que lui promet l'Église par la rémission des péchés. Au bain salutaire de la pénitence, il entendra la voix du juge suprême, qui lui criera : « Le passé n'est plus ; toutes les iniquités dont vous vous êtes souillé, je les ai oubliées, et je ne m'en souviendrai jamais. Tout est pardonné. » Oh ! qu'il est beau d'être en paix avec son Dieu ! Oh ! qu'il est beau de ne plus s'abhorrer soi-même ! Qu'elle est pure, qu'elle est délicieuse cette joie d'une bonne conscience ! Le Sage l'appelle un festin continuel, préparé sans frais, sans dépense et sans dégoûts. C'est un repos doux et tranquille, un contentement solide et inaltérable, que saint Jean appelle une manne cachée, parce que personne ne la connaît, hormis celui qui la goûte. C'est cette paix du Seigneur qui surpasse tout sentiment, comme dit saint Paul ; mais Jésus-Christ l'a exprimée lui-même en un seul mot, lorsqu'il l'appelle *une joie pleine* (1).

D. Comment l'Église accorde-t-elle la rémission des péchés ?

R. Par les sacrements, auxquels la rémission des péchés est attachée.

Le pouvoir que Jésus-Christ a donné à son Église n'est pas arbitraire ; il ne dépend pas de ses ministres de remettre ou de retenir les péchés, selon leur caprice. Il faut qu'ils se conforment aux règles, et qu'ils emploient les moyens que Notre-Seigneur a établis. Or, ces moyens sont les sacrements, et, en particulier, le baptême et la pénitence, qui, semblables à des canaux sacrés par où coule

(1) Ut gaudium vestrum sit plenum. *Joan.*, XVI, 24.

le sang de Jésus-Christ, le font tomber sur nous comme une rosée salutaire, pour nous laver de nos souillures et nous conférer la grâce.

Mais d'où vient que ces sources de salut étant ouvertes à tout le monde, il en est si peu qui en profitent ? La bonté divine nous offre le pardon, et nous le refusons ! nous aimons mieux croupir dans la fange de nos iniquités que de nous en purifier ! Quel aveuglement ! quelle insensibilité ! O Dieu de clémence, brisez vous-même la dureté de notre cœur; vous nous appelez à vous, pour nous décharger du fardeau accablant de nos iniquités; nous viendrons donc, avec une entière confiance, implorer vos miséricordes dans le tribunal que vous avez établi pour les répandre sur nous.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Le roi David étant tombé dans une grande faute, qui avait attiré sur lui le courroux du Ciel, le Seigneur lui envoya le prophète Nathan, pour lui reprocher son ingratitude et lui faire sentir l'indignité de sa conduite. Ce saint Prophète, tout en usant des ménagements et des égards dus à la majesté royale, lui parla néanmoins avec une généreuse liberté. Couvrant d'abord sa pensée sous un voile allégorique : « Il y avait, dit-il, dans une ville, deux hommes dont « l'un était riche et l'autre pauvre. Le riche avait des brebis et « des bœufs en grand nombre; mais le pauvre n'avait qu'une petite « brebis qu'il avait achetée et nourrie, et qui avait été élevée chez lui « avec ses enfants, mangeant son pain et buvant dans sa coupe, et « il l'aimait comme sa fille. Et un étranger étant venu chez le riche, « celui-ci ne voulut point prendre ses brebis ni ses bœufs, pour donner un banquet à cet étranger qui était venu chez lui; il enleva au « pauvre sa brebis, et la donna à manger à l'étranger. » Or, David entra dans une grande indignation contre cet homme, et il dit à Nathan : « J'en jure par le Seigneur, l'homme qui a fait une telle action est digne de mort. » Or, Nathan dit à David : « C'est vous qui « êtes cet homme. *Tu es ille vir.* Voici ce que dit le Seigneur : Je « vous ai sacré roi sur Israël, je vous ai délivré de la main de Saül; « je vous ai donné la maison d'Israël et de Juda; et, si cela vous

« paraît peu, j'y ajouterai beaucoup encore. Pourquoi avez-vous mé-
« prisé la parole du Seigneur, pour faire le mal en ma présence?
« Vous avez fait périr Urie, un de vos plus braves soldats, et vous
« vous êtes emparé de sa femme. C'est pourquoi le glaive d'une juste
« vengeance va frapper votre maison, et des maux terribles vont
« fondre sur vous. » David reconnut alors ses crimes et les confessa humblement, en disant : « J'ai péché contre le Seigneur. » Et Dieu, touché de son repentir, lui dit par la bouche de Nathan : « Le Seigneur a pardonné votre péché, vous ne mourrez point. » Le Prophète lui marquait par là qu'il ne perdrait point la vie éternelle ; mais il lui annonça en même temps qu'en expiation de ses fautes, il subirait de très-grandes afflictions. Ce qui ne tarda pas à arriver.

II. *Reg*. c. XII.

Ce que le Seigneur dit à David regarde aussi tous les pécheurs. Car il n'y a personne qui n'ait reçu de lui mille témoignages de sa bonté paternelle. Il nous a donné part à un royaume beaucoup plus considérable que celui de la Judée, puisque nous sommes appelés à régner avec lui dans le royaume du ciel; il nous a délivrés d'un ennemi beaucoup plus redoutable que n'était Saül, puisqu'il a brisé la tête de ce dragon infernal, qui allait nous dévorer. C'est donc à nous aussi bien qu'à David qu'il adresse ces paroles : *Pourquoi m'avez-vous méprisé, jusqu'à commettre le mal devant mes yeux?* Et il ne demande qu'un sincère repentir de notre part, pour nous faire aussitôt rentrer en grâce avec lui.

Outre les passages de l'Écriture, qui nous prouvent que Dieu ne refuse jamais le pardon à un cœur contrit et humilié, l'histoire nous fournit les exemples les plus frappants de la bonté de Dieu envers les pécheurs sincèrement convertis. Nous nous bornerons au suivant.

Il y avait dans la Thébaïde un chef de voleurs, appelé David, qui avait commis des milliers d'homicides; ses brigandages étaient tellement connus que son nom faisait trembler. Un jour, touché de la grâce, il alla se jeter aux pieds de l'abbé d'un monastère, et le conjura de l'admettre au nombre de ses religieux. Comme il était déjà d'un certain âge, le supérieur ne voulait pas le recevoir, disant qu'il ne pourrait jamais s'assujettir aux exercices austères de la communauté. Il répondit qu'il était disposé à tout, et que rien ne lui coûterait, parce qu'il voulait faire pénitence. Comme, malgré ses instances, le supérieur persistait à ne pas vouloir l'admettre, il lui dit ouvertement : « Savez-vous à qui vous refusez d'ouvrir votre porte? Je suis ce chef de voleurs que vous redoutez tant, et qui a commis tant d'assassinats dans les déserts de la Thébaïde. Je demande à entrer ici pour pleurer mes péchés, et je proteste que, si vous refusez

de me recevoir dans votre maison de repentir, je vais retourner à mon premier état, et, au moment où vous y penserez le moins, j'amènerai tous mes compagnons de brigandage, je vous ferai tous mourir, et je mettrai le feu au couvent. » Alors l'abbé se décida; on lui donna l'habit religieux. Le souvenir de ses crimes était si présent à tous les esprits que sa vue seule inspirait la terreur. Mais on le vit bientôt se livrer à toutes les rigueurs de la pénitence ; il ne faisait que crier miséricorde ; il ne dormait pour ainsi dire jamais ; il se confessait avec tant de larmes que plusieurs fois on crut qu'il en mourrait. Après plusieurs années d'une vie passée dans les plus grandes austérités, on entendit un ange qui disait : « David, David, tes péchés te sont pardonnés. » — « Seigneur, répondit-il, je ne le croirai jamais, j'ai commis trop de crimes. » — « Pour que tu en sois bien convaincu, tu resteras muet jusqu'à la mort ; Dieu t'accordera seulement la parole, lorsque tu chanteras l'office. » — Ce qui arriva à la lettre. Ce grand pécheur devint ainsi un grand saint. SOPHRONIUS.

2. Rien n'égale la douce et sainte joie qu'on éprouve lorsqu'on a eu le bonheur de briser les chaînes du péché, pour rentrer en grâce avec son Dieu. C'est avec une espèce de ravissement que saint Augustin nous parle des délices spirituelles, qu'il goûta après sa conversion. « Quelle volupté, s'écrie-t-il, ne trouvai-je pas tout à coup à me pri- « ver de celles qui n'étaient que de vains amusements, et dont la « privation, qui avait d'abord causé mes craintes, s'était changée en « plaisirs ! Vous les chassiez vous-même de mon cœur, douceur vé- « ritable et souveraine ; vous les chassiez, et vous entriez à leur place, « suavité supérieure à toutes les voluptés, mais inconnue à la chair « et au sang ! Alors mon esprit était libre des soins cuisants, qui dé- « chirent ceux qui courent après les honneurs, les biens et les plaisirs « des sens ; et je faisais mes délices de m'adresser à vous, qui êtes « ma gloire, mes richesses, mon Sauveur, mon Seigneur et mon « Dieu. » *Confes.*, l. IX, c. I.

Le récit suivant, que nous empruntons aux Annales de la Propagation de la Foi (1), nous fera voir, à diverses reprises, les consolations ineffables, dont le Seigneur inonde les âmes qui renoncent au péché, pour se donner à lui.

A peine étions-nous mer, disent les pieux missionnaires, que Dieu, pour récompense des petits sacrifices que nous avions faits, nous envoya trois matelots, pour les préparer à la première communion. Quoiqu'ils se fussent présentés d'eux-mêmes, nous jugeâmes prudent de ne rien entreprendre, avant d'en avoir prévenu le capitaine; et nous lui demandâmes, tout simplement, s'il y avait moyen d'exer-

(1) *Annales*, mars 1846.

cer notre ministère, en faveur de ceux qui le réclamaient. Sa réponse fut telle que nous la désirions. En conséquence, nous nous mîmes à l'œuvre.

Nos trois matelots (le plus jeune avait vingt ans) montraient chaque jour le plus grand zèle à suivre nos instructions, et cela ouvertement, sans que personne y trouvât à redire. Les choses en étaient là, lorsqu'un dimanche, ayant eu le bonheur d'offrir le saint sacrifice, nous vîmes tous les matelots réunis autour de l'autel. Cette conduite de l'équipage fit une impression profonde sur l'esprit du capitaine. A partir de ce jour, nos marins ne manquèrent plus d'assister à la sainte messe, les dimanches où nous pûmes la célébrer.

Enfin, arriva le beau mois de Marie. Voyant tous les matelots si bien disposés, nous demandâmes au capitaine s'il y aurait quelque inconvénient à ce que nous allassions, chaque soir, chanter des cantiques avec l'équipage. Il nous répondit qu'il n'en voyait aucun. Alors nous ouvrîmes ce mois dédié à la mère de Dieu. Au déclin du jour, lorsque le temps le permettait, avait lieu un petit exercice, qui consistait dans la récitation d'une dizaine du chapelet, de la prière du soir, et enfin dans le chant d'un cantique à Marie. Nos marins étaient aux anges ; et cependant le mois de mai se passa tout entier, sans autre résultat que ces gages extérieurs de dévotion. Cinq ou six seulement s'approchèrent du sacrement de pénitence. Le capitaine, bien qu'il n'assistât pas à la sainte messe, laissait néanmoins échapper parfois des paroles, qui montraient visiblement les combats de son âme. Nous lui prêtâmes des livres, entre autres un ouvrage qui a pour titre l'*Athée devenu croyant* (1), excellent traité, dont la lecture fit sur son esprit une vive impression.

Pendant qu'il était ainsi à se débattre contre les coups de la grâce, Dieu nous inspira de commencer une neuvaine, à l'effet d'obtenir sa conversion. Elle se termina le trois juin. Eh bien ! le même jour, à neuf heures du soir, au moment où l'un des missionnaires se promenait seul sur le pont, le capitaine l'aborde, et, d'une voix émue, il lui dit : — « Monsieur, j'ai un grand service à vous demander. » — « Je suis tout à vous, répond le missionnaire. » — « Je veux me confesser, non pas ce soir même, car ce n'est pas trop d'un jour pour m'y préparer, mais pas plus tard que demain. » Le lendemain, le capitaine assista à la sainte messe, bien que ce ne fût pas un dimanche. A cette vue, tout l'équipage fut ébranlé, on ne pouvait en croire ses yeux. Nous avions d'abord fixé, pour la première communion, le jour de la fête de la très-sainte Trinité ; mais le capitaine nous ayant

(1) Cet ouvrage a pour auteur M. Delauro-Dubez, un des hommes les plus honorables de l'Aveyron.

manifesté le désir de communier, s'il était possible, avec ses matelots, et, voulant avoir plus de temps pour se préparer à cette action auguste, nous nous rendîmes de bien bon cœur à ses désirs.

En attendant, nous nous mîmes à faire tous les soirs une petite instruction à l'équipage. C'était pour nous une véritable joie de voir ces matelots si saintement avides d'entendre la parole de Dieu. Quelquefois ils étaient tout trempés d'eau et de sueur ; n'importe, ils oubliaient leur corps pour ne penser qu'au bien de leur âme. Le capitaine, de son côté, ne se contentait pas de prêcher d'exemple, il exhortait encore de vive voix ; sa vie, on peut le dire, était celle d'un apôtre.

Un soir, en sortant du saint tribunal, il trouva un missionnaire, qui lisait à la clarté d'une lampe : il l'aborda, et le voilà tout aussitôt à lui parler du bon Dieu, mais d'une manière si admirable que ce cher confrère était ravi de l'entendre. Enfin, ils en vinrent à causer des possessions du démon. — « Mais, croyez-vous, lui dit le capitaine, qu'il existe encore de ces sortes de possessions ? » — « Assurément ; elles sont même assez fréquentes dans les pays infidèles. » — « C'est égal, reprit le capitaine, je viens de lui jouer un mauvais tour : comme il doit grincer des dents, au fond des enfers ! » En disant ces mots, une grosse larme s'échappa de ses yeux, et vint mouiller sa moustache.

Le dix-neuf juin eut lieu la communion générale. Depuis le premier capitaine jusqu'au dernier mousse, tous eurent l'insigne faveur de recevoir le pain des anges, et cela à la même messe. Qu'il était touchant de voir et d'entendre ces bons matelots ! Comme la douce joie du ciel rayonnait sur leurs visages, et se manifestait dans toutes leurs actions ! Quand tout fut fini, le capitaine vint se jeter au cou de son confesseur, en disant : « Les moments les plus heureux de la vie sont toujours mêlés de quelque arrière-pensée ; mais, pour aujourd'hui, le cœur est content tout de bon. »

Vous eussiez pleuré de joie, en entendant nos matelots faire aussi leurs réflexions, chacun de leur côté. « Mais comment, disait l'un des plus vieux, nous qui ne voulions pas même faire cela une fois l'année, ah ! je le ferais bien maintenant tous les jours ! » — « Voyez-vous, disait un autre, si je faisais naufrage maintenant, cela me ferait autant de mourir que de manger ce morceau de pain. »

Le jour de la communion, le ciel, qui auparavant était couvert de nuages, devint pur, le vent tomba, et la mer se fit calme. A peine avait-on fini le chant du *Te Deum*, que la brise commença à souffler, et le navire à sillonner les ondes. Un vieux marin fit à ce sujet une réflexion assez naïve : « Est-il surprenant, dit-il, que nous allions

vite? Le navire est déchargé d'un poids immense. Moi, j'avais plus de péchés que le bâtiment n'est gros, et tout cela est passé par le sabord. »

C'est sur le vaisseau l'*Orient* que ces faits se sont passés; les missionnaires, qui s'y trouvaient de passage, l'appelaient leur *petit paradis flottant,* tant le Seigneur s'est plu à leur y faire goûter de consolations; et ils ne l'ont quitté qu'avec le plus grand regret et les larmes aux yeux.

TREIZIÈME LEÇON.

DE LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR ET DE LA VIE ÉTERNELLE.

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Onzième article du Symbole.

Résurrection de la chair, dogme fondé sur la révélation et sur des raisons de convenance. — Objections des incrédules. — Images de la Résurrection, que nous offre la nature.— Laideur des damnés. — Qualités glorieuses des justes ressuscités.

D. Qu'entendez-vous par la Résurrection de la chair?

R. J'entends qu'à la fin du monde, l'âme de chaque homme mort se réunira à son propre corps, pour n'en être jamais séparée.

La mort n'est qu'un sommeil; et le corps de l'homme, qu'une philosophie basse et rampante condamne à une poussière éternelle sans aucun espoir de se relever de ses ruines, doit, au contraire, d'après les hautes idées que la religion nous en donne, avoir un jour la destinée la plus

sublime. Il est terre, et il rentrera dans la terre; mais, après y avoir séjourné un temps plus ou moins long et connu de Dieu seul, quelque changement que la mort lui ait fait subir, quelque altération qui se soit faite dans ses diverses parties, il sortira du tombeau, pour se réunir, une seconde fois, à la même âme dont il avait été le compagnon pendant la vie, afin de partager son sort éternel. Voilà la ferme espérance qui nous anime, quand nous récitons ces paroles du symbole : *Je crois la Résurrection de la chair*. Nous disons la Résurrection de la chair et non pas de l'homme, parce que l'homme ne meurt pas tout entier; son âme, qui est incorruptible, ne peut mourir, ni par conséquent ressusciter ; elle ne fait que rentrer en possession du corps, qu'elle avait autrefois animé.

Les impies se sont acharnés de tout temps, avec la plus grande violence, contre ce dogme, parce que leur mauvaise vie actuelle leur fait craindre, et avec juste raison, la vie future ; mais tous leurs efforts sont impuissants pour l'ébranler, car il s'appuie sur les bases les plus solides, sur la parole même de Dieu, sur la foi constante de l'Église; les apôtres en faisaient le sommaire de leur prédication, et le but des espérances du chrétien.

Écoutez, c'est le Seigneur qui parle lui-même, par la bouche de ses prophètes : « Vos morts, dit-il à son peuple, ceux qui auront été égorgés , ressusciteront (1). » — « Je sais, dit Job, ce n'est pas un doute, mais je sais de science certaine que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai moi-même, au dernier jour; je serai de nouveau revêtu de ma propre chair, et je verrai mon Sauveur de mes propres yeux; je le crois fermement, et cette douce espérance repose dans mon sein (2). » — David dit en plusieurs endroits que Dieu ne laissera pas ses Saints dans la corruption du tombeau..., qu'il conserve leurs os, et

(1) Is., XIX, 26.
(2) Job., XIX, 25.

qu'il ne permettra pas qu'il s'en perde un seul (1). » — Les Machabées se consolaient de la mort et de la perte de leurs membres, par l'espérance de les recouvrer (2). » — C'était une vérité si constante, chez les Hébreux, que celle de la Résurrection des corps, que ceux qui la niaient, formaient une secte à part, en s'écartant de la foi commune. On les nommait Saducéens.

Cette même vérité brille, dans tout son jour, dans le nouveau Testament. Jésus-Christ dit expressément : « L'heure approche où tous ceux qui sont au fond des tombeaux, entendront la voix du Fils de l'Homme, et ceux qui auront fait le bien, s'avanceront pour ressusciter à la vie, et ceux qui auront fait le mal, ressusciteront pour être jugés (3). » Saint Paul nous donne les détails de ce spectacle surprenant. « En un moment, dit-il, en un clin d'œil, au dernier son de la trompette, les morts ressusciteront pour ne plus mourir (4). » Et, dans le même chapitre, il nous présente la Résurrection de Jésus-Christ comme le gage de la nôtre, et voici à peu près son raisonnement : « Jésus-Christ est ressuscité, donc nous ressusciterons, car n'est-il pas juste que les membres suivent le sort et la gloire de leur chef ? et son bonheur serait-il complet, si, pendant qu'il serait dans la jouissance de tous les biens, ses membres restaient ensevelis dans la corruption du tombeau ? » Aussi appelle-t-il Notre-Seigneur *les prémices des morts*, ou *le premier-né d'entre les morts* (5); or, les prémices supposent des suites, et le premier-né des morts, ou le premier ressuscité , en indique d'autres qui ressusciteront après lui. Ce

(1) Psal. xxxiii, 20

(2) II. Mach., vii, 6.

(3) Et procedent qui bona fecerunt in resurrectionem vitæ, qui verò mala, in resurrectionem judicii. *Joan.*, v, 25.

(4) I. Cor., xv, 12.

(5) Primitiæ dormientium. I. *Cor.*, xv, 20. — Primogenitus ex mortuis. *Colos.*, i, 18.

grand apôtre est tellement convaincu de la certitude de notre Résurrection, qu'il en parle comme d'une chose déjà faite (1). De même donc que nous sommes tous morts en Adam, de même nous recouvrerons tous la vie en Jésus-Christ; et, alors, nous pourrons faire entendre ce chant de triomphe : « O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon (2)? »

Laissons donc les libertins et les incrédules mettre leurs espérances dans le néant, et se ravaler au niveau de la brute; laissons-les dire que tout meurt avec l'homme, et en conclure qu'on n'a rien de mieux à faire ici-bas que de suivre ses penchants, que de rire, boire et manger, comme les animaux qui n'attendent rien au delà du trépas; pour nous, notre foi est solide : Je sais, peut dire chacun de nous, que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai au dernier jour (3).

Mais, outre cette ferme assurance que nous tirons des lumières de la révélation, la raison elle-même ne nous dit-elle pas que ce corps, qui a participé au bien et au mal que l'âme a fait, doit entrer aussi en participation de sa récompense ou de sa peine (4)? Quoi! ce corps que Dieu lui-même a formé de ses mains, animé de son souffle, embelli de ses grâces et sanctifié par sa présence; ce corps, véritable chef-d'œuvre de sa sagesse, dont Jésus-Christ a fait tant de fois son sanctuaire et qu'il a nourri de sa chair divine et de son sang précieux; ce corps, après avoir reçu tant de faveurs signalées, tomberait en dissolution, et

(1) Conresuscitavit et consedere fecit in Christo in cœlestibus. *Eph.*, II, 6.

(2) O mors, ubi est victoria tua? O mors, ubi est stimulus tuus? I. *Cor.*, XV, 55.

(3) Scio quòd Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terrâ surrecturus sum. *Job.*, XIX, 25.

(4) Ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit, sive bonum, sive malum. II. *Cor.*, V, 10.

serait éternellement abandonné aux vers et à la poussière, comme s'il n'était pas au pouvoir du Très-Haut de le conserver ou de le rétablir! Quoi! ce corps qui a porté sur lui-même la mortification de Jésus-Christ, ces membres qui ont été l'instrument de tant de bonnes œuvres, cette bouche d'où sont sorties tant de paroles de ferveur, ces mains si souvent élevées vers le ciel, pour porter l'hommage de l'adoration jusqu'au trône de la Majesté suprême, ou étendues vers les pauvres et les affligés, pour essuyer leurs larmes et soulager leur indigence; en un mot, ce corps, qui s'est épuisé de forces et consumé tout entier au service de Dieu et du prochain, serait, pour récompense, voué à une éternelle destruction ! Comment pourrais-je le croire? J'ai de trop hautes idées de la bonté de mon Dieu, et j'aime à penser qu'ayant partagé les travaux et les vertus de l'âme, il lui sera de nouveau associé, pour partager sa gloire et sa félicité. Et, d'un autre côté, n'est-il pas de toute justice que ces membres d'iniquité, qui ont servi au vol, au meurtre, au brigandage, au blasphème, à la luxure, à des abominations de toute espèce, éprouvent les mêmes tourments que l'âme devra subir?

Nous ressusciterons donc tous, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, maîtres et serviteurs, justes et pécheurs; dans quelque condition que la divine Providence nous ait placés, nous ressusciterons tous, avec cette même chair dont nous sommes revêtus, avec ces mêmes yeux, ces mêmes mains, ces mêmes organes que nous avons maintenant, sans autre distinction que celle de nos œuvres bonnes ou mauvaises.

O spectacle imposant! Au son de la trompette fatale, qui retentira jusque dans le creux des tombeaux, tous ces morts, depuis longtemps ensevelis, se relèveront de leur couche funèbre ; le souffle de Dieu ranimera ces os desséchés, et la multitude des enfants d'Adam se trouvera à l'instant rassemblée.

Mais quoi ! disent les incrédules, sera-t-il possible à Dieu de retrouver, dans le vaste sein de la nature, les éléments épars de nos corps ? Comment pourra-t-il rassembler tant de parties imperceptibles, qui se seront décomposées et transformées de mille manières, qui auront servi de nourriture aux plantes, aux animaux, à d'autres hommes, qui se seront introduites dans une infinité de substances ? N'est-ce pas là un prodige, où l'esprit humain se perd ? — Qu'entends-je ? répond Tertullien (1), je crois qu'on voudrait douter de la puissance de Dieu. Celui qui a pu créer de rien nos corps, ne pourra-t-il pas les former une seconde fois de leur propre matière ? Qui l'empêchera de rétablir ce qui était déjà, puisqu'il a pu faire ce qui n'avait jamais été ? Oh ! qu'il sera facile à la parole créatrice de rétablir son ouvrage ! Dieu n'a qu'à vouloir, et, au moindre signe de sa volonté, les antres de la terre, les abîmes de la mer rendront les débris de nos corps, quelque altération qu'ils aient subie, dévorés par les vers, engloutis dans les eaux, consumés par le feu, évaporés dans les airs ; et tous ces membres dispersés en tant d'endroits, mais dont la moindre parcelle n'a pu périr sous l'œil de Dieu, se remettront à leur place et reprendront leur première forme [1] (2).

Dieu a voulu que la nature elle-même nous offrît une infinité d'images de la Résurrection. Nous n'y voyons partout que mort et résurrection continuelle. Toutes choses, dit Tertullien, se conservent en périssant ; toutes choses revivent en mourant (3). Voyez les plantes et les arbres, qui semblent morts pendant l'hiver, reverdir et refleurir au printemps. Voyez ce grain de blé, enseveli dans le sillon :

(1) Tertul., *Apol.*, c. XLVIII.

(2) Et dedit mare mortuos..... Et mors et infernus dederunt mortuos suos..... et judicatum est de singulis. *Apoc.*, XX, 13.

(3) Omnia pereundo servantur; omnia de interitu reformantur. *Tertul.*, *Apol.*, c. XLVIII.

qui pourrait croire, s'il ne l'avait jamais vu, si une expérience journalière ne le lui prouvait, qu'il se relèvera, sous peu de jours, en une verte tige, pour se reproduire à l'infini ? Et ce ver si connu, qui nous fournit de si riches vêtements, ne rènaît-il pas de son germe mort toute l'année ? Eh quoi donc ! continue Tertullien, tout ressuscitera dans la nature en faveur de l'homme, et l'homme, en faveur de qui tout ressuscite, ne ressusciterait pas lui-même ! Mais louez le Seigneur, s'écrie Isaïe, ô vous qui dormez dans la poussière, parce que la rosée qui tombe sur vous est une rosée de lumière (1) ; et vos ossements se ranimeront comme l'herbe qui refleurit (2).

D. Y aura-t-il quelque différence entre les corps des Bienheureux et ceux des damnés ?

R. Oui, il y aura une grande différence : les corps des Bienheureux seront brillants de gloire et impassibles, au lieu que les corps des damnés feront horreur et brûleront éternellement dans l'enfer.

Nous ressusciterons tous, dit le grand apôtre ; mais nous ne serons pas tous changés (3). Il y aura une différence énorme entre les prédestinés et les réprouvés. Les uns se réveilleront pour la vie éternelle, et les autres pour un opprobre éternel (4). Ceux qui n'auront semé que corruption dans leur chair, que pourront-ils se promettre qu'un fruit de honte et de corruption (5) ? Les méchants conserveront cette chair qu'ils ont tant flattée ; mais, hélas ! quel affreux

(1) Laudate qui habitatis in pulvere, quia ros lucis ros tuus. *Is.*, xxvi, 19.

(2) Et ossa vestra germinabunt. *Is.*, lxvi, 14.

(3) Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur. I. *Cor.*, xv, 51.

(4) Et multi de his qui dormiunt in terræ pulvere, evigilabunt, alii in vitam æternam, et alii in opprobrium. *Dan.*, xii, 2.

(5) Qui seminat in carne suâ, de carne et metet corruptionem. *Gal.*, vi, 8.

changement dans ces beautés si vantées, qui auraient eu peur de se faner par un jour de jeûne, par une légère pratique de mortification ! Et ces corps engraissés dans les délices de l'Égypte, et qui se délectaient dans la mollesse et les parfums, que sont-ils devenus ? O Dieu ! quelle horreur ! quels cadavres hideux ! Voyez empreintes sur leur visage et sur tous leurs membres, l'image de leurs crimes et les traces de l'ignominie dont ils se sont souillés. Voyez-les, la fureur dans les yeux, le blasphème à la bouche, les lèvres crispées par le désespoir. Ressuscités, non pour la vie, mais pour une mort éternelle, ils exhalent l'infection ; et ils vont servir de pâture aux feux vengeurs de l'enfer.

Détournons nos regards de cet affreux spectacle, pour les porter sur la belle et radieuse tribu des enfants de Dieu. Ils n'ont pas ménagé leur chair, quand il s'agissait de la gloire du Seigneur et des devoirs de la religion ; et maintenant quelle heureuse transformation s'est opérée en elle ! Ce corps, qui a été déposé dans la terre comme une semence, était plein de corruption, et il ressuscite incorruptible ; il était plein de misères et il se relève plein de gloire ; il était plein de faiblesses et d'infirmités, et il ressuscite plein de vigueur et de force (1). Enfin, c'était un corps animal, grossier, assujetti aux besoins de la vie, et il ressuscite tout spirituel et tout céleste. Voilà donc quelles seront les quatre qualités des corps glorieux, l'impassibilité, l'agilité, la subtilité, la clarté.

1° *L'impassibilité*. Désormais plus de ces alternatives de santé et de maladie, de froid ou de chaud ; plus de faim, plus de fatigue, plus de corruption, plus de mort ; mais un état continuel de plaisir et de douce satisfaction (2).

(1) Surget in incorruptione..... surget in gloriâ..... surget in virtute. I. *Cor.*, XV, 42, 43.

(2) Non esurient, neque sitient ampliùs, neque cadet super illos sol, neque ullus æstus. — Mors ultrà non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultrà. *Apoc.*, VII, 15 ; XXI, 14.

2° *L'agilité*. Au lieu de cette masse grossière, aux mouvements si lourds et si lents, que nous traînons avec tant de peine pendant les tristes jours de notre mortalité, les prédestinés auront un corps d'une agilité extrême, qui leur permettra de se transporter d'un lieu à un autre avec la plus grande promptitude, avec la rapidité de l'éclair, et cela sans peine et sans effort (1).

3° *La subtilité*. Cette chair terrestre, qui nous sert actuellement d'enveloppe, sera, en quelque sorte, spiritualisée. Ce sera pourtant une chair, dit saint Augustin, et non pas un esprit (2); mais, tout en conservant sa nature, elle aura acquis des propriétés si énergiques qu'aucun obstacle matériel ne sera capable de l'arrêter, qu'elle pourra pénétrer les corps les plus compactes et les plus solides, sans les rompre, comme la lumière traverse le verre sans le briser. C'est ainsi que Notre-Seigneur, après sa Résurrection, entra dans le cénacle, quoique les portes en fussent fermées.

4° *La clarté*. Jésus-Christ changera le corps de notre abaissement, en le rendant semblable à son corps glorieux (3). On n'y remarquera donc plus aucun de ces défauts, aucune de ces imperfections dont le péché les a déparés, aucune de ces ombres dont il a obscurci cette belle image du Créateur. Tous, ceux-là même que nous trouvons ici-bas les moins partagés des avantages de la nature, seront beaux comme la lune, brillants comme le soleil. Cependant chacun aura un degré de gloire proportionné à ses mérites. Car, dit saint Paul (4), autre est la clarté du soleil, autre celle de la lune, autre celle des étoiles, et, parmi les

(1) Assument pennas sicut aquilæ; current et non laborabunt; ambulabunt et non deficient. *Is.*, XL, 31.

(2) Caro spiritalis; sed tamen caro, non spiritus. ***D. Aug.***, ***De civit.***, l. XXII, c. XXI.

(3) Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ. *Philip.*, III, 21.

(4) Alia claritas solis, alia claritas lunæ, et alia claritas stellarum. I. *Cor.*, XV, 41.

étoiles, les unes sont plus brillantes que les autres. Il en sera de même des Bienheureux, qui tous resplendiront dans l'éternité d'un éclat plus ou moins vif, selon la diversité de leurs vertus. Les martyrs porteront les cicatrices des coups qu'ils auront reçus pour la foi, radieuses comme les plaies de Jésus-Christ; on verra sur le front des prêtres et des pontifes l'auguste caractère de leur sacerdoce; et tous, pleinement satisfaits de leur gloire, jouiront d'un bonheur parfait[2].

Voyez maintenant de quel côté vous voulez être, avec les élus ou avec les pécheurs? Le choix ne saurait être douteux; mais il dépend entièrement de vous. Si vous aimez réellement votre chair, rendez-la digne de la Résurrection glorieuse. Ce n'est pas en la nourrissant délicatement, en la couvrant de parures, en l'idolâtrant, que vous travaillerez à son bonheur, mais plutôt en l'assujettissant à l'esprit, en la rendant conforme à l'image du Fils de Dieu. Voulez-vous que vos corps soient une semence qui fructifie pour la gloire, faites-en des instruments de justice, de pénitence, de toute sorte de bonnes œuvres, et surtout sanctifiez-les par la fréquente participation au corps de Jésus-Christ, qui doit être pour eux le gage de la bienheureuse immortalité.

Tel est le dogme de la Résurrection, source inépuisable de consolations pour le chrétien fidèle. Est-il, en effet, rien de plus doux que de penser que ce corps, auquel nous sommes si intimement unis, que nous ne pouvons nous empêcher d'affectionner, alors même que nous le mortifions par la pénitence, après avoir été quelque temps la proie de la mort, renaîtra de ses cendres, pour prendre un éclat tout surnaturel? O vous donc, qui êtes si sensibles à la perte de vos proches, de vos amis, ne vous affligez pas outre mesure, comme ceux qui ne voient rien au delà de la tombe (1). Ces tendres liaisons, ces sociétés aimables qui

(1) Non contristemini sicut et cæteri qui spem non habent. I. *Thess.*, IV, 12.

ont pour vous tant de charmes, hélas! il faut bien les rompre tôt ou tard; mais soyez justes, soyez pieux, soyez saints, et un jour vous pourrez les renouer dans un monde meilleur, où le plaisir sera pur, sans amertume et sans aucune crainte.

O vous qui êtes continuellement ici-bas le jouet de l'infortune, dont les corps sont usés par un travail pénible, exténués par la faim, courbés vers la terre pour en arracher avec de longs efforts le pain de chaque jour, consolez-vous par la pensée de la Résurrection future (1)

Et vous que la maladie consume, vous que de longues incommodités ou des douleurs violentes affligent, quand même vous seriez comme Job couverts de cet ulcère affreux, qui défigurait son corps et en faisait un tas de pourriture et une fourmilière de vers, votre état serait bien déplorable, sans doute; mais, si vous souffrez avec patience, par amour de Dieu, consolez-vous, comme Job, par la pensée de ce Dieu Sauveur, qui renouvellera votre corps et le rendra aussi brillant que les étoiles du firmament.

Enfin, vous tous que la vue d'une mort prochaine afflige, consolez-vous, en pensant que le tombeau ne sera que le creuset, où le corps sera dépouillé de tout alliage impur, pour prendre la forme la plus belle, la plus noble, la plus glorieuse [2].

TRAITS HISTORIQUES.

1. Dieu, voulant autrefois donner au prophète Ezéchiel une vive idée de sa grandeur et de sa toute-puissance, lui envoya une magnifique et sublime vision, qui a été de tout temps célèbre dans l'Église, et que nous rapportons ici comme une brillante figure de la Résurrection des corps. L'Esprit de Dieu emporta donc Ezéchiel au milieu d'une grande campagne, pleine d'une multitude innombrable d'os de morts, desséchés depuis fort longtemps. Il lui fit faire le tour de

(1) Consolamini invicem in verbis istis. I. *Thess.*, IV, 17.

cette campagne, et lui demanda : « Prophète, pensez-vous que ces os revivent? » — « Vous le savez, Seigneur, répondit Ezéchiel. » Alors Dieu lui ordonna de commander à ces os de s'approcher les uns des autres, et de reprendre leur place naturelle. Et aussitôt Ezéchiel se mit à prophétiser sur ces os, et leur dit : « Os arides, écoutez la parole du Seigneur. » Dès qu'il leur eut intimé la volonté du Très-Haut, voilà que tout fut ébranlé ; les os s'approchèrent les uns des autres, chacun à sa jointure, avec un bruit effroyable. Les nerfs, les muscles, les chairs et la peau les recouvrirent ensuite, et ils formèrent des corps parfaits ; mais l'esprit de vie n'était pas encore en eux. Le prophète, par l'ordre de Dieu, fit entendre de nouveau sa voix, et aussitôt le même esprit, qui anima autrefois le premier homme nouvellement formé de la terre, s'éleva des quatre vents, souffla sur ces morts ; ils reprirent tous la vie, et une armée innombrable se leva sur ses pieds. Et le Seigneur dit à Ezéchiel : « Fils de l'homme, ces os sont toute la maison d'Israël ; ils disent : Nos os ont séché, notre espérance s'est évanouie, et nous avons été moissonnés. C'est pourquoi prophétise, et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : J'ouvrirai vos tombeaux, et je vous tirerai de vos sépulcres ; et vous saurez que je suis le Seigneur. » ÉZÉCH., c. XXXVII.

Tel est le tableau de la Résurrection générale, que Dieu mit autrefois sous les yeux de son Prophète ; et ce qui n'eut alors lieu qu'en vision, arrivera à la fin des temps en toute réalité.

Nous trouvons encore une autre image de la Résurrection dans ce feu sacré que les prêtres, par ordre de Jérémie, cachèrent avant la captivité de Babylone, au fond d'une citerne desséchée, et qui fut, plus de deux cents ans après, miraculeusement reproduit. Le saint homme Néhémie, inspiré de Dieu, envoya les descendants de ces prêtres en faire la recherche dans l'asile secret et profond, où il avait été déposé. Mais ils ne purent en rapporter qu'une eau épaisse et fangeuse. Néanmoins, pleins de confiance en Dieu et dociles à l'ordre de Néhémie, ils répandirent cette boue sur l'autel qui avait été préparé ; et tout à coup le soleil, sortant d'un nuage et frappant de ses rayons cette eau impure, fit jaillir le feu caché sous cette boue, qui se changea aussitôt en une flamme éclatante. Ce prodige ravit d'admiration tous les spectateurs ; et le roi de Perse, en ayant eu connaissance, fit murer le lieu où le feu avait été caché, et accorda aux prêtres de grands priviléges.

Ainsi, quand on porte ses regards dans la profondeur des tombeaux, on n'y trouve point cette étincelle de vie qui animait ces corps, qui ne sont plus que cendre et poussière ; mais, au moment où le soleil de justice viendra frapper de ses rayons ce limon fangeux et l'inonder de sa lumière vivifiante, on verra ce feu sacré se rallumer

dans un clin d'œil, et l'univers étonné sera dans l'admiration d'un spectacle si ravissant. MÉRAULT, *Enseig. de la rel.*

2. Vers de terre en ce bas monde, chrysalides dans le tombeau, comme le papillon qui ne prend ses ailes si brillantes qu'après s'être traîné dans la poussière, nous recevrons, au grand jour de la Résurrection, une forme toute nouvelle, une forme lumineuse et triomphante, pour nous envoler vers la céleste demeure.

Dieu a voulu nous faire connaître cette perfection des corps après la Résurrection, en préservant certains corps de toute corruption, en leur donnant un grand éclat, en corrigeant, à l'heure de leur mort, tous les défauts qu'ils pouvaient avoir. Lorsque saint Martin fut mort, sa figure devint resplendissante ; tout le monde s'écriait : « C'est un ange. » Lorsque saint François d'Assise eut rendu son âme à Dieu, tout ce qu'il pouvait avoir de défectueux dans son corps, changea : les rides de la vieillesse disparurent, la beauté du jeune âge brillait sur sa figure, ses yeux étaient si naturels que personne ne pouvait se figurer qu'il fût mort ; tout le monde courait en foule pour le voir ; c'était une image parfaite d'un corps glorieux. Blosius, qui rapporte ce fait, dit que jamais on n'avait rien vu de plus admirable ; on ne pouvait en croire à ses yeux, et bien plus, ce corps resta tel, sans éprouver la corruption ordinaire.

Traité sur le Credo.

3. C'est cette ferme espérance de la Résurrection, qui soutenait les sept jeunes frères Machabées, ces généreux martyrs de l'Ancien Testament, que l'impie Antiochus voulait contraindre à manger de la chair de pourceau, contre la défense expresse de la loi. Comme ils témoignèrent être prêts à mourir plutôt que de transgresser le commandement du Seigneur, le roi leur fit souffrir, à tous, les supplices les plus cruels. Le premier eut la langue coupée ; on lui arracha la peau de la tête, et, comme il respirait encore, on le jeta dans une chaudière brûlante. Le second, étant sur le point de rendre l'esprit, dit au roi : « Vous nous faites perdre, ô très-méchant prince, la vie présente ; mais le Roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle. » Le troisième dit aussi avec confiance : « J'ai reçu ces membres du Ciel ; mais je les méprise maintenant pour la défense des lois de Dieu, parce que j'espère qu'il me les rendra un jour. » Le quatrième parla en ces termes : « Il vaut mieux être tué pour obéir à Dieu, que de vivre en lui désobéissant ; nous espérons qu'à la Résurrection, Dieu nous rendra glorieux ces corps que nous avons reçus de lui. » Les trois autres montrèrent une égale intrépidité. Et leur mère, plus admirable qu'on ne peut dire et digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes, souffrait avec constance leur mort, à cause de l'espoir qu'elle avait en Dieu, et elle les exhor-

lait par des paroles fortes et pleines de sagesse, joignant un courage mâle à la tendresse d'une femme. Elle fut immolée la dernière.

II. MACH., c. VII.

DEUXIÈME INSTRUCTION

Douzième article du Symbole.

Vie éternelle. — De l'Éternité en général. — Raisons de la vie future. — L'Éternité bienheureuse ou le Paradis.

D. Qu'est-ce que la vie éternelle?

R. C'est le bonheur dont les saints jouissent dans le ciel.

C'est à cet article du symbole que tous les autres se rapportent. Dieu ne nous a créés, il ne nous a rachetés, il n'a établi l'Église, il ne nous a donné les sacrements et tous les autres moyens de salut, que pour nous conduire à la vie éternelle. Nous procurer la vie éternelle, voilà quel a été le but de la venue de Jésus-Christ sur la terre, de ses travaux, de ses souffrances et de sa mort (1). Et même, si nous remontons à l'origine des choses, nous voyons que Dieu, en créant l'homme, ne le fit pas pour le faire mourir, mais bien pour une destinée éternelle. C'est le péché qui a introduit la mort dans le monde (2); et voilà pourquoi ce souffle de vie, que Dieu nous a inspiré et qui n'est autre chose que notre âme spirituelle, simple et immortelle de sa nature, se sépare pour un instant du corps, mais lui survit toujours; et, à la fin des temps, par les ordres de

(1) Ego veni ut vitam habeant et abundantiùs habeant. *Joan.*, x, 10.

(2) Peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors. *Rom.*, v, 12.

celui qui est venu tout restaurer dans le ciel et sur la terre, et qui réformera nos corps, non-seulement selon leur perfection primitive, mais encore selon le modèle du corps glorifié de notre Seigneur Jésus-Christ, cette même âme reprendra le même corps, qui aura été le compagnon de ses peines ou de ses plaisirs, pour lui demeurer inséparablement unie.

Ainsi, après le monde des temps, viendra celui de l'éternité, vers lequel nous sommes tous poussés par une force invincible, sans que rien puisse nous arrêter. Et cette éternité elle-même se partage en deux abîmes également insondables, l'abîme du bonheur ou le paradis, l'abîme du malheur ou l'enfer. Pour embrasser cet article dans toute son étendue, nous allons parler successivement : 1° de l'éternité en général, 2° de l'éternité bienheureuse, 3° de l'éternité malheureuse, réservant, toutefois, cette dernière pour l'instruction suivante.

DE L'ÉTERNITÉ EN GÉNÉRAL.

Cette effrayante perspective de l'Éternité, ces espaces infinis d'une durée sans bornes, révoltent les impies ; et il fut un temps, qui n'est pas encore bien loin de nous, où des hommes soi-disant philosophes, fiers de leurs lumières et enivrés de leur prétendu mérite, déployaient toutes les ressources de leur esprit et de leur imagination, pour prouver qu'ils étaient semblables à des animaux sans raison, se faisant ainsi les compagnons et les émules des bœufs et des taureaux qui, après avoir ruminé pendant quelques années, périssent sans retour. Heureusement cette mode est passée ; et aujourd'hui les savants, comme le simple peuple, se font gloire de reconnaître que l'homme est immortel, et qu'après la destruction du corps, l'âme qui lui survit commence une vie nouvelle, qui ne finira jamais.

Cependant, comme les passions sont toujours les mêmes,

et qu'étant si vivement en jeu dans cette question, elles s'efforcent d'y répandre des nuages, nous allons rapporter ici les principales preuves sur lesquelles repose notre croyance à la vie future. Nous en avons déjà touché quelque chose, en parlant de l'immortalité de l'âme, à la cinquième leçon ; mais, le sujet étant des plus importants, nous ne devons pas négliger l'occasion qui se présente ici de le développer un peu plus longuement. Voici donc quelques-uns des arguments, qui nous démontrent la nécessité d'une vie à venir

1° La nature elle-même de notre âme.

On conçoit très-bien qu'un assemblage d'éléments grossiers et matériels se désunisse et se décompose, et qu'ainsi le corps, étant poussière, retourne en poussière. Mais l'âme est une substance simple, immatérielle comme la pensée qui en émane. Qui jamais, en effet, s'est avisé de donner de l'étendue à la pensée ? Qui jamais s'est avisé de dire la moitié, le tiers ou le quart d'une pensée ? Or, ce qui n'est pas composé n'est pas susceptible de décomposition ; ce qui n'a point de parties, ne peut périr par la dissolution de ses parties. Donc le dogme de l'immortalité de l'âme est une suite nécessaire de sa spiritualité ; donc la ruine du corps ne porte aucune atteinte à l'existence de l'âme, de même que le déchirement d'un habit laisse dans son entier le corps qui en est revêtu.

2° L'infaillibilité de la sagesse divine, qui n'a pu donner à l'homme des désirs infinis, sans quelque objet capable de les satisfaire.

Le cœur de l'homme, tourmenté par une multitude de désirs insatiables, est comme une espèce d'abîme qui absorbe, qui engloutit tout et ne dit jamais : c'est assez. Est-il dans le besoin, ses premiers vœux sont pour le nécessaire ;

quand il a le nécessaire, il veut le superflu : et, après le superflu, il ambitionne tout ce qu'il y a de plus beau, de plus éclatant, de plus magnifique. Chacun, dans la sphère où l'ordre de la Providence l'a placé, cherche toujours à grandir et à s'élever. Plus on gagne, plus on veut gagner ; plus on a de plaisirs, de richesses, d'honneurs, plus on en désire, sans que jamais ici-bas on puisse trouver le vrai bonheur. D'où vient donc que nous sommes ainsi ballottés de désirs en désirs, d'espérances en espérances, et que nous ne trouvons nulle part de quoi nous satisfaire ? Tous les autres êtres, heureux à leur manière, remplissent leur destinée. Le poisson nage content, au sein des eaux, sans envier le sort de l'oiseau qui fend l'air ; et l'oiseau se réjouit de voler librement dans les espaces, sans penser qu'il y ait des créatures plus heureuses que lui ; et l'homme, l'homme seul, n'est pas content des avantages temporels, qui cependant, au dire des impies, devraient être tout son partage ! Et Dieu n'aurait mis en son cœur ce désir insatiable de bonheur que pour se jouer de lui ! Mais, alors, où est la sagesse de Dieu ? où est sa bonté ? Ne nous aurait-il donné la raison que pour nous rendre plus malheureux ? N'aurait-il donné à notre cœur une capacité infinie que pour le laisser dans un vide éternel ? Non, non, ce bon Père n'en impose point à ses enfants ; et, puisqu'il n'y a rien dans ce monde de proportionné avec ce désir immense de bonheur, que nous sentons invinciblement au dedans de nous-mêmes, nous sommes forcés de conclure que la terre n'est pas notre patrie, que nous sommes faits pour un monde invisible et éternel, où la multitude et la variété de nos désirs doivent trouver leur centre et leur parfait accomplissement.

3° L'infinité de la justice de Dieu, qui ne lui permet pas de traiter indifféremment l'homme vertueux et le coupable.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la société humaine et

monde moral, pour être frappé du désordre et de la nfusion qui y règnent. Quel est ici-bas le sort du vice et la vertu ? D'un côté, voyez prospérer la voie des méants ; trop souvent, tout semble sourire à leurs vœux. ns humanité, sans foi, sans pudeur, ils se font un jeu tromper les simples, d'opprimer les faibles, de s'enhir aux dépens de leurs semblables; la ruse, l'intrigue, fraude les conduisent à la fortune et aux honneurs, et les voit, semblables aux cèdres du Liban, élever leur te altière contre le Dieu qu'ils déshonorent et blasphèent. D'un autre côté, que d'hommes vertueux qui soufent sur la terre et qui, après avoir vécu dans les exercices la piété et dans des traverses continuelles, meurent sans oir goûté un seul instant de bonheur ! Or, croyez-vous 'un même sort soit réservé aux premiers et aux seconds? ioi ! les uns et les autres auront également tout perdu à mort ! Et il n'y aura aucune différence entre le vice et la rtu, entre le crime du méchant et les bonnes œuvres du ste, entre la perversité de l'assassin et le dévouement citoyen généreux qui expose sa vie pour ses compaotes, entre les turpitudes de l'impudique et la pureté des erges ! Quoi ! Dieu ne ferait pas plus de cas du juste qui dore, que de l'impie qui l'outrage ! Mais, alors, disons 'il n'y a plus de Providence ; disons qu'il n'y a plus Dieu. Car, s'il existe un Dieu, il faut qu'il soit juste, et ne peut être juste qu'en rendant à chacun selon ses œues ; et, puisqu'une expérience de tous les jours prouve ie, dans cette vie, les bons ne sont pas récompensés, les méchants punis, il faut, de toute nécessité, qu'il y t une vie future où justice soit faite à tous.

4° La foi du genre humain

Tous les peuples sans exception, anciens et modernes, olicés et barbares, qui ont reconnu un Dieu, ont admis

aussi, comme une suite nécessaire, la croyance à une vie à venir. Il est vrai que cette croyance a été plus d'une fois dégradée par la superstition, les vices ou l'ignorance; qu'en certaines régions elle était plus obscure et plus vague, en d'autres plus développée et plus parfaite; mais elle n'a été nulle part inconnue. Chez les anciens, il est facile de la démêler au milieu des fables du polythéisme; on l'a trouvée établie chez les sauvages des forêts américaines, et parmi les hordes de l'Afrique. Partout où il y a eu des hommes vivant en société, on a cru que, bien loin que tout se bornât à ce cercle étroit de la vie, il y aurait une vie future où chacun recevrait la récompense ou la punition de ses œuvres. Mais si l'homme, ainsi que le prétendent les impies, meurt tout entier comme la brute, s'il ne doit pas avoir d'autre destinée que son bœuf ou son âne, d'où a pu lui venir cette idée si extraordinaire de l'immortalité? Comment cette idée, si opposée aux sens, si effrayante pour les passions, a-t-elle pu prévaloir sur toute la terre et se conserver au milieu des révolutions des empires, et de ce chaos d'erreurs où s'est perdu tant de fois l'esprit humain? Ah! reconnaissons-le, c'est le doigt de Dieu qui l'a gravée dans le cœur de l'homme, d'une manière impérissable. Et quels arguments les apôtres du néant peuvent-ils apporter pour infirmer ce témoignage si constant, si uniforme de tout le genre humain? Malheureux, ils n'ont d'autres raisons que leurs désirs, dit un Père de l'Église (1); on peut les défier d'arriver à la conviction. « Ils n'ont pas, dit Bossuet, de quoi établir le néant auquel ils aspirent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas même assuré (2). »

5° L'autorité de la révélation.

La raison humaine peut être faible et chancelante; mais

(1) Magis optant quàm credunt.

(2) Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.*

la foi la soutient et l'éclaire de sa divine lumière. Un chrétien n'a besoin, pour croire, que de la parole de Dieu. Or, elle s'explique, de la manière la plus formelle, sur la vie à venir. « Dieu a créé l'homme impérissable, dit le Sage (1). » « Les méchants iront dans un supplice éternel, et les justes à la vie éternelle (2). » Mais qu'est-il besoin de citer des textes? La religion tout entière ne nous annonce-t-elle pas la vérité et l'éternité de la vie future ? Cette vie future n'a-t-elle pas été constamment l'objet de la foi et des désirs des patriarches, la source des consolations que les prophètes donnaient au peuple de Dieu, et le fruit de la venue de Jésus-Christ ? Pourquoi ce divin Sauveur s'est-il incarné? pourquoi est-il mort? pourquoi est-il monté au ciel ? N'est-ce pas pour nous ouvrir les portes de la bienheureuse immortalité ? C'est par la prédication de la vie future, que les apôtres jettent les premiers fondements de la doctrine du salut, parmi les nations infidèles. C'est par là que saint Paul commence d'annoncer la foi devant l'Aréopage. « Nous sommes la race immortelle de Dieu, » dit-il à cette assemblée de sages; ailleurs, expliquant en détail les qualités des corps ressuscités à la gloire, il dit en toutes lettres que, de mortels et corruptibles qu'ils sont actuellement, ils deviendront incorruptibles, et qu'ils se revêtiront de l'immortalité (3). En un mot, tout le christianisme repose sur le dogme d'une vie future ; et renverser ce dogme, c'est renverser tout l'édifice de la religion ; c'est renverser le trône de Dieu lui-même.

Et que font les incrédules pour s'étourdir sur cette importante vérité ? Ils ressassent des sophismes mille fois réfutés ; ils se perdent en discours vagues, en suppositions

(1) Deus creavit hominem inexterminabilem. *Sap.*, I, 23.

(2) Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam. *Math.*, xxv, 46.

(3) Oportet corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem. I. *Cor.*, xv, 53.

chimériques ; et, sur un misérable peut-être, ils hasardent leur éternité? O aveuglement ! ô folie !

Mais enfin, qu'on le croie ou qu'on ne le croie pas, qu'on y pense ou qu'on n'y pense pas, ce que Dieu a promis s'accomplira, et, bon gré, mal gré, chacun de nous s'achemine vers l'Éternité[1]. Prenons bien garde de ne pas faire fausse route, et, pour cela, soyons bien convaincus que ce n'est pas par les sentiers fleuris de la volupté, mais par le chemin de la croix qu'on arrive au royaume de Jésus-Christ. Mais en quoi consiste cette vie éternelle, c'est ce que nous allons maintenant examiner.

D. Qu'est-ce qui fait le bonheur des saints dans le ciel?

R. C'est de posséder Dieu et d'être assurés qu'ils le posséderont toujours.

L'ÉTERNITÉ BIENHEUREUSE.

Il faudrait avoir non pas une voix humaine, mais le langage des anges, pour parler de la béatitude des saints. De tout ce que nous voyons en ce monde de plus beau, de plus aimable, de plus ravissant, rien n'approche des délices de la céleste patrie, rien ne peut nous en donner une idée. Saint Paul lui-même, ravi jusqu'au troisième ciel, et qui de là avait entrevu quelque chose de la gloire des élus, ne sait comment s'exprimer, et il se contente de dire que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que le cœur le plus vif et le plus passionné ne peut, dans toute la fougue de ses désirs, se figurer rien de pareil à la félicité que Dieu prépare à ceux qui l'aiment (1) [2].

Cependant ne laissons pas que de porter un instant nos yeux vers ces brillantes demeures, où des trônes éternels et des plaisirs purs nous sont destinés; et, puisqu'il est impossible de les représenter avec des couleurs convenables,

(1) Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. I. *Cor.*, II, 9.

que l'ardeur de notre foi supplée à ce qui manque à nos expressions.

Bonheur du ciel, bonheur immense, bonheur parfait, où l'on est exempt de tous les maux, où l'on jouit de tous les biens. Là, plus de maladies, plus d'infirmités, plus de douleurs; la souffrance, la tristesse, les gémissements en sont bannis à jamais; là, plus de vieillesse, plus de caducité, plus de mort. Là, plus de troubles, plus d'inquiétudes, plus de doutes, plus de tentations, plus de dangers; là, tout est joie, allégresse.

Le ciel, c'est le royaume de la paix, de la lumière, de la gloire; les élus en sont pénétrés, investis de tous côtés. Le ciel, c'est une manne délicieuse, c'est un océan de plaisir, c'est un ravissement continuel.

Le ciel, c'est la satisfaction de tous les désirs, et saint Bernard le caractérise en quelques mots, en nous disant que le paradis est un lieu *où rien ne se trouve de ce que vous ne voulez pas, et où se trouve tout ce que vous voulez*. Mais je n'ai encore rien dit; tout cela n'est point le ciel.

C'est Dieu lui-même qui fait la félicité de ses élus; comme il le déclara autrefois de sa propre bouche à Abraham (1). Et, en effet, y a-t-il rien sur la terre, y a-t-il rien même au ciel qui puisse nous satisfaire, hormis vous, ô le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité (2)? Or, dans le ciel, Dieu déploiera toute sa magnificence; il ouvrira tous les trésors de sa bonté pour remplir, et au delà, l'immense capacité du cœur de l'homme et l'immense capacité de son esprit. Dans le ciel, nous verrons Dieu, nous l'aimerons, nous le posséderons : *Videbimus, amabimus, possidebimus*, voilà en trois mots le bonheur des saints.

1° *Videbimus*. Nous verrons Dieu, non pas comme en

(1) Ego ero merces tua magna nimis. *Gen.*, xv, 5.

(2) Quid mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram? *Psal.* LXXII, 25.

cette vie, à travers mille nuages, au milieu des ténèbres de la foi; mais nous le verrons à découvert, face à face, tel qu'il est en lui-même (1). Nous verrons ce Dieu qui renferme tous les biens, toutes les beautés, tous les plaisirs. Nous verrons cette lumière pure, splendeur des splendeurs, qui forme le jour inaltérable de l'éternité. Nous verrons cette justice universelle d'où dérive toute justice; cette majesté, douce et ravissante, devant qui tout genou fléchit; cette beauté, toujours ancienne et toujours nouvelle, qui fait le charme des élus. Or, si une légère trace de la gloire divine, imprimée sur le front de Moïse, suffit pour éblouir tout le peuple d'Israël; si quelques traits de cette même gloire, que Jésus-Christ fit rejaillir sur son corps, suffirent pour effacer la clarté du soleil et faire tomber en extase les disciples du Thabor, que sera-ce de la voir pleine et entière, de s'en abreuver à longs traits, de s'y plonger en toute liberté? « Voir la face du Dieu vivant, dit saint Augustin, c'est le suprême bonheur; c'est la joie de tous les anges et de tous les saints; c'est la récompense de la vie éternelle, la gloire de nos âmes, le contentement sans fin, en un mot, c'est le paradis de Dieu (2). »

2° *Amabimus*. Nous aimerons Dieu. Peut-on le voir, peut-on le connaître sans l'aimer? Nous aimerons Dieu, non pas comme aujourd'hui, d'un amour inconstant, faible, languissant, mais d'un amour fort, parfait, de l'amour le plus tendre et le plus ardent. Nous l'aimerons, sans jamais éprouver aucun dégoût, aucun ennui, sans jamais nous lasser de l'aimer, et, plus nous l'aimerons, plus nous voudrons l'aimer; et nous l'aimerons, non pas par intérêt, mais pour le seul plaisir de l'aimer. Et, trouvant toujours en lui un fonds inépuisable de charmes et de beautés, nous l'ai-

(1) Videbimus eum sicuti est. I. *Joan.*, III, 2.
(2) D. Aug., *Soliloq*

merons avec des tendresses et des joies toujours nouvelles, et ce sera une vie toute d'amour ; ce sera toujours l'ivresse de l'amour. O mon cœur, ô mon cœur, donc alors tu seras content !!! Maintenant si avide, si insatiable, et qui trouves si peu d'objets capables de te plaire, alors, mais seulement alors, tu seras pleinement satisfait, parce que tu t'attacheras au cœur même de Dieu.

3° *Possidebimus.* Nous posséderons Dieu. Quelle est la grande, l'unique passion des âmes justes sur la terre ? C'est d'aimer Dieu et de s'unir à lui. Mais cette union, commencée ici-bas, se consommera dans le ciel. Nous le posséderons, ce Dieu de toute gloire et de toute beauté ; nous serons à lui et il sera à nous. Nous le posséderons de la manière la plus noble, la plus parfaite, la plus intime; nous le posséderons avec toutes ses perfections, avec toutes ses amabilités ; nous serons tout remplis de Dieu, tout pénétrés de Dieu, tout consommés en Dieu. Et, en le possédant, nous posséderons tout. Quel bien peut-on, en effet, désirer, qui ne se trouve dans le sein de Dieu ? La lumière ? Mais il en est le père ? La sagesse ? Il en est la source. La sainteté ? Il en est le principe. La beauté ? Mais quelle beauté comparable à celle de Dieu ? La science ? Il est le Dieu des sciences. Les richesses ? Tous les biens sont à lui. Que peut-il donc manquer à celui qui vous possède, ô mon Dieu ! Dieu sera tout en tous (1) ; et saint Augustin, commentant ce passage, dit : « Dieu sera toutes choses à tous les Bienheureux, parce qu'il sera leur commun spectacle, leur commune joie, leur commune paix (2). »

Enfin les Bienheureux, en possédant Dieu, *seront assurés de le posséder toujours*. Dans le ciel, l'âme souverainement heureuse peut dire en toute vérité, comme l'épouse des can-

(1) Ut sit Deus omnia in omnibus. I. *Cor.*, xv, 28.

(2) Commune spectaculum erit omnibus Deus ; commune gaudium erit omnibus Deus ; communis pax erit omnibus Deus. *D. Aug.*, *in psalm.* LXXXIV

tiques: « J'ai trouvé mon bien-aimé, il est à moi, et je n'appréhende pas qu'il m'échappe (1). » Dans le ciel, tout est éternel, la joie est éternelle, la paix éternelle, le bonheur éternel; c'est une cité permanente, une gloire incorruptible, un héritage que rien ne peut détruire, une couronne que rien ne peut flétrir; en un mot, c'est le royaume de Jésus-Christ notre Seigneur, qui n'aura jamais de fin (2). Et voilà ce qui met le comble au bonheur de l'âme dans le ciel: c'est la ferme assurance que le Dieu dont elle jouit, en qui ne se trouve ni changement, ni la moindre ombre de vicissitude, sera son éternelle possession. Je suis certain, peut dire l'heureux habitant de ce fortuné séjour, que ni la vie ni la mort, ni le démon avec sa malice, ni l'enfer avec ses puissances, que rien au monde ne pourra jamais me séparer de la charité de Jésus-Christ, mon Dieu. Je suis certain que ni le temps ni la jouissance n'affaibliront jamais ma félicité. En effet, les Bienheureux seront toujours contents et toujours avides de contentement, toujours affamés et toujours rassasiés de bonheur. Le ciel est une fête, dont on ne se lassera jamais. Les joies de la terre, même les plus grandes, même les plus enchanteresses, finissent, à la longue, par devenir insupportables; point de spectacle si beau, dont on ne se fatigue; point de concert si harmonieux, qui ne devînt un supplice, s'il fallait toujours l'entendre; mais les joies du ciel sont toujours également agréables, également ravissantes, et, après en avoir joui des milliers et des mille milliers de siècles, on les trouvera toujours les mêmes et toujours nouvelles. O abîmes de la magnificence divine! Océan de délices, où l'on puisera toujours, sans pouvoir jamais l'épuiser! O heureuse patrie, repos ineffable! O bonheur incompréhensible d'être immuablement affermi dans la justice, d'être intimement et invariablement uni à

(1) Inveni quem diligit anima mea. *Cant.*, III, 4
(2) Cujus regni non erit finis. *Symb. Nic.*

son Dieu ! Éternité, heureuse éternité ! qui me donnera des ailes, comme à la colombe, pour m'envoler dans tes sacrés parvis (1) ! O jamais ! ô toujours ! parole désespérante pour les réprouvés; mais, ô parole douce, enivrante pour les saints ! Toujours voir Dieu, toujours l'aimer, toujours le posséder, sans craindre jamais de le perdre ! O mon Dieu, faites que nous vous aimions beaucoup pendant cette vie, afin de mériter de vous aimer et de vous posséder pendant toute l'éternité [3].

TRAITS HISTORIQUES.

1. C'est cette pensée de l'Éternité qui portait les saints, à mépriser le monde et à travailler sans relâche à leur salut. Avec cette seule pensée, que d'âmes un saint Ignace de Loyola ne gagna-t-il pas à Dieu ! C'est avec elle qu'il fit l'heureuse conquête d'un saint François-Xavier, qui, alors à Paris, n'était occupé que de frivolités mondaines. « François, lui dit-il un jour, pensez que le monde est un « traître ; il fait des promesses et n'y est point fidèle. Mais, quand « même il tiendrait ses engagements envers vous, jamais il ne pourra « contenter votre cœur. Supposez, toutefois, qu'il soit satisfait, com« bien de temps cette satisfaction durera-t-elle ? Peut-elle durer plus « que votre vie ? Et, à la fin, qu'en emporterez-vous dans l'éternité ? « Un homme riche, en entrant dans l'autre vie, a-t-il conservé jamais « une seule pièce de monnaie, ou un seul domestique pour le ser« vir ? Un roi, partant pour l'autre monde, a-t-il jamais pris avec lui « un fil de pourpre, comme marque de sa dignité ? » François, frappé de ces réflexions, dit au monde un éternel adieu, suivit saint Ignace, et devint lui-même un grand saint.

Vanité des vanités, c'est le nom que donna Salomon à tous les biens d'ici-bas, après les avoir goûtés tous, comme il l'avoue lui-même ! — Sœur Marguerite de Sainte-Anne, carmélite, fille de l'empereur Rodolphe II, s'écriait : « A quoi servent les royaumes à l'heure de la mort ? » Quel vaste sujet de méditations ! LIGUORI.

2. Si parfois il nous arrive d'être témoins de quelque fête ou divertissement profane, nous nous laissons facilement éblouir par de trompeuses apparences ; mais, sachons-le bien, toute la gloire du

(1) Quis mihi dabit pennas sicut columbæ? *Psal.* LIV, 7.

monde n'est que vaine fumée, en comparaison de la gloire des cieux. — Saint Fulgence était un jeune seigneur plein de talents, qui avait reçu une belle éducation : il fut placé comme gouverneur d'une province, et jouissait de la plus grande considération. Mais rien ne fut capable de lui faire perdre de vue le ciel, qui était l'unique objet de ses désirs. Un jour, il entra dans la ville de Rome, au moment où l'on faisait une réception magnifique au roi Théodoric. Ce roi était placé sur un trône élevé et richement décoré ; il était environné du sénat, de ses grands officiers, et de la cour la plus nombreuse et la plus brillante. Riches costumes, musique, etc., rien n'avait été oublié pour embellir la fête. Ce spectacle fixa un instant l'attention de saint Fulgence ; mais bientôt sa foi le détacha de la terre pour l'élever au ciel, et il se dit à lui-même : « Si Rome terrestre est si belle, si « ravissante, ornée par de pauvres et faibles mortels, que sera-ce de « la céleste Jérusalem ? Si, dans cette vie périssable, les hommes « environnent d'un si grand éclat les partisans de la vanité et du « mensonge, que sera-ce du ciel, où Dieu lui-même déploie toute « sa puissance, pour procurer le bonheur à ceux qui ont mérité « d'y trouver une place par leurs vertus ? » Cette pensée l'attacha de plus en plus à l'accomplissement de tous ses devoirs.

Méthode pratique.

3. Les âmes pieuses et ferventes, soutenues par l'espérance du ciel, impatientes de s'unir à Dieu et de le posséder, ne font aucun cas des biens de la terre, bravent les tourments et la mort même.

Saint Philippe de Néri, qu'on voulut honorer du cardinalat, jeta en l'air l'insigne de cette dignité, en s'écriant : Le ciel ! le ciel ! — Le martyr Pionius, allant au supplice, fut interrogé par ceux qui le conduisaient, pourquoi il marchait si gaiement à la mort. « Vous vous trompez, leur répondit-il, je vais non à la mort, mais à la vie. » — Quand saint Symphorien, encore jeune, était près de subir le martyre, sa mère le rencontra : « Mon fils, lui dit-elle, on ne vous ôte pas la vie, on la change en une meilleure. » — Lorsque les amis et les disciples de saint Jérôme le virent attaqué d'une fièvre violente qui devait le conduire à la mort, ils lui témoignèrent la douleur qu'ils avaient de ce qu'ils allaient le perdre. Le saint, qui avait été si longtemps pénétré de la crainte des jugements de Dieu, leur dit d'un visage serein : « Vous venez sans doute m'annoncer qu'il faut partir. Que Dieu vous récompense de l'heureuse nouvelle que vous m'apportez ! Prenez part à ma joie, et soyez témoins de mon bonheur. Je vais enfin devenir libre, et je le serai pour toujours. » — *Deo gratias*; grâces soient rendues à Dieu, s'écria saint Félix de Cantalice, quand le Seigneur lui eut révélé l'heure de sa mort. Sa joie était inexprimable ; il ne pouvait la renfermer en lui-même. Il se hâta de

porter cette heureuse nouvelle à tous les religieux de sa communauté, il les priait d'en remercier avec lui le Seigneur, il disait : « Je quitterai enfin la terre ; je vais mourir; je vais voir dans le ciel Dieu qui est mon tendre père. »

Le Seigneur, pour détacher encore davantage ses fidèles serviteurs de ce bas monde, s'est plu à leur donner quelquefois un avant-goût de la félicité céleste, en les inondant de tant de délices, qu'elles ravissaient non-seulement les âmes, mais encore les corps. Saint Philippe de Néri fut une fois enlevé dans l'air avec le siége auquel il se tenait attaché. — Saint Pierre d'Alcantara fut aussi élevé de terre quoique, pour l'éviter, il tînt un arbre fortement embrassé. Or, si l'amour de Dieu opère, même en cette vie, de si étonnants prodiges, que sera-ce lorsque, dans la céleste patrie, nous serons abîmés en Dieu !

Quelle n'est donc pas la stupidité de ces âmes sensuelles qui, toutes préoccupées des avantages temporels, semblent mettre leur fin dernière dans ce monde et n'ont aucun souci de leur salut ! La malheureuse Élisabeth, reine d'Angleterre, dit un jour : « Que Dieu me donne quarante ans de règne et je renonce au ciel ! » Elle les a passées sur le trône ces longues années ; mais, maintenant qu'elle a quitté ce monde, que dit-elle ? Assurément, elle ne pense plus de la sorte. Oh ! à quelle douleur n'est-elle pas en proie, en voyant qu'au prix de ce temps qu'elle a régné, toujours dévorée de mille craintes et de mille soucis, elle a perdu, pour l'éternité, la couronne du ciel ! Qu'elle eût fait plus sagement d'imiter cette autre Élisabeth de Hongrie qui, née comme elle sur les marches du trône, préféra un état d'humiliation aux honneurs que sa naissance lui avait destinés, et qui, ayant pris l'habit du Tiers-Ordre, mit toute sa gloire à servir les pauvres, dans un hôpital qu'elle avait fondé. Elle se repose actuellement dans le sein de Dieu ; et l'autre.... Hélas ! la justice divine a prononcé.

Pour nous, que l'exemple de celle-ci nous effraie ! que l'exemple de celle-là nous encourage. Sachons tout perdre et tout sacrifier plutôt que de perdre notre Dieu. Tel fut le cri qui sortit unanimement de la bouche des habitants d'Hippone, un jour que saint Augustin, après leur avoir parlé du royaume des cieux, leur dit : « Je suppose que Dieu vous promettra de vivre cent ans, mille ans même, dans l'abondance de tous les biens de la terre, mais à condition de ne jamais régner avec lui.... » — Non, non, interrompit l'assemblée entière avec une sainte énergie; que tout périsse, et que Dieu nous reste. *Pereant universa*

TROISIÈME INSTRUCTION.

L'Éternité malheureuse. — Preuves de ce dogme. — Objections des incrédules. — Malheur effroyable des damnés. — Images et comparaisons.

D. Les méchants ne vivront-ils pas éternellement ?

R. Oui, ils seront toujours vivants, afin de souffrir éternellement.

La vie des damnés n'est pas à proprement parler une vie, c'est plutôt une mort, et la plus cruelle de toutes les morts[1]. C'est une mort immortelle, où l'on ne vivra que pour toujours mourir, et où l'on ne mourra jamais pour toujours souffrir. Aussi cette existence affreuse des réprouvés est-elle appelée dans nos livres saints la *seconde mort* (1).

Les impies consentiraient volontiers à reconnaître une éternité de bonheur pour les justes ; mais quant à l'éternité des supplices, ils la nient, parce qu'ils ont intérêt qu'il n'y en ait pas ; et ils rassemblent toutes les forces de leur esprit pour ne pas y croire, comme s'ils pouvaient par là calmer toutes les agitations de leur conscience. Mais ils ont beau faire, les oracles divins sont formels ; et leurs sophismes ne parviendront jamais à les détruire.

Comme il n'y a pas de dogme plus important, ni plus nécessaire pour la vie présente que celui d'une vie future, il n'y en a pas non plus qui soit plus clairement enseigné, ni plus fréquemment répété dans la sainte Écriture. Ouvrez l'Ancien Testament : il y est dit ici « que le ver qui ronge les réprouvés ne mourra point, et que le feu qui les brûle ne s'éteindra point (2) ; » là, « qu'ils souffriront toujours,

(1) Hæc est mors secunda. *Apoc.*, xx, 14.

(2) Vermis eorum non morietur, et ignis eorum non extinguetur. *Is.*, xxiv, 66.

sans jamais être consumés (1); » ailleurs, « que Dieu répandra, dans leurs chairs, le feu et les vers, afin qu'ils brûlent et se sentent déchirés éternellement...., qu'en vain ils appelleront la mort, que la mort s'enfuira loin d'eux (2). » Écoutez le saint précurseur, qui est venu rendre témoignage à la vérité ; il compare les pécheurs à des pailles qui seront brûlées par un feu inextinguible (3). Mais écoutez surtout le juge suprême des vivants et des morts, qui prononce la foudroyante sentence : « Retirez-vous de moi, maudits. » Et pour aller où ? « Au feu éternel (4). » Il ne s'agit pas ici d'une longue durée de siècles, comme les impies voudraient se le persuader, mais de l'éternité tout entière. Dieu l'a dit : « Au feu éternel ; » et sa parole est gravée dans l'Évangile en caractères plus lumineux que le soleil, en traits plus ineffaçables que ce qui est gravé sur le bronze ou l'airain. Et, pour qu'on ne puisse pas s'y méprendre, Jésus-Christ nous inculque cette vérité à plusieurs reprises : « Les méchants, nous dit-il en un autre endroit, iront dans un supplice éternel, et les justes à la vie éternelle (5). » Or, le ciel et la terre passeront, mais les paroles du Seigneur ne passeront point.

Après le divin Maître, les apôtres, dépositaires et fidèles interprètes de sa doctrine, nous la transmettent dans toute sa rigueur. « Les réprouvés, nous dit l'apôtre saint Paul, subiront la peine d'une mort éternelle (6). » Saint Jean, dans son Apocalypse, déclare que tous ceux qui auront adoré la bête et son image, ou porté son caractère dans la main ou sur le front, c'est-à-dire que tous ceux qui auront

(1) Luet....., nec tamen consumetur. *Job*, xx, 18.

(2) Dabit enim ignem..... ut urantur, et sentiant usquè in sempiternum. *Judith.*, xvi, 21. — Desiderabunt mori, et fugiet mors ab eis. *Apoc.*, ix, 6.

(3) Palæas comburet igni inextinguibili. *Math.*, xiii, 12.

(4) Discedite à me, maledicti, in ignem æternum. *Math.*, xxv, 41.

(5) Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam. *Math.*, xxv, 46.

(6) Pœnas dabunt in interitu æternas. II. *Thess.*, i, 9.

abandonné la loi de Dieu, pour suivre la corruption de leur cœur, boiront le vin tout pur de la colère de Dieu, qu'ils seront tourmentés dans le feu et le soufre, et que la fumée de leurs tourments s'élèvera dans les siècles des siècles (1).

Voilà donc l'arrêt lancé contre les malheureux réprouvés : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel ; » arrêt irrévocable, arrêt sans modification : nous en avons pour garants l'immutabilité même de Dieu, sa véracité, sa sagesse, sa sainteté. Son immutabilité, parce qu'il n'a jamais varié ; sa vérité, parce qu'elle demeure éternellement (2), et qu'aucun point de sa loi ne peut être effacé ; sa sagesse, parce qu'il ne peut livrer l'interprétation de ses oracles aux conjectures et au caprice des hommes ; sa sainteté, parce qu'il a juré au péché une haine éternelle, et qu'il ne peut, en aucune manière, s'empêcher de le détester.

En entendant ces terribles oracles de la vérité suprême, que devrait faire l'impie ? Renoncer au plus tôt à son impiété, changer de conduite et s'appliquer de toutes ses forces à éviter l'enfer avec ses tourments infinis. Que fait-il au contraire ? Il cherche à s'aveugler par les vains raisonnements de la sagesse humaine ; il oppose Dieu à Dieu lui-même ; il s'attaque à ses deux principaux attributs, à cette justice plus élevée que les montagnes, à cette miséricorde que rien ne peut épuiser. Où est l'équité, demande-t-il d'abord, qu'un péché d'un moment soit puni d'un supplice sans fin ? Voilà le plus fort argument des incrédules contre la réprobation éternelle ; ils le croient même sans réplique. O esprits forts, ô superbes intelligences, disons mieux, petits serpents à tête folle, que vous faites pitié, quand vous vous dressez contre les vérités divines ! Mais voyez

(1) Bibet de vino iræ Dei...... cruciabitur igne et sulfure..... *Apoc*, XIV, 10. — Et fumus tormentorum eorum ascendet in sæcula sæculorum. *Apoc.*, XIV, 10, 11.

(2) Veritas Domini manet in æternum. *Psal.* CXVI, 2.

donc ce qui se passe aux tribunaux de la justice humaine. Est-ce sur la durée du crime qu'on mesure la peine ? N'est-ce pas, au contraire, sur sa nature et sur son énormité ? Il ne faut pas beaucoup de temps pour forcer une serrure, et voler une somme considérable; il ne faut qu'un instant pour plonger le poignard au cœur d'un ennemi, ou lui envoyer à la tête un plomb meurtrier; et, pour ces fautes d'un instant, le voleur, l'homicide, sont condamnés à une longue prison, aux galères perpétuelles, à la mort et à une infamie éternelle ; et, si les criminels qui ont violé les lois de la société civile, pour ces fautes d'un moment, pour ces attentats aussitôt exécutés qu'entrepris et commencés, sont traités si sévèrement, que doit-ce être de ceux qui outragent la Majesté divine, qui méprisent son culte et profanent ses lois les plus saintes ?

Battu sur ce point, l'incrédule se tourne aussitôt d'un autre côté, et dit : Est-il possible que Dieu ne soit jamais touché du malheur des damnés, lui qui est si bon et si miséricordieux ? Est-il possible qu'il les laisse toujours brûler dans le feu de l'enfer, et qu'il veuille se venger d'une manière si terrible ? — Oui, certes, Dieu est bon et miséricordieux, et sa loi tout entière nous le témoigne assez; mais c'est sa bonté, dit saint Jean Chrysostome, qui nous rend plus dignes de châtiment, en aggravant notre iniquité (1). C'est parce qu'il est bon et miséricordieux que saint Paul s'écriait : « Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant (2). » Il est bon, mais sa justice égale sa bonté; mais sa bonté n'est pas une molle indulgence à tolérer le mal et à le laisser impuni. Mais, dit Tertullien, c'est parce qu'il est souverainement bon, qu'il déteste souverainement le mal; et qu'est-ce à l'égard de Dieu que d'avoir une souveraine horreur pour le mal, si ce n'est de le poursuivre sans relâche et d'en être l'implacable ven-

(1) D. Chrys., *Hom.* IX, *in* I *ad Cor.*
(2) *Heb.*, X, 31.

geur (1)? Ainsi, d'après le raisonnement de Tertullien, si Dieu cessait un instant de condamner et de punir le péché, il ne serait plus bon de la manière qu'il l'est et qu'il le doit être. C'est donc avoir une fausse idée de la bonté divine, que de supposer qu'un jour le crime pourra être en paix avec elle. Serait-il vraiment bon, continue Tertullien, le Dieu qui rendrait l'homme méchant par l'assurance d'une rémission future (2)? Nous concluons donc que la bonté de Dieu ne détruit pas sa justice, et que cette bonté, tant de fois ici-bas méprisée, outragée, se changera en une rigueur inflexible, qui se fera éternellement sentir aux réprouvés.

Poursuivons l'incrédule dans tous ses retranchements, car cette vue d'un tourment sans fin l'irrite; il veut, à toute force, rompre ce frein salutaire qui enchaîne ses passions, et il demande comment il peut se faire que le feu qui brûle les damnés ne s'éteigne jamais, et quel sera l'aliment qui nourrira ces flammes vengeresses. — Eh quoi! après avoir mis en question la bonté et la justice de Dieu, voudrait-il encore mettre des bornes à sa puissance infinie? Mais voici ce que lui répond saint Jean Chrysostome: « Un feu, dites-vous, qui ne s'éteindra jamais, comment cela peut-il se faire? Mais comment se fait-il que le soleil, qui est sous vos yeux, soit toujours ardent et qu'il ne s'éteigne jamais? Un feu qui brûle sans se dévorer?.... Mais rappelez-vous le buisson de Sinaï (3). » Et qui pourrait croire que le Dieu, qui a tout créé de rien et qui soutient tout par un seul acte de sa volonté, manquera de force et de vertu pour soutenir l'activité des feux vengeurs, sans aliment et sans matière? Lui faut-il autre chose, pour l'entretenir à tout jamais, que le souffle de sa colère?

(1) Quis enim boni auctor, nisi qui inimicus mali; et quis inimicus mali nisi qui expugnator; quis autem expugnator nisi qui et punitor. *Tertull. adv. Marc.*

(2) Et illum bonum judicares, qui hominem malum faceret securitate delicti. *Tertull. adv. Marc.*

(3) D. Chrys., *Hom.* XI, *in Math.*

Comment peut-il se faire, objecte encore l'impie, que les damnés brûlent toujours sans jamais être consumés, et que le feu, qui détruit tout, ne les détruise pas? — Mais est-il donc difficile à celui qui a créé les corps et les âmes de rendre incorruptibles les uns aussi bien que les autres, et de leur faire éprouver les plus violentes ardeurs des flammes de l'enfer, sans que jamais ils en reçoivent la plus légère altération? N'est-il donc pas le Dieu d'une puissance infinie, qui a signalé la force de son bras par les prodiges les plus éclatants, qui a conservé autrefois les trois enfants hébreux dans la fournaise? Il saura aussi conserver les réprouvés au milieu de tant de causes de destruction, et continuer leur vie, pour qu'ils continuent leur supplice.

L'Éternité des peines de l'enfer est donc un fait certain, incontestable, que la révélation nous atteste en cent endroits. Mais je vais plus loin, et j'ajoute que l'esprit humain, abandonné à lui-même, a trouvé plusieurs raisons de convenance, qui nous prouvent la justice de cet arrêt irrévocable fulminé contre les pécheurs. Et, quoique les jugements de Dieu n'aient pas besoin de la justification des hommes, puisqu'ils se justifient assez par eux-mêmes, comme dit le Prophète (1), il ne sera pas cependant hors de propos d'en citer les principales, pour confondre encore davantage les incrédules.

1° La mort fixe le cœur de l'homme dans un état immuable, soit de haine, soit d'amour pour Dieu. Les pécheurs, en quittant la vie, n'ont pas perdu pour cela l'amour du péché; leur volonté perverse et criminelle dure toujours. Ils n'auraient pas mieux demandé que de vivre éternellement sur cette terre, pour pécher éternellement. Or, leur attachement au péché étant en quelque sorte éternel, il ne faut point s'étonner que le châtiment n'ait point de fin, puisque la volonté de pécher n'a point eu de terme.

2° Et, cette raison-ci rentre un peu dans la première,

(1) Judicia Domini vera, justificata in semetipsa. *Psal.* XVIII, [illegible].

c'est que tout péché mortel, une fois qu'il est commis, ne peut être effacé que par une satisfaction convenable, ou par une rémission purement gratuite de la part de Dieu. Or, le pécheur, dans l'enfer, étant privé de la grâce, ne peut offrir au Seigneur une expiation digne d'être acceptée. Il n'y a en enfer qu'un repentir forcé, qu'un repentir sans vertu, sans mérite, qui laisse toujours subsister le péché. D'un autre côté, Dieu n'est pas obligé de se relâcher des droits de sa justice ; bien loin de là, il nous a expressément avertis du contraire. Donc les réprouvés seront toujours avec leurs péchés, sans pouvoir les effacer ; donc, à s'en tenir aux termes de la justice, éternellement coupables aux yeux du Seigneur, ils méritent d'être éternellement l'objet de ses vengeances.

3° C'est une vérité universellement reconnue, dit saint Augustin, qu'il faut mesurer la grièveté de la faute à la dignité de la personne qu'elle outrage. D'où il suit que le péché, s'attaquant à la Majesté infinie, a une malice infinie, et que, par conséquent, il mérite une peine infinie. Mais nul être créé n'est capable de porter une peine infinie dans sa rigueur ; reste donc une peine infinie dans sa durée, que le pécheur subira pendant l'éternité tout entière, afin qu'il y ait, entre le châtiment et le crime, toute l'égalité possible.

4° Si vous ne pouvez vous résoudre à admettre l'Éternité de l'enfer, regardez donc le Calvaire. Il y a, dit saint Bernard, une liaison étroite entre le dogme terrible d'une éternité malheureuse et les satisfactions infinies de l'Homme-Dieu. Si le péché avait pu être expié par le supplice passager des créatures, qu'était-il besoin que Jésus-Christ mourût? Jésus-Christ, sur la croix, nous apprend que le réprouvé sera toujours dans l'enfer.

5° Ne serait-il pas contraire à la justice et à la sainteté de Dieu qu'un jour il mît sur la même ligne ceux qui l'ont servi et aimé, et ceux qui l'ont constamment méconnu et blasphémé, les âmes les plus pures et les plus innocentes

avec les plus grands scélérats, les bourreaux avec leurs victimes, Néron avec saint Paul, Judas avec Jésus-Christ? Et voilà ce qui arriverait, en supprimant l'Éternité des peines; alors la haine que Dieu porte au péché ne serait plus éternelle; blasphème aussi injurieux à Dieu qu'absurde aux yeux de la raison.

Mais, au lieu de tant raisonner, croyons fermement, sur la parole de Dieu, ce que nous assure le catéchisme, que les réprouvés *seront toujours vivants, afin de souffrir éternellement*. Et quelles affreuses tortures n'auront-ils pas à endurer dans l'enfer ! Elles excèdent toute idée, tout sentiment. Car, dans ce séjour de désolation, dit un prophète, ils portent tout le poids de la colère du Seigneur. Peut-on s'imaginer rien de plus cruel que d'être plongé dans un étang de feu, d'être de toutes parts investi de feu? Mais l'Éternité est le plus grand des supplices de l'enfer; si les peines de l'enfer pouvaient avoir un terme, quelque éloigné qu'il fût, l'enfer ne serait plus l'enfer, les damnés ne seraient plus souverainement malheureux, parce qu'ils ne seraient plus sans espérance. Pour les réprouvés, comme pour les élus du Seigneur, tout est éternel : éternel le feu qui les ronge, éternelle la prison qui les renferme, éternelle la vengeance qui les poursuit, éternels les démons qui les tourmentent, éternelle la rage qui les transporte, éternels les pleurs et les grincements de dents !

Encore s'ils pouvaient oublier, ne serait-ce que pour un moment, que leur supplice est éternel, ce serait pour eux un moment de calme et de repos; mais non, l'Éternité est toujours présente à leur esprit, sans les abandonner un seul instant, sans que jamais ils puissent s'en distraire. A chaque moment, dit Tertullien, ils soutiennent le poids de l'Éternité tout entière, et, selon la comparaison qu'on a souvent faite, l'Éternité est, à l'égard d'un répouvé, comme un globe immense sous la pesanteur duquel ce malheureux gémit; il ne le touche que par un point, et cependant il est accablé de toute sa pesanteur. Aussi entend-on con-

tinuellement, sous les voûtes de l'enfer, résonner ces deux mots terribles, qui dominent le bruit et le tumulte, et dans lesquels viennent se résumer toutes les douleurs: Toujours, jamais, jamais, toujours; toujours brûler et jamais ne se consumer! toujours agoniser et ne jamais expirer! Toujours des tourments et jamais de relâche, toujours de nouveaux supplices et jamais le moindre allégement [2]!.... Éternité! Éternité! quel mot! qu'il est court; mais qu'il donne à penser!... Éternité, qui pourra mesurer tes incommensurables abîmes? qui pourra sonder tes incompréhensibles profondeurs? Éternité! Éternité!...

A cette seule idée, mon esprit s'éblouit, mes idées se confondent; j'ai beau parcourir, par mon imagination, des millions d'années et de siècles, je ne suis pas encore avancé d'un seul pas. L'Éternité tout entière est toujours devant moi. Non, non, il n'y a rien qui puisse nous expliquer et nous faire sentir, comme il faut, cette désespérante Éternité. Supputez dans votre mémoire tous les nombres imaginables, creusez dans votre imagination les suppositions les plus incompréhensibles, vous n'approcherez pas encore de l'Éternité. Figurez-vous, disent les Pères, qu'un réprouvé a souffert autant de millions d'années qu'il y a d'étoiles au firmament, d'atomes dans l'air, de grains de sable sur la terre, de gouttes d'eau dans la mer; il n'a pas même fait un pas dans cette carrière interminable de souffrances; il se trouve aussi peu avancé qu'au premier jour; il ne fait encore que commencer. Figurez-vous qu'il est condamné à subir les peines de l'enfer jusqu'à ce qu'il aura noyé l'univers de ses larmes, supposé même qu'il ne puisse en répandre qu'une seule de mille ans en mille ans.... Grand Dieu! quelle épouvantable durée de siècles! Cette pensée fait frémir... Hélas! Caïn n'en aurait encore versé que cinq ou six. Que de millions, que de millions de siècles n'aurait-il pas à souffrir, avant qu'il eût rempli de ses larmes l'espace que nous occupons, avant qu'il pût en inonder la terre, qu'il pût remplir cette immense étendue qui sépare la terre

du ciel; ce ne serait pas encore là l'Éternité. Et cependant il y aura un point dans l'Éternité, où un damné pourra dire que si Dieu eût conservé ses larmes, supposé même qu'il n'en versât qu'une tous les mille ans, il en aurait noyé l'univers. Dites donc tout ce que vous voudrez de l'Éternité, ajoutez, multipliez tant qu'il vous plaira; jamais vous ne pourrez la comprendre. Mais ce qu'il vous importe de savoir, ce que vous ne devez jamais oublier, c'est qu'une seule larme d'une véritable pénitence peut maintenant éteindre pour vous les feux de l'enfer. N'attendez donc pas, pour apaiser le Seigneur, que l'Éternité vous accable de son poids et vous écrase sans ressource. Tandis qu'il en est encore temps, mettez votre vie et votre salut en sûreté. Quelle que soit la multitude de nos crimes, les chemins de la miséricorde nous sont ouverts, et, pourvu que nous revenions à Dieu de tout notre cœur, nous aurons part aux joies célestes, qu'il a promises à ses élus.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Sainte Thérèse étant un jour en oraison, Dieu voulut lui faire voir la place, que les démons lui avaient préparée en enfer. Elle se crut donc un instant transportée dans ce lieu de tourments, sans savoir comment cela lui était arrivé. L'entrée lui parut semblable à celle d'un four fort bas, fort serré et fort obscur; le terrain n'était que de la boue très-sale, d'une odeur insupportable, et pleine d'un grand nombre de reptiles venimeux. Elle se vit logée dans un creux fait dans la muraille, en forme de niche. « Là, dit-elle, je sentis mon « âme brûler d'un feu si horrible, qu'à grand'peine je pourrais le « décrire tel qu'il était, puisque je ne saurais même le concevoir. J'ai « éprouvé, au rapport des médecins, les douleurs les plus insupportables que l'on puisse endurer dans cette vie, tant par la contraction des nerfs que de plusieurs autres manières; mais toutes ces « douleurs ne sont rien en comparaison de ce que je souffris alors. « Et cela même est encore peu, si on le compare à l'agonie où se « trouve l'âme. Il lui semble qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle; et son « affliction et son désespoir vont jusqu'à un tel excès, que j'entreprendrais en vain de le décrire. C'est peu de dire qu'il lui paraît

« sans cesse qu'on la déchire sans cesse, parce que ce serait ainsi « une violence étrangère qui lui viendrait ôter la vie, au lieu que « c'est elle-même qui se l'arrache et se met en pièces. Quant à ce « feu et à ce désespoir, qui sont le comble de tant d'horribles tour- « ments, j'avoue pouvoir encore moins les représenter. Je ne savais « qui me les faisait endurer ; mais je me sentais brûler et comme « hacher en mille morceaux. »

La sainte, en écrivant, six ans après, ce qu'elle avait souffert dans cette affreuse prison, en était encore tellement épouvantée, qu'il lui semblait que son sang se glaçait dans ses veines. « Aussi, ajoute-t- « elle, quelques douleurs que j'éprouve, je ne puis me souvenir de « ce que je souffris alors, sans que tout ce que l'on peut endurer ici- « bas, ne me paraisse méprisable. Brûler en ce monde n'est rien, en « comparaison de brûler en l'autre. » Cependant Dieu ne lui fit voir qu'une image d'une partie de l'enfer ; ce qui donne lieu de croire que, dans toute sa réalité, il est mille fois pire que cette peinture horrible qu'elle en a tracée.

Sainte Thérèse, *sa vie*, c. xxxii.

C'était la crainte du feu de l'enfer qui encourageait saint Polycarpe à souffrir le martyre. Le proconsul lui dit : « Je vais t'exposer aux bêtes féroces, si tu ne renonces à Jésus-Christ. » — « Je ne les crains pas, répondit-il ; par les souffrances, j'arriverai à la couronne de justice. » — « Si tu méprises la dent des bêtes féroces, je te ferai consumer par le feu. » — « Vous me menacez d'un feu, qui brûle un instant et qui s'éteint aussitôt ; car vous ne connaissez point le feu du jugement futur et du supplice éternel, qui est réservé aux impies. Mais que tardez-vous ? Faites-moi tout ce qu'il vous plaira. » Il prononçait ces paroles d'un ton plein de hardiesse et de joie, et le visage rempli de grâce, en sorte que le proconsul en était tout étonné.

Eusèbe, *Hist. eccl.* l. IV. c. xv.

En l'an 285, deux pieuses personnes, Domnine et Théonille, furent arrêtées comme chrétiennes, et mises en prison, en attendant l'arrivée du proconsul de Cilicie, nommé Lysias. Lorsqu'il fut arrivé, Domnine comparut, et Lysias lui dit : « Vous voyez ce feu et ces instruments de supplice, qui sont préparés pour vous ; si vous voulez les éviter, venez et sacrifiez aux Dieux. » Domnine répondit : « Je ne crains que les tourments éternels et le feu qui ne s'éteindra jamais ; et c'est pour ne pas y tomber que j'adore Dieu et Jésus-Christ, son Fils, qui a fait le ciel et la terre avec tout ce qu'ils renferment ; car, pour vos Dieux ce ne sont que des Dieux de bois et de pierre. » Lysias irrité dit aux bourreaux : « Dépouillez-la de ses habits et frappez-la de verges. » Elle expira dans ce supplice, et son corps fut jeté dans le feu. Théonille comparut ensuite, et Lysias lui dit : « Vous voyez quels supplices attendent ceux qui refusent d'obéir. Je

vous conseille donc d'obéir et de sacrifier aux Dieux. » Théonille répondit : « Je ne crains que le feu éternel, et c'est pour ne pas y tomber que j'adore Dieu et Jésus-Christ, son Fils. » Le juge, transporté de colère, la fit mourir dans les plus cruels tourments. Ainsi périrent ces deux saintes personnes, aimant mieux souffrir sur la terre les plus grands supplices que de s'exposer à être damnées.

Hist. ecclésiast.

2. Toujours! jamais! mots terribles, que la trompette de l'éternelle justice fera continuellement retentir en enfer. Le père Segneri le Jeune raconte, dans ses *Exercices spirituels*, qu'à Rome, où l'on exorcisait un possédé, on demanda au démon combien de temps il devait demeurer en enfer. Il répondit, avec l'accent de la rage, en frappant de la main sur un siége : « Toujours! toujours! » L'épouvante fut si grande que plusieurs jeunes gens du collége romain, qui se trouvaient présents, firent une confession générale et changèrent de vie, pour avoir entendu ces deux paroles : « Toujours! toujours! »

O mon Dieu, nous vous dirons avec saint Augustin : « Brûlez, coupez, tranchez ici-bas, pourvu que vous nous épargniez dans l'Éternité. »

QUATRIÈME INSTRUCTION.

Des quatre fins dernières de l'homme. — De la mort. — Sa certitude. — Elle nous montre la vanité de tous les biens terrestres. — Incertitude du moment où elle arrive. — Se tenir continuellement sur ses gardes.

D. Qu'entendez-vous par les quatre fins dernières de l'homme?

R. Par les quatre fins dernières de l'homme, j'entends la Mort, le Jugement, l'Enfer et le Paradis.

Rien de plus capable de retirer les âmes du péché et de les dégoûter du monde, pour leur inspirer les sentiments de la plus vive ferveur, que la méditation de ces grandes vérités. Pensez à vos fins dernières, dit l'Esprit-Saint, et vous ne pécherez jamais (1). Dans les deux instructions qui

(1) Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis. *Eccli.* VII, 40.

précèdent, nous avons amplement traité du Paradis et de l'Enfer; tout ce qui regarde le Jugement, soit général, soit particulier, a été expliqué à la leçon IX; il ne reste donc plus qu'à parler de la Mort. Elle va nous fournir la matière de trois instructions, où nous examinerons successivement les graves et solennels enseignements qu'elle nous donne, la manière de se préparer à bien mourir, le bonheur et la joie d'une sainte mort.

De la Mort. — Leçons qu'elle nous donne.

S'il est une pensée qui doive nous inspirer de sérieuses et salutaires réflexions, c'est bien celle de la Mort. Mais c'est une image triste, effrayante, qu'on n'ose guère se mettre sous les yeux et qu'on s'empresse de repousser, aussitôt qu'elle se présente. Parlez, en effet, aux partisans de la volupté, aux amateurs du monde et de ses plaisirs, de la brièveté de la vie et de la nécessité de mourir, voilà qu'aussitôt leur délicatesse s'alarme; quelquefois même ils semblent s'offusquer de la sainte liberté du ministre de l'Évangile, lorsque, du haut de la chaire chrétienne, il fait retentir à leurs oreilles cette terrible sentence portée, dès la création du monde, contre tout le genre humain : « Vous êtes poussière, et vous retournerez poussière (1). » Nous n'aimons pas, disent-ils, ces sujets tristes et lugubres... Insensés!... comme si, en bannissant la pensée de la Mort, ils pouvaient échapper à la Mort elle-même! La grande philosophie des chrétiens, a très-bien dit saint Bernard, c'est la méditation de la Mort (2). Elle nous enseigne la vérité, l'humilité, la piété; et celui qui s'y applique avec un peu d'attention, en retire en peu de temps le plus grand profit. Pénétrons-nous donc bien aujourd'hui de cette idée : il faut mourir, et des conséquences qui en découlent, pour l'amendement de notre vie.

(1) Pulvis es, et in pulverem reverteris. *Gen.*, III, 19.
(2) Summa est philosophia meditatio mortis. *D. Bern.*, *serm.* 53.

Il faut mourir, c'est une vérité incontestable. On a bien pu nier les vérités les plus claires, les faits les plus certains; mais nul n'a été assez insensé pour nier le pouvoir de la mort.

Il faut mourir; c'est un arrêt irrévocable porté contre toute la postérité d'Adam. Il n'est pas d'homme au monde, en quelque position qu'il se trouve, grand ou petit, riche ou pauvre, monarque ou berger, qui puisse s'y soustraire. Multipliez donc, tant que vous voudrez, le nombre de vos jours : il y en a un, qui doit en être nécessairement le terme; et, dans ce jour, il y a une heure, qui sera nécessairement la dernière pour vous. Dieu a fixé les bornes de la vie, et personne ne peut les dépasser (1).

Que sont devenus tant d'hommes, qui ont paru avant nous sur la scène du monde ! Hélas ! ils sont tous successivement tombés sous les coups de la Mort, et les voilà maintenant couchés dans la poussière du tombeau. Parmi cette multitude innombrable de gens de toute qualité et de toute nation, qui vivaient au commencement du siècle dernier, trouvez-en un seul qui soit encore debout? Tous, sans exception, ont payé leur tribut à la Mort. Chaque siècle, nos maisons, nos villes, les royaumes, l'univers entier, se peuplent de nouveaux habitants; et ceux qui les ont précédés sont comme s'ils n'avaient jamais été. Ainsi les générations se poussent les unes les autres dans le gouffre de l'Éternité. Il viendra aussi un temps, où nous serons enlevés nous-mêmes du nombre des vivants; de nouveaux jours se formeront, mais aucun de nous ne les comptera; nos yeux seront à jamais fermés à la douce clarté des cieux [1] (2).

Il faut mourir... Triste pensée, mais source inépuisable de pieuses considérations. O mort, que ton souvenir est amer ! Mais que ton jugement est bon (3) ! a dit l'Esprit-

(1) Constituisti terminos ejus qui præteriri non poterunt. *Job*, XIV, 5.

(2) Dies formabuntur et nemo in eis. *Psal.* CXXXVIII, 16.

(3) O mors, quàm amara est memoria tua ! — O mors, bonum est judicium tuum. *Eccli.*, XLI, 1, 3.

Saint. Etudions aujourd'hui les grandes et salutaires leçons que nous donne la Mort. Mettez-la-vous devant les yeux avec sa face décharnée, son squelette hideux, et cette faux redoutable qui frappe de tous côtés, sans jamais se lasser. Interrogez-la sur tous les objets, qui tentent si follement la cupidité des hommes. O Mort, parle : que faut-il que je pense des richesses, des plaisirs, des honneurs, des affections mondaines, du luxe des habits, de la beauté et de la force du corps, de la vie elle-même ?

Les richesses, vous dit la Mort, c'est un vil jouet entre les mains d'un enfant ; je les arrache à qui je veux, et avec une facilité extrême. Et, en effet, quand l'heure fatale est arrivée, de quoi sert-il de s'être tant agité, de s'être tant tourmenté, pour accroître sa fortune et agrandir ses possessions ? Est-il une seule pièce de monnaie qu'on puisse emporter avec soi ? Et de quel usage serait-elle dans l'autre vie ? Oh ! qu'il en coûte de se séparer de ces biens qu'on a désirés avec tant d'ardeur, acquis avec tant de peine, aimés avec tant de passion ! Tant qu'on a vécu, l'avarice disait sans cesse : « Apporte, apporte (1). » Maintenant voici le notaire prêt à écrire l'acte de dépouillement : « Je laisse, je laisse.... » Je laisse cet emploi lucratif.... Je laisse cette belle maison, que je m'étais plu à embellir, je laisse ce beau domaine, où je comptais passer d'heureux jours. « Je laisse, je laisse... » Et à qui ? Peut-être à des héritiers avides et ingrats, qui daigneront à peine penser à moi, tout en jouissant du fruit de mes labeurs et de mes économies. Quant au testateur, qu'emporte-t-il avec lui ? Un mauvais linceul, que les vers vont bientôt lui disputer. Que lui sert-il de mourir riche d'un million, puisque de toute sa fortune, il ne lui reste plus qu'un suaire, une bière (2) ? Que n'a-t-il plutôt cherché les trésors de la piété ? Que ne s'est-il enrichi de mérites et de bonnes œuvres ? Que n'a-t-il tout sacrifié, pour acquérir cette perle pré-

(1) Affer, affer. *Prov.*, XXX, 15.

(2) Et solum mihi superest sepulcrum. *Job*, XVII, 1.

cieuse, c'est-à-dire la grâce, qui seule peut introduire au ciel? Au lieu donc de tant nous préoccuper des choses de la terre, tournons nos désirs vers les biens spirituels, qui durent éternellement, tandis que, pour les amateurs du monde, la fortune la plus brillante s'évanouira avec leur dernier soupir [2] !

Et les plaisirs, les jeux, les divertissements, quel cas faut-il en faire? — Ah! parlez-moi de plaisirs, de jeux, de divertissements, vous répond la Mort; je les change en tristesse, en deuil, en regrets amers. Comme on se dégoûte bien facilement des vaines joies du monde, quand on pense qu'on sera bientôt réduit en poussière, et que la voie des plaisirs ne fait que conduire plus sûrement et plus promptement au trépas! Que diriez-vous d'un malheureux condamné à l'échafaud, qui irait au lieu du supplice, en riant, en dansant, en plaisantant? Vous plaindriez sa folie. Mais ne devez-vous pas aussi déplorer la vôtre, ô vous tous qui, sachant très-bien que chaque pas que vous faites vous rapproche de la tombe, ne songez cependant qu'à passer gaiement votre vie, sans vous mettre en peine de l'éternité? Quels sont ceux qui ont le droit de se réjouir en ce monde? Ce sont les justes, les amis de Dieu (1). Il ne peut y avoir ici-bas d'autres plaisirs que ceux de la vertu. Pour vous, pécheurs, ah! craignez et tremblez de tous vos membres; car, au premier instant, la Mort peut plonger votre corps dans la fosse, et votre âme dans l'enfer. Il n'y a pas de meilleur correctif à tous les faux plaisirs du siècle que la pensée de la Mort. Si la volupté vous tente, si le plaisir sensuel vous entraîne au mal, dit saint Bernard, rappelez-vous le souvenir de la Mort [3] (2).

Et les honneurs, les dignités, la puissance? — Je les foule aux pieds, vous dit la Mort. Élevez-vous tant qu'il vous plaira, parvenez aux premières dignités, tôt ou tard,

(1) Lætetur cor quærentium Dominum. I. *Par.*, XVI, 10.

(2) Si te luxuria tentat, si te libido ad peccatum incitat, objice tibi memoriam mortis. *D. Bern., serm.* VII, *de tentat.*

il faudra quitter ce poste brillant, pour entrer dans la nuit éternelle. Pourquoi donc vous enorgueillissez-vous, ô homme, puisque vous n'êtes que cendre et poussière? Le matin, peut-être, vous brillez comme l'astre du jour; mais le soir tout votre éclat pâlit et se dissipe. Figurez-vous le plus puissant monarque de l'univers : quand son orgueil, dit Job, s'élèverait jusqu'au ciel et que sa tête toucherait les nues, il périra à la fin, et il sera rejeté comme du fumier, et ceux qui l'avaient vu dans sa grandeur passée, diront : « Où est-il (1)? » Toute la magnificence du siècle s'évanouit donc comme un songe. La gloire du pécheur, dit le Psalmiste, ne peut descendre avec lui dans la tombe (2). Mais, continue saint Ambroise, la gloire de la vertu monte avec le juste (3). Avez-vous donc la noble ambition de vous élever, n'aspirez à rien moins qu'à la gloire des élus, qu'à la gloire même de Dieu, qui seule peut remplir l'immensité de votre cœur [4] (4).

Et les affections humaines, que deviennent-elles? — Je les brise sans pitié, vous répond toujours la Mort. Et, en effet, quand elle se présente, parents, amis, voisins, domestiques, tout se retire. Plus de ces doux épanchements du cœur; plus de ces tendres liaisons, où l'on trouve quelquefois tant de charmes. Ce seront précisément ceux qui vous aimaient le plus, qui se montreront les plus empressés à se défaire de votre cadavre; et, une fois enfermé dans le sépulcre, vous voilà oublié, oublié pour toujours. On pourra, je vous l'accorde, verser de temps à autre quelques larmes à votre souvenir; mais ces larmes, qui ne vous seront d'ailleurs d'aucun secours, ne tarderont pas à se sécher, et plusieurs même de ceux qui, en prenant part à votre héritage, auront profité de votre mort, n'auront pas

(1) Ubi est? *Job*, XX, 6.

(2) Neque descendet cum eo gloria ejus. *Psal.* XLVIII, 18

(3) Gloria sæculi non descendit cum peccatore, sed gloria virtutis ascendit cum innocente. *Div. Ambros.*, *in psal.* XLVIII.

(4) Satiabor cùm apparuerit gloria tua. *Psal.* XVI, 15.

trop de peine, soyez-en sûr, à s'en réjouir. Après cela, vantez-moi vos amitiés éternelles, vos attachements inviolables. Après cela, manquez à vos devoirs, négligez votre salut, sacrifiez votre âme, plutôt que de rompre une liaison dangereuse, plutôt que de désobliger un ami !

Et la force du corps ? — Mais il ne faut qu'un instant pour abattre le tempérament le plus robuste. — Et la beauté? — Ah ! écoutez ceci, vous qui faites votre idole d'une masse de chair : « Toute chair n'est que du foin, » vous dit la sainte Écriture (1). Toute chair n'est que de la boue. Votre prétendue beauté, je la dégrade, je la souille, vous dit la Mort; je la réduis à n'être qu'un amas de corruption. Et maintenant couronnez-vous de fleurs, couvrez-vous de riches habits, d'élégantes parures ; bientôt vous serez forcé de vous écrier, comme Job : « Nu je suis entré dans ce monde, et nu j'en sortirai (2) ; » et votre couche, comme l'a dit le prophète Isaïe, sera la pourriture, et vous n'aurez d'autre vêtement que les vers (3). Que la modestie soit donc toujours votre plus bel ornement ; et, au lieu de tant soigner ce corps, qui tombe en ruine, occupez-vous plutôt de la beauté incorruptible de l'âme [5].

Enfin, qu'est-ce que la vie tout entière, sinon une vapeur légère, une ombre qui passe? Qu'est-ce que la vie la plus brillante? Une pomme d'or gâtée au dedans. Qu'est-ce que la vie la plus longue? Un point imperceptible. Le passé n'est qu'un songe, le présent nous échappe, et l'avenir ne nous appartient pas. Quand même nous vivrions autant que Mathusalem, qui prolongea son existence jusqu'à neuf cent soixante-neuf ans, une fois arrivés au terme, ce long espace de temps ne nous paraîtrait pas plus que le jour d'hier. Quel n'est donc pas l'aveuglement du cœur de l'homme

(1) Omnis caro fœnum. *Is.*, XL, 8.

(2) Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illùc. *Job*, I, 21.

(3) Subter te sternetur tinea, et operimentum tuum erunt vermes. *Is.*, XIV, 11.

qui s'attache à cette vie d'un jour, comme si elle devait être éternelle, et qui méprise la vie future qui ne finira jamais, comme si elle ne devait durer qu'un jour [6].

Ainsi, la Mort nous montre le vide et le néant de toutes les choses humaines : elle nous arrache impitoyablement les objets les plus chéris, tout ce qui flatte le plus notre orgueil ; et, après nous avoir entièrement dépouillés, elle nous réduit à un état qui fait horreur. O Mort, il est donc vrai, tes enseignements sont terribles, mais excellents (1) !

Pour les rendre encore plus frappants, saint Jean Chrysostome aurait voulu être élevé sur une chaire composée d'ossements humains : « C'est de là, disait-il, que je serais éloquent; la Mort parlerait à ma place. » Mais la Mort n'a-t-elle pas une chaire, d'où elle nous fait entendre les plus redoutables vérités? Cette chaire, c'est le lit d'un mourant, c'est le tombeau.

Transportez-vous, par la pensée, près d'un homme qui va rendre le dernier soupir. Voyez-le, la respiration haletante, les yeux éteints, la face terreuse et méconnaissable à ses meilleurs amis : voilà la fin de ces airs enjoués et mondains, de ce vif éclat dont il se faisait tant d'honneur. Voyez ces contorsions de bouche, ces horribles convulsions de tout le corps : voilà la fin de ces démarches étudiées, de cette fierté par laquelle il prétendait imposer à ses semblables. Voyez cette sueur froide, qui coule le long de ses joues : voilà la fin de tant de peines, de tant de soucis, qu'il s'est donnés pour augmenter sa fortune. Le malheureux, il tâtonne dans son lit, comme s'il cherchait une arme pour se défendre contre la Mort; mais un froid glacial engourdit déjà ses membres ; déjà on compte les lentes pulsations de son agonie; ses yeux se fixent; il est mort.

Maintenant, entrez dans le sépulcre. Mais vous reculez d'horreur.... n'importe, approchez ; aussi bien faudra-t-il

(1) O quàm eximia catechesis mors ! *Theod. Mart.*

y entrer un jour vous-même en personne (1). Voyez-y la poussière, les vers. Oh ! quelles images dégoûtantes ! Voyez-y cet homme devenu cadavre, déjà il exhale une odeur infecte. Tel que vous le voyez, tel vous serez un jour. Et votre âme, où sera-t-elle alors? Ah ! craignez surtout la Mort dans le péché ; qu'importe, en effet, la dissolution du corps, si nous avons le bonheur d'être unis à Dieu par la grâce ??

Nous mourrons ; impossible de nous faire illusion à ce sujet ; mais de quelle manière ? mais en quel lieu ? en quel temps ? Sera-ce après une longue suite d'années ? Sera-ce demain ou aujourd'hui ? Hélas ! nous n'en savons rien ; une seule chose est certaine, c'est que nous mourrons. Et ce qu'il y a de sûr aussi, c'est que nous mourrons, lorsque nous y penserons le moins. Qui a jamais su le nombre de ses jours ? La Mort se cache, et semble, pour ainsi dire, épier le moment où nous serons le moins attentifs, pour frapper son coup. Tel qui entreprend aujourd'hui une grande affaire, n'en verra jamais la fin ; tel autre sort de sa maison pour n'y plus rentrer. L'un meurt au jeu, l'autre à table ; celui-ci va se reposer dans son lit, et il y trouvera le sommeil éternel ; celui-là, d'une partie de plaisir, se voit tout à coup précipité dans la nuit du tombeau. L'infortuné Samson trouva la Mort dans l'aimable vallée de Sorec, Balthasar au milieu des joies d'un festin, Abimélech dans le sein d'une victoire, Josaphat sur un char de triomphe. La Mort a mille voies pour arriver jusqu'à nous ; elle se glisse, sans que nous nous en doutions, dans nos récréations et nos divertissements, comme dans nos occupations les plus sérieuses. De même, dit l'Ecclésiastique, que le poisson, lorsqu'il se joue dans les eaux, et l'oiseau dans les airs, sont pris tout à coup, l'un à l'hameçon, et l'autre au filet, de même les hommes se laissent surprendre à la

(1) Perge ad sepulcrum, contemplare pulverem, cineres, vermes, et amarè suspira. *D. Chrys.*

Mort, lorsqu'ils croient jouir du moment le plus agréable de leur vie. De tous ceux qui ont disparu l'année dernière de la scène du monde, en est-il un seul qui s'attendît à mourir si tôt? Et de tous ceux qui mourront cette année, en est-il un seul, qui ne se promette encore une longue existence? Le Seigneur, pour mieux nous faire comprendre l'instabilité des choses humaines et la caducité de la vie, se sert des comparaisons les plus frappantes. Tantôt, il représente la Mort comme un voleur qui vient de nuit et à l'improviste (1). Tantôt, il nous annonce qu'il viendra lui-même nous juger, à l'heure où nous n'y penserons pas (2). Il n'y a donc pas de jour, il n'y a pas d'instant, qui ne puisse être le dernier de notre vie.

Mais voici la plus cruelle de toutes les incertitudes, c'est que vous ne savez pas si vous mourrez dans la grâce de votre Dieu. Peu importe, après tout, que vous ignoriez le lieu, le temps, le genre de votre mort ; peu importe que vous mouriez jeune ou vieux, de froid ou de chaud, d'une maladie longue ou d'un coup subit, entre les bras de vos parents ou sur une terre étrangère; l'essentiel est de mourir dans la piété et dans la justice. O pensée déchirante! ô terrible inquiétude! que deviendra votre âme, au sortir de votre corps? S'envolera-t-elle, portée sur les ailes des anges, par-dessus les étoiles, jusqu'au trône de la béatitude? ou bien, enlevée par les esprits infernaux, ira-t-elle mêler ses cris et ses gémissements à ceux des réprouvés? Soyez donc prêt, à chaque instant, à paraître devant Dieu; c'est afin que vous vous teniez continuellement sur vos gardes que le Seigneur a voulu vous cacher votre dernier jour (3). Comment peut-on s'endormir dans une fatale sécurité, lorsqu'on est suspendu, pour ainsi dire, par un fil entre la vie et la Mort, entre le temps et l'éternité? Comment, dit saint Bernard, peut-on vivre dans un état, dans lequel on

(1) Sicut fur in nocte, ità veniet. I. *Thess.*, v, 2.
(2) Quâ horâ non putatis, Filius hominis veniet. *Luc.*, XII, 40.
(3) Latet ultimus dies, ut omnes serventur dies. *D. Aug.*

aurait horreur de mourir (1)? Voici ce que vous dit le Seigneur : « Prenez garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent dans les festins, dans l'ivresse, et dans les soins de cette vie, et que ce dernier jour ne vienne soudain sur vous. Veillez et priez, afin que vous soyez dignes de paraître devant le Fils de l'Homme (2). » Malheur au serviteur infidèle, qui dit en son cœur : « Mon maître tarde à venir; » et qui, en attendant, ne songe qu'à manger, boire et s'amuser. Que fera son maître? Il le surprendra au milieu de ses iniquités, et il l'enfermera dans une noire prison, où il n'y aura que pleurs et que grincements de dents (3).

Nous sommes jeunes, me direz-vous peut-être; nous ne faisons que commencer de vivre, et vous nous parlez de mourir! — Mais la Mort ne respecte aucun âge; elle frappe indistinctement les enfants, les adolescents, les hommes faits, les vieillards. Nous sommes semblables, a dit un ancien, à des vases de terre; les neufs se brisent aussi facilement que ceux qui ont longtemps servi. Vous vous prévalez de votre jeunesse; et moi, je tremble précisément pour la jeunesse; c'est l'âge le plus critique de la vie, parce qu'alors les passions sont dans toute leur effervescence, et hâtent très-souvent le moment de la Mort. Que d'exemples terribles nous fournit la sainte Écriture! Adonias était jeune, quand il mourut, Absalom était jeune, le fils du roi de Sichem était jeune.... Et certainement Adonias eût vécu plus longtemps, s'il n'eût été voluptueux; et Absalom, s'il eût été libre d'ambition et ne se fût révolté contre son père; et le fils du roi de Sichem, s'il ne se fût livré à un coupable amour. Donc, ô jeunesse imprudente, ou mettez fin à vos désordres, ou vous n'en aurez que plus lieu de craindre la Mort. Les vieillards sont-

(1) Quomodò vivere potes, ubi mori non auderes? D. Bern., *Epist.* 105.

(2) Vigilate itaque omni tempore orantes, ut digni habeamini stare ante Filium hominis. *Luc.*, XXI, 36.

(3) Illic erit fletus et stridor dentium. *Math.*, XXIV, 51.

ils plus sensés? Si avancés qu'ils soient dans leur carrière, si infirmes, si décrépits qu'on les suppose, ils se flattent d'avoir encore au moins une année à vivre. Cette année s'écoule, et ils s'en promettent toujours une nouvelle, jusqu'à ce qu'arrive un jour, dont ils ne voient pas la fin.

N'allez pas non plus vous rassurer sur la force de votre tempérament. Fort ou faible, bien portant ou malade, on meurt également (1). Le corps de l'homme le plus robuste n'est qu'un frêle édifice, qu'un rien peut détruire. Que faut-il, en effet, pour arrêter le cours de notre vie, et briser notre existence? Une bulle d'air, un peu de sang extravasé, un atome imperceptible. Que d'hommes n'avez-vous pas connus, qui se glorifiaient de la vigueur de leur constitution! L'avenir se montrait à eux sous les plus brillantes couleurs; ils formaient de grands projets de fortune, et il n'a fallu qu'un instant pour les renverser. Les hommes de l'art se perdent en conjectures sur les causes de leur maladie; mais, quoi qu'il en puisse être, ils sont morts. Que n'aurais-je point encore à dire sur tant d'autres, qui sont frappés par quelque accident terrible, écrasés par la foudre, ou engloutis dans les eaux, ou dévorés par les flammes, ou fracassés par une chute, ou broyés sous les roues d'un char! Ils se croient heureux, dit Job, ils jouissent d'une paix entière, et ils descendent, en un instant, dans l'enfer (2). Ils y descendent, en quelque sorte, tout vivants, ajoute le Psalmiste (3). Et, au milieu de tant d'événements affreux, bien capables de porter la tristesse dans l'âme, et d'inspirer de généreuses résolutions pour mettre ordre à sa conscience, on ne songe pas qu'on est soi-même mortel!

Cependant, qui vous a dit que vous serez à l'abri de ces coups terribles? Dans le siècle où nous vivons, les

(1) Iste moritur robustus et sanus, dives et felix. *Job*, XXI, 23.

(2) Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt. *Job*, XXI, 13.

(3) Descendant in infernum viventes. *Psal.* LIV, 16.

morts subites sont-elles donc si rares? Et vous, avez-vous fait un pacte avec la mort, pour qu'elle vous épargne? Ah! soyez-en sûr, à quelque âge, en quelque état que vous soyez, la Mort vous poursuit, elle vous presse, elle frappe à votre porte; elle examine votre endroit faible, pour vous porter le coup fatal; et, lorsqu'elle se présentera, vous ne pourrez pas la retarder d'un seul moment. « Attendez-moi jusqu'à demain, disait, au rapport de saint Grégoire pape, un malheureux pécheur, surpris par la Mort, attendez-moi jusqu'à demain (1). » De grâce, au moins, accordez-moi quelques instants de réflexion; j'en profiterai pour détester mes crimes, pour me mettre en grâce avec Dieu. Mais la Mort est inexorable; elle ne se laisse émouvoir par aucunes supplications.

Les peintres la représentent privée de presque tous les organes de l'homme, sans oreilles, parce qu'elle est sourde aux prières; sans yeux, parce qu'elle ne fait aucun cas des larmes; sans joues et sans front, parce qu'elle ne sait point rougir de sa propre cruauté; elle n'a ni langue ni lèvres, parce qu'il ne lui arrive jamais de donner aucune parole de consolation; elle est dépouillée de chair, parce qu'elle n'a aucun sentiment d'humanité; et elle tient à la main une faux tranchante, avec laquelle elle moissonne toutes les générations.

O enfants des hommes, vous dirai-je avec le Prophète, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? jusques à quand aimerez-vous la vanité, et chercherez-vous le mensonge (2)? Songez que vous n'êtes sur cette terre que comme dans un lieu de passage; et quelle folie de vous y attacher, comme si c'était votre demeure éternelle! Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste, et tout n'est que vanité. C'est là le résumé des leçons que nous donne la Mort. Vanité dans les plaisirs, vanité dans les honneurs, va-

(1) Inducias usquè manè. *D. Greg.*, *Dial.* 4, c. XXXVIII.
(2) Filii hominum, usquequò gravi corde? *Psal.* IV, 3.

nité dans les richesses, vanité dans les talents de l'esprit, vanité dans la force et les grâces du corps; l'âme seule est digne de nos soins et de toute notre attention, parce qu'elle est immortelle, et c'est précisément l'âme seule qu'on néglige et qu'on abandonne avec insouciance au démon!

Ah! Seigneur, je le sens, ces réflexions sur la Mort, que vous m'avez inspirées, produisent en moi un effet salutaire. A la lueur de cette torche sépulcrale, qui vient de m'éclairer, j'ai compris mes vrais intérêts; j'ai vu clairement, ô mon Dieu, que vous êtes la source de tout bien. C'est donc vous seul que je veux chercher, ô bonté infinie! ô beauté suprême! C'est vous seul que je veux aimer dans le temps et pendant l'Éternité. Tout indigne que je suis de paraître en votre présence, j'espère cependant de votre miséricorde, et par les mérites de Jésus-Christ, votre divin Fils, que vous ne me repousserez pas de devant votre face, et qu'après m'avoir accordé la rémission de mes péchés, vous voudrez bien un jour m'admettre au nombre de vos élus, au sein de votre gloire.

TRAITS HISTORIQUES.

1. On dit que Xerxès, ce puissant monarque des Perses, qui aplanit des montagnes et combla des mers, considérant d'un lieu élevé l'immense multitude de ses soldats et cette armée innombrable qu'il traînait à sa suite, répandit des larmes, en pensant que de tant de milliers d'hommes ramassés sous ses yeux, il n'y en aurait pas un seul dans cent ans. Oh! si d'un lieu élevé nous pouvions, vous et moi, découvrir toute la terre, nous verrions le monde tout entier enseveli dans ses propres ruines; ici une génération qui s'élève, là une autre qui s'engloutit dans la tombe; ici l'ivresse de la joie, là les éclats de la douleur; ici d'insolentes prospérités, là tous les excès de la misère. Nous verrions, non pas seulement l'armée de Xerxès, mais tout ce qu'il y a d'hommes respirant aujourd'hui sur la terre, condamnés à devenir dans peu la proie de la Mort.

Saint Jérôme, *Éloge funèbre de Népotien.*

2. Le Caire, en Égypte, a vu s'élever un temple turc ou mosquée

par un singulier moyen. Le pacha Assan, homme aussi rusé qu'avare, voulant que son nom fût illustré dans tout l'univers par quelque grande construction qui ne lui coutât rien, s'avisa de l'expédient qui suit. Il fit publier en tous lieux la résolution d'élever à Dieu un temple magnifique, et promit des largesses à tous ceux qui viendraient, de quelque pays que ce fût. Le jour et le lieu de la distribution furent indiqués. Une foule immense accourut au Caire, non-seulement de l'Égypte, mais de tous les autres pays. Assan avait fait préparer un nombre prodigieux de tuniques et de robes. Tous ceux qui se présentaient pour recevoir le cadeau promis étaient obligés de passer un à un, par un étroit guichet, d'une grande cour dans une autre également vaste. Dans ce passage, on ôtait à chacun ses vêtements, et on le forçait de mettre une robe et une tunique neuves, si bien que, par cette ruse, des milliers de personnes furent dépouillées de tout ce qu'elles avaient apporté pour le voyage, car c'est l'usage dans ce pays de coudre l'argent dans un pli de la tunique ou du turban ; et, quoiqu'il n'y eût personne qui n'aimât mieux sa tunique toute vieille et déchirée, force fut à tous de quitter leurs vêtements pour en prendre d'autres, qui étaient neufs à la vérité, mais vides. Les pleurs, les gémissements, les cris lamentables n'obtinrent rien ; le pacha ne fit que rire des larmes et des cris de tout le peuple, tandis qu'on jetait dans un bûcher tout ce qu'on avait pu recueillir d'habits. Il resta dans les cendres une somme si considérable qu'elle suffit à la construction d'un édifice des plus magnifiques. Ainsi fait la Mort : elle nous enlève, malgré nous, notre vieil habit, et nous en passe un tout neuf, celui du tombeau. L'empereur de Turquie n'eut pas plutôt appris cette méchante action de l'avare et cruel pacha, qu'il lui intima l'ordre d'envoyer lui-même sa tête à Constantinople. C'est de sa main que le sultan a coutume d'écrire ces lettres fatales, qu'on met dans une enveloppe d'étoffe noire. Elles ne contiennent que ces mots : *Envoie-moi ta tête.*

Et vous, qui que vous soyez, quand l'Empereur du ciel vous adressera l'ordre de quitter ce monde, il n'y aura plus de résistance à faire, plus d'excuse à donner, plus de prières, plus de moyens de fuir, plus de détours, tout sera fini. Eh bien ! soumettez-vous à la loi commune ; faites de votre gré ce que vous seriez forcé de faire malgré vous ; offrez votre vie, votre tête, non à un tyran, mais à un père ; non à un homme, mais à un Dieu.

Ablavius, préfet du prétoire, le plus grand dignitaire de la cour de Constantin, était, pour l'or, un gouffre insatiable, ne songeant qu'à ce métal, sans nulle pensée pour le tombeau ni pour le ciel. Un jour, Constantin le prit par la main, et lui dit : « Quand finirons-nous, mon cher, d'entasser trésors sur trésors ? » Et, traçant à ces mots sur la terre, avec un javelot qu'il avait en main, la figure d'un cercueil, il ajouta : « Amasse, si tu veux, toutes les richesses de l'u-

nivers, tu n'auras à la mort que ce que je viens de tracer, si même tu l'occupes. » Constantin dit vrai : Ablavius, coupé par morceaux, ne laissa rien qu'on pût porter à la tombe.

Le frère d'un grand serviteur de Dieu, de Thomas à Kempis, se félicitait beaucoup d'avoir fait construire une maison magnifique ; et un de ses amis lui répondit qu'il y remarquait un défaut essentiel. « Quel défaut? reprit-il. — C'est d'y avoir fait une porte. » « Comment? une porte serait-elle un défaut dans une maison? » — « Oui, lui répliqua cet ami ; car, un jour vous mourrez, et il faudra sortir par cette porte, abandonner cette maison et tout le reste. »

SAINT LIGUORI.

3. George, duc de Clarence, fut condamné à mort par son frère Edouard IV, roi d'Angleterre, pour attentat à la couronne. On lui donna pourtant à choisir son genre de mort. Pour prendre le plus doux, il fit remplir un tonneau de vin de Crète, s'y enferma, et là, il reçut la mort goutte à goutte, en buvant cette liqueur agréable, jusqu'à ce qu'enfin il tomba submergé dans ce bain délicieux, mais mortel. Oh ! si nous regardons les mœurs du monde, que de personnes voyons-nous mourir ainsi ! Elles boivent la volupté, cette potion mielleuse, avec une intempérance égale à leur soif. Hélas ! tandis qu'elles goûtent, qu'elles avalent, tandis que leur âme attire à elle ces plaisirs vains, rapides, honteux, dont elles auront à se repentir, elles boivent goutte à goutte leur mort, esclaves qu'elles sont de leurs passions. Elles s'enfoncent d'autant plus vite que leur avidité à boire cette mort est plus grande.

4. « O monde, que tu es trompeur ! sont forcés de s'écrier à leur lit de mort ses plus zélés partisans. Jésus-Christ transporte ses disciples de la croix au paradis ; et le monde, de ce qu'il appelle son paradis sur la terre, précipite ses sectateurs aux supplices éternels.

Séjan, autre Tibère et presque empereur de l'empereur, put tout ce qu'il voulut. Bientôt la faveur et l'amour se tournèrent en haine ; et Séjan abandonné, livré par ce même Tibère, qui craignait l'accroissement de sa puissance, est traîné aux gémonies par un croc. Celui qui était auparavant l'*œil de César*, est maintenant le dernier de ses ennemis et foulé aux pieds de tous. Allez maintenant et fiez-vous au monde.

Que dirai-je de Bélisaire? Après ses grandes victoires sur les Barbares, il est privé de la vue par l'empereur Justinien, et, sous une petite cabane, tendant la main aux passants : « Voyageurs, s'écriait-il, donnez, je vous prie, l'aumône à Bélisaire, à qui l'envie des autres, non sa faute, a fait crever les yeux. » Allez maintenant et fiez-vous au monde.

Thomas Morus, ce grand homme de bien, reçut d'Henri, roi des Anglais, pour prix de ses travaux, une hache qui fit tomber sa tête. Allez maintenant et fiez-vous au monde.

O faveurs du monde, ô dignités humaines, vous êtes fragiles comme le verre! Le célèbre maréchal de Luxembourg, reconnaissant, à son lit de mort, la vanité des triomphes et des trophées, disait qu'il préférerait, à toutes les victoires qu'il avait remportées, un verre d'eau froide donné à un pauvre au nom de Jésus-Christ.

Que sont devenus les plus grands monarques de l'univers? Où est maintenant, demande l'Écriture, le roi d'Émath, le roi d'Arphad, le roi de Sépharvaïm, d'Ana et d'Ava (1)? Nabuchodonosor fut grand dans la Chaldée et la Syrie; Balthasar fut grand après lui. Le sceptre passa dans la Perse et la Médie, entre les mains de Cyrus et de Darius. De là, il vint en Grèce, conquis par Alexandre, le plus belliqueux, si ce n'est le plus grand des princes. La fortune changea, et le sceptre du monde s'en fut avec elle en Italie, où longtemps il fut tenu par Jules César et par Octave Auguste. Que reste-t-il de ces fiers potentats? Ils ont passé, après avoir fait un peu de bruit. Dans ces derniers temps, nous avons vu mourir sur un rocher désert celui dont le nom seul faisait trembler l'Europe.

Clotaire Ier, se voyant près de mourir, avait bien raison de s'écrier: « Que le Roi du ciel est puissant, puisqu'il dispose ainsi des plus grands rois de la terre! » Paroles, dit un historien, qu'un prince, né comme lui pour aller au grand, aurait dû méditer pendant sa vie, au lieu d'attendre sa dernière heure pour les prononcer.

Rien de plus emphatique et de plus ridicule que les titres que se donnent les princes de l'Orient. Sapor, roi des Perses, écrivant à l'empereur Constantin, commençait ainsi sa lettre: « Sapor, roi des rois, l'égal des astres, frère du soleil et de la lune, à mon frère Constantin, salut plusieurs fois. » Voici la série d'éloges qu'un soudan se donnait, en tête de ses lettres: « Salmander, tout-puissant devant Carthage, seigneur du Jourdain, seigneur de l'Orient, seigneur de Bethléem, seigneur du Paradis, intendant de l'Enfer, suprême empereur de Constantinople, seigneur de tous les pays où croît le figuier, seigneur des régions que parcourent le soleil et la lune, protecteur du grand prêtre, empereur, roi des rois, maître des Chrétiens, des Juifs et des Turcs, ami des Dieux. »

C'est à peu près ce qu'écrivait Soliman à l'un des plus grands rois de l'Europe: « A Charles-Quint, empereur toujours Auguste et né Flamand, Soliman son contemporain, issu de l'illustre et victorieuse famille des Ottomans, empereur des Turcs, roi des rois, et seigneur des seigneurs, empereur de Trébisonde et de Constantinople, dominateur du monde et conquérant de la terre. » Mais, à leur lit de mort, qu'étaient-ils de plus que les autres, ces monarques si orgueilleux? O misère vraiment splendide! ô cendre et néant! il leur fallait bien alors changer de langage et reconnaître la vanité des grandeurs

(1) IV. Reg., XIX, 13.

humaines. Un des plus fameux d'entre eux, le puissant Saladin, qui avait ajouté à ses États tant d'autres royaumes d'Asie, étant tombé malade à Damas et connaissant qu'il allait mourir, fit promener dans la ville le linceul dans lequel il devait être enseveli, et donna ordre au héraut qui portait cet étendard de la mort, de crier : « Voilà tout ce qu'emporte de ses conquêtes Saladin, vainqueur de l'Orient. » — Un autre, Adhad-Eddaulah, empereur de Perse, dit au moment de rendre le dernier soupir : « A quoi m'auront servi mes richesses et ma puissance, puisqu'elles m'abandonnent aujourd'hui ? » — Un autre fit graver sur sa tombe ces mots : « Vous tous qui avez vu la grandeur d'Alp-Arslan, élevée jusqu'aux cieux, venez à Méru et vous la verrez ensevelie sous la cendre. »

Quelle dignité plus éminente que celle des Papes, vicaires de Jésus-Christ, dépositaires et distributeurs des grâces célestes, et dont l'autorité spirituelle s'étend sur l'univers entier ! Mais leur tiare ne les défend pas de la mort ; et, afin qu'à ce haut rang où ils sont élevés, ils n'oublient pas leur condition, au milieu même des magnificences de leur couronnement, un maître de cérémonie, s'arrêtant par trois fois et faisant la génuflexion devant leur trône, met le feu à un flocon d'étoupe attaché à l'extrémité d'un bâton d'argent, et chante : « Saint Père, c'est ainsi que passe la gloire de ce monde (1). » Leur pouvoir suprême ne fait que leur imposer de plus grandes obligations et une plus terrible responsabilité. C'est ce qui faisait dire à Léon XII, sur le point de mourir : « Que ne suis-je resté portier de mon monastère, plutôt que d'avoir été élu Pape ! » Honorius III disait aussi en mourant : « Il eût été plus avantageux pour moi de rester dans la cuisine de mon couvent, occupé à laver la vaisselle. » — Et Eugène IV, à ses derniers moments, s'écria devant tout le monde : « O Gabriel ! (c'était son nom de baptême) ô Gabriel ! qu'il te serait bien plus avantageux de n'avoir jamais été ni pape, ni cardinal, ni évêque ; mais d'avoir fini tes jours comme tu les avais commencés, en suivant paisiblement, dans ton monastère, les exercices de ta règle ! »

5. « C'est la pudeur qui fait la sauvegarde de la beauté. Le chrétien, s'il doit se glorifier dans sa chair, c'est quand il l'a mortifiée, endurcie dans les exercices du Seigneur (2). » Jézabel comptait sur ses grâces extérieures, pour échapper à la vengeance de Jéhu ; et, tandis qu'elle aurait dû se couvrir de cendre et se revêtir d'un sac, pour désarmer la juste colère de Dieu, elle se peignit les yeux, orna sa tête de toutes ses parures, et se présenta à sa fenêtre. Jéhu, la voyant, ordonna de la précipiter de haut en bas ; ce qui fut exécuté à l'instant même. Son corps fut foulé aux pieds des chevaux ; et, lors-

(1) Pater sancte, sic transit gloria mundi.
(2) Tertull., *de Orn. mulier.*, lib. II.

qu'on alla pour lui donner la sépulture, l'on ne trouva plus que le crâne, les pieds et les extrémités des mains, le reste ayant été dévoré par les chiens. Juste punition de l'impiété de cette reine, souillée du meurtre de tant de prophètes, et qui avait elle-même si indignement foulé sous les pieds la religion, la justice et l'innocence.

Gabrielle d'Estrées, qui avait reçu de la nature tous les dons qui peuvent enchaîner les cœurs, mourut dans des convulsions épouvantables. La tête de cette femme, une des plus belles de son siècle, était toute tournée le lendemain de sa mort, et le visage si défiguré qu'elle n'était plus reconnaissable. « Spectacle bien propre, dit un auteur, à guérir des passions insensées, si l'homme qui en a une fois subi le joug, pouvait être ramené par de telles leçons à une raison qui n'existe plus chez lui, et dont il travaille à éteindre ce qui lui reste peut-être encore de son importune lumière. » *Dict. hist.*

6. Un ancien a très-bien caractérisé la vie, en l'appelant non pas une ombre, mais *la rêverie d'une ombre* (1). Le maréchal de Saxe, tant de fois couronné des mains de la victoire, dit à ceux qui étaient rassemblés à son lit de mort : « Mes amis, j'ai fait un beau rêve. » — « J'ai été tout, disait aussi l'empereur Sévère, parvenu des derniers rangs de l'armée au trône des Césars, j'ai été tout et j'ai vu que tout ne sert à rien. » Voilà le mot, qui termine trente années de travaux et d'ambition heureuse. LAMENNAIS, *Essai.*

7. Philippe II, roi d'Espagne, étendu sur le lit où il expira, appela son fils, découvrit sa poitrine, la lui montra toute rongée de vers, et lui dit : « Prince, voyez comme s'évanouissent et se terminent les grandeurs du monde. » Au même instant, il se fit attacher au cou une corde, à laquelle on suspendit une croix de bois, et disposa tout pour ses derniers moments. Il ajouta : « J'ai voulu, mon fils, que vous fussiez présent à ce spectacle, pour vous faire voir comment le monde traite les rois mourants. Leur mort ne diffère en rien de celle du dernier de leurs sujets. En somme, celui qui mène une vie plus chrétienne, aura une meilleure place près de Dieu. » SAINT LIGUORI.

François de Borgia, étant duc de Candie et vice-roi de la Catalogne, accompagnait à Grenade le corps de l'impératrice Isabelle, qui venait de mourir. Quand on ouvrit son tombeau, l'horreur qu'inspire naturellement un cadavre, la puanteur qu'il exhalait, firent reculer d'effroi tous les spectateurs ; mais François, éclairé d'une lumière toute divine, resta pour contempler, dans ces dépouilles de la mort, la vanité du monde. Frappé alors de cet affligeant spectacle, il s'écria : « Est-ce vous, dona Isabelle? Est-ce vous l'impératrice, ma souveraine ? Où sont ces yeux si brillants? Qu'est devenue cette majesté, cette beauté qui brillait en vous d'un si vif éclat? » Il passa la nuit suivante sans dormir. Prosterné dans sa chambre et fondant en lar-

(1) Pindar, *Pyth.*, VIII.

mes, il se disait à lui-même. « O mon âme, que puis-je chercher dans ce monde ? Jusqu'à quand poursuivrai-je une ombre vaine ? La Mort, qui a traité de la sorte le diadème impérial, est toute prête à me frapper. N'est-il pas de la sagesse de prévenir ses coups, en mourant au monde dès ce moment, afin qu'à ma mort je puisse vivre en Dieu? » Dès lors, il se consacra tout entier à l'amour de Jésus crucifié, et fit vœu, s'il survivait à sa femme, d'entrer dans quelque ordre religieux. Il tint parole ; la duchesse de Candie étant morte, il s'engagea dans la Compagnie de Jésus, où il parvint à la sainteté la plus éminente. *Vies des Saints*

8. Un jour, Casimir, roi de Pologne, se mit à table avec les grands de sa cour; il mourut en portant le verre à la bouche. — Ladislas, roi de Bohême, âgé de dix-huit ans, attendait l'arrivée de son épouse, fille du roi de France; on faisait d'immenses préparatifs pour des fêtes brillantes; mais, un matin, des douleurs le saisissent et il meurt. Il fallut aussitôt expédier un courrier, pour avertir la princesse de reprendre le chemin de France. — Henri II, roi de France, périt dans un tournoi, au milieu des jeux et de l'allégresse générale, atteint à l'œil d'un éclat de lance, d'une manière si violente qu'il expira peu de temps après.

Citerai-je encore des traits? Ils sont innombrables dans les archives de la Mort. Terminons par le suivant. Un jour, le célèbre musicien Mozart fut prié par un inconnu, qui se présenta chez lui, en habit de deuil, de composer un *Requiem* pour un homme très-considérable qui ne voulait pas être connu, ajoutant que cet homme était un excellent connaisseur en musique. Mozart se mit à l'ouvrage avec tant d'ardeur, qu'il en tomba malade, et le *Requiem*, qu'il avait composé, servit à ses funérailles.

« Que retire donc l'homme de tout le travail qui l'occupe sous le soleil? » demande le Sage. Ah ! répétons avec lui : « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité ! » Mais quittons ce monde de mensonge, pour devenir une nouvelle créature en Jésus-Christ ; craignons Dieu, observons ses commandements, et, une fois entrés dans cette voie sainte, nous pourrons dire : « Vérités des vérités, et tout est vérité. »

CINQUIÈME INSTRUCTION.

Nécessité de se préparer à la Mort. — En quoi consiste cette préparation. — Quant faut-il la faire?

Nous mourrons un jour; l'arrêt en est porté (1). Bien plus, nous mourons tous les jours; chaque instant nous enlève une partie de notre vie. Nous disons que nous avons vingt, trente ou quarante ans; mais nous nous trompons : ces vingt, trente ou quarante ans ne sont plus à nous, la Mort les a dévorés; ce sont autant d'années de moins que nous avons à vivre. Nous avançons avec une rapidité effroyable vers le terme de notre carrière; et, ce qui doit nous faire trembler, c'est que du moment de notre Mort dépend pour nous une éternité de bonheur ou de malheur. De quelque côté que l'arbre tombe, au septentrion ou au midi, il y reste (2). Si, à la mort, notre âme est en état de grâce, oh ! quelle allégresse ! tout est gagné, la voilà pour toujours au sein de la gloire et unie à son Dieu. Mais, si elle est en état de péché, oh! quel désespoir ! tout est perdu, la voilà pour toujours ensevelie dans les enfers et livrée à la malice des démons. On ne saurait donc prendre trop de précautions, pour faire une bonne mort. Si l'on mourait deux fois, on pourrait s'exposer une première, dans l'espérance de réparer plus tard sa faute; mais, vous le savez, on ne meurt qu'une fois; et, dès l'instant qu'on a franchi le seuil de l'éternité, impossible de revenir en arrière (3). Il est donc pour nous de la dernière importance de bien nous préparer à la mort.

Que ne fait-on pas, quand on désire réussir dans quel-

(1) Statutum est omnibus hominibus semel mori. *Heb.*, IX, 27.

(2) Si ceciderit lignum ad austrum aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit. *Eccles.*, XI, 3.

(3) Semitam per quam non revertar, ego ambulabo. *Job.* XVI, 23.

que affaire humaine ? Quels mouvements on se donne pour obtenir une place et amasser de la fortune ! S'agit-il de gagner un procès, on ne craint aucune fatigue, on fait jouer mille ressorts, pour faire valoir son droit. S'agit-il de conserver ou de rétablir la santé, on consulte les médecins les plus habiles, on emploie les meilleurs remèdes, on cherche l'air le plus salubre. Voyez, dit saint Paul, les athlètes qui veulent briller dans les jeux publics : ils fortifient leur corps par de rudes exercices, vivant avec frugalité, s'abstenant des plaisirs, ils n'ont cependant en vue qu'un vain honneur et une vile récompense. Et, pour les biens éternels, pour le salut de notre âme, pour la conquête du ciel, nous ne voudrions rien faire ! nous resterions dans une criminelle indifférence ! Et sachant très-bien qu'une bonne et sainte Mort peut seule nous introduire dans la bienheureuse éternité, nous ne nous mettrions aucunement en peine d'apprendre à bien mourir ! En vérité, à voir le peu de soin que nous avons de notre âme, nous qui sommes pourtant si habiles à prendre nos mesures pour le succès de nos moindres intérêts temporels, on dirait que nous avons perdu le sens et la raison. Mettez donc ordre à votre conscience, vous dirai-je avec le Prophète, car vous mourrez, et vous ne vivrez pas longtemps (1). En quoi consiste cette préparation à la mort ? Voici quelques points essentiels que nous allons indiquer. Il faut

1° *Avant tout, renoncer du fond du cœur au péché, et sans tarder d'un instant,* car le moindre délai nous met en danger de nous perdre. Pourquoi vouloir encore persévérer dans l'iniquité ? N'avons-nous pas assez offensé le Seigneur ? Si vous ne vous convertissez, dit le Roi-Prophète, Dieu fera briller son épée (2). Il est tout prêt à vous punir d'une manière éclatante. Combien, en effet, qui, pour n'a-

(1) Dispone domui tuæ, quia morieris tu et non vives. *Is.*, XXVIII, 5.

(2) Nisi conversi fueritis, gladium suum vibrabit. *Psal.* VII, 13.

voir pas voulu mettre fin à leurs désordres, ont été subitement emportés! Ils vivaient dans une sécurité profonde, comptant sur de longues années de vie; mais, *lorsqu'ils ne parlaient que de paix et d'assurance, la Mort est survenue tout à coup* (1). C'est une folie de vivre un seul instant en état de péché mortel, lorsqu'on sait que la vie est si fragile, et que le moindre accident peut nous précipiter en enfer. La première et la plus indispensable préparation à la Mort, c'est donc de se purifier de ses souillures, et de rentrer en grâce avec Dieu.

2° *Expier ses fautes par une sincère pénitence.* Saint Ambroise a dit qu'il suffit d'avoir péché une seule fois, pour pleurer toute sa vie le malheur qu'on a eu d'offenser le Seigneur (2). A plus forte raison, quand on a entassé iniquités sur iniquités, doit-on user d'une plus grande sévérité à l'égard de soi-même. La pénitence, en même temps qu'elle satisfait à la justice divine, est un préservatif contre de nouvelles chutes. Pécheurs, voulez-vous que le souvenir de vos crimes ne soit pas pour vous une source de désolation à l'heure de la mort, voulez-vous ne pas mourir en pécheurs, faites pénitence, fuyez les occasions du péché, appliquez-vous à mortifier votre chair, votre volonté, vos passions. Il est écrit : « Si vous ne faites pénitence, vous tomberez entre les mains du Dieu vivant ; si vous ne faites pénitence, vous périrez infailliblement (3). »

3° *Bien employer le temps.* La vie est si courte! Pourquoi donc la passer dans l'oisiveté et la mollesse? Pourquoi en employer une si grande partie à des misères, à des futilités? Rappelez-vous bien qu'elle ne vous a été donnée que pour gagner le ciel. Quels regrets amers pour un pécheur, à sa dernière heure, de voir le mauvais usage qu'il aura fait du temps! Quel effroyable désespoir d'être obligé

(1) Repentinus ei superveniet interitus. *Prov.*, XXIX, 1.

(2) Sufficit semel peccâsse ad fletus æternos. *D. Ambr.*

(3) Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis. *Luc.*, XIII, 5.

de se présenter devant le Seigneur, les mains souillées de crimes et vides de bonnes œuvres ! Il pouvait si facilement réparer, par les saintes pratiques de la piété, tout le mal qu'il avait commis, et s'enrichir de mérites; il ne dépendait que de lui, s'il l'avait voulu, d'arriver à une vertu sublime ! Et, pour cela, que de grâces le Seigneur ne lui a-t-il pas accordées ! que de bons exemples il a eus sous ses yeux ! Mais voilà que la vie est passée sans retour, et le Père de famille lui dit, comme au serviteur infidèle : « Rendez compte de votre temps, car vous ne pourrez plus désormais travailler. » C'en est fait, vous êtes resté oisif au temps de la moisson, et vous ne pouvez plus rien récolter. Vous voilà pauvre, nu; ce monde vous échappe, et il ne vous est plus possible de travailler pour l'autre vie (1). Donc, conclut le grand Apôtre, faisons le bien, tandis qu'il en est encore temps (2). Servons fidèlement le Seigneur; ne négligeons aucune pratique de vertu ; multiplions nos actes de charité, de religion ; en un mot, faisons, dès à présent, tout ce que nous voudrions avoir fait à l'heure de notre Mort.

De plus, soyons bien persuadés que notre négligence à faire de bonnes œuvres, est un motif puissant pour le Seigneur d'abréger notre vie, et de nous retirer de ce monde. La terre qui, au lieu de produire de bons fruits, ne porte que des ronces et des épines, est près d'encourir la malédiction céleste. Vous connaissez la parabole du figuier stérile : « Il y a trois ans, dit le Seigneur, que je viens pour y cueillir des fruits, et je n'en ai point trouvé. Coupez-le ; pourquoi occupe-t-il inutilement la terre (3) ? » Quant à vous, est-ce seulement depuis trois ans que vous ne faites rien pour Dieu, pour votre âme ? Hélas ! peut-être, c'est depuis longues années que vous croupissez dans le sommeil du péché. Et remarquez bien

(1) Jam non poteris ampliùs villicare. *Luc.*, XVI, 2.
(2) Ergò dùm tempus habemus, operemur bonum. *Gal.*, VI, 10.
(3) Succide ergò illam, ut quid etiam terram occupat? *Luc.*, XIII, 7.

que le Seigneur ne demande pas seulement des fleurs, c'est-à-dire quelques vagues désirs de conversion ; il lui faut des fruits, c'est-à-dire des œuvres saintes. Faites donc promptement, vous dit Salomon, tout le bien que vous pourrez, parce qu'il n'y aura plus ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science dans le sépulcre, vers lequel vous courez (1). C'est ce que vous recommande encore le Fils de Dieu, quand il vous dit : « Marchez, pendant que vous avez la lumière, car la nuit vient où l'on ne pourra plus travailler (2). » Le vrai chrétien ménage son temps avec une épargne religieuse, sachant combien sont précieux tous ces moments, dont on achète une éternité.

4° *Penser souvent à la mort.* De même, disait saint Bonaventure, que le pilote, pour bien diriger la course de son vaisseau, se place à la proue, de même l'homme, pour bien régler sa conduite, doit se mettre, par la pensée, au lit de la mort. Il n'y a rien de plus capable de nous inspirer le mépris du monde et le désir du ciel. Aussi le Sage a-t-il dit qu'il vaut mieux aller dans une maison de deuil que dans une maison de fête, parce que dans celle-là on est averti de la fin de tous les hommes, et on y voit ce qui doit nous arriver un jour (3). Et, en effet, oserait-on se livrer à l'orgueil, oserait-on flatter sa chair, si l'on pensait qu'on ne sera bientôt qu'un amas de pourriture ? Oserait-on se révolter contre le Seigneur, si on se mettait bien dans l'esprit qu'il faudra, au premier jour, comparaître à son tribunal ? On peut assurer en toute vérité, avec saint Jean Climaque, que, « comme de tous les aliments le pain est le plus nécessaire, ainsi de toutes les pratiques spirituelles, la méditation de la Mort est la plus utile. »

(1) Quodcumque potest facere manus tua, instanter operare, quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos, quò tu properas. *Eccl.*, IX, 10.

(2) Venit nox, quandò nemo potest operari. *Joan.*, IX, 4.

(3) Melius est ire ad domum luctûs quàm ad domum convivii. *Eccl.*, VII, 3.

Chose étonnante! a dit saint Augustin, la Mort, qui est l'opposé de la vie, devient cependant, par un effet de la grâce divine dans les cœurs chrétiens, un instrument de vie (1). Et voici comment : c'est qu'une méditation sérieuse de la Mort sert : 1° à nous prolonger la vie de la nature, en nous détournant des querelles, des débauches, de tous les excès qui abrégent si souvent les jours de l'homme; 2° à nous procurer la vie de la grâce, en nous inspirant les sentiments d'une sincère pénitence, qui tirent les âmes de la Mort du péché; 3° à nous élever à la vie de la gloire, en nous animant à la pratique des vertus, qui méritent la couronne céleste. Voilà de quelle manière le souvenir de la Mort opère la vie, tandis que, au contraire, la folle idée que se font les mondains de cette vie terrestre, opère des désordres de toute espèce, et, par suite, la mort du corps, la mort de l'âme et la damnation éternelle. Mettons-nous donc souvent sous les yeux notre dernier jour. Gravez, vous dit saint Jean Chrysostome (2), gravez sur les murailles de votre maison et sur votre cœur cette terrible faux de la Mort, qui plane toujours sur vos têtes. Pensez qu'elle va vous frapper, et alors vous changerez promptement de vie. Ne jamais penser à la Mort, c'est infailliblement se la procurer amère, désolante; y penser souvent, c'est se la rendre douce et facile.

Il est bon de se choisir tous les mois, ou au moins chaque année, un jour de retraite, pour se préparer spécialement à bien mourir. Pendant ce jour, il faut se mettre dans les mêmes dispositions et les mêmes sentiments qu'on voudrait avoir au tribunal de Dieu, et faire tous ses exercices de piété avec la même pureté d'intention et la même ferveur que si chacun d'entre eux devait être le dernier de notre vie. Ainsi, par exemple, il faut se confesser et entendre la

(1) Tantam Deus fidei præstitit gratiam, ut mors, quam constat vitæ esse contrariam, instrumentum fieret per quod transiretur ad vitam. *D. Aug.*

(2) D. Chrys., *Hom.* IX, *ad pop.*

sainte messe, comme si ce devait être pour la dernière fois, et recevoir la sainte communion, comme si c'était le viatique. Ce jour-là, on doit se prosterner devant son crucifix, méditer longuement sur ce qui nous arrivera au moment du trépas, faire à Dieu le sacrifice de sa santé et de sa vie, réciter l'office des morts, ou bien les prières des agonisants, invoquer la sainte Vierge, dont la protection nous sera si nécessaire à notre dernière heure, et prier aussi saint Michel, nos anges gardiens, saint Joseph, et le patron dont nous portons le nom, de nous venir en aide à ce moment fatal, et, enfin, remercier le Seigneur de ce qu'il nous a accordé le temps et inspiré l'idée de nous préparer à la Mort. Ceux qui sont exacts à cette pratique, se détachent nécessairement des biens de la terre, et deviennent bientôt parfaits. En célébrant ainsi en quelque sorte leurs funérailles par anticipation, ils apprennent à mourir au monde, à leurs passions, à eux-mêmes; ils se préservent de la corruption du vice, et répandent la bonne odeur de Jésus-Christ.

Ce n'est pas seulement de loin en loin qu'il faut penser à la Mort. Quand on veut vivre dans la crainte de Dieu et l'exacte observance de ses devoirs, on l'a, pour ainsi dire, constamment présente à son esprit. Pensez-y donc au commencement de vos principales actions, vous demandant à vous-même, comme saint Bernard : « Si tu devais mourir tout à l'heure, ferais-tu cela ? et de quelle manière le ferais-tu (1)? » Pensez-y le matin en vous levant, comme si vous ne deviez pas arriver à la fin du jour ; pensez-y le soir en allant vous reposer dans votre lit, comme si vous ne deviez plus en sortir ; pensez-y quand l'horloge sonne, comme si c'était votre dernière heure ; pensez-y à la moindre indisposition que vous aurez, car c'est déjà un commencement de Mort. Avec une pensée si salutaire, comment pourrait-on ne pas vivre chrétiennement [1] ?

(1) Si modò moriturus esses, hoc faceres ? quomodò faceres *D Bern.*

5° *Demander souvent à Dieu la grâce d'une bonne Mort.* De nous-mêmes, nous ne pouvons ni bien vivre, ni bien mourir. Mais la grâce toute-puissante du Seigneur nous soutient dans notre faiblesse, et, si nous avons soin de l'implorer, nous pourrons dire avec confiance, quand notre dernier moment sera venu : « Quoiqu'il me faille marcher au milieu des ombres de la Mort, je ne crains rien, parce que le Seigneur sera toujours avec moi ² (1) ? »

6° *Faire son testament.* L'intérêt de l'âme doit passer avant tout ; mais, après avoir mis ordre à sa conscience, il ne faut pas négliger le soin de ses affaires temporelles. Faites votre testament, dit saint Augustin, tandis que vous êtes en santé, que vous jouissez d'une parfaite connaissance, et que vous êtes maître de vous-même (2). Dans la dernière maladie, le temps est trop précieux, pour l'employer à régler des choses terrestres. D'ailleurs, on ne sait trop souvent alors ce que l'on fait, parce que, sans parler du mal qui affaiblit les facultés intellectuelles, on se trouve obsédé par ses parents et ses amis, entraîné par des flatteries, des importunités, des menaces ou des caresses, et on plonge sa famille dans le trouble, en lui léguant un héritage, source de haines, de querelles, de procès. En laissant votre bien aux autres, ne vous oubliez pas vous-mêmes ; n'oubliez pas les pauvres, les hôpitaux, les séminaires. Pourquoi, si votre fortune vous le permet, ne pas perpétuer vos bonnes œuvres après votre Mort, par quelque fondation pieuse ? Par là, vous vous ferez des protecteurs auprès de Dieu, qui intercéderont continuellement pour votre âme.

En quel temps faut-il se préparer à la mort? Ah ! gardez-vous d'attendre à votre dernière maladie. Si alors il est si difficile d'arranger convenablement ses affaires tempo-

(1) Etsi ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es. *Psal.* XXII, 4.

(2) Fac testamentum tuum, dùm sanus es, dùm sapiens et dùm tuus es. *D. Aug.*

relles, pensez-vous qu'on pourra plus aisément fouiller dans les replis de sa conscience, faire une confession exacte, restituer le bien mal acquis, se réconcilier avec ses ennemis? Hélas! quand on a toute liberté d'esprit et d'action, on trouve mille difficultés à se convertir; et, au milieu des souffrances de la maladie et des angoisses du trépas, sera-t-il facile de détester sincèrement le péché, après qu'on l'aura aimé toute sa vie? Sera-t-il facile d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, après qu'on n'aura jamais songé à lui plaire? Par quel artifice le cœur de l'homme se trouvera-t-il subitement changé? Des plaies invétérées se guérissent-elles en un instant? Et comment vouloir extirper, en un instant, des passions qui auront jeté de profondes racines? Je conviens qu'il n'est pas impossible de mourir dans la grâce du Seigneur, après avoir vécu dans le crime; car la miséricorde de Dieu est infinie, et il ne rejette jamais un cœur contrit et humilié. Mais, à moins d'une grâce extraordinaire, sur laquelle ce serait folie de compter, il est extrêmement difficile de l'avoir ce cœur contrit et humilié, quand il à été, au contraire, toujours enflé d'orgueil, plein d'attaches criminelles et éloigné de son Dieu. Non, non, on ne peut être un loup pendant la vie et un agneau à la Mort; un démon en santé et un ange au dernier moment. Non, non, on ne peut vivre comme un Hérode ou un Barabbas, et mourir comme un Abraham ou un saint Joseph.

Ainsi, à la mort, il n'est guère plus temps de se préparer; il faut alors être prêt [3]. Le Seigneur, en divers endroits des saintes Écritures, menace d'abandonner à leur triste sort ceux qui l'auront méprisé pendant leur vie. Il leur annonce que ce ne sera plus alors le règne de la miséricorde, mais celui de la vengeance (1), que les pécheurs le chercheront sans pouvoir le trouver (2), et qu'ils mour-

(1) *Deut.*, XXXII, 15, 19.
(2) *Jerem.*, XIII, 24, 25.

ront dans leur péché. D'un autre côté, que d'efforts ne fera pas le démon, pour retenir dans ses fers une âme qu'il aura si longtemps possédée! Il la remplira de trouble et de confusion, lui disant, tantôt : « Va, ne crains rien, tu guériras; » et tantôt : « Comment réparer tant d'injustices, sans dépouiller et ruiner tes enfants? » d'autres fois : « Ton iniquité est trop grande pour mériter le pardon. » On dirait que tout conspire, pour perdre cet infortuné pécheur. Ses amis, ses parents eux-mêmes, au lieu de l'avertir de l'imminence du danger où il se trouve, ne parlent que de médecine et de remèdes; ils craignent de l'attrister en l'engageant à recevoir les derniers sacrements. Par une fausse, par une cruelle tendresse, ils cherchent à le tromper sur son véritable état, et lui disent, comme autrefois le serpent infernal à nos premiers parents : « Non, non, vous ne mourrez point encore (1); » il n'y a rien à désespérer. Et, tandis qu'ils le flattent d'une prochaine convalescence, déjà peut-être la Mort est peinte sur son visage, déjà son âme est sur ses lèvres. Ce pauvre agonisant termine donc sa déplorable carrière par une fin plus déplorable encore. La pénitence d'un mourant est mourante, a dit saint Augustin (2); et saint Bonaventure tient pour assuré, ce que d'ailleurs démontre une fatale expérience, qu'on ne peut bien mourir, quand on a mal vécu (3).

Hâtons-nous de demander grâce à Dieu, pendant que la porte de sa miséricorde est encore ouverte. Remettre, disait un ancien, aux approches de la Mort pour réparer ses fautes, c'est faire comme un homme qui commencerait à creuser un puits pour avoir de l'eau, lorsque le feu serait déjà à sa maison. C'est pendant toute la vie qu'il faut apprendre à bien mourir (4). La mort, a-t-on dit avec juste

(1) Nequaquàm moriemini. *Gen.*, III, 4.

(2) D. Aug., *Serm.* 57.

(3) Hoc teneo, hoc verum puto quòd ei non bonus finis est cui semper fuerit mala vita. *D. Bonav.*, *de Contempt. sæc.*

(4) Totâ vitâ discendum est mori. *Senec.*, *de Brev. vit.*, c. VII.

raison, est l'écho de la vie (1). On ne peut faire une mauvaise Mort, quand on a bien vécu (2). Ne vous faites pas illusion, ô pécheurs, et parce que le Seigneur, pour ne pas vous jeter dans le désespoir, veut bien vous laisser quelques chances de salut à votre dernier moment, n'allez pas vous endormir dans une fatale sécurité, et vous rassurer en disant : « Il n'y a rien qui presse ; à la Mort, je puis encore me sauver. » Grand Dieu, quel aveuglement ! quel délire ! Et vous hasarderiez votre salut sur un peut-être !

Ah ! s'il était facile de faire une bonne Mort, sans s'y être préparé longtemps d'avance, pourquoi donc les saints se livraient-ils à tant d'austérités ? Pourquoi fuyaient-ils le monde ? Pourquoi les a-t-on vus tant jeûner, tant prier ? Pourquoi trouvaient-ils qu'ils faisaient toujours trop peu pour le ciel, si on peut le gagner à peu de frais ?

A cette préparation de toute la vie, il faut joindre une préparation plus prochaine, quand on se sent malade. Plus on s'approche de la fin de la vie, plus on doit en ménager tous les instants, pour les bien employer au profit de son âme. Si le mal est sérieux, on doit s'empresser de recourir aux secours que l'Église donne à ses enfants, et puis se tenir constamment uni au Seigneur, par des actes de foi, de charité, de résignation à la volonté divine. Après s'être ainsi préparé, on peut regarder la Mort en face, et se jeter avec confiance entre les bras du Père céleste.

S'il me fallait maintenant mourir..., je frémis à cette pensée..., si dès aujourd'hui, si dès cette nuit, Dieu m'appelait à lui, que deviendrais-je ? Suis-je prêt à paraître devant le souverain juge ? Quel serait mon sort pendant l'éternité ? Avec quelles instances je réclamerais un mois, un jour, au moins une heure ! Eh bien ! ce jour, cette heure m'est accordée ; je vais donc en profiter pour purifier mon âme, pour me rendre digne du ciel. Désormais je veux

(1) Qualis vita, finis ità. *D. Bern.*, *Serm.* XXVIII, *de Parv.*
(2) Non potest malè mori qui benè vixerit. *D. Aug.*, *de Doctr. christ.*, c. II.

apprendre, comme l'Apôtre, à mourir tous les jours (1), en me détachant du monde, pour m'attacher inviolablement à mon Dieu. Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes toujours au Seigneur, et nous devons lui consacrer toutes nos actions [4] (2).

TRAITS HISTORIQUES.

1. Saint Théodose le Cénobiarque prenait toujours, pour sujet de la première instruction qu'il faisait à ses disciples, la nécessité de penser continuellement à la Mort. Ce fut dans le dessein de graver plus profondément cette pensée dans leur esprit, qu'il fit creuser un tombeau destiné à la sépulture de toute la communauté. Lorsqu'il fut entièrement achevé, il y mena tous ses frères, et leur dit : « Voilà le tombeau tout prêt ; mais qui d'entre vous en fera la dédicace ? » — « Ce sera moi, » répondit le prêtre Basile. Aussitôt il se jette aux pieds de son abbé, et lui demande sa bénédiction. Théodose ordonna qu'on dît pour lui les prières des morts. Effectivement, Basile mourut quarante jours après, sans aucune apparence de maladie.

Saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, également persuadé que la pensée continuelle de la Mort est un des plus puissants motifs de la vigilance chrétienne, faisait creuser chaque jour son tombeau, et quelqu'un était chargé de venir lui dire, au milieu même des plus belles cérémonies : « Monseigneur, votre tombeau n'est point encore achevé, donnez vos ordres pour qu'on le finisse, car vous ignorez l'heure de votre Mort. »

Saint Fidèle de Sigmaringen qui, après avoir exercé une place honorable de magistrature dans la ville de Colmar, renonça au monde, pour entrer dans l'ordre des Capucins et travailler à la conversion des hérétiques, se portait, avec le plus grand zèle, à toutes les œuvres de charité, dans l'espoir de la récompense céleste. Un calviniste ayant tiré sur lui un coup de mousquet dans l'église, les fidèles le prièrent instamment de se retirer ; mais il leur répondit qu'il ne craignait point la Mort et qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour la cause de Dieu. Il signait toutes ses lettres par ces mots : *Frère Fidèle, qui doit être bientôt la pâture des vers.*

GODESCARD.

Saint Charles Borromée avait une tête de mort sur sa table, pour la considérer sans cesse. — Le cardinal Baronius portait un anneau

(1) Quotidiè morior. I. *Cor.*, xv, 31.
(2) Sive vivimus, sive morimur, Domini simus. *Rom.*, xiv, 8.

sur lequel étaient gravées ces paroles : *Souviens-toi que tu dois mourir.* — Le révérend père Juvénal Ancine, évêque de Salluces, avait aussi écrit sur une tête de mort ces mots : *J'ai été ce que tu es, tu seras ce que je suis.* — Un saint ermite, interrogé dans ses derniers moments pourquoi il était pénétré d'une joie si vive, répondit : « J'ai eu souvent la Mort devant les yeux, et maintenant qu'elle vient à moi, je ne la vois pas comme un objet nouveau. » SAINT LIGUORI.

L'empereur Maximilien Ier, de la maison d'Autriche, dans les trois ans qui précédèrent sa mort, faisait toujours porter avec lui, dans ses voyages, un cercueil en bois de chêne. Quelle était donc la pensée de ce grand prince ? Ne voulait-il pas avoir continuellement sous les yeux un monument qui lui dît : *Songe à la Mort!* Il ordonna, par son testament, qu'à son décès, on enveloppât son corps d'un suaire grossier, qu'on le plaçât dans le cercueil sans l'embaumer, et qu'on remplît seulement de chaux vive les narines, la bouche et les oreilles.

Charles-Quint, prince d'éternelle mémoire, se déroba, longtemps avant sa mort, au soin de gouverner ses États; et, transférant tous ses soucis à son fils, prince d'un âge déjà mûr et d'un caractère ferme, il alla s'enfermer dans le monastère de Saint-Just, en Espagne, avec douze seulement de ses plus fidèles serviteurs, ne voulant plus que penser à Dieu et se préparer à la Mort. Il défendit de l'appeler désormais autrement que Charles, et, rejetant à la fois les titres et les fonctions de César et d'Auguste, il n'eut plus que du mépris pour les honneurs. La promenade, la culture des fleurs, la lecture, les offices, les autres exercices claustraux remplirent tout son temps sur ce nouveau théâtre. Tous les vendredis de carême, il se donnait la discipline avec la communauté. Afin de se familiariser en quelque sorte avec la Mort, ce prince fit célébrer ses obsèques pendant sa vie; il se mit dans un cercueil, et entendit faire pour lui toutes les prières qu'on adresse à Dieu pour ceux qui ne sont plus. Mais il ne sortit de sa bière que pour se mettre dans un lit. Il fut emporté par une fièvre violente, qui le saisit la nuit d'après cette cérémonie funèbre. Cet illustre empereur connut à fond le faux brillant des grandeurs et du faste du monde ; et, trouvant que ces vanités n'étaient pas dignes de l'attachement d'une grande âme, il préféra la retraite au trône, et, dans cet état, en regardant avec compassion l'aveuglement et l'inquiétude des grands et des petits dans le monde, il trouva une satisfaction plus solide qu'il n'avait senti de contentement étant l'arbitre de l'Europe. FELLER.

2. Faisons quelquefois ce que faisait tous les jours, avant de se coucher, un religieux qui parvint à une éminente vertu, le père Wolfang Gravenegg. Il se figurait qu'il était prêt à expirer, prenait en main un petit crucifix, et l'appliquait d'abord au front pour purifier ses sens intérieurs, en disant : « Que le Seigneur, par sa sainte croix

et sa très-grande miséricorde, me pardonne tous les péchés que j'ai commis par ma mémoire, par mon entendement, par ma volonté et par mon imagination. » Il portait ensuite la croix sur les cinq sens extérieurs, en prononçant sur chacun d'eux la formule qui lui est propre : « Que le Seigneur, par sa sainte croix et sa très-grande miséricorde, me pardonne les péchés que j'ai commis par la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher. »

3. Pénétrons le sens de cette parabole :

Un vieillard était gravement malade, lorsque la Mort se présenta pour l'emmener. Il n'avait guère songé à se préparer à sa fin, et il la pria d'écarter de lui sa main fatale, jusqu'à ce qu'il eût fait son testament et pris toutes ses mesures pour un voyage si important. « Eh quoi ! vieux pécheur, lui dit la Mort, n'as-tu pas eu le temps de régler toutes choses, depuis tant d'années que je t'avertis. » — « Je t'en conjure, ajouta le vieillard, et j'en appelle à ta bonne foi. Je ne me souviens pas que tu m'aies jamais averti. » — « A ce que je vois, reprit la Mort, les vieillards savent encore mentir. Ne t'ai-je pas averti cent fois, quand j'ai enlevé sous tes yeux, en te faisant gémir, non-seulement ceux de ton âge, dont pas un ne reste, mais encore tant de jeunes gens, d'adolescents et d'enfants au berceau ? C'est moi qui en appelle à ta bonne foi, oublieux vieillard. Ne t'ai-je pas assez averti, lorsque tu sentais affaiblir tes yeux, lorsque tu voyais blanchir tes cheveux, ton odorat s'émousser, tes oreilles s'obstruer, tes autres sens défaillir, et tout ton corps tomber en langueur ? Voilà mes messagers, voilà ceux qui ont frappé à ta porte ; mais tu disais n'être point chez toi. Tu as été averti assez souvent, assez longtemps; je n'attends plus, viens et entre dans la tombe. » Voilà l'image de ce qui est arrivé et de ce qui arrivera à une infinité de personnes.

Prodromus, 97.

Un nommé Chysance, homme riche, mais de mœurs détestables, étant au lit de la Mort, criait de toutes ses forces aux démons qui lui apparaissaient et qui voulaient l'entraîner : « Donnez-moi du temps, laissez-moi seulement jusqu'à demain. » Ils lui répondirent : « Insensé, tu demandes du temps, n'en as-tu pas eu assez? et tu l'as perdu ; tu l'as employé à faire le mal, et, à présent, tu en réclames encore ! Il n'y en a plus pour toi. » L'infortuné continuait et appelait à son secours. Un de ses fils, nommé Maxime, qui avait embrassé l'état religieux, se trouvait présent : « Mon fils, lui cria-t-il, venez à mon secours ! Maxime, à mon secours ! » Pendant cette horrible scène, son visage parut tout enflammé ; il s'agitait dans son lit avec fureur, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; et c'est dans ces agitations et en poussant des cris de désespoir, qu'il expira malheureusement.

SAINT GRÉGOIRE.

Le favori d'un grand prince était presque mourant ; il lui fit dire qu'il désirait de le voir, avant sa mort. Le prince l'honore d'une vi-

site et lui dit : « Que voulez-vous de moi? Demandez. » — « Prince, lui répondit-il, donnez-moi une année, un mois, une semaine, un jour, une heure de vie. » — « Que ne le puis-je! » repartit le monarque. — « Quoi! vous ne le pouvez pas! O insensé! Ah! comment ai-je sacrifié mon âme, une éternité bienheureuse à celui qui ne peut pas me donner une heure de vie! Ne valait-il pas mieux pour moi servir le Seigneur? Ce grand Dieu, qui est juste, au lieu de me donner une couronne immortelle, va me précipiter dans le feu éternel; je le mérite bien. » Il mourut dans le désespoir.

LASAUSSE.

Le maréchal d'Aubusson, après s'être distingué dans plusieurs batailles, emporté par une mort subite, n'eut que le temps de s'écrier : « Que n'ai-je fait pour Dieu ce que j'ai fait pour le roi! »

Le cardinal Wolsey, ministre disgracié d'Henri VIII, roi d'Angleterre, avait dit à peu près la même chose. « Hélas! s'écria-t-il un peu avant d'expirer, si j'avais servi le Roi du ciel avec la même fidélité que j'ai servi le roi mon maître sur la terre, il ne m'abandonnerait pas ainsi dans ma vieillesse. » Un auteur, vraiment philosophe, en rapportant ces paroles, ajoute celles-ci : « Vérité sublime, quoique tardive, puisses-tu parler avec la même force à ceux qui ont besoin de t'entendre! »

4. Celui qui est en état de grâce et qui ne vit que pour Dieu, n'ayant rien à craindre de la Mort, l'attend avec un calme parfait.

On fit à des novices d'une communauté fervente une question, à laquelle ils répondirent différemment. Si l'on vous disait : Vous mourrez dans une heure, quels seraient vos sentiments et que feriez-vous? Chacun eut ordre de répondre à son tour. L'un dit : Je me résignerais à la volonté de Dieu. Un autre dit : Je suis toujours résigné à tout. Un troisième répondit qu'il se hâterait d'aller trouver son confesseur, pour recevoir la dernière absolution ; et un quatrième, qu'il se retirerait devant le saint sacrement, afin de mourir devant celui qui devait être son juge. Mais celui qu'on regardait comme le plus solidement pieux, dit : « Nous sommes dans le temps de la récréation, je continuerais à la prendre, parce que la volonté de Dieu est que je la prenne. » Admirables dispositions! puissent-elles passer dans notre cœur! Vivons donc chrétiennement, pour mourir saintement.

L'Heureuse Année.

SIXIÈME INSTRUCTION.

Parallèle entre la Mort des justes et celle des pécheurs. — Sept motifs de consolation pour le juste. — Sept sujets de trouble pour le pécheur.

L'impie meurt, le juste meurt aussi; mais quelle différence dans leur sort! Le premier, en suivant le chemin riant de la volupté, où il a goûté quelques frivoles plaisirs mêlés de tant d'amertume, se trouve tout à coup arrivé au terme le plus affreux; le second, après avoir suivi le chemin de la pénitence, en portant la croix de Jésus-Christ, que l'onction de la grâce lui a rendue si légère, voit maintenant s'ouvrir devant lui la plus brillante destinée. L'un n'a pour partage qu'une triple mort, dont la seule idée le glace d'effroi, la Mort hideuse de son corps, qui va tomber en ruine par la dissolution de toutes ses parties, la Mort encore plus terrible de son âme par le péché, et la Mort à jamais désespérante de l'éternité, qu'il va subir dans l'enfer. Pour l'autre, au contraire, la Mort n'est que le commencement d'une meilleure vie, après laquelle il soupire de toute l'ardeur de ses vœux. Le passé, le présent, l'avenir, tout console celui-ci, et tout désole celui-là. Afin de mieux nous engager à nous préparer à la Mort, mettons en regard la Mort du pécheur et la Mort du juste; quel vaste sujet de réflexions! Nous allons donc examiner successivement les divers motifs, qui réjouissent le juste à son heure dernière et qui épouvantent le pécheur.

Le juste meurt avec délices, dit saint Augustin (1). Voici les raisons de sa joie :

1° *Les bonnes œuvres qu'il a faites.* Quelle consolation pour lui de se rappeler à cet instant les devoirs de religion

(1) Delectabiliter moritur. *D. Aug.*

qu'il a remplis, ses prières, ses méditations, ses visites au saint sacrement, ses confessions, ses communions, ses jeûnes, ses aumônes, ses chapelets, ses pratiques de dévotion envers la Reine des cieux, les pieuses associations dont il a fait partie ! Ces divers exercices de piété ne lui sont pas un sujet de vanité, mais de confiance, dans l'assurance qu'il a que ce Dieu de bonté, qui lui a fait tant de grâces pendant la vie, ne l'abandonnera pas à son dernier moment. Il lui semble déjà entendre ces douces paroles du divin Sauveur : « Courage, serviteur bon et fidèle, parce que vous avez été fidèle sur de petites choses, je vous établirai sur de plus grandes. » Dites donc au juste, selon la parole d'un prophète, que tout est bien, parce qu'il recueillera le fruit de ses œuvres [1] (1).

Mais, malheur, malheur à l'impie, continue le meme prophète, parce qu'il sera, lui aussi, traité comme il le mérite (2). Qu'a-t-il, en effet, pour se rassurer ? Hélas ! s'il jette les yeux sur sa vie passée, il ne voit derrière lui qu'une longue série de crimes. Les péchés qu'il a commis, et dont peut-être aux jours de sa prospérité il cherchait à éloigner le souvenir, semblables à autant de serpents endormis, qui se réveillent tout à coup, viennent tour à tour tourmenter son âme de la manière la plus cruelle ; ou bien encore, se réunissant tous à la fois à ses yeux, ils tombent sur lui comme un torrent pour l'accabler entièrement. Les plaisirs qu'il a goûtés sont changés en pleurs ; et avec quelles larmes amères il déplore la perte de ce temps, qui ne lui avait été donné que pour travailler à son salut, et dont il n'a fait usage que pour offenser le Seigneur, que pour tourner en ridicule ses fidèles serviteurs, les traitant d'esprits faibles, de gens superstitieux, tandis qu'il se croyait lui-même un esprit fort ! Qu'il s'applaudisse maintenant,

(1) Dicite justo quoniam benè, quoniam fructum adinventionum suarum comedet. *Is.*, III, 10.

(2) Væ impio in malum ; retributio enim manuum ejus fiet ei. *Is.*, III, 11.

s'il l'ose, de ses plaisanteries contre la religion! Ah! quel cas ne ferait-il pas, au contraire, de ces pratiques de piété, qu'il a si follement regardées comme des minuties et des bagatelles! Il n'y a que quelques jours, il se faisait gloire de douter de tout; mais rien de plus surprenant que le changement qui s'est opéré en lui; ses préjugés ont disparu; la religion a repris sur lui tout son empire, et lui fait voir les vérités les plus terribles dans le plus grand jour. Le voilà qui croit tout, mais d'une foi accablante, semblable à celle des démons, d'une foi qui fait frémir et qui ne convertit pas.

2° *L'heureux espoir d'être délivré des misères de la vie*, second motif de consolation pour le juste. Au milieu des plus violentes douleurs qui peuvent tourmenter le corps, le juste est calme, parce qu'il sait qu'il souffre pour son Dieu, que le temps des épreuves sera bientôt passé, et que Dieu viendra lui-même essuyer ses larmes (1). Encore quelques instants de peines, de fatigues, et le Lazare quittera ses ulcères, sa pauvreté, ses haillons, pour se reposer dans le sein d'Abraham; et la fille de Sion sortira de la poussière, pour se montrer revêtue de ses plus beaux ornements. Pour ce fervent chrétien, la Mort va être la fin de tous les maux, et la consommation de sa victoire. Ce qui le remplit surtout de la plus douce joie, c'est qu'il sera bientôt à l'abri de la plus terrible de toutes les craintes, qui est celle d'offenser Dieu. La vie présente est une tentation continuelle. On ne peut vivre ici-bas, sans commettre au moins quelques fautes légères. « Le juste tombe sept fois le jour (2). » Et que d'assauts furieux n'a-t-on pas souvent à soutenir contre les ennemis du salut! Mais l'annonce d'une Mort prochaine est pour l'âme chrétienne comme la voix de Dieu, qui l'appelle et lui dit du ton le plus aimable :

(1) Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum. *Apoc.*, XXI, 4.

(2) Septiès enim cadet justus. *Prov.*, XXIV, 16.

« Viens, épouse chérie, viens du Liban, des retraites des lions (1). » Sors des repaires affreux de ces animaux féroces, qui cherchent à te dévorer, en te faisant perdre l'amitié de ton Dieu. Elle s'estime donc mille fois heureuse de mourir dans la grâce du Seigneur, parce qu'elle sera désormais dans l'heureuse impuissance de la perdre. Qu'est-ce que la Mort, disait en effet saint Ambroise, sinon le tombeau des vices (2)? On peut comparer la joie du juste mourant à celle d'un vaillant capitaine qui, après bien des combats, remporte enfin une victoire glorieuse et décisive; à celle d'un nautonnier qui, après avoir traversé une mer orageuse et semée d'innombrables écueils, entre heureusement au port avec son navire chargé de richesses.

Et le pécheur?... Ce qui l'afflige, ce qui le tourmente, ce n'est pas la crainte d'offenser Dieu, dont il s'est si peu occupé pendant toute sa vie; c'est bien l'abominable regret de n'avoir pas le temps de l'offenser encore. Il se rappelle ces plaisirs illicites, qui ont fait le charme de ses jours et qu'il voudrait prolonger même par delà la tombe; mais ils lui échappent sans retour et sans aucune compensation. Que dis-je? le peu de miel qu'il a goûté est devenu pour lui un fiel amer et dégoûtant. Il s'est lassé dans les voies de l'iniquité, et le voilà sur les bords d'un gouffre affreux, où il va s'engloutir pour jamais.

3° *Le détachement des biens de la terre*, troisième motif de consolation pour le juste. Le juste ne perd rien, en quittant ce bas monde; au contraire, il y gagne infiniment. Pourquoi s'affligerait-il? De ce qu'il va être dépouillé de ses biens, de ses honneurs, de ses dignités? Mais il a su les apprécier à leur juste valeur, en les regardant comme une vile boue, comme une vaine fumée; il n'a cherché d'autre gloire que celle d'aimer Dieu et d'être aimé de lui. N'ayant donc jamais été attaché à cette terre, il en sort sans peine, et même avec joie, dans l'intime persuasion qu'une posses-

(1) *Cantic.*, IV. 8.
(2) D. Ambr., *de bonâ Mort*

sion meilleure et plus durable lui est réservée. De quoi s'affligerait-il encore? De ce qu'il va se séparer de parents chéris? Mais il les a aimés en Dieu et pour Dieu, et il espère les attirer après lui, et les revoir un jour dans la cité sainte, où la charité sera parfaite, sans ombre de vicissitude, et sans que rien puisse en rompre les doux liens. S'attristerait-il de ce que son corps va tomber en dissolution? Mais ce corps est une chair de péché, contre laquelle il a dû se tenir continuellement en garde; ce corps est comme un cachot où l'âme est emprisonnée, et la Mort rompt ses chaînes pour l'unir à Dieu. Voilà pourquoi l'Apôtre s'écriait : « Je désire mourir, pour aller à Jésus-Christ (1). » Il sait d'ailleurs que ce corps, après s'être renouvelé dans le sépulcre, lui sera rendu avec la forme la plus brillante, au jour de la résurrection, pour partager éternellement son bonheur. Regrettera-t-il, enfin, cette vie qui lui échappe? Mais la Mort n'est pas, à proprement parler, pour lui une Mort; c'est le commencement d'une vie sans fin; c'est le passage à la bienheureuse éternité. Le tombeau, qui reçoit notre dépouille mortelle, est, selon la belle expression de saint Ambroise, le berceau de l'homme immortel (2). Aussi l'Église, pour désigner le jour de la mort des martyrs, l'appelle-t-elle, dans son langage si plein de consolations et de douces espérances, *le iour de leur naissance* (3), parce qu'en effet c'est en mourant qu'ils sont nés à la vie éternelle. Il en est de même de tous les justes qui, en rendant le dernier soupir, ne font que s'endormir un instant sur le cœur adorable de Jésus, assurés d'y trouver leur réveil. Heureuse Mort, dit saint Bernard, qui n'ôte pas la vie, mais qui la change en mieux ² (4)!

Et le pécheur?... Ah! cette terre, qui n'est rien pour le juste, est tout pour le pécheur. Quel tourment pour lui de

(1) Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo. *Philip.*, I, 23.

(2) Tumulus corporis est incunabulum resurgentis. *D. Ambr.*

(3) Natalitia martyrum.

(4) Felix mors quæ vitam non aufert, sed transfert in melius. *D. Bern.*, *Serm.* 25, *in Cantic.*

quitter ce monde où il avait mis toutes ses affections, ce monde qu'il a aimé plus que son Dieu, plus que son âme! Mais le moment est venu, il faut le quitter. Et il se lamente, il se désole : O Mort, c'est donc ainsi que tu m'enlèves tout! *Siccine separat amara Mors* (1)? Ces biens, dont l'acquisition lui a coûté tant de peines et dans la possession desquels il s'était flatté de trouver le bonheur, il faut les quitter : *Siccine separat amara Mors?* Et ce corps qu'il idolâtrait, il faut le quitter; il ne sera plus qu'un amas de pourriture et de vers. *Siccine separat amara Mors?* Et ces amis et ces parents, pour lesquels il a eu tant de complaisances criminelles, il faut les quitter : *Siccine separat amara Mors?* Et cette épouse chérie, et ces enfants tendrement aimés, auxquels il lègue, avec une fortune mal acquise, un héritage de malédiction, il faut les quitter : *Siccine separat amara Mors?* Et cette vie si riante, qui semblait promettre encore tant de plaisirs, il faut la quitter : *Siccine separat amara Mors?* O douleur! ô désespoir! il faut tout quitter! Et cette séparation éternelle des personnes et des choses les plus chères lui est d'autant plus sensible, qu'il y était plus fortement attaché. Il est comme un arbre qu'on arrache violemment du sol, où il est profondément enraciné. Mais il a beau gémir, sangloter, il faut partir, il faut tout quitter. Le malheureux! il n'a travaillé que pour le tombeau; il meurt, et à peine a-t-il expiré, qu'il entend aussitôt un second arrêt de mort qui le précipite en enfer.

4° *L'espoir de la béatitude céleste*, quatrième motif de consolation pour les justes. Le Seigneur ne fait pas attendre ses récompenses à ses bien-aimés serviteurs. Quand il leur envoie le doux sommeil de la Mort, il leur montre aussitôt l'héritage qu'il leur a promis (2). Il les introduit aussitôt dans cette terre des vivants, l'objet de tous leurs désirs (3);

(1) I. *Reg.*, xv, 32.

(2) Cùm dederit dilectis suis somnum, ecce hæreditas Domini. *Psal.* cxxvi, 2.

(3) Tribuam tibi terram desiderabilem. *Jerem.*, iii, 19.

dans cette ville d'une beauté parfaite, où réside le Dieu de toute majesté avec ses élus (1). Il les fait asseoir sur un trône brillant de gloire, et il les inonde de délices. Or, le juste, à travers les douleurs et les angoisses du trépas, goûte par anticipation le bonheur qui va bientôt lui être donné pour son partage; il se dit à lui-même : « Je suis dans un lieu d'exil, je serai bientôt dans la patrie; je suis ici-bas dans la boue, et je serai dans la gloire; mon esprit est dans les ténèbres, il sera éclairé, il verra Dieu face à face et tel qu'il est; je serai intimement uni à mon Dieu, je le posséderai pleinement, je jouirai de lui, ô bonheur ineffable !

Et le pécheur?... Ah! quel horrible avenir se decouvre à ses yeux! Il voit au-dessus de sa tête un juge courroucé, qui descend du ciel pour le condamner, qui déjà fait retentir à ses oreilles le tonnerre de sa voix. « La vengeance m'appartient, lui dit-il (2), le temps est venu de l'exercer : tu n'as pas voulu de ma miséricorde, lorsque je te l'offrais; subis donc maintenant les terribles effets de ma justice. » Il lui semble, en même temps, que l'enfer s'entr'ouvre sous ses pieds, et il en éprouve déjà toutes les tortures.

5° *Les secours de la religion*, cinquième motif de consolation pour le juste. Après avoir aidé ses enfants à porter, avec patience et par amour pour Dieu, le poids si lourd des misères humaines, la religion, cette bonne mère, ne les abandonne pas à leurs derniers moments. Elle s'empresse autour d'eux pour en adoucir les rigueurs; et, éloignant de leur couche funèbre toute idée sombre et terrible, elle ne leur parle que de paix, de résurrection et de vie. Voyez donc ce juste mourant : avec quelle douce confiance il s'abandonne à la sage direction du ministre de l'Évangile, qu'il a rendu dépositaire de tous les secrets de sa conscience! Comme il se plaît à entendre cette voix amie, qui lui ouvre le ciel et fait descendre dans son âme la rosée

(1) Urbs perfecti decoris. *Thren.*, II, 15.
(2) Mea est ultio et ego retribuam. *Deut.*, XXXII, 35.

des grâces! Mais c'est Jésus-Christ lui-même que ce juste a tant aimé, qu'il a si souvent reçu par la sainte communion, qu'il a visité tant de fois dans le sacrement de son amour, c'est Jésus-Christ qui vient à son tour le visiter dans son lit de mort, et se donner à lui en viatique, afin de lui faciliter le passage à l'autre vie. Avec quel transport il voit cet aimable Sauveur entrer dans sa maison. « Venez, Seigneur, lui dit-il, mon cœur est prêt, mon cœur est prêt (1). » Et, quand il a reçu son Dieu, quand il a ce gage de la bienheureuse immortalité, que lui importe la mort? Il possède au dedans de lui le Dieu qui l'a vaincue ; et ce Dieu est son soutien, sa force, son amour, sa récompense. C'est avec les plus vifs sentiments de piété et de confiance qu'il porte ses regards sur l'image de ce Dieu crucifié pour son salut. Oh ! que le Crucifix sied bien, à l'heure de la mort, entre les mains d'une personne qui a porté sa croix toute la vie, qui n'a vécu que sur la croix[3] !

Et le pécheur ?... Tout est pour lui un sujet d'effroi, les pleurs de ses amis, les cris de sa famille, l'étonnement de ceux qui l'approchent, le silence de ceux qui se retirent, l'empressement des domestiques, les hésitations des médecins, l'inutilité des remèdes, tout conspire à l'affliger, à le troubler, à le jeter dans le désespoir. Encore si, dans cette extrémité, on osait lui parler de Dieu ! Si on osait, pour rassurer un peu cette âme désolée, faire venir un prêtre ! Mais Dieu, mais un prêtre, ah ! quelle idée pour un pécheur qui a vomi mille blasphèmes contre Dieu, et qui n'a eu pour ses ministres que mépris et railleries ! Il n'aimait pas les prêtres, parce qu'il n'aimait pas Dieu ; on les éloigne donc de lui, ou on ne les appelle qu'au dernier instant, parce qu'on sait bien que leur présence ne peut que lui être importune. Supposons, toutefois, qu'un confesseur puisse avoir accès auprès de ce moribond, et lui administrer les sacrements, pourra-t-il dissiper ses

(1) Paratum cor meum, Domine, paratum cor meum. *Psal.* LVI, 8

frayeurs et lui donner une tranquillité entière? Et ce pécheur, après avoir si longtemps outragé Jésus-Christ, pourra-t-il se persuader qu'il a obtenu son pardon ? Il lui semble toujours que ce divin Sauveur ne vient le visiter que pour lui reprocher son indifférence, son impiété. Quel sujet de confusion pour lui que la vue du Crucifix ! Cette image sacrée lui perce, en quelque sorte, le cœur, en lui rappelant l'amour de son Dieu, qu'il n'a payé que par la plus noire ingratitude. Quand on n'a aucune ressemblance avec Jésus-Christ, quand on n'a aimé que le plaisir, quand on a mené une vie molle et sensuelle, quelle consolation peut-on trouver à tenir, à l'heure de la Mort, un Crucifix entre ses mains !

6° *La protection des anges, des saints, et surtout de la divine Marie*, sixième motif de consolation pour le juste. Il a eu soin de les honorer, de les invoquer chaque jour de sa vie ; et maintenant ils font autour de lui comme une garde fidèle, pour écarter l'ennemi du salut, pour dissiper les tentations, pour diminuer l'horreur naturelle de la Mort, que dis-je ? pour la rendre douce en même temps que précieuse aux yeux du Seigneur. Marie surtout s'intéresse, avec une sollicitude maternelle, pour les âmes qui lui sont dévouées ; elle les couvre de ses ailes ; elle les comble de ses plus singulières faveurs. Heureux ceux qui ont une tendre dévotion envers cette Reine des anges et des hommes ! Rien n'égale le contentement que procurent les exercices de piété, qu'on pratique en son honneur [1].

Et le pécheur ?... Il ne lui vient pas même en pensée d'invoquer Marie, qui seule, en ce moment suprême, pourrait lui obtenir la grâce d'une bonne Mort. Il n'a jamais songé à elle, pendant les jours de sa joie ; et maintenant, dans sa détresse, il n'ose compter sur son assistance. Son ange gardien, dont il a constamment rejeté les inspirations, se retire de lui, tout attristé, jetant encore de temps en temps quelques regards de compassion sur cette âme pécheresse, qu'il aurait tant voulu gagner à Dieu. Mais le

démon est là, qui l'obsède de toutes manières, qui use de mille artifices pour la tenir sous sa chaîne. Il est là, dit Tertullien, guettant sa proie, prêt à la dévorer (1).

7° *La paix de la conscience*, septième motif de consolation pour le juste. Le juste, ayant bien vécu et s'étant purifié, par le sacrement de pénitence, des fautes inséparables de la fragilité humaine, voit approcher le terme fatal avec sérénité. Le Seigneur est à la fois son sauveur et son juge; mais il n'a vécu que pour lui; il l'a aimé de toute l'ardeur de son âme; il ne peut donc en attendre qu'une sentence favorable. Ce n'est pas qu'il n'éprouve encore une certaine inquiétude pour son salut; mais la bonté de Dieu le rassure, et il dit, comme saint Bernard : « Vos blessures, ô mon Dieu, voilà mes mérites. » En expiation de ses fautes, il offre à Dieu ses dernières souffrances, s'estimant heureux de les unir à celles que Jésus-Christ a endurées sur le Calvaire; il fait à Dieu le sacrifice de sa vie, acceptant volontiers la Mort comme la peine du péché, et comme le moyen de s'unir irrévocablement au bien-aimé de son âme. Enfin, ce juste touche à l'heureux moment, qui va clore sa terrestre destinée; il expire, le sourire sur les lèvres, en disant avec le Prophète : « Je m'endormirai en paix dans le Seigneur, et je jouirai d'un repos parfait (2); » et son dernier soupir est un acte d'amour. Ah! qu'il est doux de mourir, en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie! Qu'il est doux de mourir, quand on s'est bien préparé à la Mort! Que d'autres mettent leur gloire à mourir en braves, sur le champ d'honneur; pour moi, ô mon Dieu, toute ma gloire sera de mourir en saint, dans le baiser du Seigneur. Puissé-je désormais ne vivre que pour apprendre à bien mourir!

Quant au pécheur, il est déchiré par les remords les plus cuisants, suite inévitable de ses désordres. Ah! s'écrie-t-il

(1) Animas aucupabundus. *Tertul.*
(2) In pace in idipsum dormiam et requiescam. *Psal.* IV, 9.

dans l'amertume de son cœur, ah ! que n'ai-je plus tôt songé à me convertir ! Que n'ai-je suivi l'exemple de tant de personnes d'une probité si exacte, d'une piété si exemplaire ! Il ne m'en eût pas coûté beaucoup, j'en conviens maintenant ; mais aveu inutile ! stérile repentir ! j'ai abusé de tant de grâces que le Seigneur m'a faites, je me suis fait honneur d'être un impie, un libertin, et me voilà perdu, perdu sans ressource ! Vainement on s'efforce de lui inspirer quelques sentiments de confiance ; cette idée d'une vie entière, passée dans le crime et dans l'oubli des devoirs les plus sacrés, le déchire et le tourmente. Il ne voit devant lui que la Mort, le Jugement, l'Enfer. Et, dans cette confusion de pensées désolantes, il appelle la paix ; mais il n'y a plus de paix pour lui, parce qu'il ne peut se soustraire aux reproches de sa conscience. Il est en proie à une agitation horrible, à des convulsions affreuses ; c'est comme une tempête effroyable, qui bouleverse son esprit. Il meurt..... ô douleur, ô désespoir !.... il meurt sans avoir produit un seul acte d'amour de Dieu ; il meurt dans son impénitence. Qu'on lui fasse maintenant de magnifiques funérailles ; qu'on lui élève, si l'on veut, un riche mausolée ; tous les honneurs qu'on rend à son cadavre ne le sauveront pas de la damnation éternelle. Ainsi la Mort des pécheurs est très-mauvaise, comme l'a dit le prophète royal (1). Elle est mauvaise, dit saint Bernard, par la perte de ce monde, dont ils ne peuvent se séparer sans de grandes douleurs ; plus mauvaise encore par la dissolution du corps, duquel l'âme ne s'arrache qu'avec une peine extrême ; très-mauvaise enfin à cause des tourments de l'enfer, où le corps et l'âme sont dévoués à un feu éternel (2).

(1) Mors peccatorum pessima. *Psal.* XXXIII, 22.

(2) Mors peccatorum mala in amissione mundi, à quo non possunt sine dolore separari, quem diligunt ; pejor in dissolutione carnis à quâ evelluntur eorum animæ spiritibus malignis ; pessima in tormentis inferni, quandò corpus et anima perpetuis addicuntur ignibus. *D. Bern.*, *Serm.* 42, *inter parv.*

Pour résumer tout ce que nous venons de dire, voici en deux mots ce que c'est que la Mort. Elle effraie le pécheur, l'homme de bien ne la craint pas, le saint la désire. Pour le juste, elle est un sommeil agréable, un riche trésor, la fin de ses travaux, la couronne de ses vertus, la porte de la vie éternelle. Pour le pécheur, elle est un naufrage universel, une désolation affreuse, le sujet de la plus terrible épouvante, le commencement de la damnation, la porte de l'enfer.

O impies, ô libertins, oserez-vous encore tenir le langage de la folie, et dire comme ces insensés de l'Écriture : « Mangeons et buvons, parce que demain nous mourrons ; hâtons-nous d'user des créatures, parce que nous sommes jeunes ; couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent, et laissons partout des traces de nos débauches (1). » O âme non moins extravagante qu'incrédule, vous répond saint Augustin, quelle est donc cette fureur qui vous pousse ? vous ne me séduisez pas par vos discours perfides ; mais vous m'épouvantez (2). Vivons, dites-vous, dans les délices, parce que la vie est courte et la Mort inévitable ; et c'est précisément pour cela qu'il faut user sobrement des biens de ce monde, combattre l'intempérance par le jeûne, et se préparer au jugement de Dieu. Dites-moi : quand vous serez à votre dernière heure, abandonné des médecins, et à l'agonie, vous applaudirez-vous beaucoup de vos plaisirs, de vos festins, de vos divertissements ? Ne préférerez-vous pas une œuvre de piété, un acte de mortification, une aumône donnée aux pauvres pour l'amour de Dieu ? Faites donc, dès à présent, ce que vous voudriez avoir fait au moment de la Mort.

Que je meure, ô mon Dieu, de la Mort des justes (3) ! Puisse mon âme, au sortir de mon corps, se trouver in-

(1) Nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra. *Sap.*, II, 8.

(2) Terruisti, non seduxisti. *D. Aug.*

(3) Moriatur anima mea morte justorum. *Num.*, XXIII, 10.

continent réunie à la troupe bienheureuse des apôtres, des martyrs, des vierges, des confesseurs, poui chanter éternellement avec eux les louanges du Roi immortel de tous les siècles, vainqueur de la Mort et de l'enfer! Ainsi soit-il.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Saint Paul l'ermite passa soixante ans dans une grotte; mais combien sa mort fut préférable à celle de Néron, empereur romain! Qui ne voudrait mourir comme saint Félix, quoique simple frère capucin, plutôt que comme Henri VIII, roi d'Angleterre!

Saint Liguori.

Les amis et les disciples de saint Jérôme, le voyant attaqué d'une fièvre violente, qui devait le conduire à la mort, lui témoignaient la douleur qu'ils avaient de le perdre. Le saint, qui avait été pendant si longtemps pénétré de la crainte des jugements de Dieu, leur dit d'un visage serein : « Vous venez sans doute m'annoncer qu'il faut partir. Que Dieu vous récompense de l'heureuse nouvelle que vous m'apportez! Prenez part à ma joie, et soyez témoins de mon bonheur. Je vais enfin devenir libre, et je le serai pour toujours. La Mort ne m'attriste que parce qu'elle est trop lente à venir. Loin de me paraître affreuse, comme on a coutume de la peindre, elle me paraît belle. Veillez et priez, mes amis, vous éprouverez un jour combien il est doux de mourir, quand on a eu le bonheur de bien vivre. »

Le père Suarez mourut aussi dans un calme si profond, qu'il disait : « Je ne pensais pas qu'il fût si doux de mourir. » — Les médecins engagèrent le cardinal Baronius à ne pas tant s'occuper de la Mort. « Pourquoi? leur répondit-il; pensez-vous que je la redoute? Au contraire, je l'aime. »

2. « Il ne faut pas, dit Tertullien, que nous craignions ce qui nous délivre de toute crainte. Dieu arrache l'homme à un tourment, lorsqu'il lui enlève une vie de peu de durée. »

Le généreux martyr Cyprien, ayant entendu cette sentence portée contre lui par l'empereur Valérien : « Il nous plaît que Cyprien soit puni par le glaive, » éleva les mains et les yeux au ciel, et répondit : « Grâces soient rendues à Dieu, qui daigne faire tomber les chaînes de ce corps! »

On raconte d'un voyageur égaré dans une forêt, qu'il entendit les accents d'une voix mélodieuse. Attiré par la douceur de ces chants, il arrive auprès d'un homme couvert d'ulcères, et dont les chairs tombaient en lambeaux. « Serait-ce vous, dit le voyageur étonné,

qui, dans une telle situation, feriez entendre des chants si doux? » — « Mon frère, dit le nouveau Job, entre Dieu et moi, il n'y avait que cette muraille de boue ; je la vois s'écrouler, et je chante le cantique de ma délivrance. » *Le Père* GRENADE.

Mourons pour être immortels, disait un Père de l'Église (1), et ne craignons point de perdre la vie, pour gagner des couronnes. — Le martyr Pionius, allant au supplice, fut interrogé par ceux qui le conduisaient pourquoi il marchait si gaiement à la Mort : « Vous vous trompez, leur répondit-il, je vais non à la Mort, mais à la vie. » — D'après le récit de Santère, le cardinal Ruffin, condamné à mort pour la foi, se revêtit de ses plus beaux habits, en disant qu'il allait aux noces. Lorsqu'il aperçut le gibet, il jeta son bâton, et dit : « Marchez vite, mes pieds, le ciel n'est pas loin. » Avant son exécution, il entonna l'hymne de la reconnaissance, le *Te Deum,* pour remercier Dieu du bonheur de mourir pour la religion, et ce fut avec des transports de joie qu'il posa sa tête sur le billot. — Saint Hugues, évêque de Lincoln, en Angleterre, expira, plein de joie, en récitant le cantique *Nunc dimittis.* — Saint Camille de Lellis, ayant été averti que sa dernière heure approchait, s'écria : « Je me réjouis de ce que l'on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur. *Lætatus sum*, etc. » — Saint Thomas d'Aquin, étant à son lit de mort, répétait souvent : « Bientôt, bientôt le Dieu de toute consolation mettra le comble à ses miséricordes, il remplira tous mes désirs ; bientôt je serai rassasié en lui, et je boirai du torrent de ses délices. Il m'enivrera de l'abondance de sa maison, et me fera contempler la véritable lumière dans son essence, qui est la source de la vie. » S'étant aperçu que ceux qui l'environnaient fondaient en larmes, il leur dit, pour les consoler, qu'il voyait arriver la Mort avec joie, parce qu'elle était un gain pour lui. — Le Père Piccolomini, général des Jésuites, mourut des douleurs aiguës, que lui causa la maladie de la pierre. Pour s'animer à souffrir avec patience, il faisait ouvrir sa fenêtre, regardait le ciel, et disait en le considérant : « Que la terre me paraît vile, lorsque je contemple le ciel ! » Il s'écriait ensuite : « O paradis, ô paradis, bientôt, oui, bientôt, je l'espère, vous serez ma demeure pour l'éternité. » — « O Mort ! disait quelquefois sainte Thérèse, je ne vois pas pourquoi je te redouterais, puisque tu dois être pour moi la porte de la vie. » Elle ajoutait, dans d'autres instants : « O vie, l'ennemie de mon bonheur ! quand sera-ce enfin que tu finiras? J'ai soin de toi en attendant, parce que Dieu me l'ordonne, et que tu lui appartiens ; mais ne sois pas ingrate. Hélas! que mon exil a été prolongé ! Cependant le temps est toujours trop court pour gagner l'éternité (2). » Qui ne connaît le beau cantique d'amour

(1) D. Cypr., *ad populum Tyb.*
(2) Sainte Thérèse, *Médit.* 16 et 6.

que cette illustre sainte avait composé, pour faire à Dieu, après la sainte communion, le sacrifice de sa vie ?

« Je vis, mais c'est en Dieu qui vient de me nourrir,
« Et j'attends dans le ciel une si belle vie
« Que, pour contenter mon envie,
« Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir. »

3. Le maréchal de Villars, un de ces grands capitaines français, en qui les vertus morales et militaires prenaient un nouvel éclat de leur union avec celles de la religion, fut assez dangereusement blessé, à la bataille de Malplaquet, pour se faire administrer le Viatique. On proposa de faire cette cérémonie en secret. « Non, dit le maréchal, puisque l'armée n'a pu voir mourir Villars en brave, il est bon qu'elle le voie mourir en chrétien. » — Lorsque saint François de Borgia eut reçu l'extrême-onction, il pria tous les assistants de se retirer et de le laisser seul. On vint quelque temps après lui demander s'il ne voulait rien, s'il n'avait besoin de rien, il répondit : « Je ne veux que Jésus, je ne désire que Jésus, je n'ai besoin que de Jésus. » — Dès que sainte Gertrude eut reçu le corps adorable de Jésus-Christ en viatique, transportée de joie et d'amour, elle dit : « Qu'ai-je à regretter et à désirer ? Je vous possède en moi-même, vous qui êtes tout et qui me tenez lieu de tout. Je vous tiens, ô Jésus ! mon Dieu, et je me lie à vous de tout l'amour de mon cœur. Je ne vous dis point comme Jacob : *Si vous ne me bénissez, je ne vous quitterai point.* Je vous dis : Quand vous me donneriez mille bénédictions, je suis bien résolue de ne vous jamais abandonner. »

4. Le Père Thierry Canisius tomba d'une attaque d'apoplexie, en apprenant la mort du Père Canisius, son frère, auteur du célèbre catéchisme qui porte son nom. Il perdit, à l'instant même, la mémoire de toutes choses, excepté des noms de *Jésus* et de *Marie*. Pendant sept ans qu'il vécut en cet état, il ne pouvait se servir de sa main que pour former le signe de la croix, et de sa langue que pour prononcer les doux noms de Jésus et de Marie. Mais, lorsqu'il eut reçu l'extrême-onction, sa langue se délia, et il put dire ces deux autres mots : *Au ciel, au ciel*, par lesquels il montrait son ardent désir d'aller dans sa véritable patrie. Il mourut, après avoir articulé la première syllabe du nom de Marie, n'ayant pas le temps d'achever le mot.

En 1846, est mort à la Trappe d'Aiguebelle un pieux jeune homme, connu dans le monde sous le nom de J.-J.-Eusèbe-Manuel, et appelé en religion Père Marie-Eusèbe. Après avoir terminé toutes ses études avec la plus grande distinction, il s'arracha à l'amour de sa famille et à toutes les espérances de la terre, pour se consacrer entièrement au Seigneur. C'était un ange de douceur, d'innocence et de piété. Il embrassa avec une ferveur étonnante la règle de Cîteaux ; mais sa santé, qui avait toujours été délicate, s'affaiblit de plus en

plus, et, en peu de temps, le mal s'aggrava tellement qu'on perdit tout espoir de le guérir. « Je ne suis pas entré en religion, disait-il, pour y chercher la santé, ni rien de périssable ; j'y suis entré pour y acheter une couronne éternelle, au prix de ma vie. » Après qu'on lui eut fait les prières de la recommandation de l'âme, il s'écria dans un transport de joie, et les yeux tournés vers le ciel : « Ah! les voici qui arrivent! » — « Qui arrive ? » lui demanda-t-on ? — « Les anges ! » — « Comment sont-ils? » — « Ils sont en procession. » — « Que font-ils ? » — « Ils chantent des cantiques. » Le révérend père abbé lui demanda si la sainte Vierge n'y était pas. — « Elle n'y est pas, » répondit-il et il parut un peu contristé. Mais bientôt, tout rayonnant de bonheur, il s'écria : « Oh! la voici qui vient. » — Et il la salua par les paroles de l'ange : *Ave, Maria, gratiâ plena*, prononcées d'un ton affectueux et animé, comme s'il eût été en santé. Regardant avec un air de bonheur qu'on ne saurait exprimer, il s'écria plusieurs fois : « Oh ! que c'est beau ! oh ! qu'elle est belle ! oh ! qu'elle est bonne, Marie ! » Puis se recueillant un peu en lui-même, il dit d'un ton élevé, mais affectueux : « Oh! qu'il est doux d'aller au ciel par Marie !... » Un instant après, soulevant un peu la tête, il poussa un profond soupir, et, comme on lui demanda s'il désirait quelque chose : « Non, dit le malade, je ne veux plus que mon Jésus et le Paradis ; » et il mourut sur son lit de cendres, comme c'est l'usage à la Trappe. *Vie du Père* EUSÈBE.

Immédiatement avant d'expirer, Jean-Baptiste Carette, élève du petit séminaire d'Amiens, transporté d'une joie toute céleste, entonna à pleine voix le cantique des anges, *Gloria in excelsis Deo*, qu'il alla continuer avec eux dans le ciel. *Souvenirs de* SAINT-ACHEUL.

Après ces traits si touchants, oserons-nous citer quelques exemples de la Mort funeste des impies et des pécheurs ? Il le faut bien, pour en concevoir de l'horreur et ne pas nous exposer à subir leur sort. Voici d'abord deux traits tirés de Bellarmin.

Ce pieux cardinal, rendant visite à un de ses amis, homme de qualité, dans une maladie qu'un excès de bouche lui avait causée, voulut l'exhorter à détester ses péchés par un acte de contrition. « Mais qu'est-ce que la contrition ? » lui répondit le malade. Bellarmin, fort surpris, voulut lui en donner l'explication. Le moribond repartit : « Mon père, je ne vous entends pas ; je ne suis pas capable de comprendre votre langage. » Et il mourut ainsi avec de grandes marques de réprobation.

Ce même auteur rapporte que, lorsqu'il était encore dans la compagnie de Jésus, un procureur, qui avait préféré l'argent à son salut, étant atteint d'une maladie mortelle, le fit appeler. Il crut que c'était pour régler les affaires de sa conscience, et il se mit à lui en parler. Mais à peine eut-il entamé ce discours que le malade l'interrompit, en disant : « Ce n'est pas pour cela, mon père, que je vous ai

prié de venir; c'est pour la consolation de ma famille, car, pour moi, je vais tout droit en enfer. » Ce qu'il dit avec la même froideur, et du même ton de voix que s'il eût parlé d'aller à une de ses métairies, tant il était endurci. Bellarmin ne se rebuta pas néanmoins pour cela ; il employa tout ce qu'il avait de zèle et d'éloquence, pour inspirer à ce malheureux des sentiments de confiance en Dieu et de pénitence ; mais ce fut inutilement.

Lib. II, *de Arte benè moriendi*, c. XI.

Un homme qui, toute sa vie, avait fait profession de ne rien croire et qui, à l'article de la Mort, venait de refuser tous les secours de la religion, environné de sa famille en pleurs, demanda à haute voix : « Quelle heure est-il? » — « Il est dix heures, » lui dit-on. Une heure après, même demande ; il la réitère l'heure suivante, et on lui répond qu'il est minuit. » — « Voici donc, s'écrie-t-il d'une voix qui glace de frayeur tous les assistants, voici l'heure et le moment où va commencer ma malheureuse éternité! » En achevant ces mots il se retourne, et il expire.

Uu grand pécheur, qui avait passé sa vie dans l'habitude des plus grands désordres, étant tombé dangereusement malade, un saint prêtre qui lui était attaché, vint le visiter pour l'engager à penser au salut de son âme. Le malade ne répondit rien. Le prêtre, lui représentant le danger où il est, l'exhorte à se confesser. « Oui, oui, je me confesserai, dit-il; et il diffère toujours. Le prêtre, animé d'un saint zèle, l'exhorte plus vivement encore. « Eh bien! venez demain, » dit le malade, et je me confesserai. Le lendemain le prêtre vint. Étant seul avec le malade, il fait le signe de la croix, et veut commencer cette confession. Le malade reste quelque temps sans rien dire. Ensuite d'un ton de voix terrible, il prononça ces paroles effrayantes de l'Écriture : « *Peccator videbit et irascetur.* Le pécheur ouvrira les yeux et sera irrité. » A l'instant, il enfonce la tête dans son lit et se couvre le visage, sans plus dire mot. Le confesseur le découvrant : « Il ne s'agit plus de différer, lui dit-il, mais de vous confesser sans délai. » —« Oui, oui, mon père, je me confesserai, » répond le malade. Alors il continue ce texte effrayant : « *Dentious suis fremet et tabescet;* le pécheur grincera des dents et frémira de rage. » A l'instant, comme la première fois, il se cache et s'enfonce dans son lit. Le confesseur le découvre de nouveau, et le prie avec larmes de penser à sa confession. « Oui, oui, mon père, confessons-nous, confessons-nous, » dit le malade; et, pour la troisième fois, il se couvre le visage, et, avec des yeux égarés, il s'enfonce encore plus avant, en disant ces dernières paroles : « *Desiderium peccatorum peribit;* les désirs du pécheur périront avec lui. » Le confesseur alarmé le découvre, et le trouve mort. *Le Comte* DE VALMONT.

Maintenant citons des noms propres. Ils se présentent en foule, et nous ne sommes embarrassés que pour le choix. Car, bien que,

selon les belles paroles de saint Augustin, Dieu soit patient, parce qu'il est éternel, il a fait cependant éclater très-souvent sa redoutable justice contre les grands criminels, pour intimider l'audace de ceux qui pourraient être tentés de les imiter. Parmi les nombreux exemples, que nous offre l'histoire, des châtiments terribles qu'ont subis, pendant cette vie, des hommes fameux par leur scélératesse et leur impiété, nous prenons au hasard les suivants.

Mort d'un persécuteur de l'Église. Maximin Daza, élevé à la dignité de César et d'empereur, au commencement du quatrième siècle, fut un ennemi du christianisme d'autant plus furieux que ses mœurs étaient totalement opposées à la morale de l'Évangile. Ayant déclaré la guerre à Licinius, son collègue, dont il était jaloux, il fut vaincu et obligé de s'enfuir à Tarse, en Cilicie, où il fit massacrer beaucoup de prêtres et de prophètes idolâtres, qui lui avaient promis la victoire. Il cherchait, mais en vain, à réparer ses fautes; le mal était sans remède ; son armée l'avait abandonné, et Licinius ne cessait de le poursuivre. La Mort lui parut le seul remède à ses malheurs. Il essaya inutilement de se la donner par le poison, lors que tout à coup il se sentit frappé d'une plaie mortelle, qui l'emporta, après lui avoir fait souffrir des douleurs horribles. Il était dévoré d'un feu intérieur, et, dans les mouvements convulsifs qui l'agitaient, il ramassait de la terre avec ses mains pour la manger, et se battait la tête avec tant de violence que ses yeux sortirent de leur place. Il ne lui resta que les os et la peau, qui paraissait comme un sépulcre horrible où son âme atroce était ensevelie. Parfois il lui semblait que Dieu, accompagné de ses anges, le jugeait, et il s'écriait, comme ceux qui sont au milieu des tourments, que ce n'était pas lui qui était coupable, et qu'on devait s'en prendre à d'autres. Ensuite, il avouait ses crimes, et priait Jésus-Christ avec larmes d'avoir pitié de lui. Ce fut par cet épouvantable genre de Mort qu'il termina sa vie, en poussant des hurlements horribles.

Mort d'un apostat. L'empereur Julien, surnommé l'*Apostat*, parce qu'il abandonna le christianisme qu'il avait professé jusqu'à l'âge de vingt ans, s'appliqua sans relâche à rétablir le culte des faux dieux et à détruire la religion chrétienne. Il mit pour cela en usage toute sorte de ruses et de perfidies. Il remplit son palais de magiciens, de philosophes, de devins, de sophistes, de rhéteurs et de charlatans de toute espèce. Il défendit aux chrétiens l'étude des sciences profanes, les priva des emplois, des honneurs et des secours publics. Sa philosophie déguisait la persécution sous mille formes, ne voulant point passer pour persécuteur, ni donner aux chrétiens l'honneur du martyre. Il se déclara souverain pontife des faux Dieux, et en remplit les fonctions avec un zèle plus que ridicule. Malgré sa fausse et orgueilleuse philanthropie, il en vint bientôt aux supplices,

et les martyrs se multiplièrent de tous côtés. Résolu d'anéantir le christianisme, il voulut auparavant terminer la guerre contre les Perses. Il fit des préparatifs et des sacrifices sans nombre, et jura, en partant, de ruiner l'Église à son retour. Mais Dieu la garantit de ses menaces insensées. Ce prince, s'étant engagé sans cuirasse dans le premier combat, fut blessé dangereusement. On rapporte qu'il prit alors dans sa main du sang de sa blessure, et qu'il s'écria en le jetant vers le ciel : *Tu as vaincu, Galiléen* ! C'était le nom qu'il donnait à Jésus-Christ. Saint Jérôme, qui était âgé de 22 ans quand Julien mourut, raconte qu'au milieu des gémissements que sa Mort arrachait à l'idolâtrie, il entendit ces paroles de la bouche d'un païen : « Comment les chrétiens peuvent-ils vanter la patience de leur Dieu? Rien n'est si prompt que sa colère. Il n'a pu suspendre pour un peu de temps son indignation. » C'est une preuve qu'on regardait la Mort de l'apostat comme l'effet de la vengeance céleste.

THÉODORET. — SOZOMÈNE.

MORT D'UN HÉRÉTIQUE. Hunéric II, roi des Vandales, prince infecté des erreurs de l'arianisme, persécuta les catholiques de la manière la plus emportée et la plus barbare. Il en fit mourir jusqu'à 40,000 par des tourments inouïs, à la persuasion des évêques ariens. Parmi les tortures qu'on inventa dans cette occasion, on remarque l'horrible pratique d'arracher la chevelure, qu'on retrouva, onze siècles après, chez les Sauvages du nouveau monde. On employait pour ce supplice une espèce de tourniquet en bois, auquel on attachait les cheveux de la victime, qui souvent perdait les yeux, et plus souvent encore la vie. Ce prince furieux mourut la huitième année de son règne. Divers auteurs rapportent qu'il fut mangé des vers qui sortaient de toutes les parties de son corps ; qu'étant entré en frénésie, il se mangea lui-même les mains ; que ses entrailles sortaient de son corps ; et qu'il eut la même fin qu'Arius, dont il avait voulu établir la secte par tant de massacres.

MORT D'UN PHILOSOPHE. Voltaire a été le coryphée des antichrétiens du siècle dernier. Sa fin est d'autant plus remarquable qu'on l'a vu atteint de sa maladie de mort, précisément au temps où il se promettait le triomphe de l'athéisme. Ses partisans eux-mêmes ont publié la lettre, où il écrivait à d'Alembert en ces termes : *Dans 20 ans, Dieu aura beau jeu;* cette prédiction blasphématoire est en date du 25 février 1758. Or, c'est en effet le 25 février 1778 qu'il fut frappé du vomissement de sang, qui le conduisit à la mort. La violence du mal lui fit aussitôt démentir sa profession d'incrédulité. Il appela à lui un de ces prêtres, qu'il avait tant outragés et calomniés dans ses écrits, l'abbé Gauthier, vicaire de Saint-Sulpice ; il déposa entre ses mains la rétractation authentique de ses impiétés et de ses scandales, se flattant d'achever le grand ouvrage de sa réconciliation avec Dieu.

Mais la Mort devance le dernier secours; le philosophe sent renaître toutes ses frayeurs : *Je suis abandonné*, s'écria-t-il, *de Dieu et des hommes !* Il invoque le Seigneur, qu'il avait blasphémé. Mais un siècle de sarcasmes, vomis contre la religion, semble avoir lassé la patience de l'Éternel. Le prêtre n'arrive pas ; le malade entre dans les convulsions et les fureurs du désespoir. Les yeux égarés, blême, tremblant d'effroi, il s'agite et se tourne en tout sens ; il se déchire et dévore ses excréments. Cet enfer, dont il s'est tant raillé, il le voit s'ouvrir devant lui ; il frémit d'horreur, et son dernier soupir est celui d'un réprouvé. « Rappelez-vous toute la rage et toute la fureur d'Oreste, dit le célèbre Tronchin, qui assista à cette horrible Mort, vous n'aurez qu'une faible image de la rage et de la fureur de Voltaire, dans sa dernière maladie. Il serait à souhaiter, répétait-il souvent, que nos philosophes eussent été témoins des remords et des fureurs de Voltaire ; c'est la leçon la plus salutaire qu'eussent pu recevoir ceux qu'il avait corrompus par ses écrits. » Le maréchal de Richelieu avait eu sous ses yeux ce spectacle épouvantable, et il n'avait pu s'empêcher de s'écrier : « En vérité, cela est trop fort; on ne saurait y tenir. » Élie Habel, *Particularités sur la Mort de Voltaire.*

Mort d'un révolutionnaire. Collot-d'Herbois a joué le rôle le plus exécrable pendant la révolution française. Devenu représentant du peuple, sous le règne de la Terreur, il fit massacrer les Lyonnais par centaines, pour se venger de ce qu'ils l'avaient sifflé, lorsqu'il exerçait parmi eux la vile profession de comédien. Les complices mêmes de ses crimes le regardèrent comme un homme si dangereux, qu'ils crurent devoir l'exclure de la société, en le reléguant dans les déserts de la Guyane. Déporté là, il se regardait comme le plus malheureux de tous les mortels. « Je suis puni, s'écriait-il ; l'abandon où je me trouve est un enfer. » Attaqué d'une fièvre inflammatoire, on voulut le porter à Cayenne. Les negres, chargés de cette commission, le jetèrent au milieu de la route, la face tournée vers un soleil brûlant. Le poste, qui était sur l'habitation, fut obligé d'y mettre ordre. Les nègres disaient en leur langage : « Nous ne voulons pas porter ce bourreau de la religion des hommes. » — « Qu'avez-vous? » lui dit, en arrivant, le chirurgien Guysouf. — « J'ai une fièvre et une sueur brûlantes. » — « Je le crois bien; vous suez le crime. » Il appelait Dieu et la Vierge à son secours. Un soldat, à qui il avait prêché, en arrivant, le système des athées, s'approche et lui demande pourquoi il invoque Dieu et cette Vierge, dont il se moquait quelques mois auparavant. « Mon ami, lui répondit-il, ma bouche en imposait alors à mon cœur. » Puis il s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, puis-je encore espérer mon pardon ? Envoyez-moi un consolateur; envoyez-moi quelqu'un qui détourne mes yeux du brasier qui me consume. Mon Dieu, donnez-

moi la paix. » Le spectacle de ses derniers moments était si affreux, qu'on fut obligé de le mettre à l'écart. Pendant qu'on cherchait un prêtre, il expira, le 7 juin 1796, les yeux entr'ouverts, les membres retournés, en vomissant des flots de sang et d'écume. Son enterrement se fit un jour de fête. Les nègres fossoyeurs, pressés d'aller danser, l'inhumèrent à moitié. Son corps devint la pâture des cochons et des corbeaux. Pitou, *Voyage à Cayenne.*

Nous pouvons donc appliquer à la Mort des pécheurs ce qu'un philosophe païen a dit de la Mort en général, qu'elle est la reine des terreurs et la plus redoutable de toutes les choses terribles. Soyons justes, et alors il nous sera également doux de vivre et de mourir, comme le disait souvent le comte Louis de Sales, frère de l'illustre évêque de Genève :

Sive mori me, Christe, jubes, seu vivere mavis,
Dulce mihi tecum vivere, dulce mori.

A la vie, à la mort, Seigneur, je suis à vous,
Pour vous, vivre ou mourir m'est également doux.

CONCLUSION DU SYMBOLE.

En terminant cette explication du symbole, nous ne pouvons faire mieux que de citer les lignes suivantes, que le baron de Géramb a écrites, après avoir visité la grotte où les apôtres, selon la tradition, composèrent en commun cette sublime profession de foi. Voici les réflexions de cet illustre pèlerin.

« C'est une magnifique et ineffable merveille que ce *Credo*, œuvre de quelques hommes sans science et sans lettres, que ce *Credo*, sorti d'un coin obscur de la Judée, se soit répandu dans toutes les parties de l'univers, et soit devenu le symbole, non-seulement des peuples, mais encore de tout ce qu'il y a eu depuis sur la terre d'hommes véritablement grands, surtout d'hommes solidement vertueux : donnant aux plus timides le courage et la force de braver

les persécutions et la mort, et triomphant partout des tyrans comme des philosophes, des sophismes comme des échafauds... Sans doute, pour constater les faits de l'histoire évangélique, il devait suffire qu'ils eussent été publiquement attestés sur les lieux mêmes où ils s'étaient accomplis, qu'ils eussent été confirmés par les témoins, en présence des chefs du peuple et des magistrats, et scellés par eux de leur sang. Toutefois ce n'était pas assez dans les desseins miséricordieux de la sagesse divine : elle a voulu, non-seulement que les faits de la naissance, de la passion, de crucifiement, de la mort et de la résurrection du Sauveur, fussent consignés dans le *Credo*, mais qu'à ce témoignage des apôtres vînt se joindre le témoignage de tous les chrétiens contemporains, et qu'exprimé par le même symbole, il fût répété d'âge en âge par tous ceux qui deviendraient membres de l'Église de Jésus-Christ ; qu'en tout temps, en tous lieux, dans les persécutions comme au sein de la paix, dans les assemblées particulières comme en public, dans l'intérieur des familles comme dans les temples, etc., il ne cessât pas un seul jour d'être proclamé ; de manière que de toutes les voix du monde chrétien réunies il ne résultât, en quelque sorte, qu'un seul et unique témoignage, tenant, s'il est permis de parler ainsi, par un premier anneau, aux faits mêmes dont il est l'objet, et devant se rattacher, par le dernier, à la croix glorieuse et triomphante, avec laquelle, au jour redoutable, Jésus reparaîtra sur la terre, pour juger et ceux qui auront cru et ceux qui auront refusé de croire. »

Pélerinage à Jérusalem.

SECONDE PARTIE.

DE L'ESPÉRANCE ET DE LA PRIÈRE.

PREMIÈRE LEÇON.

DE L'ESPERANCE ET DE LA PRIÈRE.

PREMIÈRE INSTRUCTION.

L'Espérance, sa nécessité, ses motifs, ses qualités, ses effets. — Grâces que Dieu nous a promises. — Dans quelles circonstances il faut faire des actes d'Espérance.

Nous voici arrivés à la seconde vertu théologale, l'Espérance, source féconde de toute sorte de bonnes œuvres, remède à toutes les maladies de l'âme, et le plus solide soutien de notre vie. On peut la comparer à une chaîne suspendue au trône de Dieu : tant qu'on s'y tient fortement attaché, on peut s'élever au séjour du bonheur; mais malheur à qui lâche prise; il tombe infailliblement au fond de l'abîme.

D. Qu'est-ce que l'Espérance?

R. L'Espérance est un don de Dieu, par lequel nous attendons avec une ferme confiance les biens que Dieu nous a promis.

Nous disons 1° que cette vertu est *un don de Dieu,* car nous ne pouvons pas l'acquérir par nos propres forces, et il faut que Dieu la répande dans nos âmes. « Toute grâce

excellente, dit saint Jacques, tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières (1). »

2° Cette vertu nous fait espérer en Dieu, comme la Foi nous fait croire en lui, et comme la Charité nous le fait aimer ; et, par conséquent, elle a Dieu pour objet immédiat, aussi bien que la Foi et la Charité.

3° Par cette vertu *nous attendons*, non pas les biens périssables de ce monde, tels, par exemple, qu'une maison, un héritage temporel, un emploi lucratif et honorable, car alors ce ne serait qu'une espérance purement humaine, mais les biens infinis de l'éternité, et la possession même de Dieu, qui seul peut faire notre béatitude.

4° Les biens que Dieu nous a promis et les moyens de les acquérir, nous les attendons par l'Espérance chrétienne, *avec une parfaite confiance*, c'est-à-dire sans le moindre doute, sans la moindre hésitation, parce que notre Espérance s'appuie sur la bonté toute-puissante de Dieu.

L'Espérance repose sur la Foi, sans laquelle elle ne peut exister, ou bien elle ne serait qu'une vaine présomption ; elle accompagne aussi nécessairement la Charité, qui ne peut-être ni sans la Foi ni sans l'Espérance, de sorte qu'il y a entre ces trois vertus une connexion essentielle.

L'Espérance est d'une nécessité indispensable pour le salut. Pour arriver à Dieu, dit le grand apôtre, il faut d'abord croire qu'il existe, et ensuite croire qu'il récompense ceux qui le cherchent (2). De même donc qu'on ne peut aller à Dieu sans croire à la vérité de son existence, de même aussi on n'ira jamais à lui, sans espérer en sa bonté. De plus, si c'est faire injure à Dieu que de ne pas croire à sa parole, n'est-ce pas encore l'outrager que de se défier de ses promesses ? Cependant combien de chrétiens, parmi

(1) Omne datum optimum, et omne donum perfectum, desursùm est, descendens a Patre luminum. *Jac.*, I, 17.

(2) Oportet accedentem ad Deum credere quia est, et quòd inquirentibus se remunerator sit. *Heb.*, XI, 6.

ceux-là même qui ne sont pas entièrement plongés dans le vice, n'ont qu'un fantôme de cette vertu ! Car la véritable attente de la béatitude céleste renferme le détachement de ce monde, et le désir de s'unir à Dieu. Or, que de gens semblent mettre toutes leurs espérances ici-bas, ne s'occupent que des choses présentes, ne pensent presque jamais à la vie future, n'en entendent parler qu'avec ennui, et ne font rien pour la mériter [1] !

D. Sur quoi est fondée notre Espérance ?

R. Sur la promesse de Dieu qui ne peut nous tromper, sur sa toute-puissance, sur sa miséricorde infinie et sur les mérites de Jésus-Christ.

Notre Espérance repose sur les motifs les plus forts et les plus puissants. Aussi, selon la parole de saint Paul (1), elle sert à notre âme comme d'une ancre ferme et assurée, qui la rend inébranlable au milieu des troubles et des agitations de cette vie. Elle est appuyée :

1o *Sur les promesses de Dieu,* promesses qu'il nous a mille fois exprimées dans les saintes Écritures, nous annonçant, et par lui-même et par la bouche de ses prophètes, et, en dernier lieu, par son Fils Jésus-Christ, la grâce, la sanctification, la gloire, et la félicité suprême à laquelle il nous destine. Promesses immuables, infaillibles; car Dieu pourrait-il manquer à sa parole ? Le supposer serait un blasphème. Et, comme pour nous donner plus d'assurance « voulant, dit saint Paul, montrer aux héritiers de son royaume la fermeté immuable du dessein de sa miséricorde et de sa bonté, il a interposé la foi du serment (2), afin qu'étant appuyés sur la parole et le serment de Dieu, deux choses inébranlables par lesquelles il est impossible que Dieu nous trompe, nous ayons une puissante consola-

(1) Quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam. *Heb.*, VI, 19.

(2) Interposuit jusjurandum. *Heb.*, VI, 17.

tion, nous qui avons mis notre refuge dans la recherche et la conquête des biens éternels et invisibles, qui font l'objet de notre Espérance. »

2° *Sur la toute-puissance de Dieu.* Les hommes promettent beaucoup et tiennent peu, soit parce qu'ils sont fourbes et artificieux, et que leur cœur dément en secret les paroles de bienveillance qu'ils ont à la bouche ; soit parce qu'ils sont légers, inconstants, et que souvent leurs idées de la veille ne sont plus celles du lendemain ; soit enfin, parce qu'ils sont faibles, impuissants, et qu'il ne dépend pas toujours d'eux de tenir les engagements qu'ils ont contractés. Or, Dieu est la vérité même ; le ciel et la terre passeront ; mais ses paroles ne passeront point. De plus, il est tout-puissant, il n'a qu'à vouloir et tout se fait, et rien ne peut résister à sa volonté. Comment donc pourrait-il ne pas tenir les promesses qu'il nous a faites ?

3° *Sur sa miséricorde infinie.* Dieu est tout-puissant, Dieu est infiniment bon ; peut-il y avoir de plus solide fondement à notre Espérance ? Sa bonté le porte à nous promettre le ciel ; sa toute-puissance nous garantit l'exécution de sa promesse. Je suis donc sûr de me sauver, pourvu que je ne mette pas obstacle aux desseins de sa miséricorde. Tout dépend de moi ; Dieu ne me manquera pas ; l'essentiel est que je ne manque pas à Dieu : si je me perds, si je n'obtiens pas le royaume éternel que le Dieu de bonté m'a promis, ce sera par ma faute ; ce sera parce que je m'en serai rendu tout à fait indigne. Quel motif pressant de demander sans cesse à Dieu cette fidélité de correspondre à ses grâces, qui est elle-même une grâce et de laquelle dépend mon salut éternel ! Enfant ingrat et dénaturé que celui qui renonce à l'héritage paternel, pour satisfaire quelque penchant vicieux, quelque passion criminelle !

4° *Sur les mérites de Jésus-Christ.* Quelle plus grande preuve de sa bonté et du désir qu'il a de notre salut, Dieu pouvait-il nous donner, que de nous envoyer son Fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Après cela, peut-il nous

refuser quelque chose, ou plutôt ne nous a-t-il pas tout donné, en nous donnant Jésus-Christ (1) ? Ce divin Sauveur ayant sacrifié son corps et répandu son sang pour nous procurer la vie éternelle, que ne devons-nous pas attendre de ses mérites infinis, sollicitant en notre faveur la bonté de Dieu ? De nous-mêmes, nous ne pouvons rien, car nous ne sommes que faiblesse, ignorance et péché ; mais avec Jésus-Christ nous pouvons tout ; par Jésus-Christ, nous obtiendrons infailliblement tout ce que nous demanderons au Père céleste ; et nos mérites, si faibles qu'ils soient, unis à ceux de Jésus-Christ, ne seront pas indignes d'être présentés à la Majesté suprême. Bien plus, par la vertu du sang divin qui se répand sur nous, nous sommes, en quelque sorte, transformés en Jésus-Christ ; c'est Jésus-Christ qui prie en nous, qui opère en nous, et, par là, nous devenons dignes de la faveur divine et des récompenses promises aux élus. Allons donc avec confiance au trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde et d'y trouver grâce et secours (2).

Qualités de l'Espérance.

Elle doit être

1° *Ferme*. Quand c'est un Dieu qui nous promet le bonheur, un Dieu tout-puissant, un Dieu infiniment bon, un Dieu qui nous a donné la plus forte preuve de son amour, en sacrifiant pour nous son Fils unique, comment pourrions-nous ne pas être assurés de notre salut éternel ? Je sais quel est celui en qui je me confie, disait saint Paul, et je suis certain qu'il est assez puissant pour me sauver

(1) Quomodò non etiam cum illo omnia nobis donavit. *Rom.*, VIII, 32.

(2) Adeamus ergò cum fiduciâ ad tronum gratiæ, ut misericordiam consequamur et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. *Heb.*, IV, 16.

au grand jour (1). Ainsi, quelle que soit l'énormité de nos crimes, la fougue de nos passions, la violence de nos tentations, nous ne devons jamais désespérer. Pécheurs, quand vous seriez plongés dans les plus profonds abîmes du vice, vous pouvez encore vous relever; Dieu est toujours prêt à exaucer le cri de votre repentir, car sa bonté surpasse infiniment votre malice, et il aime à la faire briller avec un éclat extraordinaire, en favorisant de ses grâces ses plus grands ennemis. Sa puissance, qui vous a tiré du néant, peut également vous tirer du bourbier de vos crimes, et faire de vous un ange, pourvu que vous ne résistiez pas à ses desseins. Que votre cœur ne chancelle donc jamais dans la confiance en la miséricorde du Seigneur, car c'est une vérité incontestable que tous vos péchés, si multipliés qu'on les suppose et si hideux qu'ils soient en eux-mêmes, comparés aux mérites de Jésus-Christ, sont moins qu'une goutte d'eau dans l'Océan (2).

Quant à vous, justes, que la fragilité humaine entraîne à bien des fautes, à bien des misères, vous devez sans doute les déplorer et vous en humilier devant le Seigneur; mais bien loin de vous décourager et de vous laisser abattre, redoublez d'ardeur parmi les difficultés, parmi les assauts les plus furieux de l'ennemi (3). Soyez toujours fermes comme le roc au milieu des vagues, et immobiles dans la confiance que vous devez au Seigneur, qui ne permet jamais que ses fidèles serviteurs soient tentés au-dessus de leurs forces, et qui couronnera tôt ou tard votre générosité et votre constance.

2° *Mêlée de crainte*. Car si elle est certaine et exempte de toute inquiétude du côté de Dieu, qui ne peut manquer à ses promesses, elle est fort incertain, par rapport à nous, si exposés à manquer à nos devoirs et qui y man-

(1) Scio enim cui credidi. II. *Tim.*, I, 12.
(2) Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia. *Rom.*, V, 20.
(3) Viriliter agite, et confortetur cor vestrum, omnes qui speratis in Domino. *Psal.* XXX, 25.

quons si souvent en effet. Dieu, il est vrai, ne nous abandonnera jamais le premier; mais c'est le pécheur qui l'abandonne et le fuit. Et, comme nous pouvons à chaque instant faillir, il faut qu'à la pleine et légitime confiance que nous avons en Dieu, se joigne un juste sentiment de défiance de nous-mêmes. Aussi nous est-il recommandé d'opérer notre salut avec crainte et tremblement (1). Savons-nous, en effet, si nous sommes dignes d'amour ou de haine? Savons-nous si nous persévérerons dans le bien, si nous marcherons toujours, sans encombre et d'un pas assuré, dans le sentier étroit de l'innocence et de la vertu? Que celui qui est debout, dit saint Paul et qui se croit ferme, prenne bien garde de ne pas tomber (2). Cette crainte salutaire, si souvent recommandée dans la sainte Écriture, est l'antidote de la présomption, comme la confiance en Dieu est l'antidote du désespoir. Bien loin d'affaiblir notre Espérance, elle se concilie très-bien avec elle et en est une marque assurée, selon cette parole du prophète royal: «Ceux qui craignent le Seigneur, espèrent en lui (3).» En deux mots, défiance de nous-mêmes, confiance en Dieu; voilà ce qui constitue la vertu d'Espérance. Ces deux perfections, dit saint Bernard, sont comme les deux pieds de Dieu. Baiser l'un sans l'autre, ce serait ou une trompeuse sécurité ou un désespoir déplorable (4).

3° *Accompagnée de bonnes œuvres.* Espérer le ciel et ne rien faire pour le gagner, ce ne serait pas là l'Espérance chrétienne, mais une lâche présomption. Aide-toi, le Ciel t'aidera, dit le proverbe. Et, en effet, Dieu ne nous sauvera pas malgré nous; il nous appelle à lui, il nous aide

(1) Cum metu et tremore vestram salutam operamini. *Philip.*, II, 12.

(2) Qui se existimat stare, videat ne cadat. I. *Cor.*, X, 12.

(3) Qui timent Dominum speraverunt in Domino. *Psal.* CXVIII, 2.

(4) Quorum alterum sine altero osculari vel temeraria securitas est, vel desperatio fugienda. *D. Bern. Serm. de Magdal.*

même à marcher; mais si nous le fuyons, si nous le repoussons, comment pourrons-nous arriver à la béatitude qu'il nous destine? Et voilà l'aveuglement fatal, dans lequel vivent tant de chrétiens. Nul ne veut renoncer à sa part du Paradis; mais où sont ceux qui travaillent pour le mériter? Pleins d'ardeur pour leurs plaisirs et pour leurs intérêts temporels, ils croupissent dans une honteuse apathie pour leur âme, pour le ciel, pour Dieu; et ils disent qu'ils veulent se sauver! Toute Espérance sans conversion, sans amour de Dieu, est une pure illusion. Espérez en Dieu, dit le Prophète, mais en même temps faites le bien (1).

Effets de l'Espérance.

On peut dire de cette vertu qu'elle est la corne d'abondance, d'où les anciens poètes avaient feint qu'il naissait toute sorte de fruits les plus délicieux.

1° *Elle nous console dans nos maux.* A combien de rudes épreuves nous sommes exposés en cette vie! Fatigues, peines, travaux, inquiétudes, alarmes, injustices, persécutions, maladies, afflictions de toute espèce, voilà quel est le tissu de nos jours : la douleur, sous mille formes diverses, est en ce bas monde notre partage. Mais, malgré les maux qui fondent sur lui, le véritable chrétien conserve toujours un calme et une paix inaltérables, parce qu'il sait que tout lui vient également de la main de Dieu, les disgrâces comme la prospérité, et que tout doit contribuer à son salut. Il dit, comme saint Paul : « Je souffre; mais je ne suis pas abattu (2), » parce qu'il sait que le temps de la tribulation passera bientôt; qu'une peine légère, endurée pour l'amour de son Dieu, lui procurera un poids immense de gloire; qu'un jour viendra où Dieu lui-même essuiera ses larmes et le fera entrer en participation de ses ineffables

(1) Spera in Domino et fac bonitatem. *Psal.* XXXVI, 3.
(2) Patior, sed non confundor. II. *Tim.*, I, 12.

délices. Il reçoit même les coups les plus terribles de la Providence comme des grâces de prédilection, qui lui fournissent le moyen d'expier ses fautes et de graver en sa personne, d'une manière plus parfaite, l'image adorable du Sauveur, et qui l'approchent ainsi de plus en plus du terme heureux auquel il aspire ; par où nous voyons encore que non-seulement l'Espérance chrétienne allège les peines de cette vie, mais qu'elle y fait de plus trouver de la douceur et une sainte joie, en montrant aux âmes fidèles que leurs souffrances leur donnent tout autant de traits de ressemblance avec Jésus crucifié, et leur assurent un plus haut degré de gloire dans le ciel [2].

2° *Elle nous soutient dans nos tentations.* Il nous en vient de toutes parts, du côté du monde qui est plein de scandales, du côté du démon toujour acharné à notre perte, du fond de notre propre nature et de notre chair si dépravée par le péché, si portée à la corruption et que nous avons tant de peine à soumettre à l'esprit. Mais tous ces ennemis du salut, si impétueux que soient leurs efforts, ne pourront rien contre un cœur véritablement animé de l'Espérance chrétienne. Mon Dieu est ma lumière et mon salut, se dit-il à lui-même ; qui pourrais-je craindre? Le Seigneur est le protecteur de ma vie; qui pourrait me faire trembler (1)? Et il repousse avec un courage intrépide les assauts les plus rudes, parce que le combat finira bientôt et que la récompense sera éternelle.

3° *Elle nous détache de cette vie.* En effet, aux yeux de l'Espérance chrétienne, nous ne sommes que des étrangers et des voyageurs sur la terre, et nous nous acheminons à chaque pas vers le ciel, qui est notre véritable patrie. Cette attente d'une vie à venir, d'une vie éternellement heureuse, nous désenchante de tout le faux brillant des vanités du siècle, et nous dégage de toutes les affections

(1) Dominus illuminatio mea, quem timebo? Dominus protector vitæ meæ, à quo trepidabo. *Psal.* XXVI, 1.

séduisantes qui nous corrompent. Insensé qui se plaît dans son exil, qui voudrait y bâtir une demeure permanente! Enfants de Dieu, appelés à le voir, à le posséder sans fin, comment pourrions-nous nous complaire dans la boue de ce siècle, au milieu de ce monde rempli de malice et de corruption! Entendons ici la voix du Prophète qui nous crie : « Enfants des hommes, jusques à quand aimerez-vous la vanité et poursuivrez-vous le mensonge (1)? » Ouvrez vos yeux fascinés par les mille bagatelles de ce monde; élevez vos cœurs appesantis par de dangereuses affections. Le bonheur n'est que là-haut, au sein de Dieu [3].

4° *Elle nous anime au service de Dieu.* D'où vient que nous sommes si tièdes et si languissants, quand il s'agit de rendre au Seigneur le culte que nous lui devons? C'est que nous perdons de vue la récompense éternelle promise à la vertu. Voyez ce que font les marchands pour un gain temporel, les militaires pour un honneur passager, les laboureurs pour une récolte incertaine, les savants pour une science fastueuse : à quels travaux ils se livrent! que de peines et de dégoûts ils surmontent! Et nous, chrétiens, qui avons un royaume éternel à conquérir avec tous les trésors de l'immortalité, cette attente des biens futurs ne serait pas capable d'exciter notre zèle et d'enflammer notre courage! La récompense étant si grande et si au-dessus de nos mérites, craindrons-nous de faire quelques efforts pour la mériter? C'est cette Espérance du ciel qui soutenait les martyrs dans les terribles combats de la foi, qui leur inspirait une force invincible et leur faisait braver toute la cruauté des tyrans. C'est cette Espérance du ciel qui a porté tant de vierges chrétiennes, tant de fervents solitaires, tant de saints pénitents, à fouler aux pieds les plaisirs et les honneurs du siècle, pour mener une vie cachée en Dieu. Et, si nous voyons encore tant de généreux

(1) Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium? *Psal.* IV, 3.

chrétiens se conserver purs au milieu de la contagion du monde, fermes au milieu des scandales, zélés au milieu de l'indifférence universelle, luttant courageusement contre le respect humain, contre le torrent de la licence et de l'impiété, contre les faiblesses de leur propre cœur, c'est l'Espérance des biens éternels qui les anime. Désirons comme eux le ciel, et comme eux nous travaillerons à nous en rendre dignes.

Tels sont les salutaires effets de l'Espérance chrétienne. En quelque état que l'homme se trouve, dans la prospérité comme dans l'adversité, elle le rend toujours content, parce qu'il se résigne à la volonté de Dieu et qu'il se confie en sa miséricorde. Oui, le juste affligé et patient est toujours heureux, autant du moins qu'on puisse l'être en ce bas monde, parce qu'il trouve dans ses espérances les prémices et l'avant-goût des félicités éternelles.

Ici remarquons la beauté de l'Évangile et la miséricordieuse tendresse de notre Dieu, qui nous fait un devoir d'une vertu si consolante, d'une vertu qui trouve, pour ainsi dire, sa récompense en elle-même, par les douceurs dont elle inonde notre âme ; et encore, après cela, Dieu nous récompense d'avoir espéré !

D. Quelles sont les grâces que Dieu nous a promises?

R. La vie éternelle, et les secours dont nous avons besoin pour y arriver.

1° *La vie éternelle.* Voilà la sublime fin, pour laquelle nous sommes créés; voilà le terme de notre pèlerinage. Quelle promesse plus magnifique, plus capable de nous enflammer d'amour, Dieu pouvait-il nous faire? Il nous montre en perspective, pour prix de nos efforts et de nos mérites, un bonheur sans fin, le bonheur dont il jouit lui-même, et auquel il veut bien nous associer. O paradis, ô bien-aimé séjour, ô félicité suprême, on a dit de vous des choses merveilleuses; et tout ce qu'on en peut dire ou

penser est encore mille fois au-dessous de la réalité ! L'œil n'a point vu, dit le grand apôtre, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a jamais compris, son cœur n'a jamais senti ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment (1). Portons sans cesse nos regards vers cette céleste patrie, où des torrents de joie et de volupté couleront sur nous, où l'esprit, le cœur, la raison, toutes nos facultés, ici-bas soumises à tant d'épreuves, seront amplement satisfaites et trouveront un contentement parfait, à l'abri de toute vicissitude, où la possession, la seule vue de Dieu nous remplira d'un charme ineffable, d'une paix sans trouble, de délices sans mélange, d'une gloire éternelle et infinie. Si nous étions bien pénétrés de ces vérités, ferions-nous grande estime du monde et de ses trompeurs attraits ? Oh que la terre me semble vile et méprisable, quant je regarde le ciel (2) ! disait un grand saint [4].

2° *Les secours dont nous avons besoin pour y arriver.* Quoique faits pour le ciel, de nous-mêmes nous ne pourrions jamais y parvenir, si Dieu ne nous y portait sur les ailes de sa miséricorde et de sa bonté. Mais il a pitié de notre faiblesse, et il nous ménage avec une sollicitude vraiment paternelle tous les moyens nécessaires à notre sanctification. Grâces intérieures et extérieures, saintes pensées, célestes désirs, lumières qui éclairent notre esprit, pieux mouvements qui dirigent notre volonté, instructions salutaires, bons exemples, force et courage pour persévérer dans le bien, il nous accorde toute sorte de faveurs, sans aucun mérite de notre part, et il suffit que nous y coopérions pour arriver à l'éternelle béatitude qu'il nous a promise. Dieu ne nous refuse donc rien de ce qui a rapport à notre salut ; il nous donne la grâce et la gloire, tant il a de bonté pour nous (3) !

(1) Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. I. *Cor*.. II, 9.
(2) Quàm sordet tellus, quùm cœlum aspicio !
(3) Gratiam et gloriam dabit Dominus. *Psal.* LXIII, 12.

Quand devons-nous faire des actes d'Espérance?

Il en est des actes d'Espérance comme de ceux de Foi et de Charité; car ces trois vertus sont également indispensables, et, en quelque sorte, inséparables. Nous devons donc produire des actes d'Espérance souvent dans le cours de la vie, à l'exemple du voyageur qui, tout le long du chemin, tourne de temps en temps ses yeux et ses pensées vers le but de son voyage. S'il n'y pensait jamais, pourrait-on dire qu'il désire sincèrement y parvenir? Et, si nous ne pensions jamais au ciel, si nous ne témoignions jamais au Seigneur le désir d'y arriver, ne serait-ce pas une preuve que nous en faisons peu de cas? et par là même ne serait-ce pas nous en rendre indignes? Les bons chrétiens ne manquent donc jamais de faire des actes d'Espérance, du moins dans leurs prières journalières. Il n'y a d'ailleurs rien de plus propre à nous faire avancer dans la voie du salut, que de ranimer notre confiance en Dieu.

Mais à part cette obligation générale de faire des actes d'Espérance, il est des circonstances particulières où nous devons en produire. Les principales sont:

1° *Quand on a atteint l'âge de raison* et qu'on est suffisamment instruit de la sublime fin, à laquelle Dieu nous destine. Alors nous devons y tendre de toute l'ardeur de notre âme, témoigner à Dieu notre désir d'y arriver, et lui exprimer notre confiance en l'infaillibilité de ses promesses.

2° *Quand on se prépare à recevoir quelque sacrement.* C'est une bonne disposition et un acte agréable au Seigneur que de s'abandonner alors, avec une entière confiance, à sa divine conduite. C'est surtout quand il s'agit de se réconcilier avec Dieu, que la vertu d'Espérance, comme l'a défini le concile de Trente, est absolument nécessaire pour obtenir la justification.

3° *Dans les tentations de désespoir*, car on guérit les

contraires par les contraires, les vices par les vertus. Vous sentez-vous donc abattu, découragé par le souvenir de vos péchés et par le sentiment de votre faiblesse, vite, ayez recours à Dieu. Dites comme le Prophète : « Je mets ma confiance dans le Seigneur (1) ; vous êtes, Seigneur, mon refuge, ma ressource et mon appui (2). » Et aussitôt, vous sentirez votre courage renaître, et la pusillanimité fera place à la force et à la générosité.

4° *Dans les épreuves et les adversités.* Si le monde nous délaisse, si la fortune nous trahit, si de faux amis nous trompent, si la santé nous abandonne, si la mort frappe des personnes chères à notre cœur, redoublons alors de confiance en Dieu, nous consolant des privations présentes par l'attente des biens futurs.

5° *A l'article de la mort.* C'est au moment où le voyageur approche de son terme, que son ardeur se réveille. Il se réjouit de l'heureux succès de son voyage ; il va se reposer de ses fatigues. Comment se fait-il donc que, sur les portes de l'éternité, l'homme soit si souvent dans la crainte et le trouble ? C'est que les prévarications de sa vie et la crainte des jugements de Dieu l'effraient; les terreurs de la mort l'assiégent, et le démon, alors plus acharné à sa proie, s'efforce de le jeter dans le désespoir. En ce moment décisif, que le pécheur ne perde jamais de vue les miséricordes infinies du Seigneur. Il a pardonné au bon larron sur la croix, et il ne rejettera jamais l'humble prière d'une âme pénitente. Courage donc et confiance ! Tant qu'il vous restera un souffle de vie, la porte du salut vous est ouverte, les sacrements de l'Église vous sont offerts ; recevez-les avec foi et amour, et tous vos péchés vous seront remis. Les personnes, qui assistent les mourants sur leur lit funèbre, doivent leur suggérer des actes d'Espérance ; car, souvent affaissés par la maladie, ils sont

(1) In Domino confido. *Psal.* x, 1.

(2) Dominus fortitudo mea et refugium meum et liberator meus. *Psal.* XVII, 3.

incapables d'en produire par eux-mêmes. Pour bannir les terreurs de la mort et de l'enfer, qui pourraient les désespérer, il est bon de faire entendre souvent à leurs oreilles quelques-unes de ces pensées du roi-prophète. « J'espère en vous, Seigneur, et mon espérance ne sera pas confondue (1). » — « O mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains (2). »

TRAITS HISTORIQUES.

1. L'Espérance est la goutte cordiale, que Dieu a jetée dans notre coupe, pour ôter à la boisson de la vie ce qu'elle a d'amer.

Quels plus excellents modèles d'Espérance pourrions-nous proposer que les justes et les patriarches de l'ancienne loi, qui ont espéré en Dieu contre toute espérance. Ils ont attendu et désiré avec la plus vive ardeur, pendant des milliers d'années, l'effet des promesses divines, se regardant comme des étrangers et des voyageurs sur la terre; car ils soupiraient après une meilleure patrie, qui est la patrie céleste. Ils sont morts, dit saint Paul, sans recevoir les biens que Dieu leur avait promis ; mais ils les ont vus et comme salués de loin, et, enfin, aux jours marqués par la divine Providence, ils ont obtenu l'accomplissement de leur bonheur.

Soutenu par la vertu d'Espérance, Noé, divinement averti de ce qui devait arriver et craignant le courroux céleste avant qu'il éclatât, bâtit l'arche pour sauver sa famille, et, lorsqu'il vit tout le monde périr, bien loin de s'affaiblir dans son espérance, il s'attacha invinciblement aux promesses divines.

De Noé, cette même Espérance a passé à Abraham, Isaac et Jacob, qui ont vécu dans la même attente des biens, que Dieu leur promettait en la personne de celui qui devait sortir de leur race, et dans lequel il devait un jour bénir tous les peuples de la terre. Le grand objet de la religion des Juifs a été d'attendre la délivrance du genre humain par le Messie, qui devait venir au temps fixé par les conseils éternels.

2. Qui jamais fut plus affligé que Job ? Accablé de toute sorte de maux, dépouillé de ses biens, privé de ses enfants, frappé d'ulcères en tout son corps, outragé et calomnié par ses meilleurs amis, et

(1) In te, Domine, speravi; non confundar in æternum. *Psal.* XXX, 2.

(2) In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. *Psal.* XXX, 6.

pour comble de douleur, insulté par sa propre femme, cet homme admirable se fortifie de plus en plus dans l'Espérance et la confiance qu'il a en Dieu. Croyez-vous donc, dit-il lui-même, en me voyant dans cet état affreux qui me réduit presque à déchirer ma propre chair avec mes dents, et à vouloir prodiguer ma vie par le désir que j'ai à toute heure de mourir, croyez-vous que ce soit par impatience et par désespoir ? Non certes. *Quand bien même Dieu me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en lui* (1). Et que lui importent après tout les souffrances de cette vie ? « Je sais, dit-il en un autre endroit, que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai au dernier jour ; je sais que je serai revêtu de cette même chair, que je reverrai mon Dieu de mes propres yeux. C'est là l'espérance que j'ai, et qui reposera toujours dans mon cœur (2). »

Tobie montra la même grandeur d'âme, dans les diverses afflictions qui vinrent l'assaillir. Étant devenu aveugle, ses parents et ses amis le raillaient de sa manière de vivre, et lui disaient : « Où est votre Espérance, pour laquelle vous faisiez tant d'aumônes et vous ensevelissiez les morts ? » Mais il leur répondit, en les reprenant : « Ne parlez point de la sorte ; car nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie, que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise. » Et ainsi il demeura ferme et immobile dans la crainte du Seigneur.

3. Saint Bernard, étant atteint d'une maladie dangereuse, eut une vision dans laquelle l'esprit tentateur s'efforça de le jeter dans le désespoir, en lui reprochant ses péchés avec l'exagération dont il est capable. Mais le saint, au lieu de se troubler, triompha heureusement de cette attaque, et dit à Satan : « J'avoue que de moi-même je « ne suis pas digne des grâces de Dieu, et que je ne puis, par mes « propres mérites, obtenir le royaume de cieux. Mais Jésus-Christ « l'a conquis par ses souffrances, et il a bien voulu me transférer « tous ses droits. C'est par ce don de sa pure libéralité que je regarde « avec confiance le trône céleste comme une chose qui m'appartient » A cette réponse l'ennemi du salut se retira tout confus, et saint Bernard revint à lui-même, comblé des plus douces consolations.

Vie de st. Bern. par GUILL. DE ST. THIERRI.

4. Animé par la vue du ciel, où il espérait entrer, saint Étienne reprochait aux Juifs leur obstination et leur aveuglement, avec une force et une sagesse à laquelle ils ne pouvaient résister. Ils subornèrent donc des gens, pour leur faire dire qu'ils l'avaient entendu blas-

(1) Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo. *Job.*, XIII, 15.

(2) Scio enim quòd Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terrâ surrecturus sum, et rursùm circumdabor pelle meâ, et in carne meâ videbo Deum meum. *Job.*, XIX, 25, 26.

phémer contre Moïse et contre Dieu. Ils émurent le peuple, les sénateurs et les scribes, et, se jetant sur lui, ils l'entraînèrent au conseil. Là, tandis que tous les yeux étaient fixés sur le généreux athlète de la foi, son visage parut majestueux et tout brillant de lumière comme celui d'un ange. Tant était vive l'impression de la gloire future dont il était rempli ! Malgré les cris de fureur qui s'élèvent de toutes parts contre lui, il parle avec une sainte hardiesse. « Têtes dures, dit-il aux Juifs, hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit. » A ces paroles, ils entrèrent dans une rage qui leur déchirait le cœur, et ils grinçaient des dents. Mais toute la malice des hommes ne peut rien contre le juste, qui n'a de pensées et de désirs que pour la céleste patrie. Étienne, levant les yeux, s'écrie : « Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout, à la droite de son Père. » Alors ils se jetèrent sur lui et le lapidèrent.

Saint Symphorien, d'une illustre famille d'Autun, joignait une grande connaissance des belles-lettres à celle de la religion. Il était à la fleur de l'âge et universellement estimé pour ses belles qualités, lorsqu'il fit le sacrifice de sa vie, par l'Espérance de la vie future. Ayant marqué son horreur pour le culte des idoles, il fut condamné à être décapité. Comme on le conduisait hors de la ville pour être exécuté, sa mère, qui le regardait passer, lui cria avec un courage digne de la mère des Machabées : « Mon fils, mon cher fils Symphorien, souvenez-vous du Dieu vivant, et soyez ferme jusqu'à la fin. Élevez votre cœur en haut, et regardez celui qui règne dans le ciel. On ne vous ôte point la vie ; on ne fait que vous la changer en une meilleure ; le chemin est étroit et difficile, mais il est court. » Ce saint jeune homme, animé par ce discours enflammé de sa mère, consomma son martyre avec beaucoup de joie. RUINART. *Act. des mart.*

Alexandre le Grand, sur le point de partir pour sa célèbre expédition d'Asie, distribua presque toutes ses richesses entre ses capitaines et ses soldats. « Que vous reste-t-il donc, Seigneur ? » lui dit alors Perdiccas. — « L'espérance, » répondit-il. — « Elle nous sera commune avec vous, » lui répliqua Perdiccas ; et il lui rendit son présent. — Eh quoi ! si la seule perspective d'une vaine gloire animait ainsi ces généreux guerriers et les portait à se dépouiller de tout, pour se rendre invincibles, que ne devons-nous pas faire, nous qui n'avons pas simplement un royaume terrestre à conquérir, mais un royaume immortel ? Pourquoi tant s'attacher aux frivolités de ce monde ? l'Espérance chrétienne ne doit-elle pas nous suffire ? Quoiqu'il puisse lui arriver de fâcheux, quelque perte qu'il essuie, un chrétien est toujours assez riche, tant que l'Espérance lui reste.

On aime à voir les grands génies, les sommités de la science, au milieu de la gloire qui les environne, tourner leurs regards vers félicité des élus. Dernièrement, dans une réunion de plusieurs per-

sonnages de distinction, qui eut lieu chez le préfet de la Manche, à cause de la bénédiction de sa chapelle, l'évêque de Coutances, apercevant l'illustre astronome Le Verrier, s'empressa de lui offrir ses félicitations bien sincères sur la découverte savante, qui a rendu son nom si célèbre dans toute l'Europe. — « Monsieur, dit le prélat, on ne peut pas dire de vous comme de beaucoup d'autres, que vous vous *êtes élevé jusqu'aux nues*, ce serait inexact. Vous avez fait bien plus, vous vous *êtes élevé jusqu'aux astres*. » — « Monseigneur, ce n'est pas assez, répondit l'illustre interlocuteur, je veux encore monter plus haut, et je médite une entreprise beaucoup plus importante. » — Tous les membres de la société, moins surpris qu'attentifs, attendaient l'annonce d'une nouvelle découverte astronomique, lorsque M. Le Verrier, s'inclinant gracieusement vers Monseigneur, lui dit avec cette noble simplicité, qui est le cachet du vrai mérite : « Je l'avoue, Monseigneur, j'ai l'ambition de m'élever au-dessus des astres; je veux aller au ciel, et j'espère que Votre Grandeur, pour faciliter mon entreprise, ne me refusera pas le secours puissant de ses prières. » *Ami de la Relig.* 9 *novembre* 1847.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

La Prière. — Sa nécessité comme devoir de religion, et comme moyen d'obtenir la grâce.

D. Qu'est-ce que la prière?

R. C'est une élévation de notre âme à Dieu, par laquelle nous lui rendons l'hommage qui lui est dû, et nous lui demandons les biens qui nous sont nécessaires.

Le grand, le premier moyen de sanctification que nous a donné le Père céleste, celui qui nous fait obtenir tous les autres, et qui est, pour ainsi dire, l'âme et la base de toute religion, c'est la Prière. C'est en elle que les saints ont toujours mis l'espérance du salut. Elle est, nous disent-ils, « un trésor inépuisable, une source de richesses, un port qui met à l'abri des tempêtes, une garantie assurée de paix et de bonheur (1). » Elle est « le cri du cœur, la respira-

(1) D. Chrysost. *De incomprehensib. Dei, orat.* 5.

tion de l'âme, la marque nécessaire de la vie spirituelle, l'union de l'homme avec son Dieu (1). » Mais, pour plus de clarté et de précision, nous dirons avec le catéchisme que la prière est :

1° *Une élévation de notre âme à Dieu.* En effet, par la Prière, l'âme s'arrache à ce tourbillon d'affaires humaines, d'intérêts matériels, pour s'occuper de la seule chose véritablement nécessaire, de son salut, de son éternité. Elle quitte donc ce bas monde, elle prend son essor, et s'élance jusqu'au sein de Dieu, afin de lui exposer ses besoins, de lui payer le juste tribut de sa reconnaissance, et de s'entretenir, en quelque sorte, cœur à cœur avec lui. Les saintes pensées, les pieux sentiments sont comme les deux ailes avec lesquelles elle s'envole vers son divin époux, et comme les deux bras dont elle l'embrasse. Par là, nous pouvons déjà voir quelle est l'excellence de la Prière : elle nous met en communication avec la Majesté suprême; elle nous fait jouir de ses plus précieuses faveurs; elle est donc la plus digne occupation de l'homme.

2° Par la Prière *nous rendons à Dieu l'hommage qui lui est dû.* Dieu étant notre créateur, notre père, notre maître, notre juge, nous devons adorer ses grandeurs infinies, le remercier de ses bienfaits continuels, nous humilier sous sa puissance, espérer en sa bonté, et craindre les terribles effets de sa justice. Or, la prière nous fait entretenir avec lui un saint commerce d'adoration, de louanges, de reconnaissance, d'amour, de gémissements sur nos fautes, de confiance en son éternelle miséricorde, et elle est, pour ainsi dire, le fonds du culte que nous devons à sa Divinité. Aussi le prophète royal compare-t-il l'âme qui prie à un luth, à une harpe, parce que ses accents sont comme une douce mélodie qui se mêle au concert des anges, pour rendre honneur et gloire au Très-Haut (2).

(1) D. Aug., in *Psal.* XXXVII. — D. Joan. Climac. *Grad.* XXVIII.

(2) Exsurge, gloria mea, exsurge, psalterium et cithara. *Psal.* LVI, 11.

3° Par la Prière, *nous demandons à Dieu les biens qui nous sont nécessaires*. Quoique, sous le nom générique de Prière, on entende tous les actes et tous les sentiments de religion, cependant, à proprement parler, la Prière n'est autre chose qu'une ardente et respectueuse demande que l'on fait à Dieu de quelque faveur. Avant que l'homme fût dégradé par le péché, sa prière n'était que louange et action de grâces. Adam, dans le paradis terrestre, ayant en abondance tout ce qu'il pouvait désirer, n'avait pas besoin de gémir, ni de crier vers le Seigneur ; il n'avait qu'à bénir l'ineffable bonté de son créateur, qu'à chanter continuellement l'hymne de la reconnaissance (1). Mais depuis notre chute, remplis de misères, sujets à mille maux, faiblesse et néant de tous côtés, ne devons-nous pas nous adresser au suprême dispensateur de tous les dons, à celui-là seul qui est notre force et notre refuge, qui nous console dans nos peines, nous soutient et nous encourage dans nos épreuves, et nous accorde, si nous les lui demandons, des grâces proportionnées à tous nos besoins. Ainsi, prier, c'est demander à Dieu ce qu'il jugera nous être convenable (2).

D. Est-il nécessaire de prier?

R. Oui, c'est un devoir des plus indispensables de notre religion.

Puisque la Prière, ainsi que nous l'avons déjà dit, est un chant de gloire à Dieu, un hommage à sa Majesté suprême, et en même temps un humble aveu de notre faiblesse et le cri de notre misère, il est aisé d'en conclure qu'elle est tout à la fois pour nous un devoir et un besoin. L'honneur que nous devons rendre à Dieu et la

(1) In paradiso non clamabas, non gemebas, sed laudabas *D. Aug.*

(2) Oratio est petitio decentium à Deo. *D. Joan. Damasc.*, *Parall.*, lib. II, c. xv.

charité, que nous nous devons à nous-mêmes, nous en font une obligation également indispensable.

Et d'abord l'honneur, que nous devons rendre à Dieu, nous impose l'obligation de prier. En effet, la foi et la raison nous montrent au-dessus de nous un Être souverainement parfait, auteur et conservateur de tout ce qui existe, qui a créé le monde par la force de sa parole, qui le soutient par la toute-puissance de son bras, et qui le gouverne par les secrets ressorts de sa providence; un Dieu souverainement bon, qui fait également luire son soleil sur le juste et l'impie, qui nourrit avec une bonté paternelle toutes ses créatures, qui ouvre sa main et remplit tout être vivant de ses bénédictions; un Dieu souverainement saint, qui aime essentiellement la vertu, qui a horreur du vice et qui destine, par conséquent, les plus magnifiques récompenses à ceux qui le servent et l'honorent, et les plus terribles châtiments à ceux qui l'outragent et se révoltent contre lui. La foi et la raison nous disent également que ce grand Dieu, indépendant de tout ce qui existe et se suffisant entièrement à lui-même, n'a tiré du néant ce vaste univers que pour sa gloire, et qu'il n'a créé les hommes en particulier que pour avoir des adorateurs en esprit et en vérité. Donc le premier devoir d'un être intelligent et raisonnable est de rapporter à Dieu tout ce qu'il en a reçu, de lui faire hommage de tout ce qu'il est. Puisque Dieu est l'auteur de notre existence, le souverain roi, le seul vraiment grand, vraiment puissant et terrible, il s'ensuit nécessairement que nous devons adorer sa majesté incompréhensible, exalter sa magnificence, reconnaître son empire absolu sur toutes les créatures, lui soumettre tous les mouvements de notre cœur, toutes nos actions, toutes nos pensées, nous humilier devant son trône éternel, et lui demander pardon de nos fautes.

Or, c'est par la Prière que nous pouvons remplir tous ces devoirs. C'est la Prière qui adore, qui aime, qui es-

père, qui rend grâces; c'est la Prière qui nous prosterne aux pieds du Seigneur, qui répand nos cœurs en sa sainte présence, et qui nous pénètre des plus vifs sentiments de crainte, de respect, d'amour et de componction; c'est la Prière qui ranime notre foi, qui affermit notre espérance, qui enflamme notre charité; je dis plus : elle est l'aliment indispensable de ces trois vertus tondamentales; et, par conséquent, autant il est nécessaire de rendre au Très-Haut ces divers hommages, autant l'est-il de recourir à la Prière, qui les renferme tous et sans laquelle ils ne pourraient subsister.

Quel impie donc qu'un homme qui ne prie pas! C'est un enfant dénaturé, qui ne fait aucun cas du plus tendre et du plus aimable de tous les pères; c'est un ingrat, qui jouit continuellement des bienfaits de son Dieu, sans que le souvenir de ces bienfaits arrache du fond de son cœur un sentiment de reconnaissance et d'amour; c'est un sujet rebelle, qui lève un front audacieux et refuse de payer le tribut à son souverain, qui ne daigne pas même le saluer, quoiqu'il soit continuellement en sa présence, et qui le brave par une indifférence presque aussi insultante qu'un mépris formel. Pourrait-on croire que l'habitude de ne pas prier fût empreinte de traits si noirs? Et cependant cet affreux désordre n'est-il pas commun dans le malheureux siècle où nous vivons ? Que de chrétiens, infidèles au devoir de la Prière, qui vivent au gré de leurs passions, sans désirs pour le ciel, sans crainte pour leur destinée éternelle, comme s'ils ne reconnaissaient pas de Dieu, et que, vil amas de poussière et de boue, ils dussent descendre tout entiers dans la tombe ! Hélas! ils sont pires que les païens, car ceux-ci ne manquaient pas d'honorer leurs Divinités fabuleuses par des sacrifices et d'humbles supplications. Et des chrétiens méconnaissent et oublient le Dieu véritable ! Mais par là ils se dégradent et s'abrutissent eux-mêmes. Écoutez saint Jean Chrysostome : « Refuser à Dieu ce tribut, lui témoigner peu

« d'empressement à jouir de ses entretiens, c'est renoncer « à la vie et au sentiment et se ranger soi-même parmi « les animaux sans raison [1] (1).

Pour nous, si nous aimons réellement le Seigneur, si nous sommes pénétrés de respect pour sa grandeur et sa majesté infinies, soyons exacts à lui rendre le culte d'honneur, de louange, d'actions de grâces, qui lui est dû à tant de titres. Eh quoi ! lorsque nous voyons les enfants du siècle s'incliner devant les rois et les grands de la terre, et se livrer à toutes sortes de démonstrations de zèle, de dévouement, de fidélité, d'amour, nous, enfants de Dieu, rougirions-nous de nous prosterner devant celui qui est le roi de l'univers et le dominateur de tous les dominateurs du monde (2) !

Mais, dit l'impie, nous sommes si petits à l'égard de Dieu ; qu'a-t-il besoin de nos hommages ?

Assurément, Dieu n'en a pas besoin pour lui-même ; et que lui importent nos sacrifices et nos prières ? Qu'on l'honore ou qu'on le dédaigne, il est toujours souverainement grand, souverainement parfait, souverainement heureux. Ce n'est donc pas pour lui-même, c'est pour nous que son culte est établi ; c'est parce que nous sommes continuellement sous sa dépendance, que nous avons besoin de l'adorer et de l'invoquer. Tout petits que nous sommes, il veut bien prêter l'oreille au concert de nos louanges et à nos humbles supplications ; et, quoiqu'il puisse très-bien s'en passer, cependant il les exige et pour nous-mêmes et pour sa gloire ; et il ne peut se dispenser de les exiger, parce qu'il est dans l'ordre que l'enfant soit soumis à son père, et la créature à son Créateur. Aussi le premier commandement qu'il intime à l'homme est celui-ci : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu (3). » Ne suffit-il pas d'ailleurs que nous le connaissions, pour qu'aussitôt

(1) D. Chrysost., *de Orat.*, *Hom.* 1.
(2) Rex regum et Dominus dominantium. 1. *Tim.*, VI, 15.
(3) Dominum Deum tuum adorabis. *Math.*, IV, 10.

notre pensée se porte vers lui, et que notre cœur s'attache à ses amabilités infinies ? Le prier, l'aimer, le bénir, le glorifier, c'est pour une âme bien née la plus douce des obligations.

Il y a deux manières de prier, a dit saint Basile : la première, qui est la plus noble, consiste à glorifier Dieu et à s'humilier soi-même. C'est celle dont nous venons de parler. La seconde consiste à demander des grâces (1). Voilà pourquoi nous avons dit que la prière n'est pas seulement un devoir de religion par rapport à Dieu, mais encore un devoir de charité par rapport à nous-mêmes ; et le sentiment de notre impuissance et de notre faiblesse suffit pour nous en convaincre. En effet, l'homme tout entier n'est que ténèbres, misère et néant ; et, de lui-même, il ne saurait former un désir, ni concevoir une pensée digne des regards de Dieu. Nous avons donc besoin de la Prière :

1° *Pour obtenir la grâce.* C'est une vérité de foi que, sans la grâce, nous ne pouvons rien faire pour le salut. « Sans moi, vous ne pouvez rien, » a dit Jésus-Christ (1) ; mais, d'un autre côté, la Prière est l'unique moyen d'obtenir la grâce ; donc elle est d'une nécessité égale à celle du salut. Il est vrai, ainsi que l'a remarqué saint Augustin, qu'il y a des grâces que Dieu nous accorde, sans que nous les lui demandions, comme, par exemple, la vocation à la foi, parce qu'on ne peut pas demander ce qu'on ne connaît pas encore. Quant aux autres grâces, dans le cours ordinaire de sa Providence, Dieu ne les accorde qu'à ceux qui les lui demandent. C'est donc une nécessité de prier ; et, dans la Prière, nous trouvons un trésor inépuisable de dons célestes, une source abondante de toute sorte de biens. La Prière est comme la respiration du chrétien, qui, par sa

(1) Duplex est orandi modus : alter situs est in glorificatione cum humilitate ; alter verò, qui huic inferior est, in petitione. *D. Bas. Const. Monast.*

(2) Sine me nihil potestis facere. *Joan.* xv 5.

vertu, fait sortir du cœur l'air corrompu du siècle, pour y attirer l'esprit vivifiant de la grâce (1).

2° *Pour connaître le bien.* N'ayant de notre propre fonds que mensonge et péché, nous nous laissons éblouir par les frivoles avantages de ce monde, et aveugler par l'amour-propre ; nous nous faisons illusion sur nos propres défauts, nous trouvons le moyen d'être toujours contents de nous-mêmes, sans nous mettre en peine de contenter le Seigneur, sans prendre aucun soin de nous instruire de l'étendue de nos devoirs, et des maximes de la religion que nous avons le plus besoin de connaître. Or, c'est dans la Prière que Dieu nous éclaire sur nos véritables intérêts, qu'il ouvre les yeux de notre intelligence et nous montre le chemin du seul bonheur solide, qu'on ne peut goûter que dans la vertu. « La Prière, dit saint Jean Chrysostome (2), » est à l'âme ce que le soleil est au corps. Le malheur de l'aveugle est de ne pouvoir jouir de la douce clarté du jour ; et le malheur, bien plus déplorable encore du chrétien, est de se priver, en ne priant point, de la lumière qui s'attache à la Prière. Alors il erre au gré de ses passions, et il court infailliblement à sa perte [2].

3° *Pour faire le bien.* En effet, quoique Dieu ne nous commande rien d'impossible, nous n'avons pas toujours le pouvoir prochain et immédiat de faire toute sorte de bien ; mais nous avons toujours le pouvoir de prier, et, par la Prière, d'obtenir les grâces nécessaires pour faire quelque bien que ce soit. Par conséquent, si nous manquons de prudence, de sagesse, de force, de zèle, si nous n'avons que du dégoût pour la religion et les saintes pratiques de la vertu, à qui la faute ? A nous-mêmes. Que ne demandons-nous à Dieu les grâces nécessaires pour nous acquitter de nos devoirs ? Nous voudrions être chastes, tempérants, doux, miséricordieux ; mais c'est la Prière qui conduit à la pratique de ces vertus. C'est la prière, qui nous

(1) Os meum aperui et attraxi Spiritum. *Psal.* CXVIII.
(2) D. Chrys., *de Orat.*, *Hom.* 1.

assure et nous facilite l'accomplissement de nos obligations; et, du moment où elle vient s'établir dans une âme, elle apporte avec elle la haine du vice et l'amour du souverain bien. Si donc nous sommes si dénués de vertus, si stériles en bonnes œuvres, si esclaves de nos passions, c'est que nous ne prions pas ou que nous prions mal. Les Pères et tous les maîtres de la vie spirituelle nous enseignent unanimement que, pour savoir bien vivre, il faut savoir bien prier (1).

4° *Pour persévérer dans le bien.* Continuellement assaillis de tentations, et portés au mal par un penchant naturel, nous avons un besoin absolu du secours de Dieu. Comment, en effet, nous soutenir au milieu de tant de piéges qui nous environnent? Ici-bas, mille objets séducteurs s'offrent à nos yeux : la volupté nous entraîne, les richesses nous corrompent, l'affliction nous abat, la prospérité nous enfle, la pauvreté nous aigrit et nous irrite, tout n'est que tentation en nous et autour de nous. Quel espoir de salut peut-il nous rester, si, du fond de notre misère, nous n'élevons nos mains suppliantes vers le Très-Haut, afin qu'il nous revête de sa force, et qu'il dirige lui-même notre course au milieu des écueils de la vie. De plus, quand les attaques de l'ennemi de notre salut sont violentes, les grâces ordinaires ne nous suffisent pas pour y résister, il faut de plus des grâces spéciales, que nous ne pouvons obtenir que par la Prière. Aussi le Sauveur, pour prémunir ses disciples contre la terrible tentation qui allait les assaillir pendant sa passion, leur déclara qu'il n'y avait que la vigilance et la Prière qui pussent les empêcher d'y succomber. Hélas! ils négligèrent cet avis de leur maître, et ils firent la plus horrible des chutes [2].

Quant à la persévérance finale, qui est le complément de toutes les grâces, bien qu'elle ne soit due à personne,

(1) Benè novit rectè vivere, qui rectè novit orare. *Inter Serm. D. Aug., Serm* 55, *in app.*

et que nous ne puissions aucunement lamériter par nous-mêmes, comme l'enseigne le concile de Trente (1), cependant Dieu ne la refuse jamais à celui qui la lui demande par une fervente Prière. Voulez-vous donc persévérer dans la grâce de Dieu jusqu'à la mort, priez et ne vous lassez jamais de prier. Dites constamment au Seigneur : « O mon Dieu, venez à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir (2) ; sans votre assistance, je vais tomber et je suis perdu. »

D'après ce que nous venons de dire, il est aisé de voir que la Prière n'est pas seulement le partage de certaines âmes plus pures et plus saintes ; c'est un devoir commun imposé à tout chrétien, aux parfaits comme aux imparfaits, aux savants comme aux ignorants, aux simples comme aux plus éclairés. En quelque état qu'on se trouve, dans la santé comme dans la maladie, au faîte des grandeurs comme dans l'abîme, dans la solitude comme au milieu du monde, dans la paix comme dans le trouble, dans la tristesse comme dans la consolation, il suffit d'avoir un cœur et un esprit, pour que nous nous sentions obligés d'aimer Dieu, de le louer, de recourir à lui dans nos besoins, de lui rendre grâce des faveurs qu'il nous accorde, et de ne rien négliger pour en mériter de nouvelles.

Mais la Prière est spécialement nécessaire aux pécheurs. Quand on a eu le malheur d'offenser Dieu et d'encourir sa disgrâce, on se trouve dans l'état le plus déplorable, et sous les coups de la vengeance divine. Le pécheur ne peut faire un seul pas pour s'y soustraire, et il est dans une impuissance absolue d'expier par lui-même ses fautes, et de retourner à Dieu. On peut le comparer à un paralytique qui, perclus de tous ses membres, n'a plus que l'usage de la parole pour exposer sa misère et demander

(1) Trid., *sess.* VI, c. XIII.
(2) Domine, ad adjuvandum me festina. *Psal.* LXIX, 2.

du secours. La Prière est donc son unique ressource. Mais, avec elle, il a un moyen assuré de fléchir le courroux céleste. Qu'il s'avoue coupable, qu'il implore le pardon, et aussitôt le Seigneur est porté à l'indulgence, tant sa bonté est grande ! Oh ! qu'il soit à jamais béni, disait le saint roi David, ce Dieu de grâce et de miséricorde, qui ne m'a pas enlevé l'esprit de Prière, et qui me l'a laissé comme un gage infaillible de sa tendresse (1). Ce fut par la Prière, encore plus que par la force de ses armes, que ce pieux monarque triompha de ses ennemis. Ainsi, nous triompherons de nos passions et de nos habitudes les plus invétérées. Voyez les Ninivites : ils apaisèrent le Seigneur par le jeûne et par d'humbles et ardentes supplications ; et bientôt la ville entière fut renouvelée, et les haillons de sa misère firent place à la plus riche parure. Voyez cette fameuse pécheresse de l'Évangile, l'opprobre de son sexe et le scandale de Jérusalem par ses honteux déréglements : elle s'humilie aux pieds du Sauveur, et aussitôt elle obtient la grâce du salut.

Que ceux donc qui sont éloignés du Seigneur, reviennent à lui, dans toute la sincérité de leur âme. S'ils avaient perdu un objet précieux, quel empressement ne mettraient-ils pas à le retrouver ! Et la grâce de Dieu et le ciel ne sont-ils pas dignes de leurs recherches? Pécheurs, ne cessez donc de prier, jusqu'à ce que vous soyez rentrés en grâce avec Dieu. Dites comme le publicain : « Seigneur, soyez-moi propice (2) ; » ou comme l'enfant prodigue : « Seigneur, je ne suis pas digne d'être mis au nombre de vos enfants; mais, du moins, traitez-moi comme un de vos mercenaires (3). »

Enfin, la Prière est nécessaire aux justes pour se for-

(1) Benedictus Deus qui non amovit orationem meam et misericordiam suam à me. *Psal.* LXV, 20.

(2) Propitius esto. *Luc*, XVIII, 13.

(3) Jàm non sum dignus vocari filius tuus; fac me sicut unum de mercenariis tuis. *Luc.*, XV, 19.

tifier dans le bien, pour se préserver des embûches du démon, pour avancer dans les voies de la perfection. Les Saints nous représentent la Prière comme la nourriture de l'âme (1). Si elle néglige cette divine nourriture, elle ne tarde pas à défaillir. Voilà pourquoi le prophète royal, bien qu'il eût la douce confiance d'être agréable aux yeux du Seigneur, ne laissait pas que de s'adresser à lui avec la plus vive ferveur ; et sa justice et sa sainteté étaient même la grande raison qu'il faisait valoir, pour obtenir une protection toute spéciale. « Gardez mon âme, disait-il à Dieu, parce que je suis saint (2). » En un autre endroit, il disait aussi : « O mon Dieu, ne me confondez pas avec les gens méchants et pervers (3). »

Donc tout nous prouve la nécessité de la Prière, la nature de l'homme, sa misère, ses besoins continuels, sa dépendance du Très-Haut; et, s'il néglige un devoir si sacré, il fait injure à son Dieu et il se perd lui-même.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Partout l'homme prie. Quelle que soit sa croyance, il éprouve le besoin d'élever ses regards, de tourner ses pensées vers l'infini, et de chercher des forces et des consolations dans la bonté toute-puissante du Créateur.

La conduite des Turcs peut faire rougir beaucoup de chrétiens. Où qu'ils se trouvent, à pied, à cheval, debout, couchés, à bord d'un vaisseau, soit qu'ils vendent, achètent, écrivent, soit qu'ils racontent, lisent, s'amusent ou s'ennuient, en un mot, quoiqu'ils fassent, ils n'ont pas plutôt entendu la voix perçante qui jaillit des minarets, qu'aussitôt ils étendent leur tapis, tombent à genoux et prient. Jamais, à l'heure voulue, ils ne manquent à ce devoir d'adoration et de reconnaissance. Quel est le chrétien, quel est le catholique assez zélé pour quitter la table et aller dire sa prière? Aucun bon musul-

(1) Alimonia mentis. *D. Anton.*, *Hom.* CVI.
(2) Custodi animam meam, quoniam sanctus sum. *Psal.* LXXXV, 2.
(3) Discerne causam meam de gente non sanctâ. *Psal.* XLII, 1.

man ne se fait scrupule de rentrer dans sa chambre et d'interrompre ainsi le meilleur et le plus délicat des repas. On le voit encore, l'œil fixé dès le matin sur l'Orient à peine rosâtre, épiant le premier éveil de l'astre, dépliant son tapis avec un soin merveilleux, et passant un quart d'heure dans cette situation. Le fanatisme les aveugle ; mais si une fausse religion a des sectateurs si fervents, n'est-ce pas une chose indigne que le christianisme, que le vrai culte du Seigneur trouve tant d'âmes tièdes et lâches ?

Les premiers chrétiens, comme il est dit aux Actes des Apôtres, persévéraient *dans la communion de la fraction du pain et dans les prières* (1). La première et la principale de leurs occupations était la Prière ; ils employaient toutes sortes de moyens pour n'interrompre que le moins possible l'application de leur esprit à Dieu et aux choses célestes. Ils priaient en commun le plus qu'ils pouvaient, persuadés que plus de personnes s'unissent ensemble pour demander à Dieu les mêmes grâces, plus elles ont de force pour les obtenir. Les Prières publiques, où ils assistaient le plus, étaient celles du matin et du soir, que nous appelons aujourd'hui Laudes et Vêpres. On les exhortait à consacrer ainsi le commencement et la fin de la journée, et à ne point s'en excuser pour les occupations temporelles, qui ne doivent être que l'accessoire des spirituelles. Ils priaient encore plusieurs fois le jour, et même pendant la nuit. Enfin, pour renouveler plus souvent l'attention à Dieu et approcher le plus qu'ils pouvaient de l'oraison continuelle, ils faisaient des prières particulières à chacune de leurs actions. Ainsi tous les travaux, comme le labour, les semailles, la moisson et la récolte des fruits, commençaient et finissaient par des prières. On priait en commençant à bâtir une maison ou à l'habiter, à faire une pièce d'étoffe ou un habit, ou à s'en servir, et ainsi de toutes les autres choses les plus communes. La salutation, au commencement d'une lettre ou dans les autres rencontres, n'était pas seulement un témoignage d'amitié, mais une prière.

FLEURY, *Mœurs des Chrétiens.*

Quelle fidélité, quelle exactitude au devoir sacré de la Prière nous trouvons dans tous les saints de l'Ancien Testament ! Nous citons, entre cent autres, le trait suivant :

Les princes et les grands de Babylone, jaloux de la gloire de Daniel, que Darius avait dessein d'élever à la dignité de premier ministre, firent porter un édit, qui punissait de mort tous ceux qui adresseraient une prière à tout autre, fût-il Dieu ou homme, qu'au roi seul. Quoique cette loi fût impie en elle-même et qu'elle n'eût été faite que contre Daniel, il n'y eut néanmoins que Daniel qui crut

(1) Erant autem perseverantes in doctrinâ apostolorum, et communicatione fractionis panis, et orationibus. *Act.*, II, 42.

n'y pouvoir obéir. Ce saint Prophète, comme les courtisans l'avaient prévu, préférant les ordres de Dieu à ceux des hommes, ne laissa pas d'ouvrir, selon sa coutume, trois fois le jour, les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem, et de fléchir les genoux, pour adorer son Dieu et lui faire ses prières; ses ennemis qui l'observaient, le déférèrent au roi comme un rebelle. Ce prince tâcha de le délivrer de leurs mains; mais ils insistèrent fortement et lui représentèrent que, dès que le roi avait fait un arrêt, il ne pouvait plus le rétracter; qu'il fallait donc, selon sa déclaration, que Daniel fût jeté dans la fosse aux lions, pour y être dévoré. La faiblesse de ce prince fut plus grande que le désir qu'il avait de conserver Daniel ; il le fit donc jeter dans la fosse. Mais les lions, quoique affamés, ne lui firent aucun mal. La grandeur de ce prodige frappa le roi, qui fit précipiter dans la fosse les accusateurs de Daniel ; et ces malheureux furent dévorés en un instant.

Daniel, sorti de cette fosse, bénit Dieu qui avait fermé la gueule des lions, et apprit par là, dit saint Jérôme, à ceux que le Seigneur délivre de leurs ennemis, à le remercier de la protection qu'il daigne leur accorder. Le péché a des dents de lion, dit l'Écriture, et il imprime ses morsures, non sur le corps, mais sur l'âme. Tous ceux que Dieu préserve du péché, sont délivrés encore plus que Daniel de la fureur des lions. ROYAUMONT.

Jean de Castro, si célèbre par les victoires qu'il remporta en diverses occasions sur les Mahométans et les Indiens, qui venaient attaquer les possessions des Portugais, ne rougissait pas, lors même qu'il était environné de nobles et d'une cour nombreuse, de se mettre à genoux, quand il rencontrait une croix plantée par les missionnaires, en signe des conquêtes qu'ils faisaient à Jésus-Christ, et de l'adorer humblement. C'est à cette piété que l'on attribuait les fréquentes victoires qu'il remportait, avec des poignées d'hommes, sur des armées nombreuses d'ennemis du nom chrétien et de la croix. Il mourut entre les bras de saint François Xavier, *qui eut la consolation*, dit l'auteur de sa vie, *de voir mourir un grand du monde avec les sentiments d'un saint religieux.* MAFFÉE, *Hist. Ind. lib.* 13.

2. La Prière est la porte par laquelle le Seigneur nous fait passer ses grâces, disait sainte Thérèse. Si cette porte reste fermée, qu'allons-nous devenir? Hélas! ajoutait-elle, j'en ai fait l'expérience : j'eus le malheur d'abandonner la Prière mentale, et je devenais tous les jours moins chrétienne. Si je n'eusse repris ce saint exercice, j'étais perdue.

L'abbé Pambon repondait à ceux qui venaient lui demander des conseils : « Donnez-moi le temps d'y penser. » Il se mettait au plus tôt en prière; et, si le Seigneur l'éclairait, il faisait part des lumières qu'il avait reçues d'en haut; sinon, il refusait de donner son avis.

Saint Ignace, qui ne s'appuyait que sur la sagesse divine, ne se dé-

terminait jamais, dans les affaires de quelque importance, sans les avoir auparavant recommandées à Dieu dans la prière.

3. Sainte Marie Égyptienne, s'étant convertie, fut continuellement agitée, pendant l'espace de dix-sept ans, d'horribles tentations ; et elle fut toujours victorieuse dans les assauts que lui livra l'esprit impur, parce qu'elle ne cessa point alors de prier le Seigneur. Ce fut aussi par ce moyen que sainte Marguerite de Cortone ne retomba point, malgré la vivacité de ses passions et les tentations continuelles, que lui occasionnait le souvenir si dangereux de ses anciens désordres.

4. Saint Romuald était d'une famille très-honorable. Ses parents, beaucoup plus remplis des maximes du monde que de celles de Jésus-Christ, le firent élever dans la mollesse et lui inspirèrent de bonne heure le goût des plaisirs. Une pareille éducation ne pouvait manquer d'avoir de très-mauvaises suites. Aussi, le jeune Romuald se laissa-t-il entraîner par la fougue impétueuse de ses passions. Cependant l'état de son âme l'inquiétait, et, de temps en temps, il formait la résolution de faire quelque chose d'éclatant pour la gloire de Dieu. Si, lorsqu'il était à la chasse, il se trouvait au milieu d'un bois solitaire, son cœur se sentait touché et attendri ; il s'arrêtait aussitôt pour prier, et s'écriait avec transport : « Heureux les anciens ermites d'avoir choisi de telles habitations? Avec quelle tranquillité ne devaient-ils pas servir le Seigneur, étant ainsi éloignés du tumulte du monde! » Ses prières lui obtinrent la grâce d'une bonne et solide conversion. A l'âge de vingt ans, il entra dans le monastère de Classe, situé à quatre milles de Ravenne. L'esprit de ferveur et de componction dont il était animé, lui fit goûter des douceurs ineffables dans les plus pénibles exercices de la mortification. Chaque jour, il se sentait de plus en plus pénétré de la crainte et de l'amour de Dieu. Les bons exemples qu'il avait sous les yeux, joints aux instructions qu'un frère convers, chargé de le servir, lui donna sur l'éternité et sur le mépris du monde, le détachèrent entièrement du siècle ; il y renonca donc pour toujours, et demanda en plein chapitre à être reçu dans l'Ordre en qualité de pénitent.

5. Tous les saints ont non-seulement recommandé la Prière, dans leurs écrits et leurs discours, et en ont exalté les avantages, mais ils ont tous été des hommes de prière, et ils en ont fait leur principale occupation, persuadés qu'elle était la source de la grâce et la clef qui ouvre le ciel. Citer la conversion des uns, la persévérance des autres, louer l'héroïsme auquel sont parvenus un grand nombre d'entre eux, c'est faire l'éloge de la Prière, puisque ce n'est que par elle que ces prodiges ont été opérés. — Saint Antoine disait que c'était par la Prière qu'il avait triomphé de tous les piéges du démon ; il goûtait tant de douceurs dans ce saint exercice, que souvent, après y avoir passé les nuits entières, il se plaignait de ce que le soleil, par ses rayons, venait le matin troubler le saint commerce qu'il avait avec son

Dieu.—Que n'a pas dit saint Bonaventure à la louange de la Prière ! Ses « fruits précieux sont premièrement d'éclairer notre esprit et de toucher « notre cœur ; ensuite elle nous fortifie dans la foi, elle rend le calme « à notre âme, elle purifie notre conscience, elle rend notre entende-« ment spirituel, elle nous donne un courage invincible, elle nous « inspire la véritable sagesse. » Il avait coutume de dire qu'il avait plus appris au pied du Crucifix, dans la Prière, que dans les livres.

Science pratique.

Saint Cajétan consacrait à la Prière huit heures par jour. — Sainte-Marguerite reine d'Écosse, et saint Étienne roi de Hongrie, passaient presque toute la nuit en prière. — Sainte Françoise donnait à la Prière tout le temps que les obligations de son état lui laissaient libre. — Saint Louis de Gonzague, étant encore très-jeune, faisait chaque jour une heure et quelquefois deux heures d'oraison. — On peut dire que sainte Magdeleine de Pazzi vivait d'oraison.—Il y a eu des saints, comme saint Philippe de Néri et saint François de Sales, qui étaient toujours en oraison, et de qui on pouvait dire qu'ils la faisaient dans le temps même qu'ils s'occupaient d'affaires sérieuses.

L'Heureuse Année.

TROISIÈME INSTRUCTION.

Suite de la nécessité de la Prière. — Son efficacité. — Prétextes qu'on allègue pour s'en dispenser.

La Prière ! la Prière ! voilà le cri de notre faiblesse ; voilà aussi le cri de notre religion. L'Évangile nous la recommande en mille endroits, et il nous la montre toujours comme la compagne inséparable de la piété, de telle sorte que le chrétien, s'il veut remplir sa vocation, est nécessairement un homme de prière.

Priez, nous dit Jésus-Christ (1) ; et, remarquez-le bien, ce n'est pas un simple conseil qu'il nous donne ; c'est un commandement formel qu'il nous intime, et il le répète, et il le confirme en différents endroits : « Il faut.... » Ce mot n'indique pas seulement un devoir de convenance ou

(1) Orate. *Math.*, XXVI, 41.

de surérogation, mais bien une nécessité absolue. « Il faut toujours prier, et ne jamais s'en lasser (1). » Demandez, dit-il ailleurs, et on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez à la porte et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, et qui cherche, trouve ; et on ouvrira à celui qui frappe (2). »

Sans doute, Dieu n'a aucun besoin de nos Prières pour connaître ce qui nous est nécessaire, et il aurait pu répandre sur nous ses dons, sans aucune sollicitation de notre part. Mais alors nous eussions été exposés à en faire peu d'estime ; nous aurions profité des grâces d'en haut, sans penser à la main libérale qui nous les distribue. Dieu a voulu nous attacher à lui par le lien de la Prière. Étant la bonté infinie, il ne désire rien tant que de se communiquer aux hommes, et de les combler de ses biens ; mais, pour les tenir sous sa dépendance, afin qu'ils ne perdent jamais de vue son pouvoir et sa libéralité, il veut qu'on le prie ; il veut, ajoute saint Grégoire, qu'on l'importune et qu'on lui fasse une sorte de violence par la Prière.

A la force de ses paroles, Jésus-Christ joint l'autorité de ses exemples. Certes, il n'avait aucun besoin de prier, puisqu'il possédait en son adorable personne tous les trésors de la science et de la sagesse ; et cependant, après avoir employé le jour aux travaux pénibles de son ministère, il consacrait les nuits à la Prière (3). Fuyant le tumulte du monde, il se retirait dans la solitude ou au sommet des montagnes, afin de prier avec plus de liberté (4). Et, la veille de sa mort, au milieu des plus cruelles angoisses, plus il souffrait, plus il priait (5). Jésus-Christ

(1) Oportet semper orare et non deficere. *Luc.*, XVIII, 1.

(2) Petite et accipietis, quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis. *Math.*, VII, 7.

(3) Erat pernoctans in oratione. *Luc.*, VI, 12.

(4) Noctibus exiens morabatur in montem qui vocatur Oliveti. *Luc.*, XXI, 37.

(5) Factus in agoniâ, prolixiùs orabat. *Luc.*, XXII, 43.

priait, mais ce n'était pas pour lui ; c'était donc pour nous, pour l'expiation de nos fautes. Or, comme l'a très-bien dit saint Cyprien, s'il priait, lui qui n'avait jamais commis de péché, à combien plus forte raison des pécheurs doivent-ils prier !

Les apôtres se sont fait un devoir d'imiter leur divin Maître. Leurs écrits sont pleins d'exhortations à la Prière : « Priez sans relâche (1). » Et ils se livrent eux-mêmes avec ardeur à ce saint exercice, le regardant comme une de leurs plus importantes fonctions (2). Au milieu de leurs travaux et de leurs sollicitudes continuelles, au fond des cachots, en face de leurs persécuteurs, leur refuge et leur consolation est dans la Prière.

La Prière est donc un des premiers devoirs imposé par Jésus-Christ à tout fidèle ; et on ne peut l'omettre, pendant un temps considérable, sans se rendre coupable d'un péché grief. Pour nous faire mieux sentir cette obligation de prier Dieu et de se recommander à lui, les saints Pères et les théologiens nous assurent que la Prière n'est pas seulement nécessaire de nécessité de précepte, mais encore de nécessité de moyen, c'est-à-dire qu'il est absolument impossible à celui qui ne prie point de se sauver, puisque nous ne pouvons rien, dans l'ordre du salut, sans la grâce, et que Dieu n'accorde la grâce qu'à la Prière.

Efficacité de la Prière.

Elle a tout pouvoir sur le cœur de Dieu, et sa force est telle qu'on peut dire, en toute vérité, qu'elle surmonte l'Invincible, qu'elle enchaîne le Tout-Puissant, et qu'elle le contraint, en quelque sorte, à nous faire miséricorde (3).

(1) Sine intermissione orate. I. *Thess.*, v, 17.

(2) Nos autem orationi et ministerio verbi instantes erimus. *Act.*, VI, 4.

(3) Oratio vincit invincibilem, ligat omnipotentem. *D. Bern.* — Misericordiam extorquet. *Tertull. Apol.* IV.

« Elle est, dit encore saint Jean Climaque, la réconciliation de l'homme avec Dieu, la médiation de la rémission des offenses, le rempart contre les misères et les afflictions de cette vie, l'extermination de tous nos ennemis invisibles (1); » et, pour tout dire en un mot avec Tertullien, « elle est une toute-puissance suppliante (2). » Saint Chrysostome va même jusqu'à dire qu'elle rend la parole de l'homme aussi puissante et même plus puissante que la parole de Dieu. Aussi puissante, car de même que Dieu a fait toutes choses d'une seule parole (3), de même l'homme n'a qu'à parler et à demander, et tout lui est accordé (4). Plus puissante en quelque sorte, puisque Dieu en commandant ne se fait obéir que de simples créatures, au lieu que, par la vertu de la Prière, Dieu, tout-puissant qu'il est, obéit, selon l'expression de l'Écriture, à la voix de l'homme (5).

Que d'exemples de l'efficacité de la Prière les livres saints ne nous offrent-ils pas ! Les Israélites ont prostitué leur encens au veau d'or, et voilà que le courroux du Ciel va fondre sur eux ; mais Moïse prie, et sa prière désarme le bras du Tout-Puissant. Plus tard, de nouveaux crimes provoquent la vengeance du Seigneur ; la foudre est déjà partie, et le peuple d'Israël va être entièrement exterminé ; mais Aaron prie, et sa prière arrête les ravages du feu céleste. Au temps d'Élie, le ciel semble être devenu d'airain, et ne donne ni pluie ni rosée. Mais ce saint Prophète, qui était, dit l'Écriture, un homme semblable à nous, devient, par ses prières, maître de la nature ; il ouvre et il ferme le ciel à son gré. Ezéchias prie, et la santé lui est rendue ; Esther et Judith prient, et elles sauvent le peuple de Dieu ; Daniel prie, et sa Prière ferme la gueule des lions ; Su-

(1) D. Joan. Climac. *Grad.* 18.
(2) Omnipotentia supplex. *Tertull.*
(3) Dixit, et facta sunt. *Psal.* XXXII, 2.
(4) Quodcumque volueritis petetis et fiet vobis. *Joan.*, XV, 7.
(5) Obediente Deo voci hominis. *Jos.*, X, 14.

sanne prie, et son innocence est reconnue; la Cananéenne prie, et elle obtient la guérison de sa fille. Mais nous serions infini, si nous voulions raconter tous les heureux effets, disons mieux, les prodiges de la Prière. C'est par elle que plusieurs illustres serviteurs de Dieu ont combattu les rois les plus puissants et défait leurs armées, car ils savaient, par l'exemple de Moïse, « que les mains élevées à Dieu enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent (1). » Combien de fois enfin n'a-t-on pas vu les prières des justes guérir les malades, ressusciter les morts, détourner les fléaux, sauver les villes et les empires! L'univers tout entier, selon la remarque d'un ancien auteur, ne subsiste que par les prières des saints [1] (2).

Ce n'est pas tant pour nous faire obtenir des prospérités temporelles que la Prière est puissante; elle nous enrichit surtout des vrais biens, qui sont ceux de la piété et de la vertu. Les livres saints nous la représentent tantôt comme un bouclier, tantôt comme un casque ou une cuirasse, qui nous met en état de résister aux traits des princes des ténèbres, des esprits de malice (3). Et puis, par les doux rapports qu'elle nous fait entretenir avec la Divinité, elle bannit de notre cœur l'amour des vains plaisirs; elle nous remplit d'une douce paix, et fait couler en nous les bénédictions célestes; elle épure et ennoblit tout notre être. Ces magifiques effets, la Prière les produit infailliblement, pourvu qu'elle soit revêtue des conditions nécessaires.

Cette efficacité de la Prière est fondée :

1° *Sur la bonté de Dieu.* Il y a dans l'Être infiniment bon un mouvement secret, qui le porte à communiquer aux autres les biens renfermés dans son essence divine (4). C'est un soleil, qui ne cherche qu'à répandre sa lumière; c'est une plénitude immense, qui tend sans cesse à remplir

(1) Bossuet, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.*
(2) Sanctorum precibus stat mundus. *Rufin. Præf. in vitas Pat.*
(3) *Ephes.*, VI, 11. — I. *Thess.*, V, 8.
(4) Bonum communicativum sui. *D. Thom.*

tous les vides. Nous n'avons donc qu'à ouvrir notre cœur par la Prière, et il nous comblera de toute sorte de faveurs, comme il nous l'assure lui-même (1).

2° *Sur la fidélité à ses promesses.* Sa parole est expresse : « Demandez et vous recevrez.... Oui, je vous dis en vérité, et je vous jure que vous obtiendrez tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom (2). » Or, Dieu est fidèle, dit l'Apôtre (3), et il ne peut manquer à sa parole. Si donc nous sommes pauvres en biens spirituels, à qui pouvons-nous nous en plaindre, sinon à nous-mêmes ? Ne nous moquerions-nous pas, et à bon droit, d'un mendiant, qu'un homme riche voudrait pourvoir de toutes choses, à la seule condition qu'il les demanderait, si ce mendiant voulait néanmoins rester dans sa pauvreté plutôt que de demander ce dont il a besoin ? C'est une folie, dirions-nous, et c'est aussi la nôtre, puisque Dieu est disposé à enrichir ceux qui l'invoquent (4).

3° *Sur les mérites de Jésus-Christ.* Peut-elle être appuyée sur un fondement plus solide ? Notre divin Sauveur nous a cédé tout le prix de son sang ; il n'est donc rien que nous ne puissions obtenir par la vertu infinie de ses mérites. Le Père éternel nous doit tout, puisque Jésus-Christ, son divin Fils, a tout gagné pour nous. Après cela, pourrions-nous douter de l'effet de nos prières ?

Que la Prière habite donc continuellement sur nos lèvres ; et, pour que nous y soyons constamment fidèles, réglons tellement nos occupations de la journée, qu'elle en soit une des plus importantes.

Cependant telle est l'apathie que nous avons pour les choses du ciel, qu'un grand nombre de chrétiens semblent ne faire aucun cas de la Prière, et passent des jour-

(1) Dilata os tuum, et implebo illud. *Is.*, LXXX, 11.
(2) *Joan.*, XIV, 13.
(3) II. *Thess.*, III, 3.
(4) Dives in omnes qui invocant illum. *Rom.*, X, 12.

nées, des semaines, hélas ! peut-être des années entières, sans se livrer à un si saint et si salutaire exercice.

Je n'ai pas le temps, dit celui-ci ; les affaires m'absorbent, le soin de ma famille, de mon domaine, de mon commerce, demande toute mon application ; à peine puis-je un instant respirer. — Mais, de grâce, songez donc que l'affaire la plus importante pour vous, c'est votre salut ; songez que le temps ne vous est donné que pour y travailler, que la plus digne, ou plutôt la seule digne occupation de l'homme, c'est de se préparer à son éternité, et que tout le reste, en comparaison de l'affaire du salut, n'est que bagatelle et amusement d'enfant (1). De plus, soyez de bonne foi, ne trouvez-vous pas assez de temps pour tout, pour le travail et le repos, pour le jeu et les divertissements, pour des conversations inutiles et même dangereuses? Vous en trouvez même assez pour offenser le Seigneur. Comment donc osez-vous dire que vous n'avez pas le temps de prier [2]?

Moi, dit celui-là, je suis bien convaincu de la nécessité de la Prière ; mais je ne sais point prier, et je vois que j'y perds mon temps. — Mais quoi? la Prière demande-t-elle un grand effort d'esprit ou d'imagination? Est-ce par l'élégance du discours, par des paroles étudiées que vous pouvez plaire au Seigneur? Ah ! si vous sentez bien les besoins infinis de votre âme, vous ne serez pas embarrassé pour les exprimer. Certes, on n'a pas besoin d'apprendre à un malade comment il doit solliciter sa guérison, à un pauvre comment il doit implorer la charité publique, à un malheureux comment il doit se plaindre. La vue de leurs misères, la douleur qui les presse, le désir d'être soulagés leur fournit assez d'expressions. Consultez votre cœur, voyez les faiblesses et les plaies de votre âme, sondez l'abîme de votre corruption, et les paroles ne vous manqueront pas pour vous humilier devant le Seigneur, pour dé-

(1) Majorum nugæ negotia vocantur. *D. Aug.*

plorer vos fautes, pour solliciter sa miséricorde ; et alors, au lieu de vous plaindre que vous n'avez rien à dire en présence d'un Dieu à qui vous avez tant à demander, vous vous plaindrez plutôt de ne savoir par où commencer [3].

Un troisième m'objecte qu'il n'a ni attrait ni goût pour la Prière, et, en conséquence, il croit pouvoir s'en dispenser comme d'un devoir onéreux, comme d'une gêne inutile. — Mais, parce qu'une obligation est pénible, est-ce une raison pour la rejeter? Dieu ne nous commande pas la Prière à cause du plaisir que nous pouvons y trouver, mais parce qu'elle est une nécessité de notre nature, un besoin de notre âme ; et, si nous n'avons que du dégoût pour ce saint exercice, c'est que nous sommes trop attachés aux choses de la terre ; c'est que nous n'aimons pas Dieu ; et l'amour du monde, comme une fièvre brûlante, nous rend insipides et dégoûtants les biens invisibles et éternels. Commencez donc par purifier votre cœur, par briser ces chaînes de vos convoitises, qui vous enfoncent dans le limon des affections terrestres, et alors, au lieu de fuir le Seigneur, vous vous plairez à converser avec lui. Mais, sachez-le bien, ce n'est que par la Prière, et par la persévérance dans la Prière, qu'on peut mériter ces douceurs et ces consolations célestes, qui en sont le fruit et la récompense [4].

On pourra dire encore qu'on n'ose prier le Seigneur à cause de la grièveté et de la multitude de ses crimes; la honte qu'on en ressent ferme la bouche, et on craint de paraître devant lui. Tentation terrible, qui pourrait conduire au désespoir ! O pécheurs, ne voyez-vous pas que c'est le démon, jaloux de conserver sa proie, qui s'efforce de vous fermer tout accès auprès du Seigneur ? C'est précisément à cause de vos péchés, que vous avez un plus grand besoin de miséricorde. Allez donc à ce Dieu de toute bonté qui, bien loin de repousser celui qui avoue ingénument ses fautes, l'accueille avec tendresse et ne tarde pas à

exaucer sa prière. Car quiconque demande obtient (1). Remarquez-le bien, le Seigneur dit : Quiconque, *omnis*, soit juste, soit pécheur [5].

Conjurons le Seigneur de ranimer en nous l'esprit de Prière ; l'âme, qui en est dépourvue, est comme une place démantelée, ouverte de toutes parts aux attaques de l'ennemi du salut, et elle tombe bientôt en ruine. Heureuse, au contraire, celle qui prie ! Elle expie ses fautes, elle s'enrichit des plus précieux trésors de la sagesse, elle s'approche de la Majesté divine, elle porte sur son front le glorieux caractère des élus.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Il n'eût fallu que dix justes, dans Sodome et Gomorrhe, pour sauver ces villes criminelles. Voici ce que le Seigneur dit à Abraham : « Le cri de Sodome et de Gomorrhe s'est multiplié, et leur péché s'est aggravé devant moi. Je descendrai, et je verrai s'ils ont accompli en leurs œuvres la clameur venue jusqu'à moi. » Abraham s'approchant du Seigneur lui dit : « Perdrez-vous l'innocent avec le coupable ? S'il y avait cinquante justes dans la ville, les extermineriez-vous avec les autres ? Ne pardonneriez-vous pas plutôt à toute la ville, en faveur des cinquante justes qui s'y trouveraient ? Il est loin de vous de perdre le juste avec l'impie, et de traiter l'innocent comme le coupable ; cela n'est point de vous : celui qui juge toute la terre pourrait-il ne pas rendre justice ? » Le Seigneur dit : « Si je trouve en Sodome cinquante justes, je pardonnerai à toute la ville à cause d'eux. Abraham répondit, disant : « Puisque j'ai commencé, je parlerai encore à mon Seigneur, quoique je ne sois que cendre et poussière. S'il y avait cinquante justes moins cinq, feriez-vous périr toute la ville, parce qu'il y en aurait cinq de moins? » Et le Seigneur lui répondit : « Je ne la détruirai point, si j'en trouve là quarante-cinq. » Abraham lui parla encore, disant : « Et s'il s'en trouve là quarante, que ferez-vous ? » Et il répondit : « Je ne la détruirai point à cause des quarante » — « Je vous prie, Seigneur, de ne vous point fâcher, si je parle encore ; peut-être il n'y en aura que trente. » Le Seigneur dit : « Je ne le ferai point, si j'en trouve là trente. » Puisque j'ai commencé, dit encore Abraham, je parlerai à mon Seigneur : « s'il ne s'en trouvait que vingt ? » Le Seigneur dit : « Je ne la détruirai point à cause de ces vingt. » Abraham

(1) Omnis qui petit accipit. *Math.*, VII, 8.

dit : « Je vous prie, Seigneur, de ne vous point fâcher, si je parle encore cette fois : peut-être n'y en aura-t-il que dix. » Le Seigneur dit : « Je ne la détruirai point à cause de ces dix. » Et le Seigneur disparut, quand il eut cessé de parler à Abraham, et Abraham retourna en sa demeure. Bientôt après le Seigneur fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe le soufre et le feu du ciel ; et il détruisit ces cités et toute la contrée qui les environne, et tous les habitants des villes et toutes les plantes de la terre.

Traduction de M. de Genoude.

Les Israélites étant campés à Raphidim, les Amalécites vinrent les attaquer. Moïse dit à Josué : « Choisissez des hommes, et allez combattre contre Amalec. Pour moi, je me tiendrai sur le haut de la colline, ayant en main la verge de Dieu. » Josué fit ce que Moïse lui avait dit, et il combattit contre Amalec. Mais Moïse, Aaron et Hur montèrent sur le haut de la colline. Et, lorsque Moïse tenait les mains élevées, Israël était victorieux ; et, lorsqu'il les abaissait un peu, Amalec avait l'avantage. Cependant les mains de Moïse étaient lasses et appesanties ; c'est pourquoi ils prirent une pierre, et l'ayant mise sous lui, il s'assit ; et Aaron et Hur lui soutenaient les mains des deux côtés. Ainsi, ses mains ne se lassèrent point jusqu'au coucher du soleil. Josué mit donc en fuite Amalec, et fit passer son peuple au fil de l'épée. *Exode* 17, 8.

Moïse, sur la montagne, tenant les mains étendues pour implorer le secours du ciel, est une image admirable dont les saints se servent, pour nous enseigner à prier utilement et à repousser toutes les attaques du tentateur. Dans cette situation, il représentait Jésus-Christ crucifié ; car nos prières sont rejetées, si elles ne se font au nom de Jésus-Christ et si lui-même ne les offre à Dieu. Mais, appuyées sur la vertu de sa croix, elles mettent en fuite Amalec, c'est-à-dire le prince des démons, avec tous ces esprits pervers, qui s'acharnent à notre perte et nous font continuellement la guerre.

Vers le commencement du Xe siècle, les Hongrois vinrent assiéger la ville d'Augsbourg. Saint Ulric, qui en était alors évêque, avait eu soin de l'environner de bonnes murailles et d'y faire construire des forts en divers endroits, pour la mettre à l'abri des incursions des Barbares. Mais toutes ces précautions n'auraient pas sauvé la ville, si elle n'avait eu le bonheur d'avoir à sa tête un saint pasteur. Au plus fort du danger, Ulric, semblable à Moïse sur la montagne, levait les mains au ciel, qu'il tâchait de fléchir par des supplications publiques ; ses prières furent exaucées. Les Barbares, saisis tout à coup d'une terreur panique, levèrent le siége et s'enfuirent avec beaucoup de confusion. Ils furent rencontrés et taillés en pièces par Othon, que le pape couronna empereur en 962.

Saint Sabas, un des plus célèbres patriarches de l'ordre monastique, en Palestine, travaillait le jour en priant et veillait une partie

de la nuit. Il n'interrompait son travail que pour lever les mains au ciel, et ne prenait de repos que pour empêcher la nature de succomber. Le démon essaya plusieurs fois de l'effrayer, en lui apparaissant sous la forme de différentes bêtes féroces ; mais il le mit en fuite par la Prière. Il eut la douleur de voir quelques moines de sa laure se révolter contre lui. Alors Sabas se retira secrètement, en disant qu'on pouvait résister aux démons, mais qu'il fallait céder aux hommes, par amour de la paix. Il alla vers le désert de Scythopolis, et entra dans une caverne, où un lion faisait sa demeure. L'animal vint à minuit, et, trouvant le saint endormi, il le prit doucement avec les dents par le bord de sa robe, pour le traîner dehors. Sabas se réveilla et ne fut point effrayé, à la vue du lion. Il se mit même à réciter tout haut l'office de la nuit. Le lion sortit alors de la caverne. Il y rentra lorsque le serviteur de Dieu eut fini sa prière, et le prit de nouveau par le bord de sa robe, pour le traîner dehors. Sabas lui adressa la parole, et lui dit que la caverne était assez grande pour les loger tous deux. A ces mots, l'animal s'en alla et ne revint plus. — Une sécheresse, qui affligea la Palestine pendant cinq ans, fut suivie d'une famine générale dans le pays. Sabas eut recours à la Prière, et il eut de quoi pourvoir aux besoins de ses monastères. A la fin, il obtint du Ciel une pluie abondante, qui répandit une joie universelle dans la Palestine. — Un jour que l'empereur Justinien traitait en sa présence quelques affaires qui le regardaient, Sabas le quitta à l'heure de tierce pour aller prier. Jérémie, son compagnon, lui représenta que ce qu'il faisait ne convenait pas au respect dû à la majesté impériale « Mon fils, lui dit-il, l'empereur fait son devoir, et nous devons faire le nôtre. » Cette réponse prouve jusqu'à quel point il était fidèle à l'accomplissement de ses devoirs. Il mourut, plein de mérites, le 5 décembre 1532, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. GODESCARD.

2. Pour condamner cette lâcheté des chrétiens, qui regrettent toujours le temps qu'ils donnent aux exercices de piété, que de beaux exemples l'histoire nous fournit! Citons d'abord notre grand roi, saint Louis. Il consacrait chaque jour plusieurs heures aux pratiques de religion ; et, comme on lui reprochait d'y employer trop de temps, il répondit avec douceur : « Les hommes sont étranges : on me « fait un crime de mon assiduité à la Prière ; on ne dirait mot, si « j'employais les heures que j'y donne à jouer aux jeux de hasard, « à courre la bête fauve, ou à chasser aux oiseaux. » — Ayant acquis de Baudoin II, empereur de Constantinople, la sainte couronne d'épines de Notre-Seigneur, ainsi que plusieurs autres reliques, pour les placer honorablement, il fit bâtir dans son palais, à Paris, une chapelle célèbre, connue depuis sous le nom de Sainte-Chapelle. C'était le lieu ordinaire où le saint roi vaquait aux exercices de piété, y passant quelquefois les nuits en prière. On l'eût pris

pour un ange prosterné devant le Très-Haut, lorsqu'il était au pied des autels ; tant son recueillement était profond. Mais le temps qu'il donnait à l'oraison, ne fut jamais au préjudice de son peuple. Louis était trop convaincu que toute piété qui nuit à l'accomplissement de ses devoirs, est une piété fausse. VELLY, *T. V.*

Alfred-le-Grand, roi et législateur d'Angleterre, un des plus grands princes qui aient honoré le trône, dans la distribution qu'il fit de son temps, trouva le moyen de vaquer à tout, aux affaires, à l'étude et à la Prière. Il divisa les vingt-quatre heures du jour en trois parties égales, l'une pour les exercices de piété, l'autre pour le sommeil, la lecture et la récréation, et la troisième pour les soins de son royaume. Comme il n'y avait point encore d'horloges, il fit faire six cierges qui brûlaient chacun quatre heures, et ses chapelains l'avertissaient tour à tour, lorsque l'un des quatre était consumé. A la fleur de son âge et au plus haut point de sa gloire, il avait fait vœu de garder fidèlement cette distribution de temps, et il n'y manqua jamais. Ce grand roi mourut l'an 900, regretté comme un père et comme un héros par son peuple. Jamais prince n'eut plus d'affabilité pour ses sujets et plus de valeur contre leurs ennemis, et peut-être n'y eut-il jamais de preuve plus frappante de ce que peut la religion sur les rois et les peuples, pour la gloire et la prospérité des États. Un historien, Henri Spelman, transporté d'une espèce d'enthousiasme, le peint ainsi : « O Alfred ! la mer- « veille et l'étonnement de tous les siècles ! si nous réfléchissons « sur sa piété, nous croirons qu'il a toujours vécu dans un cloître ; « si nous pensons à ses exploits guerriers, nous jugerons qu'il n'a « jamais quitté les camps ; si nous nous rappelons son savoir et ses « écrits, nous estimerons qu'il a passé toute sa vie dans un collége ; « si nous faisons attention à la sagesse de son gouvernement et aux « lois qu'il a publiées, nous serons persuadés que ces objets ont été « son unique étude. » *Biographie Universelle.*

Au milieu des embarras du trône, Stanislas, roi de Pologne et plus tard duc de Lorraine, savait se ménager le temps dont il avait besoin pour offrir ses hommages au Roi des rois, et il ne donnait pas moins de deux heures chaque jour à ses exercices de piété. Il composa et rassembla dans un même volume manuscrit différentes prières pour son usage. « Selon que le temps me permettra, dit-il, « de prolonger mon oraison, je jetterai un coup d'œil, le matin, sur « les affaires que j'aurai à traiter pendant la journée. Je réfléchirai « sur ce que j'aurai à faire, et plus encore sur ce que j'aurai à évi- « ter..... Le soir, pour me préparer une heureuse nuit, j'aurai soin « de me tourner vers Dieu, de lui marquer ma reconnaissance, de « lui demander ses lumières pour reconnaître mes fautes, d'en faire « tous les jours la recherche par un examen, quelque court qu'il soit, « de lui en demander pardon, et de former la résolution de les évi-

« ter avec le secours de sa grâce. » Quelle sagesse, quelle piété dans ce règlement de vie ! Que n'est-il adopté et suivi par tous les chrétiens ! Bientôt leur conduite serait entièrement différente de ce qu'elle est.

Dict. d'Éducation.

3. Le célèbre Lanfranc s'était entièrement adonné à l'étude des sciences humaines, et s'était acquis par là une grande réputation ; mais il avait négligé l'affaire de son salut. Passant un jour par une forêt pour aller à Rouen, il fut arrêté par des voleurs qui, lui ayant ôté tout ce qu'il avait, lui lièrent les mains derrière le dos, lui bandèrent les yeux, et le laissèrent dans des broussailles épaisses, éloigné du chemin. En cette extrémité, ne sachant que devenir, il s'abandonna à une profonde tristesse, et il déplorait son malheureux sort. La nuit étant venue, il rentra plus sérieusement en lui-même, et il voulut prier Dieu ; mais il ne le put, parce qu'il ne l'avait point appris. Alors il dit : « Seigneur, j'ai tant employé de temps à l'étude « que j'y ai usé mon corps et mon esprit, et je ne sais pas encore « comment je dois vous prier. Délivrez-moi de ce péril, et, avec votre « secours, je réglerai tellement ma vie que je pourrai vous servir et « ne m'attacher plus qu'à vous. » Il y avait, dans un si savant homme, une ignorance que nous devons remarquer : il paraissait croire que, pour prier Dieu et chanter ses louanges, il était besoin de formules particulières. Il ne savait donc pas que c'est le cœur qui prie ; et, en effet, la prière qu'il adressait alors à Dieu, était de sa part un vif désir d'être délivré de l'extrémité à laquelle il se trouvait réduit, et dès lors une vraie prière que Dieu exauça. Des voyageurs qui passèrent, le délièrent et le ramenèrent dans le chemin. Il les pria de lui montrer le plus pauvre monastère qu'ils connussent dans le pays. Ils lui parlèrent de l'abbaye du Bec, fondée par le vénérable Helluin. Quand Lanfranc arriva, il trouva ce saint occupé à bâtir un four, où il travaillait de ses mains. « Que désirez-vous, » dit Helluin ? — « Je veux être moine, » répondit Lanfranc. L'abbé lui fit donner le livre de la règle, lui dit de la lire, comme saint Benoît ordonne de le faire aux postulants. Lanfranc, l'ayant lue tout entière, dit qu'avec l'aide de Dieu, il observerait tout ce qu'elle contenait. L'abbé, sachant qui il était et d'où il venait, lui accorda sa demande. Lanfranc se prosterna et baisa les pieds de l'abbé, dont il admira l'humilité et la gravité. Lanfranc devint plus tard archevêque de Cantorbéry, en Angleterre.

Hist. Ecclés. liv. 59, art. 72.

4. Le vénérable Berchmans, interrogé sur la manière dont il se comportait, dans le temps où il éprouvait des dégoûts pendant la prière, répondit : *Je prie, je m'occupe, je prends patience.*

Saint Philippe de Néri disait qu'il était très-utile, dans le temps des sécheresses et des désolations intérieures, de se figurer qu'on était comme un mendiant en la présence de Dieu et des saints, et de demander successivement l'aumône spirituelle, tantôt à Jésus-Christ

tantôt à la sainte Vierge, tantôt à son ange-gardien, et tantôt à tel ou tel saint, à peu près comme les pauvres demandent l'aumône corporelle à ceux qu'ils savent pouvoir la leur faire.

5. Quelque chargé qu'on soit de crimes, Dieu ne rejette jamais un cœur contrit et humilié. Nous pourrions citer un nombre infini de Magdeleines, d'Augustins, plongés dans toute sorte de désordres, et dont le Seigneur a daigné accepter le repentir avec la plus grande bonté. Nous nous bornerons aux deux traits suivants. — Saint Jean-de-Dieu, fondateur de l'Ordre de la charité, avait été d'abord soldat. Entraîné par le mauvais exemple de ses camarades, il avait insensiblement perdu la crainte de Dieu, et les avait imités dans leurs désordres. Lorsqu'il eût quitté le service de Dieu, il commença à apercevoir l'abîme où il était plongé; et il avait déjà bien travaillé à réparer ses crimes, lorsque la divine Providence, qui voulait de lui de grandes choses, lui fournit le moyen d'aller entendre le vénérable Jean d'Avila, prêtre d'une grande sainteté, et le plus célèbre prédicateur d'Espagne. La parole de Dieu ébranla toute son âme; il était si touché qu'il n'était pas maître de sa douleur; il versait un torrent de larmes et remplissait l'église de ses cris et de ses lamentations. Il détestait publiquement sa vie passée, se frappait la poitrine et demandait tout haut miséricorde pour les péchés qu'il avait commis. Il s'adressa ensuite à Jean d'Avila qui, par son zèle et par sa prudence, seconda ses heureuses dispositions; et celui qui avait été un soldat débauché, devint, en peu de temps, un grand saint et le fondateur d'un Ordre, qui a rendu et qui rend encore de grands services à la religion et à l'humanité.

La demoiselle Gauthier, dont la première partie de la vie avait été aussi scandaleuse que la seconde fut édifiante, perdit son père à l'âge de dix-sept ans. Se trouvant alors sans fortune et les personnes qui auraient dû pourvoir à sa subsistance, ayant refusé de le faire, elle entra au théâtre, non sans quelque répugnance; mais elle s'y accoutuma d'autant plus facilement, qu'elle y acquit en peu de temps la plus grande célébrité. En vain alors une parente vertueuse s'efforce-t-elle de la rappeler à un genre de vie plus analogue à l'éducation qu'elle avait reçue : elle rit de ses remontrances. Ivre de l'encens de la multitude, elle vit dans les plaisirs et l'opulence; elle plaît au monde, et le monde lui plaît : cela lui suffit. « Avant de songer au « paradis futur, dont sa cousine lui parle, elle veut, dit-elle, jouir « du paradis actuel où elle se trouve bien ; et, si jamais elle se con- « vertit, ce ne sera pas du moins avant quarante-cinq ans. » Cependant elle n'en a pas encore trente, lorsque la grâce parle à son cœur et lui fait éprouver des inquiétudes. Elle va entendre une messe, ses inquiétudes augmentent; elle fait dire une messe, elle est encore plus tourmentée. Elle prend la résolution d'entendre tous les jours la messe; le remords alors la suit partout. Fidèle néanmoins à

une pratique si peu connue dans son état, elle se rend exactement tous les matins à l'église, et le soir on la voit au théâtre. Les gens de sa profession la raillent sur sa dévotion : elle sent qu'ils ont raison et qu'on ne peut servir deux maîtres. Sur le point de se décider, elle éprouve les plus rudes combats. Enfin, la grâce triomphe ; sa résolution est prise ; elle rompt brusquement toutes ses liaisons, et laisse Paris dans l'étonnement de sa retraite. Elle entra chez les Carmélites de Lyon, où elle édifia par toutes les vertus d'une fervente religieuse.

Ces deux exemples prouvent surabondamment que la grâce n'abandonne jamais entièrement les âmes les plus égarées, et que, si enfoncé qu'on soit dans le vice, on peut toujours revenir à la vertu, lorsqu'on est fidèle à suivre ses inspirations.

QUATRIÈME INSTRUCTION.

Deux sortes de Prières. — Oraison mentale. — Sa nécessité. — Futilité des prétextes qu'on allègue pour s'en dispenser. — Méthode facile d'Oraison.

D. Est-ce de cœur ou de bouche qu'il faut prier?

R. On peut prier de cœur sans remuer les lèvres, mais ce n'est pas prier comme il faut que de réciter des prières où le cœur n'a point de part.

On distingue deux sortes de Prières : la Prière mentale et la Prière vocale. La Prière mentale ou de l'esprit, qu'on appelle encore oraison ou méditation, est un entretien de l'âme avec Dieu, sans le ministère du corps. La Prière vocale se fait de bouche, en y joignant néanmoins l'attention de l'esprit, sans laquelle la Prière ne serait qu'un vain murmure des lèvres, de nulle valeur devant Dieu. Nous sommes obligés de prier de bouche et de cœur, parce que Dieu, étant le créateur et le maître de toutes nos facultés, exige également l'hommage de nos lèvres. Quant à la méditation proprement dite, elle est un des exercices les plus avantageux de la piété chrétienne ; et, si elle n'est pas d'une

absolue nécessité, en ce sens qu'on doive la faire tous les jours et à des heures réglées, du moins est-il nécessaire de penser souvent aux vérités du salut et de s'en nourrir fortement l'esprit. Nous allons, dans cette instruction, traiter spécialement de la Prière mentale ou méditation.

Notre Dieu, qui sonde les cœurs et les reins, n'a pas besoin que notre bouche articule des mots, pour connaître nos besoins et nos sentiments. Il comprend parfaitement le langage de l'âme, ce cri intérieur, ces gémissements inénarrables qui s'élèvent jusqu'à son trône, sans qu'aucune parole nous serve d'interprète auprès de lui. On peut donc prier sans ouvrir la bouche, sans faire entendre aucun son; il suffit pour cela de diriger vers le Ciel ses pensées, ses désirs, ses espérances; c'est ce que nous appelons Prière mentale ou Oraison. Cette Prière ou Méditation est l'ouvrage de l'esprit et du cœur; de l'esprit qui s'applique à la considération de quelque vérité du salut, du cœur qui produit des affections pieuses, et forme de bonnes résolutions. Or, que la Méditation soit nécessaire pour travailler efficacement au salut, c'est ce qu'il nous sera très-facile de démontrer.

1° Quand on veut réussir dans une affaire importante, hérissée de difficultés, traversée par des ennemis puissants et artificieux, on y pense longtemps, on prend bien ses mesures, on combine ses moyens pour écarter les obstacles, pour triompher de toute résistance. Mais quelle affaire plus importante que celle du salut, où il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur éternel? Et aussi quelle affaire plus difficile? Il faut combattre contre les faiblesses et la corruption de son cœur, se vaincre soi-même, résister aux scandales du siècle, dompter la chair qui se révolte contre l'esprit, lutter sans cesse contre le monde et le démon acharnés à notre perte. Or, pouvons-nous nous promettre un heureux succès, au milieu de tant de difficultés, sans de sérieuses réflexions sur nous-mêmes, sans une attention particulière à observer toutes nos démarches, à découvrir

et à déjouer les artifices et les complots de nos ennemis? Un plaideur qui veut gagner un procès, un négociant qui veut augmenter sa fortune, un général qui veut remporter la victoire, ont leur esprit continuellement occupé du but qu'ils se proposent. Et nous prétendrions arriver au ciel, sans y penser! Quel aveuglement! quelle folie! Or, c'est dans la Méditation qu'on prépare ses armes pour les combats de la Foi, qu'on s'encourage soi-même et qu'on s'affermit dans la bonne voie.

2° Pour arriver au ciel, il faut connaître Dieu, non pas d'une manière vague et superficielle, mais pénétrer, autant qu'il est possible à la faiblesse de notre nature, dans l'intimité de son être et nous faire la plus haute idée de ses perfections. Pourrons-nous, en effet, nous attacher inviolablement au Seigneur et le servir avec fidélité, si nous ne le connaissons bien, si nous ignorons ce qu'il a fait pour nous et combien nous lui sommes redevables? Et comment acquérir cette connaissance en quelque sorte pratique de Dieu et de ses mystères, si ce n'est par la Méditation? C'est en réfléchissant sur sa majesté suprême, sur ses amabilités infinies, sur la douceur de sa loi et la sévérité de ses jugements, qu'on apprend à l'adorer, à le craindre, à l'aimer. Aussi Dieu lui-même nous engage-t-il à prendre un temps convenable, à faire trêve, pour quelques instants, aux embarras des affaires, aux préoccupations de la terre, afin de nous appliquer à la considération de ses grandeurs (1). Que si on sert le Seigneur avec tant de lâcheté, si on ne se fait aucun scrupule de l'offenser, c'est qu'on ne pense pas à lui, c'est qu'on ne le connaît point (2). Ainsi, l'ignorance de Dieu est la source de presque tous les désordres qui désolent la terre, et le défaut de méditation est la source de cette ignorance.

3° La science la plus utile, après celle de Dieu, c'est la

(1) Vacate et videte quoniam ego sum Deus. *Psal.* XLV, 11.
(2) Pater juste, mundus te non cognovit. *Joan.*, XVII, 25.

connaissance de soi-même. Que je vous connaisse, ô mon Dieu, et que je me connaisse, telle était la prière continuelle de saint Augustin (1). Il semble de prime abord que rien n'est plus facile que cette connaissance de soi-même, et cependant rien de plus inconnu à la plupart des hommes que leur propre cœur ; et l'on peut dire qu'ils sont de véritables étrangers chez eux-mêmes. Or, pour combattre sa passion dominante, ses habitudes perverses, pour se corriger de ses défauts, pour remédier à tous les maux de son âme, quel besoin n'a-t-on pas de s'étudier soi-même ? Ne faut-il pas sonder ce fonds de corruption que nous portons au dedans de nous, pour nous en humilier et nous défier de notre faiblesse ? Ne faut-il pas descendre jusque dans les plus secrets replis de notre conscience, pour en réparer le désordre ? Et voilà ce que l'on fait par la Méditation. Que si on ne fait jamais aucune réflexion solide, on vit au hasard et on arrive aux portes de l'éternité, sans avoir rien fait pour se rendre heureux.

4° Ce n'est pas assez de connaître Dieu et de se connaître soi-même, il faut de plus, pour faire son salut, connaître ses obligations et ses devoirs, afin de pouvoir les remplir exactement. Or, ce n'est que par la Méditation que nous pouvons acquérir cette connaissance exacte et parfaite de la loi de Dieu et des obligations qu'elle nous impose. C'est en l'étudiant, en y pensant souvent et assidûment qu'on se pénètre bien de son utilité, de sa beauté, de son excellence, et qu'on s'anime à l'observer jusque dans ses moindres détails. Aussi le prophète royal ne recommande-t-il rien tant que la Méditation continuelle de la loi de Dieu.

Heureux, s'écrie-t-il, ceux qui méditent jour et nuit les commandements du Seigneur ! Alors ils servent Dieu fidèlement, et le cherchent de tout leur cœur (2). » Au contraire, sans l'oraison mentale, on n'a aucun goût pour la

(1) Noverim te, noverim me. *D. Aug.*

(2) Beati qui scrutantur testimonia ejus ; in toto corde exquirunt eum. *Psal.* CXVIII, 2.

parole de Dieu, on l'oublie facilement et on l'enfreint même dans les points les plus essentiels. C'est ce que déplorait le prophète Jérémie par ces paroles si souvent citées : « La terre est dans la désolation, parce que personne ne pense, parce que personne ne réfléchit (1). » On ne se remet jamais sous les yeux la grandeur des récompenses que Dieu promet à ceux qui garderont ses commandements, ni les peines épouvantables dont il menace ceux qui seront assez audacieux pour les transgresser ; et, dès lors, il semble qu'on n'est plus retenu par aucun frein, et on se plonge avec emportement dans les plaisirs les plus déréglés. Sainte Thérèse ne craignait pas de dire que celui qui renonçait à l'oraison mentale, devenait bientôt semblable à une bête ou à un démon.

La pratique de la Méditation ne nous est pas moins avantageuse que nécessaire. Elle est non-seulement bonne, excellente en elle-même, mais encore le principe de tout le bien que nous pouvons faire, comme nous l'assure saint Augustin (2). Elle sert de flambeau à notre âme, d'œil à notre conduite, de guide à nos démarches ; elle purifie, comme dit saint Bernard, nos pensées, modère nos passions, perfectionne nos œuvres, corrige nos défauts, règle nos mœurs, et met un ordre convenable dans tous les mouvements de notre vie, tant intérieurs qu'extérieurs (3). Enfin, elle anime notre foi et enflamme notre charité. Aussi, l'âme qui se livre à ce saint exercice, sacrifie volontiers au Seigneur tous les plaisirs de la terre, tous les appétits grossiers, et ne soupire qu'après les biens éternels. Elle s'élance vers le ciel, dit saint Clément d'Alexandrie ; elle est sur un char qui la transporte jusque dans le sanctuaire de Dieu.

C'est parce qu'ils étaient intimement convaincus de

(1) Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde. *Jerem.*, XII, 11.

(2) Intellectus cogitabundus est principium omnis boni. *D. Aug.*

(3) D. Bern., *de Consider.*, lib. I, n. 6, 7.

l'importance de la Méditation que tous les saints en ont fait un si grand usage, et que tous nous la recommandent comme à l'envi. Saint Bernard pense que celui qui ne médite point, n'a pas horreur de lui-même, parce qu'il ne se connaît pas. Suarez, auteur d'un grand nombre d'excellents ouvrages, disait : « Je donnerais tous mes livres pour un quart d'heure d'oraison. » Renoncer à l'oraison mentale, dit sainte Thérèse, c'est se précipiter dans l'enfer de soi-même, sans avoir besoin des démons. Elle ajoutait encore : « Promettez-moi de faire chaque jour un quart d'heure d'oraison, et moi je vous promets le ciel [1]. »

Cependant le monde est plein de préjugés contre cet exercice si utile et si nécessaire de la vie chrétienne. L'ennemi de notre salut, sachant très-bien les grands avantages que nous pouvons en retirer, ne manque pas de nous suggérer mille vains prétextes, pour nous en détourner; et telle est la prévention d'un grand nombre de chrétiens sur ce point, que le seul nom de méditation leur fait peur.

1er *Prétexte*. La difficulté de faire oraison. Certains, par une fausse modestie, se persuadent que la Méditation est pour eux un exercice trop relevé, qu'il ne peut être que le partage des âmes les plus parfaites et les plus avancées dans les voies de la spiritualité.

Certes, si pour faire oraison, il fallait, comme saint Paul, être ravi jusqu'au troisième ciel, ou, comme Moïse, être placé sur la montagne sainte, au milieu d'une nuée de gloire, et voir Dieu face à face; s'il fallait parvenir à quelqu'un de ces états sublimes où Dieu a élevé quelquefois ses fidèles serviteurs, on pourrait s'excuser sur sa faiblesse, et dire que ce sont là de ces dons rares et excellents que le Saint-Esprit n'accorde qu'à certaines âmes privilégiées. Mais, sans prétendre à ces grâces extraordinaires, ce qui serait une véritable présomption, ne faut-il pas s'occuper de son salut, y penser sérieusement, aviser aux meilleurs moyens de réussir dans cette grande affaire?

Or, nous avons vu que, pour cela, la Méditation est le secours le plus efficace ; et, puisque le salut est offert à tout le monde, la Méditation, qui y conduit, est également à la portée de tout le monde.

Qu'on ne s'exagère donc pas les difficultés de cette sainte pratique. Elle ne demande pas de grandes lumières, un esprit cultivé ; il suffit d'avoir un bon cœur et une raison saine, pour aimer Dieu et désirer son salut. Et que de fois n'arrive-t-il pas que Dieu communique ses secrets au petits, c'est-à-dire aux ignorants, tandis qu'il les cache aux savants et aux orgueilleux du siècle ! Le Saint-Esprit nous assure que le Seigneur se plaît surtout à s'entretenir avec les âmes simples (1). Toute la science de la Méditation consiste à s'anéantir devant la souveraine Majesté, à reconnaître humblement ses torts, à gémir sur la corruption et l'insensibilité de son cœur, à se soumettre avec résignation aux décrets de la Providence, à exposer ses besoins, comme un pauvre étale sa misère et ses haillons aux yeux d'un riche bienfaisant, à renouveler au Seigneur ses protestations d'amour et de fidélité, à rougir et à se confondre d'avoir si souvent promis et de se retrouver toujours infidèle, à se tenir en présence de Dieu dans l'immobilité du respect et du recueillement, comme un de ces paralytiques qu'on mettait sur le passage de Jésus, pour qu'il les guérît, ou comme un muet qui n'a point de langue pour s'exprimer. Or, qui ne voit que, pour produire ces pensées et ces affections, il ne s'agit pas d'avoir un esprit fort élevé, ni de faire de beaux raisonnements, et que, Dieu voulant bien se contenter d'un pieux mouvement, d'un élan du cœur, d'un soupir, d'un gémissement, d'une aspiration vers lui, d'une plainte amoureuse, d'une réflexion sur sa loi, il n'est besoin pour cela que d'une intelligence fort ordinaire, telle qu'elle se trouve dans la plupart des hommes. Aussi, que de fois n'a-t-on pas vu une âme simple et innocente, sans culture et sans éduca-

(1) Cum simplicibus sermocinatio ejus. *Prov.*, III, 32.

tion, mais avec un cœur pur et humble, avoir un don d'oraison excellent, et beaucoup plus de facilité pour tous les exercices de la vie intérieure que les hommes les plus éclairés [2]!

2e *Prétexte*. L'embarras des affaires. Que les religieux et les personnes séparées du monde, ou qui n'ont rien à faire, vaquent à la Méditation, à la bonne heure, dit-on quelquefois; mais, quand on est obligé de vivre dans un cercle continuel d'occupations pénibles, de gouverner une nombreuse famille, de soigner un ménage, de faire aller un commerce, de s'acquitter d'une charge, de remplir mille devoirs indispensables de civilité ou de nécessité, alors même qu'on aurait le goût de la Méditation, en a-t-on le loisir, et n'est-on pas obligé d'y renoncer?

Pour comprendre la faiblesse de ce raisonnement, revenons-en toujours au grand principe : quelle est l'affaire la plus importante? N'est-ce pas le salut? Toutes les autres donc doivent être subordonnées à celle-ci; et, si la Méditation est un excellent moyen, un moyen nécessaire pour travailler à sa sanctification et s'acquitter de ses obligations envers Dieu, n'est-on pas inexcusable de la négliger, quelque occupé qu'on soit d'ailleurs? Quand il s'agit d'une éternité, on ne saurait prendre trop de précautions (1). C'est un axiome de morale chrétienne, encore plus clair que ceux de géométrie. Ah! si l'on était bien économe de son temps, si on ne le dépensait pas follement en conversations oiseuses, en parties de plaisir, en visites inutiles, on en aurait de reste pour les exercices de piété. Certes, vous n'êtes pas plus occupés que tant d'évêques illustres qui gouvernaient de vastes églises, que tant de rois eux-mêmes chargés de l'administration de puissants royaumes, et qui, cependant, trouvaient assez de temps pour méditer. Au surplus, pourquoi le temps vous est-il donné? Est-ce pour bâtir ici-bas une demeure permanente? Est-ce pour y faire fortune? N'est-ce pas, au contraire, pour chercher les tré-

(1) Nulla satis magna securitas ubi periclitatur æternitas. *D. Bern.*

sors célestes et vous rendre dignes du ciel ? Tout ce qui n'aboutit pas à cette fin surnaturelle, pour laquelle vous êtes créés, n'est que vanité. Mais ce qui coupe court à toutes vos raisons, c'est que, si vous ne pouvez méditer dans le silence du repos, rien ne vous empêche de méditer au milieu de vos occupations domestiques ou de vos travaux champêtres. Tandis que vous emploierez votre corps à des choses matérielles, votre esprit et votre cœur peuvent très-bien s'appliquer à Dieu, bénir sa bonté, louer sa magnificence, implorer sa miséricorde. Tous les objets extérieurs qui se présentent à nos yeux, une plante, une fleur, la moindre créature, si nous nous recueillons un instant pour y faire attention, nous parlent de Dieu et nous invitent à l'aimer.

3e *Prétexte*. Les aridités et les distractions. Si je ne fais pas oraison, c'est qu'il m'est impossible de captiver mon esprit. J'ai une imagination si vive que, du moment où je voudrais la fixer à quelque objet, elle s'égare en mille pensées vaines, frivoles et même extravagantes. J'abandonne donc la Méditation, parce que je vois que j'y perds mon temps.

Pour réfuter ce prétexte, laissons parler saint François de Sales. Il vous dit que : « lors même qu'on ne s'occupe« rait pendant l'oraison qu'à chasser ou à repousser con« tinuellement les distractions et les tentations, l'oraison « n'en serait pas moins bien faite, pourvu que les distrac« tions ne fussent pas volontaires. Le Seigneur se conten« tera de vos bonnes intentions. Une once d'oraison, faite « au milieu des distractions et des dégoûts, vaut mieux « que cent livres au milieu des consolations. Combien de « courtisans vont cent fois l'année en la chambre du prince, « sans espérance de lui parler, mais seulement pour être « vus de lui et lui rendre leurs devoirs ! Si Dieu ne juge « pas à propos de nous introduire à ses entretiens, de« meurons dans l'antichambre et faisons-lui nos réveren« ces. D'immobiles statues, placées dans les galeries des

« princes, ne laissent pas que de leur faire honneur. Si « donc le Seigneur veut que nous soyons comme des sta« tues en sa présence, contentons-nous de l'honorer « comme des statues (1). »

A ces paroles si douces et si pieuses de saint François de Sales, je n'ajoute qu'une réflexion. Ou les distractions viennent d'une trop grande vivacité d'esprit, ou de quelque attache déréglée. Dans le premier cas, il faut se contenir, autant que l'on peut, et compter sur la miséricorde de Dieu, qui voudra bien avoir égard à notre faiblesse et nous tenir compte de notre bonne volonté. Dans le second cas, nous devons, avant tout, rompre ces affections désordonnées, qui sont le sujet de notre dissipation; car le goût du monde, de ses biens passagers et de ses plaisirs, peut-il se concilier avec le goût des choses de Dieu? En quelque état que nous soyons, nous pouvons toujours être convaincus que nous ne perdrons jamais notre temps, en nous tenant humblement en la présence de Dieu, pour repasser ses bienfaits, lui payer le juste tribut de nos hommages et détester nos infidélités. Ne ferions-nous que dire, comme le saint roi David : « Seigneur, je ne suis devant vous qu'une bête de somme (2); » ou bien encore : « Mon âme est en votre présence comme une terre entièrement desséchée (3), » il aura égard à nos faibles efforts. Du reste, quelque ennui que nous éprouvions dans ce saint exercice, nous devons nous en consoler, en pensant qu'on fait oraison, non pour y goûter les douceurs de l'amour divin, mais pour plaire à Dieu, c'est-à-dire pour connaître sa sainte volonté et lui demander la grâce de l'accomplir [3].

Méthode ou pratique de l'Oraison.

En voici une, également solide et aisée, tracée par saint François de Sales.

(1) Introd. à la vie dévote.
(2) Ut jumentum factus sum ad te. *Psal.* LXXII, 23.
(3) Anima mea sicut terra sine aquâ tibi. *Psal.* CXLII. 6.

On divise l'oraison en trois parties : la Préparation, la Méditation proprement dite et la Conclusion.

PRÉPARATION. Il y a trois actes à faire : 1° Se mettre en la présence de Dieu et adorer cette souveraine Majesté. 2° Se reconnaître indigne de paraître en sa présence, en disant comme Abraham : « Comment oserai-je parler à mon Seigneur, moi qui ne suis que cendre et poussière ? » et faire, en conséquence, un acte de contrition pour se purifier de plus en plus de ses péchés, qui sont un obstacle aux communications de Dieu. 3° Implorer les lumières de l'Esprit-Saint. Ces divers actes ne demandent que très-peu de temps.

MÉDITATION PROPREMENT DITE. 1° On considère une vérité du salut, ou un mystère de la religion, réfléchissant attentivement sur ce que Notre-Seigneur ou les Saints nous ont enseigné à ce sujet, ou les exemples qu'ils nous ont donnés. Il faut que ces vérités nous pénètrent bien, comme la teinture s'imbibe peu à peu dans la laine qu'on veut teindre. Quand, à force de les voir de près, elles nous sont devenues familières et qu'on se les est, pour ainsi dire, incorporées, on laisse aller son esprit aux diverses considérations que la grâce inspire, imitant en cela les abeilles, qui s'arrêtent sur une fleur tant qu'elles y trouvent du miel, et qui passent ensuite à une autre. On peut s'aider utilement de quelques livres; et ceux qui ne savent pas lire, doivent méditer sur les fins de l'homme, la mort, le jugement, l'enfer et le paradis, et spécialement sur la mort, se figurant être à leur heure dernière, près d'entrer dans l'éternité. La vie et la passion de notre divin Sauveur sont aussi des sujets de méditation bien efficaces, pour nous faire avancer dans les voies de la sainteté. 2° On fait un retour sur soi-même, pour s'appliquer la vérité sur laquelle on médite. On compare sa conduite avec ses obligations, faisant une sérieuse réflexion sur son intérieur, pour voir si on a été fidèle à ses devoirs; on s'humilie à la vue de ses

fautes, et on produit des affections conformes aux considérations qu'on a faites. 3° Il faut tirer du sujet qu'on a médité quelques conclusions pratiques pour la réformation de ses mœurs et le règlement de sa vie. On se dit, par exemple, à soi-même : Pour fruit de ma Méditation, je pratiquerai aujourd'hui tel acte de vertu, j'éviterai tel défaut. On doit avoir soin de se rappeler cette résolution dans le cours de la journée [4].

CONCLUSION. Elle se compose de trois actes. 1° On remercie Dieu des grâces et des lumières qu'il nous a données durant l'oraison; 2° on promet d'observer fidèlement la résolution qu'on a prise; 3° on se met sous la protection de Dieu et de la sainte Vierge.

Tel est le précis de la méthode de saint François de Sales, approuvée par plusieurs souverains pontifes, que tant de saints ont mise en pratique, et dont les âmes pieuses ont tiré et tirent tous les jours un si grand profit.

O mon Dieu, inspirez-nous le désir et le goût des vérités éternelles : c'est dans la méditation de votre loi sainte que s'enflamme le feu de la charité (1).

TRAITS HISTORIQUES.

1. On a vu les plus grands personnages se montrer fidèles au saint exercice de la Méditation, et y puiser les forces et les lumières nécessaires pour s'acquitter dignement de leurs devoirs.

En établissant Josué successeur de Moïse pour la conduite de son peuple, le Seigneur lui dit : « Que le livre de la loi soit toujours devant tes yeux ; tu le méditeras jour et nuit, afin que tu gardes et que tu accomplisses tout ce qui est écrit : alors tu rendras ta voie droite

(1) In meditatione meâ exardescet ignis. *Psal.*, XXXVIII. 4.

et tu la comprendras (1). » On s'étonnera peut-être qu'un général d'armée, comme Josué, chargé de toute la conduite d'un grand peuple et destiné à la conquête d'un pays rempli d'ennemis puissants, reçoive l'ordre de s'appliquer jour et nuit à la méditation de la loi de Dieu. Mais, si l'on veut bien se souvenir de tout ce qu'a fait Moïse, l'on reconnaîtra facilement que jamais prince n'accomplit de plus grandes choses que lui, et que jamais homme ne fut en même temps plus uni à Dieu et plus attaché à la Méditation de sa loi. Si l'on jette aussi les yeux sur Josué, on ne peut douter qu'il n'ait pratiqué très-fidèlement ce précepte d'avoir toujours dans la bouche et dans le cœur la loi divine, comme on le lui ordonnait; et l'on sera convaincu aussi que ses victoires et ses conquêtes ont eu quelque chose de plus éclatant que toutes celles de ces fameux conquérants si vantés dans les histoires profanes. C'est donc une erreur et un désordre de la raison corrompue de s'imaginer que cette Méditation de la loi de Dieu est incompatible avec les occupations des princes et des chefs des peuples, puisqu'on vit alors ces premiers chefs d'Israël, et plus tard le plus grand des rois, David, mettre leur gloire à faire de cette loi sainte leur continuelle étude, et que c'était même dans elle qu'ils découvraient toutes les règles de leur conduite et l'assurance de leur bonheur. De Sacy.

Le prince Eugène de Savoie, qui a immortalisé son nom par ses victoires contre les Turcs et ses batailles dans la longue guerre pour la succession d'Espagne, et que l'Autriche compte avec orgueil au nombre de ses généraux les plus heureux et de ses plus habiles ministres, a toujours montré pour la religion l'attachement le plus solide et le plus sincère. Il portait avec lui, au milieu de ses opérations militaires, le petit mais inestimable livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et le méditait dans les moments de calme et de réflexion.

Saint François de Borgia était véritablement un homme d'oraison. Après des heures entières de prière, il lui semblait ne s'être entretenu avec son Dieu que quelques instants. — Saint Thomas et saint Bonaventure reconnaissaient que c'était plus dans l'exercice de l'oraison que dans la lecture des livres, qu'ils avaient puisé les sublimes connaissances pour lesquelles ils ont mérité, l'un le surnom de *Docteur angélique*, et l'autre celui de *Docteur séraphique*. Dès que saint Thomas voulait découvrir le sens d'un texte difficile qu'il n'entendait pas, il se mettait en oraison, et il était bientôt éclairé sur ce qu'il désirait. — Le vénérable Jean Berkmans avait un goût tout particulier pour l'étude; mais il ne permit jamais que l'étude empêchât son avancement spirituel. Abandonner l'oraison pour vaquer à

(1) Non recedat volumen legis hujus ab ore tuo, sed me taberis in ce diebus ac noctibus. *Jos.*, I, 8.

l'étude, c'est montrer que dans l'étude on ne cherche pas Dieu, mais soi-même.

Une religieuse, étant en oraison, entendit un démon qui se vantait d'avoir fait omettre la Méditation commune à une autre religieuse, et vit en esprit que le démon, encouragé par ce premier succès, la tentait encore de consentir à une faute grave. Elle était sur le point d'y tomber, si l'autre ne l'eût avertie à l'instant et préservée de la chute.

Pratique de saint LIGUORI.

2. Le chrétien le moins instruit, s'il a l'amour de Dieu, peut prier et faire oraison aussi bien que les plus grands savants eux-mêmes. Une femme vraiment pieuse, mais de la classe des esprits les plus simples, demeurait dans une communauté de religieuses, et elle avait souhaité d'être logée dans une espèce de grenier très-étroit, par cette seule raison qu'il avait une tribune qui donnait sur le chœur. Elle passait la journée à travailler; mais, à l'exemple des anciens solitaires, en travaillant de ses mains, elle se rappelait avec attendrissement toutes les grâces dont Dieu l'avait comblée, depuis qu'elle était au monde. « Je les compte l'une après l'autre, dit-elle avec simplicité ; je trouve dans ces réflexions un charme inexprimable ; ces pensées m'occupent sans cesse. Du reste, ajouta-t-elle avec humilité, je ne sais pas méditer comme les religieuses ; je les vois dans leur chœur faire oraison ; pour moi, je n'en sais point faire ; je ne sais que repasser dans ma mémoire les bienfaits de Dieu. » Et, lorsque cette belle âme avouait avec naïveté sa prétendue incapacité de faire oraison et qu'elle donnait tant de louanges à celle des religieuses, on voit que l'Esprit de Dieu avait appris à cette humble chrétienne une manière de prier, qui la rendait infiniment agréable à ses yeux.

Enseignement de la Religion.

Saint Ignace voyageait avec plusieurs de ses compagnons, chacun d'eux portait sur ses épaules un petit sac renfermant ce qui lui était le plus nécessaire ; un bon chrétien s'aperçut qu'ils étaient fatigués, et fut excité intérieurement à les soulager en se chargeant de leur fardeau. Il leur offrit ses services, et les conjura d'accepter l'offre qu'il leur faisait, comme s'il leur eût demandé une grande grâce ; ils se rendirent à ses instances. Quand ils furent arrivés dans l'hôtellerie où ils devaient se reposer, cet homme qui les avait suivis, voyant que ces bons pères se mettaient à quelque distance les uns des autres pour prier, se mit à genoux à leur exemple et il demeura en cet état, tant que les pères prièrent. L'espace de temps qu'on avait fixé de donner à l'exercice de l'oraison s'étant écoulé, ils se levèrent, et quelle ne fut pas leur surprise de voir que cet homme, sans lettres et peu instruit, avait prié comme eux pendant un temps considérable ! Ils la lui témoignèrent. « Qu'avez-vous fait durant tout ce

temps-là ? » lui demandèrent-ils. Sa réponse les édifia beaucoup ; il leur répondit : « Je n'ai fait autre chose que de dire : « Ceux qui « prient si dévotement sont des saints, et je suis leur bête de charge ; « Seigneur, j'ai intention de faire ce qu'ils font ; je vous dis tout ce « qu'ils vous disent. » Ce fut, dans la suite du voyage, sa prière ordinaire, et il parvint, par cette voie, à un sublime degré d'oraison.

L'Heureuse Année.

Celui, dit sainte Thérèse, qui commence le saint exercice de l'oraison, doit s'imaginer qu'il entreprend de faire dans une terre stérile et pleine de ronces et d'épines, un jardin qui soit agréable à Dieu, qui seul peut arracher les mauvaises plantes, pour y en substituer de bonnes. Or, on doit croire que cela est fait, quand, après avoir bien résolu de pratiquer l'oraison, on s'y exerce et qu'à l'exemple des bons jardiniers, on arrose ces nouvelles plantes, pour les empêcher de mourir et pour leur faire produire des fleurs, dont le parfum invite notre divin Maître à venir souvent se promener dans ce jardin, de manière qu'il prenne plaisir à considérer ces fleurs, qui ne sont autre chose que les vertus dont nos âmes sont parées. Mais, pour arroser ces fleurs spirituelles, il faut d'abord tirer de l'eau d'un puits ; ce qui demande beaucoup de travail de notre part. C'est là l'image de ceux qui commencent à faire oraison ; ils éprouvent beaucoup de peine à recueillir leurs pensées, qui courent habituellement d'objet en objet, comme leurs sens. Mais peu à peu Dieu fait tomber sur eux la pluie de ses grâces. Et alors c'est le maître même qui arrose, sans aucun travail de leur part, et qui nourrit les fleurs de leur âme, c'est-à-dire qui fait croître leurs vertus.

3. Un grand serviteur de Dieu disait qu'il avait été fidèle pendant quarante ans à faire oraison, sans y avoir jamais éprouvé aucune consolation intérieure, et que cet exercice lui avait été néanmoins très-utile. Je me réjouis et je bénis Dieu, ajoutait-il, de l'avoir servi, en quelque sorte, à mes propres dépens.

Saint François de Sales ne s'affligeait point des désolations, des aridités et des délaissements intérieurs, quand il en éprouvait. Il disait un jour à sa chère fille en Notre-Seigneur, sainte Jeanne-Françoise : « Je n'ai pas coutume de réfléchir si j'ai des consolations ou « des désolations. Quand le Seigneur me donne de bons sentiments, « je les reçois avec un profond respect et avec simplicité ; et, s'il ne « m'en donne pas, je ne m'en occupe point, et je me tiens toujours « devant Dieu, avec une grande confiance, comme un petit enfant « d'amour. »

Sainte Thérèse raconte, avec cette candeur qui règne dans toute l'histoire de sa vie, le dégoût et l'ennui qu'elle eut plus d'une fois à surmonter dans ses méditations. « Il m'est, dit-elle, arrivé quelquefois, durant plusieurs années où je consacrais une heure à l'oraison de souhaiter avec tant d'ardeur d'en voir arriver la fin, que j'étais

plus attentive à écouter quand l'horloge sonnerait, qu'à poursuivre le sujet de ma Méditation ; et il n'y a point de pénitence, quelque rigoureuse qu'elle fût, que je n'eusse souvent préférée à la peine que je ressentais, lorsqu'il fallait me retirer pour prier. La tristesse que j'éprouvais alors en entrant dans l'oratoire, était si grande, que j'avais besoin, pour m'y résoudre, de tout le courage que Dieu m'a donné, et que l'on dit aller beaucoup au delà de mon sexe, quoique j'en aie fait un si mauvais usage. Mais enfin Notre-Seigneur m'assistait ; car, après m'être fait cette violence, je me trouvais dans un plus grand calme, et dans une jouissance plus douce et plus paisible que bien des fois où j'avais senti de l'attrait pour la prière. »

Si les saints ont été éprouvés par de cruelles et désolantes aridités, d'autres fois aussi, ils ont trouvé dans l'exercice de la Méditation des douceurs inexprimables. Celles qu'y goûtait saint Philippe de Néri étaient si grandes que, ne pouvant se soutenir, il se couchait par terre et s'écriait : « C'en est assez, Seigneur, c'en est assez ; je « vous prie de suspendre un peu le torrent de vos consolations. « Éloignez-vous de moi, Seigneur, éloignez-vous de moi ; je suis un « homme mortel, et par conséquent incapable de supporter une telle « abondance de célestes délices. Je me meurs, mon Dieu, si vous ne « me secourez. » On l'entendait aussi dire souvent : « O mon Dieu, « puisque vous êtes si aimable, pourquoi ne m'avez-vous donné « qu'un cœur pour vous aimer? Pourquoi, du moins, ce cœur est-il « si petit et si étroit ? » On croit, et le saint lui-même en était persuadé, qu'il serait mort d'un excès de joie, si, dans ces circonstances, Dieu n'eût modéré ou retiré ses consolations. GODESCARD.

4. Une seule Méditation sur la passion de Jésus-Christ, quand elle est bien faite, vaut plus que si l'on faisait, pendant une année entière, de rudes pénitences, ou que si l'on récitait chaque jour tout le psautier. ALBERT LE GRAND.

Saint Philippe de Néri, n'étant encore que simple étudiant en philosophie, se fit une loi de penser souvent aux souffrances de Jésus-Christ, et de méditer sur les péchés et l'ingratitude des hommes; aussi ne jetait-il jamais les yeux sur un crucifix, sans verser un torrent de larmes.

C'est par la Méditation continuelle des souffrances du Sauveur que saint François d'Assise, saint François-Xavier, sainte Brigitte sont parvenus à une sainteté si éminente.

Le grand serviteur de Dieu, Benoît-Joseph Labre, ne perdait pas de vue Jésus crucifié. Lorsqu'il voyait un crucifix, il disait à Jésus-Christ : « Ce n'est pas vous qui avez mérité d'être crucifié, c'est moi. « Cette croix ne devait pas être faite pour vous ; c'est moi qui dois la « porter, qui dois y être attaché. »

Le vénérable Palafox allait, par la pensée, se reposer successive-

ment sur les différents clous qui attachaient Jésus-Christ à la croix, à peu près comme un oiseau va se reposer sur les branches d'un arbre. Là, il considérait, avec des sentiments d'étonnement et d'amour, l'affreux état où les péchés des hommes avaient mis son divin Maître, et il suçait avec dévotion le sang précieux qui était sur ses adorables plaies.

Un prêtre, à qui on avait dit qu'un jeune homme de la plus haute piété avait le don d'oraison dans un degré éminent, l'interrogea sur la manière dont il méditait. Il lui répondit : « C'est sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ que je fais presque toujours ma Méditation, et c'est dans mon cœur que je la fais. Je m'imagine toujours, avant de commencer, que j'ai au dedans de moi Jésus-Christ et la sainte Vierge. Je m'adresse à Marie, à qui je donne habituellement le nom de ma bonne mère, et lui fais différentes questions auxquelles il me semble entendre qu'elle répond ; ce qui excite mon amour pour son divin Fils, à qui je parle le plus respectueusement et le plus amoureusement que je le puis. Le temps que j'ai destiné pour méditer, s'écoule sans que je m'en aperçoive ; et il arrive souvent que je ne puis perdre de vue, pendant la journée, l'état où j'ai considéré le matin mon aimable Sauveur. » Le prêtre, ravi de ce que lui disait ce jeune homme, lui demanda quelles étaient les questions qu'il faisait à la sainte Vierge. Il le satisfit, en ajoutant : « Quand j'ai salué la sainte Vierge, je lui dis : Ma bonne mère, quel est celui que je vois proche de vous, tout couvert d'horribles plaies et tout en sang? Quand ce serait le plus scélérat des hommes, pourrait-on n'être pas touché de compassion ! » — « C'est Jésus-Christ mon Fils, » me répond-elle. — « Quoi ! c'est votre Fils, le Fils unique de Dieu, fait homme en vous. Qui est-ce qui l'a mis en cet affreux état ? » — Elle me répond : « Ce sont les hommes, c'est vous, ce sont vos péchés. » — « Quoi ! c'est moi qui ai traité ainsi le Fils de Dieu ! Voilà ce que j'ai fait en péchant, oh ! que je suis coupable! Mais qu'est-ce qui a porté Jésus-Christ à souffrir ainsi ? Ne pouvait-il pas me punir et ne pas souffrir? » — Elle me répond : « Il a souffert très-volontairement : c'est pour vous empêcher d'être précipité dans l'enfer qu'il a voulu souffrir jusqu'à cet excès ; ce qui l'a déterminé à souffrir pour vous et à votre place, c'est l'amour et uniquement l'amour ; il vous a aimé, et il s'est livré pour vous, afin de vous délivrer de l'esclavage du péché et de l'enfer, et de vous obtenir une place dans le ciel ; il vous a mérité, par ses souffrances, les grâces dont vous avez besoin pour y arriver. » — « O ma très-bonne mère ! dites-moi ce que je dois faire, je suis prêt à tout. » — Elle me répond : « Allez demander pardon à mon Fils, votre Sauveur, des péchés que vous avez commis ; témoignez-lui votre reconnaissance de ce qu'il a fait pour vous de si grandes choses ; offrez-vous entièrement à lui par amour ; promettez-lui de lui obéir et de l'imiter ; suppliez-le de venir sans cesse à votre secours. » — « Je vais

alors à Jésus-Christ, et je fais tout ce que la sainte Vierge m'a conseillé. » *L'Heureuse Année.*

CINQUIÈME INSTRUCTION

Défauts qui empêchent l'efficacité de la Prière. — Conditions pour qu'elle soit agréable à Dieu.

D'où vient que rien n'étant plus solidement établi par les principes de notre foi que l'infaillibilité de la Prière, elle produit néanmoins ordinairement si peu d'effets ? Tous les jours, nous entendons des chrétiens se plaindre de l'inutilité de leurs Prières. Ils font, disent-ils, monter vers le Ciel les vœux les plus ardents ; ils invoquent Dieu du fond de leur cœur ; et Dieu semble n'avoir aucun égard à leurs supplications. Mais, leur répond saint Jacques, vous demandez et vous n'obtenez pas, parce que vous demandez mal (1). C'est à nous, et à nous seuls, qu'il faut nous en prendre si nos prières n'obtiennent pas leur effet. Dieu est toujours un père plein de bonté, riche en miséricordes, et qui, s'étant engagé formellement à accéder à nos justes demandes, prend encore plus de plaisir à donner que nous à recevoir. Le peu de succès de nos Prières vient donc de ce qu'elles ne sont pas accompagnées des conditions qui peuvent les rendre agréables au Seigneur. Dieu ne les exauce pas, ou à cause du mauvais état de celui qui prie, ou parce qu'elles sont vicieuses soit dans leur objet, lorsqu'on ne demande pas ce qui convient, soit en elles-mêmes, lorsqu'on ne prie pas de la manière que Dieu veut être prié. Voilà les trois défauts les plus ordinaires de nos Prières. Saint Augustin les a exprimés dans ces mots : « Ou vous

(1) Petitis et non accipitis eò quòd malè petatis. *Jac.*, IV, 3.

demandez étant dans l'habitude du péché, ou vous demandez de mauvaises choses, ou vous demandez mal. » *Aut mali petitis, aut mala petitis, aut malè petitis.*

Mali petitis. Quand on est dans le péché et qu'on s'obstine dans l'impénitence, que peut-on attendre du Seigneur? Croyez-vous qu'un prince fût bien disposé à verser ses faveurs sur des hommes qui mépriseraient sa souveraineté, qui seraient en état de rebellion contre lui? Et les pécheurs qui outragent et blasphèment la bonté divine, quel droit ont-ils aux dons célestes? Ainsi, une des premières conditions et des plus indispensables pour rendre la Prière efficace, c'est l'état de grâce, c'est la pureté du cœur, ou le désir d'une prompte conversion. Dieu n'est certes pas obligé d'accorder ses dons à ceux qui sont ses ennemis, et qui veulent continuer de l'être. C'est ce qui perdit le ro Antiochus : il priait, nous dit la sainte Écriture, et l'on ne peut douter qu'il ne priât avec toute l'ardeur possible; mais il priait sans aucun regret de ses crimes (1). Au contraire, le prophète royal s'adressait au Seigneur avec confiance; et la principale raison qu'il faisait valoir pour se le rendre propice, c'était la justice de sa cause, la simplicité et la droiture de son cœur (2). Et c'est pour cela qu'il crie vers le Seigneur, assuré qu'il sera attentif à son humble supplication. Voulez-vous donc avoir part aux grâces d'en haut, commencez par vous purifier de vos souillures. Dieu n'écoute que la Prière de l'innocence ou du repentir; toute autre est indigne de lui; elle est même abominable à ses yeux, comme nous l'assure le Saint-Esprit (3). «La pureté du cœur, dit saint Jacques de Nisibe, est une Prière incomparablement plus excellente que toutes celles que nos

(1) Orabat scelestus Deum à quo non esset misericordiam consecuturus. II. *Mach.*, IX, 13.

(2) Exaudi, Domine, justitiam meam. *Psal.* XVI, 1. — Oculi tui videant æquitates. *Psal.* XVI, 2. — Igne me examinasti et non est inventa in me iniquitas. *Psal.* XVI, 3.

(3) Qui declinat aures suas à me, ne audiat legem, oratio ejus erit exsecrabilis. *Prov.*, XXVIII, 9.

lèvres peuvent prononcer, et le silence d'une âme pieuse en présence de la divine Majesté est mieux entendu de Dieu que les cris les plus perçants que nous puissions pousser vers lui. » Vainement donc on importune le Ciel de ses demandes, si on ne songe d'abord à mettre ordre à sa conscience ; et souvent, hélas ! c'est ce dont on se préoccupe le moins ; faut-il donc s'étonner qu'il y ait tant de prières sans effet [1] ?

Mala petitis. Imprudents que nous sommes, nous adressons au Seigneur mille vœux indiscrets, peut-être même criminels. Celui-ci demande à Dieu le gain d'un procès injuste, celui-là l'occasion de supplanter un rival, un autre la santé ou des richesses que Dieu prévoit devoir être des obstacles à son salut, par l'abus qu'il en ferait. Mais ces prétendus biens qu'ils convoitent, seraient pour eux de véritables maux. Il leur est plus avantageux de n'être pas exaucés ; et, loin de s'en plaindre, ils doivent s'en féliciter avec saint Augustin, qui disait : « Je me réjouis, ô mon Dieu, de ce que vous m'écoutez dans l'ordre de mon salut, plutôt que de vous accommoder à mes désirs si faciles à s'égarer (1). »

Malè petitis. Il arrive bien souvent qu'on prie le Seigneur par routine, sans attention, sans respect, sans aucun désir d'être exaucé. Comment voulez-vous que Dieu nous entende, lorsque nous ne nous entendons pas nous-mêmes? De telles Prières ne sont pas un acte de religion, mais un véritable péché (2). Elles offensent Dieu, bien loin de l'apaiser ; et l'on sort plus coupable d'un exercice qui aurait dû servir à l'expiation de nos crimes. Si nous voulons obtenir infailliblement ce que nous désirons, n'omettons aucune des conditions nécessaires pour assurer le succès de notre Prière. Nous les réduisons à six, que nous allons développer.

1° *Une préparation convenable.* C'est le Saint-Esprit lui-

(1) Gaudeo quòd non audieris ad voluntatem, sed ad salutem. *D. Aug.*

(2) Oratio ejus fiat in peccatum. *Psal.* CVIII, 7.

même qui nous la recommande (1). En effet, pour peu qu'on réfléchisse qu'on va paraître devant le Dieu de toute majesté, on sentira la nécessité de se recueillir un instant pour bannir les pensées profanes, qui pourraient troubler notre imagination pendant ce saint exercice. On doit aussi implorer les lumières de l'Esprit-Saint, à qui seul il appartient de nous inspirer ce que nous devons demander, et la manière dont nous devons présenter à Dieu nos demandes. Que si on se met en Prière, tout en ayant l'imagination pleine d'objets terrestres, et agitée par le souvenir d'amusements frivoles ou d'intérêts matériels, sera-t-on en état de s'occuper de Dieu dans le temps destiné à la Prière ? Est-il dans la nature de l'homme de passer ainsi subitement de la terre au ciel, du tumulte du monde au calme de l'oraison? Il est donc évident qu'on doit rentrer en soi-même, et régler son cœur et tous ses sens, avant de commencer la Prière[2].

2° *Une humilité profonde.* Toutes les vertus nous élèvent vers le ciel, et frappent à la porte de la grâce; mais c'est l'humilité seule qui nous l'ouvre et nous mène au trône de celui qui n'a été élevé si haut dans la gloire, que parce qu'il s'est anéanti lui-même. Cette humilité n'est autre chose qu'un abaissement intérieur, un aveu sincère de notre faiblesse et de notre misère, à la vue des grandeurs de Dieu. Que sommes-nous, lorsque nous paraissons devant le Seigneur pour le prier, si ce n'est de malheureux criminels qui ne méritent point de grâce, des Lazares tout couverts de plaies, de pauvres mendiants qui demandent quelque petite aumône? Or, Dieu ne hait rien tant qu'un pauvre superbe (2), tandis que, au contraire, il donne sa grâce aux humbles. Leur Prière, dit le Saint-Esprit, perce les nues et attire les regards du Très-Haut (3).

(1) Ante orationem præpara animam tuam. *Eccli.*, XVIII, 23.

(2) Tres species odivit anima mea... pauperem superbum. *Eccli.*, XXV, 3, 4.

(3) Oratio humiliantis se nubes penetrabit,... et non discedet donec Altissimus aspiciat. *Eccli.*, XXXV, 21.

Que ne fait-on pas, quand on veut obtenir quelque faveur d'un prince ou d'un puissant personnage? On n'a garde d'affecter en sa présence des airs de hauteur, et on ne croit pas acheter trop cher ses bonnes grâces, en lui rendant toutes sortes d'hommages et de respects. A combien plus forte raison devons-nous nous humilier aux pieds du Très-Haut, devant qui nous ne sommes que cendre et poussière! C'est dans un esprit d'anéantissement profond, et tout pénétrés d'une religieuse frayeur, que nous devons parler à la souveraine Majesté, comme si nous étions au milieu de la cour céleste, devant le trône même de Dieu [3].

Cette humilité intérieure doit se manifester au dehors, en faisant prendre à notre corps l'attitude la plus respectueuse. Ainsi nous devons prier :

A GENOUX, car étant aux yeux du Seigneur moins qu'un insecte, moins qu'un atome, si petits que nous nous fassions devant lui, nous ne nous mettrons jamais au niveau de notre bassesse et de notre néant. Aussi voyons-nous que tous les saints, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, ont pris cette posture pour attirer les miséricordes célestes. Daniel priait le visage collé sur la poussière (1); David nous engage à nous prosterner comme lui devant le Seigneur, et à faire éclater nos gémissements en face du Dieu qui nous a créés (2). Saint Paul nous dit qu'il fléchit le genou devant le Seigneur Dieu, Père de notre Sauveur Jésus-Christ (3). Et enfin, le grand modèle des chrétiens, Jésus-Christ, au jardin des Oliviers, se prosterna la face contre terre (4). Aussi l'usage universel de l'Église a été, en tout temps, de prier à genoux.

LES MAINS JOINTES. C'est la nature elle-même qui nous

(1) Quùmque adhùc loquerer et orarem,... et prosternerem preces meas in conspectu Dei mei. *Dan.*, IX, 20.

(2) Venite, procidamus ante Deum. *Psal.* XCIV, 6.

(3) Flecto genua mea ad Patrem Domini nostri Jesu Christi. *Ephes.*, III 14.

(4) Procidit in faciem suam. *Math.*, XXVI, 39.

inspire ce geste, lorsque nous désirons vivement une chose. Cette attitude est d'ailleurs la plus favorable au recueillement.

Les yeux baissés, comme des enfants ingrats et rebelles qui ne peuvent soutenir les regards d'un père justement irrité, ou comme des criminels qui n'osent paraître devant leur juge. Ce n'est pas que nous ne puissions quelquefois élever nos yeux vers notre Père céleste; mais alors que ce soit toujours avec l'expression du repentir, de la confiance et de l'amour.

Telle est la posture que nous devons tenir habituellement dans nos Prières. Ne serait-il pas, en effet, de la plus haute inconvenance de parler à Dieu comme à un simple particulier, en se tenant assis, ou couché, ou nonchalamment appuyé, en promenant ses yeux de côté et d'autre, en allant et venant? Oserait-on agir de la sorte à l'égard d'un roi de la terre? Et on se croirait affranchi de toute gêne à l'égard de celui à qui nous devons un respect sans bornes!

Ce que nous venons de dire par rapport au maintien, ne s'applique qu'aux Prières d'obligation; car une fois que nous avons payé à Dieu, par une attitude modeste et respectueuse, le juste tribut de louanges que nous lui devons, rien n'empêche que nous n'élevions de temps en temps notre esprit et notre cœur vers lui, et que nous ne lui adressions nos très-humbles Prières, debout ou assis, en travaillant, en voyageant, en nous levant, en nous couchant. Ainsi le saint roi David arrosait de ses larmes son lit, et s'y excitait aux plus vifs sentiments de componction (1). Une âme qui aime bien son Dieu, se plaît à s'entretenir avec lui dans une douce familiarité, à épancher son cœur dans le sien, et trouve à tout moment l'occasion de lui témoigner son amour. Et même, pour les Prières d'o-

(1) Lacrymis meis stratum meum rigabo... In cubilibus vestris compungimini. *Psal.* VI, 7. — *Psal.* IV, 5.

bligation, si on ne peut les faire à genoux, pour cause de maladie et d'infirmité, Dieu, qui a plutôt égard aux sentiments de l'âme qu'aux manifestations extérieures, se contentera de la bonne volonté, et daignera toujours prêter l'oreille à nos supplications, pourvu qu'elles partent d'un cœur humble et soumis [4].

3° *L'attention de l'esprit.* Elle est comme l'âme de la Prière, si bien que, sans cette attention, la Prière est de nul effet, de même qu'un corps ne peut subsister sans l'esprit qui le vivifie. Et à qui devons-nous parler avec attention, si ce n'est à Dieu ? Quoi ! vous voulez que Dieu vous écoute, et vous ne vous écoutez pas vous-mêmes ! Vous voulez que Dieu vous exauce, et vous savez à peine ce que vous lui demandez ! C'est la voix de notre cœur qui monte vers le trône de Dieu, et non pas le vain son qui s'échappe de nos lèvres. Hélas ! que de gens n'apportent au saint exercice de la Prière qu'un esprit dissipé, plein de pensées mondaines, et offensent, par conséquent, le Seigneur, bien plus qu'ils ne l'honorent ! Car, selon la pensée de saint Césaire d'Arles (1), on adore l'objet dont on s'occupe en priant. Celui qui, durant la Prière, pense ou à un lieu d'assemblée ou à la maison qu'il fait bâtir, les adore plutôt que Dieu [5].

Ce n'est pas qu'on puisse être entièrement exempt de distractions. Notre imagination est si vive que nous ne pouvons pas la maîtriser ; et souvent, lorsque nous faisons le plus d'efforts pour l'appliquer aux vérités du salut, elle se remplit, comme à notre insu, des images trompeuses du monde. Mais ces distractions, tout à fait involontaires et inévitables, ne nous enlèvent pas le mérite de nos Prières. On n'est en faute que lorsqu'on ne prend aucun soin de captiver son esprit, et qu'on le laisse errer en liberté sur toute sorte d'objets. Voulons-nous nous tenir

(1) D. Cæsar. Arel. *Serm.* 88, n. 4.

dans le recueillement et couper court, autant qu'il dépendra de nous, à ces distractions si ordinaires et pourtant si préjudiciables à la piété, entrons, d'après le conseil de Notre-Seigneur (1), dans le secret de notre cabinet, c'est-à-dire dans la partie la plus intime de notre conscience, et là, après avoir fermé la porte de nos sens au bruit du monde, aux pensées terrestres, aux intérêts matériels, ne songeons plus qu'à la Majesté infiniment redoutable à qui nous parlons, et aux grâces que nous devons lui demander[6].

4° *La dévotion du cœur*. Elle consiste à adresser nos demandes à Dieu, avec une grande ardeur et un désir véhément d'en obtenir l'effet. La Prière, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, est plutôt un cri du cœur qu'un son de la langue. Or, c'est l'ardeur de l'amour, dit saint Augustin, qui est ce cri du cœur (2). Comme notre Dieu est un feu consumant, il faut, si nous voulons qu'il nous entende, lui parler un langage tout de feu. De même que l'encens ne peut s'élever dans l'air ni exhaler aucune odeur, s'il n'est mis sur un brasier, de même la Prière n'a pas la force de monter jusqu'au trône de la Divinité, si elle n'est animée par la ferveur. Est-ce ainsi que nous prions? N'apportons-nous pas tout au contraire à ce saint exercice une indifférence, une froideur mortelles? Et que pouvons-nous attendre de Prières faites par coutume, avec tiédeur, peut-être même avec dégoût? En vérité, dit saint Jean Chrysostome, quand nous prions, c'est avec tant de négligence que nous avons l'air de craindre d'obtenir ce que nous demandons; nous sommes là comme des oisifs, qui n'ont rien à demander ni à désirer (3). On a beau réciter de longues oraisons, si on n'a aucun amour pour Dieu; si on ne désire pas ce

(1) Intra in cubiculum tuum, et, clauso ostio, ora Patrem tuum. *Math.*, VI, 6.

(2) Flagrantia charitatis clamor est cordis. *D. Aug.*, *in Psal.* XXXVI.

(3) D. Chrysost. *Homil.* 13, *in Math.*

qu'on demande, ce n'est qu'un simulacre de prière [7].

5° *Une tendre confiance.* Nous défier de nous-mêmes et nous confier en Dieu, voilà une des règles fondamentales de la morale chrétienne. Mais, par un déplorable renversement, il arrive souvent que nous comptons plus sur nous-mêmes que sur Dieu, sur notre prudence que sur nos prières. Pour nous exciter à la confiance, la religion nous montre partout notre Dieu comme un père tendre et plein de miséricorde, qui a notre salut aussi à cœur que s'il en devait retirer quelque avantage. Il veut que, dans tous nos besoins, nous nous adressions à lui avec foi et sans aucune hésitation (1) ; et il s'est engagé, par le serment le plus solennel, à se rendre propice à nos vœux. Il se plaît à voir ses enfants mettre en lui tout leur trésor, et ne vouloir rien tenir que de sa bonté. Allons donc, avec confiance, nous prosterner au pied du trône de la grâce (2). Plus notre confiance sera vive, plus le succès de nos vœux est assuré [8].

6° *La persévérance.* Dieu ne nous exauce pas toujours à la première demande que nous lui adressons ; il veut être pressé, sollicité, et, en quelque sorte, importuné. Comme une mère, pour éprouver l'amour de son enfant, se dérobe un instant à ses yeux, et puis va au-devant de lui, les bras étendus et le sein ouvert, ainsi Dieu semble d'abord fermer l'oreille à nos vœux, afin de les rendre plus ardents et de les récompenser ensuite par de plus grandes faveurs. Voilà pourquoi il nous recommande de prier toujours et de ne jamais nous lasser (3). Certes, ses grâces sont assez précieuses, pour que nous les demandions souvent et longtemps ; et, comme l'a dit saint Bernard, il est indigne de cette haute Majesté de se laisser trouver, à moins qu'on ne la cherche avec assiduité et patience. Mais nous, orgueilleux que nous sommes, nous voudrions être exaucés, dès la

(1) Postulet in fide, nihil hæsitans. *Jac.*, I, 6.
(2) Adeamus ergò cum fiduciâ ad tronum gratiæ. *Heb.*, IV, 16.
(3) Oportet semper orare et nunquàm deficere. *Luc.* XVIII, 1.

première Prière que nous adressons au Seigneur, et nous nous emportons en indécents murmures, pour peu que Dieu diffère de nous accorder ce que nous désirons, et nous finissons bientôt par tout abandonner. Mais quoi! Dieu n'est-il pas le maître de ses dons, et ne peut-il pas en disposer comme bon lui semble? Au lieu de nous plaindre, adorons ses salutaires lenteurs, et tôt ou tard il couronnera nos désirs.

Une autre raison qui nous montre la nécessité de la persévérance dans la Prière, c'est qu'ayant un besoin continuel de la grâce de Dieu, il nous faut, pour l'obtenir, une suite continuelle de Prières; si nous cessons de prier, Dieu cessera aussi de nous accorder son secours, et nous serons vaincus par les tentations [9].

Cette Prière continuelle est-elle compatible avec les diverses occupations de la vie? Voilà l'objection qui se présente naturellement. Mais remarquons bien que ce précepte de prier sans cesse, ne s'entend nullement de ces Prières expresses et vocales qu'on réciterait sans interruption. Pour prier, il n'est pas nécessaire d'articuler des mots; il y a une Prière intérieure qui consiste dans le désir de plaire à Dieu, de se conformer en tout à sa volonté, de marcher en sa sainte présence. Quand ce désir domine dans le cœur, alors on prie, quoiqu'on ne remue pas les lèvres. Ce n'est point l'acte extérieur de la Prière, mais l'habitude qui doit régner en nous. En ce sens, c'est prier que de travailler, tandis que ce serait une grossière illusion de négliger ses devoirs, sous prétexte de vaquer à la Prière. Avoir ses heures réglées pour les exercices de religion, et puis, dans le cours de ses occupations journalières, ne perdre jamais de vue le Seigneur, s'élever souvent à lui par des aspirations secrètes, et rapporter toutes ses actions à sa gloire, c'est lui offrir un sacrifice continuel de louanges et de Prières; c'est en cela que consiste la vraie et solide dévotion.

Pour fruit de cette instruction, témoignons au Seigneur

notre vif regret pour les distractions et les irrévérences, dont nous nous sommes rendus coupables dans nos Prières passées; et conjurons ce Dieu de toute bonté de répandre et de fortifier en nous l'esprit de grâce et de Prière, afin qu'à l'avenir nous puissions nous acquitter convenablement de nos devoirs envers lui, et mériter ces secours puissants qui nous assurent le salut [10].

TRAITS HISTORIQUES.

1. Quoique les païens fussent si peu instruits sur la Prière, c'était cependant leur opinion qu'on se rendait moins agréable à la Divinité par une prière arrangée avec art, que par un cœur pur et une vie innocente (1). Lorsque les prêtres étaient arrivés à l'autel et que l'enceinte du temple était remplie de monde, lorsque le célébrant avait annoncé que tous allaient prier, un des ministres subalternes, pour exiger de la part des assistants l'aveu de leurs dispositions saintes, demandait : « Qui sont ceux qui composent cette assemblée? » — « Des gens honnêtes, » répondaient-ils de concert. — « Faites donc silence, » ajoutait le ministre, et alors on récitait les prières (2). On voit que les païens se jugeaient facilement bons et vertueux, tandis que dans le christianisme nous ne croyons jamais l'être par nous-mêmes. C'est l'aveu de nos misères qui est constamment sur nos lèvres. Nous savons que Dieu reçoit les pécheurs; mais il faut qu'ils désirent cesser de l'être, et que ce soit avec sincérité qu'ils demandent à Dieu la grâce de la conversion.

MÉRAULT, *Enseign. de la Relig.*

2. « Débarrassez-vous un peu de tant de soins, dit saint Augus-« tin, et prenez un peu de temps pour penser à Dieu et vous re-« poser en lui. Entrez dans le cabinet de votre cœur, et chassez-en « toutes choses à la réserve de votre Créateur. » — Saint François de Sales donnait au centre de son âme le nom de sanctuaire de Dieu, parce qu'il n'y avait autre chose que son âme et Dieu : c'était le lieu de sa retraite et son séjour ordinaire. De là, sa grande pureté, son admirable simplicité, sa profonde humilité et son union continuelle avec Dieu. — Saint Bernard avait coutume, avant la Prière, de se recueillir et de s'adresser à ses pensées, en leur disant : « Pensées étrangères, éloignez-vous ; je vous rappellerai en-« suite, si c'est la volonté de Dieu; je vais prier, il faut que je sois « avec Dieu, comme s'il n'y avait dans le monde que lui et moi. » Il disait ensuite : « Seigneur, je vous offre cette Prière que je vais

(1) Plin., *Panég.*
(2) Plato, *de Leg.*, lib. VII.

« faire afin que vous exauciez le désir que j'ai de vous connaître et « de vous aimer. »

3. Voyez la différence que l'Évangile nous fait remarquer entre la Prière du pharisien superbe et présomptueux, et celle du publicain humble et pénitent. L'un raconte ses vertus, l'autre déplore ses faiblesses ; le premier élève effrontément les yeux et les mains au Ciel, et, content de lui-même, il s'abandonne à la plus aveugle sécurité ; le second se frappe la poitrine, en confessant ses fautes les plus secrètes, et il implore le secours de la miséricorde divine ; la justice de l'un est confondue, tandis que l'autre est justifié. Il en sera de même d'une infinité de chrétiens. Mais écoutons les propres paroles du Seigneur dans l'Évangile : « Deux hommes, dit-il, mon- « tèrent au Temple pour y prier : l'un était pharisien, l'autre était « publicain. Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui- « même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis point « comme le reste des hommes, qui sont injustes, ravisseurs et adul- « tères, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la se- « maine, je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publi- « cain, au contraire, se tenant au loin, n'osait lever les yeux au « ciel, et se frappait la poitrine en disant : Mon Dieu, ayez pitié de « moi, qui ne suis qu'un pécheur. En vérité, je vous le dis, celui-ci « s'en retourna chez lui justifié, et non pas l'autre ; car quiconque « s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

Luc, XVIII, 10.

On peut rapprocher de la Prière du pharisien celle d'un fameux mystique persan, nommé Abdalcader, que les Mahométans révèrent comme un grand saint de leur religion, parce qu'il connaissait à fond la loi musulmane et qu'il l'observait dans toute son étendue. Voici ce qu'il disait à Dieu : « O Dieu tout-puissant, comme je ne t'oublie « jamais et que je te rends un culte perpétuel, de même daigne te « souvenir quelquefois de moi ! » *Dict. Hist.*

David en s'humiliant devant Saül, pour se le rendre plus favorable, lui dit ces paroles : « Qui poursuivez-vous, ô roi d'Israël ? Vous poursuivez un homme qui n'est qu'un chien mort (1). » Plus tard, Dieu ayant élevé David sur le trône de Saül, le petit-fils de ce roi si superbe, nommé Miphiboseth, vint se prosterner devant David et lui dit : « Qui suis-je, moi, votre serviteur, pour que vous daigniez regarder un chien mort comme je suis ? » Voilà comme on s'abaisse devant les grands de la terre, pour mériter leurs bonnes grâces ; et l'on serait fier à l'égard de Dieu ! — Dans l'Évangile, la Cananéenne se compare aussi à une chienne, mais à une chienne vivante, qui peut encore plaire à son maître ; elle se croit indigne du pain des enfants, mais elle prétend au moins aux miettes. Miphiboseth, au

(1) *Reg.*, XIV, 15.

contraire, se compare à un chien mort, qu'on ne regarde qu'avec horreur ; et il témoigne, lorsqu'il se réduit à cet état, qu'il se croit indigne des miettes mêmes. SACY, II. *Reg.*, cap. IX.

4. Voici la Prière bien touchante d'Esdras, lorsque, arrivé à Jérusalem avec cette pleine autorité que lui avait donnée le roi Artaxerxès, il travaillait de tout son pouvoir à y rétablir la religion dans toute sa pureté. Ayant appris les désordres affreux auxquels s'était livré le peuple d'Israël, il déchira son manteau et sa tunique et s'arracha les cheveux et la barbe. Ce n'était point un emportement et une impatience, mais un signe d'une douleur extraordinaire, conforme aux mœurs du temps. Puis, s'étant mis à genoux et étendant ses mains vers le Seigneur, il dit : « Je suis dans la confusion, ô mon « Dieu, et j'ai honte d'élever les yeux vers vous, parce que nos ini- « quités se sont multipliées par-dessus notre tête, et nos péchés sont « montés jusqu'au Ciel. Et nous sommes livrés, à cause de nos ini- « quités, nous, et nos rois et nos prêtres, en la main des rois de la « terre, et au glaive et à la captivité et au pillage. Et, après tous les « maux qui sont venus sur nous, à cause de nos œuvres détestables, « vous, Seigneur notre Dieu, vous nous avez délivrés de nos enne- « mis, et vous nous avez donné un abri en Juda et Jérusalem. « Et maintenant que dirons-nous, après tant de biens? Car nous « avons violé vos commandements. Serez-vous irrité contre nous, « jusqu'à nous perdre entièrement, sans laisser aucun reste de votre « peuple ? Vous nous voyez abattus devant vos yeux, dans la vue de « notre péché ; car, après cet excès, on n'ose se présenter devant « votre face (1). » On peut dire, d'une telle Prière, ce que saint Augustin disait autrefois à Dieu sur un semblable sujet (2) : Quelles Prières, Seigneur, exauceriez-vous, si vous n'aviez pas exaucé celle de ce prêtre prosterné dans votre temple, humilié profondément à vos yeux, et percé jusqu'au fond du cœur par le crime de ses frères, qu'il s'attribuait comme le sien propre ?

Saint François de Sales se comportait, à l'extérieur et à l'intérieur, aussi dévotement, lorsqu'il priait en particulier, que lorsqu'il priait dans le saint temple en public. Étant toujours alors dans une posture très-religieuse, il avait les yeux fermés ou modestement baissés, afin d'être plus recueilli. Frappée de la sainteté et de la bonté de Dieu, son âme ne cessait de se répandre en saintes affections. On ne pouvait le voir en cet état, sans l'admirer et sans être touché de pieux sentiments. Dans le temps des sécheresses spirituelles, il se considérait devant Dieu comme une statue placée dans un appartement, parce que c'est la volonté de son maître qu'elle y soit. « O mon Dieu ! disait-il, je suis ici pour vous plaire, je ne désire que cela. »

(1) Esdr., l. I, c. IX.

(2) Quas tu preces audis, si has non exaudis? *D. Aug.*

Saint Jacques le Mineur contracta à ses genoux la dureté de la peau du chameau par son assiduité à la prière. — Saint Barthélemi fléchissait le genou devant Dieu, cent fois le jour et cent fois la nuit. — Pareillement saint Albert, religieux de Crespin, faisait tous les jours cent cinquante génuflexions, et récitait à chacune l'*Ave Maria*. SURIUS.

5. Cassien, qui vivait dans le v[e] siècle avec les solitaires de l'Égypte et de la Thébaïde, en rapporte ce qui suit : « Lorsque ces saints hommes, dit-il, s'assemblent pour la Prière, tout le monde garde un si profond silence, que, bien qu'il y ait un grand nombre de personnes, on croirait néanmoins qu'il n'y a dans l'église que celui qui se lève pour chanter le psaume au milieu des autres. On n'entend personne cracher, ni tousser ni se moucher ; ils évitent avec le plus grand soin le moindre bruit, qui pourrait troubler ou distraire quelqu'un de leurs frères. CASS., lib II, cap. X et XI.

Saint Jean Climaque, abbé du Mont-Sinaï, rapporte qu'ayant un jour remarqué un religieux, qui priait avec une attention si grande qu'on aurait dit qu'il parlait à quelqu'un, il voulut en savoir la raison : « Mon père, lui dit ce religieux, ma coutume est, au commencement de l'office, de rappeler toutes mes pensées et de leur crier, après les avoir ainsi assemblées : « Venez toutes adorer Jésus-Christ, notre roi et notre Dieu, et vous prosterner devant lui. » *Quatrième Degré.*

Saint Dominique faisait ses prières avec tant de recueillement, qu'un jour, une pierre s'étant détachée de la voûte de l'église et lui ayant frisé l'oreille, son attention n'en fut nullement troublée. Il en réveillait la ferveur par différentes postures, se tenant tantôt à genoux, tantôt debout, tantôt prosterné à terre, tantôt les mains jointes, tantôt étendues en forme de croix ou élevées vers le ciel. Il ne demanda jamais à Dieu aucune grâce particulière qu'il ne l'obtînt, tant sa prière était fervente.

6. Sainte Lutgarde était parvenue à la plus grande attention dans la Prière, en imitant Abraham. Lorsque ce saint patriarche allait sacrifier son fils, il laissa au bas de la montagne ses serviteurs, l'âne et tout ce qui n'était pas nécessaire pour le sacrifice, en leur disant : « Je vous reprendrai à mon retour (1). » Cette servante de Dieu laissait toutes les affaires de son ménage, de sa famille, hors de l'église et de son oratoire ; et alors elle priait sans distraction ; elle se sentait le cœur tout enflammé de l'amour de Dieu ; elle disait encore qu'il fallait, pour pouvoir bien prier, imiter les Hébreux. Lorsqu'ils sortirent de l'Égypte, ils noyèrent tous leurs ennemis dans les eaux de la mer Rouge, parce qu'ils voulaient les empêcher d'aller offrir des sacrifices au vrai Dieu dans le désert ;

(1) Postquàm adoraverimus, revertemur ad vos. *Gen.*, XXII, 5.

et nous, disait-elle, nous avons l'eau bénite à la porte de l'église, pour noyer nos pensées vaines et inutiles, qui veulent nous empêcher de prier. *Traité sur le* PATER.

Celui qui était chargé de la conduite spirituelle de saint Louis de Gonzague, lui faisant rendre compte de son intérieur, l'interrogea sur l'article des distractions. « Avez-vous souvent des distractions pendant l'oraison, » lui demanda-t-il? Après s'être examiné quelques instants, il répondit : « Si on réunit celles que j'ai eues, dans le cours de six mois, j'en ai eu environ pendant l'espace de temps qu'il faut pour dire un *Ave, Maria.* » C'est une chose bien admirable ; mais il faut savoir qu'il ne négligeait rien pour tarir en lui la source des distractions. Il s'appliquait continuellement à mortifier tous ses sens, et il n'occupait jamais son esprit que de pensées propres à le perfectionner dans la piété et dans les sciences de son état.

Il faut être parvenu à un haut degré de sainteté pour pouvoir se rendre à soi même cet heureux témoignage, qu'on n'a pas de distractions dans ses Prières. Tel se flatte d'en être exempt, dont la Prière n'est peut-être qu'une distraction continuelle. Saint Bernard, étant un jour en voyage, fut atteint par un homme de la campagne ; il lia avec lui conversation, et la fit bientôt tomber sur un sujet religieux, afin d'être utile à son compagnon de voyage ; et il lui demanda, entre autres choses, s'il aimait bien le bon Dieu. Ce à quoi il répondit incontinent : « Je m'en flatte, et je l'aime de tout mon cœur. » — « Le priez-vous bien, poursuit le saint, le priez-vous avec attention ? » — « Oh ! jamais je n'ai de distraction, » repartit-il. Saint Bernard vit bien que cet homme ne comprenait pas ce que c'était que d'être distrait ; et, touché de son ignorance, voici l'expédient qu'il employa pour l'éclairer. « Eh bien, mon ami, lui dit-il, convenons d'une chose : si vous êtes en état de réciter le *Pater* sans distraction, je vous donne le cheval sur lequel je suis monté. » Aussitôt voilà notre homme qui commence le *Pater*, plein de confiance que le cheval était à lui ; mais il n'était pas encore à moitié qu'il s'arrêta, et, s'adressant au saint, il lui demande : « Me donnerez-vous aussi la bride ? » Saint Bernard lui dit : « Ni l'un ni l'autre, puisque vous voilà distrait. » Alors cet homme ouvrit les yeux et comprit qu'il avait ignoré jusque-là ce que c'était que prier avec attention.

7. Les saints priaient avec tant de ferveur qu'on les a vus quelquefois comme hors d'eux-mêmes, et transportés dans le sein de Dieu. On rapporte de saint Dominique, dans le temps où il donnait une mission à Castres, qu'il fut un jour invité à dîner par l'abbé de Saint-Vincent. Son sermon fini, il resta à prier dans l'église, sans penser au soin de son corps, comme cela lui arrivait ordinairement. L'heure du repas venue, l'abbé l'envoya chercher par un clerc. Celui-ci prit la route de l'église, où il savait devoir le trouver plutôt que partout ailleurs. Il l'y trouva effectivement ; mais il était ravi en

extase, sans mouvement et élevé de plusieurs coudées. Il le considéra longtemps en cet état, et n'osa s'approcher de sa personne que lorsque, étant revenu à lui, il fut redescendu doucement à terre.

GODESCARD.

8. Jésus-Christ n'opérait de miracles sur les infirmes, sur les malades, que selon le degré de confiance qu'ils avaient en lui. « Votre foi vous a sauvé, » disait souvent ce bon maître. La confiance qu'avaient en lui Marthe et Marie, le porta à ressusciter leur frère Lazare. « Ah ! Seigneur, lui disaient ces bonnes sœurs, si vous n'eussiez pas été absent, notre frère ne serait pas mort. » Pour récompenser leur foi, le divin Sauveur rendit Lazare à leurs vœux, leur prouvant ainsi qu'il lui était aussi facile de retirer un homme d'entre les morts que de l'empêcher de mourir.

Saint Philippe de Néri regardait la Prière comme un excellent moyen de réussir en toute affaire. Quand j'ai, disait-il, le temps de prier beaucoup, j'espère avec assurance obtenir de Dieu quelque grâce que ce soit, m'appuyant entièrement sur sa promesse : « Tout ce que vous demanderez avec une foi vive, vous l'obtiendrez. »

Saint Charles Borromée avait coutume de recourir à Dieu, par la Prière, en toute occurrence. C'est par là qu'il commençait et terminait tout ce qu'il faisait ; et plus ce qu'il entreprenait pour la gloire de Dieu était difficile, plus il priait. Dans les cas où il semblait que tout était désespéré, il redoublait ses vives instances auprès de Dieu, sans jamais perdre confiance. Aussi, le Seigneur bénissait toutes ses entreprises ; sa confiance en Dieu l'a fait réussir, au grand étonnement de tous, dans des choses qui paraissaient impossibles.

Une personne s'étant recommandée aux Prières de saint Vincent de Paul, il lui répondit : « J'ai été, toute cette matinée, tellement occupé d'affaires, que je n'ai pu faire encore qu'un peu d'oraison, et, pendant cette oraison, j'ai été bien distrait. Cependant je ne me décourage jamais, parce que je mets en Dieu mon espérance. Je suis certain que le trône de la bonté et de la miséricorde de Dieu est élevé sur le fondement de nos misères. »

9. Il est dit, dans l'Écriture sainte (1), que Jacob lutta, pendant toute une nuit, contre un ange et lui dit : « Je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez béni. » Ainsi, nous devons lutter en quelque sorte contre Dieu, en le conjurant avec larmes, avec une foi humble et une Prière persévérante, de nous accorder les grâces qu'il ne semble d'abord nous refuser que pour nous en faire sentir mieux le prix. Cette espèce de violence qu'on fait à Dieu par ses larmes, par ses veilles et par ses gémissements, lui est agréable (2).

Jésus Christ, après avoir enseigné à ses disciples à prier, a voulu

(1) *Gen.*, XXXII, 28.
(2) Hæc vis Deo grata est. *Tertul.*, *Apol.*, c. XXXIX.

leur apprendre aussi la persévérance dans la Prière ; et, pour cela, il s'est servi de deux paraboles. La première est celle d'un homme qui, surpris pendant la nuit par l'arrivée imprévue d'un ami, va trouver un autre ami, pour le prier de lui prêter quelques pains. Et celui qui est dans la maison répond : « Ne m'importunez pas, ma porte est fermée, et mes enfants sont avec moi dans mon lit ; je ne peux me lever pour vous donner ce que vous demandez. » Néanmoins, si l'autre persévère à frapper, je vous assure, dit le Sauveur, que, quand celui-ci ne se lèverait pas parce qu'il est son ami, il se lèverait du moins à cause de son importunité et lui donnerait tout ce qui lui serait nécessaire. — Et nous aussi, demandons avec instance ; frappons à la porte du cœur de Jésus avec une espèce d'importunité ; nous serons infailliblement exaucés. Car nous n'avons point, dit admirablement saint Ambroise, de meilleur ami que celui qui a livré son propre corps pour l'amour de nous (1). LUC, cap. II.

La seconde parabole est celle d'un juge inique et pervers, sans crainte de Dieu, sans pitié pour les hommes. Une veuve venait souvent le trouver, en lui disant : « Faites-moi justice de ma partie. » Et il fut longtemps sans la vouloir écouter. Mais enfin il dit en lui-même : « Quoique je ne craigne point Dieu et que je n'aie point de considération pour les hommes, néanmoins parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, de peur qu'à la fin elle ne me vienne faire quelque affront. » Vous entendez, ajouta le Sauveur, ce que dit ce méchant juge. Et Dieu ne ferait point justice à ses élus, qui crient vers lui jour et nuit ! LUC, XVIII, 1.

Pourquoi, demande saint Jean Chrysostome, faire intervenir de préférence un juge sans respect ni pour la religion ni pour l'humanité, qui finit néanmoins par se laisser attendrir à la Prière? C'est, répond ce même saint, pour nous faire mieux comprendre, par cette opposition, la force de la Prière, puisqu'elle triomphe du naturel le plus farouche. Que si la veuve, si longtemps rebutée, obtient à la fin de cet homme sans entrailles ce qu'elle désirait, que sera-ce, si nous nous adressons au Père le plus miséricordieux et le plus tendre ? CHRYSOST. *Homil.* 2.

Un exemple bien frappant de persévérance dans la Prière est celui de la Cananéenne. C'était une idolâtre, étrangère par conséquent au peuple de Dieu, mais qui, ayant entendu parler de Jésus, vint se jeter à ses pieds et le prier de guérir sa fille, qui était possédée du démon. Jésus-Christ ne daigne pas même lui répondre ; mais elle ne perd pas courage, elle redouble ses instances. Ses cris perçants troublent les apôtres, qui s'adressent au Sauveur et lui disent : « Accordez à cette femme ce qu'elle demande ; elle nous importune par ses cris. »

(1) Quis amicior nobis quàm qui pro nobis corpus suum tradidit? *Ambr. in cap.* XI *Luc.*

Jésus leur dit : « Je ne suis envoyé que pour les brebis, qui ont pér de la maison d'Israël. » Plus on repousse la Cananéenne, plus elle prie avec ferveur, plus elle élève sa voix, en disant : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. » Alors le Sauveur joint l'humiliation à la rigueur : « Non, dit-il, je ne consentirai jamais à prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens. » — « Cela est vrai, Seigneur, reprend-elle aussitôt ; mais du moins les petits chiens se nourrissent des miettes qui tombent de la table du maître. » Sa constance a vaincu le Sauveur, qui ne peut s'empêcher de s'écrier : « O femme, que votre foi est grande ! qu'il vous soit fait selon vos désirs. » Et sa fille fut guérie à l'heure même. MATH. XV, 22.

10. Enfin, pour terminer ces citations déjà peut-être trop nombreuses, mais qu'on nous pardonnera à cause de l'importance de la matière, nous citerons l'exemple d'Anne, comme un résumé parfait des conditions que doit avoir la Prière. Cette sainte femme, désirant ardemment que le Seigneur lui ôtât l'opprobre de sa stérilité, pria le Seigneur, nous dit la sainte Écriture, avec une grande effusion de larmes et ayant le cœur plein d'amertume. 1° Sa Prière fut humble elle s'appela par trois fois la servante ou l'esclave de Dieu, le conjurant de daigner la regarder, de se souvenir d'elle ; 2° sa Prière fut accompagnée du jeûne et de la miséricorde, qui sont les deux ailes avec lesquelles elle monte au ciel, comme dit saint Augustin. Il est expressément marqué qu'elle se priva pendant quelque temps de nourriture et qu'elle reçut, avec la plus grande patience, les reproches que lui adressait Phenenna, pratiquant ainsi par avance ce que Jésus-Christ nous a depuis ordonné, d'être doux envers les autres, afin que Dieu le soit envers nous ; 3° sa Prière fut fervente et spirituelle : si elle demanda un fils à Dieu, c'était pour le consacrer entièrement à son service. « Je vous le donnerai, lui dit-elle, pour tous les jours de sa vie, et le rasoir ne passera point sur sa tête, » c'est-à-dire, il vous appartiendra irrévocablement pour le service de votre saint Temple. Par l'ardeur et la pureté de ses vœux, Anne mérita de devenir la mère de Samuël. *Reg.*, I.

SIXIÈME INSTRUCTION.

Biens spirituels que nous devons demander à Dieu : le don de la prière, la sagesse, la grâce, la gloire, la possession de Dieu même. — Demander les biens temporels pour une bonne fin. — Invocation de la sainte Vierge et des Saints.

D. Quels biens devons-nous demander à Dieu?

R. Nous devons demander à Dieu principalement les biens spirituels; mais nous devons lui demander aussi les biens temporels

Il y a deux sortes de biens, ceux de la nature et ceux de la grâce. Les premiers n'ont rapport qu'à cette vie périssable, et passent comme elle ; les seconds, qui sont sans contredit les plus précieux, nous sont donnés pour nous rendre dignes de Dieu et nous faire parvenir à la fin surnaturelle pour laquelle nous sommes créés. Mais, hélas ! tel est l'aveuglement de notre esprit et la faiblesse de notre cœur, que nous n'avons le plus souvent que des vues mondaines. On ne songe qu'à la santé du corps, qu'à l'accroissement de sa fortune, qu'à son bien-être matériel, et l'on voudrait que la volonté toute pure et toute sainte de Dieu se conformât à nos pensées terrestres et qu'elle nous aidât à satisfaire notre ambition, notre orgueil, peut-être même nos désirs les plus injustes, nos haines et nos vengeances ; et il arrive quelquefois qu'on lui adresse à cet effet les vœux les plus téméraires et les plus insensés. Voulez-vous donc, nous répond le Seigneur, par la bouche de son Prophète, que je serve à vos iniquités (1) ? Voulez-vous que je me fasse le protecteur de cette aveugle concupiscence qui vous domine ?

Au lieu de chercher avec tant d'avidité les biens périssables de ce monde, qui sont si souvent préjudiciables au salut, et deviennent, par l'abus qu'on en fait, de véritables

(1) Servire me fecisti peccatis tuis ? *Is.* XLIII 24.

maux, cherchons les biens solides et incorruptibles de l'éternité. La rosée du ciel, qui signifie les dons de la grâce, doit évidemment passer, dans l'ordre de nos désirs, avant la graisse de la terre. En un mot, selon la pensée du divin Maître, demandons avant tout le royaume de Dieu et sa justice. Tout le reste, comme le dit saint Jean Chrysostome, n'est que du sable, que de la boue, qu'une vile toile d'araignée (1). Votre ambition, ô chrétien, ô enfant de Dieu, doit se porter plus haut. Quoi ! à ce Dieu si grand, si puissant vous ne demanderiez que des bagatelles ! A l'Éternel vous ne demanderiez que des choses périssables ! au maître du ciel que les richesses de la terre ! au Dieu qui vous ouvre son royaume immortel, que de misérables biens qu'il faudra bientôt perdre sans retour, et dont la jouissance fugitive vous expose à tant de dangers ! Ah ! demandez-lui plutôt des choses vraiment grandes ; demandez-lui les dons célestes (2).

Nous devons donc demander à Dieu :

1° *Le don de la Prière ;* car, ainsi que l'a très-bien dit saint Nil, de même que la vue est le plus excellent des sens, de même aussi la Prière est la plus divine des vertus. De nous-mêmes, nous ne savons le plus souvent ni ce que nous demandons, ni ce que nous devons demander. C'est le Saint-Esprit qui doit former dans nos cœurs ces désirs purs et ardents, qui sont toujours exaucés [1].

2° *La sagesse*, c'est-à-dire la réunion des vertus chrétiennes, et surtout de celles dont nous avons le plus besoin, la patience, la douceur, la charité, la pureté des mœurs, la bonne conscience, une foi vive, une humilité profonde, en un mot, tout ce qui peut contribuer à la sanctification de notre âme et en faire la perfection [2].

3° *La grâce*. Elle est le plus précieux des trésors, elle est la seule parure de notre âme, elle est la pierre précieuse au

(1) De luto, de pulvere, de telis aranearum loqueris. *D. Chrys.*
(2) Ne petas à magno parva... Magna ora, cœlestia ora. *D. Aug.*

moyen de laquelle nous pouvons nous faire ouvrir les portes du ciel.

4° *La gloire,* non pas cette gloire humaine qui s'évanouit comme une vaine fumée, mais la gloire des saints, cette gloire sans fin, pour laquelle nous avons été créés et à laquelle nous arriverons infailliblement par l'innocence de notre vie.

5° *La possession même de Dieu,* car il a promis de se donner à nous. Il veut bien être notre récompense, notre bonheur, notre gloire. Ne lui demandez donc autre chose que lui-même, vous dirai-je avec saint Augustin; laissez les autres borner leurs désirs à tels ou tels avantages, qui les séduisent et les égarent; pour vous, c'est à Dieu lui-même que vous devez prétendre [3] (1).

Ce n'est pas que nous ne puissions absolument demander les biens temporels. Quoique si peu proportionnés à la noblesse de notre être, il nous sont nécessaires pour notre passage ici-bas. Et, comme c'est de la main de Dieu qu'ils émanent et qu'il en a la souveraine dispensation, nous devons nous adresser à lui pour les obtenir. Aussi, l'Église a-t-elle établi des Prières solennelles, comme les Rogations, les Quatre-Temps, pour attirer les bénédictions du Ciel sur les fruits de la terre [4].

D. Dans quelles dispositions devons-nous demander à Dieu les biens temporels ?

R. Nous devons les lui demander pour une bonne fin, avec résignation à sa volonté, aimant mieux en être privés que de les obtenir, s'ils doivent être nuisibles à notre salut.

Une bonne fin, une résignation entière à la volonté de Dieu, deux dispositions essentielles, sans lesquelles notre Prière serait un blasphème et une véritable impiété. Nous disons donc d'abord :

Une bonne fin, c'est-à-dire que nous désirons ces biens

(1) Deo alia petunt præter Deum ; tu ipsum Deum pete. *D. Aug.*

uniquement pour subvenir aux nécessités de cette vie, et non comme des moyens de satisfaire l'orgueil ou la sensualité. Dans la demande même des biens de la terre, il ne faut jamais perdre de vue qu'ils sont trop au-dessous de nous, pour que nous y mettions nos complaisances. Nous ne devons nous en servir que dans l'ordre de la Providence, pour réparer les forces de notre corps et l'entretenir dans un état de santé convenable, afin de mieux remplir les diverses obligations qui nous sont imposées. Sachons donc borner nos désirs; et, au lieu de soupirer, comme on le fait si souvent, après le luxe et l'abondance, contentons-nous d'une honnête médiocrité, disant au Seigneur avec le Sage : « Ne me donnez, ô mon Dieu, ni la pauvreté ni les richesses; accordez-moi seulement ce qui est nécessaire à la vie (1). » Par le bon usage que nous ferons de ce qui nous sera accordé, rendons-nous dignes des récompenses éternelles promises à la vertu, car le pain matériel lui-même ne nous est donné que pour nous conduire au royaume de Dieu.

Une résignation entière à la volonté de Dieu. Il sait mieux que nous ce qui nous convient. Souvent telles choses que nous désirons avec ardeur, seraient préjudiciables à notre salut; et c'est alors un trait de bonté de sa part qu'il se montre sourd et inflexible à nos prières. Ainsi, par exemple, on lui demandera avec instance la santé ; mais le Seigneur voit qu'on en abusera, tandis que la maladie nous est très-utile pour nous détacher du monde, pour amortir le feu des passions, pour nous rappeler aux pensées sérieuses de la religion. On lui demandera la fortune, l'heureux succès de ses spéculations commerciales ; on lui demandera d'abondantes récoltes, de riches moissons, une position brillante, etc. Et n'est-ce pas précisément lorsqu'on est dans la prospérité et qu'on nage au sein des délices, qu'on

(1) Mendicitatem et divitias ne dederis mihi; tribue tantùm victui meo necessaria. *Prov.*, XXX, 8.

multiplie ses péchés et qu'on offense le Seigneur avec plus d'audace, comme si on voulait le punir ainsi d'avoir été trop généreux à notre égard? Nous tournons contre lui-même les faveurs dont il nous comble. Aussi s'en plaint-il avec amertume : « Mon bien-aimé que j'avais engraissé de bienfaits s'est révolté (1); appesanti, rassasié, enivré, il a délaissé le Dieu son créateur, et s'est retiré de Dieu son salut (2). » Il est donc avantageux que le Seigneur nous afflige de temps en temps; et les calamités publiques ou particulières, qui viennent fondre sur nous, les grêles, les inondations, les disettes, les fléaux de toute espèce, n'arrivent que pour nous réveiller de notre assoupissement et nous inviter à la pénitence. Cette rigueur apparente que Dieu nous montre, en nous refusant une prospérité qui finirait par nous corrompre et nous entraîner dans l'abîme, est une véritable miséricorde. D'où vient, en effet, la perte de tant de mondains, qui se damnent au sein de l'opulence et de la mollesse, si ce n'est de ce que Dieu les exauce selon les désirs insensés de leur cœur? Ils cherchent avec passion les biens de la vie présente, et il leur en donne la jouissance et il permet qu'ils s'en rassasient, parce qu'ils ne posséderont jamais ceux de la vie future; et c'est ainsi qu'il leur accorde, dans l'excès de sa colère, ces prétendues faveurs qu'il refuse par bienveillance aux âmes fidèles, afin qu'elles soient plus libres de s'attacher à lui et de le servir [5] (3).

Que jamais donc la plainte ne s'échappe de votre bouche, si vous ne recevez pas de la main de Dieu tout ce que vous en attendez. Le Seigneur en use souvent à notre égard comme une tendre mère, qui arrache à son fils un breuvage agréable et doux, mais qui porterait la mort dans

(1) Incrassatus est dilectus et recalcitravit.

(2) Incrassatus, impinguatus, dilatatus, dereliquit Deum factorem suum et recessit à Deo salutari suo. *Deut.*, XXXII, 15.

(3) Multa negat propitius quæ concedit iratus. *D. Aug.*, *de Verbis Dom. Serm.* 53.

ses entrailles; ou comme un bon père, qui refuse à un fils insensé un couteau ou une épée, de peur qu'il ne se l'enfonce dans le sein. Du reste, si peu que Dieu nous accorde, ne nous donne-t-il pas toujours plus que nous ne méritons? Et, quand nous serions en état de posséder tous les biens de la terre joints ensemble, ne vaut-il pas mieux y renoncer que de perdre, je ne dis pas le ciel, mais même un seul degré de gloire dans le ciel? En effet, les délices de ce monde ne peuvent remplir l'immensité de notre cœur, et chacun de nous peut dire en toute vérité, comme le Roi-Prophète : « Je serai rassasié, ô mon Dieu, non des viandes « des Égyptiens, ni des melons, des oignons et des aulx « que votre peuple rebelle et murmurateur préférait au « pain descendu du ciel; je ne saurais même me contenter « de la manne visible ou des cailles que vous leur avez « données; mais je serai rassasié de votre gloire, lorsque « vous me la ferez apparaître (1). »

Donc, pour conclure avec saint Augustin, quand nous demandons les biens temporels, que ce soit toujours selon l'ordre que Dieu a établi, et par rapport à la fin qu'il a marquée; soyons disposés à les recevoir, s'ils doivent nous être utiles, à nous en passer, si Dieu prévoit qu'ils nous seraient préjudiciables (2). Enfin, quoi qu'il puisse nous arriver, soyons bien convaincus que Dieu pourvoira suffisamment à nos besoins; et, pourvu que nous coopérions aux desseins de sa sagesse, il ne nous laissera jamais manquer du nécessaire. Que s'il ne nous dit pas, comme aux anciens Israélites : « Élargissez votre bouche, et je l'emplirai (3), » c'est-à-dire je vous comblerai de biens temporels autant que vous en désirerez et que vous pourrez en recevoir, il nous promet en revanche une abondance de grâces spirituelles et de biens célestes, et il nous dit : « Élargissez

(1) Satiabor quùm apparuerit gloria tua. *Psal.* XVI, 17.

(2) Quandò petitis temporalia, illi committite ut, si prosint, det si scit obesse, non det. *D. Aug*, *de Verb. Dom. Serm.* 53.

(3) Dilata os tuum et implebo illud. *Psal.* LXXX, 11.

votre esprit par la foi, élargissez votre cœur par la charité. Plus il sera vide d'affections terrestres, plus il sera digne que moi-même je le remplisse (1). »

D. Est-il utile de prier la sainte Vierge et les Saints?

R. Oui, parce que la sainte Vierge et les Saints peuvent nous aider beaucoup par leurs prières.

L'Église a décidé dans plusieurs conciles, et c'est, par conséquent, un article de foi, que l'invocation des saints est non-seulement permise, mais encore sainte et salutaire. Citoyens de la Jérusalem céleste, ayant un libre accès auprès du trône de la miséricorde, ils s'intéressent vivement pour nous, et Dieu se complaît à répandre ses grâces par leur intercession, et spécialement par celle de Marie, leur reine et la nôtre, en même temps qu'elle est aussi notre bonne et tendre mère.

Que nous sommes heureux d'avoir dans le ciel de si hauts et de si puissants protecteurs! Que nous sommes heureux d'y avoir pour avocate et pour patronne la plus sainte et la plus éminente de toutes les créatures, celle qui, en sa qualité de Mère de Dieu, a tout pouvoir sur le cœur de son divin Fils! Adressons-nous donc à elle avec une entière confiance, car elle est toute bonne et toute miséricordieuse; la loi de clémence et de douceur est sur ses lèvres (2); et jamais elle n'a rejeté l'humble Prière de ceux qui l'ont invoquée. Sitôt qu'elle entendra notre voix suppliante, elle s'empressera de venir à notre secours; car on peut dire, en toute vérité, qu'elle est cette femme de l'Apocalypse à qui l'on donna deux grandes ailes, comme des ailes d'aigle, pour s'envoler dans le désert. Ces deux ailes signifient l'extrême promptitude avec laquelle la Reine des cieux vient assister ses enfants, au milieu des misères et des

(1) Dilata os tuum confitendo, amando, et adimplebo illud. *D. Aug.*

(2) Lex clementiæ in linguâ ejus. *Prov.*, XXXI, 26.

angoisses de cette vie. Elle est le salut des infirmes, le refuge des pécheurs, la consolation des affligés ; elle est la dépositaire et la dispensatrice de tous les trésors célestes ; elle est la porte du ciel, et nul ne peut y entrer que par elle. Saint Liguori a remarqué avec raison qu'on demande beaucoup de choses à Dieu, sans les obtenir ; on les demande par Marie, et on les obtient. Comment cela se fait-il ? Ce n'est pas que Marie soit plus puissante que Dieu ; mais c'est que le Seigneur a décrété d'honorer ainsi sa mère. Marie, n'étant que médiatrice d'intercession, ne peut que solliciter pour nous les grâces du Seigneur ; mais que pourrait lui refuser son divin Fils? Et faut-il s'étonner qu'il accorde à la Prière de la meilleure des mères et de la plus sainte des créatures ce qu'il aurait quelquefois refusé à notre indignité ? Faut-il s'étonner que les siècles aient proclamé à l'envi que jamais on n'a invoqué en vain son saint et auguste nom, à l'ombre duquel nul ne doit désespérer (1)?

Pareillement, nous nous adressons aux saints pour nous rendre le Seigneur favorable, parce qu'ils sont les princes de la cour céleste, plus près de Dieu et plus unis à Jésus-Christ que nous. De plus, l'Écriture sainte nous assure qu'ils présentent nos prières à Dieu (2), qu'ils sont associés à Jésus-Christ pour gouverner les nations et les juger à la fin du monde (3). Nous devons faire tout ce qui dépend de nous, pour mériter leur protection. De tout temps, on a remarqué que la dévotion aux saints a attiré les faveurs les plus signalées sur tous ceux qui y ont été fidèles.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Allons faire enrager le démon, disait un serviteur de **Dieu**, lorsqu'il était sur le point de faire quelque Prière.

(1) O Maria, ô nomen sub quo nemini desperandum. *D. Bern.*
(2) *Tob.*, XII, 12. — *Apoc.*, V, 8.
(3) *Psal.* CXLIX, 5, 6.

Pourquoi n'y a-t-il point de temps, où le démon me fasse plus la guerre que dans celui de la Prière? demandait quelqu'un à un saint prêtre; celui-ci lui répondit : « Il n'est point d'exercice que le démon désire davantage que nous fassions mal, parce qu'il n'en est point qui nous attire plus de grâces et qui soit plus salutaire. Celui qui prierait toujours bien, serait bientôt un ange. »

Saint Jean Chrysostome conseillait à quelqu'un qui avait souvent des distractions volontaires, de s'animer à l'avenir à ne plus tomber dans la même faute, en se faisant ce reproche bien humiliant : Quoi! lorsque je m'entretiens avec un ami d'histoires, de nouvelles, de bagatelles, je suis très-attentif, et, en m'entretenant avec Dieu de choses si intéressantes, du pardon de mes péchés et des moyens de me sauver, je ne crains pas d'occuper mon esprit de choses étrangères! Étant à genoux, c'est-à-dire dans la situation de celui qui adore et qui supplie, j'ose manquer de respect au grand Dieu à qui je parle, en promenant mon esprit partout où je ne suis pas! O hypocrisie bien criminelle! Ai-je la foi? Si j'ai la foi, n'ai-je pas perdu le sens?

2. Dès que Salomon fut monté sur le trône, Dieu lui apparut et le laissa maître d'obtenir de lui telle grâce qu'il voudrait; Salomon demanda la sagesse. Cette demande fut si agréable au Seigneur, qu'à ce don précieux il ajouta les richesses, la gloire et la promesse d'une longue vie, pourvu qu'il continuât à lui être fidèle. En effet, Salomon devint bientôt le plus opulent et le plus grand des rois de la terre; sa réputation s'étendit dans tout l'Orient, et la reine de Saba vint du fond de l'Ethiopie à Jérusalem, pour connaître par elle-même ce qu'on lui avait dit de la sagesse et de la gloire de Salomon. LORIQUET.

L'exemple de ce jeune prince apprend aux chrétiens à estimer peu les biens, les honneurs et les plaisirs, et à mettre leur principale gloire à être les véritables images de Dieu, en se rendant semblables à lui par leur sagesse, qui est la source de tous les biens.

Saint Laurent Justinien rapporte qu'étant âgé de dix-neuf ans, la Sagesse lui apparut sous la forme d'une vierge pleine de majesté et lui dit : « Pourquoi cherches-tu du contentement parmi les créatures? Je possède seule ce que tu cherches; tu le trouveras en moi, si tu me prends pour épouse. » Il éprouva alors ce qu'il n'avait jamais éprouvé; il se donna à elle et ne cessa jamais de l'aimer. Plus vous aimerez Dieu, plus vous aurez la véritable sagesse.

3. Saint Paulin, écrivant à Aper, homme savant, qui avait renoncé à ses charges et aux sciences profanes, pour se consacrer au Seigneur dans l'état religieux, lui dit : « Que les orateurs s'exercent dans l'art de bien dire; que les philosophes cultivent les sciences; que les riches gardent leurs richesses : notre royaume, c'est Jésus-Christ. » — Le même saint écrivait à un nommé Jovius, à qui le

désir d'acquérir de vaines connaissances, faisait négliger le salut : « Vous trouvez du temps pour lire les poëtes et les orateurs ; vous en trouvez pour vous appliquer à l'étude de la philosophie, et vous n'en trouvez point pour être chrétien ! Soyez philosophe de Dieu, étudiez Jésus-Christ, consacrez-vous à Jésus-Christ. » Suivons le conseil de ce saint.

« Où allez-vous et que cherchez-vous? » demandait-on à un saint religieux ? — « Je vais à Dieu, c'est Dieu que je cherche, répondit-il, et je ne m'arrêterai point que je ne l'aie trouvé. » — Le bienheureux Raymond Salles fut interrogé de cette manière : « A qui appartenez-vous? D'où venez-vous? Où allez-vous? Qui vous a conduit ici? » Il répondit ainsi à ces questions : « J'appartiens à Dieu, je suis de Dieu, je vais à Dieu, c'est Dieu qui m'a conduit ici. » Heureuses les âmes qui ne voient que Dieu en toutes choses, et qui aspirent sans cesse à s'unir à lui !

4. C'est par la prière que le roi Ezéchias obtint la guérison de sa maladie. « En ces jours-là, dit l'Écriture, Ezéchias fut malade jusqu'à la mort, et le prophète Isaïe, fils d'Amos, vint le trouver et lui dit : « Mettez ordre à votre maison, car vous ne vivrez pas davantage et vous mourrez. » Alors Ezéchias tourna le visage vers la muraille, et pria le Seigneur, disant : « Souvenez-vous, Seigneur, je vous prie, de quelle manière j'ai marché devant vous, dans la vérité et avec un cœur parfait, et que j'ai fait ce que j'ai cru vous être agréable. » Ezéchias versa ensuite une grande abondance de larmes. Et avant qu'Isaïe eût franchi la moitié du vestibule, le Seigneur lui dit : « Retournez et dites à Ezéchias, chef de mon peuple : Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu de David votre père : J'ai entendu votre prière et j'ai vu vos larmes, et vous allez être guéri ; vous irez dans trois jours au Temple du Seigneur, et j'ajouterai encore quinze années aux jours de votre vie. » Alors Isaïe dit aux serviteurs du roi : « Apportez-moi des figues. » Ils les lui apportèrent et les placèrent sur l'ulcère du roi, et il fut guéri. IV. *Reg.* xx.

Saint Augustin raconte que, n'étant encore que catéchumène et professeur de rhétorique, il alla prendre quelques jours de repos à la campagne, pendant les vacances. Il y fut saisi d'un violent mal de dents, qui lui causait des douleurs effroyables. Ne sachant de quel côté se tourner, il lui vint dans l'esprit d'engager ceux de ses amis qui se trouvèrent auprès de lui, à se mettre en prière, pour demander à Dieu, qui est l'auteur de la santé du corps aussi bien que de celle de l'âme, qu'il lui plût de le soulager. Comme l'excès du mal ne lui laissait pas même la liberté de parler, il écrivit sur des tablettes ce qu'il désirait d'eux et le leur donna à lire. « Nous n'eûmes « pas, dit-il, plutôt mis les genoux en terre, pour implorer par nos « prières le secours de votre miséricorde, ô mon Dieu, que ma dou-

« leur s'évanouit. Cet effet si peu naturel grava dans mon cœur plus « profondément que jamais l'idée du souverain pouvoir que vous « avez sur toutes choses, et me donna lieu de chanter les louanges « de votre saint nom, avec de grands sentiments de foi et d'allé« gresse. » D. Aug. *Conf.*, lib. IX, cap. IV.

Dans le temps que l'empereur Marc-Aurèle faisait la guerre contre les Sarmates, son armée s'engagea dans un pays plein de bois et de montagnes : les soldats romains y étaient extrêmement incommodés de la faim et de la soif, sans pouvoir se retirer, car les Barbares, qui étaient en plus grand nombre, les entouraient de toutes parts, et ils n'avaient d'autre espérance que la mort, dans l'extrémité où ils étaient réduits. Il y avait dans l'armée romaine un grand nombre de soldats chrétiens; ils se mirent à genoux et firent à Dieu de ferventes prières : ils levaient les mains vers le Ciel, d'où ils attendaient tout secours. Les ennemis s'en étonnaient; mais ils furent bien plus surpris de ce qui arriva : il se forma tout à coup de grands nuages et il tomba une pluie extraordinaire. Les soldats romains levaient la tête et la recevaient dans leurs bouches, tant la soif les pressait ; ils remplirent leurs casques, burent abondamment et abreuvèrent leurs chevaux. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est qu'en même temps il tombait sur les ennemis une grêle épouvantable, mêlée de foudres. On voyait, du côté des chrétiens qui avaient prié, tomber une douce pluie qui leur donnait la force et la vie ; tandis que l'on voyait, du côté des Infidèles et des Barbares, le feu qui les consumait, en même temps que la grêle les écrasait. Plusieurs se jetaient du côté des Romains pour échapper à la mort, au point que Marc-Aurèle en eut pitié ; ce fut alors que l'armée romaine lui donna le nom d'empereur pour la septième fois. Tout le monde reconnut cet évènement comme un miracle, accordé aux prières des soldats chrétiens, au point qu'on leur donna le nom de *légion fulminante*. On voit encore à Rome un monument de ce prodige, dans les bas-reliefs de la colonne Antonine, faite en ce même temps. Les Romains y sont représentés les armes à la main contre les Barbares, que l'on voit étendus par terre avec leurs chevaux, et sur eux tombe une pluie mêlée d'éclairs et de foudres. On dit qu'à cette occasion Marc-Aurèle écrivit des lettres où il témoignait que son armée, près de périr, avait été sauvée par les Prières des chrétiens.

Hist. ecclés.

En tout temps, les saints, par leurs Prières, ont obtenu du Ciel les bienfaits les plus signalés. Saint Quintien, évêque de Rodez, ayant été obligé de quitter son siége épiscopal, pour échapper à la fureur des Goths, maîtres de la ville, se retira en Auvergne. Ce pays était en proie à la famine et à une sécheresse désolante. Le saint prélat, couvert d'un cilice, se prosterne devant le Seigneur et lui adresse

les Prières les plus ferventes. Une pluie abondante tombe bientôt du ciel et vient combler tous les vœux. *Légende du Propre.*

On dit aussi que le bienheureux François d'Estaing, passant à quelque distance de Saint-Amans de Salmiech et se trouvant tourmenté par un vent violent, se mit à genoux et invoqua le Seigneur avec confiance : aussitôt le vent tomba entièrement. Une croix fut depuis élevée au lieu où il avait prié ; on l'appela la croix de Saint-François ; et, de nos jours, on y va encore en procession, lorsque le vent du midi devient nuisible aux récoltes.

Vie du Saint, par M. Bion de Malavagne.

5. Au temps des persécutions, selon le récit de saint Cyprien, un évêque étant fort malade, demanda à Dieu qu'il lui plût de le laisser encore dans ce monde. Il se présenta à lui un jeune homme si plein de majesté et de lumière, qu'il eût été malaisé de le voir à tout autre qu'à une personne qui allait quitter la vie. Ce jeune homme lui dit, d'un ton qui témoignait assez son indignation : « Vous appréhendez la persécution, et vous ne voulez pas néanmoins sortir de ce monde? Que voulez-vous donc que je fasse ? » C'est ainsi, continue saint Cyprien, que le Seigneur voyant que nous craignons plutôt de souffrir en ce monde, que nous n'avons envie d'aller à lui, ne consent pas à nos désirs, et cela pour notre avantage. En voyant un évêque, qui demandait sa guérison, en être si sévèrement repris, apprenons que ce qui nous est vraiment utile, c'est de faire la volonté de Dieu et non la nôtre. D. Cypr., *Tract. de Peste.*

La vie du grand saint Thomas de Cantorbéry nous offre un trait frappant de la nécessité de n'avoir qu'une intention pure dans nos Prières. Comme il se faisait un grand nombre de miracles sur son tombeau, un aveugle s'y fit conduire : sa foi était vive, sa confiance ferme ; il conjure le saint de lui obtenir la grâce de pouvoir admirer la beauté du ciel, de la terre et des créatures, en lui ouvrant les yeux du corps. A peine sa Prière est finie, que ses yeux s'ouvrent ; il reprend le chemin de son pays, avec la joie la plus parfaite. Avant d'arriver chez lui, il éprouve un remords, il se dit en lui-même : « Quoi, malheureux ! tu as obtenu la vue du corps, qui te fera peut-être perdre la vie de l'âme ; tu n'as pas demandé ce miracle pour la plus grande gloire de Dieu et ta sanctification ! » Il revient de nouveau auprès des reliques de saint Thomas, il fait ainsi sa Prière : « Grand saint, si vous prévoyez que la vue que j'ai reçue de mon Dieu, par votre intermédiaire, puisse être nuisible à mon salut, ôtez-la-moi » Il fut exaucé, il se retira aveugle.

SEPTIÈME INSTRUCTION.

Questions diverses sur la Prière. — En quel lieu, en quel temps, pour qui faut-il prier.

Il est des lieux favorisés du ciel, où Dieu aime spécialement à être invoqué, et où il répand ses grâces avec plus d'abondance. Ainsi, l'église est le lieu le plus propre à la Prière. Aussi est-elle appelée la maison de la prière, la porte du ciel. C'est là que le Seigneur a promis de tenir ses yeux ouverts sur nous, et ses oreilles attentives à nos ferventes supplications (1). C'est là que notre divin Sauveur daigne habiter substantiellement, et qu'il renouvelle chaque jour sur nos autels la grande immolation du Calvaire. C'est là aussi que tout nous inspire le recueillement et nous porte à la piété.

Nous devons aussi prier dans l'intérieur de nos maisons, selon le précepte de l'Évangile. Lorsque vous priez, a dit le divin Sauveur, entrez dans votre appartement, et, après en avoir fermé la porte, adressez-vous, en toute confiance, au Père céleste, dont l'œil pénètre jusque dans les endroits les plus cachés. Le Seigneur nous recommande de choisir de préférence les lieux les plus retirés, pour vaquer au saint exercice de la Prière, soit pour éviter l'ostentation, soit pour nous préserver des distractions, car la solitude est un asile assuré contre les divagations de l'esprit ; elle est un port tranquille, où nous sommes à l'abri des troubles que cause le tumulte du monde ; elle est comme le centre de ceux qui veulent s'unir à Dieu.

Enfin, nous devons prier en quelque lieu que ce soit, et

(1) Erunt oculi mei aperti, et aures meæ erectæ ad orationem ejus qui oraverit in loco isto. II. *Paral.*, VII, 15.

lever partout des mains pures vers le ciel (1). Car le monde entier est comme un temple magnifique où Dieu réside, et qu'il remplit de la plénitude de sa majesté. Vous pouvez donc à tout instant diriger vers lui vos soupirs et vos pensées. « Priez, vous dirai-je avec saint Jean Chrysostome, non pas dans l'église seulement, mais hors de l'église. Peu importe le lieu, c'est le cœur que Dieu demande. Jérémie prie du fond de la citerne où il est plongé, et il est exaucé. Daniel reçoit les effets de la miséricorde du Seigneur dans la fosse aux lions, d'où sa voix s'élève jusqu'à lui. Le larron prie sur la croix, et le royaume du ciel lui est ouvert. Job prie sur son fumier, Jonas dans le ventre de la baleine, et leur voix monte jusqu'au Seigneur. Au milieu de vos occupations domestiques, en voyage, dans votre maison, partout, priez; vous portez avec vous votre temple. « Ne savez-vous pas, dit l'Apôtre, que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous (2) ? Dieu est partout; son immensité n'est bornée par aucun lieu, il suffit qu'on l'invoque, il répond : Me voici [1]. »

Mais en quelque lieu que nous priions, soit à l'église, soit dans nos appartements, ou ailleurs, sachons bien que la Prière faite en commun est plus agréable au Seigneur, et a plus d'efficacité que toutes celles que nous pouvons faire en particulier. Le divin Sauveur nous a dit expressément que, lorsque deux ou trois personnes se réunissent en son nom, il se trouve au milieu d'elles, pour les bénir et pour combler leurs vœux. Afin de nous faire mieux entendre combien la Prière collective l'emporte sur la Prière individuelle, dans l'oraison qu'il a daigné nous apprendre lui-même, il n'a pas voulu que nous lui disions: « Mon Père qui êtes au cieux..., donnez-moi aujourd'hui mon pain, » etc., mais bien : Notre Père, afin de nous donner à entendre que notre Prière ne doit pas se faire sépa-

(1) Volo viros orare in omni loco, levantes puras manus. I. *Tim.*, II, 8.

(2) Nescitis quia templum Dei estis ? I. *Cor.*, III, 16.

rément, mais en union avec nos frères. Ne nous contentons donc pas de nous acquitter en secret des devoirs de la religion; mais réunissons-nous, autant que nous le pourrons, pour rendre à Dieu nos hommages, car, si la Prière particulière est bonne, la Prière collective est encore meilleure. Elle fait comme une sainte violence au cœur de Dieu; elle repousse avec plus de force les traits empoisonnés de l'ennemi du salut. Que chacun de nous dise donc avec un saint transport, comme le Roi-Prophète : « Louez le Seigneur avec moi; publions tous ensemble la grandeur de son nom (1). » Ainsi les trois enfants dans la fournaise chantaient ensemble les louanges du Seigneur; ils le glorifiaient et le bénissaient d'une voix unanime (2). Ainsi les apôtres, dans le cénacle, persévéraient tous dans un même esprit, en prières avec les saintes femmes et Marie mère de Jésus (3). A leur exemple, faisons-nous un devoir de nous réunir, aussi souvent que possible, pour rendre en commun à Dieu le juste tribut de louange, d'amour et de gloire, que nous lui devons. C'est un pieux et saint usage, en vigueur dans toutes les maisons chrétiennes et qu'on ne saurait trop recommander, de faire la Prière en famille. Enfants, parents, domestiques, réunissent leurs voix et leurs cœurs pour adorer Dieu, pour attirer ses bénédictions sur les travaux de la journée et sur le repos de la nuit; on s'édifie mutuellement, la vertu devient ainsi héréditaire dans les familles ; et avec la vertu, la paix et le bonheur.

En quel temps devons nous prier?

Il faut toujours prier, comme nous le recommande le divin Maître (4). Et, après lui, le grand apôtre nous dit :

(1) Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen ejus in idipsum. *Psal.* CXXXIII, 4.
(2) *Dan.*, III, 15.
(3) *Act.*, I, 14.
(4) Oportet semper orare. *Luc.*, XVIII, 1.

« Persévérez et veillez dans la Prière, en l'accompagnant d'actions de grâces, invoquant le Seigneur en esprit, en tout temps, et par toutes sortes de supplications et de Prières (1). » Que chacune de nos actions, que chaque heure de la journée soit donc consacrée par la Prière. C'est là la rosée céleste qui abreuve et féconde l'arbre de la vie spirituelle, dit saint Jean Chrysostome. Cette Prière continuelle, qui ne préjudicie en rien à nos occupations ordinaires, comme nous l'avons expliqué précédemment, sanctifiera notre travail et le fera fructifier pour l'éternité.

Mais, sans parler de cette heureuse habitude où nous devons être de nous tenir constamment unis à Dieu par la foi et l'amour, ce qui fait l'essentiel de la Prière, il est certains moments où nous devons nous adresser plus particulièrement au Seigneur, pour lui rendre nos devoirs et pour implorer son assistance. Ainsi, nous devons le prier chaque matin et chaque soir.

Chaque matin, en nous éveillant, notre première pensée et les premiers mouvements de notre cœur doivent être pour ce Dieu de toute bonté, qui veut bien nous accorder une nouvelle journée, pour l'employer à son service et mériter sa gloire. Après nous être habillés modestement, il faut aussitôt nous prosterner en sa présence, pour l'adorer et attirer ses bénédictions sur notre travail. Le prophète royal ne manquait jamais à ce devoir essentiel, et, de peur de l'oublier, il n'avait garde de le différer; mais il se levait dès le point du jour, pour célébrer les louanges du Seigneur, pour bénir et adorer son Dieu; et à la Prière vocale il joignait la méditation (2).

Chaque soir, remercions le Seigneur des bienfaits qu'il a répandus sur nous pendant la journée; demandons-lui pardon des fautes dont nous avons pu nous rendre cou-

(1) Orationi instate, vigilantes in gratiarum actione; orantes simul et pro nobis. *Coloss.*, IV, 2, 3.

(2) Mane astabo tibi..... Exsurgam diluculo..... In matutinis meditabor in te. *Psal.* V, 4. — LVI, 11. — LXII, 7.

pables, et adorons cette divine bienfaisance, qui nous envoie, même malgré nous, le sommeil pour suspendre notre travail et réparer nos membres par le repos. Cette Prière du matin et du soir avait été figurée, chez les Juifs, par le sacrifice des parfums, que les prêtres faisaient brûler, à tour de service, sur l'autel d'or, au commencement et à la fin de chaque journée [2].

Il ne faut pas laisser passer les longues heures du jour, sans élever son esprit à Dieu. Nous devons de temps en temps diriger nos pensées vers lui, et surtout à midi, à l'exemple du saint roi David qui, tout chargé qu'il était de la conduite d'un grand royaume, faisait passer le service de Dieu avant toute autre occupation, et avait ses moments fixes pour le louer et le bénir (1).

La nuit elle-même ne doit pas appartenir tout entière au sommeil : il faut que la Prière la sanctifie ; et, s'il nous arrive de nous éveiller, prions, afin de nous défendre contre les illusions de l'ennemi du salut, et qu'il nous trouve invincibles à tous ses assauts [3].

Que si notre obligation de prier embrasse tous les temps, de telle sorte que notre vie entière devrait être une Prière continuelle, que penser de ces hommes, qui ne se font aucun scrupule de manquer habituellement leur Prière du matin et du soir, qui passent plusieurs jours et peut-être plusieurs semaines, sans adresser à Dieu une seule Prière? Sont-ils chrétiens? aiment-ils le Seigneur? sont-ce des hommes raisonnables? Hélas! ce sont des hommes animaux, qui se lèvent et se couchent comme la brute, sans daigner seulement penser à cette aimable Providence, qui veille sur eux avec tant de bonté (2).

Nous allons encore énumérer rapidement quelques autres circonstances, où la Prière nous est plus spécialement recommandée. Nous devons prier :

(1) Vesperè et manè et meridiè narrabo et annuntiabo, et exaudiet vocem meam *Psal.* LIV, 19.

(2) Animalis homo non percipit ea quæ Dei sunt. I. *Cor.*, II, 14.

Au commencement et à la fin de nos principales actions, pour les rendre plus agréables au Seigneur et les consacrer entièrement à sa gloire.

Avant et après les repas. Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, dit l'Apôtre, faites tout pour la plus grande gloire de Dieu; n'est-il pas bien juste, en prenant notre pain de chaque jour, de penser à celui qui nous le donne? Et, après nous être rassasiés de ses dons, ne faut-il pas remercier la main libérale qui a pourvu à nos besoins? Les bons chrétiens ne manquent jamais de dire leur *Benedicite* et leurs *Grâces*. C'est un abus criant, une ingratitude hideuse, qu'aux tables les mieux servies on rougisse souvent de cette sainte pratique [4].

Toutes les fois que nous recevons du Seigneur quelque bienfait, disons avec le Prophète: « O mon âme, bénis le Seigneur, et n'oublie jamais ses miséricordes (1). »

Dans le choix d'un état. Nous devons nous adresser à Dieu et lui dire avec ferveur, comme le roi David: « Seigneur, faites-moi connaître la voie dans laquelle je dois marcher (2). » Combien s'engagent à la légère dans le mariage! Combien se chargent de tel emploi, embrassent telle profession, sans avoir pris conseil du Seigneur, sans avoir imploré ses lumières, peut-être même contre sa volonté, et compromettent ainsi gravement leur salut!

Dans les tentations. Nous y succomberons presque infailliblement, si nous n'avons promptement recours à Dieu, car nous savons bien que nous ne sommes que faiblesse, et la Prière est comme un bouclier, qui repousse toutes les suggestions diaboliques.

Dans les afflictions. La Prière est un baume qui les adoucit. Quand elles viennent nous assaillir, c'est surtout au pied de la croix que nous devons chercher notre con-

(1) Benedic, anima mea, Domino, et noli oblivisci omnes retributiones ejus. *Psal.* CII, 2.

(2) Notam fac mihi viam in quâ ambulem. *Psal.* CXLII, 8.

solation. Dans les tribulations de toute espèce auxquelles nous sommes exposés, le Seigneur viendra à notre secours, si nous avons soin de crier vers lui (1).

Dans les maladies. Notre véritable médecin, c'est le Seigneur ; il est le maître de la vie et de la mort, de la santé et de la maladie, de la bonne comme de la mauvaise fortune. Dites-lui, comme les sœurs de Lazare : « Seigneur, celui que vous aimez est malade (2). » Priez-le du fond du cœur, si vos forces ne vous permettent pas de le prier de bouche, et vos souffrances seront allégées et vous profiteront pour la vie éternelle.

Dans tous les dangers où vous pouvez vous trouver. A l'exemple des apôtres ballottés par la tempête, élevez votre voix vers le Dieu tout-puissant : « Seigneur, sauvez-nous, car nous sommes sur le point de périr (3). » Et le Seigneur vous tendra une main secourable.

Enfin à l'heure de la mort. C'est le moment critique et décisif ; et, comme alors le démon fait tous ses efforts pour nous perdre, nous devons nous attacher à Dieu de toutes nos forces, et le prier de recevoir notre âme dans le sein de sa miséricorde, lui disant comme le divin Sauveur : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains (4). »

Pour qui devons-nous prier ?

1° D'abord pour nous, car le salut étant une affaire personnelle, notre plus cher intérêt, notre unique intérêt est de nous en occuper.

2° Pour nos parents. Après Dieu, ils méritent nos plus

(1) Ad Dominum, quùm tribularer, clamavi, et exaudivit me. *Psal.* CXIX, 1.

(2) Domine, ecce quem amas infirmatur. *Joan.*, II, 3.

(3) Domine, salva nos, perimus. *Math.*, VIII, 25.

(4) In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. *Luc.*, XXIII, 46.

tendres affections; et leur bonheur, soit dans cette vei, soit dans l'autre, doit être l'objet constant de nos vœux.

3° Pour nos supérieurs dans l'ordre spirituel et temporel. Ils ont besoin de la lumière d'en haut, pour nous diriger dans les voies de la justice et de la paix ; et notre sanctification dépend, en grande partie, de la bonne impulsion qu'ils sauront nous donner.

4° Pour nos bienfaiteurs et nos amis. S'entremettre pour procurer le bonheur céleste à ceux avec qui nous sommes liés sur la terre, c'est les aimer en chrétiens ; et la reconnaissance et l'amitié, cimentées par la religion, n'en sont que plus durables et n'en ont que plus de prix.

5° Et même pour nos ennemis. C'est le précepte de Jésus-Christ : « Priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient (1). » Une âme généreuse ne se venge que par des bienfaits.

6° Enfin, prions indistinctement les uns pour les autres, afin de nous appuyer mutuellement et que les tièdes participent aux mérites des fervents. Qu'ainsi nos cœurs s'élancent toujours, sur les ailes de la Prière, jusqu'au trône du Très-Haut et de Jésus-Christ son divin Fils, notre adorable Sauveur, à qui soient rendus tout honneur et toute gloire maintenant et à tout jamais [6].

TRAITS HISTORIQUES.

1. Anne a recours à la Prière dans sa stérilité (2); Susanne dans son angoisse (3); Isaac médite dans son champ (4); Ezéchias prie dans son lit (5); David se lève à minuit pour louer Dieu (6).

(1) Orate pro persequentibus et calumniantibus vos. *Luc.*, VI, 28.
(2) I. *Reg.*, I.
(3) *Dan.*, III.
(4) *Gen.*, IV.
(5) IV. *Reg.*, XX.
(6) *Psal.* CXVIII.

Toutes les fois que saint Ignace entendait l'horloge sonner, il se recueillait en lui-même et élevait son cœur à Dieu.

Saint Vincent de Paul était exact à la même pratique. Alors même qu'il était en la compagnie de personnes de la première qualité, il se découvrait en signe de religion, et faisait quelque aspiration sainte. Lorsqu'il était seul, il disait ordinairement : « O mon Dieu ! « ô divine bonté ! quand nous ferez-vous la grâce d'être entièrement « à vous ? »

Saint Thomas d'Aquin faisait très-souvent des oraisons jaculatoires, étant à table, quand il étudiait, lorsqu'il sortait de sa chambre et lorsqu'il y retournait. Il n'y manquait jamais, quand il passait d'un exercice à un autre.

Saint Dominique, étant en voyage, s'occupait ou à chanter des hymnes ou à méditer. Aussitôt qu'il arrivait dans un lieu, sa première visite était celle du Saint-Sacrement, et, pendant son séjour dans les couvents qu'il visitait, il passait ordinairement la nuit sur le marchepied de l'autel.

Saint Philippe de Néri, étant à Rome, n'y connaissait d'autre récréation que celle d'aller visiter les églises et les hôpitaux. Même durant le cours de ses études, il donnait un temps considérable à la Prière, et il n'y avait point de jour qu'il ne visitât plusieurs, ou même toutes les églises renommées par la dévotion des pèlerins, quoiqu'elles soient, pour la plupart, fort éloignées les unes des autres. Souvent il priait la nuit entière devant la porte d'une église, et surtout devant les reliques des martyrs, dans le cimetière de Calixte; d'autres fois, il lui arrivait, étant accablé par le sommeil, de se contenter de prendre un peu de repos sur la terre, dans le porche d'une des sept églises. GODESCARD.

A l'exemple de ces saints, faisons-nous un devoir, autant que possible, de ne passer jamais devant une église sans y entrer, pour rendre à Jésus-Christ nos hommages et nous recommander à lui.

Saint Éloi, la gloire de l'Église de Noyon, se distingua, n'étant encore que laïque, par la plus éminente piété. Il récitait avec plusieurs de ses domestiques l'office canonial, le jour et la nuit. Plusieurs reliques de saints étaient suspendues en haut de sa chambre. Il priait sous ces reliques, prosterné sur un cilice ; il lisait ensuite, mais il interrompait fréquemment sa lecture, en levant les yeux au ciel, en soupirant, et en versant une grande abondance de larmes. S'il arrivait que le roi Clotaire II, qui l'avait appelé à sa cour en qualité de maître de la monnaie, le mandât pour quelque affaire et qu'il lui envoyât même message sur message, il ne venait point qu'il n'eût achevé ses exercices de piété. Jamais il ne sortait de sa maison, sans prier et sans faire le signe de la croix. La première chose qu'il faisait en rentrant, était de prier. Par l'innocence et la régularité de sa

conduite, il faisait bien plus sûrement sa cour au roi, que les autres par les manéges et les bassesses de l'adulation.

2. On a vu les plus grands hommes, les plus illustres guerriers, au milieu des soins les plus embarrassants de leur charge, se montrer fidèles au devoir sacré de la Prière.

Laudon, feld-maréchal des armées autrichiennes, un des plus habiles et des plus heureux capitaines du XVIIIe siècle, ayant été élevé dans la religion luthérienne, se fit catholique avec pleine connaissance de cause, et en remplit tous les devoirs avec la plus grande exactitude. En partant, en 1788, pour le camp de Dubitza, il sortit de l'église pour aller directement à l'armée. Arrivé au camp, il remarqua qu'on négligeait la Prière du matin et du soir, et n'eut rien de plus pressé que de rétablir cette pratique chrétienne. Il reçut, avant de mourir, les sacrements de l'Église avec beaucoup de piété. Dans ses derniers moments, voyant les officiers qui environnaient son lit fondre en larmes, il les consola et les raffermit par des paroles puisées dans la vraie philosophie ; il leur recommanda d'unir toujours la religion à la valeur guerrière, de se défendre de ce qu'on appelle les maximes des esprits forts, ajoutant ces paroles remarquables « Je dois à ma confiance en Dieu les succès que j'ai eus, comme les consolations que je goûte, au moment de paraître devant lui. » C'est d'un témoin oculaire qu'on tient ces détails. Il a donné lui-même pour inscription à mettre sur son tombeau : « Le souvenir de la mort est la meilleure philosophie (1). » *Dic. Hist.*

Charles XII (c'était un luthérien ; et pourquoi ne le citerions-nous pas ? son exemple est capable de faire rougir bien des catholiques) Charles XII, qu'on a appelé l'Alexandre du Nord, établit la discipline la plus sévère dans son armée. « On faisait, dit un historien qu'on ne peut suspecter, quand il entre dans ces détails (2), on faisait toujours dans son camp la Prière deux fois par jour, à sept heures du matin et à quatre heures du soir. Il ne manqua jamais d'y assister et de donner à ses soldats l'exemple de la piété, qui fait toujours impression sur les hommes, quand ils n'y soupçonnent pas de l'hypocrisie. »

3. C'était un usage parmi les chrétiens de se lever pendant la nuit pour prier ; et cet usage est encore en vigueur dans beaucoup d'ordres religieux. Nous lisons aux Actes des Apôtres que Paul et Silas, étant arrivés à Philippe, ville de la Macédoine, et y ayant prêché Jésus-Christ, furent battus de verges, comme perturbateurs de la paix publique, et jetés en prison. Le geôlier, ayant reçu ordre de les garder sûrement, les mit dans un cachot et leur serra les pieds dans

(1) Commemoratio mortis optima philosophia.

(2) Voltaire, *Hist. de Charles XII*, t. II

des ceps de bois. Paul et Silas, tout meurtris de coups et accablés de douleur, se mirent en Prière sur le minuit et chantèrent à haute voix des hymnes à la louange de Dieu. Dieu fit connaître, par un miracle éclatant, qu'il a un soin particulier de ses fidèles serviteurs, car, pendant qu'ils priaient, il se fit un si grand tremblement de terre, que les fondements de la prison en furent ébranlés, toutes les portes s'ouvrirent en même temps, et les chaînes tombèrent d'elles-mêmes des mains et des pieds de tous les prisonniers. Le geôlier, s'étant éveillé et voyant toutes les portes ouvertes, crut que les prisonniers s'étaient sauvés, et, comme il en répondait sur sa vie, il entra dans un désespoir qui lui fit prendre son épée pour se tuer. Mais Paul lui cria : Ne vous faites point de mal ; car nous voici encore tous. Alors le geôlier, s'étant un peu rassuré, se fit apporter de la lumière pour éclaircir le fait ; et, reconnaissant que tout ce qui s'était passé, était l'effet d'une puissance divine, il se jeta tout tremblant aux pieds de Paul et de Silas, leur disant : « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Ils lui répondirent : « Croyez au Seigneur Jésus, et vous serez sauvé, vous et votre famille. » A cette même heure de la nuit, cet homme, plein de reconnaissance, prit soin de la santé de ses bienfaiteurs, il lava leurs plaies, et aussitôt il fut baptisé avec toute sa famille. Puis, les ayant menés en son logement, il leur servit à manger, et il se réjouit avec toute sa maison de ce qu'il avait cru en Dieu. Le lendemain, à la pointe du jour, les magistrats qui pouvaient avoir su ce qui lui était arrivé, envoyèrent leurs huissiers au geôlier, avec ordre de relâcher les deux prisonniers.

Act. XVI, 20.

4. Un auteur non suspect et qui a écrit sous l'influence de la philosophie du XVIII[e] siècle, alors dans toute sa nouveauté comme dans toute la violence de sa haine contre le christianisme, Saint-Foix a fait la réflexion suivante : « Chez les Romains, en se mettant à table, « le maître de la maison prenait une coupe de vin, et en versait « quelques gouttes à terre : ces libations étaient un hommage qu'ils « rendaient à la Providence. De tout temps, les chrétiens, avant et « après le dîné et le soupé, ont fait une Prière à Dieu pour le re- « mercier du repas qu'ils allaient prendre ou qu'ils avaient pris. « N'est-il pas bien condamnable, et en même temps bien ridicule, « qu'en France, depuis cinquante ans, cet acte si naturel de recon- « naissance et de religion, ait été regardé, par les personnes du grand « monde, comme une petite cérémonie puérile, une vieille mode, « que le nouveau bel usage doit proscrire ? Nos inférieurs, en deve- « nant, à notre exemple, ingrats envers Dieu, s'habituent à l'être « envers nous. » *Essais sur Paris.*

5. Quand on annonça au prince de Condé sa mort prochaine, il demeura un moment dans le silence, et tout à coup : *O mon Dieu*, dit-il, *vous le voulez, que votre volonté soit faite ; je me jette entre vos*

bras; donnez-moi la grâce de bien mourir. Dans cette courte Prière, vous voyez la soumission aux ordres de Dieu, l'abandon à sa providence, la confiance en sa grâce, et toute sa piété. Sa confession fut humble et pleine de componction. Il ne lui fallut pas longtemps pour la préparer. La meilleure préparation pour celle des derniers temps, c'est de ne les attendre pas. A la vue du saint Viatique, qu'il avait tant désiré, il s'arrête sur ce doux objet, il se souvient des irrévérences dont, hélas ! on déshonore ce divin mystère,..... il se souvient de toutes les fautes qu'il avait commises, et, trop faible pour expliquer avec force ce qu'il en sentait, il emprunta la voix de son confesseur, pour en demander pardon au monde, à ses domestiques et à ses amis. Les autres devoirs de la religion furent accomplis avec la même piété et la même présence d'esprit. Avec quelle foi priait-il sans cesse le Sauveur des âmes, en baisant la croix, que son sang répandu pour lui ne le fût pas inutilement ! Il se fit répéter trois fois les prières des agonisants, et il y trouva toujours de nouvelles consolations. En remerciant ses médecins : *Voilà*, dit-il, *maintenant mes vrais médecins;* il montrait les ecclésiastiques, dont il écoutait les avis, dont il continuait les Prières, les psaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur.

BOSSUET, *Oraison Funèb.*

Telle fut la mort du vainqueur de Fribourg et de Rocroi. A l'exemple de Bossuet, qui disait en terminant son oraison funèbre, qu'au lieu de déplorer la mort des autres, il voulait apprendre dorénavant de lui à rendre la sienne sainte, apprenons, nous aussi, à vivre et à mourir en vrais chrétiens.

6. Louis XIV dit un jour à un de ses favoris : « Ne cesserez-vous de demander ? » Et, voyant le courtisan atterré, il ajouta obligeamment : « pour les autres. » On peut fatiguer un roi par des demandes trop fréquentes. Mais Dieu ne se plaindra jamais que nous lui demandions trop, soit pour nous, soit pour les autres; il se plaindra plutôt de ce que nous ne le prions pas assez.

Sainte Jeanne de Chantal, enseignant à ses filles la meilleure manière de faire Oraison, insistait souvent sur la nécessité de la Prière continuelle. « Notre cœur, disait-elle, doit toujours prier et aimer, quelque chose que nous fassions. » Elle mit par écrit une Prière, dont elle se servait dans le temps de sécheresse intérieure : c'était un recueil d'actes d'amour, de louanges, d'actions de grâces, de componction, de demandes pour elle, pour ses amis et ses ennemis, pour les pécheurs, pour les morts, et pour toutes les choses qu'elle désirait obtenir de Dieu. Nuit et jour elle portait à son cou le papier où était cette Prière, et elle le pressait souvent sur son cœur, comme pour exprimer son intention de répéter sans cesse les différents actes qu'il contenait, avec toute la ferveur dont elle était capable.

Une personne, venue de Syrie, ayant demandé à saint Pémen,

un des plus illustres Pères du désert de Scété, en Égypte, quel était le meilleur remède contre la sécheresse du cœur : « C'est, répondit-il, « la persévérance et la ferveur dans la Prière. L'eau, ne tombant « goutte, à goutte perce la pierre la plus dure ; de même la parole « divine, si elle tombe souvent sur notre cœur, triomphera à la lon- « gue de sa dureté. » Si à la Prière on joint la pratique de la pénitence, on sera délivré de son insensibilité. Un humble regret de ne point avoir la componction, l'obtiendra certainement, ou en fera du moins ressentir les avantages. *Vie des Pères du désert.*

DEUXIÈME LEÇON.

DE L'ORAISON DOMINICALE

INSTRUCTION.

Excellence de l'Oraison Dominicale. — Son efficacité. — Dieu est le Père commun de tous les hommes. — Fraternité universelle. — Se détacher du monde pour arriver à Dieu.

D. Quelle est la plus excellente de toutes les prières?
R. C'est l'Oraison Dominicale.

La prière la plus admirable, la prière par excellence, celle qui est la plus agréable à Dieu et qui nous obtient le plus de grâces, est sans contredit l'Oraison Dominicale : prière sublime, commencement et fin de toute philosophie, où l'amour de Dieu et l'amour du prochain respirent unis par un lien admirable. Tertullien l'appelle l'abrégé de tous les préceptes évangéliques (1).

(1) Reverà in oratione breviarium totius Evangelii. *Tertul.*, *de Orat.*, c. I.

Son excellence se prend :

1° *De son auteur, qui est le Fils de Dieu lui-même.* Ce divin Sauveur a donné à son peuple les plus magnifiques enseignements, et il nous a laissé aussi la formule de prière dont nous devons le plus fréquemment nous servir, afin qu'employant auprès du Père les expressions mêmes que le Fils nous a enseignées, nous en soyons plus facilement exaucés.

2° *De son efficacité.* En effet, si Jésus-Christ nous assure que le Père céleste nous accordera tout ce que nous lui demanderons en son nom, combien plus abondamment n'obtiendrons-nous pas ce que nous aurons demandé dans les termes mêmes qu'il a bien voulu nous fournir? Aussi Tertullien nous dit que cette prière, par le privilége spécial dont elle est animée, monte au ciel avec une extrême vitesse (1). Peut-il y avoir de prière plus efficace auprès de Dieu, que celle dont son propre Fils est l'auteur?

3° *De sa matière.* Elle renferme un précis de tout ce que nous pouvons demander à Dieu, ou espérer de lui. Elle est pour nos désirs ce que le décalogue est pour nos œuvres, et ce que le symbole est pour notre croyance. Le symbole est l'abrégé de ce que nous devons croire, le décalogue l'abrégé de ce que nous devons faire, et l'Oraison Dominicale l'abrégé de ce que nous devons demander à Dieu. De plus, elle exprime parfaitement les divers sentiments dont les hommes, qui sont les enfants de Dieu, doivent être animés à l'égard de leur Père céleste, « leur zèle vif pour la gloire de son nom, une ferme attente de l'accomplissement de ses promesses, leur soumission intérieure aux ordres de sa volonté, une pleine confiance en sa Providence bienfaisante, le tribut de leur reconnaissance pour les grâces déjà reçues, un désir ardent d'en obtenir de nouvelles, et leur aversion invincible pour tout ce qui pourrait lui dé-

(1) Suo animata privilegio ascendit ad cœlum, commendans Patris quæ Filius docuit. *Tertul., de Orat.*, c. IX.

plaire (1). » N'est-ce pas là, en substance, tout ce qu'on peut demander à Dieu, et tout ce qu'on peut lui demander de plus parfait?

4° *De l'arrangement de ses parties.* Elle nous apprend, par leur ordre tout divin, à régler nos désirs (2). Jesus-Christ nous y éclaire sur la nature des biens que nous devons le plus rechercher, et sur le degré d'empressement et d'ardeur que nous devons mettre à leur poursuite. Ainsi, les premières demandes se rapportent à Dieu, parce qu'il a fait tout pour sa gloire, et qu'il veut être adoré et servi pour l'amour de lui-même et pour la glorification de son nom. Le premier motif de nos actions, et le premier désir de notre cœur doit donc être la plus grande extension de la gloire de Dieu, l'avènement de son règne, l'accomplissement de sa sainte volonté. Nous nous occupons ensuite de ce qui nous regarde nous-mêmes, et nous demandons tout ce qui nous est nécessaire pour la sanctification de nos âmes [1].

D. Pourquoi appelez-vous cette prière l'Oraison Dominicale?

R. Parce que c'est Notre-Seigneur qui l'a enseignée à ses apôtres.

Oraison Dominicale ou Oraison du Seigneur, c'est la même chose ; car, en latin, le mot *Dominus* veut dire Seigneur.

Après nous avoir exposé la nécessité de prier et de prier continuellement, Jésus-Christ a bien voulu composer, à notre usage, une prière courte, afin que les mémoires les plus ingrates pussent la retenir ; claire, afin que les intelligences les plus bornées pussent la comprendre ; complète,

(1) L'abbé Poulle.

(2) Est informativa totius nostri affectûs. *D. Thom.*, 2, 2, q 83, a. 9.

afin qu'en la récitant, on n'oubliât jamais aucun de ses besoins. Ce divin Sauveur ne cessait jamais de recommander à ses disciples la nécessité de la prière, et il leur en donnait souvent l'exemple. Un jour qu'il était en prière en un certain lieu, quand il eut terminé son oraison, un de ses apôtres, s'approchant de lui, lui dit : « Seigneur, apprenez-nous à prier, ainsi que Jean l'a appris à ses disciples (1). » Alors le Sauveur répondit : « Voici comme vous prierez ; vous direz : Notre Père, qui êtes aux cieux, etc. » Prière évidemment descendue du ciel ! Quel homme, en effet, eût mis à la tête de ses demandes, comme le premier, comme le plus ardent vœu de son cœur, *Que le nom de Dieu soit sanctifié ?* Et, pour ces biens de la terre, qui excitent tant notre convoitise, quel homme se fût contenté de demander *du pain*, c'est-à-dire le plus strict nécessaire, et encore uniquement pour *un jour !*

Cette prière se compose d'une préface, de sept demandes, et d'une conclusion. La préface est renfermée dans ces mots : « Notre Père, qui êtes aux cieux ; » puis viennent les demandes ; et le mot *Amen* ou Ainsi soit-il, forme la conclusion. L'Oraison Dominicale, à raison de son importance, demande une explication détaillée et approfondie, que nous allons donner le mieux qu'il nous sera possible.

D. Pourquoi commençons-nous cette prière par ces paroles : *Notre Père* ?

R. Pour nous exciter à la confiance en Dieu, en nous souvenant que nous avons le bonheur d'être ses enfants.

Quand on s'adresse à quelqu'un et qu'on veut attirer sa bienveillance, on lui donne les noms et les qualités qui peuvent lui plaire davantage. Jésus-Christ, oubliant tous les titres de gloire, de puissance, de grandeur, de justice

(1) *Luc.*, XI, 1.

qui conviennent à Dieu et qui pourraient nous donner une haute mais effrayante idée de sa majesté, nous commande de l'appeler du doux nom de Père ! C'est qu'il veut nous attirer à lui par la confiance, par l'amour. De tout temps, on avait bien reconnu Dieu comme l'auteur de tout ce qui existe, comme le Père de la nature. Les païens eux-mêmes faisaient grand usage de ce titre ; mais nul homme, même chez les Hébreux, pourtant si privilégiés, n'avait osé donner à Dieu le nom de Père, lorsqu'il lui parlait en qualité de suppliant. Le Prophète royal lui disait souvent : « O Dieu, venez à mon secours.... Seigneur, je crie vers vous de tout mon cœur.... O mon roi et mon Dieu, c'est à vous que j'adresse ma prière (1) ; » mais il ne lui disait jamais : « Mon Père ou notre Père ! » Le juif semblait toujours sous l'impression de la crainte que lui avait inspirée le tonnerre de Sinaï. Quant à nous chrétiens, Jésus-Christ ne nous a pas donné son Évangile au milieu d'une nuée épaisse, sur une montagne étincelante de feux, au bruit effroyable des trompettes ; mais il nous a ouvert le ciel, il nous a ouvert son cœur, et il nous a permis de dire à Dieu : « Notre Père ! » Nom doux, nom attendrissant, qui nous rappelle l'infinie bonté de notre Dieu et cette aimable Providence, dans le sein de laquelle nous vivons.

Adressons-nous donc à lui sans crainte, sans inquiétude, sans hésitation, sans aucune défiance. Qu'avons-nous, en effet, à redouter? et que n'avons-nous pas à espérer d'un Père tendre, compatissant, affectionné, qui connaît nos besoins, qui aime à les prévenir, sans attendre même nos demandes? Peut-il nous refuser quelque chose, après nous avoir déjà donné l'avantage d'être ses enfants? Il a soin des petits oiseaux, qui ne l'invoquent point en vain ; et nous, devons-nous craindre qu'il nous délaisse? Que ce doux nom de père soit donc constamment sur nos lèvres, et qu'il anime notre foi. Car, poursuit la Sauveur, si les pères selon la

(1) *Psal.* LXIX. — CXVIII. — V.

chair, quelque méchants qu'on les suppose, donnent cependant de bonnes choses à leurs enfants, à combien plus forte raison le Père céleste donnera-t-il les vrais biens à ceux qui les lui demanderont, lui qui est plus véritablement leur père, et qui a pour eux un cœur véritablement plus tendre qu'aucun père?

D. Comment sommes-nous les enfants de Dieu?

R. Parce que Dieu nous a créés à son image, et que nous adoptant par sa grâce, il nous a rendus héritiers de son royaume.

Dieu est le principe et le chef de toute cette grande famille, qui est dans le ciel et sur la terre ; voilà pourquoi saint Paul nous dit qu'il est la source de toute paternité (1). Il est notre Père de toutes manières, par la création, par la rédemption, Père de notre corps et père de notre âme.

Et d'abord il est notre Père, *parce qu'il nous a créés à son image*. C'est de lui que nous tenons le plus grand de tous les bienfaits, qui est l'existence. Nos parents, selon la chair, n'ont été que les instruments de la Providence pour nous donner la vie. Il a lui-même formé nos membres dans le sein de notre mère, et à ce corps si admirablement organisé il a joint une âme capable de s'élever aux plus hautes conceptions. O Dieu, vous êtes donc vraiment notre Père, puisque c'est de vous que nous avons reçu l'être et la vie ! Et cette vie, il nous la conserve par les aliments qu'il nous donne, car c'est lui qui fait croître et multiplier le grain confié à la terre, et qui répand sa bénédiction sur nos travaux. Il nous la conserve encore par la protection dont il nous couvre, en nous préservant de mille accidents, auxquels nous sommes continuellement exposés et qu'il détourne de nous avec une miséricor-

(1) Ex quo omnis paternitas. *Ephes*. III. 15.

dieuse tendresse; car, sans lui nous ne pourrions subsister un seul instant.

Que si Dieu est notre Père, montrons-nous ses dignes enfants, appliquons-nous à lui ressembler par nos vertus, en menant une vie toute divine. Car, ceux qui se laissent aller au mal et dont la conscience est souillée de crimes, peuvent-ils être regardés comme les enfants d'un Dieu trois fois saint, d'un Dieu de pureté et de toutes vertus? Hélas! ils se dégradent eux-mêmes en se mettant, comme dit le Prophète, au niveau des animaux sans raison, ressemblant à celui-ci par la férocité, à celui-là par la ruse, à cet autre par la brutalité des passions. Et, quand on s'est ainsi avili, appeler Dieu son Père, ne serait-ce pas lui faire outrage? Ma famille à moi, dit le Seigneur, se compose de ceux qui portent en eux quelques traits de mes glorieuses perfections; et, si vous voulez que je sois votre Père, faites-vous connaître à vos œuvres pour mes enfants.

Nous sommes encore les enfants de Dieu, *parce qu'il nous a adoptés par sa grâce*. Par nature, que sommes-nous? un peu de boue pétrie du limon de la terre; et, à cause du péché de notre premier père, nous étions nés enfants de colère et de malédiction. Mais voyez, s'écrie saint Jean, quelle charité le Père céleste nous a témoignée : il a voulu que nous soyons appelés et que nous soyons, en effet, ses enfants (1)! Nous avons reçu l'esprit d'adoption, en vertu duquel nous pouvons dire à Dieu en toute assurance : « O notre Père (2)! » Si un prince de la terre consentait à nous mettre au rang de ses enfants, quelle serait notre joie! Mais c'est le souverain dominateur du monde, c'est le Seigneur notre Dieu, qui a bien voulu nous faire entrer dans sa famille, en nous honorant du même nom de Fils, qu'il donne à Notre-Seigneur, à son propre Fils unique. Ne de-

(1) Videte qualem charitatem dedit nobis pater ut Filii Dei nominemur et simus! I. *Joan.*, III, 1.

(2) Abba, Pater. *Rom.*, VIII, 15.

vons-nous donc pas nous livrer à tous les transports de la reconnaissance? « O prodige de charité! s'écriait saint Augustin (1), Dieu avait de toute éternité un Fils unique; et ce Fils unique n'a point voulu demeurer seul. On voit bien des hommes qui, n'ayant point eu d'enfants, en adoptent dans leur vieillesse et se donnent, par un choix de leur volonté, ce que la nature leur a refusé; mais, s'il arrive que quelqu'un ait un fils unique, il en sent d'autant plus de joie qu'il le regarde comme le seul héritier de tous ses biens, et que personne ne doit, en les partageant avec lui, le rendre plus pauvre. Ce n'est pas ainsi que Dieu agit avec nous; il n'avait qu'un Fils, qu'il a engendré avant tous les temps et par lequel il a créé toutes choses, et il a voulu envoyer ce Fils dans le monde, afin qu'il eût plusieurs frères adoptifs. » — « Pour nous, continue ici saint Jean Chrysostome, quel sujet d'admiration et de reconnaissance qu'il nous soit ordonné d'appeler du nom de Père, un Dieu si grand, le maître souverain, l'immortel, l'immuable; nous, sortis de la poussière et du néant; nous, qui n'étions pas hier; nous, la proie du temps et condamnés à la mort, avoir pour Père le Dieu qui est avant tous les siècles! »

En nous adoptant par sa grâce, Dieu nous a rendus *les héritiers de son royaume*. Cette auguste et sublime adoption nous donne droit de prétendre à tous les biens. Car, étant les enfants de Dieu, nous sommes aussi par là même ses héritiers et les cohéritiers de Jésus-Christ (2). Le Fils de Dieu veut bien nous admettre en participation de sa gloire et de tous ses trésors célestes, parce que son héritage est de telle nature que le nombre de ceux qui le partagent ne le diminue en aucune sorte. Nous devenons nous-mêmes son propre héritage, lorsqu'il possède nos

(1) D. Aug., *in Joan. Tract.*, 2.

(2) Si autem filii et hæredes, hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi. *Rom.*, VIII, 17.

cœurs par son amour ; et, réciproquement, il est lui-même l'héritage de ceux qui l'aiment, parce qu'il se communique à eux sans réserve et qu'ils trouvent en lui la source de tous les biens.

Après tout ce que le Seigneur a fait pour nous, nous pouvons dire avec saint Augustin qu'il est plus Père que personne (1). Mais il est surtout père à l'égard des justes, parce qu'ils sont élevés à la participation de sa nature, par la grâce qui en est un rayon et un écoulement. Quant aux pécheurs, ils répudient, ils brisent eux-mêmes leur filiation divine, et ils ne peuvent dire à Dieu : « Notre Père, » sans qu'une voix secrète ne les confonde et ne leur adresse ce reproche : « Vous êtes les enfants du démon (2). » C'est pour leur faire sentir leur ingratitude et les rappeler à lui, que le Seigneur leur fait entendre, par la bouche de son prophète, ces paroles pleines d'indignation : « J'ai nourri des enfants, et je les ai élevés, mais ils m'ont méprisé ; le bœuf reconnaît son maître, et l'âne l'étable de celui à qui il appartient ; et Israël ne m'a pas connu, et mon peuple est sans intelligence. Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé de crimes, à la race perverse, aux fils dénaturés ! Ils ont abandonné le Seigneur (3) ! » Pour ne pas attirer sur nous ces terribles anathèmes, ayons des sentiments dignes de notre céleste origine, et gardons-nous bien de jamais dégrader, par nos vices, nos glorieuses prérogatives *.

D. Pourquoi disons-nous *Notre Père*, et non pas *Mon Père* ?

R. Pour nous ressouvenir que nous sommes tous frères, et que nous devons prier les uns pour les autres.

Ce n'est pas seulement par sa loi, mais encore par la

(1) Nemo tam pater quàm Deus. *Tertul.*

(2) Vos ex patre diabolo estis. *Joan.*, VIII, 44.

(3) Filios enutrivi et exaltavi ; ipsi autem spreverunt me. *Is.*, I, 2

formule de prière qu'il nous a enseignée, que Jésus-Christ nous commande l'union, la concorde, la paix. Il veut que tous les hommes, en quelque pays qu'ils habitent, se regardent comme une grande famille, dont les membres, unis entre eux par les liens de la plus tendre charité, se prosternent aux pieds du Père commun et s'intéressent les uns pour les autres. Toutes les demandes de l'Oraison Dominicale sont donc conçues au pluriel, parce que Jésus-Christ entend que chaque particulier, en priant pour lui, prie en même temps pour l'universalité des hommes. Nous ne disons pas : « Mon Père, donnez-moi aujourd'hui mon pain, pardonnez-moi mes offenses, etc. » Notre prière est pour tous ; et, dans l'effusion de notre charité, nous embrassons tous les pays, toutes les croyances, toutes les conditions. Catholiques, hérétiques, juifs, infidèles, compatriotes, étrangers, grands et petits, nous appartenons également à la grande famille de Dieu, disséminée sur toute la terre. Tel est le sentiment de fraternité universelle, inspiré par la nature et consacré par l'Évangile. Il fut une époque, qui n'est pas loin de nous, où ces grands mots de fraternité, d'égalité, volaient dans toutes les bouches et agitaient tous les esprits ; et ils ne purent cependant réunir les cœurs. La fraternité de ces temps-là, comme on l'a dit avec raison, était celle de Caïn et d'Abel, parce qu'elle n'était pas fondée sur la religion ; aussi ne produisit-elle que des ruines. Mais si nous entrons bien dans l'intelligence de ces mots : *Notre Père*, etc., si nous aimons bien le Père céleste, alors nous vivrons dans un accord parfait, sans secousses, sans violences, sans disputes, sans haines, sans jalousies, comme il convient à des enfants d'un Dieu de paix et d'amour, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme comme la société des premiers fidèles. Nos prières n'en auront que plus de mérite et d'efficacité [3].

D. Pourquoi disons-nous *Notre Père qui êtes aux cieux,* puisque Dieu est partout?

R. Parce que le ciel est le lieu où Dieu fait paraître sa gloire avec le plus d'éclat.

Les Prophètes, voulant nous inspirer le plus grand respect pour la grandeur et la majesté de notre Père céleste, nous disent que « les cieux racontent la gloire de Dieu, et que le firmament annonce l'œuvre de ses mains.... que le ciel est son trône, la terre l'escabeau de ses pieds... que sa main étendue est la mesure du ciel, et que la terre tient dans le creux de sa main.... que le ciel des cieux appartient au Seigneur, et qu'il a donné la terre aux enfants des hommes (1). Mais Jésus-Christ a voulu nous détacher de la terre, et voilà pourquoi il nous met dans la bouche, dès le début de sa prière, ces touchantes paroles : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Les enfants doivent se réunir à leur père. Ce monde ne sera donc pas notre habitation permanente ; nous ne faisons qu'y passer, comme des exilés qui soupirent après une meilleure patrie. C'est au ciel, que notre Père nous attend, prêt à nous donner les couronnes et les palmes immortelles promises à la vertu. Élevons donc nos pensées en haut, dès que nous commençons l'Oraison Dominicale ; et, sur les ailes de la foi, volons par-dessus les espaces de l'air, au-dessus du firmament, jusque dans le sein de celui que nous appelons notre Père [4].

Notre Père qui êtes au ciel. Il est donc infiniment puissant, infiniment riche, infiniment heureux ; il est aussi infiniment bon. Il peu donc nous accorder tout ce qu'il lui plaira, et nous faire parvenir avec lui au comble de la félicité. Il n'en est pas de même des riches et des grands de la terre. Leur puissance ne s'étend pas aussi loin que leurs désirs ; et, malgré leur bonne volonté, ils se trouvent souvent impuissants à nous soulager, et nous laissent dans le

(1) *Psal.* XVII, 1. — *Is.*, LXV, 1. — V, 26. — VI, 29.

dénûment et la tristesse. Mais le Père céleste nous ouvre tous ses trésors. Consolez-vous donc, pauvres, affligés, et vous tous qui êtes déshérités des biens de la terre : vos privations finiront bientôt; et, un jour, vous aurez tout en abondance dans le ciel. Vous y recueillerez un héritage infiniment précieux, que vous promet le Père céleste, en dédommagement de tout ce que vous aurez souffert pour son amour.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Un prêtre de l'Oratoire, le père Amaury, ayant rencontré, dans le cours de ses missions, un jeune berger, aux environs de la ville où il allait exercer son ministère, se sentit intérieurement pressé de l'instruire et de le porter à Dieu, et ce fut lui-même qui reçut plus d'instruction qu'il n'en donna. Le bon Père parut avoir besoin de quelque repos ; il s'arrêta, et toujours missionnaire, c'est-à-dire parlant de Dieu en toute occasion, il fit au jeune homme quelques questions sur le catéchisme, et fut fort étonné de trouver, dans cette âme simple, un grand fonds d'instruction. Alors il l'exhorte à prier Dieu tous les matins et à réciter tous les jours son chapelet, lui demandant s'il en avait un. — Assurément, mais dans tout le jour je ne puis l'achever, et depuis quelque temps je n'en dis que quelques paroles. — Comment cela ? Et quelle distraction vous empêche de continuer votre prière ? — Ce ne sont pas des distractions ; mais on m'a recommandé, en le récitant, de penser sérieusement à ce que je disais : je le fais, et je suis tellement touché que je passe des heures entières sur les mêmes paroles. — L'oratorien, plus étonné encore du don de prière qu'il trouvait dans ce bon villageois que du fonds d'instruction qu'il avait déjà admiré, fut touché d'une sainte curiosité de connaître la conduite de Dieu sur cette belle âme, et comment elle excellait dans ce genre de prière, que l'on appelle Oraison et qui n'est autre chose qu'une prière réfléchie et attentive, dans laquelle on se pénètre plus vivement des vérités de la religion. Le berger lui dit avec simplicité : Mon Père, je me mets en la présence Dieu, je fais le signe de la croix et je dis : Notre Père, qui êtes aux cieux. A cette seule pensée que Dieu est mon Père, je sens d'abord combien je dois l'aimer, m'intéresser à sa gloire, mettre mon bonheur à lui obéir, désirer que son règne s'établisse dans mon cœur, craindre surtout de l'offenser, et mettre en lui toute ma confiance. Tels sont les devoirs si doux qui naissent de cette qualité de Père. Comme Jésus-Christ nous a appris à dire à Dieu, *Notre Père*, je ne sépare point Dieu, Jé-

sus-Christ et les hommes ; je me les représente sous ces douces images : les hommes comme enfants de Dieu et mes frères. Ainsi, mes devoirs envers Dieu et envers les hommes me semblent si étendus et si doux à remplir, que je ne me lasse pas de m'en occuper. Il faut cependant poursuivre cette belle prière, et, sans me détacher de ces consolantes paroles, *Notre Père*, lorsque je dis, *qui êtes aux cieux*, je me sens porté à ne rien demander à notre Père céleste, que ce qui peut me conduire plus sûrement au ciel, où il règne dans sa gloire. Quand je réfléchis encore que moi, qui ne suis qu'un pauvre petit berger, auquel personne ne pense dans ce monde, j'ai un Père dans le ciel qui m'aime avec tendresse, qui a un royaume éternel et qui veut me le donner, et qui, pour m'en assurer la possession, a livré son propre Fils à une mort cruelle, alors je ne me sens pas de joie ; il me semble être d'avance dans le ciel aux pieds de ce bon Père, et je ne puis que lui dire, dans les transports de ma reconnaissance et de mon amour : O mon Dieu ! que vous êtes bon ! — Le Père Amaury, charmé de ces réflexions et de mille autres qu'il ne nous a point racontées, assure qu'il n'a jamais fait une rencontre aussi heureuse, d'autant plus que ce bon villageois avait, en lui parlant, le visage d'un ange, et paraissait pénétré d'amour pour Dieu et ravi d'une sainte joie, qu'il devait à ses pieuses considérations.

MÉRAULT, *Enseig. de la Relig.*

2. Notre plus beau titre de gloire est celui d'enfants de Dieu, et nous devons le préférer à tout. Moïse avait été sauvé des eaux du Nil et adopté par la fille de Pharaon. Mais, lorsqu'il fut devenu grand, dit saint Paul. c'est-à-dire lorsqu'il eut atteint l'âge où il pouvait espérer les plus grands avantages et les plus beaux emplois de la cour, il renonça à la qualité de fils adoptif de la fille de Pharaon, et il aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu que de jouir du plaisir si court qui se trouve dans le péché. Il ne pouvait, en effet, rester plus longtemps à la cour, sans être obligé d'en suivre les maximes et la religion, sans être obligé de contribuer, pour sa part, à l'exécution des édits injustes portés contre sa nation ; et, de plus, il eût résisté à la vocation et à l'inspiration divines, s'il avait manqué de secourir ses frères dans l'extrême besoin où ils se trouvaient. Il jugea donc que c'était pour lui un plus grand bonheur de participer avec le peuple juif aux souffrances de Jésus-Christ, que de posséder tous les trésors de l'Égypte, parce qu'il envisageait la récompense, c'est-à-dire la béatitude éternelle, promise à tous les vrais fidèles. Il quitta donc l'Égypte, sans craindre la fureur du roi ; et il demeura ferme et constant comme s'il eût vu l'Invisible, c'est-à-dire Dieu en personne, lui promettre visiblement sa protection, et le secourir contre le tyran, oppresseur de son peuple. *Hebr.* XI. 25.

Dieu ne nous commande pas, comme à Moïse, de renoncer à l'espérance d'un trône, de quitter un grand royaume, de nous exposer

volontairement aux persécutions d'un puissant roi. Il veut seulement que nous ne fassions rien d'indigne de l'honneur que nous avons d'être ses enfants (1). On n'appartient plus au Seigneur, on brise tout lien avec lui, quand on se souille par quelque action honteuse.

Il est rapporté, dans la vie de saint Dominique, qu'un certain nombre de religieux de son ordre, qui s'étaient détournés des saintes règles qu'il leur avait laissées, chantaient, un jour de fête, ces paroles : « Priez pour nous, saint Dominique notre père. » On entendit une voix venant du ciel, qui leur répondit : « Je ne suis point votre père, et vous n'êtes point mes enfants, puisque vous ne suivez pas la route que je vous ai tracée ni les exemples que je vous ai donnés (2). » Lorsque nous disons : Notre Père, qui êtes aux cieux, Jésus-Christ ne pourrait-il pas nous dire, comme saint Dominique à ses disciples : Je ne suis point votre père et vous n'êtes point mes enfants ; vous êtes les enfants de Sodome et de Gomorrhe, puisque vous vous livrez aux infamies des habitants de ces villes ; vous êtes les enfants de satan, puisque vous êtes orgueilleux comme lui et que vous suivez toutes ses suggestions. *Traité sur le* PATER.

La pécheresse Thaïs, ayant résolu de se convertir, alla trouver Paphnuce, anachorète de la Thébaïde. Le saint homme la conduisit dans un monastère de femmes, et la renferma dans une cellule, sur la porte de laquelle il mit un sceau de plomb, comme si ce lieu eût été destiné à lui servir de tombeau. Il recommanda aux sœurs de lui apporter, tous les jours, pour sa nourriture, un peu de pain et d'eau, et il lui ordonna à elle d'implorer la miséricorde divine, et de solliciter sans cesse le pardon de ses péchés. Thaïs lui ayant demandé quelle prière elle devait faire, il lui répondit : « Vous n'êtes point « digne de prononcer le saint nom de Dieu, parce que vos lèvres « ont été souillées par l'iniquité ; vous ne l'êtes pas non plus de « lever vos mains au ciel, parce qu'elles sont remplies d'impuretés. « Ainsi contentez-vous de vous tourner vers l'Orient, et de répéter « ces paroles : O vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi. » Elle continua de faire cette prière, qu'elle accompagnait de beaucoup de larmes. Elle n'osait appeler Dieu son *Père*, parce qu'elle avait mérité, par ses crimes, de perdre la qualité de son enfant ; elle n'osait non plus lui donner les titres de *Seigneur*, de *Juge* et de *Dieu* : de Seigneur, parce qu'elle avait renoncé à lui pour devenir l'esclave du démon ; de Juge, parce que la pensée de ses redoutables jugements la glaçait d'effroi ; de Dieu, parce que son nom est infiniment adorable, et qu'il emporte avec lui l'idée de toutes les perfections. Mais, quoiqu'elle l'eût renié par ses actions, elle était toujours l'ouvrage de ses mains ; et à ce titre, elle le conjurait d'abaisser sur

(1) Non filii ejus in sordibus. *Deut.*, xxxv, 5.

(2) Ora pro nobis, pater Dominice. — Nec ego pater, nec vos filii.

elle les regards de sa miséricorde, de la tirer de l'abîme de ses misères, de la rétablir dans les droits précieux qu'elle avait perdus, et de l'embraser de son amour. GODESCARD.

3. Un chrétien, voyant saint Fructueux aller au martyre, crut devoir se recommander particulièrement à ses prières. A Dieu ne plaise, lui dit ce saint homme, que je prie pour vous seul : la prière du chrétien est pour toute l'Église catholique. — Saint Cyprien s'était expliqué de la même manière. — Le grand évêque d'Antioche, saint Ignace, fut envoyé à Rome, pour y être dévoré par les bêtes : c'étaient les affreux spectacles que les empereurs donnaient aux Romains pour leur plaire : tant, avant la prédication de l'Évangile, la nature avait été altérée dans l'homme ! Le saint martyr donc, avant d'entrer dans l'amphithéâtre, pria pour toute l'Église et pour la conversion de l'empire persécuteur des chrétiens.— Saint Polycarpe, avant de monter sur le bûcher, demanda pour lui-même la persévérance, et il termina sa prière en faisant des vœux pour l'Église entière.

4. Saint François d'Assise, voulant se consacrer entièrement au Seigneur, alla s'enfermer dans l'église de Saint-Damien. Son père vint l'y trouver ; et, comme il lui était impossible de le déterminer à revenir avec lui, il l'accabla d'injures et de coups, et il ne s'apaisa que lorsque son fils lui eut promis de faire, en présence de l'évêque, une renonciation à tous ses biens. François accepta la proposition et remit tout ce qu'il pouvait posséder dans le moment ; et il ajouta qu'il voulait être disciple de Jésus-Christ, et qu'en cette qualité il était prêt à tout souffrir pour l'amour de lui. Lorsqu'il fut avec son père devant l'évêque d'Assise, il fit la renonciation demandée, par un acte que les lois prescrivaient en pareil cas ; puis, emporté par la ferveur de son zèle, il se dépouilla de ses propres habits, en disant à son père, avec autant de douceur que de tranquillité : « Jusqu'ici, je « vous ai appelé mon père sur la terre ; mais j'ai bien raison de dire « maintenant : « Notre Père, qui êtes aux cieux, » dans lequel j'ai « mis tout mon trésor et toute mon espérance. » L'évêque fut attendri jusqu'aux larmes, à la vue d'une telle ferveur.

Vie de saint François d'Assise.

Tous les saints, depuis le commencement du monde, se sont toujours considérés sur la terre, comme des voyageurs qui avaient à y demeurer peu de temps, et ont regardé le ciel comme leur patrie, où ils devaient demeurer éternellement. Quand Dieu ordonna à Abraham de sortir de son pays pour aller dans la terre qu'il lui montrerait, il ne lui donna aucun lieu fixe, où il pût faire sa demeure ; aussi, ce saint patriarche étant parti sans savoir où il allait, ne posséda pas un pouce de terre, si ce n'est un sépulcre, qu'il acheta dans le pays qui lui avait été promis. Son fils Isaac et son petit-fils ne demeurèrent comme lui dans cette terre étrangère, que comme des voyageurs sous des tentes, sans y rien posséder, parce qu'ils dési-

raient une meilleure patrie, qui est la patrie céleste. C'est ainsi que le Seigneur, qui a voulu être appelé le Dieu de ces patriarches, avait voir à tous les fidèles, dont Abraham est le père, en quelle disposition ils doivent être en cette vie présente ; qu'ils ne doivent point s'y plaire, mais soupirer après leur véritable patrie, où leur Père céleste les attend pour les y rendre heureux. Plusieurs chrétiens, dans la suite des siècles, ont imité le détachement de ces saints Patriarches, et, vivant dans l'attente de la béatitude que nous espérons, ils n'ont recherché, dans cette vie, ni repos ni établissement. N'est-ce pas ainsi qu'ont vécu les disciples des apôtres, qui quittaient tout et vendaient tout ce qu'ils avaient, pour le donner aux pauvres? Combien a-t-on vu de milliers d'hommes, qui sont sortis des villes et ont renoncé au commerce du monde, pour se retirer dans les déserts et les solitudes, vivant dans la contemplation de Dieu, et du travail de leurs mains pour assister les pauvres! Ceux qui demeurent dans les villes et dans l'usage des biens temporels, doivent aussi se considérer comme des voyageurs et des étrangers dans ce monde, et *en user comme n'en usant point*, dit le grand apôtre (1).

SACY, *Heb.*, 11.

TROISIÈME LEÇON.

SUITE DE L'ORAISON DOMINICALE.

PREMIÈRE INSTRUCTION.

En quel sens le nom de Dieu doit être sanctifié. — Trois sortes de règnes de Jésus-Christ.

D. Que demandons-nous à Dieu par ces paroles : *Que votre nom soit sanctifié?*

(1) Qui utuntur hoc mundo, tanquàm non utantur. I. *Cor.*, VII, 31.

R. Nous demandons que Dieu soit connu, honoré et serv par nous et par tous les hommes.

Un fils bien né désire la gloire de son père, et il éprouve la plus douce jouissance en le voyant chéri, estimé, honoré de tous ceux qui le connaissent ou qui l'approchent. Voilà pourquoi le premier vœu de notre cœur et le premier mobile de nos actions, exprimé dans l'Oraison Dominicale, est la plus grande diffusion de la gloire de Dieu.

Remarquons d'abord que Dieu, possédant le comble de la gloire et la plénitude de la sainteté, n'en peut recevoir aucun nouveau degré au-dedans de lui-même. Il n'a rien à gagner par nos hommages, ni rien à perdre par notre indifférence ; il est toujours le Dieu trois fois saint, et sa sainteté demeure inaltérable, comme ses autres perfections.

« Nous l'appelons saint, dit saint Jean Chrysostome, comme dans les acclamations faites en l'honneur des princes, on les appelle rois, empereurs, non pour leur en conférer le titre, puisqu'ils l'ont déjà, mais pour manifester, par une expresse approbation, qu'on tient à la dignité de leur rang. » Que si nos prières et nos louanges n'ajoutent absolument rien à la gloire et à la sainteté du Très-Haut, que signifient donc ces mots : *Que votre nom soit sanctifié?* Ils expriment le désir que nous avons, que le nom de Dieu soit glorifié et sanctifié extérieurement en nous par nos bonnes œuvres, qu'il soit loué, béni, exalté maintenant et dans tous les siècles. C'est un sentiment d'une tendresse toute filiale, par lequel nous voudrions voir Dieu connu, honoré, servi par nous et par tous les hommes [1].

Nous demandons :

Qu'il soit connu. Hélas ! combien de peuples vivent encore dans les ténèbres de l'infidélité, et auxquels la bonne nouvelle n'a pas été annoncée ! Oh ! quand viendra pour eux le jour de la lumière, le jour du salut ? Nous pouvons le hâter par nos prières. Désirons donc de toute l'ardeus

de notre cœur que le nom de Dieu soit sanctifié, que sa religion divine se propage de plus en plus jusque dans les contrées les plus reculées, jusques aux confins de la terre, parce que, en la connaissant on l'aimera, en l'aimant on la pratiquera, et en la pratiquant on obtiendra le bonheur attaché à l'accomplissement de ses préceptes. — Et, parmi les chrétiens, combien, tout en connaissant le nom de Dieu, vivent comme s'ils ne le connaissaient pas ! Enfants ingrats, dénaturés, qui semblent rougir de leur père, qui ne lui donnent aucun signe de confiance, de reconnaissance ni d'amour, et qui méconnaissent, de la manière la plus injurieuse, sa bonté et sa justice, ses promesses et ses menaces ! Prions que ce désordre cesse, et que le nom de Dieu soit sanctifié.

Qu'il soit honoré. C'est un nom saint et terrible, dit le psalmiste, et il mérite, par conséquent, tous nos respects. Ah ! si l'on était bien pénétré de la grandeur et de la majesté de Dieu, comment oserait-on l'outrager ? Cependant, le saint nom de Dieu est indignement profané par une foule de libertins, d'impies, de pécheurs scandaleux, de blasphémateurs; malheureux mortels, qui méprisent le Seigneur et se révoltent contre lui ! S'il n'était patient, parce qu'il est éternel, il pourrait les écraser comme des vermisseaux, et les précipiter dans les abîmes. Et nous-mêmes, avons-nous soin de glorifier le Seigneur ? Pensez-y, vous tous qui êtes en état de péché mortel, et qui voulez persévérer dans vos déréglements. Vous récitez votre prière, vous dites à Dieu : *Que votre nom soit sanctifié*, et vous le déshonorez par votre perversité, par votre obstination dans le mal ? Au lieu de sanctifier le nom de Dieu, vous le faites blasphémer (1) ! *Que votre nom soit sanctifié !* Mais sanctifiez-vous vous-mêmes, purifiez votre conscience, si vous voulez réellement que Dieu soit sanctifié en vous et par vous : autrement, votre prière n'est qu'une dérision.

(1) Sancti Dei per vos blasphematur inter gentes. *Rom.*, II, 24.

Qu'il soit servi. N'est-il pas notre maître? ne nous promet-il pas les plus magnifiques récompenses? Comment se fait-il qu'on ait si peu de zèle pour son service, tandis qu'on est tout de feu pour les affaires de la terre, pour des intérêts temporels. On se sacrifie pour l'honneur, pour la gloire pour la fortune, et à peine donne-t-on quelques instants aux œuvres de piété. Cependant tout n'est que vanité, excepté d'aimer le Seigneur et de le servir.

Par nous. Nous devons être les premiers à honorer, bénir et glorifier le Seigneur, si nous voulons réellement que les autres l'honorent, le bénissent et le glorifient. Commençons donc par accomplir en nous ce que nous demandons. Vous dites que vous n'avez rien tant à cœur que de voir Dieu aimé, servi et honoré, et, à cet effet, vous prononcez ces paroles : *Que votre nom soit sanctifié.* Et par qui? Par les autres uniquement? Et vous vous réserveriez à vous la liberté de l'outrager? Mais votre prière serait une insulte à la Divinité, votre prière serait votre condamnation. Soyez saints, nous dit le Seigneur, parce que je suis saint [2] (1); soyez saints, si vous voulez sanctifier le nom du Père céleste. La sanctification de Dieu, c'est notre propre perfection (2).

Et par tous les hommes. La charité dilate les cœurs. Plus nous aimons le Seigneur, plus nous désirons que nos frères l'aiment, et plus nous faisons d'efforts et nous prenons de moyens pour répandre partout le feu sacré de son amour. Mais comment faire glorifier le Seigneur?

1° *Par nos bons exemples.* Car si nous savons résister aux assauts des passions, aux amorces de la volupté, si nous sommes d'une conduite pure, irréprochable, si nous pratiquons ces belles vertus si recommandées par notre divin Maître, l'humilité, qui fait choisir la dernière place, alors qu'on serait digne du plus haut rang; la modestie, apanage

(1) Sancti estote, quoniam ego sanctus sum. *Levit.*, xx, 7.
(2) Sanctificatio Dei nostra est perfectio. *Cass. Collat.* 9, c. xxviii.

inséparable du vrai mérite; l'indulgence, qui excuse tout; la douceur, vrai charme de la vie; la condescendance, qui se prête à tout et ne recule que devant les droits sacrés de la vérité et de la justice; à la vue de cette perfection, les méchants eux-mêmes rendront hommage à l'Évangile, les mécréants sentiront intérieurement le besoin de croire, et nous sanctifierons ainsi le nom du Seigneur.

2° *Par nos paroles et nos bons conseils.* Usons de toute l'influence que nous pouvons avoir sur nos amis, sur nos égaux, sur nos inférieurs, pour les gagner à Dieu. Il nous est recommandé à chacun de prendre soin du salut de nos frères (1) Il ne faut souvent qu'un mot dit à propos, qu'une sage remontrance, qu'un avis charitable pour produire les fruits les plus heureux de sanctification. Efforçons-nous donc de gagner à Dieu autant d'âmes que nous pourrons; et enchaînons-les à son service par les liens de l'amour (2). C'est là un noble et facile apostolat, dévolu à tout le monde. Mais les pères et mères de famille, les supérieurs en tout genre y sont plus strictement obligés; et chaque fois qu'ils font leur prière, ces mots : *Que votre nom soit sanctifié,* doivent ranimer leur ardeur à faire aimer et servir Dieu par tous ceux qui sont sous leur dépendance. Mais, hélas! disons-le à la honte de notre siècle, combien de familles, combien de maisons où il n'est presque jamais question de Dieu, où il semble entièrement inconnu, où les plus obligés à le faire adorer et servir, sont les plus négligents à s'acquitter de leurs devoirs religieux! Ah! qu'ils disent, au moins de temps en temps, leur *Pater* avec attention, avec foi et amour, et ils comprendront leurs obligations, et ils attireront la grâce de Dieu, qui les aidera à les accomplir.

Quel sens profond caché dans ces mots : *Que votre nom*

(1) Mandavit unicuique de proximo suo. *Eccli.*, XVII, 12.
(2) Rape ad Deum quascumque potes animas, et dic eis : Hunc emus. *D. Aug.*

soit sanctifié! Celui qui les prononce, dit saint Grégoire de Nysse, exprime à la lettre ce vœu : Seigneur, qu'à l'aide de votre secours, soutenu de votre grâce, je devienne exempt de toute faute, juste, pieux; que j'évite toute action coupable, ne disant rien que de vrai, ne faisant rien que de légitime, marchant dans la voie droite, enflammé d'un saint désir pour le ciel, plein d'un souverain mépris pour les choses d'ici-bas, aspirant à la perfection des Esprits célestes. C'est là ce que sous-entend cette courte parole : *Que votre nom soit sanctifié.*

D. Que demandons-nous à Dieu par ces paroles : *Que votre règne arrive?*

R. Que Dieu règne par sa grâce dans nos cœurs et dans celui de tous les hommes, et qu'il nous fasse régner un jour avec lui dans sa gloire.

Dieu est le Roi immortel des siècles, le Roi du ciel et de la terre, le Roi des rois; et toutes les puissances de ce monde ne sont devant lui qu'un atome, qu'un pur néant. Le ciel est son palais; mille millions d'anges environnent son trône et célèbrent ses louanges; son règne a commencé avant les temps et persévérera après tous les temps. Que les méchants se coalisent contre lui, il se rit de leurs efforts, parce que, bien différent des monarques de la terre, il n'a aucune révolution à craindre, et que sa puissance infinie est à l'abri de toute atteinte. Mais, remarque saint Grégoire de Nysse, ce n'est point un roi despote, qui soit jaloux d'étendre sa domination par la contrainte et par la nécessité de lui obéir; il ne veut que commander librement; il veut qu'on lui obéisse par choix, et c'est ce à quoi nous nous engageons, en lui demandant l'avénement de son règne. Nous lui exprimons le désir ardent que nous avons de nous affranchir de l'esclavage honteux du péché, pour nous soumettre à son aimable empire.

On peut distinguer trois sortes de règnes de Jésus-Christ,

qui doivent faire l'objet continuel de nos vœux : son règne temporel sur la terre par le triomphe de l'Évangile, son règne spirituel dans nos âmes par sa grâce, son règne éternel dans la gloire céleste.

1° *Son règne temporel par le triomphe de l'Évangile.* L'Église, voilà le royaume que Jésus-Christ est venu lui-même fonder sur la terre, et qu'il a cimenté par son sang, royaume de vérité, royaume de justice et de paix. Demandons avec ferveur que ce royaume s'étende, fleurisse et se fortifie, que l'idolâtrie soit détruite, que le culte du vrai Dieu soit établi par toute la terre, que les hérétiques et les schismatiques reviennent à la communion catholique, qu'ils ont abandonnée, afin que le Seigneur étant partout reconnu pour le roi suprême, la terre tressaille d'une sainte joie (1). Pour que notre prière soit sincère et efficace, faisons nous-mêmes honneur à l'Église par la pureté de nos mœurs et l'innocence de notre vie. Car, en disant : *Que votre règne arrive,* nous demandons surtout qu'il règne sur nos cœurs, par notre humble soumission à toutes les inspirations de sa grâce [3].

2° *Son règne spirituel dans nos âmes par la grâce.* Le règne de Dieu est incompatible avec celui du vice, avec celui du démon. Car, ainsi que l'a dit le divin Sauveur lui-même, on ne peut servir à la fois deux maîtres. C'est donc seulement à une âme pure ou qui travaille sérieusement à le devenir, qu'il appartient de dire : *Que votre règne arrive.*

Rien n'est comparable à ce doux règne de la grâce dans nos âmes. Qu'est-ce, en effet, que le monde ? Un maître impérieux, injuste, capricieux, qui voudrait nous soumettre à ses bizarreries. Peut-il nous procurer le bonheur ? Mais il ne le possède pas lui-même ; comment le donnerait-il aux autres ?—Et les passions, que sont-elles autre chose que des furies de l'enfer, qui nous tourmentent en tout

(1) Dominus regnavit, exultet terra. *Psal.* XCVI, 1.

sens Malheur à qui porte leur joug tyrannique? — Et le démon, oserions-nous le mettre en parallèle avec Jésus-Christ? Il cherche à nous séduire par quelques lueurs de fortune, par quelques fantômes de plaisir, pour nous entraîner avec lui dans l'abîme. Et voilà les maîtres que nous suivrions! O aveuglement des enfants des hommes! Ils disent à Dieu : *Que votre règne arrive;* et, par une contradiction déplorable, ils se révoltent contre sa loi sainte, ils refusent de lui donner leur cœur, tandis qu'ils en ouvrent l'entrée aux désirs les plus pervers et qu'ils se livrent, corps et âme, à l'ennemi du salut. *Que votre règne arrive*, dit leur bouche; et, parce que la piété leur est à dégoût, leurs actions crient plus fort que leur bouche, comme autrefois le peuple déicide : « Non, nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous (1). » Désirez-vous obtenir l'effet de votre demande, désirez-vous réellement que Dieu soit le maître souverain de votre cœur, brisez d'abord les liens qui vous attachent à l'iniquité, et puis consacrez-vous à Dieu sans réserve. Qu'il dispose entièrement de vous à son gré, qu'il domine sur toutes vos pensées, sur toutes vos affections, comme un roi dans son royaume.

Que votre règne arrive! O parole pleine de charme, s'écrie saint Grégoire de Nysse; c'est comme si nous lui disions : « Que les puissances des ténèbres soient vaincues, et l'armée de l'étranger mise en déroute; que la guerre de l'esprit contre la chair soit terminée; que l'ennemi de notre salut ne se fasse plus de notre corps son asile et sa citadelle; que la cour de notre Roi se déploie; que les célestes légions renversent à leurs pieds les insolents ennemis qui combattent contre lui. *Que votre règne arrive,* pour bannir la douleur, la tristesse et les gémissements, et amener le triomphe de la paix et de l'éternelle joie. »

Que votre règne arrive! Oui, mon Dieu, régnez en moi, régnez toujours et partout. Ah! si votre règne s'étendait,

(1) Nolumus hunc regnare super nos. *Luc.*, XIX, 14.

on verrait aussi s'établir partout le règne aimable de toutes les vertus, la bonne foi, la justice, la paix ; et la terre deviendrait un paradis. Car vous l'avez dit dans votre saint Évangile : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît[4]. »

3° *Le règne de la gloire dans le ciel.* Le règne de la grâce est le prélude de celui de la gloire. Nous ne devons pas borner nos affections aux choses caduques et périssables de cette vie ; nous sommes faits pour régner avec Dieu dans le ciel. Qu'il vienne donc l'heureux jour, où nous pourrons entrer en possession de ce beau royaume que Jésus-Christ nous a préparé. Ce monde-ci n'est qu'un lieu d'exil ; notre patrie est là-haut, et nous ne devons jamais perdre de vue ce beau ciel, qui sera notre demeure pour l'éternité. David, tout roi qu'il était, y pensait sans cesse ; les grandeurs de ce monde ne lui inspiraient que du dégoût ; il trouvait les jours de son pèlerinage sur la terre trop longs (1), et il ne désirait rien tant que de s'unir éternellement à son Dieu (2). Pour arriver à ce terme heureux de nos espérances, il faut prendre la voie qui y conduit, voie de pénitence et de sanctification. Il nous en coûtera, sans doute, quelques jours de peine et de combats ; mais le ciel n'est-il pas un assez digne prix de nos efforts ? Entrons généreusement dans la lice ; une couronne immortelle nous attend au bout de la carrière. Que si, tout en disant à Dieu : *Que votre règne arrive,* nous ne faisons rien pour nous en rendre dignes, le règne de Dieu arrivera bien sur nous, nous ne pouvons aucunement nous y soustraire ; mais, au lieu du règne de sa bonté, ce sera le règne formidable de sa justice. O pécheurs, quelle présomption de croire que Dieu vous fera régner avec lui dans le ciel, si vous secouez sur la terre le joug de ses commande-

(1) Heu mihi ! quia incolatus meus prolongatus est. *Ps.* CIX, 5.

(2) Unam petii à Domino... ut inhabitem in domo Domini. *Psal.* XXVI, 5.

ments, si vous l'outragez par vos résistances continuelles à sa grâce, par vos désordres de toute espèce! Ce n'est qu'à ses enfants dociles, qu'à ses fidèles serviteurs que Dieu fera entendre ces consolantes paroles : « Venez, les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé, dès le commencement du monde (1). » O âmes justes, veillez donc et priez pour ne pas déchoir de ce royaume céleste, promis à votre persévérance. Détachez-vous de plus en plus du monde, afin de ne vivre que pour Dieu [5].

Enfin, quand les temps seront accomplis viendra le règne parfait de Jésus-Christ. Il n'est, pour ainsi dire, qu'ébauché sur cette terre, à cause de la malice des pécheurs qui en troublent l'harmonie; mais, à la fin des jours, ce monde d'iniquités sera détruit, Dieu créera une nouvelle terre et de nouveaux cieux, et son règne, affranchi de ses ennemis qui le tiennent, en quelque sorte, dans l'oppression, s'achèvera avec gloire. Alors ce sera la consommation de la charité et de la sainteté, l'union des élus, la consommation du corps mystique de Jésus-Christ. L'Église militante sera confondue avec l'Église triomphante, et, toutes ensemble célébrant les louanges de Dieu, « on entendra, dit saint Jean dans l'Apocalypse, comme le bruit d'une grande troupe, comme le bruit de grandes eaux, et comme le bruit d'un grand tonnerre, disant : *Alleluia*, louez Dieu, parce que le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant est entré dans son règne (2). » Puissions-nous un jour faire partie de ce chœur immense d'anges et de saints, pour bénir et adorer tous ensemble le Seigneur!

(1) Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi. *Math.*, xxv, 34.

(2) Et audivi quasi vocem turbæ magnæ, et sicut vocem aquarum multarum, et sicut vocem tonitruorum magnorum, dicentium : Alleluia, quoniam regnavit Dominus noster omnipotens. *Apoc.*, xix, 6.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Toute l'occupation des saints dans le ciel, est de louer et de glorifier le Seigneur. Saint Jean, dans son Apocalypse, en vit « une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue. Ils étaient debout, devant le trône de l'Agneau, vêtus de robes blanches et ayant des palmes à la main. Ils chantaient à haute voix : « Gloire à notre Dieu qui est assis sur le trône, et à l'Agneau qui nous a sauvés! » Et tous les anges étaient debout autour du trône et des vieillards et des quatre animaux; et, s'étant prosternés sur le visage devant le trône, ils adorèrent Dieu, en disant : « Amen, bénédiction, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans tous les siècles des siècles : Amen. » *Apocal.*, VII, 9.

Les trois enfants hébreux, dans la fournaise, ne songeaient aussi qu'à glorifier le Seigneur. Nabuchodonosor les y fit jeter, parce qu'ils avaient refusé d'adorer sa statue d'or de soixante coudées que ce prince impie avait fait faire. Mais l'ange du Seigneur parut visiblement dans la fournaise avec ces trois jeunes hommes; et il arrêta la violence du feu, qui épargna même leurs habits et ne consuma que leurs liens. Alors, transportés d'un saint zèle et brûlant dans le cœur d'un feu plus ardent que n'était celui qui les environnait au dehors, ils rendirent grâces à Dieu, en disant : « Vous êtes béni, Dieu de nos « pères, vous êtes digne de toutes louanges; vous êtes plein de gloire, « et élevé au-dessus de tout dans tous les siècles; le saint nom de « votre gloire est béni; il est digne de toute louange, et élevé au-« dessus de tout dans tous les siècles. » En même temps, ils invitent toutes les créatures à bénir le Seigneur avec eux. « Anges du ciel, « bénissez le Seigneur; louez-le et relevez sa souveraine grandeur « dans tous les siècles; cieux, bénissez le Seigneur; puissances et « vertus du Seigneur, soleil et lune, étoiles du ciel, vents et souffles « de Dieu, feux et chaleurs, glaces et neiges, nuits et jours, éclairs et « nuages, bénissez le Seigneur. Montagnes et collines, fontaines, « mers et fleuves, baleines et poissons, oiseaux du ciel, bénissez le « Seigneur; que toute la terre le loue, et exalte sa souveraine gran-« deur dans tous les siècles. »

Saint Augustin remarque ici que ce ne sont que les ouvrages du Seigneur, qui louent le Seigneur. Les cieux le louent, la terre le loue, la mer le loue, non de la voix, il est vrai, puisque ce sont des créatures insensibles et inanimées, mais par les effets qu'ils produisent,

conformément à ses ordres. Tout ce qu'il y a de louable dans la nature, soit qu'il le paraisse peu ou beaucoup, doit être nécessairement rapporté à la louange de la gloire très-sublime et ineffable du Créateur. Et, quels que puissent être ces ouvrages, lorsqu'on les considère comme les ouvrages de Dieu, on se sent porté à louer l'ouvrier suprême qui les a faits. Mais, continue ce même saint, trouvez-vous dans ce cantique que l'avarice, que l'ivrognerie, que l'impureté, que tous les vains amusements du siècle louent le Seigneur? Tout ce qui ne loue donc point le Seigneur, ce n'est pas lui qui l'a fait, ce n'est point son ouvrage; c'est le produit de la malice de l'homme.

D. Aug , *in epist. Joan. tract.* III.

Nabuchodonosor, tout barbare et cruel qu'il était, frappé du dernier étonnement, lorsqu'il entendit le chant du sacré cantique de ces trois saints, les fit sortir de la fournaise, et commanda à tout son peuple d'adorer le Dieu que ces jeunes hommes servaient, par un édit solennel conçu en ces termes : « Que tout homme de quelque « peuple, de quelque tribu et de quelque langue qu'il puisse être, « qui aura proféré un blasphème contre le Dieu du ciel, périsse et que « sa maison soit détruite, parce qu'il n'y a point d'autre Dieu qui puisse « sauver que celui-là. » En même temps, pour mieux rendre gloire à Dieu, il publia et envoya aux peuples voisins l'écrit suivant : « Le roi « Nabuchodonosor à tous les peuples et à toutes les nations, quelque « langue qu'elles parlent dans toute la terre, que la paix s'établisse « en vous de plus en plus. Le Dieu très-haut a fait des prodiges et « des merveilles dans mon royaume. J'ai donc résolu de publier ses « prodiges, parce qu'ils sont grands, et ses merveilles, parce qu'elles « sont étonnantes; car son royaume est un royaume éternel, et sa « puissance s'étend dans la suite de tous les siècles. » *Dan.*, III, 17.

Tous les saints, tant dans l'ancienne loi que dans la nouvelle, ont travaillé à faire glorifier le nom du Seigneur. Les uns ont souffert le martyre, les autres ont quitté leur famille et leur patrie, d'autres se sont enfoncés dans les antres des forêts, afin que le Seigneur fût glorifié en eux et par eux. Malheureusement, un trop grand nombre travaillent plus pour le monde, pour la terre, pour leurs plaisirs, que pour la gloire de Dieu.

Lorsque saint François Xavier arriva dans le Japon, il fut dans le plus grand étonnement d'y trouver des marchands français et espagnols, qui avaient traversé les mers, au péril de leur vie, pour faire fortune. « Quoi ! s'écria-t-il, est-il possible que ces hommes aient eu « plus d'empressement pour faire fortune, pour ramasser des biens « périssables, que moi pour gagner des âmes à Dieu, pour travailler « à faire glorifier son saint nom? » Cette pensée l'affligeait singulièrement; il lui semblait que Dieu le jugerait plus sévèrement, à raison de cela. Lorsqu'il voyait que Dieu était offensé, son âme était dans

la plus profonde tristesse. Un jour, étant sur le point de donner le saint baptême à un nouveau converti, il lui demanda, avant de répandre l'eau, s'il renonçait à une occasion de péché où il se trouvait; celui-ci répondit que non; il aima mieux laisser son âme sous la puissance de Satan que de renoncer au péché et à l'occasion du péché. Alors, des larmes abondantes coulèrent des yeux de saint François; il alla se jeter à genoux, au pied de la croix, pour conjurer le Seigneur de toucher ce malheureux, et de ne pas permettre que son saint nom fût méprisé; ses peines furent inutiles.

2. Pour que le nom du Seigneur soit sanctifié, il n'est pas nécessaire de faire des choses extraordinaires, il suffit de faire toutes nos actions en union avec Jésus-Christ et en vue de lui plaire. On ne lit pas que saint François de Sales et autres grands saints, aient affligé continuellement leur chair par de rudes pénitences; ils sont parvenus à la sainteté, par l'application qu'ils apportaient à sanctifier toutes leurs actions; ils faisaient tout ce qu'ils croyaient que le Seigneur demandait d'eux, le plus parfaitement qu'ils pouvaient.

Le serviteur de Dieu Berchmans, qui travaillait continuellement à devenir un saint, en rapportant toutes ses actions à Dieu et en les faisant avec la plus grande pureté d'intention, avait pris pour devise cette sentence écrite sur un papier qu'il regardait souvent: La plus grande pénitence, c'est la vie commune (1).

Une des résolutions que prenait tous les matins, au milieu et à la fin du jour, un fervent chrétien, c'était d'agir toujours selon Dieu, en Dieu et pour Dieu. — *Selon Dieu :* Je ne ferai rien contre la volonté de Dieu, et je ferai tout conformément à cette sainte volonté. — ***En Dieu***, en état de grâce, et faisant en sorte que la grâce actuelle soit le principe de toutes mes actions. Pour être en grâce, je m'exciterai à la contrition parfaite, avant mes actions principales; et, afin que la grâce actuelle soit le principe de mes actions, je demanderai à Dieu cette grâce avec ferveur, avant de passer d'un exercice à un autre. — ***Pour Dieu :*** Je ne veux agir que par un motif surnaturel, pour la gloire de Dieu, pour plaire à Dieu, par amour pour Dieu, en la présence de Dieu, avec beaucoup de ferveur, m'unissant alors à Jésus-Christ, lorsqu'il faisait une action semblable à celle que je ferai.

L'abbé LASAUSSE.

3. Qui pourrait redire tous les travaux qu'ont entrepris les saints, pour étendre le règne de Jésus-Christ? Qui n'admirerait le zèle de saint Ignace, de saint Charles Borromée, d'un Vincent Ferrier? Qui n'admirerait le courage des ouvriers apostoliques, de nos pieux missionnaires, qui ont conquis à l'Évangile des nations innombrables? Saint François Xavier a parcouru une étendue immense de pays, et

(1) Pœnitentia maxima vita communis.

gagné des royaumes entiers à Jésus-Christ. Saint François de Sales a converti à lui seul soixante-dix mille hérétiques par sa patience, sa douceur et ses touchantes prédications. Saint Louis, roi de France, ne désirait rien tant que de voir le règne de Jésus-Christ établi sur la terre entière, mais principalement dans les régions que ce divin Sauveur avait sanctifiées par sa présence, et qui gémissaient depuis longtemps sous la tyrannie de leurs barbares usurpateurs, et c'est pour cela qu'il se mit deux fois à la tête de la croisade. En débarquant sur la terre infidèle, il fit publier, par un de ses aumôniers, la prise de possession du pays, en ces termes bien éloignés de nos mœurs actuelles, mais qui annoncent l'éminente piété du monarque : ***Je vous dis le ban de notre Seigneur Jésus-Christ, et de Louis, roi de France, son sergent***, c'est-à-dire son serviteur. Il ne put accomplir ses généreux desseins ; le ciel en avait ordonné autrement, et le Seigneur voulut l'éprouver par tout ce que l'adversité a de plus rigoureux, afin que son âme en devînt plus fidèle et plus pure.

4. Quand le Seigneur règne dans nos âmes par sa grâce, nous n'avons rien à craindre, et tous les événements de la vie doivent nous être indifférents. On doit toujours s'estimer assez riche, assez puissant, assez heureux, quand on possède la grâce de Dieu.

Une dame fort riche ayant perdu tous ses biens, vint s'en plaindre à saint Jean Chrysostome, lui disant qu'il ne lui restait plus que les yeux pour pleurer. Le saint lui demanda si on lui avait aussi enlevé la grâce de Dieu. — Il ne me reste que cela, répondit-elle. — Ne vous plaignez donc pas, ajouta saint Jean, vous avez tout en possédant l'amitié de votre Dieu.

Puisque la grâce est tout pour nous, que ne devons-nous pas faire pour la conserver ? Et cependant on l'expose à mille dangers, et on la sacrifie pour des bagatelles. C'est ainsi qu'autrefois Ésaü vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles ; mais, du moins, il ne tarda pas à reconnaître sa faute et la perte qu'il venait de faire ; et dès lors il n'y eut plus de joie ni de bonheur pour lui ; il criait, il pleurait, il poussait des gémissements affreux, au lieu que tant de malheureux chrétiens, après avoir chassé Dieu de leur âme, pour la livrer au démon, s'endorment dans la plus funeste indifférence.

5. Si nous avions plus souvent présent à l'esprit le trône céleste qui nous est promis, nos pensées et nos actions seraient bien plus conformes à notre sublime destinée, et la joie du Seigneur inonderait continuellement nos âmes.

« Supposez, dit saint Augustin, un homme égaré dans une terre étrangère, ignorant quel est son père, ayant à souffrir l'indigence, condamné à des épreuves diverses, à des travaux sans nombre, à

qui l'on viendrait dire : « Vous êtes le fils d'un sénateur, d'un grand magistrat ; votre père possède d'immenses richesses, voulez-vous que je vous ramène chez lui ? » Quelle joie cet homme n'éprouverait-il pas, en apprenant une aussi agréable nouvelle ? A quels transports d'allégresse ne s'abandonnerait-il pas, s'il avait la certitude de n'être pas trompé dans l'espérance qui lui serait donnée ? Voilà ce que vient vous annoncer à vous tous un apôtre, incapable de vous abuser d'une fausse espérance. Pourquoi, vous dit saint Paul, vous abattez-vous ? Pourquoi ce trouble, cette tristesse qui vous agitent ? Vous avez un père, vous avez une patrie, vous avez un patrimoine. — Quel est ce père ? dites-vous. — Mes bien-aimés, nous sommes les enfants de Dieu. — Pourquoi ne voyons-nous pas encore notre père ? — Parce que ce que nous devons être un jour ne nous a pas encore été découvert. — Et que devons-nous être ? — Ce que nous serons ? *Semblables à lui-même, parce que nous le verrons, tel qu'il est...* Et quelle est sa beauté, mes frères ? Tout ce qu'il y a de beau sur la terre, toutes ces beautés que vous voyez, sont son ouvrage. Oh ! si ce qu'il a fait est si grand, combien doit-il être grand lui-même ? D. Aug., *Comment. in psal.*

Jean Mosch, ayant renoncé au siècle, dans le monastère de Saint-Théodose, près Jérusalem, fut envoyé par son abbé en Égypte, pour quelques affaires. Il y avait alors, dans un désert de la Lybie, un solitaire nommé Léon, qui était de Cappadoce. On en disait tant de bien et on relevait tellement ses vertus, que Jean résolut d'aller le voir. Il le trouva tel qu'on le lui avait dépeint. Il remarqua qu'il était fort humble et fort charitable, qu'il aimait la retraite et le silence, qu'il était pauvre de cœur et très-détaché des choses de la terre. Il soupirait après le bonheur du ciel, et, pour marquer l'espérance qu'il avait de l'obtenir, il disait souvent : *Je régnerai un jour.* Jean et d'autres qui ne comprenaient pas le sens de ces paroles, lui disaient en vain que la Cappadoce n'avait point produit jusqu'alors de personnes qui eussent porté la couronne. Il ne pouvait s'empêcher de leur dire : *Je régnerai un jour,* et de leur faire voir par là qu'il vivait dans l'attente de la gloire éternelle. Aussi, était-il véritablement du nombre de ceux que l'Évangile nomme *les enfants du royaume*, qui ont du goût pour les choses d'en haut et qui vivent déjà dans le ciel, par le désir qu'ils ont de régner avec Jésus-Christ dans les siècles des siècles. *Prolog. Prat. spirit.*

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Triple conformité à la volonté divine : Soumission à la loi, résignation aux maux de cette vie, acquiescement aux ordres de la Providence. — Zèle avec lequel on doit accomplir la volonté de Dieu.

D. Que demandons-nous à Dieu par ces paroles : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel?*

R. Nous demandons la grâce de nous soumettre à la volonté de Dieu, et de l'accomplir sur la terre avec autant de zèle et d'amour que les anges et les saints l'accomplissent dans le ciel.

On peut distinguer en Dieu deux sortes de volontés : l'une absolue, par laquelle il dispose invariablement de toutes choses et à laquelle personne ne peut résister ; car, étant tout-puissant, il fait ce qu'il lui plaît, et rien n'arrive malgré lui ; l'autre relative à nos déterminations, dans les diverses circonstances où nous pouvons nous trouver ; car Dieu, tout en nous faisant connaître ce qu'il exige de nous, nous a laissé la pleine liberté d'agir ou de ne pas agir conformément à ses ordres, et c'est cette liberté qui fait le mérite ou le démérite de nos actions. Sans elle, nous n'eussions été que de pures machines, également incapables d'encourir le blâme ou de mériter la louange.

Or, pour que nous puissions être agréables à ses yeux, et parvenir ainsi à la gloire qu'il nous a promise, Dieu nous ordonne de suivre, librement et en toutes choses, sa sainte volonté. Voilà pourquoi, après nous avoir appris à dire : *Que votre règne arrive,* il veut que nous ajoutions aussitôt : *Que votre volonté soit faite.* Il y a donc une liaison étroite entre ces deux demandes, car ce ne sont pas ceux qui se contenteront de dire : Seigneur, Seigneur, qui entreront

dans le royaume des cieux, mais ceux qui accompliront la volonté du Père céleste.

La volonté de Dieu doit donc être la règle invariable de toutes nos actions. « Tout le crime et le malheur de « l'homme, dit saint Grégoire de Nysse, a été d'obéir à sa « volonté propre, en désobéissant à celle du Seigneur. Le « vrai médecin de nos âmes est venu les guérir et les ré- « parer, en nous montrant, dans le sacrifice de notre vo- « lonté et dans la parfaite obéissance à celle de Dieu, le « remède à nos maux et le gage de nos espérances. » Que si on prétendait arriver au ciel sans accomplir la volonté de Dieu, ce serait comme si on voulait aller à Paris ou à Rome, sans prendre le chemin qui y conduit. Pour mieux nous apprendre à observer fidèlement tout ce que Dieu nous prescrit, Jésus-Christ s'est lui-même soumis aux ordres de son Père. « Je suis descendu du ciel, disait-il, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé (1). » Il faisait, pour ainsi dire, sa nourriture d'accomplir tout ce que son Père exigeait de lui (2). Il a poussé la déférence aux ordres de son Père, jusqu'à mourir, et jusqu'à mourir sur une croix. Or, si le Fils de Dieu a montré tant d'empressement à faire la volonté de son Père céleste, pourrions-nous nous dispenser nous-mêmes de l'accomplir?

Cette soumission à la volonté de Dieu renferme trois choses : une obéissance parfaite à sa loi, une resignation filiale à tous les maux dont il lui plaît de nous affliger, un humble acquiescement à toutes les dispositions de sa divine Providence.

1° *Obéissance à la loi divine.* Elle est pure, juste, sainte, parfaite, et nous y sommes astreints à tant de titres, que

(1) Descendi de cœlo non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. *Joan.*, VI, 38.

(2) Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris mei qui misit me. *Joan.*, IV, 34.

c'est une véritable folie de vouloir y résister. Dieu n'est-il pas le souverain maître de l'univers, et, par conséquent, tout ne doit-il pas plier sous sa puissance? Voyez les créatures inanimées : elles servent d'exemple à l'homme. Le soleil, depuis qu'il a été lancé dans les espaces, a constamment obéi à la loi de son Créateur, il a suivi la route qui lui a été prescrite, sans en dévier d'une ligne. La mer n'a jamais cessé de respecter le commandement de Dieu. « Tu viendras jusque-là et tu n'iras pas plus loin, » lui a dit le Seigneur, et jamais elle n'a osé franchir ses limites. Les saisons, depuis le commencement du monde, se sont constamment succédé, dans l'ordre qui leur a été prescrit. Et, quand tous les êtres matériels se montrent si dociles, quand, pour me servir des paroles du psalmiste, le feu, la grêle, la neige, la glace, l'esprit des tempêtes font la volonté du Seigneur, de quel front l'homme oserait-il troubler l'harmonie universelle, et se révolter contre son Créateur? Combien cependant qui, au lieu d'écouter la volonté de Dieu, suivent, au contraire, la volonté de la chair et du sang, et qui, fascinés par les folles maximes du monde et se livrant aux désirs déréglés de leur cœur, font la volonté de Satan! Ah! les malheureux, quel abîme de maux ils se préparent!

Ainsi, demander à Dieu que sa volonté s'accomplisse, c'est lui demander la force d'obéir à ses commandements. Il n'est pas de moyens que l'ennemi de notre salut ne tente, pour mettre obstacle à l'accomplissement de la volonté divine dans nos cœurs et dans nos actions. Et, comme personne n'est fort par soi-même, nous avons besoin de l'aide et de la protection de Dieu, pour agir en tout d'une manière conforme à ses ordres et à ses desseins. Qu'il daigne donc, par sa grâce, nous inspirer de saintes pensées et soutenir les vertueuses résolutions, qui naissent au fond de nos âmes, afin que nous ne fassions jamais que ce qu'il veut lui-même. Disons-lui, de temps en temps, comme saint Paul au moment de sa conversion : « Seigneur,

qu'exigez-vous de moi? Que voulez-vous que je fasse? » Et aussitôt qu'il nous aura manifesté ses désirs, répondons-lui par cette parole du prophète : « Mon cœur est prêt, Seigneur ; mon cœur est prêt[1] (1). »

2° *Une résignation filiale à tous les maux de cette vie.* Cette terre est une vallée de larmes, un séjour d'épreuves et de deuil ; et, on peut dire, sans exagération, qu'ici-bas tout n'est que peine et vexation d'esprit. Mais, dit Job, les maux comme les biens de cette vie nous viennent de la main de Dieu, que son saint nom soit béni (2) ! Il nous afflige pour notre avantage, afin de nous détacher de ce monde et pour nous faire tourner les yeux vers le ciel. En donnant à l'homme le malheur pour compagnon dans son triste pèlerinage sur la terre, il a placé à ses côtés la patience, pour émousser les traits perçants de la douleur. Et de quoi nous servirait-il de nous plaindre et de murmurer? L'impatience et la colère, au lieu d'adoucir nos maux, ne font que les aggraver. Si donc le Seigneur prend quelquefois sa verge pour nous frapper, songeons qu'il agit, à notre égard, comme un tendre père qui veut corriger son enfant et non le perdre, et adorons les desseins de sa justice et de sa miséricorde. Disons-lui, avec un entier abandon : *Fiat voluntas tua*, que votre volonté soit faite ! Voyez notre Seigneur Jésus-Christ, au milieu des plus affreuses tortures qu'on puisse imaginer, quelle patience ! quelle douceur ! « O mon Père, s'écrie-t-il, ce n'est pas ma volonté que je « cherche, mais la vôtre (3). »

Que votre volonté soit faite ! *Fiat voluntas tua !* « C'est le cantique de l'Agneau, disait saint François de Sales ; il est un peu triste, mais il est beau et harmonieux. » Unissons nos tribulations à celles de ce divin Sauveur. Et ce calice de peines, de souffrances, d'afflictions, venant de sa

(1) Paratum cor meum, Domine, paratum cor meum. *Psal.* LVI, 8.

(2) Dominus dedit, Dominus abstulit; sicut Domino placuit ità factum est ; sit nomen Domini benedictum. *Job.*, I, 21.

(3) Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu. *Math.*, XXVI, 39.

main, nous semblera moins amer; nous l'accepterons comme une juste punition de nos péchés, et nous échangerons ainsi quelques souffrances passagères contre une immensité de bonheur. Du reste, la divine Providence, qui mesure le vent à la laine de la brebis, ne permettra jamais que nous soyons exposés à des épreuves au-dessus de nos forces. Mais notre vie ne serait-elle qu'un tissu de calamités, ce serait toujours une folie et une impiété de jeter encore la colère et le désespoir dans la balance du chagrin.

Que votre volonté soit faite. Dites cette prière du fond de votre cœur, ô vous tous que le malheur visite et que la douleur afflige ; et, au milieu des plus fortes tempêtes, vous conserverez toujours le bien le plus précieux, la paix de l'âme [2].

3° *Un humble acquiescement à toutes les dispositions de la divine Providence.* Les idées de Dieu ne sont pas les nôtres. Ce n'est pas à lui à s'accommoder à nos desseins, mais à nous à nous accommoder aux siens.

Tel voudrait vivre dans le monde que Dieu appelle à la solitude; tel autre aspire à une position élevée et brillante que Dieu veut retenir dans l'obscurité. En un mot, nous ne sommes pas les maîtres de notre sort; et, quoi qu'il plaise à Dieu d'ordonner de nous ou de nos proches, nous devons lui montrer une entière déférence, tant dans les petites choses que dans les grandes. Conviendrait-il au vase d'argile de s'élever contre le potier, et de lui dire : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi ? Conviendrait-il à l'homme de s'insurger contre les décrets de Dieu, et de lui demander raison de ses lois? Nous nous plaignons de l'état où la divine Providence nous a placés, nous envions celui des autres, nous nous laissons abattre quand tout ne réussit pas au gré de nos désirs ; mais nous avons beau faire et beau dire, Dieu saura toujours nous conduire à ses fins, et, par nos résistances ou nos lenteurs, nous perdons les fruits de salut, que nous aurions mérités par une prompte obéissance [3].

Cette triple conformité à la volonté de Dieu fait la parfaite droiture du cœur ; elle est l'offrande la plus agréable que nous puissions présenter au Seigneur et elle nous fait goûter ici-bas le bonheur le plus pur. Car, en voulant ce que Dieu veut, quoi qu'il puisse nous arriver, nous avons toujours ce que nous voulons, et ainsi nous sommes toujours contents (1).

Comment connaissons-nous cette volonté de Dieu, à laquelle nous devons nous soumettre ? 1° Par les commandements, que le Seigneur nous a intimés et que nous devons observer, sous peine de nous mettre en état de rébellion contre sa Majesté suprême ; 2° par les leçons admirables de vertu et de sagesse, que Jésus-Christ nous a données dans son Évangile ; 3° par les instructions de ceux que Dieu a préposés à notre conduite, comme sont les ministres de l'Église, les confesseurs, les prédicateurs, que nous devons écouter comme étant les représentants et les organes de Dieu ; 4° par la voix de nos parents et de nos supérieurs dans l'ordre temporel, auxquels nous sommes obligés d'obéir en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu ; 5° enfin par les secrètes inspirations de la grâce, qui parle au fond de nos cœurs et nous montre le bien que nous devons faire et le mal que nous devons éviter.

Certes, ce n'est pas faute de connaître la volonté de Dieu, si nous ne l'accomplissons pas. C'est qu'il nous en coûte un peu de nous gêner et de nous contraindre, et nous trouvons plus facile de nous laisser aller à tous nos caprices au risque de résister à Dieu et d'encourir la damnation éternelle.

La volonté de Dieu, au contraire, ne tend qu'à notre perfection, qu'à notre bonheur, et voilà ce qui doit nous la rendre aimable. Si Jésus-Christ nous commande d'être réglés dans nos mœurs, fermes dans la foi, réservés dans

(1) Beatus sanctus eo quòd habeat omnia quæ vult, quùm nihil velit, nisi quod Deus ipsum habere vult. *Sal. de Prov.*, l. I.

nos paroles, s'il nous recommande avec tant d'instances de porter la croix, de pratiquer les saintes vertus d'humilité, de patience, de modestie, de charité, dont il nous a donné l'exemple, c'est pour nous rendre dignes de la gloire qu'il nous a promise. Car, le salut de l'homme est comme le point fixe, qui réunit toutes les volontés du Seigneur; il en est comme la substance et l'abrégé (1).

Après avoir demandé à Dieu la grâce d'accomplir sa volonté, nous lui témoignons le désir qu'elle se fasse *sur la terre comme au ciel*. Dans le ciel, la volonté de Dieu règne seule, pleinement, absolument, et voilà ce qui fait le bonheur de ce fortuné séjour. Les anges, toujours dociles à la volonté du Tout-Puissant, exécutent ses ordres avec la rapidité de l'éclair, et s'estiment heureux que Dieu daigne leur commander. Les Trônes, les Dominations, les Principautés, toute l'armée céleste s'incline avec respect, à la moindre parole qui sort de sa bouche, au moindre signe de ses volontés; le saisit avec avidité et l'accomplit avec promptitude. Là, point de plaintes, point de murmures; chacun est content de l'emploi qui lui est confié, du degré de gloire qu'il a reçu; nul ne veut que ce que Dieu veut. Voilà nos modèles; comme eux nous devons accomplir la volonté de Dieu avec zèle et amour, afin que nous élevant jusqu'à la perfection d'une vie céleste, nous devenions nous-mêmes des anges. Car, tout mortels que nous sommes, en entrant dans les sentiments de ces Esprits bienheureux, en glorifiant le Seigneur par la pureté de notre vie, en exécutant ses ordres, et en montrant, dans notre soumission à ses lois, même fidélité, même zèle, même activité que les anges du ciel, nous nous identifions en quelque sorte avec eux, nous anticipons sur leur office, et nous sommes nous-mêmes, selon l'expression de Tertullien, des anges commencés[4] (2).

(1) Summa voluntatis ejus, salus eorum quos adoptavit. *Tertul.*
(2) Angelorum candidati. *Tertul.*

Oh ! quel beau spectacle la terre nous présenterait, s'il n'y avait que des cœurs soumis à la volonté de Dieu, s'il n'y en avait aucun de rebelle, si ces millions de volontés humaines se confondaient en tout et toujours avec la volonté divine ! Oh ! s'il en était ainsi, le vice serait exclu du monde, la vertu régnerait partout, la terre serait une image du ciel, ou plutôt le ciel se trouverait véritablement sur la terre !

Telle est la première partie de l'Oraison Dominicale relative à nos devoirs envers Dieu. Ces trois demandes ont une analogie bien marquée avec les trois premiers préceptes du Décalogue. Après les avoir bien méditées, faisons-en la règle invariable de notre conduite

TRAITS HISTORIQUES.

1. La fin de toutes les vertus est de nous unir à Dieu, et cette union est parfaite, dit sainte Thérèse, quand notre volonté est détachée de tout et n'est attachée qu'à Dieu, de manière qu'elle ne respire que le seul et pur vouloir de Dieu. Cette grande sainte pratiquait si bien ce qu'elle enseignait, qu'un jour, rendant compte à son directeur de l'état de son âme, elle lui dit : « Ma volonté me paraît « être tellement d'accord avec celle de Dieu que ce qu'il fait en elle, « me paraît être fait pour elle. Tout ce qui m'arrive me semble être « un mets délicieux, que Dieu lui-même m'a apprêté. Je ne saurais « désirer autre chose, et c'est la raison pour laquelle je ne trouve « rien d'amer, ni de dur. » Un jour qu'une de ses religieuses s'accusa, en sa présence, de ne pas s'être conformée à la volonté de Dieu, elle vit si clairement combien il est beau, juste, utile et nécessaire de vouloir ce que Dieu veut et de ne vouloir que cela, qu'elle fut pendant quelque temps immobile d'étonnement. Elle ne comprenait pas comment une créature, qui n'est devant Dieu qu'un vil néant, peut ne pas aimer la sainte et aimable volonté de son Créateur.

Sainte Magdeleine de Pazzi prononçait très-souvent ces mots : *Volonté de Dieu, volonté de Dieu*, et elle éprouvait alors une satisfaction inexprimable. Elle disait souvent, tout hors d'elle-même : « Oh ! que la volonté de Dieu est aimable ! qu'elle est aimable ! »

Les sentiments de cette sainte, sur ce sujet, sont admirables. Elle disait qu'elle se précipiterait, sans hésiter, dans les plus affreux tourments, si elle reconnaissait que ce fût la volonté de son Dieu. Un jour de la Pentecôte, elle désirait ardemment de recevoir l'Esprit-Saint, parce qu'elle savait que ce Dieu d'amour voulait se communiquer à elle. Elle soupirait après le ciel ; mais elle ambitionnait encore plus de faire amoureusement la volonté de son Dieu. C'était à pouvoir dire de la manière la plus parfaite ces paroles : « Que votre volonté soit faite : *Fiat voluntas tua,* » qu'elle s'appliquait continuellement.

Le père Dupont avait promis à Dieu d'accomplir en tout temps sa volonté sainte, et il lui manifestait souvent le désir d'être fidèle à sa promesse, en lui adressant cette prière : « Seigneur, que votre « sainte volonté s'accomplisse sur moi, en moi, par moi, à mon « égard et à l'égard de tout ce qui me concerne, de la manière qu'il « vous plaira, à chaque instant et pendant l'éternité (1). »

Il y avait un jour un anachorète, qui demandait à saint Macaire comment il devait prier. Ce saint abbé lui répondit : « Il n'est pas besoin d'employer tant de paroles ; il suffit d'étendre les mains vers le ciel et de dire : Seigneur, que votre volonté et votre bon plaisir soient accomplis. Et, quand nous nous sentons combattus par quelque tentation pressante, il faut dire : Secourez-moi, ô mon Dieu ; car Dieu sait bien ce qui nous est nécessaire. »

Ruf., *Vit. Pat.*, lib. III.

On rapporte aussi d'un autre religieux qu'il était parvenu à un tel degré de sainteté et de perfection, que Dieu se servait de lui pour faire de grands miracles. Tous ses confrères en étaient étonnés, parce qu'on ne le voyait pas jeûner, prier, veiller comme les autres religieux ; son supérieur, qui en était plus surpris que tous, le prit un jour à part ; il voulut savoir la raison, pour laquelle Dieu se servait de lui pour opérer tant de miracles. — « Et moi aussi, dit le religieux, je suis étonné que Dieu se serve d'un misérable pécheur comme moi pour toutes ces merveilles. Puisque vous voulez connaître quelle a été la vertu, à laquelle je me suis particulièrement attaché toute ma vie, la voici : Je n'ai toujours cherché qu'à faire la volonté de Dieu, qu'à vouloir ce qu'il voulait. Étais-je malade, je lui disais : Mon Dieu ! que votre volonté soit faite : *Fiat voluntas tua.* Étais-je obligé de changer de maison par l'ordre de mes supérieurs, je voyais en eux la volonté de mon Dieu, et je répétais de suite la troisième demande du *Pater : Fiat voluntas tua.* » — « Mais, repliqua le supérieur, comment fîtes-vous l'autre jour, lorsque cet homme mit le feu à notre métairie, qu'il consuma tout ce qu'il y avait dedans,

(1) Fiat, Domine, de me, in me, per me et circa me et omnia mea sancta voluntas tua, in omnibus, per omnia et in æternum.

où nous étions tous dans l'alarme? » — « Mon père, répondit ce saint religieux, je disais mon *Pater* tout bas et je m'arrêtais particulièrement à ces paroles : *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terrâ.* » — Tous furent dans l'admiration, et ne s'étonnèrent plus qu'un homme qui avait fait moins de pénitences que les autres, fît des miracles et fût un grand saint.

2. D'ordinaire, les hommes n'aiment la volonté de Dieu qu'autant qu'elle s'accorde avec leurs désirs. « Aimons-la, dit Fénélon, n'aimons qu'elle et nous ferons de la terre un ciel. Nous remercierons Dieu de tout, des maux comme des biens, puisque les maux deviennent biens, quand il les donne. Nous ne murmurerons plus de sa conduite, de sa Providence, nous la trouverons sage et nous l'adorerons. »

Qui jamais fut plus affligé que Job? et qui jamais a été aussi plus patient et plus résigné? — Et le saint roi, au milieu de tant de circonstances pénibles dans lesquelles il s'est trouvé, lorsqu'il était persécuté par Saül, lorsque son fils Absalom se révolta contre lui, n'a-t-il pas toujours béni et adoré la main qui le frappait?

Un pauvre de la basse Thébaïde, en Égypte, n'avait, dans la plus grande rigueur de l'hiver, qu'une natte de jonc : il en mettait la moitié sous lui, et se couvrait avec l'autre comme il pouvait. Le froid le faisant trembler, il se consolait lui-même, en disant : « Je « vous rends grâces, mon Dieu, car combien y a-t-il de riches qui, « à cette heure-ci, sont en prison et qui ont les fers aux pieds, sans « pouvoir jouir de la moindre liberté, au lieu que je puis du moins « aller où bon me semble. »

Le bienheureux Jean d'Avila s'exprimait à peu près ainsi. Écrivant à une personne qui était dans l'affliction, il l'invitait à bénir Dieu comme Job, et, pour l'y engager, il lui disait : « Un seul *Dieu soit* « *béni*, dans le temps de l'adversité, vaut plus que mille *Je vous re-* « *mercie* dans le temps de la prospérité. »

Saint François de Sales disait aux personnes affligées :

1° Adorez mille et mille fois le décret de la divine Providence. Jetez-vous sans cesse dans les bras de Dieu et dans son cœur, lui disant très-souvent : *Amen. Ainsi soit-il.*

2° Unissez à chaque instant votre croix à la croix de Jésus-Christ, pensant que la vôtre, comparée à la sienne, est bien petite et bien légère.

3° Prosternez-vous devant Dieu, lui disant avec simplicité : Oui, Seigneur, si vous le voulez, je le veux ; et, si vous ne le voulez pas, je ne le veux pas.

4° Faites beaucoup d'actes envers la très-sainte Vierge et les saints en qui vous avez plus de confiance, usant, dans ces oraisons jaculatoires, de paroles d'amour

5° Imaginez-vous que l'aimable enfant Jésus est assis sur votre cœur, et qu'il s'y repose pour vous consoler.

6° Prenez à la main votre crucifix ; fixez avec amour l'image de votre Sauveur attaché à la croix ; baisez avec beaucoup de respect cette image ; levez ensuite les yeux au ciel, et placez le crucifix devant votre poitrine, afin que ce Dieu consolateur reçoive vos soupirs.

Quand on annonça au roi saint Louis la mort de Blanche sa mère, son premier mouvement fut de verser un torrent de larmes ; mais, revenu bientôt a lui-même, il se prosterna devant l'arbitre souverain de la vie et de la mort, en disant : « Je vous rends grâces, ô mon « Dieu, de m'avoir conservé jusqu'ici une mère si digne de toute « mon affection. C'était un présent de votre miséricorde ; vous le re- « prenez comme votre bien, je n'ai point à m'en plaindre. Il est vrai « que je l'aimais tendrement ; mais, puisqu'il vous plaît de me l'ô- « ter, que votre saint nom soit béni dans tous les siècles. » Telle était la résignation de cet incomparable monarque, telle était sa tendresse ; le cœur en est ému. On ne se lasse point d'admirer tant de vertus, ni de bénir la religion sainte qui les a produites.

VELLY, T. V.

Madame de Montmorency, apprenant la mort de son mari, dit à Dieu : « Seigneur, je n'aimais que lui ; vous me l'avez ôté, afin que je n'aime que vous. »

Une autre dame, moins parfaite, mais qui avait cependant un grand fonds de religion, se désolait a la mort de son fils, lorsqu'elle vit entrer un de ses parents qui venait pour la consoler : « Ah ! mon cousin, s'écria-t-elle, je ne sais ce qu'il y a entre le désespoir et moi. » — « Dieu, ma cousine, » lui répondit-il. Ce mot prononcé avec une douce sensibilité la frappa tellement, qu'elle sentit ses transports se calmer, et une résignation chrétienne vint tempérer sa douleur.

3. Comme le Seigneur connaît ce qui est bon et utile à chacun de nous, il nous donne à tous ce qui peut contribuer davantage à sa gloire, à notre salut et au bien de notre prochain. C'est donc évidemment nous tromper et consulter mal nos intérêts, que de ne pas nous abandonner entièrement à ce qu'il veut faire de nous.

Ste THÉRÈSE.

L'empereur Ferdinand II faisait tous les jours à Dieu cette prière : « Seigneur, si votre gloire et mon salut demandent que je devienne « plus grand, plus puissant que je ne suis, élevez-moi, je vous glo- « rifierai. S'il est de votre honneur et de mon salut que je sois main- « tenu dans l'état où je suis, je vous prie de m'y conserver, et je « vous glorifierai ; mais, si les humiliations doivent contribuer à « votre louange et à mon bien, abaissez-moi, humiliez-moi, et je « vous glorifierai. »

Saint Vincent de Paul montrait, par la douceur de ses paroles et

la sérénité de son visage, qu'il regardait les différents accidents comme s'ils eussent été les mêmes. C'est qu'il ne perdait pas de vue sa grande maxime : « Rien n'arrive dans le monde que par l'ordre « de la divine Providence. » Il s'était jeté dans ses bras et s'y abandonnait entièrement. Un digne prélat, vivement frappé d'admiration de ce que rien n'était jamais capable de le troubler, disait : « Mon« sieur Vincent est toujours monsieur Vincent. »

Nous trouvons un modèle parfait de soumission à la volonté de Dieu dans ces hommes au dévouement sublime, qui, au premier ordre de leur chef, vont évangéliser les peuples, servir les malades, instruire les ignorants, et consacrent au seul service de la foi tout ce que le cœur peut posséder de courage, tout ce que l'esprit peut embrasser de connaissances, tout ce que l'âme peut contenir de vertus. Ce sont les vrais soldats de Jésus-Christ, voués à la pauvreté, à l'obéissance, et, s'il le faut, au martyre. Voici ce qu'écrivait le célèbre Canisius : « Je suis également prêt, soit à demeurer ici pour tou« jours, soit à aller en Sicile, aux Indes et partout ailleurs où le « père Ignace, mon véritable père et maître en Jésus-Christ, voudra « bien m'envoyer. S'il me fallait aller en Sicile, je proteste que, « quelque emploi qu'on m'y donne, soit de jardinier, de cuisinier, « de portier, d'écolier ou de professeur, en quelque faculté que ce « soit, quand elle me serait jusqu'ici inconnue, ce me sera une chose « très-agréable de m'y appliquer. » Que ces dispositions sont admirables! Peut-il y avoir une meilleure manière d'accomplir la volonté de Dieu? VEUILLOT, *Pèlerinages en Suisse*, liv. I.

4. Les anges trouvent tant de satisfaction à faire la volonté de Dieu, que si Dieu invitait quelques-uns d'entre eux à venir sur la terre, pour s'occuper à séparer l'ivraie du bon grain, ou à arracher d'un coup les mauvaises herbes, ils quitteraient à l'instant même le paradis, et s'appliqueraient, de tout leur cœur et très-volontiers, à ce que le Seigneur demanderait d'eux. HENRI SUZON.

Et ce pieux auteur, dont nous venons de rapporter les paroles, était lui-même inviolablement attaché à la volonté du Seigneur. Il disait qu'il préférerait être la dernière des créatures, si c'était la volonté de Dieu, que d'être un séraphin par sa propre volonté.

Terminons ces citations par ces mots si remarquables de madame de La Vallière à sa prieure, lorsqu'elle entra dans l'ordre du Carmel : « J'ai fait constamment, dit-elle, un si mauvais usage de ma volonté, que je viens la remettre entre les mains d'un guide, pour ne plus en reprendre l'usage. »

TROISIÈME INSTRUCTION.

Deux sortes de pain nécessaires à l'homme. — Pardon des injures.

D. Que demandons-nous à Dieu par ces paroles : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour?*

R. Qu'il daigne nous accorder chaque jour, pour la vie présente, les biens spirituels et corporels dont nous avons besoin.

Ici commence la seconde partie de l'Oraison Dominicale dont les demandes, comme nous l'avons dit, se rapportent plus spécialement à nos besoins. La première chose que nous demandons à Dieu, celle qui nous est la plus nécessaire, c'est notre pain de chaque jour. Par ce mot *pain* nous entendons tout ce qui nous est nécessaire pour la vie de l'âme et pour la vie du corps. Nous distinguerons donc deux sortes de pain : l'un spirituel, qui nous soutient et nous fait avancer dans la vertu; et l'autre matériel, qui sustente le corps et répare ses forces.

1° Le pain matériel.

Que sommes-nous sur cette terre? De véritables mendiants, qui ne possédons rien par nous-mêmes et qui tenons tout de la main libérale de Dieu. Ce n'est pas nous, en effet, qui faisons croître le blé et prospérer les différents fruits de la terre. Les plus riches, les plus favorisés dans ce monde ont besoin de demander eux-mêmes l'aumône de Dieu, sans le secours duquel ils périraient de misère et de dénûment; il faut qu'ils disent eux aussi à Dieu : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* Cette prière est bien capable d'exciter dans tous les cœurs des sentiments d'humilité.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain. Du pain, vous l'entendez; non pas les délices de la table et les plaisirs de l'opulence. Il suffit que nous puissions faire face aux besoins ordinaires de la vie ; le reste ne servirait qu'à satisfaire la sensualité, et ne ferait que nous amollir et nous perdre, en nous éloignant de Dieu. Sachons donc nous borner au simple nécessaire, tel que l'exige notre nature; et ce que demande notre nature se réduit à bien peu de chose. Ayant de quoi nous nourrir et nous vêtir, dit saint Paul, nous devons être contents (1).

Nous ne demandons à Dieu que du pain ; mais se contente-t-il de nous donner du pain et l'eau des fleuves? A sa voix, la terre, comme une table magnifiquement servie, se couvre de fruits délicieux ; la vigne nous prodigue le vin qui, selon la parole du psalmiste, réjouit le cœur de l'homme. Il répand en abondance le lait et le miel, afin de mieux s'attirer nos cœurs, ne nous accordant pas seulement le nécessaire, mais l'abondant, le superflu, l'exquis; est-ce assez nous aimer ?

Le pain, nous ne le demandons pas pour plusieurs années, car Jésus-Christ nous défend de nous inquiéter du lendemain. Sa Providence saura bien y pourvoir. Il veut que nous nous reposions sur lui du soin de notre subsistance. Ne nourrit-il pas le passereau, qui ne sème point? n'habille-t-il pas le lis des champs, qui ne file point ? Et que servit au riche de l'Évangile ce vaste amas de grains, sur lequel se fondait l'orgueil de ses vaines et avides espérances? Une seule nuit suffit, pour confondre ses rêves brillants et les faire évanouir comme un vain songe. Ne nous laissons donc point aller à une excessive sollicitude, en disant : Que mangerons-nous? que boirons-nous? ou comment nous vêtirons-nous ? comme font les Gentils, qui s'occupent de toutes ces choses. « Car, dit le Seigneur,

(1) Habentes autem alimenta et quibus tegamur, his contenti simus. I. *Tim.*, VI, 8.

« votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cher-
« chez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et
« le reste vous sera donné par surcroît (1).» A chaque jour suffit sa peine, dit encore le divin Maître (2); et ce lendemain, dont l'idée nous tourmente quelquefois si fort, savons-nous s'il nous sera donné ? Bornez donc, dit saint Jean Chrysostome, vos sollicitudes au jour présent, vous tenant toujours prêts au départ, dans l'attitude des voyageurs, qui ne s'arrêtent un moment que pour donner aux nécessités de la nature ce qu'elle demande.

Mais, tout en nous défendant de nous trop empresser pour le lendemain, le Seigneur n'entend aucunement favoriser l'insouciance et la paresse. Ce pain, que nous lui demandons, doit être le prix de notre travail, et il nous recommande l'activité, la prudence, une sage économie. Lui demander le pain de chaque jour et ne rien faire pour le gagner, ce serait folie. L'homme, dès les premiers jours du monde, a été condamné au travail; il faut qu'il gagne son pain à la sueur de son front. Celui, dit saint Paul, qui ne veut point travailler, ne doit pas manger (3). Mais tous nos travaux seraient stériles, si Dieu n'y donnait sa bénédiction. Nous aurions beau tracer des sillons et déchirer le sein de la terre; tout serait inutile sans la protection du Tout-Puissant, car nous ne commandons pas aux nuées, nous ne commandons pas au soleil, nous ne donnons pas la fécondité aux semences; c'est Dieu qui fait fructifier nos faibles efforts, et voilà pourquoi nous lui disons : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.*

Enfin, nous disons : *Donnez-nous notre pain,* et non pas : *Donnez-moi mon pain,* parce que Dieu ne veut pas que nous pensions seulement à nous-mêmes ; mais il nous commande aussi de nous intéresser au sort de nos frères,

(1) Quærite primùm regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. *Math.*, VI, 33.

(2) Sufficit diei malitia sua. *Math.*, VI, 34.

(3) Si quis non vult operari, nec manducet. II. *Thess.*, III, 10.

et les biens qu'il nous donne, ne sont pas uniquement pour nous ; nous devons faire part de notre superflu à ceux qui sont dans le besoin.

Que le Seigneur est libéral et magnifique à l'égard de ses enfants ! Il répand ses bénédictions sur les semences confiées à la terre, et la couvre de fruits ; il donne la fécondité aux troupeaux ; il nous pourvoit des vêtements qui nous sont nécessaires, en faisant croître le lin dans nos champs, en donnant pour nous aux brebis leur toison. Rendons-nous dignes de ses dons par notre travail et notre piété. Ne manquons jamais, surtout au commencement et à la fin de nos repas, de lui adresser une courte prière, pour lui témoigner notre humble reconnaissance, imitant en cela la colombe, qui lève les yeux au ciel, à chaque grain qu'elle prend. Mais gardons-nous bien d'être comme ces animaux immondes qui, pendant qu'une main bienfaisante agite le chêne pour faire tomber le gland qui les nourrit, ne songent qu'à se le disputer avidement. Tels sont ceux qui sont continuellement en procès pour les biens de la terre, qui voudraient, pour ainsi dire, s'arracher les vivres les uns aux autres. Insensés, leur dirai-je avec le divin Maître, cette nuit même on va vous redemander votre âme (1) ; et pour qui seront ces richesses, objet d'une si folle convoitise ? Pour nous, jouissons sans avarice et sans prodigalité du peu que le Seigneur a daigné nous accorder, et ne nous lassons jamais de bénir la bonté divine [1].

2° Le pain de l'âme.

On est fort empressé à rechercher le pain du corps ; mais s'occupe-t-on également du pain de l'âme ? On la laisse dépérir pendant des mois, des années entières, sans lui donner aucune nourriture substantielle. Jésus-

(1) Stulte, hâc nocte, animam tuam repetunt à te. *Luc.*, XII, 20.

Christ lui a préparé un double aliment, le pain de la parole divine et le pain eucharistique.

Le pain de la parole divine. L'homme ne vit pas seulement de pain, a dit le divin Sauveur, mais encore de toute parole qui sort de la bouche de Dieu (1). Ainsi, ce que le pain matériel est au corps, le pain spirituel l'est à l'âme. C'est par les catéchismes, par les prédications et les exhortations que nous adressent nos pasteurs, que l'âme s'entretient et s'affermit dans la vertu. C'est aussi par de saintes lectures, par de pieuses méditations, par des exercices de piété. Et, si nous les négligeons, si nous n'en faisons aucun cas, faut-il s'étonner que nous soyons si tièdes et si languissants? Faut-il s'étonner que, de ce funeste état de langueur, nous tombions dans l'état affreux du péché ? Celui qui refuse de manger, doit nécessairement périr. Un des plus grands malheurs qui puissent arriver à un chrétien, c'est d'être dégoûté de cet aliment céleste de la parole de Dieu. Ah ! Seigneur, faites souvent tomber sur nous cette manne divine, et nous la saisirons avec avidité ; faites souvent retentir à nos oreilles la voix de vos saints commandements, afin que nous ne nous détournions jamais du droit chemin qui mène à la vie [2].

Le pain eucharistique. C'est ici le pain par excellence, le pain supersubstantiel, comme l'appelle saint Mathieu (2), le pain des anges. Jésus-Christ s'était annoncé comme étant le pain vivant descendu du ciel. Celui qui mangera ce pain, disait-il, aura la vie éternelle ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour le salut du monde (3). Ce divin Sauveur désire que nous le recevions tous les jours, ou au moins à chaque solennité ; et les hommes le dédaignent ! Si c'est votre pain de chaque jour, dit saint Am-

(1) Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. *Math.*, IV, 4.

(2) Panem nostrum supersubstantialem. *Math.*, VI, 11.

(3) Panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vitâ. *Joan.*, VI, 51.

broise, comment laissez-vous passer une année entière sans le recevoir ? Jésus-Christ, en se donnant à nous sous la forme de notre nourriture la plus commune, ne nous a-t-il pas indiqué par là qu'il devait être l'aliment habituel de notre âme ? Quelle contradiction de demander à Dieu qu'il nous donne le pain de chaque jour, et de le refuser quand il nous le présente, et de nous rendre indignes de cet aliment du salut ! Ayons une faim salutaire de ce froment des élus, et, au lieu de séparer nos communions par de longs intervalles, faisons-nous un devoir de nous approcher, aussi souvent que possible, du banquet eucharistique [3].

D. Que demandons-nous à Dieu par ces paroles : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ?*

R. Que Dieu ait la bonté de nous pardonner nos péchés, de la même manière que nous pardonnons les injures que nous avons reçues.

Pour arriver à notre fin dernière, qui est le royaume céleste, il ne suffit pas d'avoir le pain quotidien pour nous soutenir et nous fortifier, il faut de plus nous débarrasser de tous les obstacles, qui pourraient empêcher ou entraver notre marche ; il nous faut de toute nécessité déposer ce fardeau d'iniquités, qui pèse sur notre conscience. Oh ! que nous avons besoin d'élever vers le Seigneur notre voix suppliante ! Car, hélas ! de combien de péchés ne nous sommes-nous pas souillés, pendant le cours de notre vie ! Que de fautes échappent encore tous les jours à notre fragilité ! Mais, en même temps que nous prononçons ces paroles de l'Oraison Dominicale : *Pardonnez-nous nos offenses*, etc., soyons bien convaincus que Dieu ne nous les pardonnera qu'autant que nous en aurons un sincère repentir. Et, en effet, celui qui se complaît dans ses péchés et qui ne veut pas rompre ses mauvaises habitudes, mérite-t-il d'entrer en grâce avec le Seigneur ? Que penser de

ces mauvais chrétiens qui, tout en disant : *Pardonnez-nous nos offenses,* ne se font aucun scrupule d'offenser Dieu? De gaieté de cœur, de propos délibéré, ils entassent iniquités sur iniquités ; ils outragent sans cesse le Seigneur par leurs blasphèmes, leurs jurements, leurs impudicités, leurs haines, leurs querelles ; de quel front osent-ils réciter le *Pater?* C'est du fond d'un cœur brisé de douleur que nous devons dire à Dieu : *Pardonnez-nous nos offenses* [1].

Remarquons bien encore que, si nous voulons que Dieu fasse sa paix avec nous, nous devons la faire avec nos ennemis. Le Seigneur usera à notre égard de la même mesure dont nous aurons usé à l'égard de notre prochain, et voilà pourquoi il veut que nous lui disions : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* La prière de celui qui nourrit des sentiments de haine contre son prochain, ne peut en aucune manière monter jusqu'au trône de l'Éternel. Ce que Dieu demande surtout de nous, c'est la paix, c'est l'union des cœurs. Il ne peut souffrir qu'on s'approche de ses autels, tant qu'on a quelque sentiment d'aigreur ou quelque ressentiment dans l'âme. Voulons-nous donc apaiser le courroux de notre Père céleste, commençons par nous réconcilier avec nos semblables. Dieu ne sera miséricordieux à notre égard, qu'autant que nous exercerons nous-mêmes la miséricorde envers les autres. Le pardon de nos fautes est donc, pour ainsi dire, entre nos mains. Soyons bons, soyons indulgents, et Dieu sera bon et indulgent à notre égard.

Et ici, quel avantage pour nous ! Pour quelques offenses, toujours légères, que nous consentons à oublier et à pardonner, Dieu nous pardonne nos péchés sans nombre, et les outrages infinis que nous avons faits à sa souveraine Majesté. Nous faisons grâce à nos frères de quelques oboles, et Dieu nous remet dix mille talents que nous devons à sa justice, et pour lesquels nous demeurerions éternellement insolvables. Insensés donc tous ceux qui se livrent à une vengeance aveugle ! Ces paroles : *Pardonnez-nous nos of-*

fenses comme nous pardonnons, etc., sont comme une épée, que le rancuneux et le vindicatif s'enfoncent dans le sein et qui leur donne le coup de la mort. « Quoi! dit saint Grégoire de Nysse, vous voulez que Dieu annule la cédule de condamnation portée contre vous, et qu'il vous remette ce que vous lui devez; et vous, vous prenez à la gorge votre débiteur, vous comptez avec grand soin tout ce qu'il vous doit, vous êtes inexorable sur tout moyen de conciliation, vous en usez envers lui en toute rigueur; et vous voilà, vous, aux pieds de Dieu, lui demandant que votre dette vous soit remise! Non, votre prière ne saurait être exaucée; elle est étouffée par les cris de votre victime. Gardez-vous donc bien, conclut ce grand saint, de vous exclure du pardon que Dieu veut bien accorder à vos plus grands péchés, en refusant de pardonner à votre prochain les fautes légères qu'il peut avoir commises envers vous. »

D. Si nous ne pardonnons pas de bon cœur les injures que nous avons reçues, que nous arrivera-t-il?

R. C'est que Dieu ne nous pardonnera pas non plus, puisque nous lui demandons qu'il nous traite comme nous traitons les autres.

O vous, dont le cœur est plein de fiel et qui persévérez dans vos ressentiments, que faites-vous, quand vous récitez l'Oraison Dominicale? Vous prononcez l'arrêt de votre condamnation, vous acquiescez à votre réprobation. Malheureux, vous dit le Seigneur, puisque tu ne pardonnes pas à ton frère, comment veux-tu que je te pardonne? Tes paroles retombent sur toi (1). Vindicatif, ta prière fait horreur; elle est le plus cruel anathème que tu puisses prononcer contre toi-même. Ah! plutôt pardonnez, et le Seigneur vous pardonnera. Quelles que soient les iniquités dont vous vous êtes rendus coupables et qui provoquent contre vous le courroux céleste, vous avez un moyen fa-

(1) De ore tuo te judico. *Luc.*, XIX, 22.

cile d'y échapper : pardonnez de bon cœur, sans réserve, et tout vous sera pardonné. Dieu lui-même y a engagé sa parole (1). Et alors vous pourrez en toute confiance paraître au tribunal du juge suprême et lui dire : Seigneur, faites-moi miséricorde, comme j'ai fait miséricorde; oubliez tout ce qui vous irrite contre moi, comme j'ai oublié tout ce qui m'irritait contre mes ennemis. Je vous ai sacrifié mon cœur et tous ses ressentiments ; ouvrez-moi le vôtre et toutes ses tendresses.

Voilà comment le Seigneur qui, dans les autres vertus, se propose à nous pour modèle, veut se modeler lui-même sur nous, dans le pardon des offenses. « O homme, s'écrie saint Pierre Chrysologue, tu te fais à toi-même la mesure de la miséricorde; fais en ce genre autant que tu demandes (2). » Quel plus puissant motif pouvons-nous avoir pour nous réconcilier au plus tôt avec ceux dont nous avons à nous plaindre ? Et, pour que cette réconciliation soit sincère et de bonne foi, il faut : 1° qu'elle soit dans le cœur, par un amour sincère et qui étouffe tout sentiment de vengeance ; 2° qu'elle se manifeste par la langue, en priant pour nos ennemis, en les excusant au lieu de les blâmer et d'en médire ; 3° qu'elle se manifeste par les actions, en les saluant, en les servant, en leur faisant du bien, selon leurs besoins et notre pouvoir. De cette manière, nous aurons la plus large part aux miséricordes éternelles du Seigneur [5].

TRAITS HISTORIQUES.

1. Le Saint-Esprit nous assure qu'on n'a jamais vu le juste abandonné ni manquant de pain (3). En effet, Dieu ne refuse jamais

(1) Dimittite et dimittemini. *Luc.*, VI, 37.

(2) O homo, tu tibi factus es mensura ; quantùm quærns, tantùm fac. *D. Chrysolog.*

(3) Non vidi justum derelictum, neque semen eius quærens panem. *Psal.* XXXVI, 25.

son assistance à ceux qui joignent leur travail à une grande confiance en lui. Nous voyons dans l'Écriture sainte qu'il prit un soin tout particulier du prophète Élie. Le Seigneur l'avait envoyé à l'impie Achab, pour lui déclarer qu'en punition de ses crimes, il ne tomberait sur la terre ni pluie ni rosée, pendant trois ans et demi. En effet, le ciel se ferma, et tout Israël éprouva les horreurs de la plus cruelle famine. Le prophète, pour se soustraire à la fureur du roi, fut obligé de se cacher dans un désert, auprès d'un torrent; et là, tous les matins et tous les soirs, des corbeaux venaient, par ordre de Dieu, lui apporter du pain et de la viande.

Il y avait aussi alors à Sarepta, ville des Sidoniens, une pauvre veuve qui mérita de la part du Seigneur une protection spéciale, à cause de sa grande charité. Quand l'eau du torrent fut desséchée, Dieu envoya Élie chez elle; ce prophète, l'ayant rencontrée près des portes de la ville, occupée à ramasser quelques petits morceaux de bois, lui demanda à boire; et, comme elle allait quérir de l'eau, il la pria aussi de lui apporter un peu de pain. Mais cette femme lui répondit qu'elle n'avait plus chez elle qu'un peu de farine avec un petit reste d'huile, et qu'elle venait de ramasser quelques morceaux de bois, pour faire du pain, le manger avec son enfant et puis mourir. Élie lui dit : « Ne craignez point. Faites-moi un peu de pain avec votre farine, et vous en ferez ensuite pour vous et votre fils; car votre farine et votre huile ne diminueront point, jusqu'au jour où le Seigneur commencera à faire retomber la pluie sur la terre. » Et, en effet, depuis ce jour, les petites provisions de cette bonne veuve ne diminuèrent point, selon la parole que le Seigneur avait prononcée par Élie.

Lorsque Daniel était dans la fosse aux lions, où il avait été précipité à cause de sa fidélité à la loi divine, le Seigneur ne se contenta pas de le protéger contre la fureur de ces animaux; il pourvut encore à sa nourriture. En ce même temps, le prophète Habacuc était en Judée, et, ayant apprêté un potage, il le mit avec du pain trempé dans un vase, et il allait le porter dans un champ à ses moissonneurs; mais l'ange du Seigneur lui dit : « Portez à Babylone le dîner que vous avez, pour le donner à Daniel qui est dans la fosse aux lions. » Habacuc répondit : « Seigneur, je n'ai jamais été à Babylone, et je ne sais où est la fosse. » Alors l'ange du Seigneur le prit par le haut de la tête, et, le tenant par les cheveux, il le porta, avec la vitesse et l'activité d'un esprit céleste, jusqu'à Babylone, où il le mit au-dessus de la fosse des lions. Et Habacuc dit avec un grand cri : « Daniel, serviteur de Dieu, recevez le dîner que Dieu vous envoie. » Daniel répondit : « O Dieu, vous vous êtes souvenu de moi, et vous n'avez point abandonné ceux qui vous aiment. » Et, se levant, il mangea. L'ange du Seigneur remit aussitôt Habacuc dans le même lieu où il l'avait pris.

Alors même qu'on semble le plus abandonné, il ne faut jamais désespérer de la Providence divine. Que de prodiges de bonté Dieu ne fit-il pas éclater en faveur de son peuple, dans le désert, après la sortie d'Égypte ! Là, les Israélites ne trouvaient ni blé ni provisions d'aucune espèce ; Dieu se chargea de leur nourriture. D'abord, il fit tomber dans leur camp une grande quantité de cailles. Ensuite, il fit pleuvoir du ciel sur la terre la manne, nourriture délicieuse, qui avait le goût de la plus pure farine pétrie avec de l'huile et du miel. Et ce ne fut pas seulement un jour ou un mois, mais pendant quarante ans qu'ils furent nourris de ce pain miraculeux. Il leur était défendu d'en prendre pour plus d'un jour ; celle qu'on gardait pour le lendemain, se corrompait. Dieu voulait dès lors apprendre aux hommes à n'être inquiets que du jour présent, et à compter sur la Providence. Mais, comme il n'en tombait point le jour du sabbat, il fallait en faire, la veille, double provision ; et, ce jour-là seul, elle se gardait sans se corrompre. Dieu veilla même sur leurs habits et leurs chaussures ; il fit qu'ils ne s'usèrent point, pendant ce long espace de temps qu'ils passèrent dans le désert. *Exod.*, XVI.

Samarie étant assiégée par le roi de Syrie, Bénadab, la famine y fut si horrible qu'une tête d'âne se vendit quatre-vingts sicles, c'est-à-dire plus de cent vingt francs de notre monnaie. La ville fut réduite à une telle extrémité que des mères mangèrent leurs propres enfants. Tout semblait désespéré, lorsqu'un jour le prophète Élisée annonça au peuple, pour le consoler, que le lendemain, à la même heure, les vivres se donneraient presque pour rien. On eut peine à croire une prophétie si surprenante ; et un officier, qui était présent, dit à Élisée que, quand même le Seigneur ouvrirait les cieux pour en faire tomber des vivres, la chose était impossible. Élisée l'assura qu'il verrait de ses propres yeux cette abondance, mais qu'il n'en profiterait pas. Voici comment cette prédiction se vérifia. La nuit suivante, Dieu frappa les Syriens d'une épouvantable frayeur, leur faisant entendre comme le bruit d'une grande armée qui venait les attaquer, de telle sorte qu'ils s'enfuirent, laissant dans le camp un riche butin. Les habitants de Samarie sortirent pour aller le piller, et y trouvèrent des vivres en abondance. L'officier qui n'avait pas voulu croire à la prédiction d'Élisée, fut placé à la porte, afin de maintenir l'ordre parmi le peuple qui sortait en foule ; mais l'empressement était si grand, qu'il fut écrasé sous les pieds de la multitu

IV. *Reg.*, VII.

Saint François d'Assise disait, en parlant de sa communauté et de Dieu : « Nous avons une mère qui est très-pauvre, mais nous avons un père qui est très-riche. » Lorsqu'il envoyait un de ses compagnons dans une ville pour prêcher, il lui adressait ces paroles du prophète : *Mettez en Dieu toute votre confiance, et il vous nourrira.*

Vie de S. François.

Il y avait près de Constantinople un solitaire, qui menait la vie la plus sainte et qui ne s'occupait nullement de tout ce qui pouvait avoir de rapport à son corps, comptant toujours sur la divine Providence. Le *panem nostrum quotidianum da nobis hodiè* faisait toute son espérance, et il n'avait jamais été trompé. L'empereur Théodose, en ayant entendu parler, témoignait un grand désir de le voir. Un jour, habillé en simple bourgeois, il gravit la montagne et arriva auprès de sa cellule; il eut un long entretien avec lui. L'empereur, pressé par la faim, demanda au solitaire s'il n'aurait pas quelque peu de nourriture : « Oui, répond le solitaire, voici un morceau de pain, un vase plein d'eau; je n'ai pas autre chose à vous offrir. » Théodose mangea ce morceau de pain avec beaucoup de plaisir; il lui demanda s'il était content de sa position : « Je suis si heureux, dit-il, que je ne la changerais pas pour celle de l'empereur; je n'ai rien, je ne désire rien; personne ne m'inquiète; si je manque du nécessaire, j'implore le secours de la Providence, qui ne m'abandonne jamais. » — « Me connaissez-vous? » lui dit l'empereur. — « Non, Monsieur. » — « Je suis Théodose; je suis venu pour m'édifier quelques instants auprès de vous; que ne m'est-il permis de partager votre bonheur, de passer le reste de ma vie dans cette solitude, éloigné des embarras du monde, et de manger comme vous un morceau de pain! Là, je me préparerais à aller paraître devant Dieu. » L'empereur se retira et envia toujours, depuis cette visite, le bonheur de ceux qui ne possèdent rien, qui ne désirent rien, et qui mettent leur confiance dans le Seigneur. *Traité sur le* PATER.

2. La divine parole, dit saint Bernard, est pour nous un aliment, une armure, un baume versé sur nos blessures; elle assure notre repos, notre résurrection, notre perfectionnement.

C'est pour nous faire sentir avec quel soin nous devons nous nourrir des vérités divines, renfermées dans la sainte Écriture, que le Seigneur dit autrefois au prophète Ézéchiel : « Fils de l'homme, dévore ce livre, et va parler aux enfants d'Israël. » Ézéchiel ouvrit sa bouche, il se nourrit de ce livre, et il lui parut doux comme le miel. Ce sont autant d'expressions figurées, par lesquelles Dieu voulait faire comprendre à son prophète qu'il devait remplir son esprit des oracles de sa loi, et s'en nourrir par une profonde méditation. Beaucoup, dit saint Grégoire le Grand, entendent la parole de Dieu et n'en retirent aucun profit, parce qu'ils négligent de la faire entrer dans leur cœur. Ils mangent et ne sont pas rassasiés; ils boivent et ne sont pas enivrés, parce que, tout en écoutant la voix de Dieu, ils soupirent après les choses vaines et passagères; ils aiment les biens du siècle, et leur esprit n'est point changé (1). GREG. MAGN.

(1) Comedit et non satiatur; bibit et non inebriatur, qui verba Dei audiens, lucra et gloriam sæculi concupiscit. *D. Greg.*

3. Ce n'est pas Moïse, dit saint Jérôme, qui nous a donné le vrai pain, c'est notre Seigneur Jésus-Christ. Assis au festin, il est le festin lui-même (1).

Saint Éphrem faisait ses délices de la sainte communion. « O mon « Sauveur, s'écriait-il, je vous ai pour viatique, dans le voyage long « et dangereux que je vais faire. Dans la faim spirituelle qui me dé- « vore, je me nourrirai de vous, ô divin Rédempteur des hommes ! « Il n'y aura plus de feu impur, qui ose s'approcher de moi ; il ne « pourrait supporter l'odeur vivifiante de votre corps et de votre sang. »

Necrosima, cap. XXI.

Sainte Thérèse éprouvait des désirs si vifs et si brûlants de posséder son bien-aimé dans la communion, qu'elle eût bravé les foudres, les tempêtes et les orages pour l'aller trouver.

Sainte Catherine de Gênes, aux approches de la communion, était dans des impatiences et des langueurs ravissantes.

4. Le *Pater* fait partie des sacramentaux, c'est-à-dire que celui qui le récite avec foi, confiance et avec une douleur sincère de ses fautes, obtient la rémission des péchés véniels. Saint Augustin dit formellement que l'Oraison Dominicale a la vertu d'effacer les fautes légères et journalières (2). Il attribue cet effet à la cinquième demande, sans cependant exclure les autres. Quel bonheur pour nous d'avoir un remède si facile aux petites et si fréquentes blessures de notre âme. *Traité sur le* PATER.

5. Que d'injures, que d'opprobres, que de tourments n'a point endurés Jésus-Christ pour le salut des hommes ! Et, au fort de ses douleurs, que fait-il ? Il prie pour ses persécuteurs et ses bourreaux. « O mon Père, s'écrie ce Dieu de miséricorde, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Le saint roi David, qui a été une des figures les plus parfaites de Jésus-Christ, nous a donné, dans le cours de sa vie, plusieurs exemples de l'amour sincère que nous devons avoir pour nos ennemis. Du temps qu'il était persécuté par Saül et obligé de fuir pour sauver sa vie, il trouva deux occasions favorables de se délivrer de son cruel et puissant persécuteur. Un jour, Saül vint lui-même se livrer, en quelque sorte, entre ses mains, en entrant dans une caverne où il s'était réfugié. Il s'y arrêta quelques instants, sans apercevoir David qui cependant le reconnut très-bien, ainsi que ses compagnons. Ceux-ci lui conseillaient de le tuer. Mais ce saint homme leur dit : « Dieu me garde de porter la main sur l'oint du Seigneur. » Il se contenta seulement de lui couper le bord de son manteau, afin d'avoir une preuve

(1) Ipse conviva et convivium. *D. Hier.*

(2) Delet omninò hæc oratio minima et quotidiana peccata. *D. Aug.*

convaincante qu'il n'avait tenu qu'à lui de le tuer. Saül admira cette générosité de David; mais il ne continua pas moins de s'acharner à sa perte. Une autre fois, David, par un courage qui lui était inspiré de Dieu, vint seul avec Abisaï, dans le camp de Saül, pendant la nuit, et pénétra jusque dans sa tente, où il le trouva endormi. Abner, son capitaine des gardes, ainsi que tous ses officiers, etaient aussi plongés dans le sommeil. Abisaï représenta alors à David qu'il pouvait en un moment finir toutes ses peines, que Dieu lui-même lui livrait son ennemi entre ses mains. « Je m'en vais donc, ajouta-t-il, le percer de mon dard d'un seul coup, et il ne sera pas besoin d'un second. » Mais David l'en empêcha, en disant : « Vive le Seigneur, à moins que le Seigneur ne le frappe lui-même, ou que le jour de sa mort n'arrive, ou qu'il ne soit tué un jour de bataille, il ne mourra point. » Il se contenta donc d'emporter sa lance et sa coupe. Et, étant sorti et s'étant assez éloigné pour n'être pas en danger, il appela à haute voix les gens de Saül et en particulier Abner, leur reprochant leur négligence à garder leur prince, qui les rendait dignes de mort. « Voyez maintenant, leur dit-il, où est la lance et la coupe du roi, qui était à son chevet. » Saül, s'étant réveillé, parla avec bonté à David ; il lui avoua publiquement ses torts ; mais, dans quelques jours, sa passion reprit sur lui tout son empire, et il fut, pour me servir d'une expression de saint Cyprien, opiniâtre dans sa haine, comme David fut opiniâtre dans sa bonté et sa douceur.

I. *Reg.*, XXIV et XXVI.

Ce qu'il y a peut-être de plus glorieux dans la vie de David, c'est la modération dont il usa à l'égard d'un méchant homme, nommé Séméï. Lorsque ce saint roi, détrôné par son propre fils, fuyait accablé de douleur, Séméï se mit sur son chemin, lui jetant des pierres, le chargeant d'injures, l'appelant homme de sang, homme de Bélial, et faisant voler la poussière en l'air ; ce qui était chez les Juifs un très-grand affront. Ces insultes parurent insupportables à Abisaï, qui voulait couper la tête à Séméï. Mais David lui dit : « Laissez-le faire. Peut-être que le Seigneur regardera mon affliction, et qu'il me fera quelque bien, pour ces malédictions que je reçois aujourd'hui. » Théodoret dit à ce sujet que David regardait Dieu comme un père qui le châtiait, et Séméï comme la verge dont il se servait, et qu'il ne murmurait pas contre la verge, de peur de ne pas respecter assez la main suprême, dont elle n'était que l'instrument. Lorsque ce prince fut rétabli sur le trône, Séméï vint lui demander pardon. Abisaï se moquait de la soumission de ce lâche politique. Mais David l'en reprit, en lui disant : « Puis-je ignorer que je suis aujourd'hui roi d'Israël? Vous ne mourrez point, dit-il à Séméï, » et il l'en assura par serment.

II. *Reg.*, XVI et XIX.

Saint Jean l'Aumônier avait exhorté plusieurs fois un des grands seigneurs d'Alexandrie à se réconcilier avec son ennemi. Mais le

trouvant toujours inflexible, il le mena dans sa chapelle, et y célébra le saint sacrifice de la messe, n'y laissant entrer qu'une personne pour la servir. Lorsqu'ils prononçaient tous trois ensemble l'Oraison Dominicale, selon la coutume de ce temps-là, il fit signe au servant de se taire à ces mots : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; » et lui-même se tut, en sorte que le seigneur fut le seul qui les prononça. Le saint, se tournant vers lui, lui dit avec beaucoup de douceur : « Songez vous bien, « mon frère, à ce que vous venez de dire à Dieu, lorsque, lui de« mandant pardon, vous avez protesté que vous pardonnez à ceux « qui vous ont offensé ! » Ce seigneur, frappé comme d'un coup de foudre, se jeta sur-le-champ aux pieds du saint prélat, et lui répondit : « Votre serviteur est prêt à faire tout ce que vous lui demanderez ; » et, sans différer, il se réconcilia très-sincèrement avec son ennemi.

On lit, dans la vie du même saint, qu'un de ses débiteurs ayant injurié un de ses parents, ce parent vint s'en plaindre : « Je veux, lui dit saint Jean l'Aumônier, instruire cet impertinent et le traiter d'une manière qui étonnera toute la ville. » Que fit-il ? Il ordonna à son homme d'affaires de ne plus rien exiger à l'avenir de ce débiteur. Telle fut la vengeance de saint Jean, qui remplit effectivement toute la ville d'admiration.

Vie de saint Jean l'Aumônier, *écrite par* Léonce, *évêque de Chypre.*

Des courtisans de Philippe le Bel excitaient ce prince à sévir contre un prélat qui l'avait offensé. « Je sais, leur répondit-il, que je puis me venger ; mais il est beau de le pouvoir et de ne le pas faire. »

On reprochait un jour à Henri IV qu'il traitait avec trop de bonté les ligueurs, ses ennemis irréconciliables. Il répondit : « Dieu me pardonne, je dois pardonner ; il oublie mes fautes, je dois oublier celles de mon peuple. Que ceux qui ont péché se repentent, et qu'on ne m'en parle plus. »

Un protestant avait conçu le dessein d'assassiner le duc de Guise, qui se montrait défenseur zélé de la religion catholique ; ce projet est découvert, le prince en est informé, il fait venir l'assassin, et lui dit d'un air d'étonnement : « Vous ai-je fait tort en quelque chose ? » — « Non, » répondit le protestant. — « Qui donc a pu vous porter à un tel crime ? » — « J'ai voulu, dit le protestant, défendre ma religion. » — « Eh bien ! reprit le duc, si votre religion vous enjoint d'assassiner, la mienne m'ordonne de pardonner à l'assassin qui a voulu attenter à mes jours ; je vous pardonne. » Quels beaux sentiments ! Puissent-ils passer dans notre âme, et s'y graver profondément !

QUATRIÈME INSTRUCTION.

Des Tentations. — Pourquoi Dieu les permet. — Moyens d'y résister.

D. Que demandons-nous à Dieu par ces paroles : *Et ne nous laissez pas succomber à la Tentation?*

R. Nous demandons à Dieu qu'il nous soutienne dans le temps de la Tentation, et nous préserve d'y succomber.

Après avoir imploré la miséricorde de Dieu sur les péchés déjà commis, nous devons éviter, avec le plus grand soin, d'en commettre de nouveaux ; et c'est à cet effet que nous prions le Seigneur de ne pas nous laisser succomber à la Tentation. Nous ne disons pas au Seigneur de nous délivrer absolument de toute Tentation ; car la vie de l'homme, tant qu'il est sur la terre, est un combat continuel, et nous aurons toujours à lutter contre les attraits corrupteurs du monde, contre la malice du démon acharné à notre perte, et contre les faiblesses de notre cœur ; nous supplions seulement le Seigneur d'avoir égard à notre fragilité, de nous soutenir par sa grâce, dans ces moments critiques où notre vertu chancelle ; et de nous préserver, par sa miséricorde, de ces fortes tentations qui ébranlent et renversent quelquefois les âmes les plus dévouées et les plus fermes. Afin de traiter avec ordre cette matière, nous allons examiner : 1° ce que c'est que la Tentation et ses causes ; 2° pourquoi Dieu la permet ou ses avantages ; 3° les moyens d'y résister

1° Qu'est-ce que la Tentation?

La Tentation n'est pas un péché par elle-même, puisqu'il ne dépend pas de nous de ne pas être tentés ; elle est

seulement une sollicitation au mal, un mouvement intérieur qui nous porte au péché. Ainsi, par exemple, il vous vient en pensée de faire quelque acte défendu, de voler, de vous venger, de vous procurer quelque plaisir déshonnête ; mais vous n'y consentez pas encore : voilà la Tentation.

Dans la Tentation, il faut distinguer trois choses : la suggestion, l'attrait et le consentement. La suggestion est la simple pensée de l'objet défendu, qui se présente à l'esprit, au moment où l'on y pense le moins, et personne n'en est à l'abri. En réveillant les passions, dont le germe est toujours dans le cœur de l'homme déchu, elle y excite un premier mouvement ou une inclination indélibérée, par laquelle il se porte vers l'objet de la tentation qui l'attire et le sollicite, et c'est là cet *attrait* funeste qui nous entraîne vers le mal ; cet attrait n'est pas irrésistible, l'homme peut le surmonter avec le secours de la grâce. S'il cède et se laisse entraîner, il *consent* ; et c'est le consentement qui seul le rend coupable devant Dieu, parce que seul il est libre, et que l'homme peut le refuser.

Les Tentations proviennent d'une triple cause : 1° Du démon qui enflamme nos sens, qui nous met dans l'imagination mille fantômes séducteurs. Cet esprit infernal est l'ennemi de Dieu, et, ne pouvant s'attaquer à Dieu, depuis qu'il a éprouvé les terribles effets de cette parole toute-puissante qui l'a précipité au fond des abîmes, il s'attaque à son image, c'est-à-dire à l'homme, en qui reluisent les traits les plus admirables de la Divinité. Et, pour l'entraîner dans sa perte, il prend toute sorte de formes, tantôt lion rugissant et tantôt serpent insidieux ; il n'est pas d'artifices qu'il n'emploie, cherchant en toute occasion à nous nuire. — 2° Du monde, qui nous porte au mal par ses scandales, par ses railleries, par ses fausses maximes, disant qu'il faut que jeunesse se passe, que les plaisirs sont naturels, qu'il faut faire comme les autres, et autres folies semblables. Nous pouvons à peine faire un

pas, sans trouver quelque pierre d'achoppement. Toutes les créatures semblent se disputer notre cœur, pour le dérober à Dieu. Aussi, lisons-nous dans la vie des saints qu'un pieux solitaire eut une vision, dans laquelle la terre lui apparut toute couverte de filets, où les hommes étaient pris comme les oiseaux dans les lacets de l'oiseleur. — 3° De la corruption de notre nature. Nous apportons, en venant au monde, une grande répugnance pour le bien et un violent penchant pour le mal. C'est ce que saint Paul appelle la loi des membres, qui est contraire à la loi de l'esprit. Notre plus dangereux ennemi, parce que nous ne pouvons nous séparer de lui, c'est notre cœur.

Qui pourrait donc se flatter d'être à l'abri des Tentations ? L'ennemi du salut nous poursuit partout, jusque dans les lieux les plus saints ; il a séduit notre premier père dans le paradis terrestre ; il a osé même attaquer Notre-Seigneur dans le désert. On est tenté à tout âge : l'enfance a ses périls ; la jeunesse est la saison des tempêtes ; et trop souvent, hélas ! sous les glaces de la vieillesse se conserve le feu des plus violentes passions.

Mais, parce qu'on est tenté, il faut bien se garder de croire qu'aussitôt tout est perdu, comme certaines âmes scrupuleuses, qui s'alarment mal à propos. Souvent les plus grands saints ont été en butte aux plus violentes Tentations, tandis que, tout au contraire, le démon laisse tranquilles les plus grands pécheurs. Et qu'a-t-il besoin de les tenter ? Ils sont à lui, ils obéissent à toutes ses volontés, il est sûr de les posséder. Aussi, interrogez les pécheurs d'habitude, plongés depuis longtemps dans le péché : ils vous disent qu'ils n'ont point de Tentations. A peine s'ils savent ce que c'est qu'une mauvaise pensée, qu'un mauvais désir ; ils sont tranquilles. Affreuse tranquillité, qui n'est autre chose que le calme de la mort ! Quant aux justes, le démon, pour s'emparer de leur cœur, est obligé de leur livrer de rudes assauts, de les poursuivre et de les tourmenter sans cesse. Jésus-Christ nous assure que, lors-

qu'il a été chassé d'une âme, il met tout en œuvre pour y rentrer, qu'il va chercher sept autres esprits plus méchants que lui, pour s'en emparer. Les Tentations peuvent donc, en bien des cas, être un indice d'une conscience pure; et c'est en ce sens que saint Cyrille a dit: « Regardez comme un sujet de joie pour vous les diverses Tentations qui vous surviennent [1]. »

2° Pourquoi Dieu permet-il les Tentations?

Il en est du monde spirituel comme du monde physique. Dans celui-ci, il y a des montagnes à côté des vallées, des jours de sérénité et des jours d'orage. Si nous n'étions pas tentés, où serait la vertu? à quoi bon la liberté? Le soldat qui ne sortirait jamais de son camp, serait-il brave? Vanterait-on l'intrépidité d'un pilote, qui ne se serait jamais trouvé dans le danger? Les Tentations nous fournissent la matière des plus beaux triomphes.

1° Elles éprouvent la vertu, l'affermissent et la font briller du plus bel éclat. Elles sont comme le feu qui purifie l'or, comme un marteau dont le propre est de rendre le fer et plus solide et plus beau en le battant. On peut encore les comparer à la gelée qui mortifie un peu le blé, lorsqu'il est en herbe, mais qui, en même temps, lui permet de jeter de profondes racines, pour porter ensuite une moisson abondante. Ainsi, la Tentation afflige un instant l'âme, pour la faire croître en grâce et en mérites. Il est écrit que l'homme qui n'est point tenté, n'est point éprouvé (1).

2° Elles nous préservent de l'orgueil. Les âmes justes, à la vue des grâces dont le Seigneur les favorise, pourraient se complaire en elles-mêmes; mais, quand la Tentation les presse, elles se rappellent leur fragilité et reconnaissent qu'elles ne sont rien et qu'elles ne peuvent rien. Ainsi Dieu,

(1) Qui tentatus non est, qualia scit? *Eccli.*, XXXIV, 11.

en permettant que nous soyons tentés, nous tient dans le sentiment continuel de notre dépendance, et du secours dont nous avons besoin pour n'être pas vaincus.

3° Elles nous empêchent de nous endormir dans une funeste sécurité. Que celui qui est debout, prenne garde de tomber, a dit l'Esprit-Saint (1). Il n'est rien comme la guerre pour former de bons soldats; ils sont alors actifs, vigilants; ils ont leurs armes toujours prêtes. Il n'est rien comme les Tentations, pour faire de véritables serviteurs de Jésus-Christ; ils multiplient leurs prières, leurs exercices de piété, leurs jeûnes, leurs aumônes; ils ont recours à toute sorte de moyens pour se préserver du péché; et, en donnant à Dieu, par chaque nouvelle victoire qu'ils remportent sur eux-mêmes, de nouveaux gages de leur fidélité et de leur amour, ils s'affermissent de plus en plus dans ce saint et divin amour, l'unique objet de tous leurs vœux.

4° Elles nous font mériter une couronne plus brillante, par les victoires qu'elles nous donnent occasion de remporter. Nul ne peut parvenir à la palme céleste, s'il n'a légitimement combattu (2). Dieu ne nous expose au combat que pour nous fournir un sujet de triomphe, et il promet d'être lui-même notre récompense (3).

Ainsi le Seigneur nous fait tirer avantage de la Tentation (4). Les épreuves, auxquelles il nous soumet, sont le plus souvent des effets de sa miséricorde. Bien loin donc de nous décourager, nous devons les supporter en paix, reconnaissant humblement notre misère, et combattre avec vigueur [2].

(1) Qui stat, videat ne cadat. I. *Cor.*, x, 12.
(2) Nemo coronatur nisi qui legitimè certaverit, II. *Tim.*, II, 5.
(3) Ero merces tua magna nimis. *Gen.*, xv, 1.
(4) Faciet etiam cum tentatione proventum. I. *Cor.*, x, 13.

3° Que faut-il faire pour ne pas succomber aux Tentations?

Il y a des moyens à prendre avant, pendant et apres.

Avant la Tentation, il faut se prémunir contre ses assauts. C'est en temps de paix qu'on doit préparer ses armes pour le jour du combat. Que fait-on pour défendre une citadelle ? On la fortifie, on répare ses brèches, on la remplit d'une milice bien exercée, on l'approvisionne. Notre âme est une forteresse, dont le Seigneur nous a confié la garde, et que nous ne pouvons livrer au démon, sous peine de mort. Et, pour la défendre, nous avons besoin d'avoir recours à la prière, et de nous tenir continuellement en garde sur nous-mêmes. C'est ce que le Seigneur nous recommande, en nous disant : « Veillez et priez pour ne pas succomber à la Tentation (1). »

Priez que le Seigneur écarte la Tentation ou qu'il la rende moins violente. A la prière, joignez quelques pieuses considérations sur les grandes vérités de la foi ; animez-vous par de bonnes et généreuses résolutions ; et vous aurez lieu d'espérer que vous triompherez de toutes les attaques de vos ennemis.

Veillez sur votre cœur, pour ne pas le laisser ouvert, comme une place démantelée et exposée aux ravages de Satan ; veillez sur tous vos sens. Cette vigilance consiste spécialement à fuir toutes les occasions du péché, et à se tenir constamment occupé. L'oisiveté est la mère de tous les vices, et le travail est un remède à tous les maux. Si vous êtes désœuvrés, voilà qu'aussitôt mille pensées dangereuses, mille désirs criminels naissent dans votre esprit. Pour un démon qui tente un homme occupé, il y en a cent qui s'acharnent contre celui qui reste oisif. On comprend, sous le nom d'occasions du péché, tout ce qui est de nature à nous induire au mal, comme, par exemple, les danses, les spectacles, les mauvaises compagnies, les lectures dan-

(1) Vigilate et orate ut non intretis in tentationem. *Math.*, XXVI, 41.

gereuses, les cabarets, etc. On doit les fuir, si on ne veut pas succomber à la Tentation, car, a dit le Sage, celui qui aime le danger y périra (1). Et quelle singulière prière que de dire à Dieu : Ne nous induisez pas à la Tentation, lorsqu'on va s'y jeter soi-même, de gaieté de cœur et tête baissée ! C'est comme si on allait se précipiter dans un brasier ou sur un tas de pierres, et qu'on dît au Seigneur : « Empêchez-moi de me brûler ou de me tuer. » Dieu est-il obligé de faire un miracle pour satisfaire nos caprices ? Il a délivré Joseph, Moïse, Susanne ; mais ils ne s'étaient pas exposés à la Tentation ; les vierges chrétiennes, il les délivrait de la brutalité des soldats ; mais elles ne s'étaient pas exposées. Si, malgré ses recommandations, Lot fût resté dans Sodome, il aurait infailliblement péri, et c'eût été évidemment sa faute. Voulez-vous donc vous conserver pur et sans tache, sortez de cette société, rompez cette liaison, ce commerce, ne lisez pas ces romans. Dieu ne nous accorde sa grâce, et ne nous tend une main secourable, que lorsque nous nous trouvons dans les dangers que nous n'avons pas cherchés. Gardez-vous, dit saint Paul, de donner prise au monde et au démon sur vous (2) ; et, en vue de votre fragilité, fuyez toute occasion du péché comme la peste.

Pendant la Tentation. Vous avez tout fait pour la prévenir; et cependant déjà les nuages s'amoncellent, l'orage est près d'éclater. Déjà l'ennemi approche, et tous vos sens, toutes vos facultés sont ébranlées. Que faire ? Fuyez, il y a des fuites honorables ; Joseph a fui, et il s'est soustrait aux criminelles poursuites d'une femme impudique. Que si vous ne pouvez fuir, parce que la nécessité, le zèle, ou la charité vous retiennent et vous enchaînent à votre place, alors défiance entière de vous-même et confiance absolue en Dieu. Anéantissez-vous devant lui, reconnaissant votre impuis-

(1) Qui amat periculum, in illo peribit. *Eccli.*, III, 27.
(2) Nolite locum dare diabolo. *Ephes.*, IV, 27.

sance à résister, sans son secours, à l'ennemi. Mais il est le protecteur de tous ceux qui espèrent en lui (1); et il ne permettra jamais que vous soyez tenté au-dessus de vos forces. Quand même toutes les furies de l'enfer se déchaîneraient contre votre âme et que les plus affreuses tentations viendraient vous assaillir, sachez bien que le démon ne peut rien contre vous, malgré vous, parce qu'il n'est pas le maître de votre volonté et que la grâce de Dieu vous suffit. Il est, dit saint Augustin, comme un chien à l'attache, qui peut aboyer, mais qui ne peut mordre que ceux qui s'approchent de lui (2).

Ainsi, plein du sentiment de votre force et assuré de la protection de votre Dieu, résistez avec courage, disant énergiquement au démon : Retire-toi, Satan : *Vade, Satana;* il faut que tu sois bien sale ou bien méchant, pour oser me proposer de telles choses. Retire-toi : *Vade, Satana* (3). Résistez, dès le commencement. Pendant que l'ennemi est faible, dit saint Jerôme, tuez-le (4). Ce n'est peut-être d'abord qu'une faible pensée ; si on la néglige, elle enflamme un violent désir, et les mauvais désirs poussent aux plus abominables actions. Résistez par de bonnes et ferventes prières. Si vous élevez promptement votre esprit et votre cœur vers le ciel, Dieu, qui est témoin de vos combats, viendra promptement à votre secours. Dites-lui donc, avec une sainte confiance, ces paroles si efficaces de l'Oraison Dominicale. « O mon Dieu, ne me laissez pas succomber à la Tentation, *Et ne nos inducas in tentationem.* » Dites-lui comme les apôtres, sur le point d'être submergés : « Seigneur, sauvez-nous, car nous allons périr (5) ; » ou bien, comme le prophète royal : « Seigneur, hâtez-vous de venir

(1) Protector est omnium sperantium in se. *Psal.* XVII, 31.
(2) Latrare potest, mordere omninò potest nisi volentem. *D. Aug.*
(3) Vade, Satana. *Math.*, IV, 10.
(4) Dûm parvus est hostis, interfice. *D. Hieron.*
(5) Domine, salva nos, perimus. *Math.*, VIII, 25

à mon secours (1). » Ces paroles, ou autres semblables, doivent être comme un cri d'alarme, que vous poussez aussitôt que vous vous sentez attaqué. Dans ces circonstances, il n'est pas nécessaire, du moins ordinairement, de faire de longues prières, il suffit d'un élan du cœur, qui ne manque jamais son effet; il suffit de se réfugier par quelque pieuse pensée sous les ailes de Dieu, dont la seule ombre nous garantira heureusement des ardeurs mortelles du péché (2).

Après Dieu, notre plus grand soutien, c'est Marie ; n'oublions pas de l'invoquer, surtout dans les Tentations contre la sainte vertu. Elle a écrasé la tête du serpent, elle est terrible aux légions infernales, et son nom seul suffit pour les mettre en fuite. Le démon ne peut avoir aucun empire sur ceux qui lui sont fidèles.

Quelquefois, pour chasser la Tentation, il ne faut qu'un simple signe de croix. C'est le signe du salut et de la victoire. La croix est cette véritable tour de David, contre laquelle viennent se briser les traits empoisonnés de Satan (3).

Un excellent moyen encore de résister aux Tentations, c'est de produire intérieurement ou extérieurement quelques actes de la vertu contraire au vice sur lequel on est tenté. Avez-vous, par exemple, quelques doutes sur les vérités de la religion, vite, faites un acte de foi; dites : Je crois, Seigneur, mais augmentez ma foi (4). » Sentez-vous des pensées impures agiter votre âme, méprisez-les, et attachez-vous encore plus fortement à l'angélique vertu. Pareillement, le remède des tentations de désespoir, c'est un acte de confiance en Dieu. A la colère, à l'emportement opposez la patience, la douceur, et ainsi des autres vertus.

Un dernier préservatif que nous indiquerons, c'est de

(1) Deus, in adjutorium meum intende. *Psal.* LXIX, 2.

(2) Protegar in velamento alarum tuarum. *Psal.* LX, 5.

(3) Christus factus est nobis turris ; ne feriaris à diabolo, fuge ad hanc turrim. *D. Aug.*

(4) Credo, Domine, sed adauge fidem. *Luc.*, XVII, 5.

découvrir ses tentations à son confesseur, et de se soumettre entièrement à sa conduite. Aidé de ses bons conseils, vous résisterez plus facilement. Dans les sacrements de pénitence et d'eucharistie, on puise une force invincible à tous les assauts de l'ennemi. Si tant d'âmes justes passent des années entières sans consentir au mal, c'est qu'elles vont se retremper souvent à ces sources inépuisables de la grâce [3].

Après la Tentation. Le combat a été heureux ou malheureux ; vous avez été vainqueur, ou vous avez été vaincu. Si vous êtes vainqueur, rendez grâce à Dieu qui vous a accordé la victoire; si vous avez eu le malheur de succomber, ah ! je vous plains, j'en gémis ; mais ne vous découragez pas. C'est un grand malheur d'avoir péché ; mais ce serait un bien plus grand malheur de se livrer au désespoir, après le péché. Ayez recours au médecin, qui mettra l'appareil sur votre plaie, qui cicatrisera vos blessures ; ayez recours à votre Dieu. Écoutez ce qu'il vous dit lui-même : « Mon fils, vous avez péché, ne péchez plus; mais priez pour vos fautes passées, afin qu'elles vous soient pardonnées (1). » Hâtez-vous donc d'en demander pardon ; tombez au pied de la croix ; allez vous confesser au plus tôt ; et, quand vous aurez obtenu la rémission de vos fautes et rendu à votre âme sa beauté première, redoublez de vigilance pour ne plus encourir la disgrâce du Seigneur.

Heureux ceux qui, à la fin de leur vie, pourront dire, comme saint Paul : « J'ai combattu généreusement les combats du Seigneur. Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne que me donnera le Seigneur juste et fidèle (2). » Pour être invincibles comme ce grand apôtre, prenons comme lui l'armure du chrétien, le bouclier de la foi, le casque de l'espérance, la cuirasse de la vérite, la ceinture de la justice, le glaive de la parole divine ; et nous jouirons à jamais de la paix des élus.

(1) *Eccli.*, XXI, 1.
(2) Bonum certamen certavi. II. *Tim.*, IV, 7.

TRAITS HISTORIQUES.

1. Quelle que soit la puissance de Satan et son acharnement à notre perte, il ne peut nous faire aucun mal, si nous nous tenons en garde contre lui.

Saint Athanase rapporte qu'un jour le démon se plaignit à saint Antoine de ce que les solitaires l'accusaient injustement, et de ce que tous les chrétiens lui donnaient sans cesse des malédictions. « Je ne leur fais point de mal, lui dit-il, ce sont eux-mêmes qui s'en font, car j'ai perdu toute ma force. Qu'ils veillent sur eux-mêmes, s'ils veulent; et qu'ils ne fassent plus tant d'imprécations contre moi. » Saint Antoine, admirant la grâce de Dieu, lui répondit : « Quoique tu sois toujours menteur, tu viens néanmoins de dire la vérité malgré toi. Car Jésus-Christ a ruiné toutes tes forces et t'a entièrement désarmé. » S'il avoue lui-même qu'il ne peut rien, dit ce saint en parlant à ses disciples, n'avons-nous pas raison de le mépriser avec tous ses anges ? Les démons se conduisent envers nous, selon l'état où ils nous trouvent. S'ils s'aperçoivent que nous soyons dans le trouble, ils nous attaquent aussitôt, comme les voleurs attaquent une maison qu'ils savent n'être gardée de personne. Si, au contraire, ils nous trouvent pleins de joie en Notre-Seigneur et méditant sa parole, ils n'auront aucun pouvoir de nous nuire ; mais ils se retireront chargés de confusion. Ayons donc toujours dans l'esprit des pensées saintes; que nos âmes soient continuellement dans la joie, par l'espérance des biens à venir ; et alors toutes les illusions des démons nous paraîtront comme une vapeur et une fumée.

Saint ATHAN., *Vie de saint* ANT., *chap.* VIII.

2. Un vieillard, qui vivait dans le désert, eut pendant dix années de suite des tentations si violentes, qu'enfin, désespérant de son salut, il dit en lui-même : « Ne pouvant plus espérer de sauver mon âme, puisqu'elle est perdue, je retournerai dans le monde. » Comme il partait, en effet, pour exécuter sa funeste résolution, il entendit une voix qui lui disait : « Les dix années pendant lesquelles vous avez combattu, vous seront autant de couronnes ; retournez donc dans votre cellule; je vais, dès ce moment, vous délivrer de toutes ces peines fâcheuses. » Le solitaire n'eut pas plutôt entendu ces paroles, qu'il retourna dans sa retraite et continua de servir Dieu comme auparavant. Ce qui fait voir qu'il ne faut jamais se décourager à cause des mauvaises pensées, puisque, au lieu de nous nuire, elles servent à nous couronner, si nous y résistons et les méprisons avec courage. RUFIN, *Vies des Pères*, *liv.* III.

Saint Jérôme, s'étant retiré en Orient, dans le désert de la province de Calcide, y fut assailli des plus violentes tentations. « Com-

bien de fois, dit-il en parlant de lui-même, combien de fois, étant dans la plus profonde solitude, m'imaginai-je néanmoins être aux spectacles des Romains ! Mes membres secs et décharnés étaient couverts d'un sac ; mes jours se passaient en gémissements ; et, si le sommeil m'accablait quelquefois malgré moi, la terre dure sur laquelle je couchais était moins un repos pour moi qu'une espèce de tourment. Cependant, je ne pouvais fixer mon imagination volage. Mon visage était défiguré par le jeûne, et mon cœur brûlait, malgré moi, de mauvais désirs. Toute ma consolation était de me jeter aux pieds de Jésus-Christ sur la croix et de les arroser de mes larmes. Combien de fois, pour dompter cette chair rebelle, ai-je jeûné, les semaines entières, au pain et à l'eau ! Combien de fois ai-je poussé des cris vers le ciel, le jour et la nuit, en frappant ma poitrine, jusqu'à ce que le Seigneur m'eût rendu le calme ! O mon Dieu, je vous rends grâces de toutes ces persécutions intérieures. Rien n'est plus à craindre pour un chrétien qu'un trop long calme. La tempête fait qu'on veille et qu'on redouble ses efforts pour éviter le naufrage. »

Saint Jérôme, *Épît.*

Il est raconté de sainte Catherine de Sienne qu'un jour qu'elle était extrêmement tourmentée par de mauvaises pensées, Jésus-Christ lui apparut et les dissipa par sa présence. Alors elle se plaignit amoureusement à lui : « Où étiez-vous, Seigneur, dit-elle, quand il se présentait à moi de si horribles pensées? » — « Ma fille, lui répondit le Sauveur, j'étais au milieu de votre cœur. » — « Eh quoi ! mon aimable Jésus, reprit-elle, pouviez-vous demeurer parmi des pensées si sales et si honteuses? » — « Oui, mon enfant, j'étais temoin de vos combats et de la répugnance que vous en aviez; je me plaisais à vous voir combattre. » Sainte Catherine ne s'inquiéta plus, et Dieu lui donna enfin le calme. *Vie de sainte* Catherine.

Quelque mortifié que fût saint Macaire, dans tous ses sens et dans tous les mouvements de son cœur, Dieu permit qu'il fût exercé, pendant toute sa vie, par diverses tentations, afin de l'empêcher d'être séduit par la plus dangereuse de toutes, qui est celle de l'orgueil. Il y était sans cesse exposé par la grande réputation de sainteté dont il jouissait, et par les dons extraordinaires dont le Ciel rémunérait sa vertu. Dieu lui fit voir un jour, sous des images sensibles, les dispositions intérieures des solitaires, pendant les divins offices, l'attention et la ferveur des uns, la négligence et les distractions des autres, et les démons appliqués à troubler le saint exercice de la prière, par mille pensées vaines et frivoles qu'ils excitaient dans leur imagination. Macaire, touché de cette vision, jeta de profonds soupirs ; et, fondant en larmes en la présence de Dieu, il lui dit : « Regardez, « Seigneur, de quelle sorte le démon nous tend des pieges. Levez-« vous, mon Dieu, afin que vos ennemis soient dissipés et fuient « devant vous, car voyez comment ils remplissent nos âme d'illu-

« sions. » Une des plus opiniâtres tentations auxquelles ce pieux solitaire fut exposé, ce fut la pensée de quitter sa cellule, pour aller à Rome exercer la charité envers les malades. Il y résista longtemps; mais, voyant que l'ennemi ne lui donnait pas de relâche et qu'au contraire, son esprit était de plus en plus agité par cette pensée, il se coucha par terre; et, embrassant le seuil de sa porte il dit au tentateur qui le pressait si fort : « Arrache-moi d'ici, si tu peux, et « traîne-moi par force où tu veux que j'aille; autrement je suis « résolu de ne point sortir d'ici. » Il demeura dans cette posture jusqu'au soir; mais se sentant, la nuit, plus agité que jamais, il prit une grande corbeille pleine de sable qu'il mit sur ses épaules, et se mit à marcher à travers le désert. Un des frères le rencontrant s'offrit de le soulager, et le pria de ne se point tourmenter davantage. « Je « tourmente, répondit Macaire, celui qui me tourmente, et qui, me « voyant si lâche et si paresseux, veut me persuader d'entreprendre « de longs voyages. » Ayant ainsi marché longtemps, il retourna dans sa cellule, le corps brisé de fatigue; et le calme fut rendu à son âme.

3. Jésus-Christ, notre modèle en tout, a voulu nous apprendre, par son exemple, de quelle manière nous devons repousser les tentations. Ce divin Sauveur a permis que l'esprit de malice l'attaquât avec les armes dont il s'était servi pour perdre nos premiers parents. La concupiscence de la chair ou la complaisance envers les appétits du corps, la concupiscence des yeux ou la curiosité, le désir de voir, d'entendre des choses extraordinaires, la recherche d'une vaine gloire, et l'orgueil de la vie ou la présomption, le désir de dominer, l'amour des biens terrestres, voilà les trois flèches mortelles dont il avait percé le cœur d'Adam et d'Ève, en les portant à manger le fruit défendu, pour satisfaire leur sensualité, en leur assurant que leurs yeux seraient ouverts pour discerner eux-mêmes le bien et le mal, en leur persuadant qu'ils deviendraient semblables à Dieu. Toutes les autres tentations, auxquelles on peut être exposé, viennent se réunir à ces trois principales, comme à leur source générale. Le démon a attaqué le Fils de Dieu de ces trois manières : 1° Il l'engage, pour soulager sa faim, à changer les pierres en pain; mais Jésus-Christ le repousse par ce passage de l'Écriture : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*. 2° Vaincu et désarmé dans son premier dessein, le démon change de batterie. Il transporte le Sauveur au haut du Temple, et il lui dit : *Si vous êtes le Fils de Dieu, précipitez-vous en bas*. Et, abusant malignement de l'Écriture, il ajoute : *Car il est écrit : Dieu a ordonné à ses anges de prendre soin de vous et de vous recevoir entre leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre*. Le démon avait allégué un texte des saintes Écritures, Jésus-Christ oppose un texte des prophètes. Avec calme et douceur,

il répond : *Il est écrit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.* 3° Le démon essaie un nouveau combat; et, transportant le Sauveur sur le sommet d'une montagne, il découvre à ses yeux tous les royaumes du monde avec leur pompe, et il a l'impudence de lui dire : *Je vous donnerai toutes ces choses, si vous tombez à mes pieds pour m'adorer.* Jésus-Christ lui répond : Retire-toi, Satan, car il est écrit : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul.* Parole souveraine à laquelle le tentateur obéit, car, après cette réponse, ou plutôt cet ordre de Jésus-Christ, il prend la fuite et se retire tout confus. Aussitôt les anges s'approchèrent de Jésus et le servirent. MATH., IV.

A l'exemple de notre Sauveur, opposons à Satan le bouclier de la foi ; combattons-le avec l'épée de la parole divine ; recourons à Dieu avec une foi vive, étant bien persuadés que, même dans nos besoins les plus pressants, la parole de Dieu, comme l'a dit saint Jean Chrysostome (1), est une nourriture qui supplée à toutes les autres ; que, dans les biens mêmes que nous recevons de sa main libérale, nous ne devons point tenter Dieu ; que toute notre ambition doit aspirer à la seule gloire du royaume céleste ; que tout le reste doit être compté pour rien ; et que tout ce qui excède la nécessité, n'est digne que de nos mépris.

Les Pères du désert avaient pour maxime que le travail est un remède à tous les maux. Un jeune homme, arrivé depuis peu dans la solitude, se plaignait à un grand saint qui avait beaucoup de crédit auprès de Dieu, de ce qu'il était continuellement tenté et porté à se décourager. « Ne vous inquiétez pas, lui dit le saint, je m'intéresserai pour vous. » Malgré cette promesse, le jeune homme ne reçut aucun secours et se plaignait d'être toujours dans le même état. Le saint vieillard, voyant que ses prières étaient inutiles pour obtenir à ce jeune solitaire la délivrance de ses tentations, pria le Seigneur de l'éclairer à ce sujet ; et, en effet, Dieu lui fit voir ce jeune homme dans sa cellule, les mains croisées, dans une oisiveté complète, et dormant une partie du jour. Ce jeune homme, mandé par le vieillard, fut obligé de faire l'aveu de sa paresse; il se corrigea et, s'étant attaché au travail, il n'eut bientôt plus de tentations.

Moïse qui, de capitaine de voleurs, était devenu un grand solitaire, pratiquait, dans le désert, les plus austères macérations, pour dompter ses anciennes habitudes ; mais, malgré tous ses efforts, l'enfer, furieux d'avoir perdu cette victime, armait tous ses ministres pour le faire rentrer dans l'abîme. Mille idées dangereuses se présentaient sans cesse à son esprit, pour réveiller les passions impures auxquelles il s'était autrefois livré. Dans cette agitation il alla trouver le grand Isidore, prêtre du désert de Scété et lui découvrit son

(1) D. Chrys. *Hom.* 13, *in Math.*, c. VI.

cœur. « Mon frère, lui dit ce saint, que cela ne vous étonne pas; vous « ne faites que commencer à quitter vos mauvaises habitudes, et elles « cherchent encore les choses auxquelles elles ont été accoutumées. « Un chien, dont l'habitude est de ronger les os dans la boucherie, y « revient toujours; mais, si l'on ne lui donne plus rien et qu'on ferme « la boucherie, il n'y revient plus et la faim l'oblige d'aller ailleurs; « de même, si vous persévérez dans l'exercice de la continence, en mor- « tifiant votre chair et en vous tenant en garde contre la gourmandise, « qui est comme la mère de l'impureté, ce dernier démon, voyant qu'il « ne reçoit pas de vous les viandes dont il a coutume de se nourrir, « vous quittera et vous laissera enfin dans un calme profond. » Moïse, ayant reçu cet avis, se renferma dans sa cellule et commença à pratiquer un jeûne plus rigoureux qu'auparavant. Il ne mangeait par jour que douze onces de pain, sans aucune autre nourriture, travaillait beaucoup et faisait de fréquentes oraisons. Mais, quoi qu'il fît pour abattre son corps, il ne laissait pas d'être encore inquiété par des pensées d'impureté, particulièrement dans les songes; sur quoi il alla consulter un vieillard, d'une vertu très-éprouvée, qui lui dit : « Cela « vient de ce que vous ne détournez pas assez votre esprit de ces ima- « ginations; mais, croyez-moi, accoutumez-vous à veiller, priez avec « attention, et vous en serez bientôt délivré. »

Moïse prit donc la résolution de passer les nuits entières, sans dormir et même sans se mettre à genoux pour prier Dieu, de peur de succomber au sommeil. Il vécut six ans de la sorte, demeurant toutes les nuits debout au milieu de sa cellule, et priant sans relâche. Néanmoins il ne put encore, par tant de mortifications et de veilles, écarter ces pensées importunes : tant il est difficile de se délivrer du démon de l'impureté, quand une fois on lui a laissé prendre une place dans son cœur! Ces pensées poursuivaient Moïse avec tant de violence, qu'un jour, ne pouvant plus demeurer dans sa cellule, il alla trouver le saint prêtre Isidore, qui tâcha de le consoler par divers passages de l'Ecriture sainte, et l'exhorta à retourner dans son ermitage. Mais le solitaire était tellement découragé qu'il ne pouvait s'y résoudre. Alors Isidore le mena sur le haut de la maison et lui fit voir, du côté de l'Occident, une nombreuse troupe de démons dans l'agitation et dans le trouble. Il lui dit ensuite de regarder du côté de l'Orient, et il y vit une multitude innombrable d'anges et une armée céleste plus brillante que le soleil. « Ceux que vous voyez « à l'Occident, lui dit Isidore, sont ceux qui attaquent les saints de « Dieu, et à l'Orient sont ceux que Dieu envoie pour les défendre. « Reconnaissez donc que, comme le dit le prophète Elisée, nous en « avons plus pour nous que contre nous, et que saint Jean a raison de « dire que celui qui est en nous est plus grand que celui qui est dans « le monde; ce qui signifie que Dieu, qui habite en nous et qui nous « soutient par sa grâce, est plus fort que le démon qui nous tente. »

Moïse, fortifié par cette vision, s'en retourna à sa cellule, plein de confiance dans le secours de Dieu et rendant grâce à la bonté de Jésus-Christ.

Il s'avisa ensuite d'une nouvelle austérité, pour achever de mortifier sa chair. Il allait, durant la nuit, aux cellules des anachorètes qui, ayant vieilli dans les travaux de la pénitence, n'avaient plus la force d'aller quérir l'eau qui leur était nécessaire car, dans ces déserts, il fallait faire quelquefois une ou deux lieues pour en avoir. Moïse prenait donc les cruches de ces saints vieillards, et les allait remplir, sans qu'ils le sussent. Isidore, qui craignait qu'il ne portât ces austérités trop loin, l'exhorta à les modérer. Mais Moïse l'assura qu'il ne cesserait point de combattre les démons de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il se vît délivré des tentations et des fantômes par lesquels ils continuaient de le persécuter. Alors Isidore lui dit : « Je vous déclare que, par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, toutes ces illusions cesseront dès ce moment. Prenez donc courage ; c'est une grâce que Dieu vous a faite de vous laisser si longtemps sous le joug et sous la tyrannie de cette tentation, afin que vous ne soyez point enflé de vanité, comme si vous l'aviez surmontée par vos mortifications. » En même temps il pria pour lui ; et Moïse, étant retourné dans sa cellule, y vécut toujours depuis fort tranquille.

CINQUIÈME INSTRUCTION.

Divers maux dont nous demandons à Dieu la délivrance. — Explication du mot *Amen*.— Utilité de la récitation fréquente de l'Oraison Dominicale.

D. Que demandons-nous à Dieu par ces paroles : *Délivrez-nous du mal ?*

R. Qu'il nous délivre du péché, des peines dues au péché, des tentations, et généralement de tout ce qui nous éloigne du salut.

Ces mots : *Délivrez-nous du mal,* sont comme le complément de l'Oraison Dominicale, et la récapitulation de toutes les autres demandes. Car, prier le Seigneur qu'il nous délivre du mal, c'est lui demander en même temps qu'il nous préserve des tentations, qu'il nous pardonne nos

péchés, qu'il ne nous laisse jamais manquer de ce qui nous est nécessaire dans nos besoins spirituels et corporels, qu'il nous accorde toujours la grâce de faire sa volonté, afin de mériter son royaume et de sanctifier son nom. Ainsi notre divin Maître, en nous enseignant l'Oraison Dominicale, a bien voulu employer les termes les plus génériques pour abréger nos prières, sans nuire à leur efficacité.

Par ce mot *mal* nous désignons tout ce qui peut nuire à notre âme et à notre corps, tout ce qui peut faire notre malheur dans ce monde ou dans l'autre, et nous en demandons instamment à Dieu la délivrance.

Nous le supplions qu'il nous délivre :

1° *Du péché,* qui est le seul mal digne de nos larmes, le mal par excellence, l'unique mal de Dieu qu'il outrage et déshonore, et l'unique mal de l'homme qu'il avilit et qu'il voue à la damnation éternelle. Nous devons donc avoir, pour ce mal souverain, une souveraine horreur. Que tous les autres fléaux tombent sur nous, nous pouvons nous y résigner ; mais le péché.... ah ! Seigneur, nous n'en pouvons pas même supporter l'idée ; qu'il fuie loin de nous. *Libera nos à malo.* Délivrez-nous surtout du péché d'habitude, de la passion dominante : dans les uns, c'est l'orgueil ; dans les autres, l'avarice ou la luxure ; ce péché extirpé, les autres se dissiperont plus facilement [1].

Entre tous les maux de l'âme, un de ceux que nous devons détester le plus, c'est cette malheureuse impiété, la plaie de notre siècle ; c'est cette criminelle indifférence pour la religion et les devoirs qu'elle impose. Il semble qu'on est à peine chrétien, ou qu'on rougit de l'être. Faites, ô mon Dieu, que nous soyons pleins de foi, de zèle, d'ardeur ; préservez-nous de ce travers d'esprit qui fait qu'on ne veut rien croire, de peur de passer pour esprit faible, pour dévot. *Libera nos à malo.*

2° *Des peines dues au péché.* Dieu a, dans les trésors de

sa colère, mille fléaux qu'il peut faire tomber sur ceux qui méprisent ses lois (1). Mais c'est surtout dans l'autre vie qu'il exerce ses vengeances contre les pécheurs impénitents. Nous le prions donc de nous délivrer de l'enfer, qui est le mal éternel, le mal irremédiable, et, pour cela, de nous inspirer, dans cette vie, les sentiments de componction et d'amour de Dieu, nécessaires pour mériter le ciel. *Libera nos à malo.*

3° *Des tentations* et spécialement de la concupiscence, c'est-à-dire de ce funeste penchant au mal, qui nous a été transmis avec le péché de notre premier père. Nous ne pouvons l'extirper entièrement d'au dedans de nous ; nous en porterons jusqu'à la fin la racine, racine amère, toujours prête à reproduire des fruits de mort dans les âmes les plus justes ; mais la grâce de Dieu l'affaiblit et arrête ses funestes effets. Prions donc le Seigneur de diminuer, sinon d'éteindre entièrement, ce foyer de corruption. *Libera nos à malo.*

4° *Généralement de tout ce qui nous éloigne du salut.* Il y a plusieurs obstacles à notre avancement dans la vie spirituelle. Les plus ordinaires sont l'ignorance de la religion, les fausses idées qu'on se fait sur la piété, l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur. Le plus affreux de tous, c'est l'impénitence finale, laquelle nous précipite, sans retour, dans le gouffre de l'enfer ; mais les autres y conduisent aussi insensiblement et comme par degrés. Que le Seigneur donc nous en délivre ! *Libera nos à malo.* Voilà pour les maux spirituels.

Nous demandons aussi la délivrance des maux temporels, tels que la guerre, la peste, la famine, le tonnerre, la grêle, les inondations, toutes les incommodités qui affligent le genre humain, les maladies, la pauvreté, les divers accidents auxquels nous sommes sujets, la perte de nos biens, la mort de nos proches. etc. Mais nous ne devons de-

(1) Multa flagella peccatoris. *Psal.* XXXI. 10

mander la délivrance de ces maux qu'autant qu'il peut être expédient pour notre salut que nous en soyons délivrés. Car souvent, dans les desseins de la Providence, les disgrâces, les afflictions temporelles sont des moyens de sanctification. Dieu nous les envoie pour nous faire expier nos péchés, pour nous détacher de ce monde et élever nos cœurs vers la céleste patrie, pour épurer et perfectionner notre vertu, pour augmenter notre récompense dans le ciel. Au lieu donc d'être un mal, elles sont souvent un bien; et nous devons les recevoir avec résignation à la volonté de Dieu, en esprit de pénitence, et avec actions de grâces.

Au contraire, les prospérités temporelles, la santé, les richesses qui servent d'aliment au vice, et généralement tous ces biens de la terre, que les hommes ambitionnent et recherchent avec tant d'avidité, loin d'être de vrais biens, deviennent quelquefois, par l'abus qu'on en fait, de vrais maux; alors il est avantageux pour nous d'en être délivrés, et c'est une grâce que le Seigneur nous accorde de nous enlever ces moyens de perdition. Ainsi, quand nous lui disons : *Délivrez-nous du mal,* nous lui demandons, sans nous en douter, qu'il nous prive de ces avantages temporels, de cette prospérité matérielle, si elle ne doit pas être un bien par rapport à nous, et qu'il nous envoie les afflictions nécessaires pour nous rappeler à de meilleures voies. Ne perdons jamais de vue que tout ce qui est avantageux pour notre sanctification, quelque douloureux que cela soit à la nature, est cependant un bien; et que tout ce qui nous écarte du chemin du salut, quelque agréable et riant que cela puisse paraître, est un mal et un très-grand mal [2].

D. Que veut dire ce mot : *Amen* ou Ainsi soit-il?

R. Ce mot exprime le consentement que nous donnons à tout ce qui est renfermé dans l'Oraison Dominicale.

C'est comme le sceau et la conclusion de tout ce que nous

venons de demander à Dieu. Ce mot *Amen*, tiré de la langue hébraïque, veut dire : C'est cela, c'est la vérité, que toutes ces demandes soient exaucées, je le désire, je l'espère, ainsi soit-il. On le dit à la fin de toutes les prières, pour témoigner qu'on y prend part, qu'on les approuve, et qu'on souhaite vivement en obtenir l'effet par la miséricorde de Dieu ; si on le prononce de cœur, après avoir écouté et suivi attentivement l'Oraison Dominicale, on a le même mérite que si on l'avait récitée soi-même.

En proférant ce mot, nous devons donc éprouver, au dedans de nous-mêmes, un ardent désir d'être exaucés ; et ce désir doit être plein de confiance, nous appuyant sur la promesse de Jésus, qui a dit que tout ce que nous demanderons à son Père, en son nom, nous sera accordé (1). Mais qu'arrive-t-il le plus souvent ? C'est que ce désir n'est exprimé que de bouche, et que le cœur le contredit à chaque instant. Est-ce prier de bonne foi, lorsque, tout en demandant à Dieu l'accomplissement de sa volonté, on méprise cependant sa loi sainte, et on la fait céder aux vains prétextes dont l'amour-propre se sert pour l'éluder ? lorsque, tout en lui demandant l'avénement de son règne, on cherche à se soustraire à son empire ? lorsqu'en lui demandant le pain quotidien, on refuse néanmoins le pain eucharistique qu'il veut bien nous offrir ? Pareillement, vous lui dites qu'il vous délivre du mal, et peut-être seriez-vous désolés qu'il vous prît au mot et qu'il vous privât de ces plaisirs honteux, qui vous paraissent pourtant si aimables. Donc, convenez-en, vous ne priez pas sincèrement, et vous ne voulez pas qu'il vous accorde ce que vous faites semblant de lui demander. D'après la funeste disposition de votre cœur, votre *Amen* ne veut pas dire ainsi soit-il ; mais il faut le traduire, au contraire, par ces mots : Non, mon Dieu, je ne veux rien de ce que je viens de dire ; je rétracte

(1) Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. *Joan.*, XVI, 23.

le tout ; que ma prière soit comme non avenue, elle n'est que mensonge et hypocrisie... Ah ! plutôt disons cet *Amen* avec un redoublement de ferveur, soit pour réparer les imperfections qui ont pu se glisser dans notre prière, soit pour faire comme un dernier effort, afin de toucher plus vivement le cœur de notre Père céleste. Disons-le surtout avec un cœur plein de bons désirs. *Amen*, Ainsi soit-il ; oui Seigneur, soyez béni, soyez glorifié, c'est mon vœu le plus ardent. Exaucez-moi, ô le plus tendre des pères ; accordez-moi le pardon de mes offenses, la grâce de bien vous aimer ; rendez-moi digne de vous, digne du ciel que vous m'avez promis. *Amen*, Ainsi soit-il, Ainsi soit-il.

D. Devons-nous réciter souvent l'Oraison Dominicale?

R. Il faut la réciter souvent, et il est bon de la dire plusieurs fois le jour.

Si on nous disait : Voici une prière envoyée miraculeusement du ciel ; quiconque la récite est sûr de plaire à Dieu et d'obtenir ses grâces, comme on serait exact et empressé à la réciter ! On la regarderait comme le plus précieux trésor, et on se ferait un devoir de l'avoir sans cesse dans l'esprit et à la bouche, pour l'employer à chaque besoin. Mais l'Oraison Dominicale vient réellement du ciel, puisque c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'a enseignée ; elle doit donc nous inspirer la plus vive confiance, et nous pouvons nous en servir pour obtenir de Dieu quelque grâce que ce soit ; tout ce que nous pouvons demander s'y trouve renfermé. Et quoi de plus capable de toucher le cœur de notre Père céleste et de l'intéresser en notre faveur, que de lui adresser les propres paroles de son Fils? Il écoute alors avec plus de complaisance les vœux que nous élevons vers lui. Récitons-la donc souvent cette admirable prière ; elle est, dit saint Augustin, le remède à nos péchés journaliers ; elle est la clef d'or avec laquelle nous pouvons, quand il nous plaît, ouvrir les trésors du ciel. Les saints Pères lui donnent le nom d'Oraison quotidienne ; plus

nous en ferons usage, plus nous croîtrons en sainteté, plus nous nous enrichirons de mérites. Voilà pourquoi l'Église nous la met si souvent à la bouche; elle l'a placée au commencement et à la fin de tous ses offices, et au milieu de l'action solennelle du saint sacrifice. Gardons-nous bien de regarder la répétition de la même prière comme fastidieuse. Jésus-Christ, au Jardin des Oliviers, pria trois fois avec les mêmes paroles; les anges dans le ciel répètent constamment et sans jamais se lasser : saint, saint, saint, est le Seigneur, le Dieu des armées. On a vu des saints passer les journées et les nuits entières à réciter le *Pater*. Il est certaines gens qui semblent préférer quelques prières rares, sublimes, recherchées ; mais où en trouver une qui approche de l'Oraison Dominicale ? Récitez votre *Pater*, enfants, hommes du peuple, vous tous qui êtes peu instruits, et vous êtes assurés d'adresser à Dieu une prière incomparablement plus belle et mille fois plus efficace que toutes celles des docteurs et des savants.

Que si nous devons souvent réciter l'Oraison Dominicale, il y a, par conséquent, une obligation indispensable de la savoir. C'est la première prière que les parents doivent enseigner à leurs enfants, aussitôt qu'ils commencent à bégayer. Quelqu'un qui ne la saurait pas ou qui ne la comprendrait pas, serait indigne du nom de chrétien.

Pour qu'elle produise infailliblement son effet, récitons-la avec une foi vive, avec une grande ferveur, avec une ardente charité, avec un profond sentiment de ces vertus sublimes, par lesquelles nous faisons à Dieu l'hommage de nos cœurs [1].

TRAITS HISTORIQUES.

1. Nabal se révolta contre le roi David, sans savoir ce qu'il faisait; le lendemain, lorsqu'il vit le danger qu'il avait couru, il mourut de chagrin. Si nous connaissions tout le mal que le péché fait à l'âme, nous ne pourrions pas vivre un seul instant, après l'avoir commis.

2. En quelque affliction, danger ou tentation que nous soyons, Dieu, étant infiniment puissant et miséricordieux, peut et veut nous en délivrer, si c'est pour notre bien. C'est ainsi que nous voyons qu'il a autrefois sauvé Lot et sa famille de l'incendie de Sodome. Le Seigneur avait résolu de détruire cette ville, à cause des abominations dont elle se rendait journellement coupable. Mais Lot qui, bien qu'éloigné de la perfection d'Abraham, était cependant un homme juste, que les crimes de Sodome affligeaient et persécutaient, comme s'exprime saint Pierre (1), ne devait pas être compris dans la malédiction générale. Dieu envoya donc deux anges pour le retirer du milieu de cette ville infâme, avant que la vengeance céleste éclatât sur elle. Et, comme Lot différait toujours de sortir, malgré l'avertissement que lui donnaient les anges, ils le prirent par la main avec sa femme et ses deux filles, et le conduisirent hors de la ville, en lui recommandant de ne point demeurer dans tout le pays d'alentour, mais de se sauver sur la montagne, de peur qu'il ne pérît aussi lui-même avec les autres. A peine fut-il sorti que Dieu fit tomber une pluie de soufre et de feu, qui consuma Sodome et trois autres villes voisines également coupables, avec tous leurs habitants.

La manière dont les anges font sortir Lot de Sodome, est une grande image de celle en laquelle Dieu tire les hommes de la Sodome du siècle. Il leur annonce, par ses ministres et par les dispensateurs de sa parole, qui sont aussi ses anges, selon l'Écriture, que le monde va périr et que ceux qui l'aiment périront avec lui, comme dit saint Jean (2); et cependant ils n'en peuvent dégager leur cœur. Il faut leur faire une sainte violence, afin qu'ils en sortent; il faut que Dieu les prenne en quelque manière par la main et qu'il les en tire, comme il est dit qu'il prit par la main les Israélites, pour les faire sortir de la servitude d'Égypte. SACY.

Béthulie, assiégée par Holopherne, général des armées d'Assyrie, fut délivrée en un moment par la sagesse et le courage de Judith. C'était une sainte veuve, d'une excellente vertu, qui avait passé les années de son veuvage dans l'intérieur de sa maison, toujours dans le jeûne et le cilice, et, s'étant depuis longtemps fortifiée par ces saints exercices, elle se sentit, dans cette extrémité de son peuple, poussée d'un dessein qui ne pouvait venir que de Dieu. Après avoir reproché aux Juifs leur peu de confiance en Dieu, elle leur déclara qu'elle avait formé un grand projet qu'elle ne pouvait encore leur faire connaître, mais qu'elle leur recommandait seulement de prier pour elle, pendant qu'elle serait hors de la ville. Elle se rendit donc au camp des Assyriens, où elle fut reçue avec toute sorte d'égards, à

(1) Justum Lot oppressum à nefandorum injuriâ,... animam justam iniquis operationibus cruciabant. II. *Pet.*, II, 7, 8.

(2) Mundus transit et concupiscentia ejus. I. *Joan.*, II, 17.

cause de sa grande beauté, et conduite au général qui voulut qu'on la traitât parfaitement bien. A la suite d'un souper splendide, qu'Holopherne donna à son occasion, elle profita de l'état d'ivresse où il s'était réduit, pour exécuter son dessein. Quand tous les officiers furent retirés, se voyant seule avec cet impie, elle conjura le Seigneur d'armer son bras de force en cette rencontre; et, pleine d'un zèle divin, elle prit le sabre d'Holopherne, le tira de son fourreau, et, levant les yeux au ciel d'où elle attendait sa force, elle prit Holopherne par les cheveux, et, de deux coups, lui coupa la tête; et, l'ayant mise dans un sac, elle l'emporta et rentra dans Béthulie. Dès que le jour fut venu et que l'armée d'Holopherne eut su ce qui s'était passé, elle fut saisie d'une frayeur extrême; les Juifs sortirent en même temps de la ville, poursuivirent vivement les Assyriens, en tuèrent un grand nombre et partagèrent leurs riches dépouilles.

Cette histoire est admirable dans toutes ses circonstances. Elle nous fait voir, par un prodige qui surpasse tout ce que les hommes ont jamais inventé dans leurs fables, que Dieu est le protecteur de ceux qui le craignent, et, lorsqu'on a une véritable confiance en lui, on est invincible. Une femme seule coupe la tête du général de la plus redoutable armée qui fût dans le monde. Elle sauve seule la ville assiégée et toute la Judée, qui était menacée du même péril. Elle surprend le prince par sa beauté, le trompe par sa sagesse, et lui ôte la vie par son courage, elle est, dans l'exécution de ses merveilles, le bras de Dieu. ROYAUMONT.

3. On gagne beaucoup plus devant Dieu, par une seule demande du *Pater noster*, faite du fond du cœur, que par la récitation d'un grand nombre de formules de prières, dites précipitamment et sans attention. *Sainte* THÉRÈSE.

Saint Grégoire de Tours rapporte que saint Calupan, reclus, fut longtemps tourmenté par des remords, et que le désespoir, le chagrin et toutes les peines d'esprit l'accompagnaient partout. Les démons, sous la forme d'horribles serpents, venaient aussi souvent le tourmenter dans sa solitude. Il usa de toutes sortes de remèdes, pour se délivrer de ces peines et de ces mauvais esprits, sans pouvoir réussir. Il lui vint en pensée de faire usage du *Pater*, et, lorsqu'il en était à la dernière demande, il s'arrêtait, il la répétait plusieurs fois, et pendant qu'il disait : *Libera nos a malo*, il voyait renaître le calme dans son âme; les serpents qui l'entouraient, qui souvent lui serraient le cou, prenaient la fuite en criant : « Cette prière est pour nous un tourment. » GREG. TUR. *in vit. sanct.*

Saint Hugues, évêque de Grenoble, ne pouvait jamais se rassasier de réciter cette admirable prière, et d'en méditer le sens mystérieux. Dans une maladie assez grave qu'il eut, il la répéta jusqu'à trois cents fois en peu de temps. Son camérier lui fit observer que cette fatigue

pourrait lui nuire : « Au contraire, répondit le saint, plus je répète cette prière, plus je me trouve soulagé. » *Saint* Liguori.

Les Suisses, si renommés par leur bravoure, ne se sont pas moins distingués par leur attachement à leur religion, et, malgré les ravages qu'a faits parmi eux la Réforme, nous sommes encore témoins de nos jours du zèle des cantons catholiques à défendre leur foi et leur indépendance contre les coupables entreprises des cantons protestants. Il se montrent ainsi les dignes descendants de ces héros, qui se confessaient la veille, des batailles, et disaient, au moment de combattre, cinq *Pater* et cinq *Ave*, en l'honneur des cinq plaies de notre Seigneur Jésus-Christ. Puis ils se précipitaient sur leurs ennemis toujours très-supérieurs en nombre, les culbutaient, priaient encore pour rendre grâces, restaient trois jours sur le champ de bataille, afin que le vaincu pût prendre sa revanche, s'il la voulait, et rentraient ensuite chez eux, modestes, modérés, fidèles après la victoire comme avant le combat.— En 1536, lorsque la Réforme commença de troubler la Suisse, les soldats catholiques de Fribourg prêtaient, avant d'entrer en campagne, un serment qui vaut la peine d'être retenu. Ils juraient de « faire tout le mal possible à l'ennemi, de défendre leur bannière jusqu'à la mort; de ménager les prêtres, les femmes, les enfants, les vieillards, les églises, les couvents, à moins que l'ennemi ou son bien n'y fussent enfermés; de dire tous les jours, pour la gloire de Dieu et de l'armée céleste, cinq *Pater* et cinq *Ave*; de ne s'associer à aucun corps franc; d'observer fidèlement tous les articles de foi. » Veuillot, *Pèlerinage en Suisse.*

Il est encore un grand nombre de descendants de ces vrais catholiques, qui n'ont pas dégénéré. On les a vus naguère dans le Valais, armés pour la plus juste et la plus sainte des causes, se préparer par la prière à défendre leur foi et leur liberté. Le jour de la Toussaint, 1847, après avoir assisté pieusement au saint sacrifice et s'être approchés de la table sainte, ils sont allés tous, l'un après l'autre, faire toucher leurs épées aux reliques de saint Maurice et de ses compagnons, dans l'église qui porte son nom. Que le Dieu des armées et la reine des victoires les protégent!

QUATRIÈME LEÇON.

DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE ET DU CONFITEOR

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Explication littérale de l'*Ave, Maria*.

D. Quelle prière faites-vous ordinairement à la sainte Vierge?
R. La Salutation angélique.

Après l'Oraison Dominicale, la prière la plus usitée dans l'Église est celle que nous adressons à la sainte Vierge, et qu'on nomme *Salutation angélique,* parce qu'elle commence par les paroles que l'archange Gabriel adressa à Marie, lorsqu'il vint lui annoncer, de la part du Très-Haut, qu'elle était destinée à devenir la mère du Sauveur.

Cette prière se compose : 1° Des paroles de l'ange qui, en apparaissant à Marie dans sa maison de Nazareth, la salua en ces termes : *Ave, gratiâ plena, Dominus tecum,* je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; 2° des paroles de sainte Élisabeth, laquelle, félicitant Marie sa cousine de l'insigne honneur qu'elle avait de porter dans son sein le Sauveur du monde, lui dit : *Benedictus fructus ventris tui,* le fruit de vos entrailles est béni; 3° des paroles ajoutées par l'Église, pour implorer la protection de Marie. Cette addition forme le reste de la prière : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous,* etc.

On peut remarquer encore que cette prière renferme tout à la fois une louange, une action de grâces et une demande; une louange très-agréable à Marie, puisque nous lui disons, avec l'ange, qu'elle est pleine de grâce,

que le Seigneur est avec elle, qu'elle est bénie par-dessus toutes les femmes ; une action de grâces, puisqu'en lui disant, avec sainte Élisabeth, que Jésus le fruit de ses entrailles est béni, nous la remercions de la joie et du bonheur ineffables qu'elle a causés au monde, en donnant naissance au Fils de Dieu et en contribuant, d'une manière si prochaine, à la rédemption du genre humain; une demande, puisque nous la supplions humblement de s'intéresser pour nous auprès de l'Éternel. Cette prière est donc parfaitement composée pour plaire à la Reine du ciel, et nous attirer les grâces dont elle est la distributrice [1].

Chacun de ses mots renferme un sens admirable, dont nous allons donner une explication succincte, afin qu'on puisse ensuite la réciter avec plus de fruit.

Ave, Je vous salue. Remarquez bien que c'est un prince de la cour céleste, qui s'adresse à cette auguste fille de Juda. Avant elle, plusieurs patriarches de l'ancienne loi et même quelques saintes femmes, comme Sara et Agar, avaient bien été honorées de la visite des anges ; mais nous ne voyons nulle part que ces esprits bienheureux aient été les premiers à saluer les personnes auxquelles ils daignaient se manifester, ni qu'ils leur aient donné de grandes marques de respect. Tout au contraire, ceux qu'ils favorisaient de leur présence, se prosternaient devant eux et leur rendaient toute sorte d'honneurs, à cause de l'excellence de leur nature et de leur sublime dignité. Ici, pour la première fois, c'est un ange qui s'incline devant une créature humaine ; Gabriel s'approche de Marie avec les plus grandes marques de vénération. Bien qu'accoutumé à la gloire du ciel, il est étonné de celle de Marie, qu'il voit enrichie de tous les dons de la grâce, qu'il admire comme le plus cher objet des complaisances du Très-Haut, et, contemplant en elle cette sainteté éminente, qui l'élève infiniment au-dessus de tous les esprits célestes et qui lui a valu l'honneur d'être prédestinée à devenir la mère de son Dieu, il s'empresse de lui rendre le premier ses hom-

mages, et la salue comme le chef-d'œuvre de la création : *Ave, gratiâ plena*. Apprenons de là avec quelle humilité des pécheurs comme nous, des vers de terre comme nous, doivent adresser à Marie la même salutation. Ne prononçons jamais ce mot *Ave* ou *Je vous salue* qu'avec les sentiments d'une haute estime pour l'éminente sainteté de la Vierge, d'un profond respect pour sa grandeur incomparable, d'une extrême joie pour son bonheur accompli. Disons-lui avec un auteur ancien : « C'est à vous, Vierge auguste, qu'il appartient véritablement de vous conjouir, parce que vous possédez, dans votre sein, le trésor de la joie, la source de toutes les délices (1). » Disons-lui encore avec l'Église : « Recevez cet *Ave*, ce salut, comme s'il venait de la bouche de l'ange, et faisant disparaître à tout jamais le nom d'Ève qui nous rappelle notre perte, affermissez-nous dans la paix que vous avez apportée au monde, en lui donnant le fruit de vie. »

Sumens illud ave
Gabrielis ore,
Funda nos in pace,
Mutans Evæ (2) nomen.

Je vous salue, Marie. Ce nom signifie *Maîtresse, Reine, Dame*. En effet, en devenant la mère de son Dieu, Marie est devenue la grande dame de l'univers, la Reine du ciel et de la terre, la Reine des anges et des hommes. Elle a eu sous ses ordres celui qui commande à la nature entière ; pendant trente années de sa vie mortelle, Jésus lui a été soumis, et encore maintenant dans le ciel, il se fait un plaisir de complaire en tout à sa sainte mère. C'est ce qui a fait dire à saint Bonaventure : « Le Seigneur tout-puissant est avec vous, et vous êtes toute-puissante (3). » Il n'y a donc pas de grâces qu'elle ne puisse nous obtenir.

(1) Tuum est reverà avere et gaudere. *Chryssippus. Hierosoly.*

(2) Plusieurs auteurs anciens ont remarqué que le mot *Ave* est l'anagramme du mot *Eva*.

(3) Dominus potentissimus tecum est, et tu potentissima. *D. Bonav.*

Ce nom signifie encore *étoile, illuminatrice de la mer.* Elle brille, en effet, d'un éclat ineffable et par ses mérites et par ses exemples, dont la splendeur l'emporte infiniment sur toute la beauté des étoiles (1). Dieu, dit saint Jérôme, a créé deux grands astres, l'un pour présider au jour, c'est le soleil; et l'autre, pour éclairer pendant la nuit, c'est la lune. Le premier représente Jésus, qui éclaire les justes ; le second est la figure de Marie, qui touche et convertit les pécheurs. Mais de même que la lune tire sa lumière du soleil, de même Marie tire toute sa puissance de son Fils, et elle nous en fait sentir les heureux effets. Au milieu de la mer orageuse de ce monde, elle répand sur nous ses rayons bienfaisants ; et si, parmi les flots des tentations dont nous sommes battus, nous avons soin de fixer nos yeux sur elle et de l'invoquer avec amour, elle nous conduira infailliblement au port du salut.

Enfin ce nom signifie *amertume de la mer.* Car, s'il y a eu des moments de joie et de gloire pour Marie, on peut dire cependant que sa vie presque entière s'est passée dans les alarmes et les afflictions; elle a été la mère des douleurs, et, surtout au Calvaire, quand elle fut témoin des souffrances et des ignominies de son divin Fils, son affliction fut grande comme la mer (2).

Que ce doux nom de Marie soit souvent sur nos lèvres. En quelque péril que nous nous trouvions, ayons recours à notre puissante protectrice. « Regardez cette étoile de salut, invoquez Marie, » vous dit saint Bernard (3). Après le nom adorable de Jésus, il n'en est pas de plus beau, de plus doux, de plus cher à la piété chrétienne que celui de Marie. Prononçons-le donc avec confiance, avec amour. Saint Bernard voudrait qu'il ne sortît jamais de notre bou-

(1) Micat meritis, illustrat exemplis *D. Bern., super Missus, Homil.* 2.

(2) Magna est velut mare contritio tua. *Thren.*, II, 13.

(3) Respice stellam, voca Mariam. *D. Bern.*, *super Missus*, *Homil.* 2.

che ni de notre cœur (1). C'est une pieuse coutume de se découvrir par respect, ou d'incliner sa tête, chaque fois qu'on le prononce ou qu'on l'entend prononcer. L'Église, pour l'honorer d'un culte particulier, lui a consacré une fête, qui se célèbre dans l'octave de la nativité de la sainte Vierge. C'est le seul nom, avec celui de Jésus, auquel elle ait accordé une telle distinction [2].

Pleine de grâce. Ce peu de mots renferme le plus bel éloge de Marie. L'ange ne lui dit pas : « Je vous salue, noble vierge de Juda, fille d'Abraham et de David, » parce que sa dignité ne lui venait ni du sang royal qui coulait dans ses veines, ni d'aucun avantage temporel, mais des faveurs extraordinaires dont le Seigneur l'avait comblée. Elle fut d'autant plus enrichie des trésors de la grâce, qu'elle devait avoir des rapports plus intimes avec celui qui en est l'auteur. Préparée par les mains du Tout-Puissant pour la destinée la plus sublime, elle fut ornée de toute sorte de mérites, remplie de toutes les bénédictions du ciel ; et le Saint-Esprit, qui descendit en elle avec toutes les vertus inséparables de sa divine essence, la combla de toutes les perfections, la pénétra et la remplit tout entière de sa grâce. Aussi, l'Église lui applique-t-elle ces paroles du Cantique des cantiques : « Votre beauté est parfaite, et il n'y a point de tache en vous (2). »

Sans doute, plus d'une fois, Dieu a répandu ses faveurs avec une sainte prodigalité sur ceux qu'il destinait à quelque emploi sublime, comme par exemple, sur les patriarches, sur les prophètes, sur saint Jean-Baptiste, sur les prédicateurs de son Évangile ; mais aucun d'eux n'a été aussi privilégié que Marie. Pour cette Vierge auguste, qui devait être honorée de la maternité divine, il fallait un ordre de grâces à part ; il fallait qu'elle fût pleine de grâces, afin qu'il y eût quelque proportion entre elle et le

(1) Non recedat ab ore, non recedat à corde. *D. Bern.*, *ibid.*

(2) Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. *Cantic.*, VI, 7.

Verbe fait chair, duquel saint Jean a dit qu'il était plein de grâce et de vérité (1). Ce n'est pas qu'il y eût une ressemblance parfaite entre la mère et le Fils, car il y a une distance infinie entre la créature et le Créateur ; nous inférons seulement de ces paroles que Marie possédait une abondance de grâces, qui ne s'est jamais trouvée dans aucune créature.

Cette grâce qu'elle avait reçue avec tant d'abondance, Marie la conserva toujours comme son plus précieux trésor, s'appliquant constamment à la faire croître et fructifier dans son cœur, par sa soumission parfaite à la volonté divine, par sa fidélité à toutes les inspirations célestes et sa ferveur dans le service de Dieu. C'est ce qui fixa sur elle le choix de la Providence, pour l'accomplissement de ses desseins. Il y avait, de son temps, de grandes princesses, parées de tous les avantages de la nature, et qui peut-être faisaient l'admiration de leur siècle ; et ce n'est sur aucune d'elles que Dieu daigna abaisser ses regards. Il préféra une jeune Vierge, inconnue aux hommes, mais aimée du ciel, parce qu'elle était pleine de grâce. Comprenons par là que la véritable richesse de l'homme, c'est la grâce sanctifiante. Tous les titres, toutes les dignités du monde, ne sont rien sans elle ; et nous, hélas ! nous semblons n'en faire aucun cas, nous la sacrifions aux plus frivoles plaisirs. O Marie, faites que désormais notre principale occupation soit de mériter comme vous la grâce, de la conserver et de l'accroître dans nos cœurs. Quelle confusion pour nous, si, tout en vous félicitant de ce que vous êtes pleine de grâce, nous nous trouvions nous-mêmes pleins de péchés [3] !

Le Seigneur est avec vous. Le Seigneur est avec toutes les créatures par son immensité et sa toute-puissance ; il est même avec les pécheurs par sa grâce actuelle, qui éclaire les esprits et touche les cœurs ; il est plus intimement avec

(1) Plenum gratiæ et veritatis. *Joan.*, I, 14.

les justes par sa grâce sanctifiante, qui est un des écoulements les plus magnifiques de sa bonté; mais il est avec Marie d'une façon toute singulière, puisque cette Vierge incomparable eut le bonheur d'être unie à son Dieu, non-seulement de cœur, par les liens d'une charité plus que séraphique, mais encore de corps, en qualité de mère (1). « Le Père était avec elle, dit saint Bernard, lui qui fit « qu'elle conçut dans le temps celui qu'il engendre de « toute éternité; le Fils était avec elle, lui qui s'est revêtu « de sa chair; le Saint-Esprit était avec elle, lui qui sanc« tifia, conjointement avec le Père et le Fils, son sein « virginal (2). » Quelle gloire pour une simple créature! Aussi, à cause de ses rapports admirables avec les trois personnes divines, elle surpasse en dignité tous les esprits célestes; elle ne voit que Dieu au-dessus d'elle.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes. En lui adressant ces paroles, l'ange l'élevait infiniment au-dessus de toutes les femmes, qui avaient existé jusqu'alors ou qui devaient paraître dans la suite des siècles. Est-il, en effet, parmi tant d'héroïnes de l'Ancien et du Nouveau Testament, une seule qu'on puisse mettre en parallèle avec Marie? Et d'où vient qu'elle est bénie de la sorte? A cause de ses priviléges, qui la distinguent de toutes les autres personnes de son sexe, de la manière du monde la plus glorieuse : 1° elle a été préservée de la moindre tache du péché; 2° elle a été l'instrument dont Dieu s'est servi, pour lever la malédiction qui pesait sur le genre humain; 3° elle a donné au monde le fruit de vie, notre Seigneur Jésus-Christ, qu'elle a conçu sans tache, porté sans peine, enfanté sans douleur; 4° elle est une source de bénédictions et l'origine de tous nos biens (3). Aussi cette auguste Vierge, tout étonnée des

(1) Consentione voluntatis et conjuratione carnis. *D. Bern., super Missus, Homil.* 2.

(2) D. Bern., *super Missus, Homil.* 3, n. 4.

(3) Fons benedictionum et bonorum omnium scaturigo. *Pet. Dam., de Assumpt. Orat.* 2.

grandes choses que le Seigneur a faites en elle et par elle, et se regardant comme le centre par où viennent aboutir toutes les bénédictions de l'Ancien et du Nouveau Testament, s'écrie, dans l'extase de sa reconnaissance, que toutes les nations la proclameront bienheureuse (1) ; et sa prédiction se vérifiera jusqu'à la fin du monde.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Les grâces, dont le Seigneur l'avait favorisée, étaient tellement manifestes, que sainte Élisabeth, dès qu'elle la vit, saisie tout à coup d'une inspiration divine, ne put s'empêcher de répéter ces paroles de l'ange : *Benedicta tu in mulieribus.* Mais ces bénédictions, la Vierge ne les a reçues avec tant d'abondance que pour nous en faire part. Comme une bonne mère, elle n'a d'autre plaisir que d'enrichir ses enfants; et tous ceux qui la salueront bénie entre toutes les femmes, sont assurés de recevoir, en récompense, les plus grandes et les plus efficaces bénédictions.

Jésus le fruit de vos entrailles est béni. Toute la gloire de cette auguste Mère vient de son fils. Quelle idée ne devons-nous pas avoir de cette fleur divine, qui a produit un fruit si exquis ! Ève nous avait donné la mort, en portant une main criminelle sur le fruit défendu ; Marie nous a donné le fruit de vie. Bénie soit donc à jamais la tige d'où est sorti un si admirable rejeton ! Mais Jésus est béni dans un sens infiniment plus sublime que sa mère ; car ce divin Sauveur est le principe de toutes les bénédictions, qui se sont répandues sur la terre, et nul ne peut être béni et sanctifié que par lui. En tant que Dieu, dit saint Paul (2), il est élevé au-dessus de tout et béni dans tous les siècles. Il est béni de Dieu, comme étant son Fils bien-aimé, qui s'est consumé par le zèle ardent de sa gloire et qui lui a obéi jusqu'à la mort. Il est béni par les anges, qui tiennent de lui l'être, la grâce et la gloire dont ils jouissent, et qui

(1) Beatam me dicent omnes generationes. *Luc.*, I, 48.
(2) Qui est super omnia Deus benedictus in sæcula *Rom.*

le voient, avec un indicible plaisir, réparer leurs ruines en introduisant dans le ciel ses prédestinés, à la place des anges déchus. Il est béni par les hommes, qu'il a sauvés par son incarnation.

Tout en Jésus mérite d'être béni : son front auguste, couronné d'épines, pour nous préparer une couronne de gloire dans le ciel ; sa bouche sacrée, d'où se sont échappés tant d'oracles de salut ; ses mains adorables, qui ont semé tant de bienfaits ; ce cœur divin, asile toujours ouvert aux âmes affligées. Tout en la personne de notre Sauveur est digne d'ètre loué, béni, adoré, jusqu'à ce nom de Jésus, nom d'une grâce et d'une douceur inexprimables, nom redoutable à l'enfer, mais qui fait les délices et la consolation de toutes les âmes, en qui règne la divine charité.

Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que ce fruit de bénédiction, que Marie a produit de son sein, doit être notre nourriture. Jésus-Christ s'est renfermé dans la sainte Eucharistie pour être l'aliment de nos âmes, et celui qui mange de cette manne divine vivra éternellement.

Sainte Marie, Mère de Dieu. C'est ici le commencement de la troisième partie de la Salutation Angélique, qui renferme, comme nous l'avons dit, une humble supplique, par laquelle nous prions Marie d'intercéder pour nous maintenant et à l'heure de notre mort. Nous l'appelons *sainte,* et ce mot doit être pris dans le sens le plus étendu. Car, après la sainteté de Dieu, il n'en est pas de plus éminente que celle de Marie. A elle seule, elle a eu autant de vertus et de mérites que tous les saints réunis ensemble ; et il ne sera jamais donné à aucune intelligence mortelle de comprendre le haut degré de perfection auquel elle est parvenue. Aussi l'a-t-on de tout temps regardée, et à juste titre, comme un trésor et un abîme de sainteté (1).

Nous l'appelons encore *Mère de Dieu,* parce qu'elle l'est effectivement, ayant conçu dans son chaste flanc et enfanté

(1) Omnis sanctitatis thesaurus. *Andr. Cret.*

Jésus-Christ, qui est véritablement Dieu ! Quelle dignité ! « Écoute, ô homme, s'écrie là-dessus saint Anselme, contemple et admire. Le Père céleste avait un Fils unique et consubstantiel ; mais il n'a pas voulu que ce Fils n'appartînt qu'à lui seul ; il en a fait part à Marie, et elle est véritablement sa mère sur la terre, comme il est son père dans le ciel (1). » Ce titre doit animer notre confiance en sa protection ; car, si elle est mère de Dieu, elle a donc un libre accès auprès de son Fils, et que ne peut-elle pas obtenir d'un Dieu, qui a daigné naître d'elle ? Il suffit que nous l'invoquions avec ferveur, pour qu'elle vienne aussitôt à notre secours.

Priez pour nous. Nous la conjurons de s'entremettre pour nous auprès de la miséricorde divine, car elle ne peut rien que par Jésus. Voilà pourquoi nous ne lui disons pas de nous donner directement elle-même la grâce, parce qu'elle n'en est que la distributrice ; Dieu seul en est l'auteur et le maître. Nous la conjurons seulement de nous obtenir de son Fils ce qui nous est nécessaire, assurés que nous sommes que sa prière ne sera jamais rebutée, tandis que les nôtres, si elles n'étaient soutenues par les siennes, seraient le plus souvent de nul effet.

Nous prenons la qualification de *pauvres pécheurs*, et en est-il une qui nous convienne mieux que celle-là ? Ainsi, par notre humilité, nous voulons exciter sa compassion, et l'attendrir sur notre sort. Mais si, tout en prononçant ces mots, nous conservions encore de l'attachement au péché, quelle détestable hypocrisie ! Toute bonne, toute miséricordieuse qu'est Marie, que peut-elle faire pour nous, si nous ne mettons fin à nos désordres ? Ah ! *pauvres pécheurs*.. quel contraste entre ce ton suppliant et la dureté de votre cœur ! Marie est votre refuge, votre consola-

(1) Intendat mens humana, contempletur et stupeat. Non est passus manere suum, sed eum esse voluit Mariæ unicum. *D. Anselm*

trice : plus vous êtes chargés de crimes, plus elle sent s'émouvoir en votre faveur les entrailles de sa miséricorde, à la vue de votre déplorable état. Mais vous n'éprouverez les effets de sa tendresse qu'à proportion de la vivacité de votre componction. *Pauvres pécheurs...* convertissez-vous donc, détestez vos égarements, et Marie vous obtiendra le pardon de son divin Fils [1].

Nous la supplions de prier pour nous *maintenant*, parce qu'à tout moment nous avons besoin de son assistance. A chaque instant, de nouveaux dangers nous menacent, et nous avons besoin de nouvelles grâces pour les éviter ; à chaque instant, nous avons de nouveaux devoirs à remplir, et il nous faut de nouvelles forces pour nous en acquitter dignement ; à chaque instant, nous devons gagner le ciel, et nous ne le pouvons sans la grâce de Dieu et sans la protection de Marie. O Vierge sainte, priez pour nous maintenant. Eh ! savons-nous si l'instant qui va suivre sera à nous ? Hélas ! notre vie tient à si peu de chose ; un souffle peut la briser. Priez donc pour nous, Vierge sainte, *maintenant*, afin que nous profitions bien de tous les instants qui nous sont donnés pour opérer notre salut ; mais priez aussi pour nous, priez surtout :

A l'heure de notre mort. C'est le moment décisif pour notre éternité. A cette heure critique, le démon redouble ses efforts pour nous perdre, les tentations sont plus violentes, la crainte des jugements de Dieu jette dans le trouble, et la charité des plus justes est exposée à se refroidir et à s'éteindre. Que sera-ce des pécheurs, qui n'ont jamais ou presque jamais aimé le Seigneur, qui n'ont pas songé à expier leurs fautes par la pénitence ? Le souvenir de leurs iniquités les effraie, la terreur des châtiments qu'ils ont mérités par leurs crimes les plonge dans le désespoir. Oh ! qu'un pauvre agonisant est à plaindre ! Placé entre le ciel et l'enfer, entre deux abîmes, il ne lui faut qu'une bonne ou une mauvaise pensée pour le sauver ou pour le perdre. O Vierge sainte, intercédez pour nous à ce moment

terrible; sous votre puissante protection, nous sommes à l'abri des embûches de Satan; et, quand notre âme sortira du corps, daignez la présenter vous-même au tribunal de votre Fils, afin qu'il la juge dans sa bonté et non dans sa justice [5].

Amen. Ainsi soit-il. C'est une répétition et une confirmation de tout ce que nous venons de dire. Par là, nous ratifions toutes les louanges que nous avons données à Marie, et nous lui renouvelons la prière que nous lui avons adressée. Amen, ainsi soit-il, que tout ce que je viens de dire s'accomplisse; que Marie soit louée, bénie, aimée; qu'elle se montre toujours ma bonne mère; que je sois son enfant pieux et docile; qu'elle veille sur moi; qu'elle me conduise au ciel! Amen, amen.

TRAITS HISTORIQUES.

Avant de commencer cette série de traits à la louange de Marie, nous ferons une observation très-importante, tirée de saint Alphonse de Liguori, et également applicable aux exemples que nous avons déjà cités ou que nous pourrons citer dans la suite. Des hommes qui se vantent de ne point se livrer aux préjugés, dit cet illustre et saint pontife, se font un honneur de ne point croire d'autres miracles que ceux qui sont consignés dans les saintes Écritures, et regardent les autres comme des fables, qui ne conviennent qu'aux femmelettes. Le père Jean Crasset, ce savant et pieux auteur, dit à ce sujet: « Il est facile aux gens de bien d'ajouter foi aux miracles, et il est également facile aux méchants de les tourner en dérision. » Il ajoute que c'est une faiblesse de croire tout indifféremment, mais que refuser de croire les miracles rapportés par des hommes d'un mérite et d'une piété reconnus, c'est une impiété, si l'on pense que ces miracles soient impossibles à Dieu; ou une témérité, si l'on rejette l'autorité de tels auteurs. Nous croyons un Tacite, un Suétone, et nous oserions refuser notre confiance à des écrivains chrétiens, savants et vertueux. Il y a moins de danger, disait le P. Canisius (1), à croire ce qui est rapporté avec probabilité

(1) De Deip., l. V, c. XVIII.

par des gens de bien, sans être nié par les savants, lorsque, d'ailleurs, on y voit des motifs d'édification, qu'à le repousser avec dédain et sans fondement.

1. Le savant P. Suarez disait qu'il donnerait tout pour le mérite d'un seul *Ave, Maria.* — Le bienheureux Alphonse Rodriguez parvint à la plus haute perfection, en récitant cette touchante prière; il saluait la sainte Vierge chaque fois qu'il entendait sonner les heures; et il éprouvait toujours la plus douce consolation à observer cette pratique. — Thomas à Kempis était un fervent serviteur de Marie; il la saluait sans cesse par l'*Ave.* Quand il passait près d'une image de sa protectrice, il disait: *Ave, Maria;* il n'entrait jamais ni ne sortait de sa chambre, sans dire: *Ave, Maria.* Il obtint par ce moyen de grands biens pour son âme; c'était un enfant de bénédiction. Quelques compagnons, dont il ne se méfiait pas, l'ayant détourné de sa dévotion à Marie, il sentit bientôt sa piété se ralentir; il n'avait plus la même ardeur pour la prière, pour la communion, pour l'étude. Il fallut une vision pour le ramener à ses devoirs. Il vit en songe Marie, qui comblait de biens plusieurs de ses condisciples. Il attendait les mêmes faveurs; mais Marie se présentant à lui: « Qu'attends-tu, lui dit-elle, toi qui as cessé de me saluer? Que sont devenus ces *Ave,* que tu m'adressais autrefois? Retire-toi, ingrat; tu ne mérites plus ma protection. » Thomas se réveille, et reprend aussitôt ses prières accoutumées. Il pleura longtemps sa tiédeur, et craignit toujours la compagnie des jeunes gens, qui n'aiment pas Marie et qui détournent de sa dévotion.

Saint Liguori appelait l'*Ave* la parole délicieuse des saints. Jamais il n'avait plus de plaisir que lorsqu'il prononçait l'*Ave, Maria.* On lui voyait souvent couler les larmes des yeux, au commencement de son office, lorsqu'il faisait cette prière; il en parlait sans cesse dans ses prédications; il conseillait surtout de ne jamais prier sans avoir le désir sincère de mener une vie plus sainte.

Sainte Catherine de Sienne avait la pratique de se servir des premières paroles de la Salutation Angélique à chaque degré d'escalier, lorsqu'elle descendait ou montait. A l'âge de sept ans, on la trouvait dans quelque lieu secret, récitant l'*Ave, Maria* avec tant de ferveur, que ceux qui l'entendaient en étaient touchés et souvent convertis. C'est par cette grande dévotion qu'elle obtint le désir de se consacrer entièrement à Dieu, et de faire le vœu de virginité.

Saint Edmond, qui devint archevêque de Cantorbéry, avait été élevé dans une grande dévotion envers la sainte Vierge. Sa mère, l'envoyant à Paris pour faire ses études, lui recommanda de prendre bien garde de ne pas manquer de s'adresser tous les jours à Marie, sa protectrice. Cette vertueuse mère lui écrivait très-souvent de fuir les mauvaises compagnies, de fréquenter les sacrements de pénitence et d'eucharistie, et souvent elle lui envoyait des instruments

de pénitence, pour réprimer, disait-elle, les mauvais penchants. Le jeune homme, docile aux conseils de sa mère, se montra toujours fort zélé pour la gloire de la Vierge Marie ; il allait plusieurs fois par jour se prosterner devant une de ses statues, et pour marque de son engagement au service de la Reine des anges, il mit dans un doigt de sa statue un anneau où était gravée la Salutation Angélique. On remarqua, après sa mort, que sur son anneau épiscopal était gravée la Salutation Angélique. On s'en servit dans la suite, pour opérer un grand nombre de guérisons. *Annuaire de Marie.*

2. Saint Étienne, roi de Hongrie, plus célèbre encore par sa tendre piété envers la sainte Vierge que par les qualités royales qu'il porta sur le trône, avait un si profond respect pour le sacré nom de Marie, qu'il n'osait même le prononcer. Il la nommait communément la Grande-Dame. Tous les Hongrois, à son exemple, lui donnaient le même titre, et, s'il arrivait qu'en leur présence, on proférât le saint nom de Marie, tous à l'instant tombaient à genoux ; et, s'inclinant jusqu'à terre, ils témoignaient ainsi la vénération qu'ils avaient pour un nom si auguste. *Paraphrase du Salve*, par *saint* Liguori.

Sainte Radegonde, épouse du roi Clotaire, avait gravé sur sa poitrine, avec un fer aigu, l'aimable nom de Marie ; et deux de ses serviteurs l'avaient aussi imprimé sur la leur, avec un fer rouge.

Gloires de Marie.

Le bienheureux Herman prononçait très-fréquemment le sacré nom de Marie, et en ressentait des effets prodigieux. Quand il était seul, il se prosternait contre le pavé de sa cellule, et, dans cette posture, il aimait à répéter sans cesse : Marie !... Marie !... Marie !... Un de ses amis, qui était aussi très-dévot à la sainte Vierge, l'ayant surpris dans un de ces moments qu'il consacrait à honorer le nom de son aimable mère, fut étonné de le voir si longtemps et si profondément abîmé : — Que faites-vous là, lui dit-il, et quels sentiments vous occupent ? — Je cueille, répondit Herman, mais avec une consolation divine, les fruits délicieux du doux nom de Marie. Quand je le prononce, il me semble que toutes les fleurs, que tous les parfums se réunissent autour de moi pour embaumer les airs, tandis qu'une certaine vertu que j'ignore remplit mon âme d'une joie toute céleste. Je me délasse ici de tous mes travaux ; j'oublie toutes les amertumes de la vie ; je voudrais, s'il m'était possible, ne jamais sortir de cette position, ne cesser jamais de répéter le saint nom de Marie ! Surius.

3. Saint Jean Climaque rapporte qu'un nommé Carcérius avait une grande dévotion envers la sainte Vierge : il la saluait souvent, il chantait des cantiques en son honneur ; quand il récitait l'*Ave, Maria*, il s'arrêtait toujours à ces paroles *gratiâ plena*, vous êtes pleine de grâces. Étant tombé dangereusement malade, il éprouvait des con-

vulsions affreuses, il se mordait les lèvres et la langue. Au moment où on lui faisait la recommandation de l'âme, Marie apparut et lui dit : « Je viens pour te guérir, et je ne souffrirai pas qu'une bouche « qui a tant chanté mes louanges, et qu'un cœur qui a tant médité « sur les grâces que Dieu m'a accordées, souffre davantage ; sois donc « guéri, et continue à me louer. » Dieu lui ayant donné encore quelques années, il les passa dans la vie la plus sainte, publiant partout le bonheur que l'on goûte au service de Marie.

4. Quelques péchés que l'on ait commis, tant qu'on a Marie pour protectrice, on ne doit jamais désespérer de son salut.

Sainte Gertrude vit un jour la sainte Vierge, avec un grand manteau, sous lequel elle recevait toute sorte de bêtes féroces, des lions, des ours, des tigres. Elle les flattait et les recevait avec joie, elle leur prodiguait mille caresses, et toutes ces bêtes devenaient des agneaux. C'est un emblème touchant de la miséricorde de Marie à l'égard des pécheurs.

Dans le temps que saint François de Borgia était à Rome, un grand pécheur se présenta à lui. Il trouva dans cet homme tant de désordres qu'il n'osa se charger de sa conscience ; il le renvoya au père Acosta, qui était très-éclairé dans la direction des âmes. Voici le récit que lui fit cet insigne coupable : « Mon père, dans mon bas âge, je paraissais avoir de la religion ; je priais Marie, je la saluais sans cesse, je communiais souvent ; mais, dans le fond du cœur, j'étais gâté, je cachais mes péchés en confession; j'ai accumulé crimes sur crimes, sacriléges sur sacriléges ; parfois je promettais de me corriger, et, dès que l'occasion se présentait, je retombais dans mes crimes honteux. Plusieurs fois, lorsque j'allais communier, Jésus-Christ m'a apparu et m'a dit : « Pourquoi, malheureux, me maltraites-tu de cette sorte, moi qui ai tant de bonté pour toi ? N'est-ce pas assez d'avoir été crucifié par les Juifs ? faut-il donc que je trouve encore un nouveau calvaire dans ton cœur ? » Accoutumé avec le péché, j'étais insensible ; mais voici le dernier trait de miséricorde de la part de mon Dieu. Ce matin, un ange m'a apparu, il m'a présenté une hostie consacrée et m'a dit : « Connais-tu ce Dieu sauveur qui t'a comblé de biens, et que tu profanes depuis tant d'années ? Voici le châtiment de ton ingratitude. » En finissant ces mots, il a saisi une épée pour me donner la mort. Comme hors de moi-même, me voyant perdu pour toujours, je me suis écrié : *Ave, Maria !* Je vous salue, Marie ; vous seule pouvez me sauver. L'ange m'a répondu : C'est la dernière miséricorde de Dieu à ton égard ; Dieu te laisse, par la protection de notre Reine, encore quelque temps sur la terre, pour expier tes péchés. » Le père Acosta consola ce malheureux, qui fit la plus rude pénitence jusqu'à la mort. *Tiré de* BOVIUS, *d'après saint* LIGUORI.

Le père Seignery rapporte un trait bien remarquable dans son livre intitulé le *Chrétien instruit*. « Un jeune homme, dit-il, alla se confes-

ser à Rome ; il était plongé dans les habitudes les plus honteuses. Le confesseur l'accueillit avec beaucoup de charité ; et, touché de sa misère, il lui dit que la dévotion à Marie pourrait le délivrer de ses vices. Il lui donna pour pénitence de réciter matin et soir, en se levant et en se couchant, un *Ave, Maria*, jusqu'à la prochaine confession ; il l'engagea à lui faire l'offrande de ses yeux, de ses mains et de tout son corps, en la priant de le regarder comme lui appartenant, et de baiser trois fois la terre. Le jeune homme accomplit cette pénitence ; mais, au commencement, ce fut avec peu d'amendement. Cependant le confesseur continua de l'exhorter vivement à ne point cesser, et l'anima à la confiance en Marie. Le pénitent alla voyager en divers lieux, pendant quelques années ; de retour à Rome, il se présenta au même confesseur, qui fut tout étonné et plein de joie de le voir entièrement changé et corrigé. « Mon fils, lui dit-il, comment avez-vous obtenu de Dieu une aussi grande grâce? » — « Mon père, répondit le jeune homme, je n'ai point cessé de pratiquer en l'honneur de la sainte Vierge la dévotion que vous m'avez indiquée. » Il persévéra dans cet état, et mourut saintement.

5. On rapporte que, dans les Indes, un insulaire se trouvant au lit de la mort, délaissé de tout le monde, recourut à Marie, dont il avait entendu célébrer la puissance par des chrétiens. La sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Me voici, je suis celle que tu invoques; va, fais-toi chrétien. » Tout à coup, il se sentit guéri, alla trouver un missionnaire, qui l'instruisit et le baptisa. Beaucoup d'autres Indiens se convertirent, à cause de ce miracle. *Hist. Édifiantes.*

A Reisberg, vivait un chanoine régulier, nommé Arnauld, extrêmement dévot à la sainte Vierge. Se voyant près de mourir, il reçut les sacrements, fit appeler ses religieux, et les pria de ne le point abandonner dans ses derniers moments. A peine leur avait-il fait cette recommandation, comme par un pressentiment secret de ce qui devait lui arriver, qu'en leur présence il commença à trembler de tous ses membres. Une sueur froide, des yeux hagards indiquaient assez l'état de son âme; mais il le manifesta bien davantage quand, d'une voix altérée, il leur dit : « Ne voyez-vous pas ces démons qui m'entourent, et veulent emporter mon âme dans les enfers ? Mes frères, implorez pour moi le secours de Marie, c'est en elle que j'espère. » Aussitôt les religieux commencèrent les litanies de la Vierge ; et, quand ils en vinrent à ces mots : *Sancta Maria, ora pro eo*, le moribond les interrompant : « Répétez, leur dit-il, le nom de Marie, car je suis déjà au tribunal de Dieu. » Et, après une courte pause, il reprit comme s'il répondait à son accusateur : « Oui, j'ai fait cela, mais j'en ai fait pénitence. » Puis, s'adressant à la sainte Vierge : « O Marie, s'écria-t-il, je les vaincrai, mes ennemis, si vous venez à mon aide. » La nuit se passa dans ces terribles assauts, auxquels il ne cessait d'appeler le crucifix et le saint nom de Marie ; mais, avec le jour, le calme reparut,

et Arnauld, d'un visage serein, fit éclater sa joie, de ce que Marie, son refuge, lui avait obtenu le salut éternel. Ensuite, se tournant du côté de la Vierge qui l'invitait à la suivre : « Je viens, ma princesse, je viens, » dit-il, et, dans l'effort qu'il fit pour se soulever, il expira doucement ; mais, au défaut de son corps, son âme, comme nous l'espérons, suivit Marie dans le royaume de la gloire éternelle.

Saint Liguori.

Une pauvre bergère, qui avait une tendre dévotion pour la sainte Vierge, mettait tout son bonheur à se retirer dans une petite chapelle de Notre-Dame, située sur la montagne, et, tandis que ses troupeaux paissaient tout à l'entour, elle demeurait là des heures entières, dans de doux entretiens avec sa bonne Mère. L'image de la sainte Vierge était en relief, et sans aucun ornement ; la bergère lui fit un manteau d'un morceau d'étoffe la plus propre qu'elle put trouver. Une autre fois, elle cueillit des fleurs des champs dont elle forma une guirlande; puis, montant sur l'autel de la chapelle, elle posa la guirlande sur la tête de la statue : « Ma Mère, dit-elle ensuite à Marie, je voudrais « placer sur votre front une couronne d'or et de pierres précieuses ; « mais, parce que je ne suis qu'une pauvre bergère, je ne puis vous « donner qu'une couronne de fleurs ; acceptez-la du moins comme un « gage de mon amour.» C'est par de semblables hommages que cette jeune fille s'efforçait d'honorer sa maîtresse. La bienheureuse Vierge sut la récompenser de ses visites et de son affection. La bergère tomba malade, et elle était à toute extrémité, lorsqu'il arriva que deux religieux, passant par cet endroit et fatigués du voyage, s'assirent sous un arbre pour se reposer. L'un s'endormit, et l'autre demeura éveillé ; mais tous deux eurent la même vision. Ils virent une troupe de jeunes vierges, toutes parfaitement belles, dont l'une, qui était au milieu des autres, surpassait toutes ses compagnes en beauté et en majesté Un des religieux, s'adressant à celle-ci, lui demanda qui elle était et où elle allait? « Je suis, lui répondit-elle, la Mère de Dieu, « et je vais, avec ces vierges de ma suite, visiter une pauvre bergère « moribonde, qui pendant sa vie me visitait souvent. » Cela dit, la vision disparut. Allons aussi voir la bergère, dirent les religieux. Ils se mirent en chemin, et Dieu les guida vers son habitation. Ils la trouvèrent gisante sur un peu de paille ; ils la saluèrent, elle leur rendit le salut et leur dit : « Mes frères, priez Dieu qu'il vous fasse voir dans « quelle société je suis. » Sur quoi, ils se mirent à genoux, et, le Seigneur ayant ouvert leurs yeux, ils virent Marie, une couronne à la main, qui était au chevet du lit de la mourante. Tout à coup la Mère de Dieu et les vierges de sa suite entonnèrent un hymne. A ce chant céleste, l'âme de la bergère rompt ses liens ; Marie la reçoit dans ses bras, lui pose la couronne sur la tête et l'emporte dans le ciel.

Le Père Auriemma.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

De la dévotion à Marie. — Diverses raisons sur lesquelles elle est fondée.

D. Devons-nous avoir une grande dévotion à la sainte Vierge?

R. Oui, parce qu'elle est la Mère de Dieu, et qu'elle peut nous aider beaucoup par ses prières.

La dévotion à Marie est aussi ancienne que le christianisme. Des monuments de la plus haute antiquité nous montrent que les premiers fidèles se firent un devoir de célébrer des fêtes en son honneur, et lui rendirent un culte au-dessus de celui de tous les autres saints. En effet, cette Vierge auguste, n'ayant au-dessus d'elle que Dieu et voyant à ses pieds tout ce qui n'est pas Dieu, a droit aux plus grands hommages de notre part, et nous ne saurions jamais trop l'honorer, pourvu que nous ne lui rendions pas le culte suprême de *latrie*, qui n'appartient qu'à la Divinité.

Cette dévotion à Marie se fonde :

1° *Sur son éminente dignité*. — Elle est la Mère de Dieu, dignité incomparable qui surpasse infiniment toutes les dignités des anges et des hommes, comme le soleil efface, par sa splendeur, les plus vives clartés des étoiles ; dignité qu'aucune bouche humaine ne pourra jamais bien exprimer, qu'aucun esprit créé ne pourra jamais bien comprendre. Les plus sublimes intelligences elles-mêmes osent à peine l'envisager, et sont aussitôt frappées d'étonnement et saisies de frayeur. Or, si nous aimons réellement le Fils, n'est-il pas bien juste que nous ayons aussi une tendre dévotion envers sa sainte Mère ? Et, lorsque nous voyons que Jésus-Christ a eu pour elle tant de res-

pect, tant de déférence, tant d'amour, pourrions-nous être ses vrais disciples, ses fidèles imitateurs, si nous n'éprouvions que de l'indifférence pour cette sublime créature, qu'il a lui-même distinguée et glorifiée par-dessus toutes les autres ? Voyez ce qui se passe dans le monde : quels hommages ne rend-on pas aux grandes princesses, aux mères des rois ! Et les chrétiens pourraient-ils oublier la mère de Jésus-Christ, la mère de Dieu ! Soyons donc pénétrés des plus vifs sentiments de respect, de confiance, d'amour pour Marie. Plus sa dignité est grande, plus nous devons nous attacher à elle et l'invoquer avec ferveur.

2° *Sur les rapports intimes qu'elle a avec la divinité.* — Fille bien-aimée du Père éternel, et, après Jésus-Christ, le plus doux objet de ses complaisances, elle a été ornée de tous les dons célestes. Le trésor de richesses spirituelles, que le Seigneur a répandues en elle, a été si abondant, que les saints Pères ne trouvent pas de termes pour nous en donner une assez haute idée. Son âme, disent-ils, a été le centre de toutes sortes de bénédictions, et ils l'appellent le miroir des lumières de Dieu, le diadème de la beauté, la couronne des grâces (1). Elle est donc, après Jésus-Christ, la plus parfaite ressemblance du Père, plus accomplie à ses yeux et plus aimable que toutes les créatures ensemble. Mère du Fils, comme nous l'avons déjà dit, et aussi véritablement sa mère que les mères ordinaires sont mères de leurs enfants, parce qu'elle a enfanté dans le temps celui que le Père engendre de toute éternité, elle a été aussi l'épouse du Saint-Esprit, non pas seulement comme les autres vierges, qui méritent à peine d'être alliées à ce divin époux quant à l'âme ; Marie lui a été unie quant au corps, de la manière la plus noble et la plus pure, et cela, non pour produire seulement des

(1) Intellectuale paterni luminis speculum,... diadema pulchritudinis,... corona gratiarum. *Andr. Cret., Serm.* 1, de Assumpt. — *Serm.* 2, de Nativ.

actions de vertu, mais le Seigneur lui-même des vertus. On peut donc dire avec un saint Père que Marie a été comme le complément et le couronnement de la sainte Trinité (1).

Or, cette triple alliance avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit ne nous donne-t-elle pas la plus haute, la plus sublime idée de Marie, en nous inspirant pour elle la plus grande vénération ? Peut-on concevoir rien de plus beau que d'avoir été initié, pour ainsi dire, aux conseils de l'éternelle Sagesse, que d'avoir contribué de sa personne à l'accomplissement de ses magnifiques desseins pour le salut du genre humain ? Or, telle a été la gloire de Marie. Que si le respect, la confiance, l'amour doivent se proportionner à la grandeur, à l'élévation, aux belles qualités de ceux qui en sont l'objet, quelle dévotion ne devons-nous pas avoir pour la Vierge, qui seule, dans l'ordre de la création, forme un rang à part, qui n'aura jamais et ne peut pas même avoir d'égale ! Aussi, tout ce qu'il y a de plus grand dans le ciel n'approche d'elle qu'en tremblant; les plus hauts Séraphins se prosternent à ses pieds. Et nous, qui ne sommes que poussière, ne devons-nous pas nous estimer heureux qu'elle daigne nous admettre au nombre de ses serviteurs, qu'elle nous permette de chanter ses louanges et de lui exposer nos humbles requêtes ?

3° *Sur le puissant crédit qu'elle a dans le ciel.* — Elle en est la reine et la reine toute-puissante, parce que son Fils, qui lui a été si parfaitement soumis pendant tout le temps de sa vie mortelle, ne saurait lui rien refuser, maintenant qu'elle est dans la gloire. Demandez, ma mère, lui dit-il, et tout vous sera accordé. Demandez, ou plutôt commandez tout ce qu'il vous plaira. Comment pourrais-je, en effet, détourner de vous ma face, lorsque vous élevez vers mon trône ces mains si pures, qui m'ont porté

(1) Maria universum sanctæ Trinitatis complementum. *Isych.* Hom. 2, de B. V.

dans mon enfance (1) ! Telle est la haute faveur dont Marie jouit auprès de son divin Fils, qu'un seul mot de sa bouche, qu'un seul de ses soupirs vaut plus, à ses yeux, que les plus ardentes supplications de tous les saints ensemble, et qu'elle peut, par ses prières, ce que Dieu peut par sa puissance, comme l'a dit un Père de l'Église (2). Bien que sa toute-puissance dans le ciel ne soit pas absolue et indépendante, comme celle de Dieu, et que ce ne soit qu'une toute-puissance d'intercession (3), elle n'en est pas moins efficace, parce que si, comme on le dit ordinairement, les prières d'une mère sont des ordres, quelle ne doit pas être la force des prières d'une mère telle que Marie, auprès d'un fils tel que Jésus ! Aussi, saint Pierre Damien ne craint pas de dire que, lorsqu'elle demande quelque chose en notre faveur, elle semble moins supplier que dicter des lois, et qu'elle a plutôt l'air d'une reine que d'une sujette (4).

Bien plus, au jugement des plus célèbres docteurs de l'Église, Dieu ne nous accorde jamais aucune grâce que par l'entremise de Marie, de telle sorte qu'il faut nécessairement nous adresser à elle, si nous voulons obtenir quelque faveur céleste. Le divin Sauveur, pour honorer sa sainte Mère, a voulu qu'elle fût médiatrice entre lui et nous, et que, de même que nous n'avons accès auprès du Père éternel que par son Fils, de même aussi, nous n'eussions accès auprès du Fils que par sa Mère. J'aurais ici à copier une multitude de passages des saints Pères, qui attestent cette vérité. En voici seulement quelques-uns des plus expressifs : « O Vierge Marie, s'écrie saint Ildefonse, tous les biens que la souveraine Majesté a résolu de nous

(1) Pete, mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem tuam. III. *Reg.*, II, 20.

(2) Quod Deus imperio, tu prece, Virgo, potes.

(3) Omnipotentia supplex.

(4) Non rogans, sed imperans ; Domina, non ancilla. *Pet. Dam. Serm.*, de Nativ. B. M.V.

accorder passent par vos mains, car c'est à vous qu'ont été confiés tous les trésors et tous les ornements de la grâce (1). » — « Vous êtes la dispensatrice de toutes les grâces, et notre salut est en vos mains, dit encore saint Bernardin de Sienne (2). » Mais c'est surtout saint Bernard, ce serviteur si zélé de Marie, que je me plais à citer. « Dieu, nous dit-il, a mis en Marie la plénitude de tout bien, et par conséquent, si nous avons quelque espérance de salut, si nous obtenons quelques grâces, c'est d'elle que nous les tenons ; elle est comme le jardin de ses délices d'où s'exhalent tous ses parfums, c'est-à-dire tous les dons de sa grâce ; » et il conclut par ces paroles remarquables : « Telle est la volonté de celui qui a réglé que nous obtenions tout par Marie (3). » L'Église ne nous insinue-t-elle pas la même chose, lorsque, dans les antiennes qu'elle adresse à Marie, elle l'appelle notre vie, notre consolation, notre espérance (4) ? Donc, comme le dit encore saint Antoine, aspirer aux faveurs célestes, sans l'intercession de Marie, c'est prétendre voler sans ailes. Nous avons donc recours à vous, ô Vierge sainte, intercédez pour nous, ô sainte dame, maîtresse, Reine du ciel et de la terre (5). Avec le secours de votre puissante protection, nous ne risquons jamais de nous perdre.

4° *Sur son ineffable bonté.* — Reine toute-puissante, la Vierge est aussi une reine de bonté et de miséricorde. La loi de clémence et de douceur est toujours sur ses lèvres, et jamais elle ne repousse ceux qui s'adressent à elle avec

(1) Omnia bona quæ illis summa Majestas decrevit facere, tuis manibus, ô Maria, decrevit commendare ; commissi quippe sunt tibi thesauri et ornamenta gratiarum. *D. Ildef.*

(2) Tu dispensatrix omnium gratiarum ; salus nostra in manu tuâ est. *D. Bernard., Sin.*

(3) Sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam. *D. Bern. Serm.*, de Aquæduct.

(4) Vita, dulcedo, et spes nostra, salve. *Antiph.*

(5) Intercede, hera, Domina, et regina, et mater Dei pro nobis. *D. Athan.*

onfiance. Lorsqu'elle vivait sur la terre, sa pensée la plus hère, la plus habituelle, était de venir au secours des mal-ieureux; et maintenant qu'elle puise à la source des tré-ors célestes, combien cette volonté, qu'elle a de nous faire lu bien, n'a-t-elle pas dû recevoir de nouveaux accroisse-nents ? La miséricorde, c'est son apanage, c'est son es-ence, en quelque sorte. Le royaume de Dieu, selon la emarque du célèbre chancelier Gerson, se compose de es deux choses : la justice et la miséricorde. Jésus-Christ n a fait comme deux parts; il s'est réservé le domaine de a justice, et il a cédé celui de la miséricorde à Marie. Pour nieux nous représenter cette tendresse de la Vierge envers ous ceux qui l'invoquent, le Saint-Esprit nous la dépeint ous l'emblème d'une belle olive (1). L'olive est le symbole le la paix, de la clémence, de la douceur. Or, Marie est leine d'indulgence pour ses dévoués amis, et elle ouvre e trésor de sa miséricorde à quiconque se recommande à a protection. Jamais personne n'a imploré son assistance n vain. Et saint Bernard, dans la ferveur de son zèle pour Marie, intimement convaincu que jamais aucune prière 'est montée jusqu'à elle sans qu'elle ne l'ait exaucée, et que jamais elle n'a délaissé ceux qui ont eu recours à elle lans leurs besoins, ne craint pas de dire : « Je consens, Vierge Marie, qu'on ne parle plus de votre miséricorde, 'il se trouve quelqu'un qui, après vous avoir invoquée, ait ouvenance qu'il n'a pas été secouru (2). »

Quelle que soit donc la grandeur et la sainteté de cette uissante Reine, et quel que soit le nombre des iniquités lont nous nous sommes rendus coupables, ne craignons as de nous présenter devant elle, car plus elle est sainte t élevée, plus elle se montre douce et affable au pécheur; t plus elle nous voit pauvres et enfoncés dans le vice, plus es entrailles de sa miséricorde sont émues en notre faveur.

(1) Quasi oliva speciosa in campis. *Eccli.*, XXIV, 19.

(2) Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, qui in necessitatibus e invocatam meminerit defuisse. *D. Bern. Serm.*, de Assumpt.

Que notre confiance en Marie soit donc sans bornes, puisque nous savons que sa bonté égale sa puissance. Elle peut tout ce qu'elle veut, et elle ne veut que notre bien, que notre salut. Quel gage admirable de tendresse ne nous a-t-elle pas donné, lorsque, malgré les déchirements de son cœur maternel, elle a consenti, comme le Père éternel, à l'immolation de son divin Fils pour la rédemption du genre humain! Ainsi elle a aimé le monde (1)! Que ne fera-t-elle pas pour ne pas voir périr ceux qu'elle a, en quelque sorte, aimés plus que la vie de son Fils? Malheur donc et malheur pour une éternité entière à celui qui, dans cette vie, pouvant se prévaloir de sa miséricorde, ne le fait pas et se perd ainsi par sa faute [1]!

5° *Sur les fruits inappréciables qu'on retire de cette dévotion.* — Nous pouvons lui appliquer ces paroles de la Sagesse, que tous les biens nous viennent avec elle (2). Et ici, quel long et magnifique tableau n'aurions-nous pas à dérouler, des grâces et des faveurs les plus signalées obtenues par la dévotion à Marie! « Comptez, dit un pieux auteur (3), comptez, si vous le pouvez, combien la dévotion à Marie, a consolidé de royaumes! combien elle a conservé d'empires! à combien d'armées elle a donné la victoire! à combien d'hérésies elle a mis fin! Comptez, si vous le pouvez, de combien de périls la dévotion à Marie a délivré ceux qui l'ont pratiquée! Combien de malades elle a guéris! combien d'hommes elle a délivrés des flammes, des horreurs de la guerre, de la famine, de la peste!..... Que de tribulations, que d'angoisses, que de maux de tout genre cette dévotion bienfaisante a fait cesser! » Voilà pour les biens du corps. Et pour ceux de l'âme, qui sont infiniment plus précieux, que de grâces, que de vertus n'a-t-on pas obtenues par la dévotion à Marie! C'est à elle que tant

(1) Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret. *Joan.*, III, 16.

(2) Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ. *Sap.*, VII, 11.

(3) Arvisenet, *Memoriale vitæ sacerdotalis.*

de pécheurs doivent leur conversion, et tant de justes l'heureux don de la persévérance finale; c'est par elle que tant d'orgueilleux ont appris l'humilité, tant d'avares le détachement des richesses, tant de libertins l'amour de la pureté. C'est par elle que tant d'aveugles ont trouvé la lumière, que tant d'endurcis ont senti se fondre la dureté de leur cœur; c'est par elle, enfin, que tant d'âmes sont entrées dans le ciel. Adressez-vous donc à Marie, priez, servez fidèlement cette auguste Vierge, notre unique refuge, notre asile, notre appui, le rempart des chrétiens, le salut du monde, comme l'appelle saint Épiphane. « Venez à moi, vous dit-elle, vous qui m'aimez, et soyez comblés des biens dont je suis la source; mon esprit est plus doux que le miel; l'héritage que je prépare à mes enfants surpasse en délices le rayon du miel le plus excellent (1). » — « J'aime ceux qui m'aiment, nous dit-elle ailleurs, et ceux qui sont diligents à me chercher me trouveront. J'ai en mon pouvoir les richesses, la gloire, l'abondance, pour enrichir ceux qui s'attachent à moi et les combler de biens (2). » Oh! si cette dévotion à Marie était fortement enracinée dans le cœur de tous les fidèles, quel heureux changement nous verrions s'opérer partout! Le vice disparaîtrait bientôt de la terre, pour faire place à l'aimable règne de la piété et de la vertu.

6° *Enfin, la dévotion à Marie est une des marques les plus solides de prédestination, et la véritable clef du paradis.* — L'Église elle-même nous l'indique assez clairement, lorsqu'en invoquant cette auguste Reine, elle l'appelle la porte du ciel (3). Les saints Pères nous assurent qu'il est impossible qu'un vrai serviteur de Marie se perde. Que chacun de nous s'efforce donc de mériter ses bonnes grâces. Honorons cette bonne Mère, aimons-la avec ten-

(1) Spiritus enim meus super mel dulcis, et hæreditas mea super mel et favum. *Eccli.*, XXIV, 27.

(2) Ego diligentes me diligo. *Prov.*, VIII, 17.

(3) Janua cœli. *Litan.*

dresse, imitons ses vertus, vivons selon les sentiments que cette dévotion nous inspire; et nous pouvons avoir la douce confiance, après l'avoir aimée, bénie, honorée sur la terre, de la voir, de la bénir et de la louer éternellement dans le ciel [2].

Quant aux abus à éviter dans la dévotion à Marie, nous n'avons qu'un mot à en dire. Ce serait : 1° de l'invoquer comme on invoque Dieu lui-même. Cela dénoterait une grande ignorance de la religion et de ses mystères; car, tout en exaltant les grandeurs et les priviléges de Marie, nous avons toujours soin de faire remarquer qu'elle n'est qu'une pure créature; vouloir donc l'égaler à Dieu, lui rendre de plus grands honneurs qu'à Dieu, compter plus sur elle que sur Dieu, mettre à célébrer ses fêtes plus de zèle qu'à celles de Dieu, ce serait un travers d'esprit tout à fait inexcusable, et même une véritable idolâtrie. 2° Un autre grand abus que nous devons signaler, c'est de se faire de la dévotion à Marie, un encouragement à persévérer dans le péché. J'aime Marie, je ne manque jamais de réciter telle prière, de faire telle pratique de piété en son honneur; donc, je ne crains pas d'être surpris par la mort; donc, j'aurai toujours le temps de me convertir ; donc, je puis vivre encore dans mes mauvaises habitudes ; quel raisonnement, ou plutôt quelle folie! Mais est-ce aimer véritablement Marie, est-ce l'honorer convenablement que d'outrager son divin Fils, que de ne faire aucun cas des vertus qu'elle a pratiquées? Le premier et le principal culte que nous devons rendre à cette Reine des vierges, c'est de marcher sur ses traces, de purifier notre conscience, et d'aimer le Seigneur comme elle l'a aimé. Alors, et seulement alors, nos prières et nos hommages lui seront agréables [3].

Chrétiens, enfants de Marie, je ne cesserai jamais de vous le dire, jetez-vous avec confiance entre ses bras maternels; pourvu que vous détestiez le péché, vous serez à l'abri de tout danger sous sa puissante protection. Rani-

mons tous aujourd'hui notre piété envers cette Reine de clémence et de miséricorde, et ne passons aucun jour de notre vie sans lui offrir nos vœux, sans faire quelque pratique de dévotion en son honneur.

TRAITS HISTORIQUES.

1. La divine Marie a pour nous tous les sentiments de la plus tendre des mères. Sainte Mechtilde, lisant un jour ces paroles du Sauveur mourant à la sainte Vierge : « Femme, voilà votre Fils, » se sentit inspirée de demander au Fils de Dieu de vouloir bien lui faire part de la même grâce qui fut accordée à saint Jean, pour qui ces paroles furent prononcées sur le Calvaire, et qu'il lui plût de dire encore en sa faveur à la sainte Vierge : Femme, voilà votre fille ! Elle n'eut pas plutôt fait cette prière, qu'elle entendit l'adorable Sauveur la recommander lui-même spécialement aux soins de sa sainte Mère. Mechtilde, comblée de joie et de confiance après une telle recommandation, fut portée à faire la même demande à Notre-Seigneur, en faveur de ceux qui l'en prieraient ; et le divin Sauveur daigna lui faire entendre qu'il ne la refuserait jamais à quiconque la demanderait avec ferveur.

Vie de la Sainte.

Sainte Thérèse perdit Béatrix sa mère, à l'âge de douze ans. Cette pieuse mère avait inspiré à sa fille, dès sa plus tendre enfance, une grande dévotion pour Marie. Thérèse avait profité de ses leçons, et en donna une bonne marque. Dès qu'on lui eût dit : Votre mère est morte; vivement affligée, elle courut se prosterner devant une image de Notre-Dame, et elle dit à la sainte Vierge, les larmes aux yeux : « Vierge sainte, je vous supplie de vouloir bien me tenir lieu de mère. » Elle eut bien sujet dans la suite de se féliciter de s'être consacrée alors à la Mère de Dieu, par cette prière qui partit du fond de son cœur. « Dans toutes les circonstances où je me suis recommandée à » Marie, disait-elle, j'ai éprouvé les effets de sa puissante protection. »

BAILLET.

2. La dévotion à Marie a été illustrée par toutes les dignités ecclésiastiques et séculières. Dans toutes les classes de la société, depuis les plus élevées jusqu'aux plus humbles, nous trouvons les hommes les plus recommandables se faire honneur de leur tendre piété envers Marie. A côté des princes de l'Église, on a vu des empereurs, des rois, se faire un devoir d'assister à toutes les processions en l'honneur de la Vierge, et honorer de leur estime et de leur bienveillance tous les grands serviteurs de Marie ; on cite des monarques, dont l'univers

entier a admiré le tendre dévouement pour la reine des Cieux; et une foule de guerriers, plus illustres par la dévotion à la sainte Vierge que par les victoires remportées sur leurs ennemis.

Qu'on parcoure les diverses contrées du monde chrétien, on verra que tous les peuples ont, à l'envi, honoré la sainte Vierge d'un culte particulier.

En France, le grand nombre d'églises qui portent le nom de la sainte Vierge, prouve assez combien elle y a été de tout temps révérée. On remarque d'abord qu'elle est la patronne spéciale de la nation entière, et qu'ensuite la plupart des diocèses et la plupart des paroisses la reconnaissent pour leur titulaire principale; les plus beaux temples lui sont consacrés, et les sanctuaires les plus célèbres sont sous son vocable.

En Espagne, on ne voit presque partout qu'emblèmes, qu'inscriptions, que statues et que monuments en l'honneur de Marie. On peut dire qu'il y a peu d'Espagnols qui n'en portent la livrée par quelque marque distinctive.

En Pologne, il existe un grand nombre d'églises célèbres consacrées à la Mère de Dieu, et particulièrement Notre-Dame de la Trinité, à Cracovie; le peuple y a toujours révéré l'image de Marie, qu'y porta saint Hyacinthe, et n'a cessé de la regarder comme un asile assuré dans les temps malheureux.

Pour prouver combien la dévotion à la sainte Vierge est grande en Italie, il suffit de dire que, dans la seule ville de Rome, il y a quarante-six églises qui lui sont dédiées, et qu'il n'y a, dans ce pays religieux, aucun état, aucun peuple qui n'ait multiplié, comme à l'envi, les monuments de sa piété envers la Mère de Dieu.

Il faudrait des volumes entiers, si on voulait citer les merveilles que la dévotion à Marie a opérées dans les diverses parties de la chrétienté. En voici quelques-unes des plus signalées.

L'an 1683, les Turcs, fiers des succès qu'ils avaient remportés sur l'empire d'Allemagne, formèrent le dessein de pousser leurs conquêtes jusqu'au delà du Danube et du Rhin; et, menaçant toute la chrétienté, ils vinrent, avec une armée de deux cent mille hommes, mettre le siége devant Vienne. L'épouvante fut générale; les peuples abandonnaient tout et fuyaient de toutes parts. L'empereur Léopold I, n'ayant pas assez de troupes pour résister à l'armée ottomane, fut contraint de se sauver avec précipitation de Vienne. Il en sortit d'un côté avec toute sa famille, au moment où l'ennemi y arrivait de l'autre, pour en former le siége. La veille de l'Assomption, les Turcs ouvrirent la tranchée et la poussèrent avec une rapidité effrayante. Pour surcroît de malheur, le feu prit à l'église des Écossais, et il allait gagner l'arsenal. Mais, par une protection bien visible de la sainte Vierge, le jour même de l'Assomption, le feu s'arrêta tout à coup, pour donner le loisir de tirer de là les munitions et les poudres. Une

faveur si marquée de la Mère de Dieu ranima le courage presque abattu des assiégés. Le feu continuel des assiégeants et les bombes qui renversaient les maisons, n'empêchèrent pas les habitants d'implorer jour et nuit le secours du Ciel dans les églises, ni les prédicateurs de les exhorter à mettre toute leur confiance en leur puissante protectrice. Le 31 août, les Turcs avaient poussé leurs ouvrages si avant, que les soldats des deux partis se battaient souvent dans les fossés avec les pieux des palissades. Vienne, le boulevard de la chrétienté, était presque réduite en cendres, lorsque, le jour de la Nativité de la sainte Vierge, les chrétiens, ayant redoublé leurs prières et leurs dévotions, reçurent, comme par miracle, un avis certain d'un prompt secours qu'ils attendaient, sans oser l'espérer. En effet, le lendemain, second jour de l'octave de la Nativité de la sainte Vierge on vit toute la montagne de Kalemberg couverte de troupes alliées. C'était le grand Sobieski, roi de Pologne, à la tête d'une armée peu nombreuse il est vrai, mais forte du secours de Dieu. Il vint, le 12, à la chapelle de Saint-Léopold, avec le prince Charles de Lorraine; ils y entendirent la messe, et le roi voulut lui-même la servir, agenouillé au pied de l'autel, et les bras toujours en croix, excepté aux moments où le prêtre avait besoin de son ministère. Il y communia, et, après s'être mis, lui et toute son armée, sous la protection de la sainte Vierge, après avoir reçu, avec toutes ses troupes, la bénédiction donnée au nom du Saint-Père, le religieux prince se leva, et, plein d'une sainte confiance, il s'écria : *Marchons maintenant sous la protection toute-puissante de la Mère de Dieu.* Quand la petite armée des chrétiens eut aperçu du haut des montagnes les troupes innombrables des Infidèles, on sentit bien que la victoire ne pouvait venir que du Ciel. En effet, elle fut toute miraculeuse. Après un premier choc un peu rude, le khan des Tartares s'enfuit le premier, et le torrent entraîna malgré lui le grand-vizir, frémissant de rage, qui laissa sur la place tous les bagages, toutes les munitions de guerre et de bouche, toute son artillerie montant à cent quatre-vingts pièces de canon, près de dix mille morts, et le grand étendard de Mahomet.

Jean Sobieski entra dans Vienne délivrée, avec l'empereur Léopold, et il entonna lui-même le *Te Deum.* Depuis ce temps-là, il faisait toujours porter avec lui une image de Notre-Dame-de-Lorette, trouvée miraculeusement; deux anges qui soutiennent une couronne au-dessus de la tête de la sainte Vierge, ont à la main chacun un rouleau avec ces paroles en latin : *Cette image de Marie sera pour moi le gage de la victoire.* *Hist. Eccl.*

Du temps que Léon l'Isaurien troublait l'Église par son édit contre le culte des reliques et des saintes images, Jean, gouverneur de Damas, glorieusement connu dans les annales ecclésiastiques sous le nom de Jean Damascène, écrivit contre cet empereur iconoclaste, et démontra victorieusement, dans plusieurs lettres, que le culte des

images remonte aux apôtres, et qu'il s'appuie sur la tradition et l'autorité des Pères. Il prouvait enfin qu'on ne devait pas observer l'édit de l'empereur. « Le gouvernement de l'État appartient aux princes, disait-il; mais la doctrine de l'Église est indépendante de leur autorité. »

Léon l'Isaurien, furieux contre ce généreux défenseur de la vérité catholique, trama contre lui une machination infernale; il le fit accuser de haute trahison, et, en punition de ce crime prétendu, on lui coupa la main droite. Aussitôt après cette inique exécution, Jean alla s'agenouiller dans son oratoire, devant l'image de la sainte Vierge, son refuge, offrant à Dieu, par l'intercession de Marie, sa douleur ardente. Bientôt, animé de la plus vive confiance, il approcha son bras droit mutilé de sa main coupée. « Vous savez, Vierge sainte, « dit-il, pourquoi on a coupé cette main. Elle vous était pourtant « consacrée ; elle eût fait mieux encore avec votre aide. O Reine, si « la volonté de Dieu n'y est pas contraire, votre puissance peut me « rendre cette main dont on m'a privé. Plus que jamais elle serait à « vous... » Comme il priait ainsi, il sentait ses douleurs se calmer, s'effacer, disparaître, s'éteindre; et, en peu d'instants, il tomba doucement, sans l'avoir prévu, dans un sommeil calme et suave. Un songe gracieux lui présenta bientôt, dans des flots de lumière, Marie radieuse, qui lui souriait d'un sourire de mère et lui disait : « Tenez « votre promesse, mon fils; écrivez désormais non plus pour les vai- « nes préoccupations de ce monde, mais pour la seule gloire de « Dieu et de son Église fidèle ; car votre prière est couronnée, et vous « voilà guéri ! » Le saint se réveilla; et il trouva avec bonheur sa main si parfaitement réunie à son bras, qu'il ne paraissait pas qu'elle en eût jamais été séparée, sinon qu'une petite ligne rouge l'entourait, en forme de bracelet, comme marque et témoignage perpétuel du miracle. BAILLET, *vie du Saint*, n. 4.

En 1662, la peste ravageait plusieurs provinces voisines du Rouergue. L'alarme était continuelle dans la ville de Rodez, parce que tous les jours s'approchait le terrible fléau. Enfin, le 28 novembre, on annonce que la maladie s'est déclarée dans le couvent des Cordeliers, qui était contigu à la ville. Elle y avait été portée, en effet, par un frère quêteur, qui avait reçu, en faisant la ronde, des denrées infectées. Les magistrats firent aussitôt fermer les portes de la maison, afin qu'elle n'eût aucune communication avec la ville, et l'épouvante fut si grande que la foule immense qui était venue à Rodez pour la foire de la Saint-André, et une grande partie de la population s'empressèrent de prendre la fuite. Mais les magistrats ne se contentèrent pas de prendre les moyens naturels de sûreté, ils voulurent encore avoir recours aux moyens surnaturels. Le 6 décembre, ils se réunirent à l'hôtel de ville avec les notables de la ville, et tous furent unanimement d'avis qu'il fallait se mettre sous la protection de Marie,

conçue sans péché, d'une manière publique et solennelle. En conséquence, ils invoquèrent son secours au nom de toute la ville de Rodez, dont ils étaient les représentants, et ils promirent de jeûner à perpétuité la veille de la Conception, de se rendre en corps à Notre-Dame de Ceignac avec la châsse de saint Amans, et de donner la somme de deux cents livres pour l'ornement de cette église.

A peine le vœu fut-il prononcé, que la protection de Notre-Dame se fit sentir d'une manière extraordinaire. Le fléau s'arrêta aux portes de Rodez. Il fit un grand nombre de victimes dans tous les environs ; mais il n'atteignit personne dans la ville, quoiqu'on eût eu beaucoup de rapports avec les religieux depuis l'arrivée du frère quêteur et avant que la maladie s'annonçât. Il y a plus : c'est que les habitants de Rodez jouissaient en cette occasion d'un privilége tout à fait extraordinaire. Le mal était en eux et ne pouvait leur nuire. Quelques-uns le communiquèrent à des étrangers, qui en furent victimes hors de la ville, tandis qu'eux-mêmes et toute leur famille n'en éprouvèrent aucun dommage.

Après que le vœu eut été fait, il y eut quelques habitans de Rodez qui, par une crainte excessive, demandèrent qu'on empêchât toute sorte de réunions, et même que les églises fussent fermées ; mais on pensa qu'il fallait laisser la liberté de se rendre dans les églises, et que les prières et les communions des fidèles seraient plus puissantes que toutes les précautions pour sauver la ville. En effet, l'affluence du peuple fut extraordinaire. Pendant une quarantaine de jours, les tribunaux de la pénitence furent encombrés, et le Seigneur, ayant égard à tant de voix qui demandaient grâce et miséricorde et surtout aux prières de Notre-Dame conçue sans péché, la ville de Rodez fut entièrement sauvée de la peste.

Histoire du Bienheureux François d'Estaing.

3. Il ne convient pas que les saintes paroles de l'*Ave, Maria* passent par des lèvres impures. C'est avec un cœur exempt de péché que nous devons prier Marie. — Saint Pierre Célestin rapporte qu'un soldat vicieux avait cependant l'habitude d'adresser tous les jours quelques prières à la sainte Vierge. C'était une pratique qu'il tenait de sa mère, et dont il ne s'était jamais départi. Un jour, après une bataille, ayant été obligé de prendre la fuite, il se trouva dans un désert, sans secours et sur le point de mourir de faim. Il eut la pensée de s'adresser à Marie, pour qu'elle vînt l'asisster dans son extrême misère. La Vierge lui apparut et lui présenta un mets exquis, dans un vase si sale qu'il n'osa y toucher. « Prends donc cette nourriture, lui dit la Reine des saints.» — « Ah ! dans ce vase, nous je ne puis en goûter.» — « Quoi ! reprit la Vierge, il te répugne de prendre ce mets dans le vase que je te présente, et tu veux que je reçoive tes prières qui partent d'un cœur impur, souillé d'iniquités, d'une bouche pleine de mensonges, de blasphèmes, d'obscénités. Va, malheureux, com-

mence à te purifier de tes crimes par une confession sincère, et puis tu viendras m'offrir tes prières. » Le soldat se convertit et fit pénitence jusqu'à la mort.

TROISIÈME INSTRUCTION.

De certaines pratiques de dévotion en l'honneur de Marie. — L'*Ave, Maria*, — L'*Angelus*. — Le Rosaire. — Le Chapelet. — Le Scapulaire. — Les Confréries ou Congrégations. — Du *Confiteor*.

Honorons Marie, dit saint Bernard, de toute l'ardeur de nos sentiments, de toutes les affections de notre âme (1). Pourvu que nous ne l'honorions pas à l'égal de Dieu, ce qui serait une impiété, ne craignons pas d'excéder en ses louanges et dans les hommages que nous lui rendons. Et, puisque cette Mère de miséricorde pense incessamment à ses fidèles serviteurs, puisqu'elle les aime, qu'elle prie pour eux et leur distribue les dons célestes, il est bien juste qu'à notre tour, nous employions aussi à son culte notre esprit, notre cœur, notre langue et nos mains.

1° *Notre esprit*, en nous appliquant à méditer souvent ses ineffables grandeurs et ses prérogatives incomparables, afin de concevoir la plus haute idée qu'il nous sera possible de cette auguste Reine du ciel, et en portant l'attention la plus vive et la plus soutenue aux prières que nous lui adressons.

2° *Notre cœur*. C'est principalement dans les sentiments d'amour et de respect que consiste la dévotion à Marie. Nous devons donc l'aimer et la révérer au-dessus de toutes les pures créatures, nous réjouir de son bonheur et en rendre grâces à Dieu, désirer avec ardeur l'accroissement

(1) Totis medullis cordium, totis præcordiorum affectibus Mariam veneremur. *D. Bern. Serm.*, de Nativ.

de son culte, et conserver toujours une confiance filiale en sa bonté maternelle.

3° *Notre langue*. Si nous l'aimons réellement, nous nous ferons un plaisir et un devoir de lui adresser des prières vocales, de chanter des cantiques à sa louange, de parler souvent d'elle et de ses grandeurs; car la bouche parle de la plénitude du cœur. Nous voudrons aussi que les autres l'aiment et l'honorent, et nous ferons tout ce qui dépendra de nous, pour lui gagner de fidèles serviteurs.

4° *Nos mains*, en produisant des œuvres qui puissent lui être agréables. Les plus excellentes sont celles qui tendent à l'extirpation de nos vices et à la pratique des vertus, dont elle offre le plus pur et le plus parfait modèle.

A part ces considérations générales sur la dévotion à Marie, il est aussi certaines pratiques particulières que nous devons embrasser, chacun selon l'attrait de notre cœur, comme preuve de notre attachement à cette Reine auguste des anges et des hommes. La piété chrétienne s'est plu à les multiplier; et toutes celles qui sont approuvées par l'Église, méritent également nos respects, quelque petites qu'elles paraissent à l'orgueil humain; et nous pouvons en retirer les plus grands avantages soit pour la réforme de nos mœurs, soit pour notre progrès dans la piété. En voici quelques-unes des plus usuelles :

1° *La récitation de l'Ave, Maria*. Que peut-il y avoir de plus agréable pour Marie que d'entendre ses enfants la saluer comme l'ange, et lui renouveler ainsi la joie qu'elle ressentit, lorsqu'on lui annonça qu'elle serait mère de Dieu ? Cette prière pénètre ceux qui la disent avec ferveur d'une douce suavité, et plus les âmes pieuses la répètent, plus elles aiment à la répéter. Elle a un pouvoir merveilleux pour nous protéger dans les périls, pour nous attirer les secours dont nous avons besoin, et pour chasser les démons. Satan fuit et tout l'enfer tremble, dit le bienheureux Alain, lorsque je prononce *Ave, Maria* (1). Aussi, cette Sa-

(1) Satan fugit, infernus intremiscit, quùm dico *Ave, Maria*. *Alan*.

lutation Angélique est-elle appelée, avec juste raison, le bouclier des chrétiens et un antidote céleste. Ayez donc soin de la réciter à votre prière du matin et du soir, dans vos peines, dans vos tentations, toutes les fois que vous voyez une image de la sainte Vierge. Ne craignez pas de la dire trop souvent, parce que Marie ne se lassera jamais de l'entendre, et que plus elle vous verra fidèle à l'honorer, plus elle vous ouvrira son cœur maternel. Quiconque ne saurait pas cette prière, serait regardé comme sans foi et sans religion [1].

2° *L'Angelus*. Trois fois le jour l'Église nous avertit par le son de la cloche d'élever notre esprit à Dieu, et elle rappelle à notre mémoire le bienfait immense de l'Incarnation du Verbe et la part que la sainte Vierge a eue à ce grand mystère, en nous invitant à réciter l'*Angelus*. Cette prière n'est pas, il est vrai, d'obligation ; mais elle nous est fortement conseillée, et ce serait avoir peu de foi que de refuser de s'assujettir à ce pieux usage. Que le respect humain ne vous empêche donc jamais de rendre vos hommages à Jésus et à Marie; et, en quelque lieu que vous soyez, avec quelques personnes que vous vous trouviez, gardez-vous de rougir de paraître chrétiens et catholiques ; mais suivez l'impulsion de votre cœur en toute simplicité, sans crainte comme sans affectation [2].

3° *Le Rosaire*. C'est une dévotion qui a pour objet d'honorer les quinze principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. On récite à cet effet quinze fois l'Oraison Dominicale, et cent cinquante fois la Salutation Angélique. Ces cent cinquante *Ave, Maria* représentent et suppléent, pour ceux qui ne savent pas ou qui ne peuvent pas les lire, les cent cinquante psaumes de David, et voilà pourquoi des papes ont appelé le Rosaire *le psautier de la Vierge*. Étant composé des prières les plus augustes de notre religion, il est comme une guirlande de fleurs qu'on présente à celle que l'Église invoque sous le nom de *rose mystique*. Cette dévotion fut inspirée à saint

Dominique, par la Vierge elle-même, qui lui déclara que ce serait là comme *une pluie céleste, qui produirait dans les âmes de grands fruits.*

On entend quelquefois les esprits forts, les hérétiques, et d'indignes et lâches chrétiens mépriser cette dévotion et la tourner en ridicule, ou bien la regarder tout au plus comme le partage exclusif des ignorants et des dévotes. On peut bien leur accorder que cette pratique n'est pas du goût d'une dévotion recherchée et argumentante ; mais elle n'en est que plus chère aux âmes humbles et modestement religieuses, parce qu'elles y trouvent l'expression naïve de leur tendresse filiale pour Marie ; et elles ne se fatiguent jamais de la saluer, de l'honorer, de l'invoquer, de l'aimer.

Le Rosaire est connu par toute la terre, et il n'y a ni ville ni village, quelque petits qu'on les suppose, où cette excellente dévotion ne soit en usage [3].

4° *Le Chapelet.* C'est la troisième partie du Rosaire ; on l'appelle ainsi parce qu'anciennement les hommes et les enfants en ornaient leur coiffure et le portaient sur la tête comme un petit *chapel.* On le nomme aussi couronne de la sainte Vierge. Cette auguste Reine porte dans le ciel une couronne de douze étoiles (1) ; c'est une marque distinctive que le Tout-Puissant lui a donnée, en l'élevant au-dessus de tous les princes de la cour céleste. Pour nous, n'ayant rien de mieux à lui offrir, présentons-lui une couronne de prières, la couronne composée du salut de l'ange et de la belle oraison enseignée par son divin Fils. On n'a pas toujours le temps de réciter le Rosaire entier ; mais la récitation du Chapelet est courte, facile, à la portée de tout le monde. Prenons donc la résolution d'être fidèles à cette pieuse et sainte pratique [4].

On peut aussi s'associer au Rosaire vivant, lequel se compose de quinze personnes qui récitent, tous les jours,

(1) In capite ejus corona stellarum duodecim. *Apoc.*, XII, 1.

chacune, une dizaine du Chapelet; et par là, elles disent, chaque jour, tout le Rosaire. Leur prière, par son union avec celles des autres membres, est beaucoup plus agréable à Dieu et à la sainte Vierge; elle est aussi beaucoup plus efficace.

5° *Le Scapulaire.* C'est un précieux et saint habit qu'on porte en l'honneur de la Vierge; il est comme la livrée spéciale des enfants de Marie. Cette dévotion a été révélée par la Vierge elle-même au bienheureux Simon Stock, général des Carmes. Un jour cette Reine du ciel lui apparut, accompagnée d'une troupe d'esprits célestes et tenant en main un Scapulaire qu'elle lui présentait; elle lui dit : « Voici pour vous et pour les vôtres, mon cher fils, ce signe privilégié que vous demandez; il distinguera ma confrérie; il sera un gage de paix et d'éternelle alliance, un symbole de salut, une sauvegarde dans les périls, et ceux qui mourront après l'avoir dignement porté, ne subiront pas le feu éternel. » Des grâces et des miracles sans nombre ont glorifié cette dévotion [5].

6° *Le mois de Marie.* Une tendre et ingénieuse piété a voulu consacrer à la plus belle des vierges le plus beau des mois de l'année, le mois de mai qui, par le renouvellement de la nature et l'agréable variété de fleurs dont la terre se couvre, semble inviter l'âme à renaître aussi à la grâce et à se parer des plus beaux actes de vertu, pour en former comme un bouquet d'agréable odeur à la Reine de l'univers. Pendant tout ce mois, on se propose d'honorer Marie avec un zèle particulier; et on va chaque jour réciter des prières et chanter des cantiques devant quelqu'une de ses images, qu'on a soin d'orner le mieux que l'on peut. On se réunit en aussi grand nombre que possible, afin de rendre plus solennellement ses hommages à l'auguste Mère de Dieu, et on termine ce mois par une communion fervente et une consécration à la sainte Vierge.

7° *Les Confréries ou Congrégations.* C'est un des plus sûrs moyens de plaire à cette bonne et divine Mère et d'at-

tirer ses faveurs. Elle aime à voir ses enfants, unis par les liens de la charité, se ranger sous sa bannière, chanter ensemble ses louanges et lui faire en commun l'hommage de leurs cœurs. Dans ces douces réunions, on se sent à chaque fois animé d'une nouvelle ardeur pour le service de Dieu et pour la gloire de la Reine du ciel; et, partout où elles se tiennent régulièrement, elles produisent les fruits les plus abondants de sanctification. Il en est de plusieurs sortes; mais la plus célèbre, sans contredit, de nos jours, c'est l'Archiconfrérie du très-saint et immaculé cœur de Marie, établie d'abord dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris. Elle a renouvelé cette paroisse, où l'esprit de piété semblait s'être presque entièrement éteint; et, de là, elle s'est répandue avec la plus grande rapidité dans toutes les villes de France, dans la plus grande partie de l'Europe, et jusque dans les pays les plus lointains, opérant en tous lieux les plus merveilleuses conversions.

Toutes ces pratiques ont été enrichies par les souverains pontifes de beaucoup d'indulgences. Pécheurs, comme nous le sommes, tâchons d'en gagner le plus que nous pourrons.

Il est beaucoup d'autres manières d'honorer Marie, comme par exemple, porter des médailles à son effigie, réciter les litanies, le *Salve, Regina,* et autres antiennes, le *Memorare,* visiter les oratoires et chapelles qui lui sont dédiés, avoir quelqu'une de ses images exposée dans sa chambre, la saluer par un *Ave* quand on entre ou que l'on sort, ou quand on entend l'heure sonner; jeûner le samedi et les veilles de ses fêtes, faire des vœux et des pèlerinages à ses sanctuaires les plus vénérés, orner ses autels, se faire un plaisir d'y apporter les fleurs de la saison, lui consacrer quelque chose de ce qu'on emploie peut-être à de vaines parures. Toutes ces dévotions sont bonnes; aucune n'est de précepte; chacun peut suivre celle qui est le plus à son goût [6].

Quelque excellents que soient ces exercices extérieurs

de piété, ne perdons jamais de vue qu'ils ne serviraient de rien, s'ils n'étaient soutenus par une vie solidement chrétienne. Le véritable caractère de la dévotion à Marie, c'est l'imitation de ses vertus. Nous en avons déjà dit un mot à l'instruction précédente; mais qu'on nous permette d'insister sur ce point, qui est de la plus grande importance. Ne serait-ce pas, en effet, la plus grossière illusion de s'imaginer que, parce qu'on récitera quelques prières en l'honneur de Marie, on pourra se livrer impunément à toute sorte de vices? que par quelques *Ave* et quelques chapelets, on se mettra à l'abri des coups de la justice divine, sans avoir besoin de réformer son cœur, sans quitter ses mauvaises habitudes? Est-ce être véritablement dévot à Marie, que de mener une vie en opposition constante avec la sienne? Quelle apparence que la Vierge immaculée veuille reconnaître pour ses serviteurs, des libertins, des vindicatifs, des jureurs, des débauchés, qu'une personne de médiocre vertu ne voudrait pas recevoir à son service? Quelle apparence qu'elle s'intéresse pour le salut de ces pécheurs endurcis qui, sous prétexte qu'elle sera leur avocate, ne craignent pas d'outrager tous les jours, et de la manière la plus cruelle, son divin Fils! Voulez-vous, dit saint Bonaventure, faire agréer à la Reine du ciel le culte que vous lui rendez, faites tous vos efforts pour imiter sa pureté, par l'innocence et l'intégrité de vos mœurs (1). Par là, vous vous montrerez le digne fils d'une si bonne mère, et vous mériterez qu'elle vous reconnaisse et vous traite comme un de ses véritables enfants.

D. Est-ce prier que de réciter le *Confiteor?*

R. Oui, car en le récitant nous confessons que nous avons péché, et nous en demandons pardon à Dieu.

Outre la confession secrète et détaillée de nos fautes

(1) Ut tua devotio sit ei accepta et reverentia grata, ipsius puritatem et munditionem mentis et corporis toto corde satage imitari *D. Bonav.*

que nous faisons au prêtre pour obtenir l'absolution, il en est une autre plus générale et publique que nous faisons à Dieu, non qu'il ignore nos péchés, mais pour nous humilier devant sa Majesté suprême et apaiser sa colère. La formule de cette confession, c'est le *Confiteor*. Il se divise en deux parties. La première est un aveu de nos faiblesses et de nos misères, que nous exposons, humblement et avec un vif sentiment de repentir, d'abord devant Dieu, parce qu'il est à la fois notre père et notre juge. Sa qualité de père nous excite à la confiance; sa qualité de juge doit nous inspirer la plus vive crainte, car, s'il veut nous juger dans sa rigueur, qui pourra subsister devant sa face (1)? Nous nous confessons ensuite à la vierge Marie, parce qu'elle est la mère de miséricorde et le refuge des pecheurs; à l'archange saint Michel, parce qu'il tient les balances de la justice divine et qu'il pèsera toutes nos œuvres au poids du sanctuaire éternel; à saint Jean-Baptiste, parce qu'il a été le grand prédicateur de la pénitence et le précurseur de la grâce qui a régénéré le monde; aux apôtres saint Pierre et saint Paul, parce qu'ils tiennent les clefs du royaume céleste et que Dieu leur a donné le pouvoir de l'ouvrir ou de le fermer, selon qu'ils nous en jugeront dignes; enfin à tous les saints, parce que nous avons besoin de leur puissante intercession, pour rentrer en grâce avec Dieu. Dans cette première partie, nous confessons que nous avons péché beaucoup, et beaucoup trop, et de toutes sortes de manières. Hélas! un seul péché de pensée a suffi pour perdre les anges rebelles; et nous, nous en avons commis un si grand nombre et de tant d'espèces! Que la miséricorde de Dieu est grande de nous avoir épargnés! Nous confessons, enfin, que c'est par pure malice que nous avons péché, que nous ne voulons chercher aucune excuse, que c'est réellement par notre faute et notre très-grande faute;

(1) Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit? *Psal.* CXXIX. 3.

et, en disant ces mots, nous nous frappons la poitrine, pour nous exciter à un plus vif sentiment de douleur. La seconde partie du *Confiteor* renferme une prière; elle se compose à peu près des mêmes mots que la première. Nous y conjurons le Seigneur et les mêmes saints, devant qui nous nous sommes humiliés par l'aveu de nos misères, de vouloir bien s'intéresser pour nous auprès du Dieu tout-puissant, et nous obtenir la rémission de nos iniquités. Le *Confiteor*, bien récité, est un véritable acte de contrition, qui désarme la justice de Dieu et provoque sa miséricorde.

TRAITS HISTORIQUES.

1. En Allemagne, un homme qu'on venait de condamner à mort, ne voulait absolument pas se confesser. Un prêtre fit tout son possible pour le convertir ; il le pria, il pleura, il se jeta à ses pieds ; à la fin, voyant qu'il perdait son temps, il lui dit : « Récitons ensemble un *Ave, Maria*. » Le pécheur le fit et fut tout à coup changé en un autre homme : il commença à pleurer amèrement ; il se confessa avec beaucoup de douleur, et voulut mourir en tenant entre ses bras l'image de Marie. *Ann. Marian.*

Dans une ville d'Espagne, un impie s'était livré au démon, et il ne s'était jamais confessé ; le seul bien qu'il fît était de dire un *Ave, Maria*, chaque jour. Le père Eusèbe Niéremberg rapporte qu'aux approches de sa mort, la sainte Vierge lui apparut en songe et le regarda : ses regards le changèrent au point qu'il envoya de suite appeler un confesseur. Il se confessa en versant un torrent de larmes, et il fit vœu de se faire religieux, s'il relevait de cette maladie. Il mourut dans ces belles dispositions. AURIEM., T. I., c. VII.

Le bienheureux François Patrizi avait une très-grande dévotion à l'*Ave, Maria*, et le récitait très-souvent. Marie lui prédit l'heure de sa mort, et il mourut en saint. Quarante ans après, il sortit de sa bouche un très-beau lis, qui fut transporté en France. On voyait sur ses feuilles l'*Ave, Maria*, écrit en lettres d'or. BOLLAND, 15 *mai*.

2. Jamais personne ne montra plus d'exactitude que saint Charles Borromée à saluer Marie, quand la cloche avertissait de dire l'*Angelus*. Il le récitait toujours à genoux et tête découverte. Dans ses voyages, il descendait de cheval et se prosternait quelquefois dans la boue, pour donner à la Mère de Dieu cette marque de son respect et de son amour.

En quelque compagnie que se trouvât saint Vincent de Paul, fût-il même dans une rue, il se mettait à genoux pour dire l'*Angelus*, lorsqu'il l'entendait sonner, et il se serait reproché le plus léger péché de respect humain comme une apostasie. Il disait souvent qu'un soldat ne craint pas de porter les décorations qu'il a reçues de son prince, ni de faire l'exercice en son honneur, et qu'il serait indigne d'un chrétien de rougir de faire un acte de religion pour la gloire du Roi des rois.

3. La journée de Lépante sera un monument éternel du pouvoir de la Mère de Dieu, puisque c'est à elle que la chrétienté est redevable de cette fameuse victoire que les chrétiens remportèrent sur les Turcs, l'an 1571. Le saint pape Pie V, Philippe II, roi d'Espagne et les Vénitiens s'étaient joints ensemble, pour repousser les efforts de cet ennemi commun. Quoique la partie ne fût pas égale, les chrétiens, qui s'appuyaient sur la protection de la sainte Vierge, ne doutèrent pas du succès de leur entreprise. Toute l'Europe était en prières. Les fidèles couraient en foule à Notre-Dame-de-Lorette, pour y implorer l'assistance du Ciel par l'intercession de la Mère de Dieu. Don Juan d'Autriche, général de l'armée, fit vœu d'aller en personne visiter ce sanctuaire. Les chrétiens obtinrent ce qu'ils demandaient; car, les deux flottes en étant venues aux mains, le 7 octobre, les ennemis perdirent, dans ce combat, qui dura depuis six heures du matin jusqu'au soir, 40,000 hommes, 116 pièces de gros canon, 180 galères, et 70 furent coulées à fond. Pour ce qui est de don Juan, dès que ses affaires le lui permirent, il se mit en chemin, au plus fort de l'hiver, pour accomplir son vœu, sans que la rigueur de la saison pût l'en empêcher.

C'est à l'occasion de cette journée que fut établie, par le pape Pie V, la fête solennelle du Rosaire, transportée par Grégoire XIII, au premier dimanche d'octobre. *Hist. Ecclés.*

La naissance de saint Louis, roi de France, est due à la Mère de Dieu et à la dévotion du saint Rosaire. La pieuse reine, Blanche de Castille, qui fut la mère de ce saint roi, gémissait depuis longtemps de sa stérilité. Saint Dominique, qui vivait de son temps, lui conseilla de recourir à la très-sainte Vierge et à la dévotion du Rosaire, de le réciter souvent et d'engager les personnes les plus dévotes qu'elle connaissait dans son royaume, à lui rendre fréquemment en son nom le même hommage; il lui fit ainsi espérer d'obtenir le fruit de bénédiction qu'elle désirait, par la protection de la mère de miséricorde. Blanche suivit ce conseil avec autant de bonheur que de fidélité. La vertu du sacré Rosaire et la piété de la princesse obtinrent bientôt l'effet tant désiré. Elle eut un fils, et, dans son fils, un roi qui mit la sainteté sur le trône, qui consacra sa couronne par toutes les vertus chrétiennes, qui illustra sa vie par les actions les plus héroïques, en un mot, qui porta au tombeau la robe de l'innocence bap-

tismale, enrichie de tous les mérites qui font les saints et les grands saints. *Vie de saint* Louis.

Une femme, appelée Hélène, qui avait vécu dans des habitudes criminelles, étant allée à l'église, le hasard fit qu'elle entendit un sermon sur la dévotion du Rosaire ; ce qui lui donna envie d'en acheter un, mais elle le tenait caché pour que personne ne le vît; elle commença ensuite, à le réciter ; et, bien que ce fût sans dévotion, la sainte Vierge lui fit trouver tant de goût dans cette prière qu'elle ne pouvait se lasser de la dire. Par l'habitude de cette sainte pratique, elle mérita de concevoir une telle horreur de sa vie passée, que sa conscience ne lui donnait plus de repos. Forcée, en quelque sorte, de recourir au sacrement de Pénitence, elle se confessa avec tant de contrition, que le confesseur en était dans l'étonnement. La confession faite, elle alla se jeter au pied d'un autel de Marie, et récita le Rosaire en son honneur. Elle embrassa un genre de vie très-austère ; et le Seigneur la favorisa de plusieurs grâces surnaturelles, comme visions, révélations, et même du don de prophétie. Enfin, quelques jours avant sa mort, la Mère de Dieu vint la visiter, en compagnie de son Fils, et l'on vit l'âme de cette pécheresse, sous la forme d'une blanche colombe, prendre son vol vers le ciel. Bovius.

4. Anne-Catherine Gonzague fut mariée à Ferdinand I, archiduc d'Autriche. Après la mort de son mari, elle entra dans un couvent de Servites, se fit faire un chapelet sur les grains duquel étaient gravées les douleurs de la Vierge, et elle disait que, pour ce chapelet, elle renonçait à toutes les couronnes de la terre. En effet, elle refusa la main de Rodolphe II. Lorsqu'on vint lui dire que sa sœur cadette avait été couronnée impératrice, elle répondit : « Je n'envie pas à ma sœur sa couronne impériale ; j'aime mille fois mieux cet habit, dont il a plu à Marie, ma reine, de me couronner. » Marie lui apparut plusieurs fois, et cette bonne religieuse fit une sainte mort.

Le grand roi Louis XIV montra toujours beaucoup de dévotion pour Marie. Un jour, les ambassadeurs du roi d'Angleterre l'ayant trouvé disant son chapelet, il leur demanda la permission de l'achever. « C'est une pratique, dit-il, que je tiens de la reine ma mère, et je serais fâché d'y manquer un seul jour de ma vie. »

Le pieux Décalogne, un des plus parfaits modèles qu'on puisse proposer à la jeunesse des écoles, ne négligeait rien pour mériter la protection de Marie. Il s'était fait une loi, qu'il observa toujours fidèlement, de réciter le chapelet en son honneur, au moins une fois la semaine, et de solenniser ses fêtes par la réception des sacrements ; il tâchait aussi d'inspirer à ses condisciples une dévotion si salutaire. Quelquefois il leur proposait de le réciter pour eux, à condition que, de leur côté, ils le réciteraient pour lui. Personne ne refusait l'offre, persuadé qu'on n'avait qu'à gagner à l'échange. Mais, comme il n'ignorait pas que la meilleure manière d'honorer les saints, c'est de pratiquer

leurs vertus, il s'étudiait surtout à imiter celles qui ont paru avec plus d'éclat dans Marie, son auguste protectrice, l'humilité et la pureté

5. Toute la Provence était ravagée du terrible fléau de la peste ; la seule ville de Marseille mit sa confiance dans le Scapulaire, et cette ville fut épargnée. Elle consacra la mémoire de cette insigne faveur par un monument digne de la grandeur de Marie et de la piété de ses habitants.

En Espagne, le ciel s'était fermé comme au jour d'Élie ; la stérilité régnait comme au temps de Joseph. Marie est réclamée, son habit est porté processionnellement, et le ciel, auparavant d'airain, se fond en eau, et les peuples trouvent des greniers plus abondants que ceux de l'Égypte.

Au siége de l'île de Malte, en 1565, et à celui de la ville de Gueldres, en 1597, on voyait des nations armées les unes contre les autres, ne respirer que le sang et le carnage ; Marie est invoquée, le Scapulaire est porté en procession. A l'aspect de ce nouvel étendard, les peuples sont désarmés, le flambeau de la guerre s'éteint, et les charmes de la paix renaissent.

Le père Chaix, *Excellence du Scapulaire.*

Au siége de Montpellier, un soldat qui portait sur lui le Scapulaire, comme un gage de sa dévotion à Marie, reçut un coup de mousquet, comme il montait à l'assaut ; mais la balle, après avoir percé ses habits, s'aplatit sur son Scapulaire, et s'arrêta, sans lui faire de mal. Louis XIII, qui se trouvait au siége, fut lui-même témoin de ce prodige de protection ; en conséquence, il s'empressa de prendre ce saint habit, dont il venait de voir un effet si surprenant.

Parmi les souverains pontifes qui ont été dévots au Scapulaire, nous ne citerons que Clément VIII, dont l'histoire remarque qu'après son exaltation au souverain pontificat, l'officier qui le dépouillait de ses habits de cardinal, voulut lui ôter son Scapulaire, en lui représentant que l'habit de pape renferme éminemment la vertu de tous les autres habits ; mais ce pieux pontife l'en empêcha, en lui disant : « Laissez-moi Marie, de peur qne Marie ne me laisse (1). »

6° De nos jours, la sainte Vierge a fait sentir les effets de sa protection, de la manière la plus admirable, par le moyen de la médaille dite *miraculeuse*, qui fut frappée pour la première fois en 1832. Voici quelle en a été l'origine. Vers la fin de l'année 1830, une sœur novice, dans une des communautés qui se consacrent, à Paris, au service des pauvres, vit, dans l'oraison, un tableau représentant la sainte Vierge, telle qu'elle est ordinairement représentée sous le titre d'Immaculée-Conception, en pied et tendant les bras. Il sortait de ses mains, comme par faisceaux, des rayons d'un éclat ravissant, et parmi ces faisceaux de rayons, elle en distinguait de plus considéra-

(1) Desine Mariam, ne Mariame desinat.

bles, qui tombaient sur un point du globe qu'elle voyait aussi. Au même instant, elle entendit une voix qui lui disait : « Ces rayons sont le symbole des grâces que Marie obtient aux hommes, et ce point du globe, sur lequel elles découlent plus abondamment, c'est la France. » Autour du tableau, elle lisait l'invocation suivante : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Quelques moments après, ce tableau se retourne, et, sur le revers, elle distingue la lettre M surmontée d'une croix, et au bas les saints cœurs de Jésus et de Marie. Après que la sœur eut bien considéré tout cela, la voix lui dit : « Il faut faire frapper une médaille sur ce modèle ; et les personnes qui la porteront indulgenciée et qui feront avec piété cette courte prière, jouiront d'une protection toute spéciale de la Mère de Dieu. » Cette vision, qui se présenta plusieurs fois à la religieuse, ayant été communiquée aux supérieurs ecclésiastiques, l'archevêque de Paris déclara qu'il ne voyait aucun inconvénient à la confection de cette médaille, vu qu'elle n'offrait rien d'opposé à la foi de l'Église ; qu'au contraire, tout y étant conforme à la piété des fidèles envers la sainte Vierge, elle ne pouvait que contribuer à la faire honorer, et qu'il désirait avoir une des premières. La médaille, ayant donc été frappée, se répandit dans la capitale, dans les provinces et bientôt dans tout l'univers chrétien. Elle a préservé ou guéri une infinité de personnes du choléra ; elle a opéré et opère encore tous les jours les plus étonnantes merveilles, et en si grand nombre qu'on a pu en faire un volume.

Il n'est pas de province, dans la chrétienté, qui ne se glorifie d'avoir quelque lieu spécialement favorisé du ciel, quelque sanctuaire depuis longtemps vénéré, où la divine Marie se complaît à répandre ses grâces, et où les âmes fidèles trouvent toujours d'abondantes consolations. Nous ne parlerons donc pas de tant de lieux de pèlerinage, célèbres dans l'univers. Mais nous ne pouvons ici passer sous silence une église aimée de Marie, chère à nos cœurs, où nos pères ont reçu du ciel, par l'entremise de la Reine des anges, les faveurs les plus signalées, et que nous avons appris à vénérer, dès notre plus tendre enfance : c'est Notre-Dame-de-Ceignac.

La chapelle de Notre-Dame-des-Monts ou de Ceignac, assise sur une colline entourée d'autres collines, entre le Viaur et l'Aveyron, est surtout célèbre par le pèlerinage d'un paladin Hongrois qui, en 1150, y recouvra miraculeusement la vue, grâce à l'intercession de Notre-Dame. Ce seigneur affligé, à la fleur de son âge, de la plus triste cécité, quitta les bords du Danube, avec cent hommes d'armes, pour venir demander à Notre-Dame-des-Monts la fin de ses longues souffrances. Il s'embarqua sur la mer Adriatique, et, après avoir longé les côtes de l'Italie, il entra dans le golfe de Lyon ; mais là, une tempête horrible, vint disperser les navires de la petite flotte, et ce fut à grand'peine que son écuyer le sauva dans une chaloupe,

qui parvint à gagner la côte. Triste de cet événement désastreux, et déplorant le sort de ses compagnons d'armes, le prince aveugle, accompagné de son fidèle serviteur, s'enfonça dans les montagnes du Languedoc, en se dirigeant, à petites journées, vers la chapelle de Notre-Dame-de-Ceignac, où il arriva en 1150. Un chasseur, qui tendait ses lacs sur les rives verdoyantes du Viaur, indiqua le gué de la rivière aux deux pèlerins, et les conduisit sur une éminence d'où l'on découvrait la petite église. Le paladin, privé depuis quelques années de la douce lumière du ciel, ne put voir dans l'éloignement l'édifice religieux ; mais il entendit le gai carillon de ses cloches matinales, et, se prosternant sur l'herbe encore humide de rosée, il bénit Dieu et Notre-Dame, d'être enfin arrivé au terme d'un si long voyage. Il entra plein de foi dans ce modeste sanctuaire, qu'il venait chercher de si loin, et fit dire une messe solennelle à l'autel de Marie. La messe terminée, et tandis que le prince paladin priait avec larmes devant l'image de la Vierge, un bruit d'armes, causé par des pèlerins qui entraient en foule dans l'église, attira son attention. Il lève instinctivement ses yeux sans regard... ; ô surprise ! il *voit* sa bannière, et des pèlerins prosternés, dont les pelisses orientales contrastent avec les capes brunes des paysans de la contrée : ce sont ses fidèles Hongrois ! Un cri de bonheur et de reconnaissance lui échappe ; il a recouvré la vue, et ses hommes d'armes sont là ! Notre-Dame avait traité son *vassal* avec une générosité de *suzeraine*, et n'avait pas fait les choses à demi. Sept lampes d'argent massif furent le don que le seigneur Hongrois offrit à la Vierge ; par ses ordres, une croix fut élevée sur la colline où il avait prié, et l'on y grava cette histoire en caractères gothiques. Un groupe en relief, placé dans le sanctuaire de Marie, représenta le prince paladin et son écuyer à genoux devant l'image de la Vierge. Au-dessus était une inscription latine, pour perpétuer le souvenir du miracle

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

ONZIÈME LEÇON.

De l'Église.

1re Instruction. — Explication du mot *Église*. — Ses quatre noms principaux. — Origine et fondation de l'Église. — Obstacles qu'elle eut à surmonter........................ 1

2e Instruction. — Combats et triomphes de l'Église. — Sa lutte contre les juifs, contre les païens, contre les hérétiques, contre les impies, contre les vices de ses propres enfants..... 16

3e Instruction. — Éternelle durée de l'Église. — Conclusion contre les hérétiques. — Visibilité de l'Église. — Son infaillibilité.. 32

4e Instruction. — Conditions requises pour être véritablement fidèle. — Pasteurs de l'Église. — Trois caractères principaux de la vraie religion. — Merveilleux effets du christianisme pour la civilisation. — Grands hommes qu'il a produits.. 45

5e Instruction. — Apôtres chargés d'instruire le monde. — Les évêques, successeurs des apôtres. — Primauté de saint Pierre. — Le Pape, chef visible de l'Église................ 64

6e Instruction. — Hors de l'Église, point de salut. — Église militante, souffrante, triomphante. — Unité de l'Église..... 79

7e Instruction. — Sainteté de l'Église. — L'Église catholique

seule sainte. — Fruits de sainteté qu'elle produit........... 98
8e Instruction. — Catholicité de l'Église. — L'Église Romaine catholique en tout sens. — Aucune hérésie ne peut lui disputer cette prérogative........................... 110
9e Instruction. — Apostolicité de l'Église. — L'Église Romaine seule apostolique. — Pourquoi l'appelle-t-on encore *Romaine*.................................... 122

DOUZIÈME LEÇON.

De la Communion des Saints et de la Rémission des péchés.

1re Instruction. — Communion des Saints. — Comparaisons. — Conditions pour y avoir part. — Rapports entre le ciel, la terre et le purgatoire........................... 135
2e Instruction. — Rémission des péchés. — Un seul péché irrémissible. — Bonheur de se réconcilier avec Dieu. — Moyens d'obtenir la Rémission des péchés.................. 153

TREIZIÈME LEÇON.

De la Résurrection de la chair et de la Vie éternelle.

1re Instruction. — Preuves de la Résurrection de la chair. — Objections des incrédules. — Images de la Résurrection. — Laideur des damnés. — Gloire des justes.................. 168
2e Instruction. — Vie éternelle. — De l'Éternité en général. — Raisons de la vie future. — L'Éternité bienheureuse ou le Paradis.. 179
3e Instruction. — L'Éternité malheureuse. — Preuves de ce dogme. — Objections. — Malheur effroyable des damnes. — Images et comparaisons........................... 194
4e Instruction. — Fins dernières. — De la mort. — Leçons qu'elle nous donne. — Incertitude du moment où elle arrive. 205
5e Instruction. — De la préparation à la mort. — En quoi elle consiste. — Quand faut-il la faire.......................... 225
6e Instruction. — Parallèle entre la mort des justes et celle des pécheurs. — Sept motifs de consolation pour le juste. — Sept sujets de trouble pour le pécheur..................... 240
Conclusion du Symbole.................................... 260

SECONDE PARTIE.

De l'Espérance et de la Prière.

PREMIÈRE LEÇON.

De l'Espérance et de la Prière.

1re Instruction. — L'Espérance, sa nécessité, ses motifs, ses qualités, ses effets. — Grâces que Dieu nous a promises. — Dans quelles circonstances il faut faire des actes d'Espérance. 261

2e Instruction. — La Prière, sa nécessité comme devoir de religion et comme moyen d'obtenir la grâce................ 279

3e Instruction. — Suite de la nécessité de la Prière. — Son efficacité. — Prétextes qu'on allègue pour s'en dispenser.... 294

4e Instruction. — Deux sortes de Prières. — Oraison mentale. — Sa nécessité. — Futilité des prétextes qu'on allègue pour s'en dispenser. — Méthode facile d'oraison............... 308

5e Instruction. — Défauts qui empêchent l'efficacité de la Prière. — Conditions pour qu'elle soit agréable à Dieu.... 325

6e Instruction. — Biens spirituels que nous devons demander à Dieu : le don de la Prière, la sagesse, la grâce, la gloire, la possession de Dieu même.— Demander les biens temporels pour une bonne fin. — Invocation de la sainte Vierge et des Saints.. 342

7e Instruction. — Questions diverses sur la Prière. — En quel lieu, en quel temps, pour qui faut-il prier?................ 355

DEUXIÈME LEÇON.

De l'Oraison Dominicale

Instruction. — Excellence de l'Oraison Dominicale.— Son efficacité. — Dieu est le Père commun de tous les hommes.— Fraternité universelle. — Se détacher du monde pour arriver à Dieu.................. 367

TROISIÈME LEÇON.

Suite de l'Oraison Dominicale.

1re Instruction.— En quel sens le nom de Dieu doit être sanctifié. — Trois sortes de règnes de Jésus-Christ............ 382

2e Instruction. — Triple conformité à la volonté divine : Soumission à la loi, résignation aux maux de cette vie, acquiescement aux ordres de la Providence. — Zèle avec lequel on doit accomplir la volonté de Dieu.......................... 397
3e Instruction. — Deux sortes de pain nécessaires à l'homme. — Pardon des injures.......................... 409
4e Instruction. — Des tentations. — Pourquoi Dieu les permet. — Moyens d'y résister.......................... 424
5e Instruction. — Divers maux, dont nous demandons à Dieu la délivrance. — Explication du mot *Amen*. — Utilité de la récitation fréquente de l'Oraison Dominicale.............. 439

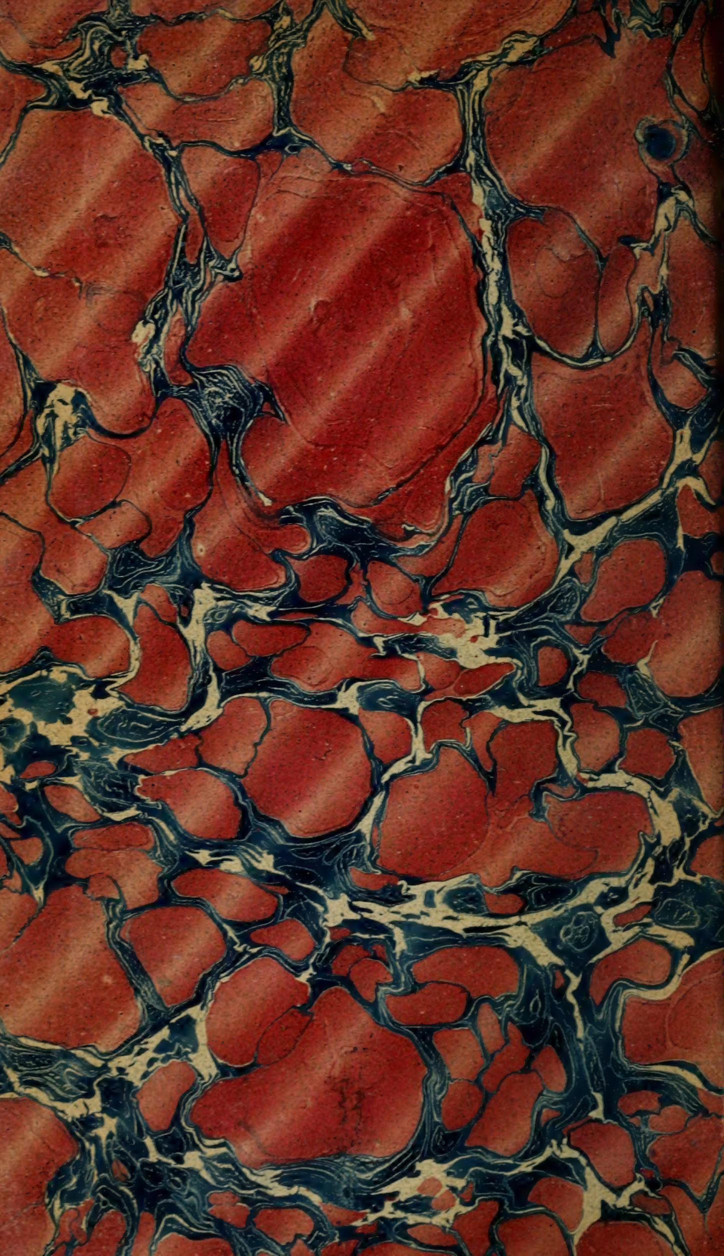
QUATRIÈME LEÇON.

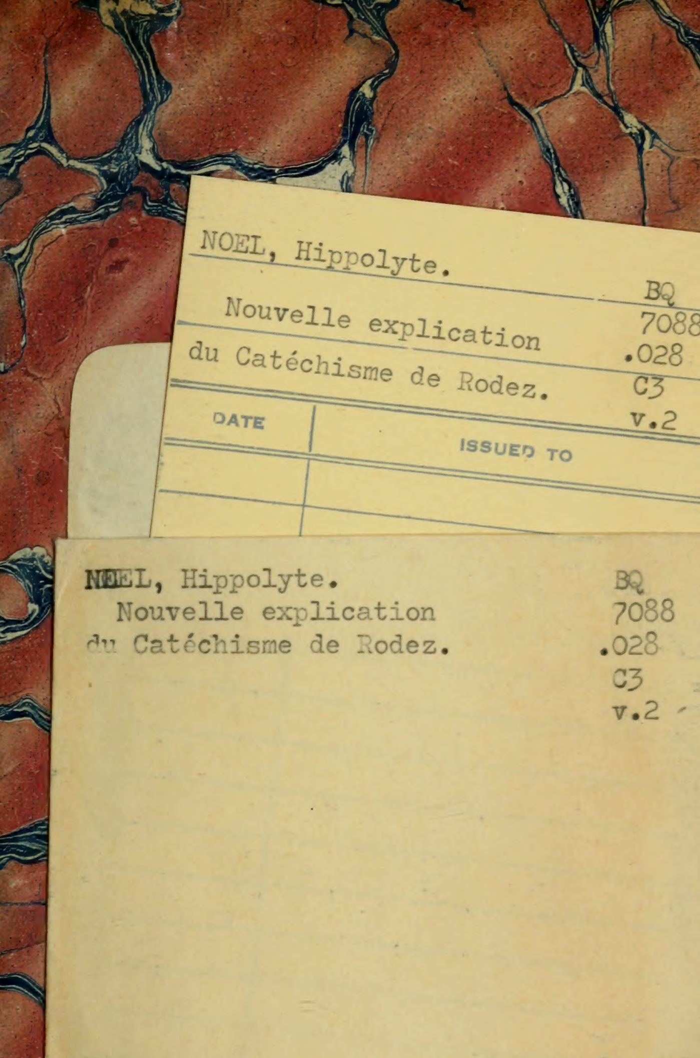
De la Salutation angélique et du Confiteor.

1re Instruction. — Explication littérale de l'*Ave, Maria*...... 449
2e Instruction. — De la dévotion à Marie. — Diverses raisons sur lesquelles elle est fondée.......................... 466
3e Instruction. — De certaines pratiques de dévotion en l'honneur de Marie. — L'*Ave, Maria*. — L'*Angelus*. — Le Rosaire. — Le Chapelet. — Le Scapulaire. — Les Confréries ou Congrégations. — Du *Confiteor*.......................... 480

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

8871-94 — Corbeil. Imprimerie Crété.




NOEL, Hippolyte.
Nouvelle explication
du Catéchisme de Rodez.
BQ
7088
.028
C3
v.2
DATE
ISSUED TO
NOEL, Hippolyte.
Nouvelle explication
du Catéchisme de Rodez.
BQ
7088
.028
C3
v.2

